ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXXIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XI

1909



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : Henri GEORG, 36-42, passage de l'Hôtel-Dieu
Marseille : Paul RUAT, 54, rue Paradis | Montpellier : C. COULET, 5, Grand'Rue
Toulouse : Édouard PRIVAT, 14, rue des Arts
Madrid : MURILLO, Alcalá, 7

Paris :
Albert FONTEMOING, 4, rue Le Goff
Alphonse PICARD & FILS, 82, rue Bonaparte.

Vol. XI. Janvier-Mars 1909 N° 1.

LES CAMPS DE SCIPION A NUMANCE

DEUXIÈME RAPPORT (Fouilles de 1907).

Ma troisième campagne de fouilles dura du 19 juillet au 15 octobre 1907; le chiffre des ouvriers varia entre 20 et 40. A cette campagne prirent également part M. H. Hofmann et le géomètre Höller. Au mois de septembre, j'avais le plaisir de montrer les fouilles à MM. Dragendorf et Fabricius. Que tous les deux reçoivent ici mes remerciements pour l'aide qu'ils m'ont prêtée pendant leur séjour. Très bienvenue aussi fut la visite d'un savant auquel doivent beaucoup les antiquités du Portugal et le *Corpus Inscriptionum Latinarum,* le directeur du Musée national de Lisbonne, M. Leite de Vasconcellos. Les visites de plusieurs archéologues espagnols et d'amis de l'Antiquité, parmi lesquels je nommerai le marquis de Cerralbo, me fournirent l'occasion d'établir une relation entre mes recherches et celles qui ont été entreprises dans d'autres régions de la Péninsule.

J'ai également des obligations envers les archéologues espagnols, qui, en même temps que moi, fouillaient sur la colline de Numance, M. M. José Ramón Mélida, Juan Catalina García et Mariano Granados, pour la libéralité avec laquelle, au cours de cette année, ils me permirent d'étudier le résultat de leurs fouilles et les trouvailles déjà très riches de céramique ibérique. Don Aurelio González de Gregorio, noble influent de la province de Soria, se montra, ainsi que les années précédentes, un fidèle ami de mon entreprise.

La précédente campagne ayant révélé quatre des camps de Scipion et des restes antiques en divers autres points, il s'agissait, cette année-ci, de compléter les résultats acquis, principalement de trouver les trois camps qui manquaient

encore. Les fouilles — commençant au nord-est près du camp de Travesadas et se continuant vers le sud, pour, en dernier lieu, aboutir au grand camp de Castillejo, au nord — se sont étendues sur une longueur totale de neuf kilomètres en suivant la ligne de la circonvallation.

Camp de Travesadas. — En prenant pour base le croquis de la carte donnée dans le précédent compte rendu, je commence par le camp de Travesadas, point 4 de la carte. Ici, la circonvallation, qui en cet endroit constitue le mur frontal du camp, est suivie plus loin dans les tranchées sur une grande étendue, dans la direction du camp le plus voisin, celui de Castillejo. Il en résultait que la muraille finit non loin de la route menant à Buitrago; car diverses fouilles, pratiquées entre le dernier tronçon et cette route, ne décelèrent aucune continuation. Mais la muraille ne semble point avoir été détruite par les travaux agricoles, vu qu'ici, dans le bas-fond, entre les collines Castillejo et Valdevorron, elle est recouverte d'une couche d'humus épaisse d'un mètre et demi. Les ouvrages romains n'ont été détruits que dans les endroits où, comme dans le camp de Travesadas et à Valdevorron, ils sont situés immédiatement sous la surface du sol, et ont été atteints par la charrue castillane, qui ne pénètre qu'à dix ou quinze centimètres.

Comme de l'autre côté, la circonvallation descendant du camp de Castillejo s'arrête aussi tout à coup, contre la route menant à Buitrago, et comme non loin de là il se forme aujourd'hui encore, en hiver, un grand étang qui a donné à l'endroit le nom de « las Lagunas », on pourrait présumer qu'entre ces deux extrémités de la circonvallation il y aurait lieu de chercher la λίμνη qui, selon Appien (chap. 90), interrompait en un point les lignes romaines. La λίμνη ne peut être cherchée qu'ici, car la circonvallation ne court nulle part ailleurs sur une dépression favorable à la formation d'une λίμνη. A l'intérieur d'une tour appliquée à la muraille il a été trouvé un boulet de baliste et un instrument de chirurgie.

Pour déterminer l'étendue du camp de Travesadas, on a

pratiqué des fouilles en plusieurs endroits. Elles ont prouvé que le camp a été fortement détruit par les travaux agricoles, raison pour laquelle je me suis abstenu, provisoirement, de pousser plus avant les fouilles.

Sur l'autre côté du camp qui regarde la colline de Valdevorron, on a trouvé un tronçon de la circonvallation se dirigeant vers cette colline; malheureusement, le raccord avec elle est détruit.

Camp de Valdevorron. — C'est au cours de cette année-ci qu'on a réussi à découvrir le camp présumé exister sur la colline allongée de Valdevorron (point 3). La partie conservée est située sur la moitié sud de la colline. Mais son prolongement septentrional doit avoir encore de beaucoup dépassé le canal trouvé en l'année 1905[1]. Vers le sud, le camp finissait avec la colline même, non loin de la route menant à Velilla. La limite occidentale, ainsi que le montre le canal situé sur la pente, dépasse le bord occidental de la colline; à l'est également le camp s'étend jusqu'en bas dans la dépression entre Valdevorron et la colline de Valdebajardo située en face. Le camp, à en juger par l'étendue des vestiges d'occupation, a dû s'étendre du nord au sud sur environ 400 mètres, et environ 250 mètres de l'est à l'ouest, représentant ainsi une surface de 10 hectares. Comme pour le camp de Travesadas, les travaux agricoles n'ont laissé subsister de ce camp-ci que de faibles ruines. Sur le bord occidental, regardant Numance, se trouvent, orientées de l'est à l'ouest, trois constructions oblongues (d'environ 11 mètres de long sur 7 de large), qui sont séparées par des intervalles de 4m50 (*fig. 1*). Chaque construction est divisée en deux par un mur longitudinal. Chacune des chambres intérieures est

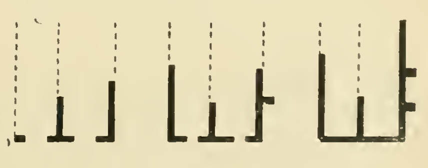


Fig. 1. — Ruines à Valdevorron.

1. Voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 140.

large de 3 mètres. Les chambres présentent vers l'est des entrées disposées de telle façon qu'elles semblent donner sur une rue courant du nord au sud. Les trois constructions, entièrement indépendantes, ne peuvent nullement être des parties de casernes. On pourrait plutôt penser à des batteries. Et en fait, près du bâtiment septentrional, il a été trouvé un lourd boulet en pierre, et en outre ces bâtiments ressemblent aux batteries trouvées sur Peña Redonda.

Du reste, les nombreuses fouilles pratiquées sur la colline décelèrent partout, il est vrai, des restes d'occupation, mais peu de murailles. Il est étonnant que sur le côté frontal plus nettement marqué, en un endroit où elle pouvait le moins manquer, et où logiquement on devait la retrouver, il n'a été nulle part reconnu les traces d'une fortification. En un endroit de ce camp il a été trouvé une aire faite de grandes dalles en argile durcie au feu mesurant 43×26 centimètres, et en un autre endroit un foyer de forme ronde comme celui de Travesadas[1]. Une place ayant $2^{m} \times 1^{m}50$ d'étendue, remplie d'une quantité de poteries, de coquilles de moules et autres vestiges, représente assez bien l'emplacement d'une baraque. Comme ailleurs aussi des tas de tessons, de coquilles fluviales, etc., dénotent des emplacements d'un camp. Vu qu'en toutes ces places, bien qu'elles soient partiellement recouvertes d'une forte couche d'humus, on n'a découvert aucune trace de maçonnerie, on pourrait presque présumer que dans ce camp-ci, pour la fortification et les baraques, on avait en grande proportion employé seulement des constructions en bois. Il est également vrai que c'est en vain qu'on a cherché des trous de piliers. Parmi les menues trouvailles je mentionne plusieurs boulets de baliste, un trait de catapulte, deux lampes de la même forme que celles trouvées à Peña Redonda, une petite clochette en bronze venant probablement d'un harnais de cheval. La poterie recueillie dans ce camp a donné des produits nombreux et variés.

En quittant Valdevorron, la circonvallation, après avoir coupé la route menant à Velilla, semble avoir couru dans

1. Voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 142.

la dépression qui se dessine après la longue colline qui, au nord, porte le nom de Valdelilo, et au sud celui de Peñas Altas. Car 1° la muraille descendant du camp de Peña Redonda dans la vallée est dirigée vers cette colline; et 2° sur la colline séparée de Peña Redonda par une gorge, à l'est, et dont le spacieux plateau était comme disposé pour recevoir une construction, on ne trouve aucune installation de camp, ce qui serait inadmissible si la circonvallation avait passé le Merdancho bien plus loin, à l'est.

Peñas Altas. — Sur Peñas Altas sont aujourd'hui mises à nu deux constructions différentes : 1° du côté sud-ouest, au-dessus de la vallée du Merdancho, se trouve une tour renforcée d'un mur frontal[1] composé de puissants blocs; 2° une grande construction d'environ 20×28 mètres, laquelle, d'après son plan et en raison de la trouvaille qui y a été faite de tuiles et de nombreux fragments de terre sigillée, représente bien une construction datant de l'époque impériale, une villa suburbaine[2]. La ville était entourée d'un mur d'enceinte reconnaissable encore à un faible exhaussement du sol et formant un carré. La tour est également comprise dans l'intérieur de ce mur. D'où il résulte que plus tard cette tour a appartenu à la villa. Mais il est de ce fait parfaitement possible que la construction soit de Scipion, car il existe aussi sur le front du camp de Castillejo des tours qui, d'après les briques et les fragments trouvés ici, furent utilisées sous l'Empire. D'après toute sa construction, la tour de Peñas Altas conviendrait peu à une villa.

Valdelilo. — A Valdelilo, nom que porte le sommet septentrional de la colline, on a découvert des constructions anciennes. La terre sigillée et les tuiles prouvent qu'elles ont été utilisées du temps de l'Empire; mais, d'autre part, les murailles bâties en grandes pierres de taille ne dénotent point

1. Voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 139.
2. Une villa bien conservée a été exhumée dans le vallon au-dessous de la pente sud-est de Peñas Altas sur le Merdancho. A cette villa appartiennent encore d'autres constructions situées en face sur l'autre rive de la rivière.

une construction privée. Par suite — en raison du manque de poterie numantine et de décombres rouges dus à un incendie il ne peut être pensé à une origine ibérique — par suite, disons-nous, il y a lieu de les attribuer à un ouvrage datant de Scipion.

Saledilla. — Un fait semblable se présentait sur la terrasse inférieure de la colline Saledilla, située en face. Ici se trouve une construction étendue en longueur, composée, comme les casernes de centuries, de deux rangées adossées de chambres carrées d'environ 3 mètres sur 3. Le plan du bâtiment et la construction en pierres brutes concordent si entièrement avec celui des casernes de Peña Redonda, qu'on a de la peine à ne point considérer cette installation comme un *hémistrigium* scipionien. Parmi les poteries, il est vrai, beaucoup de fragments datent de l'Empire; mais ici non plus ce fait ne prouve rien contre une origine plus ancienne des constructions, et le plan du bâtiment n'a absolument aucune ressemblance avec le plan d'aucun des bâtiments antérieurement cités existant aux environs de Numance. Les chambres appartiennent encore moins à la ville ibérique, car il y manque totalement les amas de matériaux incendiés, et elles sont situées en dehors du plateau de Saledilla, auquel se borne la basse ville. Ce qui donc est encore le plus vraisemblable, c'est que la première impression est juste, et que ces chambres sont des *contubernia*. On comprend que des casernes n'ont pu être installées à Saledilla qu'après la reddition ou la destruction de la basse ville. Mais il est certain que l'installation d'une caserne en cet endroit est très étonnante.

Camp de Peña Redonda. — Dans le camp de Peña Redonda tout ce qui était conservé a été vraisemblablement mis au jour. On a retrouvé plus de vingt casernes de manipules. La largeur des casernes de manipules est de 22 à 23 mètres (chaque centurie ayant $7^{m}50$, la rue entre les centuries ayant 7 à 8 mètres). Ces mesures concordent avec la largeur des manipules dans les camps Molino ($22^{m}50$) et Castillejo

(24 mètres). Dans la partie antérieure du camp on voit nettement la *Via Praetoria* et l'emplacement du *Praetorium*.

Aussi bien dans la partie antérieure que dans la partie postérieure du camp se trouve une construction dont le plan rappelle les maisons d'officiers de Novaesium. Le bâtiment postérieur mesure 28 mètres sur 10; l'antérieur, 22 mètres sur 11. Les logements d'officiers à Novaesium ont une étendue de 36 × 38 mètres[1]. Je donne le plan et une vue du bâtiment

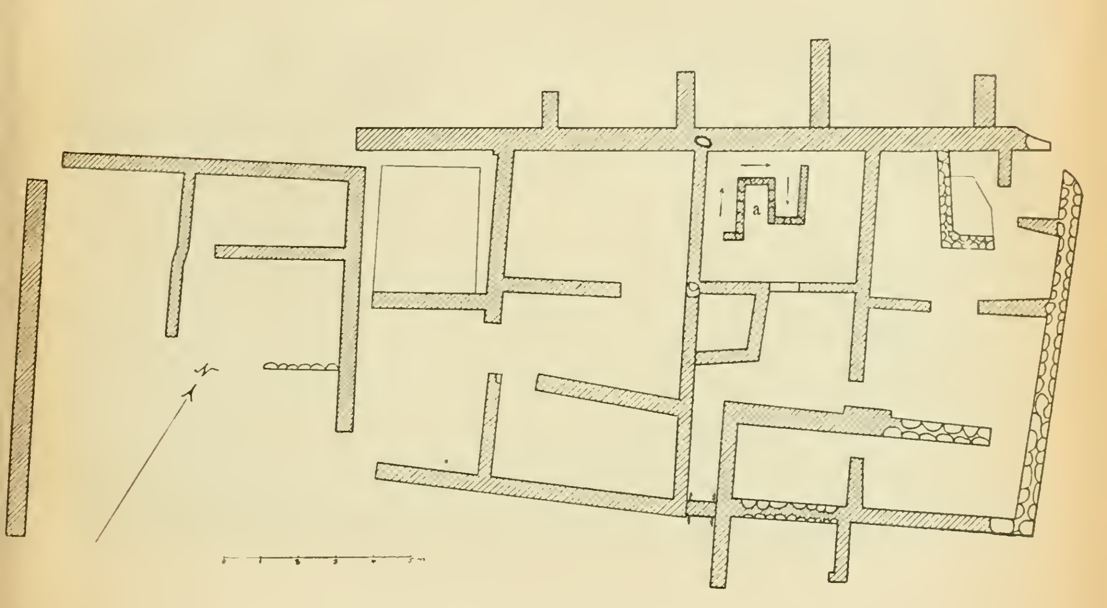


Fig. 2. — Caserne d'officiers a Peña Redonda. 1/200e.

postérieur (*fig.* 2 et 3). Aux deux bâtiments est commune la disposition des chambres en trois rangées (du nord au sud). Tous les deux ont également trois entrées. Tandis que le bâtiment postérieur semble composé de trois logements séparés, chacun mesurant 9m50 × 9m50, le bâtiment antérieur forme réellement un logement unique. Ses chambres sont groupées autour d'une cour médiane, dont le centre est celui du bâtiment. On n'est pas éloigné de présumer que ces bâtiments ont été habités par les officiers supérieurs. Les deux maisons sont

1. *Novaesium*, p. 147.

bâties soigneusement et installées avec un certain confort, choses qui contrastent fortement avec l'irrégularité et la rudesse des casernes et assignent aux bâtiments un rang prépondérant. Dans la maison antérieure, les piliers en saillie correspondent



Fig. 3. — Caserne d'officiers a Peña Redonda.

aux entrées des chambres. C'est sur eux évidemment qu'étaient appliquées les portes.

Le bâtiment postérieur est aménagé avec toutes les dispositions désirables, mieux que partout ailleurs. Derrière l'entrée, à l'angle nord-est, deux murs en saillie forment une chambre antérieure, un vestibule. L'entrée de la chambre contiguë avait un seuil en bois et une porte qui était fixée aux chambranles à l'aide de crampons. Dans cette chambre se trouve une installation remarquable. C'est une maçonnerie en forme d'S. Peut-être représente-t-elle, comme le pensait M. Mélida, le soubassement d'un triclinium pour trois personnes. Sur

chaque *lectus,* large seulement de 60 à 70 centimètres, une seule personne pouvait trouver place. Nissen (*Novaesium,* p. 86, etc.) a réuni des documents sur les triclinia des camps. Dans les camps de Scipion, qui avait banni tout luxe de son armée, on n'attendait sans doute rien de pareil, mais les camps de Numance présentent un aménagement bien meilleur que celui qu'on croyait devoir attendre. La grande maçonnerie de 2 × 1m40 qui se trouve dans la chambre nord-est, ne peut point être un foyer analogue à ceux que constituaient les bancs trouvés dans le camp Molino, et que recouvrait une couche de charbon, car précisément cette couche manque ici complètement. On peut, par suite, penser au soubassement d'un lit. Des soubassements maçonnés, destinés à des lits de camp, existent par exemple dans les camps fortifiés de l'Afrique du Nord. La chambre nord-ouest du logement du milieu ayant un pavage qui occupe tout l'intérieur jusqu'à un étroit *ambitus,* a dû servir à conserver des provisions. Les murs en saillie aux côtés nord et sud, tantôt quatre, tantôt deux, désignent, comme dans les casernes, les écuries qui étaient situées du côté de la rue. Les deux maisons ont été complètement déblayées. Dans la maison de derrière se trouvaient six monnaies ibériques en bronze et un *triens,* un éperon, deux mors de bridon, trois petits et deux grands sabots de lances(?), deux bagues en cuivre, deux pointes de flèches, plusieurs aiguilles en bronze et en os, une fibule et plusieurs pierres à aiguiser.

Parmi les casernes découvertes au cours de cette année-ci, il en est une qui se fait remarquer par la régularité de son aménagement. De chaque côté du mur qui la traverse et qui sépare les manipules, se trouvent bâties : en arrière, les chambrées, en avant, les salles à bagages, et devant celles-ci, du côté des rues, des écuries destinées aux bêtes de trait. Les deux portes principales du camp furent soigneusement examinées. La *Porta Decumana* est une simple brèche dans le rempart, tandis que près de la *Porta Praetoria* les deux extrémités du rempart sont élargies en forme de tours. Au milieu la porte présente un canal de décharge passant sous l'ancienne surface du sol. Dans la partie antérieure du camp,

une chambre présentant un gros bloc de pierre lisse en haut, façonné comme une enclume et recouverte d'une masse de charbon, était évidemment une forge de campagne.

Comme trouvailles Peña Redonda a donné cette fois : deux nouveaux boulets de baliste, qui furent trouvés au même endroit de la pente occidentale que l'année précédente; plus neuf monnaies ibériques en bronze, un *triens* romain, une sonde chirurgicale, des pointes de flèches, des sabots de lances, des pierres à aiguiser de diverses grandeurs, un puissant coin en fer, qui servait peut-être à faire éclater les pierres. Il y a lieu de signaler en particulier des tessons néolithiques. Avec ceux que l'on a trouvés dans les camps de Castillejo et de Molino, ainsi qu'à Numance, nous apprenons que la région de Numance avait été déjà de bonne heure habitée par une population ayant une civilisation néolithique.

Une minutieuse exploration, accompagnée de fouilles, de la colline voisine, séparée de Peña Redonda par la gorge orientale, décela qu'ici (dans un terrain propice à la conservation) il n'existe absolument aucunes traces des ouvrages de Scipion. D'où il semble résulter que les lignes de Scipion n'ont point continué à suivre le Merdancho, mais au contraire sont passées ici même, sur l'autre rive de la gorge orientale, vers Peñas Altas, dans la direction indiquée par la muraille qui descend dans la vallée. Et lors même qu'à Peñas Altas aucunes traces d'ouvrages scipioniens ne se laisseraient déterminer, la continuation des lignes doit être cherchée seulement à Peñas Altas-Valdelilo.

Camp Molino. — On devait admettre que les lignes romaines à l'ouest de Peña Redonda avaient franchi la gorge « Barranco del Hierro », puis suivi le bord des collines qui longent le Merdancho, pour ensuite, en face de Dehesilla — où certainement il devait y avoir un camp — franchir le Duero. C'est sur ces hauteurs entre Peña Redonda et Dehesilla que semblait devoir être cherché avec certitude le camp qui manquait encore. Mais cette année, comme l'année précédente, toutes les fouilles restèrent vaines. Pas un seul fragment romain ne

fut trouvé, tandis que l'emplacement d'un camp est partout signalé par une masse de débris d'amphores. Une seule chose semblait contredire l'établissement d'un camp sur les hauteurs : la muraille qui au côté ouest de Peña Redonda mène dans la vallée, muraille qui, à l'instar de celle descendant au nord-est vers le Merdancho, constitue évidemment le raccord de la circonvallation, n'est point orientée vers les hauteurs, mais bien vers le coude formé par le Merdancho près de Garrejo. Mais cette circonstance avait peu de poids contre la présomption certaine que les Romains avaient mis à profit les hauteurs favorables situées au sud du Merdancho. Que cette présomption paraissant si certaine n'ait pourtant point été justifiée, et que le camp qui manquait soit situé en bas, au confluent du Duero et du Merdancho, près du moulin de Garrejo (point 9), c'est une des nombreuses surprises amenées par les campagnes archéologiques de Numance. L'emplacement du camp sur le fleuve explique aussi la direction de la muraille de raccord dont nous venons de parler. La circonvallation, en descendant de Peña Redonda, courait vers le Merdancho et suivait cette même rivière jusqu'à son confluent avec le Duero : là était l'emplacement du camp. De cette façon les Romains utilisaient comme fossé le lit profondément encaissé et à bords escarpés du Merdancho. Peut-être sur ce trajet la circonvallation se composait-elle seulement d'une rangée de palissades appliquées en arrière de la rivière. De cette façon, s'expliquerait tout de suite le manque de toute trace de muraille.

Le camp *Molino* nouvellement découvert est situé à quelques pas au sud-ouest du moulin de Garrejo, d'après lequel je le dénomme. Déjà, au cours de l'année précédente, des fragments éparpillés çà et là avaient démontré qu'il existait là une construction de Scipion. Cependant les fouilles — pratiquées à environ 200 mètres à l'ouest du camp — ne donnèrent qu'une petite fortification mal bâtie et dans le voisinage, sur le versant de la colline Cañal, des murs d'appui de terrasses formés avec des blocs puissants de toutes sortes. Cette année-ci il a été trouvé un véritable camp bâti selon les règles de la castramétation, avec des casernes de manipules. Le front du

camp est formé par le fleuve, éloigné seulement de quelques pas; en arrière il est limité par les collines qui suivent le Merdancho; de chaque côté existe une gorge étroite ressemblant à un fossé et en tenant lieu. Il n'a point été trouvé de mur d'enceinte et le camp n'en avait nul besoin, vu que du



Fig. 4. — Caserne du Camp Molino.

côté offensif, en avant, il était suffisamment protégé par le Duero et le Merdancho. Le camp avait, de gorge à gorge (de l'est à l'ouest) une largeur de 140 mètres, et du nord au sud une longueur de 130 mètres. Sa surface atteint environ 1 ha. 8 a. Ainsi que les camps de Castillejo, Travesadas et Valdevorron, celui-ci est construit avec soin et régularité; le tronçon conservé du mur postérieur des casernes court en droite ligne sur une longueur de 75 mètres; les murailles sont proprement bâties avec deux rangées juxtaposées de cailloux de rivière. Leur hauteur varie suivant le niveau du sous-sol, de façon à avoir en dessous, du côté du fleuve, jusqu'à 80 centimètres, tandis qu'en haut, vers la montagne, la hauteur est plus

faible. Le camp, dont les murailles nord-sud atteignent perpendiculairement la rive, est orienté d'après le fleuve. Du camp se sont conservées de grandes portions de trois casernes; quant aux autres casernes, il n'en reste que des ruines isolées de murailles. Le camp a été fortement détruit par les travaux agricoles. De ces casernes deux sont situées dans la direction longitudinale du camp, perpendiculairement au fleuve, et, comme l'enseignent les ruines conservées à l'est, cette orientation dut être celle de la plupart des casernes. La troisième caserne est située en travers de celles-là (*fig. 4*). Cette dernière devait être la seule caserne transversale du camp. Le fait qui se présente ici, à savoir que les casernes longitudinales (*strigae*) alternent avec les casernes transversales (*scamna*), est connu par Novaesium et existe aussi au camp de Castillejo. La caserne transversale représente une demi-caserne, un « *hemistrigium* », car elle ne se compose que d'une rangée de *contubernia*, tandis que la caserne complète en a deux (un de chaque côté de la rue mitoyenne). De pareils *hemistrigia* forment à Novaesium les casernes de la cavalerie de la légion[1]. Celles-ci ont environ 80 mètres de longueur et se composent de 15 *contubernia*. Chaque *contubernium* (pour 2 cavaliers) a une grande chambrée (de 7 mètres sur 4) et une écurie. La longue caserne au sud de notre camp rappelle beaucoup ces dispositions, et pourrait également représenter la caserne pour une *turma* (30 hommes). Sept *contubernia* sont encore conservés; la caserne, comme on en juge d'après la longueur du mur postérieur, avait aisément place pour 15 *contubernia* et le logement des 3 officiers de la *turma*. La faible grandeur des *contubernia* ne contredit certainement pas l'identification, car la cavalerie n'a pas été partout aussi commodément logée qu'à Novaesium. (Comp. Nissen, *Novaesium*, page 28.)

Les casernes longitudinales sont séparées des casernes transversales par une rue. A l'ouest on reconnaît deux *hemistrigia*, à l'est un *hemistrigium*. Comme à Novaesium et dans les camps de Castillejo et de Travesadas, les deux *hemistrigia* de l'ouest sont séparés par une ruelle de 1 mètre de largeur

1. Voir *Novaesium*, pages 26 et suivantes.

destinée à recevoir les eaux pluviales (*fig. 5*). La largeur de chaque *hemistrigium* (centurie) est d'environ $7^{m}50$, celle de la rue, entre les deux centuries formant un manipule, est la même. La largeur de la *striga*, du manipule, était donc la suivante : $2 \times 7{,}5 + 7{,}5 = 22^{m}50$. La longueur de la



Fig. 5. — Passage entre deux Casernes de manipules (Camp Molino).

striga est inconnue; dans Polybe la longueur et la largeur sont de 100 pieds (environ 30 mètres). Le nombre des *contubernia* est de 6. Comme chaque *contubernium* (2 chambres de 3×3 mètres) permet de loger 10 hommes, il y a 60 hommes par manipule, 120 par centurie. Tel était l'effectif au temps de Polybe (Polybe, VI, 24, 3). L'*hemistrigium* gauche représente évidemment la caserne la plus extérieure de l'*hemistrigium*, car le camp est immédiatement entouré d'un *intervallum*. Entre les deux *hemistrigia*, à l'ouest de l'*hemistrigium* oriental, il y a encore de l'espace pour la centurie de droite de la deuxième caserne, pour un troisième manipule et pour les deux rues

intermédiaires qui, ici, avaient 7^m 50 de large (comme à Peña Redonda; à Castillejo 11 mètres). La centurie reconnaissable à l'est est donc de nouveau un *hemistrigium* comme la première. On peut par suite avec quelque certitude arriver à présumer dans la largeur du camp 1/2 + 1 + 1 + 1/2 = 3 manipules, ou 1 cohorte. A Novaesium nous trouvons également tout au plus 3 manipules, cohortes, à côté les uns des autres. Il reste incertain si les ruines conservées plus loin au nord appartiennent à la même cohorte — dont les casernes avaient alors 70 mètres de longueur — ou appartenaient à une deuxième cohorte, vu que nous ne connaissons pas la longueur des casernes. Peut-être le camp ne contenait-il que 1 cohorte et la *turma* qui lui appartenait. Selon Polybe, VI, 21, 7, cela mènerait à une garnison de 120 *(Hastati)* + 120 *(Principes)* + 60 *(Triarii)* + 120 *(Velites)* + 30 *(Turma)* = 450 hommes.

Ce camp a donné lieu à une série de belles trouvailles. Comme objets romains se trouvaient entre autres un denier, une lame de poignard parfaitement conservée (24 centimètres), toute une série de fibules (dont 3 en fer), une sonde, la tige en fer d'un pilum (24 centimètres de longueur) avec pointe barbelée (comme dans Polybe), deux meules à main complètes, y compris la tige en fer autour de laquelle tourne la meule supérieure, un compas en fer. Une découverte très importante est celle de six grandes écuelles préhistoriques qui sont richement ornées de dessins en zigzag gravés caractéristiques de la plus récente céramique néolithique. Tous ces plats ont été trouvés sur place, trois très rapprochés l'un de l'autre, les autres en diverses places. En raison de leur taille — le plus grand diamètre atteint 50 centimètres — on pourrait les tenir pour des urnes funéraires, si on n'avait constaté l'absence de tout débris d'ossements et de cendres. Indépendamment d'ustensiles complets on a recueilli une masse de petits tessons néolithiques. Il est évident qu'ici se trouvait une grande station néolithique, comme il y en eut aussi à Numance, à Castillejo, à Peña Redonda ainsi qu'à la Vega, à en juger par les dépôts de débris analogues.

Camp Dehesilla. — Avec le camp « Molino » on avait trouvé le sixième camp. Restait à chercher le septième, qui devait être situé entre Molino et Alto-Real. C'est là même où l'on pouvait le placer avec certitude qu'on l'a découvert : sur le vaste plateau de la colline de Dehesilla, déjà fortifié par la nature du lieu (point 8). Le plateau est aujourd'hui encore entouré du rempart de l'ancien camp, lequel présente une périphérie non inférieure à 1,650 mètres. L'axe longitudinal du camp mesure 650 mètres et la largeur 310. La surface atteint presque 16 hectares, chiffre par lequel Dehesilla dépasse de beaucoup les autres camps. Le rempart du camp, d'une largeur d'environ 4 mètres, a deux murs frontaux en pierres irrégulières, avec remplissage, et présente ainsi le même genre de construction que les remparts de Peña Redonda et de Castillejo.

La *Porta Decumana* est reconnaissable dans une ouverture de 6 mètres de largeur sur le côté ouest du rempart; la *Porta Praetoria* — qu'il y a lieu de chercher à l'endroit où le mur de circonvallation, en quittant le camp Molino, vient se souder à celui de Dehesilla — n'est plus reconnaissable. Et ce qui prouve bien que le rempart entourant la colline est l'œuvre de Scipion, c'est d'abord que la circonvallation en part, c'est ensuite la présence de murailles et de tessons trouvés à l'intérieur de sa périphérie. Des restes de *contubernia* qui présentent la dimension connue, 3 × 3, ont été exhumés à l'endroit le plus élevé de la colline, en même temps que des fragments de céramique caractéristiques pour les camps (coupes ressemblant à des vases à fleurs, amphores, etc.). Ici fut également trouvée une pierre de moulin. Malheureusement il n'y avait presque rien de conservé; les nombreuses fouilles pratiquées ne donnèrent partout que de faibles vestiges. Le camp est détruit par les travaux agricoles. Les fondations conservées à l'endroit le plus élevé de la colline ont la même orientation que les casernes de Castillejo, exhumées cette année-ci : les murailles nord-sud regardent la colline San Juan, bordant au nord la plaine numantine. Le plateau de Dehesilla et la pente orientale tournée vers Numance sont couverts d'un

réseau de larges murailles formées de deux rangées de blocs épais; mais ces murailles, en raison de ce qu'elles présentent des lignes absolument irrégulières, ne peuvent passer pour romaines; elles représentent bien plutôt des séparations agraires récentes. Et ce qui contredit également une origine romaine, c'est qu'à l'intérieur de ces lignes de murailles on ne peut même pas déterminer des baraques ni des couches de matières carbonisées.

Si le grand camp de Dehesilla a été une désillusion, en revanche la mise à découvert du mur de circonvallation partant de Dehesilla est une importante découverte. Il en résulte que ce mur s'étendait jusqu'au Duero, et rattachait ainsi le camp de Dehesilla au camp de Molino.

C'est le seul cas où l'on voit entièrement conservé le raccord entre deux camps. La muraille se rattache, à angle droit, à la circonvallation de Dehesilla, court directement vers le bas de la montagne sur un espace de 100 mètres, et dans la plaine conserve cette direction sur une étendue de 200 mètres; mais ensuite elle fait un angle obtus, et sur une longueur d'environ 110 mètres elle se dirige en ligne droite vers le camp de Molino. La muraille finit à environ 60 mètres de la rive actuelle du fleuve, qui, à l'époque du siège, était sensiblement plus large qu'aujourd'hui; et ce fait est d'accord également avec les profondes dépressions qui suivent le fleuve, et sont évidemment son ancien lit. Ce qui étonne, c'est la largeur extraordinaire de la muraille — sur la pente environ 4 mètres, dans la vallée $2^{m}60$ — et son genre de construction vraiment cyclopéen. Avec de puissantes pierres diluviales entre lesquelles sont des blocs colossaux d'un mètre cube, on a bâti deux et même, en plusieurs endroits, trois murailles parallèles, et rempli les intervalles avec des matériaux plus petits. La muraille menant de Peña Redonda à Peñas Altas est bâtie exactement de la même manière. Aujourd'hui la muraille n'a plus que 1 mètre de hauteur, mais autrefois elle devait être plus élevée, sans quoi la puissante largeur resterait incompréhensible. S'étendant de la hauteur du camp jusqu'au fleuve, la muraille barrait complètement la vallée du Duero. C'était d'ailleurs

ici que les assiégés pouvaient surtout tenter de forcer le blocus. La muraille est pour cela, principalement dans la plaine, munie de tours dans lesquelles se trouvaient certainement des batteries, et en divers endroits elle était garnie de chambres profondément creusées destinées aux sentinelles (*fig. 6*). Ainsi que la muraille elle-même, ces constructions sont bâties en grands blocs. Tandis que la main de l'homme a détruit presque tout le camp Dehesilla, cette muraille a résisté aux éléments. Depuis deux mille ans, il arrive que le sauvage Duero, pendant l'hiver, franchisse en mugissant la muraille; pourtant aujourd'hui encore l'œuvre se laisse suivre jusqu'à l'ancien lit du fleuve, et même par places, sur chaque rive, des pierres de bordure sont conservées.



Fig. 6.

MUR DE CIRCONVALLATION AVEC CONSTRUCTION ADJACENTE.

(Camp Dehesilla).

Comme le camp Dehesilla est situé à l'extrémité sud des hauteurs qui longent le Duero, la ligne de circonvallation reliant Dehesilla avec Alto Real (point 7) ne pouvait être cherchée que sur cette chaîne de collines. En effet, c'est ici, sur les bords des hauteurs, environ au milieu de la distance des deux camps, que diverses lignes de murailles et de nombreux tessons ont été exhumés.

Vega. — Cette année-ci on a continué à explorer les lignes de murailles situées à La Vega, près du point 6. On ne peut cependant pas déterminer si ces murailles appartiennent aux ouvrages de Scipion. Il semble plutôt qu'entre Alto Real et Castillejo il n'existait point d'autre camp.

Camp de Castillejo. — Au cours de cette année-ci, à Castillejo, on a exhumé une nouvelle et très importante partie du camp. Elle est située dans la moitié ouest du camp, à l'ouest de la *Via Praetoria*. On dégagea tout d'abord dans le sud une caserne de manipules allant du nord au sud, formant ainsi



Fig. 7. — Caserne du camp de Castillejo (à l'arrière-plan la colline de Numance).

une *striga*, caserne dont l'*hemistrigium* gauche est très bien conservé *(fig. 7)*. La longueur de cette *striga* atteint 30 mètres (comme dans Polybe), la largeur 24 mètres, dont 2 × 6 1/2 = 13 mètres, reviennent aux *contubernia*, 11 mètres aux avant-corps et à la rue. Le chiffre des *contubernia* est de 8. Les deux chambres des *contubernia* ont la grandeur ordinaire, en moyenne 3 mètres sur 3. Le manipule, au temps de Scipion,

ayant 120 hommes, par suite la centurie 60 hommes, 6 des *contubernia* (chacun à 10 hommes) représentent les chambrées de la troupe, les deux autres le logement du centurion. A la *striga* sont contiguës au nord, à l'angle droit, orientées de l'est à l'ouest et représentant des *scamna,* trois casernes de manipules, soit 1 cohorte. Ces casernes avaient aussi de 25 à 26 mètres de largeur, comme il semble, 30 mètres de longueur, et se composaient de 8 *contubernia.* Les rues, à l'intérieur du manipule, ont 11-12 mètres de large; le passage destiné à recevoir les eaux de pluie et séparant les manipules présente 1m20 de large. Tous les bâtiments sont en droite ligne et soigneusement construits. En plusieurs endroits on a établi des carrelages.

Dans la caserne de manipules située au sud se présente une disposition très importante : la caserne est obliquement traversée par une longue muraille qui, ainsi, appartient à une autre période de construction. Un examen détaillé a fait reconnaître que les murs du manipule sont juxtaposés à cette muraille oblique, et qu'ainsi la large muraille serait plus ancienne.

Il y a là une confirmation de ce qui a été déjà observé au cours de l'année précédente[1]. Dans d'autres endroits il existe de même des vestiges de constructions divergentes par-dessus lesquelles ont été bâtis des ensembles de constructions plus récentes. Il ne peut être nullement mis en doute que le camp de Scipion ait été bâti sur un camp plus ancien. Ce devait être celui de Marcellus qui, en l'année 152 av. J.-C., bâtit un camp à 5 stades, soit 1 kilomètre de Numance[2]. La distance entre Castillejo et Numance atteint 1 kilomètre.

Comme au cours de l'année précédente, Castillejo, cette année encore, se signala par d'abondantes trouvailles. On y a recueilli un fragment en argent portant de beaux ornements, une bague à cachet, une garniture de ceinturon en bronze (14 × 4 centimètres), décorée d'entrelacs et pourvue de trous pour la fixer au cuir du ceinturon. A la balle de fronde en

1. *Bull. hisp.*, 1988, p. 148.
2. Appien, *Iber.*, chap. 50.

plomb trouvée l'année précédente s'en est ajoutée une autre. Ici, pour la première fois, a été trouvée une balle de fronde en argile, comme celles que l'on a recueillies à Numance, et ayant la forme de glands de plomb. Ces balles devaient — puisqu'il s'en présente, par exemple, dans les camps de Haltern — être romaines, et les échantillons trouvés à Numance pourraient avoir été envoyés par les frondes romaines, tout aussi bien que les boulets de balistes et les traits de catapultes trouvés ici. Comme monnaies, on découvrit un as et une monnaie ibérique en bronze.

Je termine, en donnant les résultats des recherches faites cette année dans la *ville* assiégée.

Grâce à l'extension des tessons ibériques il avait été déjà reconnu précédemment que la ville s'étendait partout jusqu'au pied de la colline, jusqu'aux deux chemins de Garray à Garrejo qui entourent la colline de l'est à l'ouest, et à l'est jusqu'à la colline *Saledilla* qui s'étendait en avant comme un bastion. Des fouilles plus étendues faites sur cette dernière colline ont donné une quantité de lignes de murailles, des murs en grandes briques d'argile, de profondes caves, le tout sous une épaisse couche de matières carbonisées provenant de l'éboulement des briques en argile, en un mot le même état de choses que sur le plateau de Numance. On peut à cette partie de ville située sur Saledilla donner le nom de « Basse-Ville ».



Fig. 8. — Mur extérieur de la basse-ville a Saledilla.

Cette basse-ville a ceci de commun avec la haute et ancienne ville située sur le plateau, que le bord de la colline est garni d'une série de maisons sur toute la périphérie. Ce qu'on

pourrait tout d'abord regarder comme une muraille de ville, n'est autre chose que le mur de façade de cette série de maisons (*fig. 8*). Il se compose, à l'endroit reproduit par notre figure, de deux rangées de pierres taillées auxquelles s'adosse un mur de briques en argile. En avant on reconnaît une tour. Le front fermé des maisons pouvait, il est vrai, servir à la défense, mais la ville basse n'a point eu de mur d'enceinte proprement dit, bien qu'elle fût la plus exposée. Par contre, deux grandes tours ajoutées au front des maisons et munies de fortes murailles ont été exhumées. A Saledilla, dans la couche carbonisée numantique, furent faites plusieurs trouvailles intéressantes. Ainsi on trouva contre le mur frontal plusieurs parties d'un squelette, notamment le crâne. Près de lui se trouvait un collier de perles de couleurs variées. Également près du mur frontal on trouva un trait de catapulte romaine. On en a découvert aussi plusieurs dans la haute ville où fut également trouvé un boulet de baliste, preuve que les batteries romaines ont bombardé la ville. Les objets les plus abondants ont été tirés d'une de ces caves profondes, qui existaient tout aussi bien dans la basse que dans la haute ville. La cave donna une hache néolithique, une hache en fer, deux dés en bronze, plusieurs balles en argile, aussi nombreuses à Numance que dans les camps, avec ornements ponctués; six grands poids en argile, de forme connue (pyramides tronquées), qui servaient sûrement de contrepoids pour fermer et ouvrir la porte de la cave; des pointes de flèches, des aiguilles et, avant tout, une quantité de tessons peints parmi lesquels de beaux fragments « archaïques ». Une observation minutieuse, lorsqu'on vida la cave, enseigna que dans l'amoncellement des matières carbonisées l'on ne pouvait distinguer des couches diverses. Les tessons sont confondus pêle-même, « les archaïques » en haut, « les plus récents » en bas. D'après la stratification, la céramique forme un seul groupe.

Les ruines romaines manquent complètement à Saledilla; le municipe romain de Numance se limitait ainsi au plateau de la colline. Nous avons de ce fait la certitude que toutes les constructions de Saledilla sont ibériques. Il sera donc ici

possible de déblayer un quartier de l'ancienne Numance, dont les vestiges ont été sur la colline presque totalement détruits par les nouvelles constructions romaines.

Un examen approfondi des terrasses entourant la colline de la ville m'a fait reconnaître que ces dernières, comme je l'admettais[1] en me basant sur les données trompeuses de Loperraez, ne présentent pas trois remparts concentriques entourant toute la ville à diverses hauteurs, mais que ces terrasses, dispersées sans aucun plan, n'ont servi qu'à l'établissement de nouvelles habitations et à l'élargissement de l'ancienne ville trop étroite. Un petit nombre seulement de ces mêmes terrasses entourent la colline sur une assez longue étendue, aucune ne l'entoure de façon continue, si bien que ces terrasses ne peuvent pas passer pour des fortifications proprement dites. Il est vrai que ces terrasses s'élevant les unes derrière les autres avec les murs de soutènement à pic, surmontées par des maisons qui les dominent, représentent un moyen de défense qui n'est point à dédaigner. Avec l'ancienne ville couronnant le plateau de la colline, les terrasses des maisons appliquées sur les pentes, avec la ville basse sur la colline de Saledilla, Numance rappelle fortement les villes de montagnes du Midi, par exemple les villes de la Campagne romaine comme Palestrina, Subiaco avec son château fort, qui a succédé à l'ancienne ville, sur les hauteurs, la ville médiévale sur les terrasses des pentes, et la ville basse moderne dans la plaine.

Après avoir maintenant déterminé l'emplacement des sept camps de Scipion, ainsi que le trajet de la circonvallation, et avoir fouillé autant qu'il y avait profit à le faire les autres camps, il ne reste plus pour finir qu'à achever les fouilles du camp de Castillejo. Avec sa situation remarquable, les casernes disposées suivant toutes les règles de la castramétation, avec sa puissante fortification, les portes disposées avec beaucoup d'art, les rues pavées, avec ses riches trouvailles, c'est sans nul doute le plus important des sept camps. Dans ce camp était sans doute le quartier général dans lequel

1. *Numantia*, p. 16 et suiv.

habitait Scipion en personne, et peut-être aurons-nous l'heureuse fortune de pouvoir établir une relation directe entre ces bâtiments et la personne de ce célèbre général. Le camp présente un autre intérêt parce qu'ici, indépendamment des ruines datant de Scipion, nous sommes en présence des ruines d'un camp plus ancien. Évidemment, Castillejo réclame l'examen le plus soigné.

Un autre devoir de la quatrième et probablement dernière campagne est de dresser une nouvelle carte des environs de Numance, une carte qui comprendra dans son ensemble toutes les nouvelles données topographiques et archéologiques.

M. Hofmann a complété son panorama des environs de Numance commencé l'année dernière. Pris du haut de Castillejo, ce panorama embrasse avec Numance toute la plaine numantique entourée d'un hémicycle de hautes montagnes, ainsi que les sept camps et les autres points importants de la guerre numantine. En dehors de son importance comme image du théâtre d'événements si mémorables, le panorama présente une œuvre de maître au point de vue de l'art; et au point de vue géographique il a de la valeur, parce qu'il donne une idée de la configuration de la haute plaine numantique, le plateau le plus élevé de l'Europe.

A. SCHULTEN.

Erlangen, décembre 1907.

Traduit par le Dr A. FLORANCE.

Cassis (Bouches-du-Rhône).

ALGUNAS ANTIGUALLAS DEL HABLA HISPANO-AMERICANA

I. Gandido.

El Marqués de Santillana entre sus refranes trae éste: « Sardina que gato lleva, galduda va; » reprodúcelo Valdés, á propósito de *galduda* « por perdida », que califica de vocablo plebeyo[1]; Fernando Arce de Benavente lo da con esta variante: « Morcilla que el gato lleva, galdua da. » Mayáns apunta que en el refrán del Marqués « otros leen *gandida: otros galdida* »[2]; efectivamente, el Comendador Hernán Núñez pone: « Morcilla que el gato lleva, gandida va[3]; » Correas: « Sardina [ó morcilla] que el gato lleva, gandida va[4]; » y el Diccionario de Autoridades: « Oveja que el lobo lleva, gandida va. » A esta forma del refrán alude Sánchez de Badajoz en este pasaje de la *Farsa moral*:

Si una vez está caída,
Dáimela vos por *gandida*.

(*Recopilación en metro*, I, p. 258. Madrid, 1882-1886.)

¿Qué es *galduda*, qué es *gandida?* En cuanto al primero, parece cierta la interpretación de Valdés, si hemos de creer á Larramendi, que sostiene que el refrán es « Sardina que el gato lleva, galduda va », y no *gandida va,* siendo *galduda* voz vascongada, que entraña el verbo *galdu,* perder[5]. En cuanto

1. *Diálogo de la lengua*, p. 385 (Boehmer).
2. *Orígenes de la lengua española*, II, p. 207 (Madrid, 1737).
3. *Refranes o proverbios, que coligio, y glossò el Comendador Hernan Nuñez*, p. 73 (Madrid, 1619).
4. *Vocabulario de refranes y frases proverbiales y otras fórmulas comunes de la lengua castellana,...* pp. 242, 468 (Madrid, 1906).
5. Larramendi da esta traducción: « Catuac daraman chardiña galdu da; » *perdido,* según el mismo, es *galdua,* y *da* quiere decir *es;* por manera que cuando Arce de Benavente (1533) puso *galdua da,* hubo de ser su intención dar la frase en vascuence (cita de Boehmer, o. c., p. 504, que verifico en Sbarbi, *Monografía sobre los refranes,* p. 54, Madrid, 1891).

al segundo, glosa el Comendador : « quiere dezir comida, *gandir* es comer; » Correas : « Gandir por tragar; » Oudin lo acepta : « *Saucisse que le chat emporte, est mangee.* Gandida. i. comida. *Nous dirions en français Flambee, fricassee...* i. *perdue;* » y de ahí en su Diccionario : « Gandir, voyez Comer; » « Gandido, voyez Comido[1]; » lo cual copian Victor[2] y Arnaldo de la Porte[3]. La Academia en su primera edición incluyó el verbo y el participio con igual significado, y añadió en el participio otros que veremos luego. Terreros (1787) no acepta buenamente la cosa, sino que añade en el verbo : « pero otros lo toman por perder, engañar; » y refiriéndose al refrán, « esto es engañada. comida ó perdida, etc. » Lo cierto es que la explicación del Comendador deja ver que *gandida* era voz extraña que necesitaba interpretación; falta saber si la suya se fundaba en otra cosa que en el sentido aparente del refrán. La misma Academia, probablemente por las dudas que propuso Terreros, omitió la palabra completamente desde la 4ª edición (1803), y no la volvió á introducir sino unos ochenta años después (1884), dándola como voz usual equivalente de comer, lo mismo que la daban las ediciones del siglo XVIII.

¿Cómo se explican la proscripción y la tardía rehabilitación de esta voz, si era usual? ¿Cómo Salvá, que la desenterró de aquellas ediciones en 1846, la calificó de anticuada? No sería imposible que hubiese abogado en su favor la circunstancia de usarse en gran parte de la América española el adjetivo *gandido* por hambriento, tragón[4]. Pero si así fuese, sería notoria la inadvertencia : el participio pasado deponente de

1. *Refranes o proverbios castellanos traduzidos en lengua francesa* (*mihi* 3ª ed. París, 1624, p. 151). — *Tesoro de las dos lenguas francesa y española.* París, 1607.
2. *Tesoro de las tres lenguas española, francesa, y italiana* (*mihi* Ginebra, 1637).
3. *Nuevo Dictionario o thesoro de la lengua Española y Flamenca.* Amberes, 1659.
4. En Cuba : « Por *andido* [pasado de flaqueza, extenuado : voz tomada de Berganza por la Academia, y cuya autenticidad no me consta]. Aquí se amplía al goloso, hambriento con ambición y sin dejar una partícula del manjar » (Pichardo); en Méjico : « Glotón, tragón, comilón » (Ramos y Duarte); en Costa Rica : « En el Diccionario [12ª edic.] se halla el infinitivo *gandir,* comer, pero no *gandido,* que se usa en Venezuela y Costa Rica con el significado de *comilón,* en sentido despectivo » (Gagini); en Colombia lo mismo que en Cuba; lo he oído aplicar particularmente á los perros; en Venezuela : « *Gandido,* participio del verbo anticuado *gandir,* aun lo usa el vulgo y lo aplica por *glotón,* como también *gandición* por *glotonería.* Ambos

un verbo que significase *comer,* por ningún caso podría tomarse en el sentido de *hambriento*, como lo demuestran *comido, bebido, cenado, almorzado.* (« No ay pueblo ninguno de donde no salgan, *comidos,* y *beuidos*, como suele dezirse. » Cerv., *Quix.*, II, 54.)

Si está en tela de juicio que *gandir* y sus formas personales se usen ó hayan usado con la significación de comer, no lo está que *gandido* en el habla vulgar (no exclusivamente en germanía) de los siglos XVI y XVII significaba necesitado en general, y particularmente necesitado de alimentos :

¡Ah muesama! dadme hato[1];
Heldo presto endeliñar.
— No des voces por tu vida,
Que aun agora llegaste.
— Ah no pesi á san Traste!
Que está la gente *gandida*...
— Moza, da hato al pastor.
— Óigase, señor, ya van :
Ve aquí el costal del pan
Y el vino.

(*Auto del Finamiento de Jacob :* Rouanet, I, pp. 205-206.)

Antonico, dias ha
Que no me vi tan *gandido*
Como la sorna en que estoy
Tan sin caire y destruído,
Guinchado de gurullada,
Y por momentos vasido.
Olvidado de las marcas,
Del rozo desposeído,
De las flores descornado.

(Juan Hidalgo, *Rom. de germanía*, p. 35 : Madrid, 1779; en el vocabulario del mismo : *Gandido :* necesitado.)

Este *gandido* es á todas luces el que subsiste en el lenguaje vulgar americano, y nada tiene que ver con la supuesta significación de *comido* que se le da en el refrán.

términos son extraños al lenguaje culto » (Medrano); de Rivodó (*Voces nuevas*, p. 82) pudiera deducirse que aun se usa *gandir*, pero Medrano y Calcaño (p. 54) no consienten creerlo; en el Perú : « *Gandido, da,* Hambriento, tagarote » (Arona). No dejaré de advertir que el *gandir* por comer, que como anticuado trae Cuveiro Piñol en su Diccionario gallego, debe de ser una de las muchísimas voces que este autor sacó del diccionario del Salvá, para achacarlas á su dialecto.

1. *Hato* significa aquí « la provisión de comida que los pastores ó gañanes llevan para algunos días, al lugar ó cabaña que tienen destinado » (Dicc. Autor.).

Se ha visto atrás que también este adjetivo ha sido interpretado en el sentido de engañado, perdido: lo último no puede tener más apoyo que la correspondencia con *galdudo;* lo de *engañado* podría ser admisible cuando en el refrán se pone *oveja,* pero no con *sardina ó morcilla*[1]. Todo es mera conjetura, y el campo queda abierto para el que quiera hacer otras.

Gandir no existe, á lo que se me alcanza, en los dialectos de la Península, y hay que pasar los Pirineos para encontrar voz parecida, aunque de significado totalmente distinto de los que ha sugerido el refrán. En provenzal antiguo *gandir, guandir* vale defender, guardar (sentido que prevalece en varios derivados); sacar, sustraer con fraude; escapar, librarse; evitar, huír; eludir, usar de subterfugios; y como verbo reflejo, escaparse, librarse, esquivarse; en provenzal moderno domina el concepto de salvar, y como intransitivo, el de dirigirse, llegar; en francés antiguo escaparse, esquivar. El verbo germánico de que proceden (*vandjan, vendjan, wenden*) vale: dirigir hacia atrás, voltear, volver; quitar, llevarse, impedir, resguardar; dirigir, encaminar; emplear, aplicar; trasformar; como intransitivo, dirigirse, ir; llegar á cierto punto, cesar, acabarse (Schade). Según se ve, aquí están en germen las acepciones provenzal y francesa, y como nuestro vocablo con toda probabilidad ha de ser idéntico, es lícito probar á explicar por el mismo camino sus aplicaciones. Si recordamos el refrán vasco que traducido dice: « La tajada que lleva el gato más es suya que no tuya[2], » no nos será difícil excogitar un sentido análogo en el nuestro de que vamos hablando: « Morcilla que el gato lleva, bien defendida va, » conforme á lo que dice el glosador de los refranes del Marqués en la edición de 1541: « Lo que se pierde por fuerça o por tirania, pocas vezes o nunca se cobra[3]; » sentido que en

1. De esta interpretación saca el Dicc. Autor. la acepción: « Engañado y llevado de otro para algo malo. Lat. *Seductus;* » de modo que el artículo todo se funda en dos interpretaciones inciertas del refrán, que se dan ambas como seguras, y en la referencia á Juan Hidalgo, única cosa firme que alega.

2. *Proverbes basques espagnols* — Refranes y sentencias comunes en Bascuence, declaradas en Romance. *Réédités d'après l'Unicum de 1596 conservé à la Bibliothèque de Darmstadt par* W. J. van Eys, p. 56 (Ginebra y Basilea, 1896).

3. En Sbarbi, *Refranero,* I, p. 143.

cierto modo casa con la explicación que da Covarrubias de la locución *Estar vna cosa en papo de bueitre* : « auer caido en poder de quien no la soltarà de la mano » (s. v. *papo*); « Tenerla persona de cuyo poder no se podra sacar por auerla luego consumido » (s. v. *bueitre*).

El *gandido* por necesitado puede explicarse como extensión del sentido de acabar, á la manera de *finarse*, *consumirse,* que han venido á asociar el concepto de necesidad extremada con el de deseo.

II. Cucarro.

« Los niños suelen dezirse vnos a otros, quando sus padres por devocion les ponen algun habito de Religion : Frayle cucarro, dexa la Missa, y vete al jarro. Vale tanto como cularro, ô cucularro, a cuculla, capilla, que en rigor es frayle capilludo. Esta es niñeria, y por tal la pongo. » Así Covarrubias en su *Tesoro de la lengua castellana* (Madrid, 1611 ; *mihi* 1674).

De aquí sacó la Academia para la 1ª edición del Diccionario vulgar (1780) este artículo :

Cucarro, adj. Apodo que dan unos muchachos á otros que están vestidos de frayle por devocion de sus padres. Tiene uso esta voz en el dicho vulgar : Frayle cucarro, deja la misa, y vete al jarro. *Puerilis jocus.*

Artículo que subsiste en la 13ª edición (1899) con esta forma :

Cucarro (de *cuculla*), adj. Apodo que daban los muchachos á otros que estaban vestidos de fraile.

Si consultamos los refranes del Comendador Griego y de Correas, encontramos éste : « Frayle cucarro dexa la Missa y vase al jarro; » que, como se ve, es de aplicación general ; por manera que los muchachos lo modificaban al motejar burlescamente á los otros, sin pensar en su valor originario. Falta saber qué significa *cucarro*, y qué sentido entraña el refrán.

Según Oudin (1616), *cucarro, ó cuco,* vale « dado al vino : *yu-*

rogne, subject au vin; » y Terreros (1786), apoyándose en su testimonio, corrige así el artículo de la Academia :

Cucarro ó cuco, dado al vino. Fr. *Ivrogne*. Lat. *Ebriósus, vinósus*. It. *Ubbriaco*. V. *Oudin*, etc. Así dicen los muchachos por desprecio, ó burla á los niños á quienes visten de Frailes, como suelen hacer por devocion, etc. *Fraile cucarro, deja la Misa, y vete al jarro*. V. *Oud.*

Franciosini (1638) nos explica así la palabra y el refrán :

Cucarro. [parola que vsano i Padri, che hanno votato i lor figluoli, o che per divozione gli han vestiti qualche abito di Santo, e volendogli burlare, come noi diremmo fra brodaio, o fra brodalone, essi dicono : frayle cucarro dexa la Missa, y vete al jarro. [che vale : frate brodaio lascia la messa, e piglia il boccale. »

Él pues ha tenido á la vista solo á Covarrubias, y si bien no dice exactamente lo mismo, se ve que dio á *cucarro* un sentido general, aunque no igual al que le dio Oudin.

Pero el último está en lo cierto, conforme á lo que dice Correas explicando los refranes *Fraile cuco, aceite de saúco, Fraile cuco, lámpara de saúco :* « El aceite de saúco dicen que arde mucho, y crece en llama, y así el fraile bebedor, que en [este?] sentido se toma cuco y cucarro, siempre bebe más, y si es malo, crece en el mal. »

Que tal acepción no es meramente sugerida por el refrán, sino que existía en el habla corriente, lo demuestra el lenguaje vulgar chileno, que da á *cucarro* la significación de ebrio, achispado[1]. De aquí han formado en Catamarca (República Argentina) el verbo *cucarrear*, que se dice « del trompo que se mueve de una parte á otra por desigual » ; alusión patente á los movimientos descompasados de un ebrio[2].

Con esto es obvio el sentido del refrán, y todo se aclara. *Post nubila Phœbus!*

Rufino José CUERVO.

1. Ortúzar, *Diccionario manual de locuciones viciosas y de correcciones de lenguaje*. S. Benigno Canavese, 1893 : — Echeverría y Reyes, *Voces usadas en Chile*, Santiago, 1900.

2. Lafone Quevedo, *Tesoro de Catamarqueñismos*, Buenos Aires, 1898.

CIENFUEGOS

I

Ahora que bajo la rúbrica de modernismo y con otros nombres más ó menos expresivos nacen y viven, tanto en España como en países iberoamericanos, nuevas escuelas literarias, en la prosa lo mismo que en poesía, y en ésta naturalmente mucho más que en aquélla; ahora también que todas esas escuelas pregonan, sostienen y aprovechan las ventajas de sacudir y repudiar preceptos de muy antiguo recomendados y practicados por gramáticos y retóricos, de establecer una métrica especial, libérrima, anárquica, ejerciendo sin trabas y sin tasa el derecho que innegablemente les asiste de inventar tantos vocablos nuevos como en la práctica de su arte novísimo estimen necesario; ahora, en fin, me figuro que es momento oportuno de sacar del olvido, de refrescar en lo posible la memoria de un escritor español, lírico y dramático, del siglo XVIII, en sus días vivamente aplaudido y admirado por muchos, por otros atacado y vituperado con viveza no menor; y que en definitiva es á mi parecer una de las contadas figuras interesantes que ofrecen las bellas letras en España durante los años finales del siglo XVIII y los primeros del XIX.

Refiérome á Don Nicasio Alvarez de Cienfuegos, escritor muy digno en realidad de verse colocado, si no á la misma altura, no muy lejos del puesto que por méritos diversos ocuparon durante el mismo período: Don Gaspar Melchor de Jovellanos, el mejor prosista de su época, Don Leandro Fernández de Moratín, cómico y satírico de orden elevado; y el que se reconocía él mismo discípulo de Cienfuegos, el gran Quintana, lírico sin disputa no inferior en su línea á ninguno de cuantos en su patria vivieron y escribieron antes.

Que hubo en Cienfuegos, aparte de las cualidades y defectos comunes á todos los de su tiempo é inherentes á la fórmula semi-clásica entonces imperante, ciertas otras particularidades de fondo y forma por las que en cierto modo parece aproximarse á la futura escuela romántica, es punto por varios críticos ya señalado. Hízolo de los primeros Don Antonio Alcalá Galiano, en un periódico de 1844, *El Laberinto,* y en artículo reproducido por Don L. A. de Cueto en la *Biblioteca de Autores Españoles* de D. Manuel Rivadeneyra, donde sugiere Galiano, aunque de paso, esa misma idea para afirmar mejor y más resueltamente, como lo hace, que Cienfuegos « del gusto clásico distaba infinito ».

Mucho más explícito y directo se muestra el Sr. Don M. Menéndez y Pelayo en un interesante capítulo de su *Historia de las ideas estéticas en España,* capítulo muy lleno de su asunto, de su tema, que es la preceptiva literaria durante la segunda mitad del siglo XVIII y principios del XIX, pero capítulo algo confuso por falta de orden, y de un buen sumario sobre todo. Dice en él entre otras cosas excelentes que en los versos de Cienfuegos se descubre « un ímpetu de poesía novísima que pugna por romper el claustro materno, que da en vagos y desordenados movimientos signo indudable de vida », y agrega : « Aquel desasosiego, aquel ardor, aquellas cosas á medio decir... anuncian la proximidad de las costas de un mundo nuevo, que el poeta barrunta de una manera indecisa. Sucedióle lo que á todos los innovadores que llegan antes de tiempo. La literatura de su siglo lo excomulgó por boca de Moratín y de Hermosilla, y los románticos no repararon en él porque estaba demasiado lejos y porque conservaba demasiadas reminiscencias académicas. »

Si de tal modo se condujeron con Cienfuegos los románticos, inmediatos sucesores, no era de esperarse de las escuelas que han ido viniendo después que procediesen con mayor generosidad á pesar de los puntos de contacto que con ellas pudiera ofrecer. Mas, sea de esto lo que fuere, el olvido en que tan pronto cayó Cienfuegos debe calificarse de injusticia ; y tanto por su vida, la energía de su caracter y el triste fin que tuvo

al afrontar sin miedo en 1808 la cólera del invasor de la patria, como por sus escritos, tiene el poeta derechos á la consideración de la posteridad.

II

Cienfuegos, que nació en Madrid el año de 1764, murió prematuramente en Junio de 1809 apenas llegado á Orthez, la pequeña ciudad del mediodía de Francia á que fué conducido « en calidad de rehenes » según la expresión de Quintana, y donde, proscripto por el usurpador José Bonaparte, no tardó en sucumbir víctima de enfermedad orgánica que de tiempo atrás lo minaba, y que exacerbaron hasta precipitarlo al sepulcro la rabia y el dolor del trance terrible por que España pasaba. Su vida de apenas cuarenta y cinco años fué, pues, relativamente breve, y lo parece más, comparada con los ochenta y cinco años que llegó á contar el mismo Quintana, los setenta y siete de Jovellanos, y los sesenta y ocho del autor de *El Café ó La Comedia Nueva.* Meléndez, el maestro de Cienfuegos, á quien como á éste durante aquel período cupo en suerte sufrir terribles desventuras (aunque por distintas causas y en distintas circunstancias, pues se colocó, más por imprevisora debilidad que por otra razón, del lado del invasor) resistió mejor el infortunio, y proscripto también en Francia, falleció en Montpellier á los sesenta y tres años de edad, en 1817.

Fuera del episodio trágico final á que acabo de referirme y que abrevió un tanto, no mucho, la existencia de Cienfuegos, poco más hay que decir para resumir la historia de su vida.

Recibió su educación en Salamanca á la sombra de Meléndez, que era catedrático de humanidades en la famosa Universidad, bastante decaída ya de su prístino esplendor. Volvió á Madrid terminados sus estudios, bien lleno, con las lecciones y el ejemplo de su maestro, del gusto y el amor de la poesía. Dedicóse pronto á cultivarla, escribió versos líricos, anacreónticas, odas, epístolas, como Meléndez, aunque con méritos de otra especie; y también tragedias que no logró

llegar á ver representadas sino «particularmente» según dijo Quintana : «en domésticos saraos» como de otras tragedias de la misma época dice Menéndez y Pelayo en la obra ya citada.

En 1798 reunió y publicó Cienfuegos las composiciones líricas y dramáticas que tenía escritas, é inmediatamente el público confirmó el fallo de los «amigos» á quienes salió dedicado el libro y que de algún tiempo antes habían reconocido en el autor un verdadero poeta. Poco después entró á servir como empleado civil al Gobierno, y en la primera secretaría de Estado se hallaba de oficial, corriendo de su cargo la dirección de la *Gaceta de Madrid*, cuando un artículo de este papel, en que se aludía á la suerte de la familia real, prisionera ya entonces en Bayona, desagradó fuertemente al Estado mayor del mariscal de Francia que con tan férrea mano sujetaba, desde los acaecimientos del terrible 2 de Mayo de 1808, y aterrorizaba á la capital de España. El poeta se defendió con entereza; renunció luego airadamente el cargo que desempeñaba, corrió realmente peligro de ser fusilado, y necesitóse la intervención de antiguos compañeros para que los satélites del usurpador se contentasen con extrañarlo y conducirlo á Francia.

Bien triste, no cabe duda, la vida de este poeta, y en verdad bien mereció otra suerte, pues fué, como de todos sus escritos claramente se desprende, un hombre sensible, bueno, generoso y de las más severa rectitud de principios. Pero le tocó vivir en el período más infausto quizás de toda la historia de España; coincide la parte activa de su existencia, desde la juventud hasta un año antes de su muerte, con la época de la escandalosa privanza de Don Manuel Godoy, el famoso favorito, el sorprendente Primer Ministro que, partiendo del escalon más bajo de la jerarquía, ascendió hasta la cumbre más alta del poder, y repitió lo que no era nuevo en España, lo que se había visto durante el reinado de Carlos II en la persona de Don Fernando de Valenzuela, y lo que tan poéticamente embellecido, apenas más exagerado, sirvió de base á Víctor Hugo para su drama *Ruy Blas*, personaje idéntico en virtud de ese encumbramiento de fortuna á Valenzuela lo mismo que á Godoy.

Cienfuegos murió poco más de un año después de la catástrofe en que terminó la larga privanza y la inaudita fortuna del Príncipe de la Paz, sin haber tenido el noble poeta tiempo ni ocasión de dejarnos escrito el testimonio de su indignación consignando en palabras inmortales cuanto él y todos sus amigos sufrieron durante aquel vergonzoso período. Por fortuna Quintana, su discípulo, su compañero, sobrevivió á tanta humillación y pudo declarar á la posteridad en frases de candente vigor lo que desesperados presenciaron y soportaron en forzado silencio los españoles en el espacio de veinte años : período luctuoso, dijo Quintana, en que la misma autoridad real se impuso por « objeto grande y primario elevar un ídolo á la adoración pública, y sacrificarlo todo á este fin desatinado. La nación con efecto se le puso toda de rodillas, las mujeres le sacrificaron su pudor, los hombres su decoro y dignidad; un volver de ojos suyos alzaba, derribaba las personas; disponía de los tesoros, de las provincias, declaraba la guerra, ajustaba la paz. ¡Aun si él con sus talentos y con sus aciertos se hubiera hecho perdonar el escándalo de su elevación! Pero el triste resultado de los grandes negocios que pasaron por sus manos ha dejado grabada en caracteres indelebles su ominosa ineptitud[1]. »

Es bien curioso que en este año de 1908 y en Madrid mismo, al celebrar el centenario de la terrible matanza del 2 de Mayo con que principia el gran levantamiento nacional en vindicación de su independencia, haya parecido producirse un movimiento especial, inesperado, en favor de la memoria del Príncipe de la Paz, manifestado en Conferencias del Ateneo y en artículos de periódicos, como puede verse en el número de *La España Moderna* correspondiente al mes de Septiembre con la firma al pie de Don J. Pérez de Guzmán. Trátase en él á Godoy de « gran ministro », se le equipara con Aranda y Floridablanca y se le declara víctima de odios y vilipendio del todo injustificados[2].

1. *Cartas á Lord Holland* (2ª edición, Madrid, 1853, pág. 14).

2. Más explícitos, pero no más convincentes en favor de Godoy, son dos artículos del P. B. Martínez, que se encuentran en la revista de Madrid *La Lectura*, números de Septiembre y Octubre de 1908.

La enérgica acusación de Quintana sin embargo, que se halla en acuerdo cabal con la de tantos otros testigos presenciales, permanece y permanecerá en pie, mientras no se aduzcan razones más concluyentes que las en este artículo indicadas. Bien está el decir que en los archivos nacionales se encuentran hoy, á la disposición de todos, los documentos necesarios para estudiar con imparcialidad completa el reinado de Carlos IV, y que esto no se ha hecho todavía; pero muy aventurado es suponer que el resultado de los estudios por hacer sea la rehabilitación de Godoy.

Sabido también es que las *Memorias* escritas por Godoy, ó á nombre suyo, en Francia y por él publicadas allá en la cuarta década del siglo pasado, casi nada produjeron en favor de su reputación; que son una muy debil é insuficiente defensa de los actos públicos de su vida. El Sr. Pérez Guzmán argumenta, en busca del fallo absolutorio, recordando que algunos años después de la publicación de las *Memorias,* cuando el ex-Príncipe de la Paz vivía en París, siempre desterrado, pobre y con ochenta años de edad, obtuvo del « Ministerio que presidió Pacheco con Pastor Díaz, Benavides y otras grandes inteligencias de aquel tiempo », que se le devolviesen títulos, honores y grados militares, y se revocasen los decretos de Fernando VII y de las Cortes de Cádiz. Ello, sin embargo, evidentemente fué un acto de compasión más que de justicia. Jurisconsulto tan entendido como Don Joaquín Francisco Pacheco no habría consentido que una simple gracia fuese considerada como una rehabilitación. Habríale probablemente parecido que si su conducta debiera ser de tal manera interpretada, la sombra del gran Jovellanos, del elocuente é íntegro magistrado que tan inicua y tan duramente se vió perseguido y atormentado durante la época del mayor poder de Godoy, vendría á inquietar su sueño y turbar su conciencia.

¡ Qué cruel momento de prueba fué ese año de la caída de Godoy y de la invasión de Francia para todos los españoles, sobre todo para los más ilustrados, para los más liberales! Las cinco más altas figuras de su literatura en esos días aparecieron en lastimoso desacuerdo, militando en bandos opuestos;

y esos cinco hombres honrados recibieron no obstante como galardón ó como reprensión de su diversa conducta suma igual de angustias y dolores. Jovellanos, que á la ruina del Príncipe de la Paz debió la libertad, murió con el corazón partido, en 1811, vejado y calumniado por sus compatriotas, odiado y perseguido por el usurpador extranjero. Quintana purgó su amor á la patria encerrado seis años, incomunicado, en un calabozo de la fortaleza de Pamplona; y Cienfuegos en fin debió probablemente al fallecimiento prematuro el no haber sufrido la misma pena.

No recibieron ni Meléndez ni Moratín recompensa mejor por haberse adherido al usurpador. Meléndez atado á un árbol tuvo largo rato delante la banda de exaltados con armas cargadas para fusilarlo, y murió luego proscripto en Francia. Moratín, malquistado con los más de sus compatriotas, vivió voluntariamente desterrado, en honda melancolía, hasta morir en París el año de 1828.

III

En 1798, como ya dije, apareció la primera edición de poesías de Cienfuegos, edición hoy no fácil de encontrar fuera de las Bibliotecas públicas, que no se halla en la de Ticknor, y de que solamente conozco una reimpresión de Valencia en 1816. Al volver Fernando VII á Madrid, recuperado el trono que le traspasó su padre á última hora en 1808 y que le forzó Napoleón en Bayona á renunciar, el nombre y la memoria del poeta debían ser, y eran en efecto, especialmente simpáticos á los triunfantes realistas, que no olvidaban la enérgica y patriótica conducta de Cienfuegos en Madrid bajo la dominación francesa. El rey en premio dispuso que por la Imprenta Real se imprimiese y publicase una nueva edición, más completa que la primera, adquiriéndose al efecto por compra á la familia lo que en manuscrito se encontrara. La edición apareció en 1816, en dos volúmenes bien impresos en buen papel, conteniendo una tragedia más, *Pítaco,* que juntar á las tres antes publicadas, y una media docena de composiciones líricas

inéditas, que por cierto son de lo mejor y más inspirado que escribió el autor.

Falta solamente en esta segunda edición una poesía contenida en la primera : « la oda con que celebró al general Bonaparte cuando en una de sus campañas de Italia respetó el sepulcro y la memoria de Virgilio. » Añádese que la supresión se hace por encargo del mismo autor, y se agrega lo que, un año no más después de Waterloo, no era tal vez muy necesario repetir : « que Bonaparte se hizo indigno del elogio de Cienfuegos con sus usurpaciones y violencias. »

La alabanza por el supuesto homenaje á Virgilio es sin duda excesiva, otorgada sobre todo tan temprano como Cienfuegos lo hizo. Pero la composición no es mal ejemplo del estilo y exuberancia del poeta en esa su primera época, y reaparece, como debe ser, en la Biblioteca de Autores Españoles editada por Rivadeneyra.

En esa primera colección abundan anacreónticas, romances, canciones, idilios, entre los cuales por cierto Don José Gómez Hermosilla, — quien, como es sabido, escribió un libro titulado *Juicio crítico de los principales poetas españoles de la última era,* con el no disfrazado objeto de enaltecer los méritos de Moratín hijo, y rebajar los de sus contemporáneos, de Meléndez y Cienfuegos particularmente, — celebra sin embargo varias de esas composiciones más ó menos idílicas ó pastoriles, como *La Despedida*, *La Desconfianza*, *El Amante desdeñado*, *Los Amantes enojados*, etc., composiciones en que resulta Cienfuegos inferior á Meléndez, porque tales temas no se avenían muy bien al vigor natural de sus arranques, y porque su inspiración lo llevaba mejor hacia otros rumbos de poesía reflexiva y profundamente melancólica.

Por esta razón son, en el género lírico, sus obras más notables las que compuso en el segundo período de su carrera y se coleccionaron por primera vez en 1816; sobresaliendo entre ellas, dos : *La Rosa del Desierto* y *La Escuela del Sepulcro.*

La primera de las dos, *La Rosa del Desierto,* es simpática desde luego al amigo de las letras por tener el mismo argumento que una espléndida composición de Leopardi, *La Ginés-*

tra, o il Fiore del Deserto, escrita muchos años después; y aun de recordarla de antemano, por así decirlo, en virtud de algunos versos con que ambas comienzan. Dice Cienfuegos:

¡ Donde estás, donde estás, tú que embalsamas
De este desierto el solitario ambiente
Con tu plácido olor!

Y Leopardi en metro parecido habló de este otro modo en 1836 á « la Flor del desierto » :

Dove tu siedi, o fior gentile, al cielo
Di dolcissimo odor mandi un profumo,
Che il deserto consola.

Cienfuegos por supuesto, hijo del siglo XVIII, admirador de la filosofía francesa de su época, no va tan lejos en su melancolía hasta llegar al pesimismo desolado del gran vate italiano del siglo siguiente, y es menos trágica, menos dolorosa la impresión que producen versos como éstos, por ejemplo:

Era un hombre de bien, del hombre amigo.
Quien un yermo infeliz pobló contigo,
Que, en medio á la aridez, así pareces
Cual la virtud sagrada
De un mundo de maldades rodeada.
Ah! rosa es la virtud, y bien cual rosa
Donde quiera es hermosa,
Espinas la rodean donde quiera,
Y vive un solo instante,
Como tú vivirás. Ay! tus hermanas
Fueron rosas también, también galanas
Las pintó ese arroyuelo, cual retrata
En tí de tu familia la postrera.
Del tiempo fugitivo imagen triste
Él corre, correrá, y en su carrera
Te buscará mañana con la aurora,
Y no te encontrará, que ya esparcidas
Tus mustias hojas, sin honor caídas
Sobre la tierra dura,
El fin le cantarán de tu hermosura.

La *Escuela del Sepulcro,* más extensa, es una epístola filosófica de cerca de trescientos versos endecasílabos libres, escrita para

consolar por medio de las enseñanzas de la muerte á una señora con motivo del fallecimiento de una amiga. No tiene, es claro, no puede tener el suave encanto de la silva anterior. Es sobriamente fúnebre, manteniendo muy bien del principio al fin el tono grave y solemne que su argumento exige.

Acomete desde luego con atrevido y firme pincel vigorosa descripción de la escena de los funerales, reproduciendo la realidad con rasgos valientes, sin tener miedo al vocablo familiar, enérgico, cuando es preciso para completar el cuadro :

El bronco son que tus oídos hiere,
Es la trompeta de la muerte, el doble
De la campana, que terrible dice :
« Fué, fué tu amiga »...
Ahora mismo á su cadáver yerto,
En estrecho ataúd aprisionado,
Alumbrarán con dolorosa llama
Tristes antorchas, del color que ostentan
Las mustias hojas que al morir otoño
Del arbol paternal ya se despiden.
En torno de ella, y apartando el rostro
De su espantable palidez, sentados
Compañía la harán los que otro tiempo,
Tal vez colgados de su voz, pendientes
De un giro de sus ojos, estudiaban
Su voluntad para servirla humildes.
Esta será ¡ ay dolor ! la vez postrera
Que la visiten los mortales, ésta
Su tertulia final y último obsequio
Que el mundo la ha de hacer. Sí, que estos cantos
Con que del templo la anchurosa mole
Temblando toda en rededor retumba,
Su despedida son, son sus adioses,
El largo adiós final.

El recuerdo de algún cuadro fúnebre, de Zurbarán ó de Goya, viene á la memoria al leer este trozo. Es arte genuinamente español, realista, sombrío, como en tantos de sus artistas, en literatura lo mismo que en pintura ó escultura.

Le crítica de Hermosilla se ceba en estos versos, y en toda la composición, con bien inútil crueldad ; reprobando el *fué* del principio, que es tan latino, y tan feliz y frecuentemente usado en italiano ; horrorizándose ante vocablos como *visiten* y

tertulia por demasiado familiares; y formulando otros reparos baladíes[1].

Este otro largo y bien sostenido símil es hermoso también :

Como en airada mar la frágil nave,
Luchando entre borrascas horrorosas,
Corre perdida sin timón ni velas,
Y en pos el huracán desenfrenado
La va acosando en bárbaros embates,
Y ora á las nubes las bramantes olas
La arrojan, y ora con terrible estruendo
La despeñan, rompiéndose, al abismo,
Y ya anegada con salobre muerte
Llora su perdición, y ya un fracaso
Mira seguro en la enriscada costa
Donde á estrellarse va : tal es el hombre
Por el mar de la vida navegando.

Aqui Hermosilla se contenta con dos reparos : el adjetivo *salobre* y el verbo *estrellarse,* probablemente los dos vocablos que un modernista encontraría más exactos y oportunos.

Casi todas las observaciones de Hermosilla son de la misma especie que las apuntadas, palabras sueltas, minucias; como si de tal manera fuese posible derrumbar la obra de poeta tan sincero, tan serio y de tanto estro como Cienfuegos! Y lo cierto es que no tiene razón con demasiada frecuencia, aun colocándonos ahora en su mismo punto de vista. ¿ Por qué ha de ser tan malo decir, traduciendo el principio de la segunda de las *Odas Anacreónticas*, de este modo :

Armó natura al toro
Con la enastada frente?

¿ Por qué adjetivos tan bien traidos del verbo original como *oreante*, como *querellante* y muchos otros de la misma calidad, no han ser lícitos aunque no estén en el diccionario, cada vez que el escritor los juzgue necesarios en su frase? ¿ Por qué no ha de escribir *umbrosos frescores*, aunque antes no lo haya dicho nadie?

1. Hermosilla, *Juicio crítico...* (ut supra). Tomo segundo, Paris (Salvá), págs. 252 y 253.

Otras veces, es verdad, fué Cienfuegos demasiado lejos por esa senda, é inventó palabras que no parecen indispensables, como abusó con frecuencia excesiva de diminutivos y repeticiones verbales. En esto último se le asemeja García y Tassara, lírico del siglo XIX, rotundo y como su predecesor lleno de fuerza y osadía en la dicción; como él también, á veces obscuro y muy propenso á filosofar en odas y elegías, aunque la filosofía de Tassara no sea precisamente de la misma especie.

Mas no es necesario ir á buscar tan lejos un continuador de Cienfuegos. Lo fué verdaderamente con mutuo asentimiento el ilustre D. Manuel José Quintana. Puso éste al frente del tomo de sus poesías publicado en 1813, edición que contiene todo aquello en que se funda su gran renombre de poeta lírico, una extensa dedicatoria á Cienfuegos, de la cual son de recordarse ahora las siguientes líneas, por la curiosa figura retórica con que empiezan, y por el vivo aprecio que tan generosamente ostentan por el amigo y el maestro, muerto ya cuatro años antes :

« El dedo de Madrid me señalaba en otro tiempo como amigo, como discípulo, como compañero tuyo. La afición á unos mismos estudios y la profesión de unos mismos principios hacían este honor á mi nombre, bien que ni por la variedad y excelencia de mis talentos, ni por la belleza y perfección de mis escritos, deba jamás ir á la par con el tuyo. »

La posteridad no se ha dejado engañar por la modestia de Quintana. Cienfuegos como poeta lírico vale menos que su discípulo; mas quien produjo versos como los que se acaban de citar, compañeros de otros muchos igualmente brillantes y sonoros que se encuentran en sus otras composiciones, tendrá siempre puesto seguro en el Parnaso español de su época.

IV

Pero, si inferior en la lírica, vence indudablemente Cienfuegos á su amigo y discípulo en la dramática, y las cuatro

tragedias que de él poseemos, sobre todo las dos cuya escena pasa en España, valen mucho más que *El Duque de Viseo* y el *Pelayo* de Quintana.

El *Idomeneo,* primera de las cuatro en el orden cronológico, no es más que un ensayo en realidad. No poseía aun el poeta enteramente el estilo y la dicción que el género trágico requiere, aunque el argumento, grande y hermoso á pesar de la desigualdad de pulso con que está desenvuelto, por partes conmueve é interesa, y al finalizar recuerda algo, vagamente, el solemne y melancólico desenlace del *Edipo Rey* de Sófocles.

La *Zoraida* es la segunda y la mejor de todas. Creo que con la sola excepción de la *Raquel* de Huerta no se escribió en España en todo el siglo XVIII otra tragedia que se le acerque, y la composición de Huerta, aunque más vigorosa, más viril por decirlo así, y en suma realzada, á pesar de la hinchazón del estilo, por magnífica versificación, ni atrae, ni seduce tanto como la de Cienfuegos. Huerta escogió con habilidad un episodio poético, interesante, los supuestos amores de Alfonso, el de las Navas de Tolosa, con la Judía de Toledo, suceso ya tratado antes en algún romance, en un poema de setenta octavas reales compuesto por D. Luis de Ulloa y en varias piezas dramáticas, siendo de éstas la más conocida la *Comedia famosa titulada* LA JUDÍA DE TOLEDO *de Don Juan Bautista Diamante.* De esta comedia, así como del poema de Ulloa, supo valerse con mucho tino Huerta; y ya respecto del segundo lo indicó Martínez de la Rosa en los *Apéndices* á su *Poética.*

No dispuso Cienfuegos de tanta riqueza previamente acumulada al crear su tragedia. El argumento no tiene tantas pretensiones, es un suceso casi privado, un drama de amor en la corte del rey moro Boabdil; pero cuenta entre otras ventajas la de caber más verosímil y cómodamente que la *Raquel* dentro de los límites estrictos de las unidades clásicas en sus tres jornadas: así las llama Huerta; Cienfuegos más á la moderna les da el nombre de actos.

El título es exacto y adecuado. Zoraida es protagonista y es

el alma de la pieza, la llena toda con su amor ardiente y leal y con su triste suerte. Esposa prometida del guerrero Abenamet, aguarda ansiosa la vuelta de su amante que ha salido á librar batalla contra el ejército de los reyes de Castilla y Aragon, los Reyes Católicos; ha salido por orden expresa de su soberano, Boabdil, con el siniestro fin por éste preparado de que fuera vencido y de que en la batalla se perdiese el estandarte real que le ha confiado, el « terrible estandarte sarraceno », por cuya pérdida impone la ley sentencia de muerte al militar responsable de la derrota. Boabdil, el insensato y avieso, que tan menguadamente reinó, último de su raza, en la vega y las sierras de Granada, ama á Zoraida, que es mujer de la más noble alcurnia, dama en su corte y en su palacio, y de ella espera obtener la mano y el amor por medio de sus intrigas y su perfidia. Aparece desde luego todo esto, rápidamente presentado y condensado, en una exposición digna del mayor encomio por su claridad y brevedad.

La tragedia en sustancia cuenta cinco personajes principales nada más, que además de los tres ya mencionados son : Hacen, que había abdicado antes la corona en favor de Boabdil, su hijo, y Almanzor, jefe de los Abencerrajes, de la tribu opuesta al rey, y amigo fiel de Abenamet, á cuya defensa animosamente se consagra, y á quien el poeta reserva para producir el desenlace de la tragedia. Fuera de estos cinco personajes hay sólo dos confidentes, indispensables siempre en obras trágicas á la antigua ó, mejor dicho, á la francesa de los siglos XVII y XVIII; figuras útiles que traen al menos el beneficio de evitar el abuso de los monólogos, que tan á menudo cometieron Victor Hugo y los románticos, Manzoni lo mismo que el Duque de Rivas, por ejemplo.

Abenamet es condenado á muerte, la ejecución de la sentencia depende sólo de la voluntad del rey, y Boabdil descubre ante la infeliz Zoraida el fondo horrible de su alma y de su premeditada falsía ofreciendo á la desventurada mujer, loca de dolor, cambiar en destierro la pena capital impuesta, con tal que ella acepte la mano de esposo que le tiende. Ella rechaza con indignación la odiosa disyuntiva; pero dominada vero-

símilmente por el miedo que le inspira el carácter del tirano, á quien cree muy bien conocer, responde de este modo :

¡ Pudiese hacerlo ! pero aquesta mano
La dió mi corazón desde la cuna,...
Y es el único bien de un desdichado.
Desde Granada hasta el fecundo Nilo
Te guardan cien imperios africanos
Cien princesas hermosas y opulentas,
Que de tu imperio el ámbito ensanchando
Te harán feliz con su feliz cariño.
Yo no he nacido para honor tan alto;
Yo no puedo, señor. Deja que errante
Del triste Abenamet siga los pasos
A los desiertos de la ardiente Libia,
O donde más te agrade desterrarnos.

Boabdil insiste, amenaza, da y vuelve á dar á su confidente Alatar la orden de hacer matar inmediatamente el prisionero : escena violenta, demasiado penosa sin duda, en que el carácter del rey frisa y aun va más allá de los lindes que la odiosidad y la repugnancia no debieran acaso traspasar en tragedia tan literaria, tan ajustada á las reglas del arte clásico, como ésta lo es.

Zoraida es mujer, mujer débil, apasionada, que ama cuanto es posible amar, á quien la suerte y la vida de su amado importan más que su propia felicidad; sucumbe, y al oír la orden que reitera Boabdil de ejecutar la sentencia, exclama simplemente : « *Seré tu esposa.* » El rey, asombrado de su triunfo, permanece incierto, y pregunta : « *¿Qué dijiste?* ». Ella responde :

Iré contigo : juraré en las aras
La obligación de amar á mi tirano.

En el acto siguiente, y último, Abenamet, libre de la prisión, acude en busca de Zoraida al jardín de la Alhambra donde pasa la escena toda de la tragedia. Su amigo Almanzor, para disuadirlo de tal propósito, le revela que ya han tenido lugar las bodas de Zoraida y de Boabdil, y huye de allí desesperado ante noticia de traición tan grande, cuyos motivos en su abru-

madora angustia no trata de penetrar. Almanzor no sabía aún la verdad de lo ocurrido.

El rey completa la serie de sus maldades haciendo llegar á Abenamet en su marcha al destierro, por medio de un esclavo, falso mensaje de que Zoraida lo llama, contando el monarca de ese modo sorprenderlo y hacerlo matar, único desenlace capaz de aplacar sus celos y su envidia.

Abenamet, dudando hasta el último instante de la lealtad de Zoraida, al creerse llamado por ella, al hallarse pronto enfrente de Boabdil y en poder de sus sicarios, prefiere herirse él mismo, antes que morir á manos de un verdugo. En su agonía brinda á la infeliz mujer el arma que lo liberta, diciéndole estas palabras que un poco recuerdan el *Non dolet* de la heroína romana :

Si amas, Zoraida,
Este acero es hermoso, toma y prueba.

Sintiéndose morir, desprendido ya de Zoraida y del amor y de su propio infortunio, acongoja á Abenamet únicamente la suerte de la patria en poder de tirano tan alevoso; presiente, anuncia el próximo, el irremediable desastre :

Caerá Granadá, y Boabdil perdido
Sin trono, sin amor, sin inocencia,
Al carro triunfador del castellano
Atado irá, y en medio de su afrenta...
Allí mi sangre dejará vengada.
¡ O patria mía ! ¡ que mi muerte sea
El último delito que te infame!
Adiós, Rey de Granada, vive y tiembla.

Zoraida recibe el puñal ensangrentado de manos de Abenamet, se hiere inmediatamente con él, y muere diciendo : *Abenamet me llama*, no sin pronunciar antes algunos versos más, que nada agregan al interés de la catástrofe é inútilmente la alargan.

Pudiera la tragedia concluír ahí y hubiera sido lo mejor; mas por supuesta necesidad de una lección moral, conforme á los sentimientos convencionales y justicieros de las letras en esos días, hay una escena más, que nada tampoco tiene de histó-

rica, en que Almanzor, al frente de los Abencerrajes y de gente del pueblo, acude á exigir el castigo de Boabdil. Su padre Hacen se encarga de ordenarlo, reasumiendo el poder, deponiendo al hijo y mandando que para siempre quede encerrado en la misma torre donde lo estuvo Abenamet,

> y pues estuvo en ella
> tu injusticia, que encierre tu escarmiento,
> y pueda serte de virtud escuela.

De muy parecida manera concluye también la *Raquel* de Huerta :

> Escarmiente en su ejemplo la soberbia :
> pues cuando el cielo quiere castigarla
> no hay fueros, no hay poder que la defiendan.

Las dos tragedias, *Raquel* y *Zoraida*, son, ya lo indiqué, probablemente las mejores que en España se escribieron desde que al estrenarse el siglo XVII « se alzó Lope de Vega con la monarquía cómica », según la frase célebre de Cervantes, é impuso sus ideas y sus nuevas fórmulas dramáticas. Preciso sería llegar hasta bien entrado el siglo XIX, hasta Gertrudis Gómez de Avellaneda ó Hartzenbusch ó Ventura de la Vega, para encontrarnos con otras que les saquen ventaja; y éstas por de contado no se sometieron tan completamente á unidades y reglas clásicas, como lo están las de Huerta y de Cienfuegos.

Ambas son, no hay que disimularlo, obras imperfectas; demasiado francesas de aspecto, á pesar de los asonantes; con fuerte olor y sabor exóticos, no obstante lo español del argumento. Huerta es por otra parte de los dos el más artista; Cienfuegos con todas las palabras nuevas de que se vale, dispone de vocabulario poco rico, se repite con demasiada frecuencia, y nótase siempre en su estilo y en su dicción algo seco, duro, afectado ó de mal gusto, que tristemente desluce y afea trozos en que abundan versos muy bien forjados y magníficos pensamientos.

Recuérdese, *exempli causa,* este pedazo de la descripción de

la derrota de Jaén, que hace Almanzor en la exposición de la tragedia :

Yo le ví, yo le ví cuando acosado
Por todas partes del cristiano esfuerzo
Pugnaba por romper con fuerte lanza
Cuádruples muros de acerado hierro.
Cubierto en polvo, de sudor bañado,
Tinto en la sangre que sus rotos miembros
Brotaban sin cesar, rompe, destroza
Cuanto resiste á su mortal encuentro
Hasta arrancar de la española garra
Sus encerrados moros, que sangrientos
Por montes de cadáveres se salvan.
Granada se admiró en aquel momento
De cobrar sus perdidos defensores,
Y alzó gozosa el abatido cuello.
Si su estandarte se perdió ¿qué importa?
Sus hijos recobró, y es lo primero.
¡Boabdil, Boabdil! Los invencibles,
Los héroes de la patria allí cayeron...

Imposible parece que el mismo autor de estos versos, tan briosos, de tan valiente entonación, sea el mismo que en una de las más patéticas escenas de su tragedia, cuando Abenamet, engañado por las apariencias, duda del amor de Zoraida y la increpa, responda ella con líneas tan desmayadas y prosaicas como éstas otras :

Hombre de crueldad ¿así atormentas
A quien se hizo infeliz por tu cariño?
Sabe, cruel, y luego me condena,
Que fué mi mano de tu vida el precio.
Intenté resistir, mas tu cabeza
Iba á caer sobre el cadalso infame.

IV

A juicio de Cienfuegos no era *Zoraida* su mejor tragedia, reservaba ese puesto á otra, *La Condesa de Castilla,* y en la dedicatoria que le puso al frente dijo explícitamente : « la miro como la primera de mis composiciones ». De ningún modo es posible convenir con él en semejante parecer.

Esta tragedia, desde antes de nacer, llevaba consigo el vicio

incurable de su origen, de su argumento: la leyenda más ó menos histórica, que de algún cantar de gesta pasó á la *Crónica General* y de esta á ùn romance de Sepúlveda; conforme á la cual la viuda de Garci Fernández, segundo Conde de Castilla, perdidamente prendada de un enemigo, de un musulmán, « cobdiciando casar, » se confabula con él y entre los dos conciertan la muerte del conde Sancho García, hijo de la Condesa. Por delación de una camarera, de una *cobijera,* dice la Crónica, sabe la presunta víctima lo que contra él se trama y que debe su madre mezclar veneno con el vino en la mesa; pero no lo bebe, y al contrario fuerza á la madre á apurar la copa emponzoñada que para él estaba preparada. Surge, pues, desde luego como irreducible dificultad el crear con esos elementos una situación trágica aceptable, capaz de interesar y conmover al lector ó al espectador. Lo mismo que en la leyenda caballeresca del Conde Alarcos, la cual tantos poetas han trasladado á la escena desde Lope de Vega hasta el hannoveriano Federico Schlegel y el cubano José Jacinto Milanés, el desenlace impuesto por la tradición es también irremediablemente horroroso en este episodio de la historia de los Condes de Castilla. Más aun lo ha de ser y parecer, pues se considera como suceso histórico real, y carece de la brillante aureola de poesía patética que acompaña al largo y admirable romance del *Conde Alarcos y de la Infanta Solisa.*

Bien pudo de antemano darse cuenta Cienfuegos de las dificultades de la empresa que acometía, pues algunos años antes el Coronel Cadalso, uno de los literatos más distinguidos de la época de Carlos III, había compuesto una tragedia titulada *Don Sancho García Conde de Castilla,* impresa y representada en 1771; y fué dado así á Cienfuegos observar cuan miserablemente los escollos naturales del argumento hicieron naufragar en ese, su ensayo primero y único[1] en el género dramático, al autor de los *Noches Lúgubres.* En esta tragedia, Almanzor, el moro que seduce á la Condesa y la empuja al

1. Escribió otra tragedia, *Numancia,* que menciona y celebra Signorelli en su *Storia Critica dei Teatri;* mas permaneció inedita, tanto que no llegó á verla el diligente Marqués de Valmar, como lo dice en su *Historia crítica de la Poesía Castellana en el siglo XVIII* (tomo II, pág. 436), de donde esta cita mía procede.

crimen, es un personaje en extremo odioso, movido juntamente por la ambición, por cálculo y por maldad; y la impresión que la catástrofe produce en el espectador es únicamente de horror é indignación, sin atenuación ni compensación alguna.

Al encuentro de estos inconvenientes, por no caer en los mismos errores, alteró Cienfuegos fundamentalmente el argumento, sin respetar demasiado la tradición histórica. En su tragedia el principal personaje no es el Conde Don Sancho sino Almanzor, el famoso guerrero, primer ministro, regente del Califato, el cual antes de comenzar la acción ha estado en Burgos disfrazado de cristiano, acompañando la devolución del cuerpo del Conde Garcí-Fernández, á quien él mismo ha vencido y matado en un combate, y que se ha enamorado perdidamente de la Condesa viuda; también ésta de él, por supuesto sin sospechar siquiera á quien amaba bajo ese disfraz de noble castellano. Es, pues, un drama de amor, de grandes y exaltados amores, de consecuencias trágicas terribles, lo que Cienfuegos quiso componer, atribuyendo nombres históricos á sus personajes, llenos sin embargo de sentimientos y preocupaciones, no del siglo de la Edad Media en que pasa la escena, sino del muy moderno XVIII.

La Condesa, que tan locamente se deja caer en los brazos de un desconocido á despecho de su edad y de su alta posición social, es una mujer histérica, sensible en extremo, que se define ella misma de esta manera, hablando con su hijo, después que ha descubierto éste su pasión :

Yo ignoro
Lo que dice mi voz; ni sé qué siento,
Ni en el mar de pasión en que se anega
A mi angustiado corazón entiendo.
Yo me abraso en amor, yo te amo, Sancho,
Sin medida ni fin, amo á mis deudos.
A mis amigos, á mi esposo, á todos,
A todo cuanto encierra el universo,
Hasta á las piedras insensibles amo,
Y solo en tanto amor yo me aborrezco.
Ay! plegue, Sancho, por tu paz y dicha,
Plegue, hijo mío, al compasivo cielo

Que no llores jamás como tu madre
De una alma tan sensible el don funesto.

. . . .

Hartos dolores en castigo pruebo!
Y dolores sin fin! y no te bastan!...
No es hijo mío quien ingrato guarda
A mi ternura tan funesto premio.
Cuando rebelde guerrear osaste
Contra tu padre por robarle el cetro,
Recuérdalo, caíste desvalido
Entre sus manos vencedoras preso.
En el furor de su implacable saña
Solo restaba á tu vivir el tiempo
Que durase tu marcha hasta el cadalso.
Te amé, y viviste.

En estos hermosos versos que tan bien expresan la angustia, la desolación de la mujer que se oye acusar y no puede defenderse, hay un acento de emoción sincera inequivocable. Me recuerdan involontariamente, sin buscar yo de propósito, ni forzar el paralelo, algunos de los versos que pone Schiller en boca de Wallenstein rogando á Max Piccolómini que no lo abandone.

El desenlace de la tragedia de Cienfuegos no es tan horrible como en la de Cadalso. La Condesa muere únicamente; ella misma, arrepentida de lo que intentaba, de lo que estaba á punto de realizar, bebe el veneno preparado para su hijo, y antes de expirar tiene la satisfacción de ver reconciliados al Conde y á Almanzor, al hijo y al amante : terminación que sorprende y desconcierta, débil é inverosímil, por cualquiera de sus aspectos que se considere.

Más de cuarenta años después se estrenó en Madrid por actores excelentes, Carlos Latorre y Bárbara Lamadrid, que han dejado recuerdos no borrados todavía, y con grande éxito por consiguiente, el *Sancho García* de D. José Zorrilla. El autor califica su obra de « composición trágica », por capricho sin duda, pues es bien romántica, con variedad de metros, cambios de escena y gran despilfarro de improvisador que no sabe ó no quiere releerse. Respeta bastante el relato de las crónicas, pero construye un desenlace, diferente en un todo del de éstas y también del de las dos tragedias anteriores.

En esta última versión romántica quien muere al acabar, quien bebe la copa envenenada destinada para el Conde, no es la madre, es el moro, Hissem-Alhamar por nombre, enviado de Almanzor, gran odiador de los castellanos, que seduce á la Condesa sólo por espíritu de venganza en interés de sus correligionarios. La Condesa queda ahora impune, auñque si el crimen no se ha cometido no es por arrepentimiento suyo. Pero deberá ella pasar todo el resto de sus días encerrada en un convento, « dó el funeral le rezarán en vida, » para que la crean muerta todos, mientras el Conde por su parte cuenta con que la posteridad, en vista de los triunfos y la gloria que espera alcanzar peleando contra los árabes, dudará de la justicia del fallo de la historia que lo condene, y dirá :

« Con tan gran corazón ser no podía
Un malvado tan vil Sancho García. »

Desenlace arrogante, zorrillesco, pero nada mas que ingenioso. No embellece, antes bien apaga un tanto el lustre poético que conserva la tradición.

Zorrilla, es verdad, vence á todos en riqueza y brillantez de versificación. La lengua y la prosodia de los Huertas, Cadalsos y Cienfuegos parece bien pobre y pálida, al lado de los esplendores de ese poeta, desde muy temprano enamorado del colorido y los arreboles del Oriente musulmán. Pero es innegable que en esas aficiones llegó Zorrilla demasiado lejos, y ya en este mismo *Sancho García* hay escenas escritas en estilo frenético oriental. Así lo está toda la grande entrevista final entre el Conde de Castilla y el moro embajador, llena de trozos como éste :

Grajos viles que espanta mi bandera
Son los reyes de Córdoba y Sevilla :
Y yo haré con sus reinos una hoguera
A cuya luz, delante de Castilla,
Irán como espantados jabalíes
Al salvaje compás de sus *lelíes*[1].

1. Esta debe ser contracción, por Zorrilla mismo hecha, para suprimir una sílaba, de la palabra *lelilí*, que el diccionario de la Academia define : « grita ó vocerío de los moros cuando entran en combate. »

Es una escena compuesta, del principio al fin, de gritos, de rugidos, de alaridos de cólera furiosa. Junto á ese ritmo violento y esos vocablos retumbantes, cuán firmes y sobrios y seguros no han de parecer estos versos de Cienfuegos en la exposición de su tragedia :

La guerra por Castilla declarada
Sabes que vine, que vencí, que el Conde
Herido y preso en la primer jornada
Murió, que treguas conseguí, y queriendo
Hacer la paz, para mejor lograrla,
El cadáver envío de García
Con regia pompa á su doliente alcazar,
Y le conduje yo...
Marcho, llego, los restos de su esposo
A la Condesa entrego, se desmaya,
Y yo no sé lo que en aquel instante
Pasó en mi corazón : sé que mi espada
Me horrorizó, y mi diestra; y con mi gloria
Yo por aquel cadaver me trocara.
Ya en un silencio estúpido yacía
La triste, y yo también ; ya suspiraba
Y con los suyos mis suspiros iban ;
Ya á su esposo en el féretro abrazada
Sus labios á los suyos aplicando
Parece que partir con él el alma
Quería, y yo envidioso allá en secreto :
Vive y perezca yo, triste exclamaba.
Ora furiosa los atroces ojos
Inflamados en rayos de venganza
Maldiciones terribles y horrorosas
Contra el impío matador lanzaba,
Y yo también con ella maldecía.
Hermosa en el dolor, bella en la saña,
¿ Qué pude hacer ? la amé...

La otra tragedia de Cienfuegos, mencionada antes, *Pítaco,* está escrita mucho mejor que el *Idomeneo,* pero es fría y despierta su lectura muy escaso interés. Safo es uno de los personajes, la única mujer de la pieza; y aparece también Faón, pálida é insignificante figura, en suma antipática más bien. Safo, cerca ya de acabarse la tragedia, víctima de su amor, anuncia el viaje fabuloso á Léucada y el salto del promontorio y la muerte futura; pero nada hay que nos ponga

delante la extraordinaria admiración que entre los griegos obtuvo por sus versos la celebérrima poetisa.

La literatura castellana del siglo XVIII puede ser comparada, sin intención de denigrarla demasiado, á un campo reducido, árido, poco habitado; y en él, mirado ahora desde la distancia á que nos encontramos, solamente unos cuantos árboles frondosos y florecidos interrumpen y disimulan la general esterilidad. Cienfuegos es como uno de éstos, si se me permite completar el símil; y nunca será posible estudiar cumplidamente la flora literaria de esa época sin detener algún tiempo y fijar la atención ante la vida y las obras de tan distinguido escritor.

ENRIQUE PIÑEYRO.

LORD BYRON'S EXPERIENCES

IN THE SPANISH PENINSULA IN 1809[1]

Quels que soient mes destins, je dis comme Byron :
« L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte. »

MUSSET.

Yet once again, adieu ! ere this the sail
That wafts me hence is shivering in the gale ;
And Afric's coast and Calpe's adverse height
And Stamboul's minarets must greet my sight.

BYRON[2].

On the 22nd day of January, 1809, — just one hundred years ago — George Gordon, sixth Lord Byron, came of age, and on March 13th of the same year he took his seat in the

1. This is the first of a series of studies dealing with Byron's relations to Spain and Spanish literature. A discussion of the poet's influence on José de Espronceda will be published presently, to be followed later by a general treatment of his relation to other Spanish romantics. The whole matter was originally suggested to me, while a student in Paris, by Professor Alfred Morel-Fatio, whom I cannot thank too sincerely for his unfailing interest, as well as for his kindly allowing me to present these studies for partial fulfilment of the requirements for the degree of doctor of philosophy in Harvard University.

2. Byron's own estimate of the material on which much of this article is based is not without interest. Of *Childe Harold* he remarks in the Preface (*Poetry*, 1899, II, 3) : « The following poem was written, for the most part, amidst the scenes which it attempts to describe. It was begun in Albania, and the parts relative to Spain and Portugal were composed from the author's observations in those countries... » Concerning the letters he writes to his mother March 19, 1810 (number 132 of the *Letters and Journals*, John Murray, London, 1898 sq.) : « Indeed the further I go the more my laziness increases, and my aversion to letter-writing becomes more confirmed. I have written to no one but to yourself and Mr. Hanson, and these are communications of business and duty rather than of inclination... But I must reserve all account of my adventures till we meet. I keep no journal, but my friend Hobhouse scribbles incessantly. » So further to Drury (Letter 136) : « But why should I say more of these things? are they not written in the *Boke of Gell*? and has not Hobhouse got a journal? I keep none, as I have renounced scribbling. » But later he tells Dallas (Letter 167) that he has found among his mother's papers all his letters from the East and from these can work up « a note or two » for *Childe Harold*. « As I kept no journal », he adds, « the letters written on the spot are the best. » It seems perfectly justifiable to include the few letters from Portugal and

House of Lords[1]. Between the autumn of 1806 and the spring of 1808 he had published, beside some scattered pieces, four small volumes of poetry, two of which were intended for private circulation, the other two being the first edition of the *Hours of Idleness* (S. and J. Ridge of Newark, 1807) and *Poems, Original and Translated* (1808). On March 16, 1809, the *English Bards and Scotch Reviewers* was anonymously published, to be speedily followed by an augmented edition over the poet's name. But neither this brilliant revenge on the Edinburgh reviewers, with its prophecy of literary success, nor yet his recent admission to the Upper House, was enough to counteract the young peer's growing aversion to England and his desire to vary his friendless and embittered existence by a « grand tour ».

As far back as Feb. 26, 1806[2], he had written to his mother deploring the poor quality of the English universities and expressing a desire to complete his education by spending « a couple of years abroad », where he would be certain of employing his time « to far more advantage and at much less expense than at our English seminaries ». The Orient had

Spain among those which Byron himself says « are the best» sources of information concerning his trip to the East. Fortunately they cover much more than « business and duty ». Those of especial value to us are to his mother, from Falmouth, June 22, 1809 (n° 123 in the Murray edition); Rev. Henry Drury, Falmouth, June 28 (n° 124); Francis Hodgson, Falmouth, June 25 (n° 125); the same, Lisbon, July 16 (n° 126); the same, Gibraltar, Aug. 6 (n° 127); his mother, Gibraltar, Aug. 11 (n° 128); the same, Prevesa, Nov. 12 (n° 131). Beside the letters and *Childe Harold*, numerous sporadic references have been noted and recorded. No excuse is necessary for the free use I have made of the text and explanatory comment now accessible in the magnificent edition of Byron's works recently published by John Murray, London (*Poetry*, 7 vols, 1898–1903, edited by Ernest Hartley Coleridge; *Letters and Journals*, 6 vols, 1898-1902, edited by Roland E. Prothero). In order to clear up and control the poet's statements, I have consulted the writings of several other travellers, to all of which full reference has been made in the footnotes. The two works most freely quoted are the Memoirs of Mme Junot, and Richard Ford's *Handbook*: the former of these was a contemporary of Byron's, and the other, though a traveller of a later date, knew and described Spain as few foreigners have succeeded in doing. Ford's *Gatherings from Spain* adds little to the *Handbook* of interest in the present discussion. George Borrow, possibly the most picturesque of all Peninsular travellers, has left in his *Bible in Spain* an interesting record of his impressions of these same regions, which we shall quote briefly from time to time. My references are to the edition of London, 1907. Borrow first saw Portugal in November, 1835.

1. For a discussion of the conflicting testimony concerning Byron's age, cf. Elze, *Lord Byron*, dritte, verbesserte Auflage, Strassburg, 1886, p. 446. This biographer, however, fails to note the corroboration of his view to be found in Byron's own statement: « In January 1809 I shall be twenty one » (Letter 91).

2. Letter 47.

been his original goal. Thus, in November, 1808[1], he wrote to his mother that he intended, « if nothing particularly obstructive occurs », to sail for India in March, asking her to « inquire of Major Watson (who is an old Indian) », what things were necessary to provide for the voyage : he had already asked a friend to write to the Arabic Professor at Cambridge for some information, and was sure that he could « easily get letters... to the governors at Calcutta and Madras »[2]. Persia[3], likewise, was in his mind. « Gradually, however, » says Elze, « he shrank from these extensive undertakings, the costs of which, considering the means of intercourse,... far exceeded his resources[4]. » By the middle of May he had decided to proceed to Malta by way of Gibraltar[5].

There is abundant evidence of Byron's feeling of bitter loneliness and hostility to his country on the eve of his departure. In June, 1809, he wrote to his mother[6] : « The world is all before me, and I leave England without regret, and without a wish to revisit anything it contains, except *yourself*, and your present residence. » Similarly to Francis Hodgson[7] : « I leave England without regret — I shall return to it without pleasure. I am like Adam,... but... I have eaten no apple but what was as sour as a crab ; » and to John Hanson (April 26)[8]: « As soon as possible I shall get quit of this country..., and I promise to turn Mussulman, rather than return to it. » The same strain appears in his verse of the period ; of Childe Harold he says :

> His house, his home, his heritage, his lands,
> The laughing dames,...

1. Letter 101.
2. See further his letter to Hanson, Nov. 18, 1808 (Letter 103), in which, among « many reasons » for going, he announces his desire to go abroad and widen his horizon by the study of India and Asia.
3. Cf. letter to his mother, Oct. 7, 1808 (Letter 100). This country was still in his mind as late as March, 1810, when he wrote (Letter 132) : « When I arrive at Constantinople, I shall determine whether to proceed into Persia or return. » For other details concerning his original intentions, see the letter to James de Bathe, Feb. 2, 1808 (Letter 91).
4. *Op. cit.*, p. 90.
5. Letter 122.
6. Letter 123.
7. Letter 125.
8. Letter 121.

. . . .
And all that mote to luxury invite,
Without a sigh he left, to cross the brine[1].

And the Childe will

swiftly go
Athwart the foaming brine;
Nor care what land thou bear'st me to,
So not again to mine[2].

But it may be admissible to suspect a regret lurking under this defiant bitterness, when we read :

And then, it may be, of his wish to roam
Repented he, but in his bosom slept
The silent thought, nor from his lips did come
One word of wail, whilst others sate and wept[3].

On one point concerning his departure this self-conscious poet desired to be explicit; for, in the « Postscript to the Second Edition » of the *English Bards and Scotch Reviewers*[4], he writes : « Those who know me can testify that my motives for leaving England are very different from fears, literary or personal : those who do not, may one day be convinced. »

Having entertained his friends at the ancestral Newstead Abbey, gathered the portraits of his Harrow favorites, signed his will, settled his mother in the Abbey mansion, shaken hands with Dr. Butler of Harrow, seen his satire in its second edition, and made the necessary financial arrangements[5], Byron left London for Falmouth, June 11[6], 1809. His leave-taking was in harmony with his bitter, lonely mood :

Childe Harold had a mother — not forgot,
Though parting from that mother he did shun;
A sister whom he loved, but saw her not

1. *Childe Harold*, I, 11.
2. *Childe Harold's Good Night*, Stanza 10 (*Pilgrimage*, I).
3. *Childe Harold*, I, 12. This sentiment finds no place in the description of the second departure from England in 1816 (canto III, stanza 1).
4. *Poetry*, 1898, I, 382-3.
5. Jeaffreson, *The Real Lord Byron*, 1883, p. 151.
6. So says Elze, *op. cit.*, p. 90. I do not know the source for this date, which, however, is not of much importance in our present study.

Before his weary pilgrimage begun :
If friends he had, he bade adieu to none[1].

His loveless estate, mentioned in this last line as in the preceding stanza (« Yea! none did love him »), is pictured in a remark reported by Dallas[2], *à propos* of a friend whom Byron had invited to spend the last day with him before his departure : « And what do you think was his excuse? he was engaged with his mother and some ladies to go shopping! And he knows I set out to-morrow, to be absent for years, perhaps never to return! Friendship! — I do not believe I shall leave behind me, yourself and family excepted, and perhaps my mother, a single being who will care what becomes of me[3]. »

A voyage to the Orient in the year of grace 1809, both because of the inadequate travelling facilities and of the wars afoot, was no simple matter[4]. Byron took with him three menservants[5], William Fletcher, who had begged hard to be

1. *Childe Harold*, I, 10. The following lines give a sort of excuse for this behavior :

Yet deem not thence his breast a breast of steel :
Ye, who have known what 'tis to dote upon
A few dear objects, will in sadness feel
Such partings break the heart they fondly hope to heal.

Cf. also the suppressed stanza to *Childe Harold's Good Night* (*Poetry* II, 27, note) :

My mother is, etc...
I had a sister once I ween
Whose tears perhaps will flow;
But her fair face I have not seen
For three long years and moe.

(Byron had corresponded regularly with his sister, Augusta Leigh, since the latter part of 1805, but no meeting had taken place. She lived at Newmarket.) The editor of *Poetry*, 1898, thinks that Byron must not be taken too seriously on this point; but the agreement between his verse and his words to Dallas (to be cited presently) is worth noting, even though we allow for youthful exaggeration.

2. *Recollections of the Life of Lord Byron*, Philadelphia, 1825, pp. 41-42.

3. Cf. *Childe Harold's Good Night*, 9 :

And now I'm in the world alone,
Upon the wide, wide sea :
But why should I for others groan,
When none will sigh for me?

4. Jeaffreson, *op. cit.*, 152.

5. Cf. Letters, 123, 124. Cf. also editor's notes. See also « Rejected Stanzas » for *Childe Harold* (*Poetry*, II, 20) :

Of all his train there was a henchman page,
A peasant boy, who served his master well;

continued in his service, Robert Rushton (the « little page » of *Childe Harold's Good Night*, and apparently a favorite of Byron's), and Friese, « the treasure of a servant, the native of Prussia Proper, » engaged upon the recommendation of Dr. Butler of Harrow. The last « had been all among the Worshippers of Fire in Persia », and had « seen Persepolis and all that ». « Joe » Murray, an aged family retainer was also allowed to go as far as Gibraltar, whence he returned with the homesick Robert Rushton. Some idea of the noble traveller's deplorable financial condition can be obtained from the letter he wrote to his mother from Falmouth[1], in which he declared himself ruined, at least till the Rochedale property should be sold, and promised that, if this bargain did not turn out well, he would enter the foreign service.

Byron's companion on the journey was John Cam Hobhouse (1786-1869), whom he had met at Trinity College, Cambridge, and for whose *Imitations and Translations from the Ancient and Modern Classics, together with Original Poems never before published* (1809) he had written nine poems. In July, 1810, Byron wrote from Constantinople : « I am for Greece, Hobhouse for England. A year together on the 2nd July since we sailed from Falmouth. I have known a hundred instances of men setting out in couples, but not one of a similar return. Aberdeen's party split; several voyagers at present have done the same. I am confident that twelve months of any given individual is

And often would his pranksome prate engage
Childe Harold's ear, when his proud heart did swell
With sable thoughts that he disdained to tell.
Then would he smile on him, as Alwin smiled,
When aught that from his young lips archly fell
The gloomy film from Harold's eye beguiled;
And pleased the Child appeared nor ere the boy reviled.

Him and one yeoman only did he take
To travel Eastward to a far countree;
And though that boy was grieved to leave the lake
On whose firm banks he grew from Infancy,
Eftsoons his little heart beat merrily
With hope of foreign nations to behold, *etc.*

The honest and devoted Fletcher was with Byron in Italy (Medwin, *Conversations with Lord Byron*, 1824, p. 3), attended the poet on his deathbed at Missolonghi, and brought his remains back to England.

1. Letter 123.

perfect ipecacuanha »[1]. Hobhouse was much with Byron in London in 1814, and was best man at his marriage Jan. 2, 1815. He was the last person to shake hands with the poet at Dover when the latter finally left England, and was later with him at Genoa and Venice. His public political career was one of long and useful independence; and, though one of Byron's closest and staunchest friends, his attitude toward the poet was sensible and candid. In 1813 he published his *Journey through Albania.* In 1851 he was created Baron Broughton de Gyfford. When Hobhouse died he left to the British Museum a large collection of private papers which, under the terms of the bequest, have been kept sealed until quite recently. The brief references to this Spanish trip contained in these MSS. are of great interest to us in our present discussion, and they will all be used in their proper connection. Hobhouse's description of his separation from Byron is as follows : « My friend and I parted at the island of Zea — he on his return to Athens, I to continue my voyage homewards. When we shook hands, he gathered some wild flowers and gave half of them to me, desiring me to keep them for his sake »[2].

Of the ride from London to Falmouth[3] Byron wrote to Francis Hodgson, June 25th : « Nothing occurred of note on the way down, except that on Hartford Bridge we changed horses at an inn, where the great..., Beckford, sojourned for the night[4]. » We have seen that he intended to sail to Malta *via* Gibraltar, but apparently he reached Falmouth too late for one Malta packet and did not care to await the sailing of another[5].

1. Letter 143.

2. British Museum, Add. mss. 36,455, notes for *Some account* [elsewhere *Recollections*] *of a long life,* by Lord Broughton, 5 volumes of which were privately printed in 1868. The quotation is from folio 587.

3. 267 miles W. S. W. from London. Early in the 17th century the new quay was constructed and the foundation for the present town was laid. Its subsequent prosperity was due to its excellent harbor and its proximity to Land's End. For about 150 years it was the port of mail packets for the Mediterranean, Spain, the West Indies, and South America; but, a generation after Byron's voyage, we find the celebrated traveller Richard Ford (*Handbook for Travellers in Spain,* 1st edition, London, 1845, p. 73) mentioning Southampton as the port for Lisbon, Spanish towns, Malta, Alexandria, etc.

4. Letter 125.

5. « The Malta Packet has sailed; » letter to Hodgson from Falmouth, June 25 (Letter 125). « The Malta vessel not sailing for some weeks, » to Rev. Henry Drury, June 28 (Letter 124).

So the travellers decided to go to Lisbon first, and from Lisbon to « Cadiz and Gibraltar, and so on our old route to Malta and Constantinople »[1]. On June 28th he expected to « sail to morrow in the Lisbon packet, having been detained till now by the lack of wind, and other necessaries »[2]. The departure from Falmouth did not occur until July 2nd[3]; but if we may take literally the lines sent to Hodgson with the date of June 30th, and enclosed in a letter of June 25th[4], we must suppose that the travellers embarked two or three days before that time, and remained aboard the idle vessel in Falmouth Roads. These lines are an exhuberant description of the departure from land : the wind is at last favorable, the farewell gun has been fired, a custom-house officer has searched everything, boatmen quit the moorings and ply the oar, seasick women scream, sailors wrangle, making a

> ... general noise and racket,
> Ere we reach the Lisbon packet.

Obviously this is merely the passage in the small boats between the shore and the packet. When the latter is reached, the passengers are sent to their diminutive cabins, « some to grumble, some to spew ; » Hobhouse was among the latter, Byron, presumably, one of the former. It is natural to suppose that Byron wrote this rollicking verse for Hodgson while aboard the packet lying at anchor in the Roads.

At last, however,

> The sails were filled, and fair the light winds blew,
> As glad to waft him from his native home;
> And fast the white rocks faded from his view,
> And soon were lost in circumambient foam[5].

Childe Harold feels some regret, but wails not like his companions, among whom he notes his « weeping page », Rushton,

1. Letter 124.
2. Letter 124.
3. Letter 128.
4. See Letter 125.
5. *Childe Harold*, I, 12.

who « weeps and wails » because he is leaving his parents, and the « staunch yeoman ». Fletcher, who is « so pale » because he is « thinking on his absent wife »[1]. The time of day when this good ship's company bade adieu to their native shore is evident :

The night-winds sigh, the breakers roar,
And shrieks the wild sea-mew.
Yon Sun that sets upon the sea
We follow in his flight[2].

At the head of the « good ship, Lisbon packet »[3], was Captain Kidd[4], « a gallant commander » and « experienced navigator ». She carried « in all nineteen souls », including Hobhouse, « two officers' wives, three children, two waiting-maids, ditto subalterns for the troops, three Portuguese esquires and domestics »[5]. During the passage from England to Portugal, Byron, it seems, was sea-sick[6], for

Winds are rude in Biscay's sleepless bay[7].

But after a favorable passage of four and a half days the packet reached Lisbon, July 7th.[8]. Apparently one of the

1. *Childe Harold's Good Night*, 3-6.

2. *Ibid.*, 1. The heading of the lines, too, supports this idea.

3. The Portuguese investigator, Senhor Telles (*Lord Byron em Portugal*, Lisboa, 1879, p. 129), seems to have identified this ship through this quotation from the Diario Lisbonense, n° 53, of July 8, 1809 : « No dia 7 entrou o paquete inglez por nome Princeza Isabel ». *Lloyd's List* confirms this name as well as the dates that we have assigned to the poet's departure from Falmouth and his arrival in Lisbon. The issue of Friday, July 7, 1809 (London) reports the departure of the Princess Elizabeth Packet from Falmouth for Lisbon on July 2. *Ibid.*, Aug. 1 we find a report of the arrival of the same packet in Lisbon from Falmouth, July 7.

4. Letters 124 and 125. Cf. also in the lines sent to Hodgson :

Gallant Kidd commands the crew.

5. Letter 125.

6. Letter 126. « Suave mari magno, etc. Talking of that I have been sea-sick and sick of the sea. » This was written in Lisbon, July 16, 1809.

7. *Childe Harold*, I, 14. Richard Ford (*op. cit.*, p. 74) remarks that storms seldom cease and mountain waves roll unchecked in the Bay of Biscay.

8. Letter 128. Cf. also *Childe Harold*, I, 14 :

Four days are sped, but with the fifth, anon,
New shores descried make every bosom gay.

The editor of the Murray *Poetry* (vol. II, p. xxi) dates the arrival at Lisbon on July 6, counting, I suppose, four days from the departure from Falmouth. But it will be remembered that the packet left Falmouth *at sunset*, July 2 ; counting four and a half days from this time, we must place the arrival some time in the morning of July 7. This agrees with Elze's date.

first sights visible to the landward bound travellers was « Cintra's Mountain », which « greets them on their way ». Next they sail up the « Tagus dashing onward to the Deep »,

And soon on board the Lusian pilots leap,
And steer, 'twixt fertile shores where yet few rustics reap[1].

Byron's first impressions are favorable :

Oh, Christ! it is a goodly sight to see
What Heaven hath done for this delicious land!
What fruits of fragrance blush on every tree!
What goodly prospects o'er the hills expand!

When the trip through Spain and Portugal was a memory eight years old, Lord Byron wrote to his friend Moore from Venice[2] concerning the beauty of Naples; « It is but the second best sea-view, and I have seen the first and third, viz. Constantinople and Lisbon (by the way, the last is but a river-view; however, they reckon it after Stamboul and Naples, and before Genoa). » An earlier impression of this Lisbon river-view is to be found in the first canto of *Childe Harold*[3] :

What beauties doth Lisboa first unfold!
Her image floating on that noble tide,
Which poets vainly pave with sands of gold,
But now whereon a thousand keels did ride
Of mighty strength, since Albion was allied,
And to the Lusians did her aid afford.

Strikingly like Byron's estimate of Lisbon's beauties is the opinion of an eminent Frenchwoman who lived in the city at about the time the poet was there. In 1804-1805 Andoche Junot (Duc d'Abrantès) was ambassador for France at the Portuguese court, and several years later his wife, who accompanied him there, published her recollections of the experience. « Rien de plus beau, » writes the Duchess of Abrantès, « que la vue de Lisbonne en arrivant sur la rivière, soit par Aldea-Gallega, ou par Casilha, ou par Moutari. — J'ai parcouru

1. *Childe Harold*, I, 14. It is tempting to make the « yet » indicate that the arrival was early in the morning.
2. April 11, 1817; cf. Letter 644.
3. Stanza 16.

l'Europe, et, Naples excepté, je n'ai rien vu qui m'ait frappé d'amiration comme cette ville... Sur le premier plan du tableau, le Tage, dont la largeur en cet endroit est de plus de deux lieues de France, est couvert de mille vaisseaux, dont les mâts pavoisés annoncent que toute la marine du monde peut venir demander asile à la rade de Lisbonne... La ville s'étend sur les collines qui bordent le fleuve, et se montre à vous avec ses dômes, ses couvents, ses palais, ses jardins et ses champs cultivés qui séparent un palais d'un monastère, une place publique d'un cimetière, et lui donnent ainsi de la ressemblance avec une ville d'Orient[1]. »

> But whoso entereth within this town,
> That, sheening[2] far, celestial seems to be,
> Disconsolate will wander up and down,
> 'Mid many things unsightly to strange ee;
> For hut and palace show like filthily :
> The dingy denisons are reared in dirt;
> Ne personage of high or mean degree
> Doth care for cleanness of surtout or shirt,
> Though shent with Egypt's plague, unkempt, unwashed, unhurt[3].

Anyone suspecting that these rather vigorous lines were penned in a mood of poetic exaggeration, may turn to Byron's letter to his mother from Gibraltar, August 11, in which he remarks that « Lisbon... contains nothing but filthy streets and more filthy inhabitants[4]. » Mme Junot is equally strong; « Des immondices, des cadavres de chiens, de chèvres, d'ânes, de mulets même gisaient sur les décombres, et la ville menacée de la peste par les exhalaisons méphitiques de ces monceaux de matières quelquefois en putréfaction, ne devait son salut

1. Vol. II, p. 114 of her *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal de 1808 à 1811,* Bruxelles, 1838, 2 vol. This interesting, gossiping, fair-minded and observing traveller will more than once throw light on our discussion of Byron's doings in Spain. I have not found it easy to determine the exact period of Mme Junot's presence in Lisbon itself. From a combination of statements in vol. I, p. 24, note, and vol. II, p. 324, her departure must be put in 1811, and a remark in a note on p. 144 (vol II) shows her to have been there in 1809. According to her statement her husband went to Portugal in 1807.

2. Abrantès, *op. cit.*, II, 117, « maisons d'un blanc éblouissant ».

3. *Childe Harold,* I, 17. Variants are line 4 (M S.) : « Mid many things that grieve both nose and ee; » line 5 : « smelleth filthily; » line 6 : « clammed with dirt. »

4. Letter 128.

qu'à l'air actif et salubre qui purifie de son souffle et assainit une ville qui devrait, comme on doit le penser, périr de la mort commune aux peuples de l'Orient[1]. » But another inconvenience of Lisbon described by the Frenchwoman, namely the intense heat in the summer, is, curiously enough, not once mentioned in Byron's verse and letters. From the middle of July to the middle of September all is parched, says Mme Junot; leaves become a dull grey, plants and grass disappear. In the summer of 1798 the thermometer reached 32° Réaumur; 29° to 30° is ordinary summer heat[2].

Evidently there was not much to interest Byron in Lisbon, which, according to him, had « been often described without being worthy of description »; for, he adds, « except the view from the Tagus, which is beautiful, and some fine churches and convents, it contains little but filthy streets and more filthy inhabitants[3]. » Mention has been made on a previous page of Mme Junot's reference to the « dômes » and « couvents » as seen from the river : later she calls particular attention to the Convento Nuovo, or Coraçaon de Jesu. She also mentions as noteworthy the Protestant Cemetery containing Fielding's tomb, — an object which we should have expected a man of letters to discover. Byron did not, however, miss the notable aqueduct[4]; it left a sufficiently vivid impression on his mind for him to demand of Bowles, years later, whether « the poetry of an aqueduct consists in the *water* which it conveys », citing among others those of Rome, Constantinople, Lisbon, and Elvas[5], all of which places he had visited.

Byron does not tell us whether he preferred Lisbon's native

1. *Op. cit.*, II, 122. The Comte de Novion improved many things in Lisbon, but could not make the city clean (*Ibid.*, pp. 147-9).

2. *Op. cit.*, II, 176-7.

3. Letter 128. At first sight there is an apparent contradiction between these words and those written nearly a month earlier on the spot (Letter 126), in which he says that he has « seen all sorts of marvellous sights, palaces, convents, etc. ». But as this statement probably applies to the convent of Mafra and the palace of Cintra, the categorical remark quoted may be considered trustworthy.

4. *Aqueducto das Aguas Livres*, built 1713-32. It crosses the valley of Alcántara on 35 lofty arches. Cf. Borrow, *op. cit.*, p. 6.

5. *Letters and Journals*, vol. V, p. 552.

society, which the Duchess of Abrantès brands as *nulle,* or the foreign circles of which she gives a detailed picture[1]. But his mood and some of his doings are described in a letter written to Francis Hodgson the day before he left the Portuguese capital : « I am very happy here, because I loves oranges, and talks bad Latin to the monks, who understand it, as it is like their own, — and I goes into society (with my pocket-pistols), and I swims the Tagus all across at once, and I rides on an ass or a mule, and swears Portuguese, and have got a diarrhœa and bites from the mosquitoes[2]. » Byron's attainments in the gentle art of « swearing Portuguese » are described at length in the same letter : « When the Portuguese are pertinacious, I say *Carracho!* — the great oath of the grandees, that very well supplies the place of « Damme », — and, when dissatisfied with my neighbour, I pronounce him *Ambra di merdo.* With these two phrases, and a third, *Avra bouro*[3], which signifieth « Get an ass », I am universally understood to be a person of degree and a master of languages. » We shall note later one of his curious blunders in the language. The Duchess of Abrantès tells us that the people of Lisbon of the period spoke English somewhat[4], so the situation was not an impossible one for the travellers.

One characteristic of « this purple land where law secures not life » is described in detail by Byron in a note[5] to the first canto of *Childe Harold.* « It is a well-known fact, » he writes, « that in the year 1809, the assassinations in the streets of Lisbon and its vicinity were not confined by the Portuguese to their countrymen; but that Englishmen were daily butcher-

1. *Op. cit.,* II, 193 sq.
2. Letter 126.
3. It is not easy to determine just how these expressions — which are not good Portuguese — should be interpreted. Moore's edition of Byron's letters is the only source for the text, hence we have no way of determining whether the errors are due to the poet himself or to his first printers. Possibly *Carracho* is the Spanish *Carajo,* an expression which the traveller might easily have heard in the Portuguese Capital. *Ambra de merdo* might be meant for *home de merda,* again with a possible confusion with the Spanish *hombre.* All I can suggest for *Avra bouro* is *haverá burro.* In view of the incertainty involved, it hardly seems necessary to translate these indecencies.
4. *Op. cit.,* II, 198.
5. N° 3.

ed : and so far from redress being obtained, we were requested not to interfere if we perceived any compatriot defending himself against his allies. I was once stopped on the way to the theatre at eight o'clock in the evening, when the streets were not more empty than they generally are at that hour, opposite to an open shop, and in a carriage with a friend: had we not fortunately been armed[1], I have not the least doubt that we should have « adorned a tale » instead of telling one. » Elze[2] notes that Moore does not relate this disagreeable experience, which, he says, sounds exaggerated. Exaggerated it may be, but the circumstantial way in which Byron tells the story makes one confident that he was stopped, though it would not be easy to determine whether his fancy transformed a beggar or a *curioso impertinente* — whose words he would have misunderstood — into an assassin. Possibly his imagination had been stirred by stories of former years. Previously to the labors of the Comte de Novion, as the wife of the French ambassador records[3], the streets of Lisbon had been lighted by lanterns hung before madonnas, giving just about enough light to guide an assassin; in 1797, for instance, they were more dangerous than French highways. « A minuit on n'osait pas sortir sans avoir des armes, et encore étaient-elles presque toujours inutiles, car les *troupes* de voleurs étaient trop nombreuses pour qu'on pût leur résister. » Assassins took refuge in churches where they were safe even from the Inquisition. A foreign consul himself told her that in 1798 he had had an enemy murdered. Under Novion, however, assassins were punished, and the city, policed and lighted, became habitable. « Il rendit [la ville]... tellement sûre, qu'à l'époque où j'y étais comme ambassadrice de France, on pouvait rentrer chez soi à quelque heure que ce fût, sans crainte d'être arrêté, [ou] d'avoir un coup de stylet. » Probably, however, Mme Junot is here referring to the latter part of her sojourn in Lisbon, for the evidence submitted by Senhor

1. Cf. Letter 126 : « I goes into society (with my pocket pistols). »
2. *Lord Byron*, dritte verbesserte Auflage, Strassburg, 1886. p. 91.
3. Abrantès, *op. cit.*, II, 136-7 and 149.

Telles supports Byron's opinion of the city. He says, — and he cites facts to justify his statements :

« No principio do anno de 1809 recrudesceu o furor do povo, já então armado, em consequencia da organisação de dezeseis legiões para a defeza de Lisboa, compostas de habitantes, que não eram soldados de linha ou milicianos... O estado da cidade era o de *uma escandalosa anarchia,* como proclamavam os governadores do reino[1]... E escusado observar que nem os proprios inglezes, que tinham derramado o sangue pela causa da independencia, escapavam da sanha popular. Havia com elles rixas frequentes, quando os implacaveis patriotas, armados de chuços, vagueavam pela cidade, assaltando e prendendo, principalmente francezes. Em taes occasiões, se os soldados do rei Jorge lançavam mão dos presos para os proteger do furor da populaça, d'ahi se originava logo uma desordem séria. Mais, os officiaes civis e militares do exercito inglez, e até as pessoas addidas á legação de S. M. B. n'esta côrte, eram quasi todos os dias indignamente insultados, e não bastavam a cohibir de todo estes excessos as severas providencias que adoptaram com louvavel energia os governadores do reino[2]... Outros factos de não somenos importancia havia para citar da primeira metade do anno de 1809, que antecedeu immediatamente á chegada de lord Byron. Porém, os que ahi ficam referidos são já, talvez, de sobra para servirem de fundo ao lastimoso quadro de miserias, que elle traçou com demasiado vigor no desenho, e cobriu, ainda mal, de côres mais vivas do que a horrivel realidade[3]. »

Whether the poet was right or wrong in his privately expressed attack on Lisbon's good name, a vigorous protest was entered against his published poetical judgment of Portugal within a month after the first appearance of *Childe Harold.* From 1811 to 1819 there was published in London a journal called *O Investigador Portuguez em Inglaterra ou Jornal Literario Politico, etc.* In volume III, pages 449-459, of this publication

1. *Proclamação* de 4 de fevreiro de 1809, no *Suppl. á Gazeta de Lisboa* do dia 7.
2. *Proclamação* de 4 de fevreiro de 1809, no *Suppl. á Gazeta de Lisboa* do dia 8.
3. *Lord Byron em Portugal*, Lisboa, 1879, pp. 29, 32-33 and 35.

is to be found an unsigned letter, dated April 6, 1812, in which attention is called to a poem « que ha pouco sahio á Luz e de que já se acha esgotada a primeira edição », Byron's *Childe Harold.* It is suggested in this letter that the editor take this travelling dandy to task, as such attacks, and the common English preference for Spain over Portugal, are growing wearisome. The correspondent then translates and criticises parts of *Childe Harold*, canto I[1]. Among the specific assertions made in rebuttal, he states that Lisbon became the safest city in Europe after the new police measures of 1800; but, he adds, — and does not his very qualification prove the poet right? — *the times were troublous in 1809.* Other comment by this writer will be produced in its proper connection : let it suffice here to add, first, that the topic was not taken up again either by the editors of the *Investigador Portuguez* or by other correspondents; and, secondly, that Byron himself quite posibly heard about this communication, as he mentions, in a letter written in September, 1812, a Portuguese criticism which he desired to see.

Byron's lifelong fondness for swimming is well known to those familiar with his career. In August, 1807, he tells us, he « swam the Thames from Lambeth through the two bridges, Westminster and Blackfriars, a distance, including the different turns and tacks made on the way, of three miles »[2]. His feat of swimming across the Dardanelles from Sestos to Abydos (May 3, 1810)[3] was related with pride to all the friends to whom he wrote for weeks after the event. Eight years later the gondoliers and fishermen of Venice spoke of him as *il pesce Inglese,* on account of his defeat of a celebrated Italian swimmer, in a match that kept him in the water four hours and twenty minutes[4]. But he had already made a more perilous though less celebrated passage than that of the Hellespont; for, as his fellow traveller Hobhouse

1. Stanzas 2, 14-21, 32, 33, 35-39 (summarized) and 41. The most offensive stanzas are omitted.
2. Letter 79.
3. Cf. Letter 136.
4. Elze, *op. cit.*, p. 113 : cf. also Letter 873.

writes, « when we were in Portugal, he swam from Old Lisbon to Belem Castle, and having to contend with a tide and counter current, the wind blowing freshly, was but little less than two hours in crossing the river[1]. »

Somewhat more than half way from Lisbon toward the sea across the peninsula on which the city lies, is « Cintra's mountain », the first important landmark descried by the passengers on the incoming English packet. The needle-like peaks of the mountain are visible from the mouth of the Tagus: William Beckford[2] says he saw the convent of Cintra from afar when he first sailed by the coast of Lisbon. At present a little town of less than four thousand inhabitants, Cintra lies at the foot of the Serra da Cintra on a spur some six hundred feet high, flanked by two precipices. In Byron's opinion, the village of Cintra, « about fifteen miles from the capital »[3], atoned for the faults of Lisbon; he thought it « perhaps in every respect the most delightful spot in Europe; it contains beauties of every description, natural and artificial. Palaces and gardens rising in the midst of rocks, cataracts, and precipices; convents on stupendous heights — a distant view of the sea and the Tagus... It unites in itself all the wildness of the western highlands, with the verdure of the south of France »[4]. And in verse:

Lo! Cintra's glorious Eden intervenes
In variegated maze of mount and glen.
Ah, me! what hand can pencil guide, or pen,
To follow half on which the eye dilates
Through views more dazzling unto mortal ken
Than those whereof such things the Bard relates,
Who to the awe-struck world unlocked Elysium's gates[5].

1. *A Journey through Albania, etc. during the years 1809 and 1810*, by J. C. Hobhouse, London, 1813, p. 808. Byron's own references to this feat are in Letter 126: « I swims the Tagus all across at once, » and Letter 873: « I was three hours in swimming across the Tagus, which is much more hazardous, being two hours longer than the passage of the Hellespont. »

2. *Letters from Italy, with Sketches of Spain and Portugal* (1834).

3. 17 1/2 by the present railroad.

4. Letter 128. With just what right Byron, not yet three weeks away from England on his first trip abroad, could compare Cintra with « the south of France », and, with the assurance of the seasoned traveller, call it « the most delightful spot in Europe », is not quite clear.

5. *Childe Harold*, I, 18. Other opinions recorded about this place are: I. (Letter 126): « The village of Cintra in Estremadura is the most beautiful, perhaps, in

The way to Cintra, writes the Duchess of Abrantès[1], leads through Bellas, where there was an excellent inn established by some English and French. Directly thereafter the country becomes somewhat dull. But the village of Cintra! « nature changée — c'est un Eden! » « Ces environs semblent être formés pour faire une décoration en manière de vestibule et d'entrée à cette vallée de Cintra que l'amour a chantée avec sa voix de cygne dans Camoëns, que lord Byron a célébrée dans *Childe Harold*, et que tous ceux qui la parcourent admirent au point de ne la plus vouloir quitter[2]. » The poet goes on to celebrate in detail

> The horrid crags, by toppling convent crowned,
> The cork-trees hoar that clothe the shaggy steep,
> The mountain-moss by scorching skies embrowned,
> The sunken glen, whose sunless shrubs must weep,
> The tender azure of the unruffled deep,
> The orange tints that gild the greenest bough,
> The torrents that from cliff to valley leap,
> The vine on high, the willow branch below, —

all of which, « mixed in one mighty scene, with varied beauty glow[3] ».

Looking down upon the town from the top of a steep rock is a Moorish chateau. Behind this rises la Pena, the second peak of the Serra da Cintra, on whose summit of seventeen hundred feet was once to be found a monastery, founded in 1503, and used by the monks of Belem as a place of penitence. The ascent is described in *Childe Harold*, I, 20 :

> Then slowly climb the many-winding way,
> And frequent turn to linger as you go,
> From loftier rocks new loveliness survey,
> And rest ye at « Our Lady's house of Woe » ;

the world; » — II. (Letter 131) : « Zitza, a village with a Greek monastery... in the most beautiful situation (always excepting Cintra in Portugal) I ever beheld; » — III. (*Letters and Journals*, vol. V, p. 547) : « But what are they to a thousand scenes in the wilder parts of Greece, of Asia Minor, Switzerland, or even of Cintra in Portugal, or to many scenes of Italy, and the Sierras of Spain? » Southey (*Life and Correspondence*, II, 161) said on his return from Spain in 1801 that « for beauty all English, perhaps all existing scenery must yield to Cintra ».

1. *Op. cit.*, II, 293, 305-6.

2. *Ibid.*, II, 177-8. Borrow, *op. cit.*, pp. 8 sq., gives a glowing description of Cintra and Mafra.

3. *Childe Harold*, I, 19.

Where frugal monks their little relics show,
And sundry legends to the stranger tell:
Here impious men have punished been, and lo!
Deep in yon cave Honorius long did dwell[1],
In hope to merit Heaven by making earth a Hell.

William Beckford, who visited Cintra about 1780, writes: « Our first object was the convent of Nossa Senhora da Penha, the little romantic pile of white buildings I had seen glittering from afar when I first sailed by the coast of Lisbon. From this pyramidical elevation the view is boundless; you look immediately down upon an immense expanse of sea[2] ». Byron could have learned from the more careful Beckford something about the meaning of the name of this place. His misinterpretation of it is evidenced in his notes to the first and second editions of *Childe Harold*. A note in the first edition tells us that the words « Our Lady's House of Woe » refer to « the convent, Our Lady of Punishment, *Nossa Señora* [sic] *de* [sic] *Pena*, on the summit of the rock... From the hills », he continues, « the sea adds to the beauty of the view ». In the note to the second edition, he adds these words: « Since the publication of this poem, I have been informed[3] of the misapprehension of the term *Nossa Señora de Pena*. It was owing to the want of the *tilde*, or mark over the *ñ*, which alters the signification of the word: with it, *Peña* signifies a rock; without it, *Pena* has the sense I adopted. *I* do not think it necessary to alter the passage; as, though the common acceptation affixed to it, is « Our Lady of the Rock », I may well assume the other sense from the severities practised there » (!)

1. In a note to the first edition of *Childe Harold*, the poet wrote: « Below [the summit of the rock], at some distance, is the Cork Convent, where St. Honorius dug his den, over which is his epitaph. » The inscription on a stone over the cave, runs thus:

Hic Honorius vitam finivit;
Et ideo cum Deo in coelis revivit.

(Cf. *Poetry*, 1899, II, 35.)

2. *Italy with Sketches of Spain and Portugal*, 1834, p. 249 (quoted in *Poetry*, 1899, II, 35, note).

3. By Sir Walter Scott, who in July, 1812, wrote to suggest a « verbal criticism on *Childe Harold* », calling attention to the true meaning of the name and the error due to the failure to note *the accentuation of pena*. Scott's accuracy in this particular can hardly be commended beyond the bare correctness as to the meaning of *penha*.

A few days in Lisbon had not taught Byron the whole Portuguese language, though his slips and his confusion with the better known Spanish forms can easily be pardoned. But Scott, who informed him of his error, was not wholly correct either. Senhor Telles[1] calls this place « *o convento da Senhora da Pena* », the name of which « *induziu o poeta a um erro grave : — tomar aquella expressão no sentido de castigo em vez de penha* ». A glance at a Portuguese dictionary brings to light the fact that *pena* may mean either *rock* (which is also *penha*), or *pain*. We see, then, that Byron's mistake was most natural, and that Sir Walter's emendation was justified in part only[2].

Here and there, springing up the crags at Cintra, one finds many rude carved crosses near the path :

Yet deem not these Devotion's offering —
These are memorials frail of murderous wrath :
For wheresoe'er the shrieking victim hath
Pour'd forth his blood beneath the assassin's knife.
Some hand erects a cross of mouldering lath;
And grove and glen with thousand such are rife
Throughout this purple land, where Law secures not life[3].

Hobhouse wrote in pencil on the margin of this stanza, « I don't remember any crosses there, » and the editor of the Murray *Poetry* (1898) believes that they made no impression upon Byron's fellow traveller because he understood that they were nothing but guide-posts, which are still left to mark the track. Richard Ford[4] tells us that in Spain the graves of assassinated

1. *Lord Byron em Portugal,* por Alberto Telles, Lisboa, 1879, p. 64.

2. The anonymous writer in the *Investigador Portuguez,* in a note on this passage, calls attention to Byron's interpretation of « N. S. da Pena » as « N. S. da magoa », adding that, the error having been pointed out, the poet made a worse mistake in the second edition.

3. *Childe Harold,* I, 21. The author's note, part of which was cited on page 67, contains an emphatic repetition of his opinion concerning the Portuguese. In this connection compare also note 6, part of the original draft of which note was suppressed at the instance of Dallas. Byron had written : « We have heard wonders of the Portuguese lately, and their gallantry. Pray Heaven it continue; yet « would it were bedtime, Hal, and all were well ! » They must fight a good many hours « by Shrewsbury clock » before the number of their slain equals that of our countrymen butchered by these kind creatures », etc.

4. *Op. cit.*, p. 47.

travellers were marked by rude wooden crosses or cairns, bearing the inscription :

Aquí mataron alevosamente
A (name and date).
Ruega Dios por su alma.

Quite possibly Byron had heard of this practice, and it is no more than natural that he should have sought to give these rude guide-posts a dramatic interpretation; though the sober opinion of other observers makes it probable that he was mistaken[1].

In the 22nd stanza of *Childe Harold*, canto one, the poet writes :

On sloping mounds, or in the vale beneath,
Are domes where whilome kings did make repair;
But now the wild flowers round them only breathe :
Yet ruined Splendour still is lingering there.
And yonder towers the Prince's palace fair.

The editor of the Murray edition thinks that this latter edifice « may be the royal palace of Cintra, the « Alhambra of the Moorish kings », or possibly the palace (vide post stanza 29, line 7) at Mafra, ten miles from Cintra ». Telles[2] gives up the task of identifying the domes where ruined splendor lingers : « Cumpre advertir aos curiosos que querem razão de tudo, como diz o nosso Fr. Luiz de Sousa, que não podémos achar quem nos quietasse com cousa fundada n'esta lettra (est. xxii); Nos recostos das collinas e no valle, palacios arruinados, que só flores silvestres cercam — antiga morada de reis — dão ainda a lembrer o passado esplendor. » One need scarcely hesitate to give up the hope of explaining an allusion that this intelligent native cannot understand. And yet the following description from William Beckford seems like Byron's : « Our first object was the convent of Nossa Senhora da Penha. ...From this pyramidical elevation the view is boundless... There was

1. The ardent protest of the writer in the *Investigador Portuguez* has already been mentioned.
2. *Op. cit.*, p. 65.

nothing very interesting in the objects immediately around us. The Moorish remains in the neighbourhood of the convent are scarcely worth notice, and indeed seem never to have made part of any considerable edifice. They were probably built up with the dilapidations of a Roman temple... Amidst the crevices of the mouldering walls, and particularly in the vault of a cistern... I noticed some capillaries and polypodiums of infinite delicacy; and on a little flat space before the convent a numerous tribe of pinks, gentians, and other Alpine plants, fanned and invigorated by the pure mountain air »[1].

This same William Beckford (1760-1844) spent the years 1794-1796 at Quinta de Monserrate, three miles west from Cintra. While *Childe Harold*, when published, contained nothing stronger about him than a couple of vague references to his « schemes of pleasure », it was only Dallas' persuasion that kept Byron from putting into print some very severe comment on this

> Unhappy Dives! In an evil hour
> 'Gainst Nature's voice seduced to deeds accursed!

and « smitten with th' unhallowed thirst of crime unnamed »[2]. Beckford inherited a large fortune and travelled early in Italy, Sicily, Spain, and Portugal, having a princely residence near Cintra. Though, in spite of his wealth and his gifts, he in a sense wasted his life, yet the baser imputations against his character have not been proved. He was a powerful and original writer; among his most important works are: *Biographical Memoirs of Extraordinary Painters* (1780), *The History of Captain Vathek*[3] (in French, 1784), *Letters from Italy, with Sketches of Spain and Portugal* (1834), and *Recollections of an Excursion to Alcobaza and Batalla in 1794* (1835). Byron's literary instinct, his detailed description of the loneliness of

1. *Italy, Spain and Portugal*, etc., New York, 1845, II, 79-80 (written Sept. 19, 1787).
2. These lines were first published as a fragment in *Lord Byron's Works*, 1833, XVII, 241. Cf. letter to Dallas, Sept. 1811 (Letter 194).
3. Byron thought this a « sublime tale » (Cf. *The Giaour*, 1328, note. See also *The Siege of Corinth*, 643, note).

Beckford's « fairy dwelling », « giant weeds », « Halls deserted », « portals gaping wide », and the fact that he devotes thirteen lines to what would otherwise be somewhat irrelevant observations, had already rendered plausible the conjecture that he took the three-mile excursion from Cintra to Quinta de Monserrate, when it was my good fortune to find full confirmation of the idea in a brief sentence omitted by the editor of the Murray *Byron* from the letter written to Hodgson from Lisbon, July 16, 1809. The source of this letter is the *Memoir of the Rev. Francis Hodgson* (London, 1878, vol. I, page 162), and the words omitted are the following : « The first and sweetest spot in this Kingdom is Montserrat, lately the seat of the great Beckford. » Moore, I suppose, was the cause of the omission, as the words quoted do not appear in his redaction of the letter.

On the 21st of August, 1808, Sir Arthur Wellesley had repulsed the French general, Junot, at Vimiero[1]; but as he was superseded by Burrard and Dalrymple, the fruits of the victory were lost, and, to the disgust of the English people, the « Convention of Cintra », which allowed the French to withdraw from Portugal, was signed, August 30th. Napier says[2] : « The negotiations... were concluded at a distance of thirty miles from Cintra with which place they had not the slightest connection political, military or local. Yet Lord Byron has sung that the convention was signed in the Marquis of Marialva's house at Cintra. » The editor of *Letters and Journals*, 1898 (I, 237, *note*), implies that the convention, while not signed at Cintra, *was* agreed to in Marialva's palace; he says : « The so-called Convention of Cintra was signed at the palace of the Marquis of Marialva, thirty miles distant. » After

1. Vimiero, or Vimieiro, is north of Mafra, very near the sea. In some stanzas omitted from the first canto of *Childe Harold* (*Poetry*, 1899, II, 38-39) Byron had written :

For well I wot, when first the news did come,
That Vimiera's field by Gaul was lost,
For paragraph ne paper scarce had room,
Such Pœans teemed for our triumphant host,
In Courier, Chronicle, and eke in Morning Post.

Portugal has four other towns by the same name : the poet passed not far from one of them on his way to Badajoz.

2. *History*, etc., I, 161.

a fruitless attempt to reconcile all the conflicting testimony on this point, and to discover just how much Byron knew of the facts, I have been compelled once more to report the results of Senhor Telles, and to leave the matter where he leaves it. This investigator cites his authorities for believing that the convention was signed at Lisbon, and ratified on August 30th at Torres Vedras, where General Dalrymple then had his headquarters. This officer (see his *Memorial*, London, 1830, p. 71) states that he established his headquarters at Cintra September 2nd, and from this place dated his dispatches in which he reported the recent occurrences [1]. This, it seems to me, gives a hint of the reason why the name of Cintra was associated with the agreement [2]. The three indignant stanzas of *Childe Harold* in which the poet has expressed this apparently erroneous opinion are 24, 25, and 26 of canto I. He there says, among other things,

> Convention is the dwarfish demon styled
> That foiled the knights in Marialva's dome (I, 25);

and in a note to the preceding stanza he categorically states that the « Convention of Cintra was signed in the palace of the Marchese Marialva ». The poet's sympathy with the popular British disgust is clearly evidenced by the comment published in *Childe Harold;* but Dallas persuaded him to omit these two more offensive lines which he had written about the English generals:

> Dull victors! vanquished by a conquered foe,
> Wheedled by conynge tongues of laurels due.

It is perhaps significant that, beyond the meaningless word « dome », there is not a trace of external description of this « hall where chiefs were late convened » : the poet's whole attention is centered on the historic occurrence.

1. Telles, *op. cit.*, pp. 79 sq.

2. Cf. Mme Junot (*op. cit.*, 286, note) : « Quant à la convention de Cintra (et non pas de Lisbonne), c'est un des plus beaux faits de nos guerres. Si ce monsieur l'ignore [a writter in the *Dictionnaire de la conversation*], qu'il apprenne son histoire de France, ou qu'il lise *Childe Harold.* »

Nine stanzas of *Childe Harold* are devoted to Cintra : Mafra gets but one. Stanza 27 tells us how the Childe « did take his way in solitary guise » « o'er the mountains », musing over the disgrace of the Cintra Convention and « his early youth mis-spent in maddest whim », and the following stanza suggests an immediate resumption of the pirgrimage; for

> O'er him many changing scenes must roll
> Ere toil his thirst for travel can assuage.

« Yet, » we read in 29, « Mafra shall one moment claim delay. » Near Cintra, wrote the poet to his mother[1], « about ten miles to the right, is the palace of Mafra, the boast of Portugal, as it might be of any other country, in point of magnificence without elegance ». The fact that Byron places Mafra with reference to Cintra rather than to Lisbon[2] justifies the conjecture that both places were visited on the same excursion from the capital. He continues in the letter just quoted : « There is a convent annexed; the monks, who possess large revenues, are courteous enough, and understand Latin, so that we had a long conversation : they have a large library, and asked me if the *English* had *any books* in their country? » Elsewhere he writes[3] : « The extent of Mafra is prodigious; it contains a palace, convent, and most superb church. The six organs are the most beautiful I ever beheld, in point of decoration : we did not hear them, but were told that their tones were correspondent to their splendour. Mafra is termed the Escurial of Portugal. » In this Escurial, containing a palace, convent, and church,

> .... dwelt of yore the Lusians' luckless queen[4];
> And Church and Court did mingle their array,
> And Mass and revel were alternate seen;
> Lordlings and freres — ill-sorted fry I ween!
> But here the Babylonian Whore[5] hath built

1. Letter 128.
2. From which place it is 20 miles northwest.
3. Author's note to *Childe Harold*, I, 29 (*Poetry*, 1899, II, 87).
4. Ms. « crazy ». Maria I. went mad in 1791.
5. For such amenities, Byron may have been indebted to his early training in Scotch Presbyterianism, whose attitude toward Latin Christianity in years gone by

A dome, where flaunts she in such glorious sheen,
That men forget the blood which she hath spilt,
And bow the knee to Pomp that loves to varnish guilt [1].

On the 16th of July Lord Byron wrote to Francis Hodgson from Lisbon [2] : « Tomorrow we start to ride post near 400 miles as far as Gibraltar [3]. » Three weeks later he wrote from the English port to the same friend : « I have just arrived at this place after a journey through Portugal, and part of Spain, of nearly 500 miles. We left Lisbon and travelled on horseback to Seville and Cadiz, and thence in the *Hyperion* frigate to Gibraltar. » Five days later he writes to his mother : « The distance to Seville is nearly four hundred miles, and to Cadiz almost ninety farther toward the coast [4]. » And he likewise asserts that he rode to Seville in four days at the rate of seventy miles a day [5]. In another place, however, he says that he rested at Gibraltar « after a gentle gallop of four hundred miles » [6]. We must not hold a poet down to mathematical

has not been universally conciliatory. Cf. *The Humble Advice of the Assembly of Divines, etc. concerning a Confession of Faith* (1647; chap. XXV, VI) : « There is no other Head of the Church, but the Lord Jesus Christ; Nor can the Pope of Rome, in any sense be the Head thereof; but is that antichrist, that man of sin and son of perdition, that exalteth himself, in the Church against Christ, and all that is called God »; *Ibid.*, V : « and some [Churches] have so degenerated as to become no churches of Christ but Synagogues of Satan. *Rev.*, 18. 2. » [« And he cried mightily with a loud voice, saying Babylon the great is fallen, is fallen, and is become the habitation of devils ».] Cf. further *The Deformed Transformed*, II, III, 24 sq. :

A glorious triumph still; proud Babylon's
No more; the Harlot of the Seven Hills
Hath changed her scarlet raiment for sackcloth
And ashes!

1. *Childe Harold*, I, 29. The Duchess of Abrantès speaks somewhere of Mafra as a « monastère royal... devenu lieu de sacrilège et de prostitution ». Beckford's interesting tale of his visit to Mafra from Cintra, too long to quote, is found on pages 55 sq., vol. II, of his work already mentioned.

2. Some time during the ten days in Lisbon Byron received from Dallas a « letter and request of a prologue » (Cf. letter of June 23, 1810); and we may assume that he wrote from that city to his faithful man of business, Hanson, as he says elsewhere that it was his custom to write to him from every seaport on his arrival and after his departure (Cf. letter of April 10, 1810). He further complains that he had not heard from Hanson since the moment he arrived in Lisbon. The only letter written by Byron from Lisbon to be found in the Murray edition is to Francis Hodgson (n° 126).

3. Letter 126.

4. Letter 128.

5. Letters 127 and 128.

6. Letter 144.

exactness, particularly in a country so little known to him. Even Ford's guide-book is unsatisfactory in giving distances, using ordinarily the league, which seems to have no certain equivalent in miles. Apparently it would be about 300 miles to Seville by the route Byron took, « and to Cadiz almost ninety farther toward the coast. » Hobhouse's brief summary of the expedition adds a few details to Byron's information. « In the summer of 1809, » he writes, « I went, in company with Lord Byron, to Portugal, and rode across the country by Badajoz to Seville... From Seville we travelled in a carriage, [the poet nowhere mentions this fact] by Xeres, to Puerta Maria [*sic*], and crept over to Cadiz, where we remained several days and then sailed in a ship of war, the *Hyperion*, to Gibraltar[1]. »

« English servants, » says Richard Ford[2], « whom no wise person would take on the Continent, are nowhere more useless nor greater incumbrances than in Spain. » In his opinion two masters should take two servants, and they should be Spaniards. It is fairly probable that Byron was wise enough to take with him overland one native servant — a Portuguese[3], — and there is no doubt that some of his English attendants, among them Murray, were sent with the baggage by sea from Lisbon to Gibraltar[4]. He « had orders from the governments, and every possible accommodation on the road, as an Englishman, in an English uniform », was « a very respectable personage in Spain » at that time[5]. This « most superb uniform », which he had « as a court dress », he considered « indispensable in travelling » ; and months later he describes his presentation to Ali Pacha, « dressed in a full suit of staff uniform, with a very magnificent sabre[6]. » The ride itself,

1. Ms. cit., fol. 584.
2. *Op. cit.*, I, 22.
3. See further the citation from the unpublished fragment. (Cf. *Letters and Journals*, 1898, sq., VI, 381-382).
4. Cf. Letters 128 and 166.
5. *Ibid.*, 128.
6. *Ibid.*, 131. Cf. also (*Ibid.*, 137) his reference to the audience with the Sultan at Constantinople, « in our uniforms ». In Ford's time *Soy caballero inglés* was a good passport, and the Spaniards in authority were quite ready to assist an Englishman (*op. cit.*, 7, 11). Cf. further *Life of Lord Byron* by John Galt, Esq.,

the food and the climate, are thus described in the poet's letter to Hodgson, written after his arrival in Gibraltar : « The horses are excellent — we rode seventy miles a day. Eggs and wine, and hard beds, are all the accommodation we found, and, in such torrid weather, quite enough. My health is better than in England. » One other delightful article of food eaten in Spain the poet celebrated in some lines written barely a year before his death :

> The simple olives, best allies of wine,
> Must I pass over in my bill of fare?
> I must, although a favorite *plat* of mine
> In Spain, and Lucca, Athens, every where :
> On them and bread 'twas oft my luck to dine —
> The grass my table-cloth, in open air [1].

The Duchess of Abrantès was less pleased with the inns of the Peninsula : the Spanish host, says she, — as in the days of Sancho, — promises all and gives nothing : the traveller must supply his own bed, his own supper, and his own quiet; but in Portugal she found better *fondas* along the Lisbon-Madrid highway than she did in Spain [2]. Ford likewise remarks that the Spanish inns are in the same condition as in Roman times, built with the original intention of housing cattle (beasts, indeed, faring better than man), those in Spanish Estremadura being simply sheds for beasts; but, he adds, in contrast to Mme Junot, that those in Portugal between Badajoz and Lisbon (the road Byron took) are worse than the Spanish [3]; and that « the provident traveller should carry in his saddle-bags food for both mind and body [4]. » Even up to Ford's time, riding was still the national mode of travelling among the majority of humbler Spaniards. Good conveyances could not be had, and posting in carriages was so difficult and uncertain, except from

New York, 1836, p. 68 : « Byron and his Pylades dressed themselves as aids-de-camp — a circumstance which, at the time, did not tend to improve my estimation of the solidarity of the character of either » (This was at Cagliari).

1. *Don Juan*, XV, 73.

2. *Op. cit.*, I, 16; II, 292. Elsewhere in Portugal hotels, she says, were non-existent.

3. *Op. cit.*, 21 sq., 513.

4. *Op. cit.*, p. VIII.

Bayonne to Madrid, that few undertook it. Diligences were not generally introduced before 1821 [1]. Ford and his friends had ridden over the greater part of Spain and Portugal, and he recommends the saddle method to young, healthy, and adventurous persons, not only as the most pleasant, but also as the only practical course in two-thirds of the Peninsula, and one, too, that allows the traveller to leave the main roads and thus visit many places of interest. This same traveller, like Byron, praises enthusiastically the Spanish horse, — especially the Andalusian, — and considers the Spanish saddles better than the English for horse and rider [2]. The poet repeats in a subsequent letter [3] his high opinion of the Spanish beast, and he adds of the roads, — what he is sure his mother will not believe, — that they are very far superior to the best in England, without the smallest toll or turnpike. « You will suppose this, » he continues, « when I rode post to Seville, in four days, through this parching country in the midst of summer, without fatigue or annoyance [4]. » Ford, who mentions riding post as a fatiguing but expeditious method, not to be recommended [5], confirms the poet's testimony concerning the roads : they were nobly planned on a grand scale, branching in every direction from Madrid as a center; many had been made fifty to seventy years before his time, largely on the McAdam system; and though they had been well kept up, they had suffered from the Peninsular war (so they must have been even better in Byron's time); the most important were superior to any in France; the cross roads, though bad, were as good as any on the Continent. Of the eight grand post roads, — all excellent, but generally straight or planned to avoid mountains, thus missing places of interest, — one led

1. Mesonero Romanos, *Memorias de un Setentón*, Madrid, 1881, I, 263, records that *diligencias generales* were established in 1822 from Madrid to Irún, Seville, and Barcelona.

2. *Op. cit.*, 13 sq., 49, 51.

3. Letter 128.

4. Ford remarks in his *Gatherings from Spain* (London, 1846, pp. 45-6) : « The roads in England have, indeed, latterly been rendered so excellent, and we are so apt to compare those of other nations with them, that we forget that fifty years ago Spain was in advance in that and many other respects. »

5. *Handbook,* p. 16.

from Madrid to Cadiz through Seville, and another from Madrid to Portugal through Badajoz [1]. We shall see that Byron's route fell along parts of these.

Byron's reference to « this parching country » has been recorded above. A reminiscent allusion to the climatic conditions he met in the Peninsula is found in a sentence written some time later in praise of Athens : « In Spain, Portugal, and every part of the East which I visited, except Ionia and Attica, I perceived no such superiority of climate to our own [2]. » Ford finds the same inferiority of climate to Italy and Greece : Portugal, Estremadura, and Andalusia (except the mountains) are intensely hot in summer; natives of the last named travel by night and rest during the heat, but the English had never adopted this plan [3].

We have already seen that Byron, according to his own account, rode the « four hundred » miles from Lisbon to Seville in four days, and that he elsewhere asserted his daily rate to be seventy miles. His route can be followed with practical certainty and his stopping places possibly surmised. The well informed Richard Ford, whose knowledge was based on personal observation not many years after Byron's trip, gives but one route between the Portuguese capital and the Andalusian; it is certain that Byron passed through some of the towns on this route and highly probable that he saw some of the others.

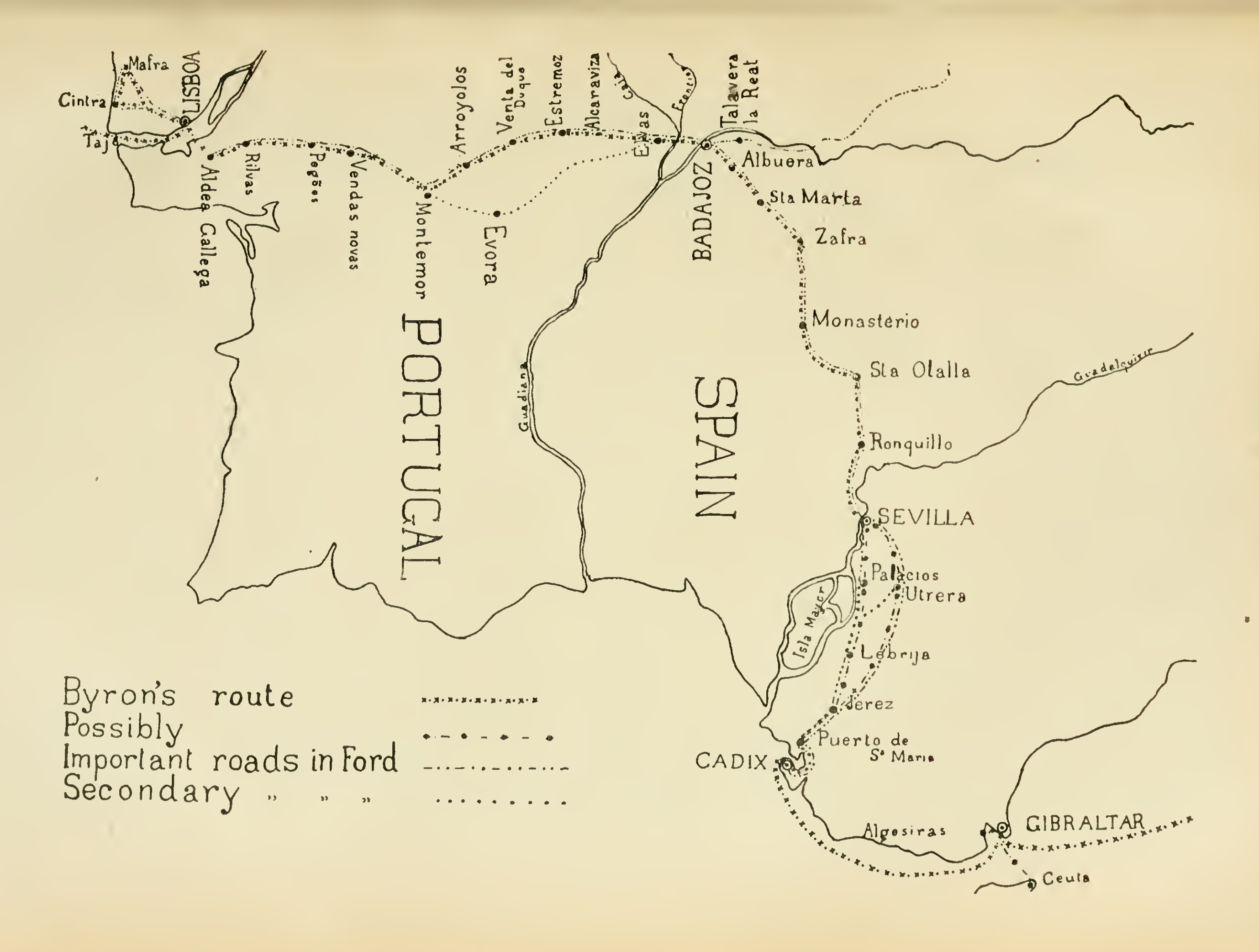
When the Duchess of Abrantès made her trip across Spain and Portugal, she came at last to Aldea Gallega (or Galhega), a little town lying across the Tagus from Lisbon; here she embarked, in an *escalère* propelled by twenty oarsmen, and advanced rapidly toward the marvellous city [4]. On July 17. 1809, Byron crossed this same river in the opposite direction, ferried, we may surmise, in the same fashion. « I sent my

1. *Op. cit.*, 11-12, 14-15, 49. On the means of transportation of the time, see further Mme Junot, *op. cit.*, I, 14-15, and M. J. de Larra, *La Diligençia*, in *Obras completas*, 1843, II, 355 sq.

2. *Poetry*, II, 188; in « Papers referred to by note 33 ».

3. *Op. cit.*, 56, 89, 149, 521.

4. *Op. cit.*, II, 115.


Mafra
Cintra
LISBOA
Tajo
Aldea Gallega
Rilvas
Pegões
Vendas novas
Montemor
Arroyolos
Evora
Venta del Duque
Estremoz
Alcaraviza
Elvas
Talavera la Real
BADAJOZ
Albuera
Sta Marta
Zafra
Monasterio
Sta Olalla
Ronquillo
SEVILLA
Palacios
Utrera
Isla Mayor
Lebrija
Xerez
Puerto de Sª Maria
CADIX
Algesiras
GIBRALTAR
Ceuta
PORTUGAL
SPAIN
Guadiana
Byron's route
Possibly
Important roads in Ford
Secondary „ „ „

baggage, » we found him writing, « and part of my servants by sea to Gibraltar, and travelled on horseback from Aldea Galbega[1] (the first stage from Lisbon, which is only accessible by water) to Seville. » The route he almost certainly took is that outlined by Ford[2] as being useful to those landing in Portugal who desire to visit Seville or Madrid. It runs due east to Badajoz, through Aldea Gallega, A los Pegoes, Vendas Novas, Montemor Novo, Arrayolos, Venta do Duque, Estremoz, Alcaraviza, and Elvas. The ride — and it must be ridden — was in those days one of hardship and discomfort: the Portuguese had never been anxious to facilitate the approaches of a dreaded neighbor, and accommodations were a degree worse than in Spain. A well-girt horseman would cover the distance to Badajoz in three days, but we are forced to believe that Byron did it in two, for it is just about half the distance to Seville, which he reached in four days. The writer of the *Handbook,* moreover, probably did not have post riding in mind when he made his estimate.

As Beckford passed over exactly this road twenty-two years before Byron, it will not be uninteresting to supplement the poet's scanty comment by the keen observations of the traveller of an earlier date; we shall let him precede Byron[3]. « Soon after eight o'clock, » he says, « we left Aldea Gallega and ploughed through deep furrows of sand at the sober rate of two miles and a half in an hour. On both sides of the heavy road the eye ranges uninterrupted, except by the stems of starveling pines, through a boundless extent of barren country, overgrown with stunted ilex and gum-cistus. The same scenery lasted without any variation full five leagues, to the Venta de Pegoens[4], where I am now writing... After dining upon the provisions we brought with us..., we proceeded

1. *Sic* letter 128. Through the kindness of Mr. John Murray and Mr. Roland Prothero I have been informed that the original of this letter was not available for consultation in preparing their edition, hence one cannot tell who is responsible for the mistake in spelling.

2. *Op. cit.*, 525.

3. Beckford, *op. cit.* 1845, II, 118 sq. Borrow's interesting account of his experinces between Aldea Gallega and Badajoz will be found on pages 19-105 of the work quoted.

4. Ford makes A los Pegoes three leagues from Aldea Gallega.

through sandy wilds diversified alone by pines. Not a single habitation occurred, till by a glimmering dubious starlight, for it was now half-past seven, we discovered the extensive front of a palace, built in the year 1729, by John the Fifth... [The next day], to enjoy these fragrant breezes in full liberty, I left our carriage to drag along as slowly as the mules pleased, and the muleteers to smoke their cigarros as deliberately as they thought proper; and mounting my horse, rode the best part of the way to Montemor, which is built on the acclivity of a mountain, and surrounded on every side by groves of olives. The whole face of the country is covered by the same vegetation, and, of course, presents no very cheerful appearance.

« About a mile from Montemor we crossed a clear river, whose banks are thick-set with poplars, and a light, airy species of broom, intermixed with Indian fig, and laurustine in full blossom...

« We set out at two [after dinner] in a blaze of sunshine, so cheerful and reviving, that I got once more on horseback, and never dismounted till I reached Arroyolos [*sic*]. Just as we came in sight of this ugly town, which, like Montemor, crowns the summit of a rocky eminence, it fell totally dark... [The next day] we jogged and jolted along the dreary road between Arroyolos and Venta do Duque. We passed a wild tract of forest-land, and saw numerous herds of swine luxuriously scratching themselves against the rugged bark of cork-trees, and routing up the moss at their roots in search of acorns. Venta do Duque is a sty right worthy of being the capital of hoggish dominions... Before we arrived at Estremoz, another city on a hill, better and farther seen than it merits, it began to rain with a vengeance...

« As it did not positively rain [the next day]... I rode part of the way to Elvas, and traversed boundless wastes of gum-cistus... A mile or two from Elvas, the scene changes to a forest of olives, with fountains by the wayside, and avenues of poplars, which were not yet deprived of their foliage. Above their summits tower the arches of an aqueduct, supported by strong buttresses, and presenting, when seen in

perspective, an appearance, in some points of view, not unlike that of a ruined Gothic cathedral. The ramparts of Elvas are laid out and planted much in the style of our English gardens, and form very delightful walks...

« At ten [the next morning] we set off, well escorted, traversed a dismal plain, and passed a rivulet which separates the two kingdoms... Upon ascending the bank of the rivulet we came in sight of Badajoz and its long narrow bridge over the Guadiana... I was permitted to enter the lonely, melancholy streets of Badajoz, without being stopped an instant... The aspect of the town... is decidedly gloomy. Every house almost has grated windows, and the few human creatures that stared at us from them, were muffled up to their noses in heavy mantles of the darkest colours. »

This long extract, from a much more detailed narrative, recounts the experiences of a man of letters who passed over the same road that the author of *Childe Harold* traversed a score of years later, but which the latter practically omits from his verse description of his trip through the Peninsula, for Byron has little to say of his ride until he gets across the frontier into Spain. One is able, however, to unearth a few reminiscences of experiences like Beckford's on the ride from Lisbon to Badajoz; but the material is scanty. Turning first to *Childe Harold* we find that the traveller starts on his way from Aldea Gallega[1] « through many a pleasant place »,

> O'er vales that teem with fruits, romantic hills...
> Whereon to gaze the eye with joyaunce fills.

Sluggards deem it but a foolish chase,

> And marvel men should quit their easy chair,
> The toilsome way and long, long leagues to trace.

But not so the Childe; he finds a

> .... sweetness in the mountain air,
> And Life that bloated Ease can never hope to share[2].

1. Near the left bank of the estuary of the Tagus, in fertile country, fourteen kilometers from Lisbon. Present population : 5,100.
2. *Childe Harold*, I, 30.

The succeeding stanza carries us within sight of the Spanish frontier :

> More bleak to view the hills at length recede,
> And, less luxuriant, smoother vales extend :
> Immense horizon-bounded plains succeed [1] !
> Far as the eye discerns, withouten end,
> Spain's realms appear...

Between Aldea Gallega and the frontier, the only town of which we have any specific mention in Byron's writings is Elvas (or Yelves), whose aqueduct he cites in his *Letter on Bowles*[2], written twelve years after the trip. This place is about ten miles from Badajoz : its *Aqueducto da Amoreira* was begun early in the sixteenth century and finished in 1622[3]. George Borrow's vivid account of his approach to this striking structure would doubtless be just as accurate a description of Byron's experiences; he writes[4] : « We now got into a cultivated country, and following the road, which wound amongst hedgerows, we arrived at a place where the ground began gradually to shelve down. Here, on the right, was the commencement of an aqueduct, by means of which the town on the opposite hill was supplied; it was at this point scarcely two feet in altitude, but, as we descended, it became higher and higher, and its proportions more colossal. Near the bottom of the valley it took a turn to the left, bestriding the road with one of its arches. I looked up, after passing under it; the water must have been flowing near a hundred feet above my head, and I was filled with wonder at the

1. Possibly what Mme Junot (*op. cit.*, II, 115) calls the arid sandy plain of Alemtejo (in eastern Portugal). A ms. variant, erased, reads :

> Less swoln with culture soon the vales extend
> And long horizon-bounded realms appear.
>
> (*Poetry*, II, 44, note ii).

Cf. also Borrow, *op. cit.*, p. 90. « From Estremoz to Elvas the distance is six leagues. I started at nine next morning; the first part of the way lay through an inclosed country, but we soon emerged upon wild bleak downs, over which the wind, which still pursued us, howled most mournfully. »

2. *Letters and Journals*, V, 552.

3. Here « se ve una magnífica cisterna de media hectárea de superficie, surtida por las aguas de un acueducto árabe de cuatro filas de arcadas superpuestas » (*Diccionario enciclopédico hispano-americano*, art. *Elvas*).

4. *Op. cit.*, pp. 92-3.

immensity of the structure which conveyed it. There was, however, one feature which was no slight drawback to its pretensions to grandeur and magnificence : the water was supported not by gigantic single arches, like those of the aqueduct of Lisbon, which stalk over the valley like legs of Titans, but by three layers of arches, which, like three distinct aqueducts, rise above each other. »

The editor of the Murray *Poetry* writes : « If, as stanza 43 of this canto [*Childe Harold,* I.] (added in 1811) intimates, Byron passed through Albuera's plain, on his way from Lisbon to Seville, he must have crossed the frontier at a point between Elvas and Badajoz. In that case the « silver streamlet » (of stanza 33) may be identified as the Caia[1]. » The point hardly admits of doubt. We have seen the reasons for believing that Byron followed the route between these two towns; his particular mention of Elvas has been noted, as has Hobhouse's statement concerning Badajoz. Furthermore, we read in stanza 34 ;

> But ere the mingling bounds have far been passed[2],
> Dark Guadiana rolls his power along,

which conditions could have been met practically on this route alone. *(See map.)*

Two stanzas and a half are devoted to the frontier. Of the first glimpse of Spain Byron writes :

> Far as the eye discerns, withouten end,
> Spain's realms appear whereon her shepherds tend
> Flocks, whose rich fleece right well the trader knows —
> Now must the Pastor's arm his *lambs* defend :
> For Spain is compassed by unyielding foes,
> And *all* must shield their *all*, or share Subjection's woes[3].

The Duchess of Abrantès[4] mentions the immense flocks of « merinos transhumantes » that she saw in Estremadura,

1. *Poetry,* 1899, II, 45, note 2.
2. « But ere the bounds of Spain have far been passed » (Variant).
3. *Childe Harold,* I, 31.
4. *Op. cit.,* I, 264.

as do other travellers of a slightly later time[1]. At the frontier itself the poet is struck by the absence of a physical barrier to mark the moral separation of the Spanish and the Portuguese :

Where Lusitania and her Sister meet,
Deem ye what bounds the rival realms divide?
Or ere the jealous Queens of Nations greet,
Doth Tayo interpose his mighty tide?
Or dark Sierras rise in craggy pride?
Or fence of art, like China's vasty wall[2]? —
Ne barrier wall, ne river deep and wide,
Ne horrid crags, nor mountains dark and tall,
Rise like the rocks that part Hispania's land from Gaul :

But these between a silver streamlet glides,
And scarce a name distinguisheth the brook[3],
Though rival kingdoms press its verdant sides :
Here leans the idle shepherd on his crook,
And vacant on the rippling waves doth look[4],
That peaceful still 'twixt bitterest foemen flow ;
For proud each peasant, as the noblest duke :
Well doth the Spanish hind the difference know
'Twixt him and Lusian slave, the lowest of the low[5].

The Englishman and the Frenchwoman, whose opinions have been so freely quoted in connection with Byron's, may be used here also to prove that the poet's impressions, though so hastily formed, were, in the main, just. « A peine a-t-on quitté Badajoz, » writes the latter of her journey in the other direction, « et passé le Cayo, petit ruisseau, limite des deux royaumes, qu'on s'aperçoit de la différence avant même que la prononciation en ait averti. En Espagne, le langage est

1. Cf. Ford's *Handbook*, 516 sq., and M. J. de Larra.

2. Is it a mere accident which makes the Spanish Byron, José de Espronceda, say thirty years later in a speech in the Cortes : « La dificultad de comunicaciones entre los dos paises ha levantado una barrera, que, *como la muralla de la China*, los separa completamente de nosotros » ? (*Páginas olvidadas*, 1873, p. 83 : « España y Portugal ».)

3. The Caia (or Caya), a stream 67 kilometers long, forms part of the frontier between Portugal and Spain. It empties into the Guadiana between Elvas and Badajoz.

4. Ford, *op. cit.*, 518, characterizes the shepherds of Estremadura as clods of the earth who stand fixed and silly.

5. *Childe Harold*, I, 32, 33. In a note to the last line, Byron wrote : « As I found the Portuguese, so I have characterized them. That they are since improved, at least in courage, is evident. » (Cf. *Poetry*, 1899, II, 87.)

comme l'homme, mesuré, grave, guttural, plein; en Portugal, c'est un léger sifflement des lèvres, une parole brève. En Espagne, des mots élégants, des phrases longues, peut-être, mais toujours dignes; en Portugal, un parler plus entrecoupé. A Badajoz, du reste, jamais on ne parle portugais; à Elvas, on ne parle jamais espagnol, et pourtant il n'y a seulement qu'une demi-lieue d'une ville à l'autre; mais il y a un chemin que la haine a rendu bien long entre les deux peuples, et qui jamais ne sera abrégé! » Physically the fine featured, elegant Spaniard is superior; so, too, in speech and bearing. The Portuguese have the impotent hatred of inferiority[1]. Ford's story is similar. He quotes an interesting characterization from Wellington (*Dispatches,* June 12, 1811) in these words: « I have had to contend with the ancient enmity between the Spaniards and Portuguese, which is more like that of a cat and dog than anything else, and which no sense of common danger or common interest, or anything, can get the better of. »

The « dark Guadiana », « in sullen billows murmuring and vast », brought to Byron's mind the « ancient roundelays » in which men sung « of Moor and Knight, in mailed splendour drest »:

Here ceased the swift their race, here sunk the strong;
The Paynim turban and the Christian crest
Mixed on the bleeding stream, by floating hosts oppressed[2].

1. *Op. cit.*, II., 189-191.

2. In 1803 (London) Thomas Rodd published his *Ancient Ballads from the Civil Wars of Granada*, etc. While I am unable to prove that the following lines refer to the Guadiana, I think it quite likely that Byron had something of the sort in mind when he penned the above stanzas:

Gentle river, gentle river,
Lo! thy streams are stain'd with gore,
Many a brave and noble captain
Floats upon thy willow'd shore.

All beside thy limpid waters,
All beside thy sands so bright,
Moorish chiefs and Christian warriors
Join'd in fierce and mortal fight.

Lords and dukes, and noble princes,
On thy fatal banks were slain,
Fatal banks that gave to slaughter
All the pride and flow'r of Spain.

(*Ballad* XXXVII.)

Oh, lovely Spain! renowned, romantic Land!
  Where is that standard which Pelagio bore,
  When Cava's traitor-sire first called the band
  That dyed thy mountain streams with Gothic gore?
  Where are those bloody Banners which of yore
  Waved o'er thy sons, victorious to the gale,
  And drove at last the spoilers to their shore?
  Red gleamed the Cross, and waned the Crescent pale,
While Afric's echoes thrilled with Moorish matron's wail.

Teems not each ditty with the glorious tale?
  Ah! such, alas! the hero's amplest fate!
  When granite moulders and when records fail
  A peasant's plaint prolongs his dubious date[1].

The town of Badajoz is not mentioned in Byron's letters, and the Childe is conducted, without a reference to this place, from the historic banks of the Guadiana directly to other scenes of contemporary fighting further on. But it is certain that the English party passed through the city, first, because of Hobhouse's statement previously quoted; secondly, it is an important point on the route which we have such good reason to believe them to have followed; and thirdly, because we find among Byron's notes to *Childe Harold* a reference to Badajoz that implies a clear recollection of its location[2]. Moreover, as the town is almost exactly half way between Aldea Gallega and Seville, it is possible that the second night of the ride was passed there. The essayist, Mariano José de Larra, visited this town a few years later, and his unflattering description of it may suggest the reason for Byron's silence[3]. Ford[4] is no more complimentary. But

Cf. Borrow *(op. cit.,* 102) : « Badajoz was now in view, at the distance of little more than half a league. We soon took a turn to the left, towards a bridge of many arches across the Guadiana, which, though so famed in song and ballad, is a very unpicturesque stream, shallow and sluggish, though tolerably wide ».

1. *Childe Harold,* I, 34, 35. Byron's own note explains that Cava is « Count Julian's daughter, the Helen of Spain. Pelagius preserved his independence in the fastnesses of the Asturias, and the descendants of his followers, after some centuries, completed their struggle by the conquest of Grenada » *(sic).*

2. *Poetry,* 1899, II, 90 : « Godoy... of an ancient but decayed family, was born at Badajoz, on the frontiers of Portugal. »

3. *Op. cit.,* III, 35.

4. *Op. cit.,* 521.

both observers praise the magnificent bridge that leads across the Guadiana to the city.

Heroic memories, the poet-traveller feels, should arouse Spain once more to shake off the invader.

Awake, ye Sons of Spain! awake! advance!
    Lo! Chivalry, your ancient Goddess, cries,
    But wields not, as of old, her thirsty lance,
    Nor shakes her crimson plumage in the skies:
    Now on the smoke of blazing bolts she flies,
    And speaks in thunder through yon engine's roar:
    In every peal she calls — « Awake! arise! »
    Say, is her voice more feeble than of yore,
When her war-song was heard on Andalusia's shore [1]?

Then follow three splendid stanzas on « the clang of conflict on the heath, » ending with this:

Three hosts combine to offer sacrifice;
    Three tongues prefer strange orisons on high;
    Three gaudy standards flout the pale blue skies;
    The shouts are France, Spain, Albion, Victory!
    The Foe, the Victim, and the fond Ally
    That fights for all, but ever fights in vain,
    Are met — as if at home they could not die —
    To feed the crow on Talavera's plain,
And fertilise the field that each pretends to gain.

The battle of Talavera de la Reina, fought by the French against the Spanish and the English, took place July 27-28, 1809, while Byron was in Cadiz, which city he probably reached on the 25th or 26th. Another more direct piece of evidence that he was not present are his words to his mother, written August 11th: « You have heard of the Battle [of Talavera] near Madrid... I should have joined the army, but we have no time to lose before we get up the Mediterranean [2]. » Besides, Talavera de la Reina was two hundred miles out of his way. Why, then, does he sing of this « splendid sight to see », in the midst of other *bona fide* descriptions of his experiences? Two plausible theories present themselves. According to the first we should have

1. *Childe Harold*, I, 37.
2. Letter 128.

to remember that Byron would have a vivid recollection of the first great battle after his arrival in the Peninsula, the news of which would have come to him in Seville and would doubtless have impressed him deeply; so, when he desires to make a poetic contrast between the days of chivalry and contemporaneous warfare, the two obvious modern instances suggested to his mind are Talavera, associated chronologically with his journey, and Albuera, a subsequent battle across the field of which he actually rode. Less probable, but not preposterous, is the idea that he confused the Talavera of the battle with Talavera la Real, an insignificant village eleven miles from Badajoz on the road to Madrid. It is possible that he should have heard of this place while at Badajoz, and that, when learning, ten days later, of the battle of « Talavera », he mistook its location. His ideas of Spanish geography, however, must have been of the most grotesque, to allow him to place this Talavera « near Madrid »[1].

Philip H. CHURCHMAN.

(To be continued.)

1. Byron wrote again of this battle in the suppressed note to *Childe Harold*, I, 33 : « Sorely were we puzzled how to dispose of that same victory of Talavera... The Spanish dispatch and mob called it Cuesta's, and made no great mention of the Viscount. The French called it *theirs*... and we have not yet determined *what* to call it or *whose;* for, certes, it was none of our own. » (*Poetry,* II, 89.)

VARIÉTÉS

Acte de décès du poète Cienfuegos.

Le trentième juin mil huit cent neuf, par devant Nous Pierre Bernardbeig adjoint à la Mairie en absence du maire faisant les fonctions d'officier publicq de l'état-civil de la ville d'Orthez canton et municipalité d'Orthez département des Basses-Pyrénées, a comparu les sieur *(sic)* Martin Darié, négociant d'Orthés assisté de Messieurs Germain Salcedo marquis de Fuerteisar et D[n] Wenceslas premier avocat en la cour de Madrid actuellement à Orthez, lequel sieur Darié sur l'attestation de ces derniers a déclaré que M. Nicasio Alvarez de Cienfuegos originaire de Madrid ancien chevalier pensionné du Royal ordre espagnol de l'ancien Roy Charles 3 et son secrétaire commis de la premiere secretairerie d'Etat agé de quarante deux ans arrivé en cette ville d'Orthés le vingt sept de ce mois de juin est décédé ce matin à huit heures de mort naturelle, ches le sieur Martin Darié, de quoi ce dernier assisté comme dessus a fait sa déclaration, en présence de M[e] Pierre Raymond Poumiès notaire impérial secrétaire de la mairie âgé de quarante deux ans, et du sieur Jean Charles Serres employé à la mairie âgé de trente cinq ans lesquels après lecture à eux faite du présent ont signé avec le sieur Darié Messieurs les assistants et nous officier public. [Signés] El marques de Fuerteisar — Wenceslao de Argamosa — M[ein] Darié — Serres — Poumiès — Bernarbeig adjoint.

(État-civil d'Orthez, année 1809.)

Martin Darié possédait la maison où est actuellement installé le bureau de poste, rue du Commerce, dite vulgairement Marchande.

L. BATCAVE.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Extrait du rapport à M. le Recteur, président du Conseil de l'Université de Toulouse, sur les cours institués à Madrid et à Burgos (1908).

Monsieur le Recteur,

J'ai l'honneur de vous adresser le présent rapport sur le fonctionnement des cours fondés à Madrid et à Burgos pendant la dernière année scolaire.

Ces cours, fondés et organisés, sur ma proposition, par le Conseil de l'Université (délibération du 13 mars 1908) et approuvés par M. le Ministre de l'Instruction publique (lettre du 10 avril), avaient pour but d'assurer à nos étudiants d'espagnol, candidats aux divers concours ou examens (agrégation, licence, certificats secondaire et primaire), le complément nécessaire de leur préparation scientifique et de leur faciliter, dans les meilleures conditions possible, un séjour indispensable dans le pays dont ils apprennent la langue. Cette création ne faisait en somme que régulariser et consacrer officiellement des habitudes prises depuis longtemps par nos étudiants, qui employaient volontiers leurs vacances à un séjour plus ou moins prolongé de l'autre côté des Pyrénées. Mais, trop souvent, pour des raisons diverses, leur initiative, d'ailleurs intelligente, ne produisait pas tous les fruits qu'ils en attendaient. L'aide et la direction qu'ils devaient désormais trouver dans les cours que nous allions organiser, nous l'offrions d'ailleurs libéralement aux étudiants de toutes les Universités où existe un enseignement officiel de la langue espagnole (Bordeaux, Montpellier[1], Paris), ainsi qu'à tous ceux qui préparent des concours ou examens d'espagnol dans les trois ordres d'enseignement, et, en général, à tous les Français qui, dans un but quelconque, veulent se familiariser avec la langue, les lettres, les mœurs ou les arts de l'Espagne.

Il nous parut, dès l'abord, nécessaire, pour répondre plus exacte-

1. Les deux Universités de Bordeaux et de Montpellier ont bien voulu contribuer par une subvention à notre entreprise et nous encourager de leur sympathie. Nous sommes heureux de les en remercier.

ment aux besoins de nos diverses catégories d'étudiants, d'établir une double série de cours, dans des endroits et à des époques différentes. En effet, les candidats à l'agrégation et au diplôme d'études supérieures, après être restés la plus grande partie de l'année scolaire à l'Université, devaient trouver un avantage certain à passer quelque temps en Espagne, soit pour y compléter leurs études dans les bibliothèques et consulter des textes ou des ouvrages introuvables en France, soit pour s'entraîner aux épreuves orales par la pratique journalière et surveillée de la langue. Pour ces étudiants, le séjour à Madrid, riche en bibliothèques et en enseignements divers, était tout indiqué, et l'époque la plus commode pour ce séjour se plaçait entre Pâques et la date même de nos concours, c'est-à-dire d'avril à juin.

J'ai eu l'honneur de vous exposer déjà, en détail, dans un rapport précédent, comment ces cours de Madrid ont été organisés. Je n'y reviens pas. Je tiens seulement à rappeler ici que nous avons trouvé une sympathie efficace et active, soit auprès des directeurs et professeurs de l'Institution libre d'enseignement *(Institución libre de Enseñanza)*, dont l'influence pédagogique est si considérable en Espagne, soit auprès des professeurs de l'Université Centrale auxquels nous nous sommes adressés. Les conseils d'hommes tels que MM. Francisco Giner de los Ríos ou M. B. Cossío nous furent précieux. M. Ramón Menéndez Pidal, le maître reconnu de la jeune école philologique, a bien voulu se souvenir qu'il avait passé jadis un semestre à l'Université de Toulouse, et il a fait, spécialement pour nos étudiants, à l'Université, un cours sur la *Chronique d'Espagne* (ouvrage porté au programme d'agrégation de l'an dernier). M. Américo Castro, de l'Institution Libre, donnait, de son côté, au grand profit de ses auditeurs, une série de conférences pratiques de langue, de grammaire, dirigeait des leçons ou des traductions improvisées, en vue de la préparation directe à nos concours. Le souvenir reconnaissant que nos étudiants ont conservé de ces cours et de ces conférences sera la meilleure (et à peu près l'unique) récompense de nos dévoués collaborateurs et collègues espagnols. Un autre jeune maître de l'Institution, M. Domingo Barnés, s'est chargé, avec le même désintéressement, de l'organisation matérielle de ces conférences (pour lesquelles l'Institution nous a généreusement offert un local), ainsi que des renseignements d'ordre pratique à fournir aux intéressés et de la préparation ou direction de quelques excursions, soit dans Madrid même, soit dans les environs, par exemple, à Tolède.

Et, à ce sujet, je me permettrai une réflexion à l'adresse de nos étudiants eux-mêmes. Quelques-uns de ces derniers ont paru craindre que ces promenades et excursions ne fussent du temps perdu et ils les ont parfois trop héroïquement sacrifiées au travail fiévreux de la préparation exclusive des textes et du programme. Je crains que cette

conception ne soit trop étroite, trop utilitaire et, si j'ose dire, trop bourgeoise. Ce qu'ils devraient en effet rapporter d'Espagne, selon moi, ce n'est pas seulement l'intelligence d'un texte difficile, la solution d'un petit problème de philologie ou de grammaire, ni même un peu plus d'aisance dans le maniement de la langue, mais la connaissance, puisée directement à la source, de tout ce qui touche à la civilisation de l'Espagne, dans le sens le plus large et le plus humain du mot. Sans doute, il est bon qu'un futur professeur ait passé de longues heures dans les bibliothèques à lire et à étudier des textes, mais connaîtra-t-il vraiment l'Espagne, son esprit, son génie, s'il ignore le musée du Prado, ou Tolède, ou l'Escorial? Murillo, Velázquez, Ribera, la cathédrale de Tolède, le palais de l'Escorial, les murailles d'Avila, les plaines même de la Manche sont des textes à étudier comme les poésies de Berceo, ou les chroniques du Roi savant, ou le roman de Cervantes. Et souvent le plus substantiel et le meilleur commentaire des œuvres littéraires est là. Nous ne voulons pas que la science de nos étudiants soit *purelivresque* et s'arrête aux limites des dictionnaires et des grammaires; nous les engageons à étendre le plus possible le champ de leur curiosité. Qu'ils profitent donc plus amplement à l'avenir de toutes les occasions d'élargir leur point de vue et de la bonne volonté de guides aussi compétents que ceux qui s'offraient gracieusement à eux. Et qu'ils se persuadent bien que le temps ainsi employé ne sera point du temps perdu.

Mais notre principal effort, cette année, vu le peu de temps dont nous disposions, s'est porté sur les cours de vacances de Burgos. Vous savez, Monsieur le Recteur, pour quelles raisons (de proximité. de climat, d'intérêt historique et artistique, d'excellente prononciation) nous avons choisi cette ville pour y instituer nos cours d'été. Ces raisons sont si impérieuses qu'elles avaient depuis longtemps déterminé l'exode spontané de nos étudiants vers la capitale de la Vieille Castille. Ici, encore, nous n'avions qu'à obéir aux suggestions de l'expérience.

J'ajoute que nous devions, maîtres et élèves, trouver en cette ville un accueil si empressé, une collaboration si généreuse et si désintéressée de la part des membres de l'enseignement, des diverses autorités et de la population tout entière, que nous ne saurons jamais leur témoigner suffisamment notre reconnaissance. Le directeur de l'Institut (Lycée) nous a offert, avec l'autorisation de M. le Recteur de Valladolid, l'entière et libre disposition de l'établissement (salles, bibliothèque, cours et jardins). M. le Vice-Directeur, Rodrigo de Sebastián, dont tant d'étudiants connaissent l'inlassable obligeance, a été véritablement l'âme et le créateur de ces cours où il s'est prodigué de toutes façons pour en assurer le succès, qui lui est dû tout entier, je tiens à le dire ici. Les professeurs, sacrifiant leurs vacances, se sont offerts pour faire les cours jugés par nous nécessaires. Grâce à

eux, deux cours de langue, d'improvisation, de grammaire, accompagnés d'exercices pratiques, ont été faits (par MM. Rodrigo de Sebastián et José Sarmiento). M. Garcia de Quevedo, également professeur à l'Institut, s'est chargé de l'histoire de la civilisation espagnole, et M. Luciano Huidobro lui a prêté son concours pendant quelques conférences, en ce qui touche l'histoire de l'art. Les cours, commencés le 5 août, se sont terminés le 21 septembre. Ils ont réuni une cinquantaine d'auditeurs, mais tous ne sont pas arrivés dès le début ou ne sont pas restés jusqu'à la fin : nous avons compté quarante-deux auditeurs présents à la même date à nos cours. Ces auditeurs étaient des étudiants préparant des examens de licence ou de certificat, des instituteurs songeant au certificat primaire d'espagnol, des élèves de Lycées, futurs bacheliers, et quelques auditeurs qui étaient venus à titre désintéressé. La majeure partie de nos étudiants était fournie par l'Académie de Toulouse; dix ou onze appartenaient à celle de Montpellier; les autres provenaient de Bordeaux ou de Paris.

Nous avons été heureux de retrouver, au milieu de notre jeune colonie, quelques maîtres, tels que MM. les professeurs Rosiès, de Bordeaux, Gavel, de Bayonne, Olié, d'Agen, qui avaient tenu à accompagner eux-mêmes quelques-uns de leurs meilleurs élèves et qui s'étaient constitués leurs moniteurs et, en certaines occasions, leurs interprètes autorisés. Nous les en remercions et les en félicitons, car l'intérêt qu'un vrai maître porte à ses élèves ne cesse pas à la porte du Lycée ni à la date de la distribution des prix.

Dans notre idée, les excursions autour de Burgos devaient constituer l'un des attraits, en même temps que l'un des profits les plus certains d'un séjour dans cette région historique, l'antique « Chef de Castille, *Cabeza de Castilla* ». Plusieurs, en effet, ont été faites sous la direction de guides compétents : à la Chartreuse de Miraflores, admirable musée de la sculpture de la Renaissance, aux ruines pittoresques de Fresdelval, de San Quirce ou de San Pedro de Cardeña, où vit le souvenir du Cid, et même au lointain monastère de Santo Domingo de Silos, l'un des points où la civilisation du Moyen-Age espagnol s'est en quelque sorte cristallisée.

Nos jeunes gens ont eu également la bonne fortune d'entendre toute une série de conférences isolées, faites spécialement pour eux. M. Vicente Lampérez, le savant architecte de la cathédrale, l'auteur de l'*Histoire de l'architecture chrétienne espagnole au Moyen-Age,* leur a fait, en deux conférences, la monographie de cet incomparable monument. M. Alonso Cortés, professeur à l'Institut de Santander, les a entretenus des vieux chants ou *romances* populaires, dont il s'occupe à former une curieuse collection. M. Berrueta, professeur et publiciste à Salamanque, qui s'était constitué dans la presse le chroniqueur du *Cursillo burgalés*, leur a révélé quelques poètes contemporains, et en

particulier Gabriel y Galán ; l'habile peintre Santamaría leur a montré l'influence de la Castille dans l'art espagnol; M. Isidro Gil les a fait profiter de sa parfaite connaissance de l'art Burgalais; tous leur ont donné des modèles d'une langue châtiée et pure. Le Conseil de l'Université de Toulouse me permettra de me faire son interprète et d'adresser à tous nos remerciements. Nous n'oublierons jamais la sympathie qu'ils nous ont témoignée et qui s'adressait non seulement à nos jeunes gens, mais sans doute aussi à la France. Et nous devons encore des remerciements à la municipalité, au Conseil général, aux autorités de Burgos, qui se sont ingéniés à rendre plus agréable à nos jeunes gens leur séjour en Espagne. Une fête, avec lunch et concert militaire, leur a été offerte, sous la présidence de l'Alcalde, au pied de la Chartreuse de Miraflores, sous les peupliers de *Fuentes Blancas;* une course de taureaux (car nous sommes en Espagne) a même été organisée en leur honneur. J'aime à croire que cette dernière n'aura éveillé chez aucun d'eux une vocation de *torero,* mais tous ont dû voir avec plaisir les couleurs françaises, unies à celles de l'Espagne, flotter fraternellement autour de la *plaza.* Et puisque j'essaye de payer quelques dettes, je ne saurais oublier ici le directeur de l'Institut, M. Pérez Villarejo, qui nous a rendu facile notre tâche, ni M. le Dr Gómez Carcedo, qui s'est constitué le médecin volontaire de la colonie, ni M. Fernando Díez Severini, qui a rempli les fonctions de secrétaire-correspondant et s'est occupé avec zèle d'envoyer à l'avance aux intéressés les renseignements utiles, de leur procurer le logement, de les conduire et de les installer.

Les détails qui précèdent m'autorisent, je crois, à affirmer que l'œuvre entreprise par l'Université de Toulouse n'a pas été inutile et que cette première expérience est encourageante pour l'avenir. Après m'en être rendu compte par moi-même sur place, et après m'être entretenu de la campagne prochaine avec nos divers collaborateurs, je crois que nous n'aurons qu'à poursuivre dans la voie où nous nous sommes engagés. L'expérience cependant nous indique dès à présent quelques retouches et quelques améliorations nécessaires. C'est ainsi que l'organisation, à Burgos, de deux cours, l'un élémentaire, l'autre plus approfondi, est indispensable, car nos auditeurs sont de forces très diverses et ne sauraient, sans inconvénients pour les uns et pour les autres, recevoir un même et unique enseignement. La date d'ouverture des cours peut rester fixée au 5 août, mais celle de la clôture sera avancée au 12 ou 15 septembre, car les examens d'admission à l'Institut commencent à cette dernière époque. De plus, comme sanction au travail de nos étudiants, et comme attestation de leur séjour à l'étranger, il sera utile d'établir un examen final, à la suite duquel leur sera donné le diplôme attestant leur assiduité aux cours et les progrès réalisés par eux.

Enfin, je voudrais donner, dès l'an prochain, à nos cours de Burgos un premier complément : ce serait l'organisation d'un double cours de français, élémentaire et supérieur, qui serait confié à des agrégés d'espagnol ou aux plus avancés de nos étudiants. Ces cours, auxquels assisteraient gratuitement les élèves de l'Institut espagnol et toutes les personnes de la ville qui en feraient la demande, répondraient, j'en suis assuré, au vœu général, et ils nous donneraient en même temps l'occasion et le moyen de reconnaître, dans une certaine mesure, ce que les Burgalais ont fait pour nous. J'aurai l'honneur, en temps utile, de vous exposer de quelle façon, selon moi, cet enseignement devrait être organisé. L'idée a rencontré auprès de M. le Ministre de l'Instruction publique d'Espagne, auquel j'ai eu l'honneur de l'exposer, l'accueil le plus sympathique.

Je suis heureux enfin de remercier un généreux anonyme qui a bien voulu m'adresser une somme de 150 francs pour constituer une bourse en faveur de l'un des étudiants de la Faculté de Toulouse qui en serait jugé digne. Cette bourse a été donnée à Mme veuve Duffo, professeur d'espagnol aux cours de jeunes filles de Castres, candidate au certificat d'espagnol. M. Garnier, de Paris, et M. Privat, de Toulouse, nous ont gracieusement offert un nombre assez considérable de livres qui forment le premier fonds de notre bibliothèque franco-espagnole. Puisse leur généreuse initiative susciter d'autres bienfaits !

Tels sont, Monsieur le Recteur, les résultats de cette première campagne. Je ne veux pas en exagérer l'importance. Le but de notre œuvre est modeste autant que pratique. Elle se borne à assurer à nos étudiants et à tous les étudiants français les facilités nécessaires pour poursuivre avec fruit leurs études hispaniques. Je crois pouvoir dire que ce but a été atteint. Et j'ajoute que cette expérience est intéressante encore, parce que c'est la première fois, si je ne me trompe, que professeurs espagnols et français collaborent effectivement au même enseignement d'après nos programmes universitaires. Cette collaboration, que nos collègues de Bordeaux s'efforcent de réaliser pour l'enseignement supérieur, a reçu en fait, dans le domaine de l'enseignement secondaire, une première application à Madrid et à Burgos. Il ne nous est donc pas interdit de faire des vœux pour que cette simple et modeste création de l'Université de Toulouse devienne la première pierre d'un édifice plus important. La sympathie déclarée que nous avons rencontrée de toutes parts en Espagne (et dont la presse s'est faite l'écho) nous autorise à croire que le terrain est bien préparé pour une entreprise plus vaste et que l'aide ne nous manquerait pas au besoin.

Il est certain que, conformément à des traditions séculaires, la France a, vis-à-vis de l'Espagne, dans le domaine scientifique, littéraire, philologique, un rôle d'alliée à remplir. Tout ce que nous pourrons faire pour que des rivaux — dont la vigilance est éveillée

— n'usurpent point ce rôle, qui nous semble naturellement réservé, sera une œuvre de sage et prudent patriotisme. La tentative que nous avons faite, quelque humble et réduite qu'elle puisse paraître, concourt cependant à ce but. Si les diverses Universités françaises, qui y sont plus directement intéressées, et en particulier celle de Paris qui, ici comme ailleurs, devrait être la première, si le Ministère de l'Instruction publique et celui des Affaires étrangères secondaient nos efforts, peut-être réussirions-nous à créer en Espagne ce centre d'instruction international qui manque et d'où rayonnerait l'influence française. Il existe à Madrid un collège français d'enseignement primaire en pleine prospérité; n'y peut-on point souhaiter un Institut qui représente plus complètement notre génie et notre civilisation?

E. MÉRIMÉE.

L'Université d'Oviedo.

Dans la chronique de notre dernier numéro, nous avons rendu compte sommairement des fêtes du tricentenaire de la fondation de l'Université d'Oviedo. Un extrait du *Rapport présenté par M. Mérimée au Conseil de l'Université de Toulouse, sur sa délégation aux fêtes universitaires d'Oviedo*, complétera le résumé des impressions que les délégués des Universités françaises ont emportées de ces fraternelles et mémorables solennités :

« Le Conseil de l'Université de Toulouse avait bien voulu me confier la mission de représenter cette dernière aux fêtes organisées par l'Université d'Oviedo pour célébrer le troisième centenaire de sa fondation.

» Après avoir visité nos cours de vacances récemment fondés à Burgos, je me suis donc rendu à Oviedo, où les solennités du centenaire devaient avoir lieu du 20 au 30 septembre. Elles avaient attiré dans la capitale des Asturies un nombre assez considérable de représentants non seulement des Universités espagnoles, mais encore de celles d'Angleterre, des États-Unis et des pays de l'Amérique latine. Pour la France, celles de Paris (deux délégués), de Bordeaux (six délégués), de Montpellier (un délégué) et de Toulouse étaient seules représentées. Les fêtes étaient présidées, au nom de S. M. le roi Alphonse XIII et de S. A. R. le prince des Asturies, par M. Rodríguez San Pedro, ministre de l'Instruction publique, et par S. Exc. M. Pidal y Mon, directeur de l'Académie espagnole.

» Chacune de ces solennités a présenté son intérêt; mais la dernière, celle de l'Extension universitaire, a particulièrement attiré notre attention, parce qu'elle nous a permis de bien apprécier les efforts, couronnés de succès, réalisés par les professeurs d'Oviedo pour étendre

l'action de l'Université en dehors de l'enceinte un peu étroite de la capitale, à travers les Asturies et les provinces limitrophes. Dans ces riches et belles contrées, auxquelles un grand avenir économique semble réservé, les groupements industriels et les centres miniers abondent. Nous avons visité, dans les verdoyantes vallées asturiennes, tel centre de production, comme celui de Felguera, où, il y a quelques lustres, la population était insignifiante, et où se pressent actuellement dix mille ouvriers. L'action bienfaisante de l'Université pour répandre l'instruction au loin, pour élever le niveau intellectuel et moral des ouvriers, des paysans, des marins, pour envoyer des missionnaires porter la bonne parole jusqu'aux confins de la province, qu'elle dépasse même depuis quelque temps, forme la note originale qui distingue ce centre académique et constitue son caractère particulier. Depuis dix ans, l'extension universitaire vit, se développe, multiplie ses cours d'enseignement primaire, ses œuvres post-scolaires, ses colonies de vacances, où les écoliers chétifs et fatigués vont retrouver la santé au bord des flots cantabriques, parmi les pinèdes du littoral. Un groupe de professeurs intimement unis, et poursuivant le même idéal, a su, en dehors des tâches officielles, créer (ce qui est bien) et faire vivre (ce qui est mieux encore) cette institution, qui languit ailleurs, mais dont l'organisation peut être proposée comme modèle aux autres Universités d'Espagne, qui s'efforcent de l'imiter, ou même des pays voisins, qui pourraient la lui envier. Cette équipe de bons professeurs et d'excellents citoyens, les Leopoldo Alas, les Aramburu, les Sela, les Posada, les Buylla, les Altamira, les Canella, et d'autres que j'oublie, ont eu la joie, au bout de dix ans d'efforts persévérants, de voir lever et mûrir la moisson qu'ils avaient semée.

» C'est par de telles initiatives qu'ils ont réussi à donner une physionomie originale à une Université relativement moderne, puisque, fondée à la fin du XVIe siècle, elle ne fut véritablement inaugurée que le 21 septembre 1608. Le monument où elle est installée, fut construit, de 1572 à 1596, par divers architectes, dont les principaux furent Güemes Bracamonte et Juan de Rivero. Il ne manque ni de caractère ni de valeur artistique, mais il est manifestement insuffisant pour contenir à la fois l'Université, l'Institut (Lycée), le Rectorat avec ses dépendances, la station météorologique, la chapelle universitaire, les archives et la bibliothèque provinciale. Cette dernière est riche en ouvrages anciens et en incunables. L'Université, proprement dite, est loin, il est vrai, de comprendre le cadre complet des enseignements réunis d'ordinaire sous ce nom. Elle ne possède, en effet, qu'une Faculté de droit et une partie de la Faculté des sciences. Son histoire a été écrite par le Recteur actuel, M. Fermín Canella y Secades[1]. Elle

1. Un vol. x-791 pages. Oviedo, 1903, 2e édit.

a compté, parmi ses maîtres ou ses élèves, bien des hommes illustres, depuis le P. Feijóo, Campomanes, Jove-Llanos et le *divino* Argüelles jusqu'au comte de Toreno, à Leopoldo Alas, Azcárate, Pedro J. Pidal, Campoamor, Palacio Valdés, etc. Les quatre volumes jusqu'ici publiés des *Anales de la Universidad de Oviedo* (gracieusement offerts à notre bibliothèque) permettent de se rendre compte de l'activité des maîtres et aussi de celle des élèves, dont les meilleurs travaux, élaborés dans des *Séminaires*, sont publiés annuellement à côté de ceux de leurs professeurs.

» Votre délégué a été heureux de présenter en votre nom le salut et les vœux amicaux de Toulouse à l'Université d'Oviedo dans la séance inaugurale. Il a été invité gracieusement par les directeurs de l'Extension universitaire à prendre la parole dans la séance générale d'ouverture des cours, et il s'est efforcé de dire la sympathie que cette œuvre lui inspirait. Enfin, ses collègues des autres délégations françaises lui ont fait le grand honneur de le choisir pour leur interprète dans le banquet, présidé par le Ministre et le Directeur de l'Académie espagnole, qui a couronné la série des fêtes. A plusieurs reprises, il a été chargé par le Recteur et les professeurs d'Oviedo de transmettre à leurs collègues toulousains les remerciements et les vœux confraternels de l'Université asturienne.

» Il s'acquitte avec empressement de cette agréable mission, et il aime à se persuader en revanche qu'il a été votre fidèle interprète en remerciant en votre nom l'Université d'Oviedo d'une réception qui, de l'avis unanime, a dépassé en splendeur, en intérêt et en cordialité, tout ce que les intérêts étrangers pouvaient espérer ou imaginer. »

Les Missions universitaires de Bordeaux en Espagne. Les premières conférences à Oviedo et à Saragosse.

En avril dernier, une mission dont j'avais l'honneur de faire partie avec M. Georges Radet, Doyen de la Faculté des Lettres, et mon collègue Georges Cirot, fut chargée par le Conseil de l'Université, sur l'initiative de M. le Recteur Thamin, de visiter quelques Universités espagnoles : Madrid, Valladolid, Salamanque, afin d'étudier la possibilité d'un échange régulier de professeurs et d'étudiants.

Les lecteurs du *Bulletin hispanique* savent, par un rapport de M. Radet, quel fut le succès de notre voyage, comment l'idée fut accueillie partout avec la plus grande faveur par les recteurs, les doyens et les professeurs espagnols.

En septembre, le groupe de Bordelais qui assistèrent aux inoubliables fêtes du troisième centenaire de l'Université d'Oviedo, obtinrent

sans peine l'adhésion enthousiaste de leurs collègues asturiens, et, aussitôt après, les propositions que fit officiellement M. Cirot à l'Université de Saragosse furent accueillies avec un égal intérêt.

L'œuvre de l'entente universitaire franco-hispanique était fondée en principe.

Était-elle viable ?

L'Université de Bordeaux a prouvé le mouvement en marchant. Oui, l'œuvre était viable, puisqu'elle vit.

Une Commission nommée par le Conseil de l'Université a désigné les professeurs chargés de faire les premières conférences à Madrid, Valladolid, Salamanque, Saragosse et Oviedo. MM. Pitres, Doyen de la Faculté de Médecine; Moure, professeur à la même Faculté; Lorin et Lapie, professeurs à la Faculté des Lettres, doivent aller en février seulement à Madrid, à Valladolid et à Salamanque. MM. Sauvaire-Jourdan et Duguit, de la Faculté de Droit, et moi-même, désignés pour parler les premiers à Oviedo et à Saragosse, avons immédiatement accompli notre mission.

Nos conférences ont eu lieu dans l'ordre et aux dates qui suivent :

Oviedo :

30 novembre, M. Pierre Paris;

1er décembre, M. Sauvaire-Jourdan.

Saragosse :

3 décembre, M. Duguit;

6 décembre, M. Pierre Paris.

Disons tout de suite que le succès a été complet, plus grand qu'on n'osait l'espérer. Il est dû à l'idée haute et féconde d'union et de solidarité intellectuelle qui a inspiré l'œuvre, au soin que les professeurs d'Oviedo et de Saragosse ont apporté à la préparation matérielle des conférences, à leur empressement, à celui des étudiants, à celui du public très cultivé qui répondit à l'appel des Universités, aussi et surtout, il faut le dire, à la réception vraiment fraternelle que ménagèrent à leurs collègues français tous les maîtres espagnols sans exception.

Ces événements, qui marqueront, je crois, dans les annales des Universités des deux peuples, méritent qu'on en précise et qu'on en publie les détails.

M. Sauvaire-Jourdan et moi partîmes en avant-garde. Oviedo, que des liens tout récents, mais particulièrement chers, unissaient à Bordeaux, ne pouvait pas ne pas recevoir d'abord notre visite. Dès la première halte, rendue nécessaire par la longueur du voyage, M. le Recteur Canella, dont on ne réussit pas à savoir s'il est plus aimable collègue ou plus habile administrateur, ménageait une surprise aux délégués. Avertis de notre arrivée à León, M. le Directeur de l'*Instituto* (Lycée) et M. l'Alcalde nous recevaient en amis dévoués,

nous comblaient de prévenances, et nous faisaient visiter en exégètes admirablement informés les graves magnificences de la cathédrale, les curiosités artistiques et archéologiques de San Isidoro et de San Marcos, tout ce que montre ou cache de beau ou de pittoresque la fameuse capitale de royaume.

L'arrivée à Oviedo, le dimanche 29 novembre, fut une véritable joie. Le Recteur D. Fermín Canella, avec son cortège accoutumé de professeurs amis, nous attendait sur le quai de la gare. Des embrassades chaleureuses montrèrent que l'affection née au milieu des fêtes allait grandir au milieu du travail. Nous défilâmes, pour gagner les voitures, devant un groupe nombreux d'étudiants venus pour nous acclamer.

Dès lors, ce fut à l'adresse des deux délégués de Bordeaux, de la part du Recteur et des professeurs, une lutte charmante d'attentions.

On lira plus loin, dans une note de M. Sauvaire-Jourdan, comment dès ce même jour commença notre initiation à la vie universitaire, si intense, d'Oviedo, et quelle impression profonde produisit sur l'économiste de notre Faculté de Droit l'excursion en groupe aux antiques et mystérieuses églises de la montagne proche, San Miguel de Lino et Santa María de Naranco.

Les jours suivants, dans l'intervalle des conférences, furent occupés de façon non moins agréable et instructive par des visites aux monuments, surtout à l'admirable cathédrale, son cloître, ses cryptes, ses archives, ses reliques, au Musée provincial, à l'École des beaux-arts, aux Écoles normales primaires, institutions très jeunes et très vivantes, que l'Université guide et protège, aux œuvres ouvrières, fruit d'une libre et sage initiative, dont on lira l'éloge sous la plume de M. Sauvaire-Jourdan.

Partout nous servait de guide attentif et dévoué le Recteur ou quelqu'un de ses collaborateurs fidèles ; devant eux s'ouvrent toutes les portes; avec eux tout visiteur devient un hôte, un ami que l'on renseigne et documente avec une inlassable complaisance.

Mais ces charmantes promenades n'empêchaient pas de songer aux conférences, et de tout disposer pour les rendre à la fois utiles et attrayantes.

Quand je me présentai, le 30 novembre, devant la foule compacte d'auditeurs qui remplissait la grande salle de l'Extension universitaire, j'eus aussitôt la certitude de ses dispositions plus que bienveillantes. Le sujet que j'avais choisi était : *Les grottes préhistoriques à peintures et à gravures en Espagne et en France.* Un résumé imprimé de la conférence, en français et en castillan, avait été distribué à chacun des assistants ; c'était là une idée du dévoué et actif vice-recteur D. Aniceto Sela, idée très pratique, très favorablement accueillie, et dont il faut désirer que la coutume s'établisse. Les pro-

jections, dues à un habile professeur, étaient prêtes à défiler en perfection; des images fort belles d'un livre inédit, et que je devais ainsi que la plupart des clichés, les meilleurs et les plus intéressants, à l'extrême libéralité de M. Cartailhac, professeur à l'Université de Toulouse, allaient contribuer à la nette intelligence de l'exposition orale.

Après que M. le Recteur m'eut présenté en termes que son amitié et l'ardeur de son éloquence espagnole rendaient trop flatteurs, et eut exposé avec enthousiasme le but, l'utilité, l'avenir de l'*Intercambio internacional de profesores*, je commençai à parler, non sans émotion. La longue conférence fut écoutée d'un bout à l'autre dans un silence profond, par le public le plus déférent et le plus courtois que puisse rêver un professeur. Bien que dite en français, elle fut, comme on voulut bien l'affirmer, comprise presque par tout le monde, et cependant dans la salle se trouvaient un grand nombre d'ouvriers mêlés aux professeurs, aux étudiants, à l'élite instruite et lettrée de la ville, où brillaient beaucoup de dames et de jeunes filles. Le succès dépassa mes espérances, et je fus heureux de recevoir, avec les félicitations de mes collègues, celles de M. le Gouverneur civil de la province, de M. le Général commandant, de M. l'Alcalde d'Oviedo et d'autres personnages officiels.

La première bataille était gagnée. Ne l'était-elle pas d'avance dans une ville où une savante Université, toujours jeune malgré ses trois siècles, toujours à l'affût des progrès féconds, est l'âme même du peuple? A Oviedo, la chose est sûre, un orateur français peut hardiment, dans sa propre langue, aborder devant un auditoire qui l'écoutera, qui le comprendra, toutes les questions, tous les problèmes d'art, de littérature, de science, de droit.

Aussi n'y eut-il aucune surprise lorsque le lendemain, au milieu de la même affluence, M. Sauvaire-Jourdan prit la parole pour traiter ce sujet : *Organisation des forces ouvrières en France*. L'assemblée prit le plus vif intérêt aux faits et aux statistiques qu'exposa le conférencier, aussi bien qu'à ses idées très sages, ce qui ne veut pas dire timides, et à ses conseils précieux. M. Sauvaire-Jourdan eut d'ailleurs le talent de s'exprimer en une langue très pure et très simple à la fois, et le soin de parler très lentement, quoique sans froideur, en articulant et détachant comme il convenait chaque mot et chaque phrase. Il fut constamment suivi et compris. Et de cette brillante conférence, comme de l'étude qu'avait faite mon collègue du *Centre ouvrier* de la ville, de cette conférence résulta probablement que plus d'un ouvrier ou d'un bourgeois d'Oviedo fut conquis aux enseignements du professeur, mais résulta certainement que le professeur fut conquis à l'Espagne et aux études hispaniques.

Il ne restait plus qu'à célébrer la joie de ce triomphe, dû à la colla-

boration intime d'hommes qu'animait un même amour de la science, qu'inspirait un même idéal de fraternité. Ce fut l'occasion d'un banquet offert par l'Université d'Oviedo tout entière aux représentants de l'Université de Bordeaux. Là, non seulement la cuisine espagnole s'illustra de façon succulente, mais les plus délicats vins indigènes eurent, joints au champagne, de telles persuasions, que j'osai dire en mon castillan de fortune notre gratitude pour tant d'attentive et luxueuse amitié, en même temps que je conviais le *Claustro* universitaire d'Oviedo à rendre effectif l'*intercambio,* c'est-à-dire à nous envoyer à son tour, et le plus tôt possible, ses conférenciers.

Le lendemain, 2 décembre, le départ matinal provoquait les mêmes effusions cordiales qui avaient rendu si charmante l'arrivée. M. Sauvaire-Jourdan regagnait la France, tandis que j'allais rejoindre M. Duguit à Saragosse.

Je suis un hispanophile de longue date déjà, et bien que je n'eusse pas encore l'honneur de connaître personnellement mes collègues de l'Université, j'étais sûr que l'accueil de Saragosse égalerait en cordialité l'accueil d'Oviedo, et que l'œuvre aurait la même sympathie, le même éclat et le même succès en Aragon que dans les Asturies. Aussi ne fus-je pas surpris de l'enthousiasme de mon collègue bordelais, qui m'attendait sur le quai de la gare avec M. Ibarra, Doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres.

Arrivé de Bordeaux le 1er décembre, il avait été reçu à la gare, malgré l'heure tardive, par M. Moneva, professeur de droit canonique, représentant M. le Recteur Casas, et, dès le lendemain matin, il fut l'objet de toutes les prévenances et de toutes les amitiés. M. Duguit fut, au sens le plus complet et le plus agréable du mot, l'hôte de l'Université et l'hôte de la ville. M. le Recteur, accompagné de MM. Ibarra et Salmirón, Doyens des Lettres et des Sciences, de M. Gascón, professeur de droit, s'empressèrent de lui rendre visite, et toute la journée se passa en promenades, visites, agréables présentations et entretiens. L'Exposition franco-espagnole jetait alors son dernier éclat ; M. Duguit fut très aimablement associé aux fêtes de l'apothéose. Le Comité de l'Exposition offrait un banquet aux conseillers municipaux de Paris en mission près de leurs collègues de Saragosse. M. Duguit, conseiller municipal de Bordeaux, fut invité, et le Gouverneur civil de la province eut l'attention d'attacher à sa boutonnière les insignes de l'Ordre royal du Centenaire, créé par S. M. Alphonse XIII par décret du 9 juillet 1908. L'enthousiasme vibrant des convives au moment des toasts, leurs vivats à la France et à Paris, à l'Espagne et à Saragosse, témoignaient assez que l'heure était bien choisie par l'Université de Bordeaux pour jeter les bases d'une alliance intellectuelle avec une cité et un pays qui entendaient

et célébraient si bien l'entente cordiale des intérêts politiques et économiques.

Le jeudi 3, M. Duguit donna la première conférence sur ce thème : *L'évolution du mouvement syndicaliste en France.*

La salle choisie était le bel et vaste amphithéâtre de la Faculté de Médecine. C'est devant un auditoire de plus de cent personnes, composé de professeurs de l'Université, d'étudiants, d'avocats, d'intellectuels de Saragosse qu'intéressent de plus près les idées et le mouvement social, que M. Duguit a pris la parole.

MM. les professeurs de Saragosse et le conférencier avaient tenu à ce que la première conférence française fût vraiment une conférence d'enseignement supérieur ; on voulait de part et d'autre faire une épreuve, et savoir si les plus hautes questions de philosophie, de sociologie, de droit, de science, en un mot, scientifiquement traitées, pouvaient attirer et retenir un public attentif, je veux dire un auditoire capable de comprendre une telle conférence dite en français. Il faut noter d'ailleurs que Saragosse n'a pas, comme Oviedo, d'extension universitaire, que les dames n'étaient pas invitées, et que les dernières réjouissances de l'Exposition et les obligations qu'elles imposaient à beaucoup de personnes, devaient restreindre le nombre des auditeurs.

L'épreuve a été concluante. J'ai eu le regret d'arriver trop tard pour entendre M. Duguit, mais les échos de sa parole n'étaient pas encore affaiblis. M. Duguit, que recommandaient exceptionnellement sa compétence, son autorité. et le renom qu'ont en Espagne ses idées et ses livres, a été compris et goûté de tous et très chaleureusement applaudi. Il s'est senti, pendant une heure, en communication parfaite et intime avec l'assemblée. Son succès a été très vif et très personnel, et vraiment il faut proclamer qu'il a donné vie à l'union de Saragosse et de Bordeaux.

Je devais, à deux jours de là, bénéficier d'un si heureux début et profiter de la faveur conquise par mon brillant collègue. Cependant, entre les deux conférences, le temps fut bien employé. Le vendredi 4 fut particulièrement occupé à la visite de la section rétrospective de l'art aragonais à l'Exposition. D'aimables collègues, très fins connaisseurs et religieusement épris de toute cette vieille gloire nationale, nous firent les honneurs des merveilles réunies pour un temps en un splendide palais : peintures, tapisseries, étincelantes orfèvreries. Ce furent des heures d'exquises jouissances, telles que j'en goûtai jadis au somptueux Musée de Vich en Catalogne, telles que je devais en goûter quelques jours après au nouveau Musée municipal de Barcelone, ce chef-d'œuvre d'un fastueux Ayuntamiento.

A dix heures, nous assistâmes à la séance officielle de clôture de l'Exposition. Dans la superbe salle des fêtes, où se pressait une très élégante assistance, nous eûmes la joie, pendant deux heures, d'en-

tendre célébrer, en même temps que l'Espagne que nous aimons, notre France, dont les étrangers pensent et disent heureusement plus de bien que nous n'en disons nous-mêmes de mal.

Le soir, grand dîner offert par le Comité de l'Exposition au Ministre des travaux publics. M. Paraíso, le populaire organisateur et promoteur de la grandiose Exposition, manifestation à jamais mémorable d'amitié franco-espagnole, président du festin, avait eu la délicatesse d'inviter les délégués bordelais. M. Duguit seul put accepter, et cette soirée aviva son impression, déjà si forte, que l'Espagne du Nord est en incessant progrès, qu'elle est ouverte à toutes les belles et justes idées modernes, qu'elle sait concevoir et mener à bonne fin les entreprises les plus ardues, enfin que la France, au delà des Pyrénées, est vraiment aimée comme une sœur.

Le lendemain samedi, autre manifestation particulièrement touchante de la bonne confraternité qui nous lie désormais à l'Université de Saragosse : un grand banquet, sous la présidence du Recteur, rassemblait autour des deux professeurs bordelais presque tous les universitaires de Saragosse. La Directrice de l'École normale et des maîtresses qu'une aimable pensée désirait associer à cette fête, avaient, par disgrâce, été forcées de s'excuser. Le menu était délicat et riche; nous nous sentions entourés de vrais amis, en absolue communion de sentiments et d'idées avec nous ; aussi les toasts furent-ils particulièrement émus. Aux souhaits de bienvenue exprimés par M. le Recteur avec cette éloquence du cœur dont nos voisins ont le secret, je répondis d'abord en quelques phrases espagnoles dont la sincérité fit oublier les graves incorrections de grammaire; puis, M. Duguit, en une élégante et chaude allocution, remercia comme moi Saragosse de son accueil, et invita officiellement nos collègues à se faire bientôt applaudir à Bordeaux. On but au succès présent de l'œuvre internationale, à son développement, à sa vie durable, à ses succès futurs. Enfin, j'eus le grand honneur de recevoir à mon tour, de la main de M. le Recteur, les insignes de l'Ordre du Centenaire, où se détache, sur une artistique médaille d'argent, l'image héroïque de Palafox. N'est-ce pas un heureux symbole, cette cérémonie qui réunit dans la paix et la joie, après un siècle, les descendants des glorieux ennemis, et fait briller l'image de Palafox sur la poitrine d'un arrière-petit-neveu du général Paris, gouverneur, au nom de Napoléon Ier, de l'Aragon et de la Catalogne?

Comme les professeurs d'Oviedo nous avaient fait les honneurs de leur ville, deux jeunes collègues de Saragosse, tout particulièrement qualifiés pour nous servir de ciceroni, nous initièrent à toutes les beautés de l'admirable cité du Pilar; à nos yeux se révélèrent des trésors d'art inconnus ou inaccessibles aux simples protégés de Baedeker ou de Joanne, et nous pûmes aussi visiter en touristes

amusés les coins et recoins si pittoresques des quartiers populaires. Ce furent des excursions pleines d'imprévu et de charme que nous ne pourrons pas oublier.

Cependant, l'heure de ma conférence était arrivée. Par une coïncidence qui prouverait l'intelligence du hasard, elle s'ouvrait juste au moment où éclataient les premières mines du tunnel international de Canfranc, en présence des ministres des Travaux publics de France et d'Espagne. Malgré cette cérémonie, qui avait éloigné bien des personnes de Saragosse ; malgré les fêtes qui retenaient la foule à l'Exposition en ce dernier dimanche, le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine contenait un public nombreux et choisi.

Le sujet fut le même que j'avais déjà traité à Oviedo. Il m'avait paru utile d'attirer, à Saragosse comme à Oviedo, l'attention sur les gravures et peintures des grottes préhistoriques au moment où, dans les monts du Haut-Aragon comme dans les monts Cantabres, se font des découvertes sensationnelles.

Grâce aux belles gravures inédites, grâce aux clichés de M. Cartailhac, habilement projetés par M. le professeur de physique de la Faculté des Sciences, les descriptions et les explications du conférencier furent écoutées avec le plus gracieux intérêt, et, je crois pouvoir l'affirmer, comprises de tous. Du reste, en l'absence de M. le Recteur Casas, retenu auprès d'un de ses fils par les plus douloureuses inquiétudes, et qui néanmoins avait tenu à m'exprimer lui-même ses regrets avant la conférence, M. le Doyen Ibarra m'avait présenté à l'auditoire et avait parlé de mes travaux en termes d'une telle indulgence que la bienveillance m'était acquise et le succès assuré par avance.

M. Duguit était parti la veille pour Madrid ; je pouvais à mon tour partir pour Barcelone. A Saragosse comme à Oviedo, l'œuvre était fondée. Il devenait de plus en plus certain qu'elle pourrait vivre de la même vie utile dans les autres centres universitaires espagnols. La campagne d'hiver était déjà préparée pour Madrid et Valladolid ; on allait la préparer pour Salamanque.

A Madrid, M. Duguit put en régler les derniers détails. M. le Ministre de l'Instruction publique, M. le Recteur, MM. les Doyens de l'Université, quelques professeurs spécialement autorisés voulurent bien lui confirmer l'intérêt qu'ils prenaient, depuis les premières ouvertures de l'Université de Bordeaux, à l'institution nouvelle. Nos collègues, au début de février, trouveront à Madrid, Valladolid et Salamanque les mêmes sympathies que nous avons reçues à Oviedo et à Saragosse, et que l'Université de Bordeaux est toute prête à rendre avec usure.

Quant à Barcelone, j'y étais appelé par la *Junta* administrative du Musée municipal. Je devais y donner, dans la magnifique salle de la Reine-Régente, au Palais des beaux-arts, une conférence sur la céra-

mique ibérique, et le très brillant auditoire qui l'écouta voulut bien me témoigner sa faveur. Mais c'était là une conférence extra-universitaire dont je ne puis parler qu'incidemment.

Du moins, je profitai de mon séjour à Barcelone pour visiter officiellement M. le Recteur de l'Université. L'idée de l'échange de professeurs et d'étudiants, que je lui soumis, ne pouvait qu'être approuvée à l'instant, sans discussion, par le chef supérieur de l'Université d'une ville puissante et ardente au progrès comme Barcelone; elle ne pouvait que séduire les professeurs jeunes et enthousiastes avec lesquels une amitié aussi active qu'intelligente et dévouée m'avait ménagé un entretien.

Aussi l'alliance, à l'heure où j'écris, est-elle sans doute conclue officiellement, et nos délégués parleront, dès le printemps, dans la capitale catalane.

Ainsi, l'Université de Bordeaux peut se louer sans réserve de son initiative. Celle-ci n'allait pas sans quelque hardiesse. Aucune objection ne s'opposait au principe de l'échange; mais était-il possible de surmonter nombre de difficultés pratiques? L'expérience est faite et elle est concluante.

Ce qui eût été très malaisé, impossible peut-être en un autre pays, la noble ardeur, le désintéressement scientifique, les chevaleresques sentiments d'hospitalité et de solidarité des Universités espagnoles l'ont rendu tout simple et facile.

Mais telle qu'elle est, après notre voyage, l'œuvre est encore incomplète. Elle n'aura toute sa force, tout son effet, toute sa valeur, que le jour où, dans nos amphithéâtres largement ouverts, les maîtres espagnols viendront à leur tour nous parler de leurs études, de leurs recherches, nous intéresser à leurs idées.

Ce jour-là, j'en ai l'assurance, viendra sans tarder. Il marquera une date heureuse pour l'Université de Bordeaux, je dis plus, pour les Universités de France.

Pierre PARIS.

* * *

Comme il arrive souvent lorsqu'on se mêle d'instruire les autres, j'aurai certainement, à Oviedo, plus appris que mes auditeurs.

D'abord nos collègues d'Oviedo, par leur courtoisie, leur cordialité, ne m'ont pas seulement fait passer des heures exquises; leur conversation m'a appris une infinité de choses sur l'organisation de l'enseignement dans leur pays, sur la littérature économique espagnole, sur le développement industriel de la province des Asturies et de celle de Santander. Les relations avec les Universités espagnoles rendront

aux professeurs bordelais, à quelque branche qu'ils appartiennent, d'inappréciables services pour leurs études.

Mais j'ai été surtout intéressé par l'œuvre d'extension universitaire qui est à Oviedo, au point de vue social, la véritable curiosité. Vieille de onze ans, ne cessant pas de se développer, reposant fortement sur des cours fermés réguliers de chaque soir, nommés *Cours populaires*, auxquels s'ajoutent des conférences sur les sujets les plus divers, rayonnant sur tous les centres industriels de la région, Gijon, Avilés, Sama, Trubia, Mieres, etc., jusqu'à Santander et Bilbao, cette œuvre mérite d'être célèbre.

Les *Cours populaires* en sont la partie la plus originale. Créés depuis sept ans, leur organisation et leur programme ont beaucoup varié. En 1907-1908 ils portaient sur les matières suivantes : arithmétique, géométrie, physique, sciences naturelles, littérature, droit politique, musique, histoire contemporaine, français. L'enseignement dure environ 6 mois, du 15 octobre au 15 avril. Les neuf cours sont répartis, par groupes de trois, en trois périodes de deux mois et chacun comporte deux leçons par semaine, de 6 heures à 7 heures, dans les salles de l'Université. Les auditeurs sont immatriculés, mais gratuitement; en 1907-1908 il y a eu 77 inscrits dont les Annales de l'Université d'Oviedo publient les noms. La plupart sont des ouvriers. Ils se réunissent souvent le dimanche pour des excursions collectives auxquelles se joignent des professeurs et des étudiants. Le jour même de notre arrivée, mon collègue M. Pierre Paris et moi avons pu prendre part à une excursion de ce genre, aux vieilles églises de Naranco, sur le flanc de la montagne, près d'Oviedo.

Ajoutez à cela : une trentaine de conférences publiques chaque jeudi soir à l'Université; une trentaine de conférences ou lectures chaque vendredi au *Centre ouvrier;* un grand nombre de conférences le samedi soir et le dimanche dans les centres industriels de la région, et vous aurez une idée de l'œuvre que représente cette admirable extension universitaire.

Elle a su éviter tous les écueils où ont sombré nos Universités populaires. Elle s'est créée modestement, sans fracas, et s'est développée peu à peu, sagement. Elle a su tenir à l'écart les hommes sans scrupules qui ne voient dans des œuvres de ce genre qu'un moyen de se pousser; comme le dit M. Sela, le dévoué secrétaire général, dans son rapport pour 1907, «ceux qui s'y sont consacrés ne l'ont pas fait dans un désir de notoriété, ni pour obtenir de l'avancement dans leur carrière, ni pour arriver à une position politique ou à quelque emploi administratif. Aucun d'eux n'en a tiré un profit personnel, si ce n'est l'avantage de compléter sa propre éducation. » L'extension universitaire d'Oviedo a su garder aussi la plus loyale neutralité politique et religieuse. Créée par des professeurs de l'Université offi-

cielle, restant sous la dépendance de celle-ci, vivant dans sa maison, elle ne s'est pas transformée en une œuvre de parti, ni même en une tribune où parleraient successivement tous les partis : elle est purement et dignement une œuvre d'enseignement. « Royalistes et républicains, » écrit M. Sela, « individualistes et socialistes, libéraux et interventionnistes, tous nous vivons ici en une atmosphère de courtoisie et de tolérance. »

Mais il y a dans cette œuvre quelque chose qui est pour nous plus étonnant encore que tout le reste : c'est qu'elle atteint vraiment le monde ouvrier, ou du moins l'élite du monde ouvrier. Parmi toutes les choses dont ont manqué nos Universités populaires, celle qui leur a toujours fait le plus défaut, presque partout, c'est le public ouvrier. A Oviedo, tous les chefs du mouvement ouvrier sont des élèves de l'Université : conseillers municipaux socialistes, gérant de la Coopérative ouvrière, président et administrateurs du *Centro de Sociedades obreras,* secrétaires de syndicats. Ils étaient parmi les 60 à 70 ouvriers qui ont fait avec nous le dimanche cette promenade aux vieilles églises sur le coteau — par les prés encore verts, le long des *horreos* et des *paneras* [1] que les tresses de maïs revêtaient, jusqu'à mi-jambes, de lourdes chapes dorées, avec la chaîne cantabrique fermant l'horizon au-dessus des vallées embrumées — et qui restera pour moi le souvenir le plus exquis et le plus instructif de mon voyage. Je les ai retrouvés aussi lorsque j'ai visité avec le professeur Altamira le *Centro de Sociedades obreras.* Les syndicats socialistes d'Oviedo ont fait ce tour de force, dans une ville de 48,000 habitants, de trouver chez leurs membres les 50,000 piécettes qui ont été nécessaires pour construire cette sorte de Maison du Peuple, où ils sont entièrement chez eux. A Bordeaux, malgré ses 250,000 habitants, les ouvriers en ont-ils fait autant? Il n'est pas téméraire de penser que dans le succès de cet effort remarquable l'Université est pour quelque chose, puisque la plupart des hommes qui dirigent les œuvres ouvrières d'Oviedo subissent l'influence intellectuelle et morale de l'extension universitaire.

L'Université d'Oviedo, en sortant ainsi de sa tâche officielle, en brisant les moules traditionnels de son enseignement, aura fait œuvre vivante et féconde. La région où elle se trouve subit depuis quinze ans une transformation complète; ses prodigieuses richesses minérales sont de plus en plus mises en exploitation ; mines, hauts-fourneaux, fabriques de produits chimiques, se créent de toutes parts. Cette région appelée à un si bel avenir industriel jouera probablement, avec la Catalogne, dans le mouvement de renaissance intellectuelle qui se dessine en Espagne, le rôle que la Lombardie a joué dans l'Italie contemporaine. Une belle et noble tâche s'ouvre ainsi devant l'Univer-

1. Petits greniers montés sur quatre ou six pieds de pierre.

sité d'Oviedo. Elle a su le comprendre et, ce qui vaut mieux, elle a réussi à créer l'instrument qui permettra d'ajouter aux progrès matériels dus à l'industrie, les progrès intellectuels sans lesquels il n'y a pas de vraie civilisation.

Voilà donc ce que j'aurai appris à Oviedo. En regard, ce que mes auditeurs auront appris de moi me paraît assez mince, mais a cependant quelque intérêt.

Il y a d'abord l'utilité très considérable que peuvent avoir des conférences en français dans un pays où tant de gens apprennent notre langue. La venue *régulière* de conférenciers y est un moyen d'en propager le goût et la connaissance.

Le sujet que j'ai traité (Organisation des forces ouvrières en France) présentait en outre un intérêt particulier pour les ouvriers d'Oviedo. Ceux mêmes qui n'y assistaient pas ou qui ne comprenaient pas le français auront pu en profiter, car des notes très complètes ont été prises pour eux. Il leur est utile de connaître les principales fautes qui ont été commises en France au point de vue de l'organisation des forces ouvrières : la longue indifférence des milieux socialistes français pour les syndicats après la loi de 1884; le développement artificiel et fâcheux de ces groupements interprofessionnels condamnés fatalement à l'insuccès et que nous appelons les Bourses du travail; la faute commise par les syndicalistes français de laisser la mutualité se développer à part, en dehors des groupements professionnels, privant ceux-ci de cet instrument de discipline et de cohésion syndicales que les *benefits* sont pour les *trade-unions* anglaises.

Les progrès récents de l'organisation ouvrière en France les intéressent aussi. La Confédération générale du travail a rendu à la classe ouvrière deux services inestimables. Elle a détourné les ouvriers de l'action politique; elle leur a donné une haine salutaire pour les politiciens, les convainquant que l'« émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » : par là, elle les a poussés fortement vers l'action syndicaliste. En outre, en offrant un terrain favorable au développement des grandes fédérations professionnelles, elle a fait passer au second plan et en quelque sorte éteint les Bourses du travail. La lutte qui se livre au sein de la Confédération entre les « réformistes » et les « anarchistes » intéresse enfin les ouvriers espagnols qui connaissent les mêmes divisions. Tandis que la Catalogne, en effet, représente surtout l'élément anarchiste, dans la région d'Oviedo (Asturies, province de Santander) ce sont au contraire les socialistes (nous dirions les réformistes) qui l'emportent. Seulement en Espagne, grâce à un règlement électoral qui tient compte du nombre des ouvriers syndiqués, l'Union générale (*Union general de trabajadores*), à la différence de notre Confédération, est aux mains des socialistes, c'est-à-dire de l'élément modéré.

Pour terminer, je dirai que je reviens avec la ferme volonté d'entretenir et de resserrer les relations charmantes et profitables que j'ai nouées pendant ces quelques jours avec nos collègues d'Oviedo, de m'occuper de questions espagnoles de ma spécialité, et de retourner en Espagne aussi souvent qu'il me sera possible.

Si l'œuvre créée par l'Université de Bordeaux réussit à inspirer les mêmes sentiments chaque année à une douzaine de professeurs français et à tourner de même vers la France un même nombre de professeurs espagnols, on peut dire qu'elle n'aura pas été inutile pour les Universités françaises et pour la France.

F. SAUVAIRE-JOURDAN.

L'Université de Bordeaux et les conférences d'Espagne.

La deuxième série des conférences de l'Entente universitaire franco-hispanique comportait le programme suivant :

VALLADOLID. — Lundi 1er février : M. Henri Lorin, *L'œuvre française dans l'Afrique du Nord.*

Mardi 2 février : M. le docteur Pitres, *Le dédoublement conscient de la personnalité.*

MADRID. — Jeudi 4 février : M. Henri Lorin, *Ce que l'Espagne a fondé en Amérique.*

Vendredi 5 février : — M. le docteur Moure, *Hygiène de la voix.*

Samedi 6 février : M. Paul Lapie, *Le caractère des peuples de l'Afrique du Nord.*

SALAMANQUE. — Lundi 8 février : M. le docteur Pitres, *L'automatisme ambulatoire et ses variétés cliniques.*

Mardi 9 février : M. Paul Lapie, *La famille française.*

Partout, la délégation des professeurs de l'Université de Bordeaux, qui avait à sa tête M. le recteur Thamin, a reçu l'accueil le plus chaleureux [1]. Les conférenciers ont été entourés, applaudis, choyés, comme on sait le faire en Espagne. Ils rapportent tous de leur voyage un souvenir ému et reconnaissant, le sentiment très net que l'œuvre commencée doit se poursuivre, le désir cordial de répondre dans la mesure de leurs forces à la magnifique hospitalité castillane.

Oviedo et Saragosse, qui ont reçu nos premiers orateurs, seront aussi les premières à nous rendre notre visite. M. le recteur Canella et M. le professeur Altamira, MM. les professeurs de Valle Ameno et José Gascón nous annoncent leur venue. Nous serons heureux d'entendre et d'acclamer à notre tour nos chers amis Asturiens et Aragonais.

G. R.

1. La presse des deux pays a donné le détail quotidien des réceptions.

BIBLIOGRAPHIE

José Salarrullana de Dios, *Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragón.* Tomo III. *Documentos correspondientes al reinado de Sancio Ramires* (vol. I) *(1063-1094).* Zaragoza, tip. de Escar, 1907 ; 267 p. in-8.

Le *Bulletin hispanique* (1905, p. 71) a rendu compte du tome I de cette collection, dû à M. Eduardo Ibarra, et comprenant les documents du temps de Ramiro I. Ce volume-ci nous donne les documents du règne suivant, d'après les chartes de San Juan de la Peña conservées à l'*Archivo histórico nacional,* et deux recueils d'époques différentes *(Libro gótico* et *Liber privilegiorum),* qui ont fourni des variantes et permis de combler des lacunes.

Comme M. Ibarra, M. Salarrullana a mis à la fin de son volume un index des noms propres et un index géographique.

Son procédé de transcription diffère en ce qu'il corrige la ponctuation et la modernise et en ce qu'il met des majuscules à tous les noms propres : satisfaction à l'humaine paresse. M. Ibarra avait préféré donner la reproduction exacte, même pour ce genre de détails, et conserver *el sabor de época,* satisfaction à laquelle il juge son lecteur plus sensible. Je sais des érudits très autorisés qui préféreront la méthode de M. Salarrullana : les textes ainsi présentés sont bien plus aisément intelligibles; et il est toujours loisible, au surplus, de corriger la ponctuation si on la croit mal établie. Pourtant, de telles publications n'étant guère destinées à être compulsées que par des lecteurs compétents, la méthode de M. Ibarra ne peut présenter d'inconvénients sérieux pour la facilité de la lecture. Et elle a l'avantage d'une exactitude matérielle plus absolue : fétichisme, si l'on veut, cela vaut mieux que l'excès de libéralisme en pareille matière. Au fond, l'idéal serait de publier les documents en fac-similé, chose si courante et si peu coûteuse aujourd'hui, et d'y joindre une transcription comme celle de M. Salarrullana. Il est même regrettable que dans ces deux volumes pas un document ne soit reproduit de cette façon.

M. Salarrullana a eu, on vient de le voir, la très louable préoccupation de rendre moins rébarbative la lecture de ses documents; il a eu encore la prévenance (qui ne lui en saurait gré?) d'indiquer dans son introduction les renseignements qui s'en dégagent.

Manque un glossaire. Mais le laborieux doyen de la Faculté des lettres de Saragosse nous a promis un glossaire général des documents

que comprendra cette collection (règnes de Ramiro I à Ramiro II inclusivement). Espérons qu'il n'oubliera pas sa promesse. G. C.

R. Menéndez Pidal, *Cantar de mio Cid,* texto, gramática y vocabulario; obra premiada por la Real Academia Española, I. — Madrid, Bailly-Baillière é hijos, 1908; 1 vol. gr. in-8°, 420 p.

Les nécessités du tirage ne nous permettent pas de consacrer à l'ouvrage capital dont le titre précède l'étude approfondie qu'il mérite; nous voulons cependant, dès aujourd'hui, le signaler à l'attention de nos lecteurs. On sait qu'en 1898, M. Pidal publiait le texte du Cid sous le titre de *Poema del Cid*. Six ans auparavant, il avait soumis le présent ouvrage, dans sa première rédaction, à un concours ouvert par l'Académie Espagnole, qui le couronna le 7 février 1895. Différentes causes en retardèrent la publication jusqu'en 1908. Dans l'intervalle parurent les travaux, relatifs au *Cantar,* de E. Lidforss, de Koerbs, de Araujo, de J. Cornu, de Baist, de Beer, de Ford, de Huntington, de Staaf, de E. de Hinojosa et d'autres, sans parler des propres travaux de l'auteur sur les *Crónicas,* apparentées de si près, dans certaines de leurs parties, avec le vieux poème. Tous ces matériaux jetaient sur quelques points des lumières nouvelles, qui forcèrent M. Pidal à remanier complètement son premier travail, tout en en conservant le plan et la disposition. C'est le résultat de cette patiente étude d'ensemble, en ce qui concerne la critique du texte et la grammaire, que l'auteur nous présente aujourd'hui. Le vocabulaire suivra sous peu : il comprendra une étude lexicographique, appuyée sur la comparaison avec d'autres textes analogues, et un commentaire archéologique, illustré, quand besoin sera, de reproductions photographiques.

La première partie du présent volume (p. 1-139) se compose d'abord d'une étude sur l'unique manuscrit connu, qui appartient actuellement, comme l'on sait, à D. Alejandro Pidal. Après discussion minutieuse des questions délicates que soulève l'étude paléographique, M. Pidal en arrive à des conclusions qui confirment une opinion d'ailleurs assez généralement adoptée maintenant : la copie que nous possédons, œuvre d'un *Per Abbat* inconnu, date très probablement de 1307, car l'*explicit* est bien celui de cette copie et non celui de l'original copié. Le dernier *C* de la date *(M. C. C.* [*C*] *XL. V)* aurait été gratté, peut-être dès le XIVe siècle. Quant à la date de l'œuvre originale, il faut, comme beaucoup de critiques l'avaient fait déjà, la fixer vers le milieu du XIIe siècle, et plus exactement, entre 1140 et 1157.

MM. Cornu, Ristori, et bien d'autres avec eux, estimaient, pour des raisons diverses, puisées souvent dans le texte lui-même, que ce dernier avait dû se transmettre oralement de jongleur en jongleur. M. Pidal apporte, contrairement à leur opinion, une série de preuves,

qui paraissent très convaincantes en ce qui concerne la copie de 1307: elle a été faite d'après un texte *écrit*. L'auteur va plus loin. Il estime probable qu'il n'y eut entre l'original, écrit également, et le texte de Per Abbat que deux copies, assez antiques et assez fidèles. Il va de soi que cette conclusion est extrêmement importante pour la fixation du texte, puisqu'elle écarte les restitutions hypothétiques que justifieraient, en une certaine mesure, des variantes dues aux incertitudes de mémoire des récitants; elle n'autorise qu'à retrouver mécaniquement, sous les formes modernisées, les archaïsmes qui d'ailleurs, malgré tout, se sont souvent conservés. Aussi le critérium de M. Pidal est-il essentiellement conservateur et respectueux du texte.

Pour ce délicat travail de correction d'un manuscrit unique, plusieurs secours se présentent. En premier lieu, la localisation des noms géographiques du *Cantar* et la détermination du dialecte employé. M. Pidal examine les diverses hypothèses émises antérieurement sur ce point. Il écarte résolument les opinions favorables à une rédaction influencée par la proximité du catalan, du provençal ou de l'asturien. Mais il faut préciser davantage. Et pour cela l'étude des trois itinéraires décrits dans le poème sera utile, en ce sens qu'elle permettra de déterminer quelle est la région la mieux connue par l'auteur, par suite, celle dont il est originaire, et enfin la forme spéciale du dialecte qu'il devait parler; méthode assurément très ingénieuse, et suivie avec une rigueur, une connaissance du texte et de la topographie, une conscience scientifique au-dessus de tout éloge, mais qui, malgré tout, laissera peut-être subsister quelques doutes dans certains esprits. Car, alors même que l'on arriverait (comme il nous paraît certain que l'auteur y est arrivé) à une conclusion définitive sur le premier de ces postulats (la région familière au poète), il n'est pas absolument évident que celle-là entraîne les deux autres. En d'autres termes, si la partie sud-est de l'actuelle vieille Castille (province de Soria), et, plus précisément, la région de Medinaceli, de San Esteban de Gormaz et de Berlanga sont manifestement familières à l'auteur du *Cantar*, il n'est pas, de toute nécessité, évident que le premier rédacteur soit né dans ce territoire, ni qu'il y ait composé son *cantar*. M. Pidal, d'ailleurs, avoue que pour la correction du texte ou la constatation d'aragonésismes dans ce dernier, les conclusions précédentes ne fournissent aucune lumière, quoique dans la région décrite devait être sensible, au temps de la première rédaction, l'influence du dialecte aragonais.

Toute cette discussion, préparée sur le terrain même, à la vue directe des lieux, illustrée par de nombreuses vues photographiques sensiblement plus probantes et mieux choisies que celles de Huntington, est un modèle de logique et de conscience. La détermination du *Robredo de Corpes* en particulier est des plus ingénieuses. Ce Robredo ne serait point celui qui est actuellement connu sous ce

nom, à 10 kilomètres au sud d'Atienza (car cette localisation est en complète contradiction avec les données du poème), mais un autre Robledo, voisin de Castillejo, à 25 kilomètres à l'ouest de San Esteban. Déjà, Bello avait émis, à ce sujet, une vague hypothèse. M. Pidal lui donne toute vraisemblance en alléguant une donation de 914 (où figure, entre parenthèses, un nouveau Per Abad), dans laquelle est mentionné, en cette même contrée de Castillejo de Robledo, un lieu dit *Corpes*. Et ainsi, disparaissent les difficultés topographiques suscitées par l'autre Robledo de Corpes, celui de la province de Guadalajara.

J'avoue que jusqu'ici l'hypothèse, défendue entre autres par R. Beer, qui place à San Pedro de Cardeña la rédaction, ou pour parler plus exactement, l'inspiration du *Cantar*, m'avait paru bien séduisante, non seulement parce que les monastères castillans de la première époque semblent bien en réalité avoir été les centres de tout le mouvement littéraire et épique, mais encore parce que Cardeña occupe une place relativement importante dans le *Cantar* (au moins 200 vers) comme dans la vie ou la légende du Cid lui-même; que la préoccupation de rattacher au monastère la mémoire du héros et du bienfaiteur y apparaît plusieurs fois, et que l'auteur y a placé l'une des scènes les plus belles de son poème (les adieux de Rodrigue et de Chimène), scène qui sans doute devait forcément se passer en cet endroit, mais sur laquelle il insiste avec un plaisir évident. M. Pidal s'efforce de nous enlever toute illusion sur ce point : « Cardeña figure dans le *Cantar*, dit-il, non par suite de l'affection particulière que l'auteur lui avait vouée, mais parce qu'il fallait nécessairement qu'il figurât dans le récit, comme Valence ou Bivar. » Le lecteur jugera s'il est complètement arrivé à en faire la preuve, mais il remarquera que l'hypothèse (car ce ne peut en être qu'une jusqu'ici) de Beer ne s'opposerait nullement à ce que l'auteur du *Cantar* ait eu une connaissance personnelle très précise de la région de Medinaceli et San Esteban de Gormaz et qu'il eût cependant habité Cardeña. L'argument le plus fort contre Cardeña est encore l'ignorance du nom de l'Abbé contemporain du Cid, que le jongleur nomme *Sancho,* au lieu de *Sisebuto*. Cette ignorance (si vraiment il n'y a point là quelque corruption du texte primitif) est d'ailleurs inexplicable de la part du chantre du Cid, quel qu'il soit, fût-il né à Medina, à San Esteban ou à Berlanga.

Plus épineuse encore que le problème géographique, plus importante aussi, est la question de la métrique. On formerait un gros volume de tout ce qui a été écrit à ce sujet, mais sa lecture, je le crains, ne laisserait que des idées bien confuses dans l'esprit du lecteur. La plupart de ceux qui ont étudié la question partent de l'un des deux postulats suivants : Le vers est réellement mesuré syllabiquement,

1° soit sur un type unique, l'alexandrin (Diez, F. Wolf, etc.), ou l'octosyllabe (Cornu), 2° soit sur plusieurs types mêlés dans des proportions variables (Bello, Damas-Hinard, Restori, Saroïhandy, etc.). Contrairement à cette théorie, M. Pidal adopte, en la précisant et en la renforçant, celle esquissée par G. Baist, dans le *Grundriss d. rom. Philol.* (II, II, 389-90), à savoir, celle de l'irrégularité originelle de la mesure, qui n'était pas « *a sillavas cuntadas* ». Il énumère toutes les raisons qui démontrent cette irrégularité métrique, ou plutôt cette absence de mètre précis, raisons qui vaudraient également pour le *Rodrigo* et pour le *Cantar* des Infants de Lara, tel que l'on peut le reconstituer fragmentairement. Cette conclusion négative ne dispense pas d'ailleurs de l'étude de la phrase métrique, terminée et distinguée nettement par l'assonance et coupée, vers le milieu, d'une pause ou césure. Cette étude, l'auteur l'a faite d'une manière complète pour 987 vers, et il arrive à déterminer ainsi dix classes d'hémistiches, combinés en cinquante-deux espèces de vers (tableau des pp. 90-91). De ces hémistiches, le plus fréquent de beaucoup est l'heptasyllabe (680 vers sur 987). Vient ensuite l'octosyllabe (494). Que si l'on considère maintenant l'ensemble du vers formé par deux hémistiches, les types les plus communs sont celui de 7 + 7 (15,19 o/o), de 6 + 7 (12,15 o/o) et de 7 + 8 (11,34 o/o). On constatera que le second hémistiche est souvent plus long que le premier (malgré de nombreuses exceptions), ce qui semble conduire naturellement à l'octosyllabisme, prédominant dans le *Rodrigo* et les *Infantes*, et triomphant dans le romance. Inutile d'ajouter que la théorie de l'*amétrie* du vers rend à peu près vaine toute tentative d'émendation fondée sur la mesure.

Les assonances offrent un champ d'études plus solide. Après avoir énuméré une à une toutes les déformations d'assonances dues aux copistes, M. Pidal formule les principales règles que le poète suivait, selon lui, dans le changement des assonances des séries consécutives. Ce sont les transitions et les diverses phases d'un discours qui provoquent le plus souvent ces changements. Quant aux prétendus vers *sueltos*, et aux vers léonins (admis les uns et les autres par Restori), et aux distiques, il n'y faut voir que des erreurs des copistes. Voici le résumé de la doctrine de M. Pidal en ce qui concerne les assonances : 1° L'assonance, dans le *Cantar*, exige l'égalité des voyelles tonique et finale. Seules les trois assonances aiguës *á, ó, í* admettent une assonance correspondante, constituée par ces mêmes voyelles toniques suivies d'une e (*pádre, pendónes, Esídre*) et reçoivent alors la compensation paragogique : *alaudáre*, etc. — 2° La diphtongue accentuée ne compte dans l'assonance que pour la voyelle accentuée, la diphtongue atone, que pour la voyelle la plus ouverte : *áuze* = *á; água* = *á-a*. — 3° La voyelle postonique interne ne compte pas : *cárcava* = *á-a*. — 4° Si l'on

divise le poème en trois *cantares* (de l'exil, — des noces, — de Corpes), le nombre moyen des vers constituant les séries assonantées est respectivement de 17 pour le premier, de 25 pour le second, de 35 pour le troisième. D'ailleurs cette différence n'autorise en aucune façon à supposer des auteurs différents pour ces diverses parties, mais tout au plus une évolution de l'auteur dans sa propre méthode. — 5° Les assonances les plus fréquentes sont, dans l'ordre suivant : *ó, á, á-o, á-a, í-a, í-o, í, é-a, é-o, ó-a, ó-o,* ces quatre dernières très rares.

Il reste à parler des rapports que le *Cantar* offre avec les Chroniques, sujet dans lequel l'auteur est particulièrement versé, on le sait, et qu'il avait étudié spécialement dans son article célèbre : *El poema del Cid y las crónicas generales* (*Rev. hisp.*, V, p. 435 et suiv.). C'est cet article, mais revu et corrigé, qui forme le dernier chapitre de l'étude. Nous n'en rappellerons ici que les conclusions principales. La *Première Chronique générale* (rédigée vers 1289 pour la partie correspondante au poème) ne suit assez exactement ce dernier que jusqu'au vers 1094. Du vers 1094 à 1220 elle utilise une autre source. A partir du vers 1220 ses divergences avec le poème s'accusent de plus en plus. D'où cette conclusion : « Le *Cantar* actuel et celui qui servit de guide à la Chronique étaient deux œuvres différentes, » et ce dernier, qui prétend corriger les contradictions ou réparer les oublis du poète, devait être un remaniement postérieur à notre *Cantar*. La *Chronique de 1344* ne connaissait qu'un texte encore plus récent, et plus éloigné du texte actuel, et l'on en peut dire à peu près autant de la *Cronique* dite *de Castille* et de la *Chronique particulière du Cid*, qui n'en est qu'un fragment. Le texte apparenté de plus près au *Cantar* actuel est sans contredit celui de la *Cronique* dite *des Vingt Rois*, qui comble la lacune de la *Première Chronique* correspondant aux vers 1094-1220 du *Cantar*, et s'éloigne, depuis ce dernier vers, de cette *Première Chronique* pour se rapprocher du poème. Ce texte est donc extrêmement précieux pour l'étude critique du *Cantar de mio Cid*, d'autant plus que le modèle suivi est différent et, selon toute vraisemblance, plus ancien que le manuscrit d'A. Pidal. La mise en lumière de cette conclusion est peut-être le service le plus signalé que l'on ait rendu pour la constitution, sinon définitive, du moins aussi exacte que possible, du plus précieux des textes archaïques espagnols.

Je m'aperçois que je me suis étendu plus que je ne pensais sur la première partie du beau livre de M. Pidal. Mais l'intérêt des questions soulevées est tel, et la façon dont elles sont résolues ou étudiées si suggestive, que je me reprocherais plutôt d'avoir été trop court. Il nous faudra remettre à plus tard le compte rendu de la partie grammaticale, qui n'offre pas un moindre intérêt, et qui complète en grande partie, pour la syntaxe, le *Manuel de grammaire historique*, déjà classique, du même auteur.

E. M.

CHRONIQUE

--- On se prépare, en Espagne, à célébrer cette année quelques écrivains qui font honneur à la littérature nationale. On élève, à Santander, une statue au grand romancier Pereda : elle sera bien placée, semble-t-il, sur ce quai qui porte déjà son nom, en face de cette *ría* sur les bords de laquelle vagabondaient les *raqueros* dont il nous raconte les exploits dans *Sotileza.* — Les amis et admirateurs de l'excellent poète Valencien, Teodoro Llorente, s'apprêtent à couronner la verte vieillesse de celui auquel la langue valencienne doit quelques-uns de ses plus beaux vers, et qui a doté la lyrique castillane de tant d'œuvres charmantes. — Enfin, quoique Salvador Rueda soit encore loin de la vieillesse, il mérite bien, par l'importance de son œuvre, par l'éclat de son talent, par l'action qu'il a exercée sur la jeune école, l'hommage public que l'on se dispose à lui offrir, et dont il a pu avoir déjà comme un avant-goût dans la fête qui lui fut offerte, l'été dernier, par ses compatriotes d'Andalousie.

--- Dans sa séance du 23 décembre 1908, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a élu correspondant de l'Institut M. Eduardo de Hinojosa, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Madrid. En même temps qu'il est un hommage rendu à la valeur historique et juridique de l'auteur du *Régimen señorial en Cataluna,* ce choix atteste, et nous ne saurions trop nous en réjouir, que le monde savant de notre pays prête une attention croissante à l'activité scientifique de l'Espagne.

--- Comme l'année dernière, M. Humbert, professeur au Lycée de Bordeaux, fait cette année, à la Faculté des Lettres, un cours libre d'Histoire et Civilisation de l'Amérique latine (cours subventionné par la Chambre de commerce). Il traite le sujet suivant : *Le Mexique, ses populations, ses différentes civilisations, son évolution sociale.*

10 février 1909.

LA RÉDACTION : E. MERIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

LORD BYRON'S EXPERIENCES

IN THE SPANISH PENINSULA IN 1809

(*Continued*[1].)

The *Handbook for Spain* indicates two routes between Badajoz and Seville, the mountain road, which must be ridden, and the diligence road. The latter is extremely uninteresting. It winds over the Sierra Morena chain. Few travellers are ever met with save the migratory caravans, which bring corn down from Salamanca and take back salt from Cadiz. Nothing can be more savage or nomade; the carts, oxen, men, and the dogs are all on a par, but their nightly bivouacs by the sides of the road, in the glens and underwood, are very picturesque[2]. This road passes through Albuera, Santa Marta, Los Santos, Fuente de Cantos, Monasterio, Santa Olalla, Ronquillo, and Guillena, — three of which places Byron mentions, — and we are thus forced to assume that, in spite of its dullness, he followed this route. Doubtless its superiority over a wild mountain road from the point of view of speed determined its choice ; possibly, too, the opportunity of exchanging post horses. The travellers were now in Estremadura, which, at the time of Larra[3], was the most backward part of Spain, though its *dehesas* had been a source of wealth before the war for independence. It

1. Cf. *Bull. hisp.*, vol. XI, 1909, pp. 55-95.
2. *Op. cit.*, 319.
3. Cf. *op. cit.*, III, 27.

contained no industries, no means of transportation, few respectable houses. Even Badajoz lacked such necessities as hats and shoes. The road from Badajoz to Madrid — the only grand route in the province[1] — was bad and dangerous. The sparse population lived the primitive life of the hunter and the shepherd. Richard Ford, on the other hand, speaking of about the same date as Larra, pronounced the roads of Estremadura safe, though solitary[2]; but he agrees with the Spaniard concerning the character of the people. Vast districts of this fertile country, he says, are abandoned to sheep or the aromatic underwood.

A few miles southeast from Badajoz lies the insignificant hamlet of Albuera. Here took place, May 16, 1811, a bloody battle between Soult and Beresford, which resulted in a sort of Pyrrhic victory for the English. The Duke of Wellington wrote, « Another such battle would ruin us ». Byron's mention of this place is another confirmation of the route we have plotted for him. He has just sung of Talavera; now he cries :

Oh, Albuera! glorious field of grief!
As o'er thy plain the Pilgrim pricked his steed,
Who could foresee thee, in a space so brief,
A scene where mingling foes should boast and bleed!
Peace to the perished! may the warrior's meed
And tears of triumph their reward prolong!
Till others fall where other chieftains lead
Thy name shall circle round the gaping throng
And shine in worthless lays, the theme of transient song[3].

Testimony concerning the facts of this journey is not to be sought solely in the letters and in the obvious narrative contained in *Childe Harold*. We have already found confirmatory evidence in such an unexpected quarter as the letter

1. Ford, *op. cit.*, 521.
2. *Ibid.*
3. *Childe Harold*, I, 43. « Albuera was celebrated by Scott in his *Vision of Don Roderick*. *The Battle of Albuera, a Poem* (Anonymous) was published in October 1811. » (*Poetry*, 1899, II, 51, n. 2.) Stanza 43 was among the additions made to the original draft of the poem at Newstead in the autumn of 1811.

on Bowles : we shall perhaps, then, not be surprised to discover in a long-unpublished prose fragment what looks like a reminiscence of one of the stops on the way to Seville. « The Reader », writes Byron in this fragment, which was probably composed about 1819 « ... is requested to suppose... that the following epic Narrative is told by a Spanish Gentleman in a village in the Sierra Morena in the road between Monasterio and Seville, sitting at the door of a Posada, with the Curate of the hamlet on his right hand, a Segar in his mouth, a Jug of Malaga, or perhaps " right Sherris ", before him on a small table containing the relics of an Olla Podrida : the time, Sunset : at some distance, a groupe of black-eyed peasantry are dancing to the sound of the flute of a Portuguese servant belonging to two foreign travellers, who have, an hour ago, dismounted from their horses to spend the night on their way to the Capital of Andalusia. Of these, one is attending to the story; and the other, having sauntered further, is watching the beautiful movements of a tall peasant Girl, whose whole Soul is in her eyes and her heart in the dance, of which she is the Magnet to ten thousand feelings that vibrate with her own. Not far off a knot of French prisoners are contending with each other, at the grated lattice of their temporary confinement, for a view of the twilight festival...

« Our friend, the Story-teller, at some distance with a small elderly audience, is supposed to tell his story without being much moved by the musical hilarity at the other end of the village Green. The Reader is further requested to suppose him (to account for his knowledge of English) either an Englishman settled in Spain, or a Spaniard who had travelled in England — perhaps one of the Liberals, who have subsequently been so liberally rewarded by Ferdinand of grateful memory for his restoration [1]. » In order to use this story as evidence we are not obliged to interpret it as anything more than a recollection of the journey, with fictitious elaborations.

1. *Letters und Journals,* VI, 381-382.

But, in any case, the two foreign travellers, making their way to Seville with a Portuguese servant, cannot well be other than John Cam Hobhouse and Lord Byron. And when we remember the subjective and autobiographical nature of a large part of all that Byron wrote, and consider how easily even the details of this episode fit into the story of the real journey, we are tempted to allow for but the smallest margin of fiction in it as it stands. Now Monasterio[1] is on the road that runs from Badajoz to Seville through Albuera and Santa Olalla. *(See below.)* As it is but little more than half way between Seville and Badajoz, and just about the distance — seventy miles — from the latter that Byron states as his daily rate, it is disappointing that this picturesque description of the sunset halt refuses to adjust itself nicely to the town in question. But the testimony is clear so far as it goes : it simply remains for us to place the unknown « village in the Sierra Morena in the road between Monasterio and Seville » as near as possible to Monasterio, so that the third day's ride, if begun at Badajoz, may fall within reasonable limits. Possibly this was Santa Olalla, though the distances raise an *a priori* objection to such a conclusion. In a note to *Childe Harold,* I, 80, line 9, Byron wrote : « The Spaniards are as revengeful as ever. At Santa Olalla[2], I heard a young peasant threaten to stab a woman (an old one, to be sure, which mitigates the offence), and was told, on expressing some small surprise, that this ethic was by no means uncommon. » This little town[3] lies on the north slope of the Sierra Morena, a little southeast of Monasterio, near the boundary between Andalusia and Estremadura; above it is, or was in Ford's time, a ruined Moorish castle whence one could enjoy a panorama of the mountains.

1. A town of nearly 5,000 inhabitants (at present) on the high-road from Mérida to Sevilla, in mountainous country.

2. In *Poetry,* 1898, II, 72, this name appears as « Santa Otella ». The geographical authorities mention no such place, but Mr. John Murray has been good enough to settle the difficulty for me by consulting the ms. source of the text and informing me that it clearly reads « Olalla », the printed text being therefore incorrect.

3. In the diocese of Seville. At present it has a little less than 3,000 inhabitants.

After his lament over Talavera and Albuera, the Childe has

Enough of Battle's minions! let them play
Their game of lives, and barter breath for fame:
. . . .
Full swiftly Harold wends his lonely way
Where proud Sevilla triumphs unsubdued [1].

We have seen (p. 125) that this route « winds over the Sierra Morena chain, » which, writes Byron, « was fortified in every defile through which I passed on my way to Seville [2]. » « Seville, » he wrote from Gibraltar to Francis Hodgson, « is a very fine town, and the Sierra Morena, part of which we crossed, a very sufficient mountain [3]. » The order followed in *Childe Harold* is not minutely that of the poet's route. Seville has been mentioned in stanzas 45 and 46, and we now skip to 51 and 52 for the following lines:

At every turn Morena's dusky height
Sustains aloft the battery's iron load;
And, far as mortal eye can compass sight,
The mountain-howitzer, the broken road,
The bristling palisade, the fosse o'erflowed,
The stationed bands, the never-vacant watch,
The magazine in rocky durance stowed,
The holstered steed beneath the shed of thatch,
The ball-piled pyramid, the ever-blazing match,

Portend the deeds to come: — but he whose nod
Has tumbled feebler despots from their sway,
A moment pauseth ere he lifts the rod;
A little moment deigneth to delay:
Soon will his legions sweep through these their way.

It has been supposed that Byron went astray in associating « Morena's dusky height » with the Spanish adjective *moreno,*

1. *Childe Harold*, I, 44, 45. In regard to the « lonely way » cf. Letter 127 (« *we* rode seventy miles a day ») and 128 (« I sent my baggage and *part* of the servants by sea to Gibraltar »); italics ours.

2. Author's note to *Childe Harold*, I, 51.

3. Letter 127. Probably these mountains were still in his mind when he wrote (*Letters and Journals*, V, 547): « What are they [the Acropolis and Cape Sunium]... to the Sierras of Spain? »

which means « dark », « swarthy ». This opinion rests on the theory that the word comes from the Latin *(Montes) Mariani*[1]. Such a derivation, however, would violate utterly the well established principles of Spanish phonological development, and, moreover, the Sierra Morena is but a *part* of the Cordillera Mariánica, which name still exists. Byron, therefore, was probably correct in his interpretation. Probably from the heights of this Sierra the travellers caught a glimpse of the plain of the Guadalquivir stretching away for miles to the mountains of Granada and Ronda :

On yon long level plain, at distance crowned
With crags, whereon those Moorish turrets rest,
Wide-scattered hoof-marks dint the wounded ground;
And, scathed by fire, the greensward's darkened vest
Tells that the foe was Andalusia's guest :
Here was the camp, the watch-flame, and the host,
Here the bold peasant stormed the Dragon's nest;
Still does he mark it with triumphant boast,
And points to yonder cliffs, which oft were won and lost[2].

« The French, under Dupont, entered the Morena, June 2, 1808. They stormed the bridge at Alcolea, June 7, and occupied Córdoba, but were defeated at Bailén, July 19, and forced to capitulate. Hence the traces of war. The « Dragon's nest » (line 7) is the ancient city of Jaen, which guards the skirts of the Sierras « like a watchful Cerberus ». It was taken by the French, but recaptured by the Spanish, early in July, 1808[3]. » Along this mountain road Byron must have seen the « rustic, with his trembling mate », who, unlike the careless sinners of the capital,

...lurks, nor casts his heavy eye afar,
Lest he should view his vineyard desolate,
Blasted below the dun hot breath of War.
No more beneath soft Eve's consenting star
Fandango twirls his jocund castanet[4].

1. Cf. *Poetry*, 1899, II, 55, note.
2. *Childe Harold*, I, 49.
3. *Poetry*, 1899, II, 54, editor's note.
4. *Childe Harold*, I, 47.

Monarchs have, besides, marred, the mirth of the lusty muleteer. No longer is his lay of love, romance, devotion :

> No! as he speeds, he chants « Vivā[1] el Rey! »
> And checks his song to execrate Godoy,
> The royal wittol Charles, and curse the day
> When first Spain's queen beheld the black-eyed boy,
> And gore-faced Treason sprung from her adulterate joy[2].

The allusion is, of course, to the ruinous influence of the unscrupulous Manuel de Godoy, paramour of María Luisa, wife of Charles IV. Godoy's public career had come to an end before the pilgrimage had been begun. In a note on the first line quoted, Byron writes, « *Vivā el Rey Fernando!* Long live king Ferdinand! is the chorus of most of the Spanish patriotic songs. They are chiefly in dispraise of the old king Charles, the Queen, and the Prince of Peace. I have heard many of them : some of the airs are beautiful[3]. Godoy, the *Principe de la Paz,* of an ancient but decayed family, was born at Badajoz, on the frontiers of Portugal, and was originally in the ranks of the Spanish guards : till his person attracted the queen's eyes, and raised him to the dukedom of

1. I suspect that the sign of length erroneously placed by Byron over the last syllable of this word is due to the drawling pronunciation it frequently receives when thus shouted. Normally it is a paroxytone.

2. *Childe Harold,* I, 48.

3. My search for samples of these songs has thus far been rewarded only by the following : « *A Collection of Peninsular Melodies.* The English Words by Mrs. Hemans, Mrs. Norton, and John Bowring, Esq., L. L. D. Selected and compiled by G. L. H[odges], London (1830). » Curiously enough the title-page of this work has a quotation from the first canto of *Childe Harold* (stanzas 35 and 36; « Oh, lovely Spain! renowned, romantic Land! » and « Teems not each ditty with the glorious tale? »). What gives this book interest in this connection is a song translated as « There are sounds in dark Roncesvalles, Patriotica »; of which the Spanish runs thus :

> A la lid, á la lid, á las armas, al triumfo *(sic),*
> Españoles, mostrad el valor!
> A la lid, á la lid, á las armas, al triumfo,
> Españoles, mostrad el valor!
> Viva siempre el augusto Fernando!
> Tiemble el trono de Napoleon!
> Viva siempre el augusto Fernando!
> Tiemble el trono de Napoleon! etc. (five times).

The compiler says that this is a collection of some of the most popular and admired airs made during the late campaign in the Peninsula, and adds « who [that has visited Spain can] but remember the patriotic war-song of the Guerrilla? » Perhaps it was some such song as this that Byron heard.

Alcudia, etc., etc. It is to this man that the Spaniards universally impute the ruin of their country. » Napier thinks that the betrayal of Spain was due as much to Ferdinand's intrigues as to Godoy's ambition, and that Spanish prejudice is largely responsible for the latter's unpopularity. Others attribute it to his indifference to the church.

All the loyal Spaniards one met along that way in these troubled times bore in their caps « the badge of crimson hue »,

> Which tells you whom to shun and whom to greet :
> Woe to the man that walks in public view
> Without of loyalty this token true :
> Sharp is the knife, and sudden is the stroke;
> And sorely would the Gallic foeman rue,
> If subtle poniards, wrapt beneath the cloke,
> Could blunt the sabre's edge, or clear the cannon's smoke[1].

This badge, Byron tells us, was a « red cockade, with « Fernando Septimo » in the centre[2]. »

It is pretty safe to assume that Byron and his party reached Seville on the evening of July 20th, or early the next day; for he left Aldea Gallega on the 17th and « rode post to Seville, in four days, through this parching country in the midst of summer, without fatigue or annoyance »[3]. The roads and the horses, as we know, he had found remarkably good, and he was surprised to discover that the former were « without the smallest toll or turnpike ». Probably the fact that some of his route lay over the moutains accounts in part for the way he was able to endure the midsummer heat. His sojourn in the Andalusian capital lasted until July 23rd or 24th. It is best described in his own words, written to his mother from Gibraltar a couple of weeks later : « Seville is a beautiful town; though the streets are narrow, they are clean. We lodged in the house of two Spanish unmarried ladies, who possess *six* houses in Seville, and gave me a curious specimen of Spanish manners. They are women of character, and the

1. *Childe Harold,* I, 50.
2. Cf. *Poetry,* 1899, II, 91.
3. Letter 128.

eldest a fine woman, the youngest pretty, but not so good a figure as Donna Josepha [*sic*]. The freedom of manner, which is general here, astonished me not a little; and in the course of further observation, I find that reserve is not the characteristic of the Spanish belles, who are, in general, very handsome, with large black eyes, and very fine forms. The eldest honoured your *unworthy* son with very particular attention, embracing him with great tenderness at parting (I was there but three days), after cutting off a lock of his hair, and presenting him with one of her own, about three feet in length, which I send, and beg you will retain till my return. Her last words were, *Adios, tu hermoso! me gusto* [sic] *mucho* — « Adieu, you pretty fellow! you please me much[1]. » She offered me a share of her apartment, which my *virtue* induced me to decline; she laughed, and said I had some English *amante* (lover), and added that she was going to be married to an officer in the Spanish army[2]. » Such is the poet's story of his brief sojourn in Seville. His friend Hobhouse relates that « while at Seville the news of the battle of Talavera arrived, and the courier who announced it at the Theatre made no mention of the English having been engaged in it[3]. » Elze[4], curiously enough, has hopelessly confused Seville with Cadiz and Gibraltar, in his account of the Spanish trip; the bull-fight, and the meeting with General Castaños and Admiral Córdoba have, as we shall see, nothing to do with the three days in the Andalusian capital. But Tom Moore adds an interesting bit of gossip about this brief visit[5] : « To these adventures, or rather glimpses of adventures, which he met in his hasty passage through Spain, he adverted, I recollect, briefly, in the early part of his *Memoranda;* and it was the younger, I think, of his fair hostesses at Seville, whom he there described himself as making earnest love to, with the

1. « Who does not recognize here the germs of the first canto of Don Juan; (*Lord Byron*, von Karl Elze, 3te Aufl., Strasburg, 1886, p. 92, note).
2. Letter 128.
3. Ms. cit., fol. 584.
4. *Op. cit.*, p. 92.
5. *Life of Lord Byron*, London, 1847, p. 93.

help of a dictionary. « For some time, » he said, « I went on prosperously both as a linguist and a lover, till at length, the lady took a fancy to a ring which I wore, and set her heart on my giving it to her, as a pledge of my sincerity. This, however, could not be : — anything but the ring, I declared, was at her service, and much more than its value, — but the ring itself I had made a vow never to give away. » The young Spaniard grew angry as the contention went on, and it was not long before the lover became angry also; till, at length, the affair ended by their separating, unsuccessful on both sides. « Soon after this, » said he, « I sailed for Malta, and there parted with both my heart and ring. » The editor of *Letters and Journals*, 1898, (I, 240, *n.*) relates this incident apparently in connection with Señorita Córdoba, possibly because of the statement that the poet soon after sailed for Malta. I believe, however, that, if the story is to be accepted at all, it must be associated with Seville. In the first place the sailing for Malta points neither to Seville nor Cadiz, as he took ship at Gibraltar : this simply means, « soon after that I had left Spain and was in love with another woman » (Mrs. Spencer Smith). Secondly, there is Moore's statement (not quoted in *Letters and Journals)* that the affair took place in Seville. Finally we have Byron's own declaration[1] that Miss Córdoba's proposition to give him lessons was made the night before his departure from Cadiz; nor does his affair with her seem to have gone further than admiration and conversation at the theater, ending by his escorting the young woman « to the admiral's mansion. » On the other hand, not only have we Moore's statement in favor of Seville, but, too, it would be eminently natural that such relations should arise with his « fair Sevillan hostesses », even though the stay was so brief. It will be noted, also, that he is described not as taking lessons, but as « making earnest love with the help of a dictionary ». Whether it was really « the younger of his fair hostesses », whom he describes as « pretty, but not

1. Letter 128.

so good a figure as Donna Josepha », or Josefa herself, whose affection for him he admits, it is not easy to decide; but I believe that his description of the affair with Josefa will outweigh Moore's uncertain impression that he made love to the younger sister. Ten years after this experience Byron wrote in *Don Juan*[1]:

'Tis pleasing to be schooled in a strange tongue
By female lips and eyes — that is, I mean,
When both the teacher and the taught are young,
As was the case, at least where I have been;
They smile so when one's right, and when one's wrong
They smile still more, and then there intervene
Pressure of hands, perhaps even a chaste kiss; —
I learned the little that I know by this:

That is, some words of Spanish, Turk, and Greek,
Italian not at all, having no teachers.

Byron's knowledge of Spanish would make an interesting separate study; here it is enough to quote his own words from the *Detached Thoughts*[2] : « I sometimes wish that I had studied languages with more attention : those which I know, even the classical (Greek and Latin, in the usual proportion of a sixth form boy), and a smattering of modern Greek, the Armenian and Arabic Alphabets, a few Turkish and Albanian phrases, oaths, or requests, Italian tolerably, Spanish less than tolerably, French to read with ease but speak with difficulty — or rather not at all — all have been acquired by ear or eye, and never by anything like Study. »

The women of this city remained long enough in Byron's mind for him to say of his Don Juan, nine years later,

In Seville was he born, a pleasant city
Famous for its oranges and women.
(*Don Juan*, I, 8.)

It was not simply the feminine charm of Spanish women that impressed him; he also noted and praised their heroic qual-

1. Canto II, 164-165.
2. *Letters and Journals*, V, 436.

ities, typified for him in the famous Maid of Saragossa, who, during his stay in Seville, « walked daily on the Prado, decorated with medals and orders, by command of the Junta »[1]. Another traveller of whom we shall presently speak more in detail says that the crowd which met to honor Wellington and his brother on their return to Seville (that same summer) was « headed by the female warrior, who so much distinguished herself at Saragossa, who led the populace, drest in her lieutenant's uniform »[2]. Saragossa had surrendered Feb. 20, 1809, after the second siege of two months. Lannes wrote of the stubborn defense : « Women allow themselves to be killed in front of every breach ».

Some stirring lines in *Childe Harold* laud the valor of the Spanish woman who « stalks with Minerva's step where Mars might quake to tread ». « Had you known her in a softer hour »,

Scarce would you deem that Saragoza's tower
Beheld her smile in Danger's Gorgon face,
Thin the closed ranks, and lead in Glory's fearful chase.

Her lover sinks — she sheds no ill-timed tear;
Her Chief is slain — she fills his fatal post;
Her fellows flee — she checks their base career;
The Foe retires — she heads the sallying host :
Who can appease her like a lover's ghost?
Who can avenge so well a leader's fall?
What maid retrieve when man's flushed hope is lost?
Who hang so fiercely on the flying Gaul,
Foiled by a woman's hand, before a battered wall[3]?

But, after all, Spanish women (the memory of whom pervades his poetry) appealed chiefly to Byron through softer charms.

1. Author's note to *Childe Harold*, I, 56.
2. William Jacob, *Travels in the South of Spain, in Letters written A. D. 1809 and 1810*, London, 1811, p. 172.
3. *Childe Harold*, I, 54-56. Cf. further *The Age of Bronze*, vii :

the desperate wall
Of Saragossa, mightiest in her fall;
The Man nerved to a spirit, and the Maid
Waving her more than Amazonian blade.

For, while their valor impressed the Childe, yet he assures us that Spain's maids are

no race of Amazons,
But formed for all the witching arts of love :
. . . .
In softness as in firmness far above
Remoter females, famed for sickening prate;
Her mind is nobler sure, her charms perchance as great.

The seal Love's dimpling finger hath impressed
Denotes how soft that chin which bears his touch :
Her lips, whose kisses pout to leave their nest,
Bid man be valiant ere he merit such :
Her glance how wildly beautiful! how much
Hath Phoebus wooed in vain to spoil her cheek,
Which glows yet smoother from his amorous clutch!
Who round the North for paler dames would seek?
How poor their forms appear! How languid, wan, and weak[1]!

Childe Harold, however, did not fail to note that in Seville « young-eyed Lewdness walks her midnight rounds ». Revel and merriment engrossed the city, too busy thus too bleed with the country's wounds. But

Soon, soon shall Conquest's fiery foot intrude,
Blackening her lovely domes with traces rude[2].

As a matter of fact the French appeared before the city about six months after Byron's visit, and soon thereafter King Joseph entered it in triumph.

« Seville is a beautiful town, » Byron had written to his mother; « though the streets are narrow, they are clean[3]. » This early impression remained with him long, so that in the autumn of 1818 he could write of Don Juan's birthplace, not only to praise its oranges and women, but to add

. . . . he
Who has not seen it will be much to pity,
So says the proverb[4] — and I quite agree ;
Of all the Spanish towns none is more pretty,
Cadiz perhaps— but that you soon may see; —

1. *Childe Harold*, I, 57, 58.
2. *Ibid.*, I, 45.
3. Letter 128. As Ford says, the streets are « narrow winding lanes », carriages being able to pass only in the widest (*Op. cit.*, p. 153).
4. *Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla.*

Don Juan's parents lived beside the river,
A noble stream, and called the Guadalquivir [1].

He notes as a matter of historical interest that this fair city « was the Hispalis of the Romans » [2], and tells his mother that « the government called the Junta is now held » in this, « one of the most famous cities in Spain » [3].

Byron's attitude toward art was one of avowed coolness. The fourth canto of *Childe Harold* (61-62) contains an unequivocal declaration on this point :

There be more marvels yet — but not for mine;
For I have been accustomed to entwine
My thoughts with Nature rather in the fields
Than Art in galleries : though a work divine
Calls for my Spirit's homage, yet it yields
Less than it feels, because the weapon which it wields

Is of another temper, and I roam
By Thrasimene's lake, in the defiles
Fatal to Roman rashness, more at home.

In spite of this confession, this same canto contains some passages in praise of St. Peter's, the Laocoön, etc. [4]; nothing, however, is said about painting. Writing to Murray from Venice in April, 1817, he expresses his dislike for the paintings he saw in Flanders and elsewhere, and adds, « In Spain I did not think much of Murillo and Velasquez » [5]. Three years

1. *Don Juan*, I, 8.

2. Author's note to *Childe Harold*, I, 65. The lines commented on are :

Fair is proud Seville; let her country boast
Her strength, her wealth, her site of ancient days.

One of the stanzas which Dallas and Murray induced Byron to omit contained these lines :

Yet here of Vulpes mention may be made,
Who for the Junta modelled sapient laws,
Taught them to govern ere they were obeyed.

Vulpes is Henry Richard Vassall Fox, second Lord Holland, who was in Spain in 1808-1809, « suggested to the Junta of Spain to extend their functions as a commitee of defence, and proposed a new constitution » (cf. *Poetry*, 1899, II, 80, and Editor's note 2).

3. Letter 128.

4. Possibly due to Hobhouse; cf. *Poetry*, 1899, II, 314-315.

5. Letter 645. He here mentions a portrait of Ariosto by Titian, which surpassed all his « anticipation of the power of painting or human expression », being

later he wrote to William Bankes : « I know nothing of pictures myself, and care almost as little : but to me there are none like the Venetian — above all, Giorgioni [1].» Elze [2] maintains that his sensibility for art was purely lyrical, and that he was deficient in a natural taste for the beautiful. With this curious deficiency in mind we shall, perhaps, be able more easily to comprehend Byron's eloquent silence in regard to the artistic aspects of Seville, except for a few references to the cathedral. « At Seville, » writes Richard Ford, « Murillo is to be seen in all his glory ; » no cathedral « can rival that of Seville, which is a perfect museum of the fine arts », and contains some of « the finest paintings in » the city [3]. Other galleries were the Hospital de la Caridad, the Museo, and the University. Of the cathedral, Ford aptly remarks that, though the interior is somewhat dark, « it is the largest and finest in Spain, grandiose and solemn ». « The son of Columbus,

« the poetry of portrait and the portrait of poetry ». « There are, » he adds, « ten thousand others, and some very fine Giorgiones amongst them... You must recollect, however, that I know nothing of painting ; and that I detest it, unless it reminds me of something I have seen, or think it possible to see, for which [reason] I spit upon and abhor all the Saints and subjects of one half the impostures I see in the churches and palaces ; and when in Flanders, I never was so disgusted in my life as with Rubens and his eternal wives and infernal glare of colours, as they appeared to me ; and in Spain I did not think much of Murillo and Velasquez. Depend upon it, of all the arts, it is the most artificial and unnatural, and that by which the nonsense of mankind is the most imposed upon. I never yet saw the picture — or the statue — which came within a league of my conception or expectation ; but I have seen many mountains, and Seas, and Rivers, and views, and two or three women, who went far beyond it. » Just where he saw pictures of any importance by Velasquez, I do not know. Cf. further *Childe Harold*, IV, 53 :

> I leave to learned fingers and wise hands,
> The Artist and his Ape, to teach and tell
> How well his Connoisseurship understands
> The graceful bend, and the voluptuous swell :
> Let these describe the undescribable.

« However, » he continues, a few days later, « I went to the two galleries [in Florence], from which one returns drunk with beauty. The Venus is more for admiration than love ; but there are sculpture and painting, which for the first time at all gave me an idea of what people meant by their *cant* ...about those two most artificial of the arts » (N° 647). He then mentions some of the things he saw and admired. This enthusiasm for the art of Florence, in which he spent « but a day », contrasts interestingly with his behavior at Seville.

1. *Ibid.*, 776.
2. *Op. cit.*, 377.
3. *Op. cit.*, 99, 262-263. Murillo's « finest pictures », he continues, « painted for the Capuchinos, were sent off in 1810 to Cadiz, and thus escaped from the Commissioner. »

Fernando, is buried here[1]. » In the fourth canto of *Childe Harold* (153-4) Byron compares St. Peter's, Rome, with « the Ephesian's miracle », « Diana's marvel », « Sophia's bright roofs », « temples old », and « altars new », but he says nothing of Spain. This was in 1817; but Seville was sufficiently in his mind toward the end of the preceding year for him to express the opinion that it was a little superior to Milan, though the latter city — which reminded him of the Andalusian capital — was « striking », and its « cathedral superb »[2]. But the only specific praise of the cathedral of Seville itself was written to his mother in June, 1810, from Constantinople, as follows : « However, I prefer the Gothic cathedral of Seville to St. Paul's, St. Sophia's, and any religious building I have ever seen[3]. » He makes no mention of the wonderful Alcázar.

Rising behind the cathedral to the height of 300 feet, from a base nearly 45 feet square, is the *Giralda,* a twelfth-century Moorish tower topped by a rich seventeenth-century belfry. This elegant structure received not one word of mention in the published form of *Childe Harold;* the only reference to it is in one of the suppressed stanzas on the prosaic « Boke of Carr », wherein one might read

How many buildings are in such a place,
How many leagues from this to yonder plain,
How many relics each cathedral grace,
And where Giralda stands on her gigantic base[4].

Antiquities interested Byron as little as art. « I detest antiquarian twaddle, » said he to Trelawney in Greece[5]. The tomb of Columbus' son, his house, and the library left by him, the body of St. Ferdinand, the Roman remains and Moorish antiquities, he never once mentions. In partial explanation of this apparent indifference to artistic and historical interests,

1. *Op. cit.*, 251, 257. Elze (*Op. cit.*, 93) apparently falls into the error of thinking the tomb that of Columbus himself.
2. Letter 610.
3. Letter 141.
4. *Poetry*, 1899, II, 79.
5. Cf. Elze, *Op. cit.*, 292.

it is well to remind ourselves that Byron spent but three days in Seville, at a season when the natives find it almost impossible to face the sun, and remain in their cool houses until evening [1]. Sometime before leaving the city Byron saw Sir John Carr and, either here or at Cadiz, « went down on his knees to beg he would not put him into black and white [2]. » We are tempted to believe that another detail of the visit is recorded in *Don Juan* I, 203, where not only are doubters reassured by an appeal to « History, Tradition, and to Facts » ;

> But that which more completely faith exacts
> Is, that myself, and several now in Seville,
> *Saw* Juan's last elopement with the Devil.

The natural inference from these lines is that Byron and others saw some form of the *Don Juan* story played in Seville, the only possible escape from this conclusion being through the unlikely interpretation that the play had often been given in Seville and that Byron had seen it, too, but elsewhere [3].

Byron's stay in Seville [4] ended the 23rd or 24th of July.

1. Ford, *Op. cit.*, 243. A further excuse for his failure to mention the monuments of Seville might be sought in his remark to Hodgson (Letter 127) that description is « always disgusting » ; but the trouble is that he was not sparing of it on other themes.

2. Letter 127. Sir John Carr (1772-1832) was a native of Devonshire who travelled for his health and wrote *Tours*, which, though without much real merit, have a light, gossipy style and gained a wide circulation. He was knighted by the Duke of Bedford as Viceroy of Ireland. In 1807 his *Tour in Ireland* was made the subject of a clever *jeu d'esprit* by Edward Dubois, called *My Pocket Book, or Hints for a Ryhte Merrie and Conceited Tour in 4to, to be called « The Stranger in Ireland in 1805 », by a Knight Errant and dedicated to the paper makers.* Carr published, without mentioning Byron's name, *Descriptive Travels in the Southern and Eastern part of Spain and the Balearic Isles in the year 1809.* Byron concluded his ms. of *Childe Harold,* canto I, with three abusive stanzas on « Green Erin's Knight and Europe's Wandering Star », but they were suppressed. In Letter 128 he speaks of meeting « Sir John Carr, Knight Errant, at Seville and Cadiz », and says that « he is a pleasant man ». (Cf. *Letters and Journals,* 1898, I, p. 235, note.)

3. In *Don Juan,* I, 1, he writes :

> I'll therefore take our ancient friend Don Juan —
> We all have seen him in the pantomime
> Sent to the Devil somewhat ere his time.

The editor of the Murray *Poetry* (1903), VI, 11, note 2, states that this pantomime was a version of Shadwell's *Libertine;* at the end the Furies gather round the hero and he is hurried away and thrown into flames. The Devil does not appear.

4. An article in *Putnam's Monthly* for November, 1907 (p. 225), adds an interesting bit of gossip to our stock of information about this sojourn in Seville. According to the story there given, Dr Horace Howard Furness, of Philadelphia, was in Seville in 1855, and then received an autograph poem of Byron's from the hand of the hero of

He next rode to Cadiz, and the only place on the way of which we have any mention by him is Jerez. « I left Seville, » he writes, « and rode on to Cadiz through a beautiful country... The distance... to Cadiz is almost ninety miles farther toward the coast[1]. » In Ford's day three routes connected the two cities, one wholly by water in steamers, one entirely by land (in diligence) through Jerez, and the third a combination ot land and water; all three were uninteresting, Jerez being the only place deserving of a halt[2]. Ford also mentions a bridle path from Seville to Jerez, through Lebrija. Byron took the

the lines. In order to get the exact facts of this story, which might have led to interesting results, I took the liberty of writing to the distinguished scholar said to own the autograph; he was good enough to give the following detailed reply, which I reproduce in full:

« I do not know what *Putnam's Monthly* for November says about Byron's lines, but if it says that the autograph belongs to me, it is a mistake. I never saw the original Ms., nor do I know where it is. The only evidence I have lies in the following incident.

« When I was in Spain, in 1855, our valet de place at Seville was Antonio Bailly, a man of extremely varied experience, if his word was to be trusted. He told me his grand-father was Mayor Bailly, who, as we all remember, was guillotined in most distressing circumstances during the French Revolution: « Crueler lot, » says Carlyle, « never mortal had. » I suspected from some allusions in his conversation that the present Antonio was a deserter from the French Peninsular army. However this may be, he told us that he was Lord Byron's guide in Seville, and for the sake of the superb view, took Lord Byron up the Giralda. Lord Byron was so much impressed by the landscape, that he took out a gold pencil-case, and prepared to write on the side of one of the outlooks, whether his name or verses, Bailly did not know. It appears that a little dog had followed them up the tower, and just at the moment that Byron began to write, his lordship looked down and noticed that the little dog was sniffing at his club foot. This put Byron into a towering rage, so Bailly said, and imprecating curses on the little dog, which he kicked away in his rage, he threw the gold pencil far away on the roof of the cathedral below.

« Bailly showed me the very spot where Byron stood, and I strained my eyes for a gleam of the glittering pencil-case; but Bailly told me that my scrutiny was useless; he had searched for hours and hours on that roof in vain, and the pencil must have bounded off in some extraordinary way into the street. He then repeated to me the following lines, which he said Byron had written and given to him. It was one of the griefs of his life that the original Ms. had been stolen from him; he, therefore, repeated the lines from memory as follows:

« All those that travel ever must decide
'Tis time ill spent without a skilful guide,
One who the manners and the customs knows,
And gives the history of all he shows,
And all the locks worth picking can undo
With silver keys, with skill applied thereto.
If such you want, and one who will not fail ye,
I strongly recommend Antonio Bailly. »

I must say that the lines sound to me like Byron's, and Dr. Furness feels that Bailly's story gives every evidence of being genuine.

1. Letter 128.

2. *Op. cit.*, 228.

land route. The writer of the *Handbook* is not enthusiastic about the charm or the safety of this route. Just before reaching Jerez the lonely road crosses the plains and skirts the spurs of the Ronda mountains, which have always been infested by *mala gente*[1]. The diligence road, which Byron possibly followed, passes through Alcalá de Guadaira, Utrera, Torres de Alocaz, and Casas del Cuervo, before reaching Jerez: the bridle path, nearer the Guadalquivir, touches Palacios, Cabezas, and Lebrija. The modern railway route, which follows about the same lines as the old diligence road, is some ninety-six miles long, sixty-five to Jerez. The poet's statement concerning the journey from Seville to Cadiz apparently conflicts with that made by Hobhouse. In defense of Byron's story it may be said that his letters are practically contemporary with the events, while his companion's memoranda may have been written some time later; on the other hand Hobhouse's declaration is detailed and specific: « From Seville we travelled in a carriage, by Xerez, to Puerta Maria, and crept over to Cadiz, » and, furthermore, it is by no means unjust to suspect the young poet of a desire not to mar the dramatic effect of that gallop across the Peninsula by the admission that he was prosaically transported in a carriage over the last ninety miles. « At *Xerez*, where the sherry we drink is made, » wrote Lord Byron, « I met a great merchant — a Mr. Gordon of Scotland — who was extremely polite, and favoured me with the inspection of his vaults and cellars, so that I quaffed at the fountain head[2]. » The young nobleman's accuracy can, fortunately, be tested by the statement of an independent witness, here and elsewhere. In the year 1809 a certain « William Jacob, Esq., M. P., F. R. S., » likewise journeyed through the south of Spain, and it so happens that he met this same wine-merchant. From "Xeres," Sept., 1809, he wrote: « Some of the houses are splendid, and that belonging to

1. Jacob (*op. cit.*, p. 171), who travelled between Cadiz and Seville but a few weeks later than Byron, says that this journey was pleasant and safe. He had heard much, he adds, of robberies on this road, but saw none and believed the stories exaggerated. Not a single Englishman had been attacked, to his knowledge.

2. Letter 128.

Mr. James Gordon, a gentleman to whom I had particular introductions, possesses every comfort and accomodation to be expected in an English habitation... The Gordon family has been long established at Xeres : it came originally from Scotland, and settled here in consequence of its attachment to the unfortunate house of Stuart, and its adherence to the Catholic religion. Mr. James Gordon, though married to a Spanish lady, sent his daughters to England for their education, who after some years' residence in a convent at York, returned to this city. One of them is married to a colonel in the Spanish army. » Gordon's wine business is also described[1]. Ford speaks of Jerez as being in his day a straggling, ill-built, ill-drained Moorish city with a population of 32,000; a great amount of wine was, of course, produced there yearly. Among the important sherry houses was that of Beigbeder, belonging to « Mr. John David Gordon, English Vice-Consul, a gentleman whose high character, hospitality, and wine have won him golden opinions »[2]. Are we justified in surmising that Byron's « Mr. Gordon of Scotland » was a relative of the John David Gordon whom Ford found there twenty-odd years later?

> Fair is proud Seville; let her country boast
> Her strength, her wealth, her site of ancient days;
> But Cadiz, rising on the distant coast,
> Calls forth a sweeter, though ignoble praise[3].

The ninety mile ride to Cadiz must have taken part of two days, hence the arrival there must be dated not earlier than July 25th or 26th, even if there was no stop at Jerez. It was a busy sojourn, fuller of incident than the three days in Seville. Byron had time to go to the opera, see a bull fight, and meet « the principal persons of the city ». The length of the stay cannot be so exactly determined as in the case of Seville: however, we know that the party probably arrived in Cadiz on Tuesday or Wednesday[4], and that they attended a bull-fight on

1. *Travels in the South of Spain*, etc., pp. 39-40, 41.
2. *Op. cit.*, 233.
3. *Childe Harold*, I, 65.
4. Cf. *Farmer's Almanac*, 1809.

Sunday (July 30th), and were still in the city when Wellesley arrived on August 1st.

During his stay in Cadiz Byron dined with Rear Admiral John Child Purvis, who gave him a passage in a frigate to Gibraltar[1]. In June, 1808, this officer, acting in concert with General Spencer, had offered to coöperate with Solano, who had been ordered by the Supreme Junta of Seville to attack the French fleet anchored off Cadiz. From 1806 to 1810 he was chiefly employed in the blockade and defense of Cadiz, where he distinguished himself by his zeal and judgment. On July 2, 1809, an elegant entertainment was given by Vice-Admiral De Narva of the Spanish navy to Admiral Purvis and the officers of the British squadron[2]. The young traveller, furthermore, saw in Cadiz not only the dignitary just mentioned, as well as « Sir John Carr, Knight Errant », but also no less a person than Richard Colley Wellesley. In part of Note 3 to *Childe Harold*, canto I, were the following words, suppressed at the instance of Dallas; — « Lord Wellington, however, has enacted marvels; and so did his Oriental brother, whom I saw charioteering over the French flag, and heard clipping bad Spanish, after listening to the speech of a patriotic cobbler of Cadiz, on the event of his own entry into that city, and the exit of some five thousand bold Britons out of this « best of all possible worlds[3] » [at the battle of

1. Letter 128.

2. *Naval Biographical Dictionary* by W. O'Byrne, London, 1849; *Naval Chronicle*, XXII, 190; *The Royal Navy, A History*, London, 1900. Purvis became Vice-Admiral in October, 1809, and full Admiral in 1819. The *Naval Chronicle* contains a curious letter written from Lisbon, Oct. 22, 1808, by « Jos. Martin, Sergeant, 29th foot », who mentions being sent to Cadiz where Purvis was blockading.

3. *Poetry*, 1899, II, 88-89. Interesting confirmation of this statement is to be found in the *Naval History of Great Britain*, by Edward Pelham Brenton, Captain in the Royal Navy, 2 volumes, London, 1837 (II, 315 sq.). It is there stated that the Marquis of Wellesley, brother of Sir Arthur, was sent as ambassador to the Supreme Junta of Seville, sailing on the *Donegal*, of which Brenton was appointed acting captain. « I sailed from Spithead on the 24th of July [1809], and arrived at Cadiz on the 1st day of August. As we let go our anchor, at nine o'clock in the morning, the batteries (etc., etc.) were celebrating... the victory recently obtained by the British army, under Sir Arthur Wellesley, on the plains of Talavera... A British squadron of four sail of the line was lying in the harbour at the time, under the command of Rear-admiral Purvis, who had been lately so deeply engaged in the blockade of the port... The arrangements for landing the ambassador were instantly completed. The public mind in Cadiz had attained a degree of excitement not easy to describe. The

Talavera.]". At Cadiz, too, Hobhouse had a pleasant meeting with the son of Byron's friend, Robert Dallas[1].

The great event of the days spent in this city was certainly the bull-fight. Thirteen stanzas of *Childe Harold* are devoted to it. Condemnation of what seems cruel in the sport is not spared, but on the whole the description is accurate and spirited. A clue to the date of this event is found in the lines introducing it:

> The Sabbath comes, a day of blessed rest :
> What hallows it upon this Christian shore?
> Lo! it is sacred to a solemn Feast:
> Hark! heard you not the forest-monarch's roar?
> Crashing the lance, he snuffs the spouting gore
> Of man and steed, o'erthrown beneath his horn;
> The thronged arena shakes with shouts for more;
> Yells the mad crowd o'er entrails freshly torn,
> Nor shrinks the female eye, nor ev'n affects to mourn[2].

This Sunday cannot have been earlier than July 30th, as we have

quays, the walls, the windows, and the decks of the ships and boats, were crowded to excess; the people hung in clusters from the masts, yards, and rigging of the vessels; not a boat in the harbour but what was afloat, crowded with well-dressed people of both sexes; and *Viva Ingles* [sic], *Viva el Rey de Inglaterra!* resounded from thousands of voices at the same time, mingled with the noise of cannon, and the most incessant cheering. His excellency landed in the barge of the *Donegal;* having, by order of the Rear-Admiral, the royal standard of England displayed in the bow. When the boat reached the quay his lordship was lifted out of her by friendly and enthusiastic Spaniards, who would not allow his feet to touch the ground. Carriages were in waiting for him and his suite; but the moment he was seated, the horses were taken off, and the people dragged him with maddening acclamations over the flags of France, which were spread on the pavement from the water side to the gates of the town. Reaching the magnificent hotel prepared for him, the Marquis ascended to the balcony, whence he addressed the multitude, assuring them, as well he might, that it was the proudest and happiest day of his life. Viewed from the balcony, the street, from the density of the assembled people, had the appearance of being paved with faces; every hat was off, and every eye directed to the representative of the greatest and most generous of monarchs, who had come to restore peace and friendship between two nations long divided by the most barbarous policy. There was a grand dinner given to his excellency about three o'clock... In the evening the ambassador attended the theatre, where a distinguished and conspicuous seat was provided for him. » See also *Memoirs and correspondence of the most noble Richard Marquess Wellesley,* etc., *comprising numerous letters and documents, now first published from original manuscripts,* by Robert Rouierre Pierce, Esq., 3 vols., London, 1846, which contains a similar account of this affair in vol. III, p. 18 sq. It is here stated that the Marquis gave a purse of gold to a shoemaker, Justo Lobuto, who returned the money with the remark that the people « desired no reward, being happy that they had this opportunity of expressing the genuine sentiments of the whole Spanish nation ». Wellesley had been governor general of India from 1797 to 1805.

1. See Letter 154.
2. *Childe Harold,* I, 68.

seen, and the following week — August 6th — Byron was in Gibraltar[1], so the date is fixed at July 30th beyond a cavil. A most interesting comment in prose on Spanish bull-fights has been left us by John Cam Hobhouse, Byron's travelling companion. In the *Notes to Childe Harold's Pilgrimage, Canto IV*, Hobhouse writes, discussing the Roman emperor's presence at gladiatorial shows : « A similar ceremony is observed at the Spanish bull-fights The magistrate presides; and after the horsemen and piccadores [*sic*] have fought the bull, the matadore [*sic*] steps forward and bows to him for permission to kill the animal. If the bull has done his duty by killing two or three horses, or a man, which last is rare, the people interfere with shouts, the ladies wave their handkerchiefs, and the animal is saved. The wounds and death of the horses are accompanied with the loudest acclamations, and many gestures of delight, especially from the female portion of the audience, including those of the gentlest blood. Everything depends on habit. The author of *Childe Harold*, the writer of this note, and one or two other Englishmen, who have certainly in other days borne the sight of a pitched battle, were, during the summer of 1809, in the governor's box[2] at the great amphitheatre of Santa María, opposite to Cadiz. The death of one or two horses completely satisfied their curiosity. A gentleman present, observing them shudder and look pale, noticed that unusual reception of so delightful a sport to some young ladies, who stared and smiled, and continued their applause as another horse fell bleeding to the ground. One bull killed three horses, *off his own horns*. He was saved by acclamations, which were redoubled when it was known he belonged to a priest.

« An Englishman who can be much pleased with seeing two men beat themselves to pieces, cannot bear to look at a horse galloping round an arena with his bowels trailing on the

1. Letter 127.

2. Of the theater at Cadiz, William Jacob writes : « The stage-box belongs to the governor, into which all Bristish Officers are at present admitted. » (*Op. cit.*, p. 16.) Apparently a similar courtesy was customary in the *plaza*. The governor of Cadiz who succeeded the murdered Solano was Tomás de Morla, and Venegas was governor in 1810. I cannot easily determine whether one of these held the office at the time of Byron's trip.

ground, and turns from the spectacle and the spectators with horror and disgust[1]. »

Byron's verse picture of the fight contains some of the best description in the canto : one is tempted to transcribe it verbatim. Contrasting with that Spanish Sunday « the day of prayer » as spent in London, when the

... spruce citizen, washed artisan,
And smug apprentice gulp their weekly air,

the poet says,

All have their fooleries — not alike are thine,
Fair Cadiz, rising o'er the dark blue sea!
Soon as the Matin bell proclaimeth nine,
Thy Saint-adorers count the Rosary :
. . . .
Then to the crowded circus forth they fare :
Young, old, high, low, at once the same diversion share.

Then comes the picturesque event itself, described by the poet in lines that must be quoted in full or not at all. His « four cavaliers » are the *picadores*. The death of the bull at the hands of the « Matadore » is given in vivid detail (stanzas 74-79 inclusive). The « clinging darts » of stanza 78 refer, of course, to the ornamented and barbed *banderillas*, cleverly placed on each side of the bull's neck as he rushes by the torero When the poet writes,

And now the Matadores around him play,
Shake the red cloak, and poise the ready brand,

he is confusing the functions of the *matador* or *espada* — the hero of the occasion who actually slays the bull — with those of the more humble *chulos*.

Once more through all he bursts his thundering way —
Vain rage ! the mantle quits the conynge hand,
Wraps his fierce eye — 'tis past – he sinks upon the sand !

Where his vast neck just mingles with the spine,
Sheathed in his form the deadly weapon lies.

1. *Poetry*, 1899, II, 521-522.

He stops — he starts — disdaining to decline :
Slowly he falls, amidst triumphant cries,
Without a groan, without a struggle dies.
The decorated car appears — on high
The corse is piled — sweet sight for vulgar eyes —
Four steeds that spurn the rein, as swift as shy,
Hurl the dark bulk along, scarce seen in dashing by[1].

Such the ungentle sport that oft invites
The Spanish maid, and cheers the Spanish swain.
Nurtured in blood betimes, his heart delights
In vengeance, gloating on another's pain[2].

Ford says of Puerto de Santa María (cf. Hobhouse's statement, p. 147) that it was a pleasant, well built town, across the bay, communicating with Cadiz by small steamers which cross, and carriages which go around. « In the *Plaza de Toros* was given the grand bull-fight to the Duke, described by Byron[3]. » This is an error : all of Sir Arthur Wellesley's letters and dispatches[4] from July 23rd to August 2nd are dated at Talavera de la Reyna, so he could not well have been in Cadiz July 30th. Nor could the fight have been given for his brother the Marquis, who wrote to Canning from Seville, August 11, 1809[5], stating that he had embarked on board the *Donegal* at Portsmouth July 24th, arrived off Cadiz the evening of July 31st, and landed August 1st. Furthermore, neither Byron nor Hobhouse alludes to the presence of Wellesley at the bull-fight, and Captain Brenton mentions no such *fête* in honor of the

1. « The teams of mules now enter, glittering with flags and tinkling with bells, whose gay decorations contrast with the stern cruelty and blood; the dead bull is carried off at a rapid gallop, which always delights the populace. » (Richard Ford, *Handbook for Spain*, 1898, quoted in *Poetry*, 1899, II, 67, note 2).

2. *Childe Harold*, I, 78-80.

3. *Op. cit.*, 215. The steamers, of course, do not belong to the Cadiz of 1809; but that Byron went by boat to the plaza is made likely by the following lines from *Don Juan*, II, 11 :

A devil of a sea rolls in that bay,
As I, who've crossed it oft, know well enough.

In regard to Hobhouse's « gestures of delight, especially from the female portion of the audience », it may be well to quote the opinion of Ford (*Ibid.*, 185) that the women of the better classes are not indifferent to suffering at bull-fights, but interpose their fans in spite of their long familiarity with the scenes enacted.

4. "*The Dispatches of Field Marshall the Duke of Wellington*, etc., *1799-1818*. Compiled from authentic documents by Lieut. Col. Gurwood", John Murray, London, 1837, vol. IV, 522-554.

5. *The Memoirs and Correspondence*, etc., III, 30,

Marquis. William Jacob, in a letter written November 1, 1809, describes a bull-fight at Santa María given about that date in honor of Lord Wellington and the Marquis of Wellesley[1], and we thus have the testimony of an eye-witness that looks much more trustworthy than Ford's report.

Some additional facts of the visit to Cadiz are recorded in Byron's letter from Gibraltar, August 11th, to his mother: « Just as I was introduced and began to like the grandees, I was forced to leave it for this cursed place; but before I return to England I will visit it again. The night before I left it, I sat in the box at the opera[2], with Admiral Cordova's family; he is the commander whom Lord St. Vincent defeated in 1797, and has an aged wife and a fine daughter, Sennorita [*sic*] Cordova. The girl is very pretty, in the Spanish style; in my opinion, by no means inferior to the English in charms, and certainly superior in fascination... Miss Cordova and her little brother understood a little French, and, after regretting my ignorance of the Spanish, she proposed to become my preceptress in that language. I could only reply by a low bow, and express my regret that I quitted Cadiz too soon to permit me to make the progress which would doubtless attend my studies under so charming a directress. I was standing at the back of the box, which resembles our Opera boxes (the theatre is large and finely decorated[3], the music admirable), in the manner which Englishmen generally adopt, for fear of incommoding the ladies in front, when this fair Spaniard dispossessed an old woman (an aunt or a duenna) of her chair, and commanded me to be seated next herself, at a tolerable distance from her mamma. At the close of the performance I withdrew, and was lounging

1. *Op. cit.*, 172 : « The Marquis Wellesley and his brother Lord Wellington arrived the day after me, and were recevied by the inhabitants with the warmest gratulations... In honour of Lord Wellington a bull-fight was exibited at St. Mary's, at which I attended. » (Sir Arthur Wellesley became Viscount Wellington, Sept. 4, 1809.)

2. I have not yet been able to hit upon a local newspaper for that year, and so have no idea what was being given that night at the opera. Moreover I have not yet found it possible to investigate the Spanish tradition that Byron met Böhl de Faber's family in Cadiz.

3. Cf. Ford, *op. cit.*, 186 and 210 : « The Spanish theatres, those of Madrid not excepted, are small, badly lighted, and meagerly supplied with scenery and properties. » Cadiz had two operas being sometimes performed in the larger.

with a party of men in the passage, when, *en passant*, the lady turned round and called me, and I had the honour of attending her to the admiral's mansion. I have an invitation on my return to Cadiz, which I shall accept if I repass through the country on my return from Asia[1]. » Vice-Admiral José de Córdoba y Ramos was completely defeated off Cape St. Vincent Feb. 14, 1797, by Sir John Jervis, afterwards Earl St. Vincent. He was dismissed from the service but, after an appeal, was reinstated on the retired list. He died at Cadiz in 1809, about eighty years of age. His son, José de Córdoba y Rojas, was born in 1774 and shot in 1810. If the « fine daughter » was not already approaching « the sere, the yellow leaf » in 1809, we cannot believe that her mother was very « aged » at the time of Byron's visit.

So much for the facts : Byron's interesting opinions of the place and its people must not be passed over. Richard Ford calls attention to the beautiful site of the rock-built city, sparkling like a line of ivory palaces rising from the dark blue sea, on a headland that is connected with the mainland by a narrow peninsula. « The panorama of the bay of Cadiz is a perfect *belvidere*. » The Cadiz of Ford's day — a purely commercial town, whose poverty had dampened the gaiety and splendor of the past, boasting little of interest to the scholar or gentleman, corrupted by European vices unknown to central Spain, blessed with bad water, a worse climate, and no fine art — such a city could be seen in a day[2]. But as its population had decreased to fifty-six thousand from nearly twice that number in the war time, we must not assume that all this melancholy description would be true of Byron's day. At any rate the poet saw the brighter side. « Cadiz, sweet Cadiz! » he writes, « it is the first spot in the creation. The beauty of its streets and mansions is only excelled by the loveliness of its inhabitants... Cadiz is a complete Cythera. Many of the grandees who have left Madrid during the troubles

1. Letter 128.
2. *Op. cit.*, 209-210.

reside there[1], and I do believe it is the prettiest and cleanest town in Europe. London is filthy in comparison... I shall return to Spain before I see England, for I am enamoured of the country[2]. » Elsewhere he writes : « Cadiz, sweet Cadiz, is the most delightful town I ever beheld, very different from our English cities in every respect except cleanliness (and it is as clean as London), but still beautiful, and full of the finest women in Spain[3]. » Ford confirms the statement about the cleanliness of Cadiz, due, he says, to Governor O'Reilly, who introduced an English system about 1785[4]. Only a line here and there in *Childe Harold* sings the praise of « fair Cadiz, rising o'er the dark blue sea ». Other reminiscences in Byron's poetry are in the *Stanzas Composed during a Thunderstorm* (stanza 14) :

Do thou, amid the fair white walls,
If Cadiz yet be free,
At times from out her latticed halls,
Look o'er the dark blue sea[5];

and a few lines in *Don Juan,* II, 5 :

I said that Juan had been sent to Cadiz —
A pretty town, I recollect it well —
'Tis there the mart of the colonial trade is,
(Or was before Peru learned to rebel)[6],
And such sweet girls! — I mean, such graceful ladies,
Their very walk would make your bosom swell.

In Cadiz, as elsewhere in Spain, it is woman that most deeply stirs the young poet's soul. The disparagement of English beauty, to be found in the letters from Spain, is in harmony with the later confession that his « blood is all meridian »[7]. Cadiz is « full of the finest women in Spain,... the Lancashire witches of their land[8]. » And just a few lines further on in

1. Jacob (*op. cit.*, p. 144) met in Seville refugees from Madrid.
2. Letter 127.
3. Letter 128.
4. *Op. cit.*, 207.
5. *Poetry*, 1899, III, 10.
6. Cadiz revived with the discovery of the New World and was ruined by the loss of the colonies (Ford, *op. cit.*, 207).
7. *Stanzas to the Po.*
8. Letter 128.

the same letter he writes of Señorita Córdoba : « The girl is very pretty, in the Spanish style; in my opinion, by no means inferior to the English in charms, and certainly superior in fascination. Long black hair, dark languishing eyes, *clear* olive complexions, and forms more graceful in motion than can be conceived by an Englishman used to the drowsy, listless air of his countrywomen, added to the most becoming dress, and, at the same time, the most decent in the world, render a Spanish beauty irresistible. » In a previous letter to Francis Hodgson he had written of this city : « The beauty of its streets and mansions is only excelled by the loveliness of its inhabitants. For, with all national prejudice, I must confess the women of Cadiz are as far superior to the English women in beauty as the Spaniards are inferior to the English in every quality that dignifies the name of man[1]. » In verse it is chiefly in *The Girl of Cadiz* that one finds similar sentiments expressed. These interesting lines were inserted in the first draft of *Childe Harold,* after the eighty-sixth stanza, but they were suppressed, because judged too cheerful for the setting, in favor of those *To Inez,* which are in a radically different mood. This original arrangement probably explains the comparative scarcity of lines (elsewhere in *Childe Harold)* lauding the beautiful women of Cadiz, though such are by no means lacking there and in other parts of Byron's poetry. *The Girl of Cadiz,* which was first published in 1832, is in seven stanzas, beginning

Oh never talk again to me
  Of northern climes and British ladies;
It has not been your lot to see,
  Like me, the lovely Girl of Cadiz.
Although her eye be not of blue,
  Nor fair her locks, like English lasses,
How far its own expressive hue
  The languid azure eye surpasses!

English maids, the poet goes on to say, if fair, are frigid even in possession. But the Spanish girl, with flashing eye and

1. Letter 127.

clustering raven tresses, seems ordained for love, and enchants you both in the wooing and when won; she can dissemble neither her hatred nor her affection, nor does she meet your love with mock denial. Martial courage, too, is hers; and whether she mingle « in the gay bolero », sing « to her attuned guitar », count « her beads with fairy hand », or « join Devotion's choral band » —

In each, her charms the heart must move
  Of all who venture to behold her;
Then let not maids less fair reprove
  Because her bosom is not colder:
Through many a clime 'tis mine to roam
  Where many a soft and melting maid is,
But none abroad, and few at home,
  May match the dark-eyed Girl of Cadiz [1].

In the winter of 1818-19, when Byron is writing the second canto of *Don Juan,* his mind reverts to the Andalusian city where were to be found the « mart of the colonial trade »,

And such sweet girls! — I mean, such graceful ladies,
  Their very walk would make your bosom swell;
I can't describe it, though so much it strike,
Nor liken it — I never saw the like:

An Arab horse, a stately stag, a barb
  New broke, a camelopard, a gazelle.
No — none of these will do; — and then their garb,
  Their veil and petticoat — Alas! to dwell
Upon such things would very near absorb
  A canto — then their feet and ankles, — well,
Thank Heaven, I've got no metaphor quite ready,
(And so, my sober Muse — come, let's be steady —

Chaste Muse! — well, — if you must, you must) — the veil
  Thrown back a moment with the glancing hand,
While the o'erpowering eye, that turns you pale,
  Flashes into the heart : — All sunny land
Of Love! when I forget you, may I fail
  To — say my prayers — but never was there planned
A dress through which the eyes give such a volley,
Excepting the Venetian Fazzioli [2].

1. Cf. *Poetry*, 1899, III, 3.
2. *Don Juan*, II, 5-7. *Ibid.*, II, 120, contains another admiring reference to the dress of Spanish women.

From the praise of the fascination of these beauties to a discussion of their morals is but a step. Byron's opinion of them is not high. « The Spanish women, » he tells Hodgson, « are all alike, their education the same. The wife of the duke is, in information, as the wife of a peasant, — the wife of a peasant, in manner, equal to a duchess. Certainly they are fascinating; but their minds have only one idea, and the business of their lives is intrigue[1]. » Similarly to his mother : « I beg leave to observe that intrigue here is the business of life; when a woman marries she throws off all restraint, but I believe their conduct is chaste enough before. If you make a proposal, which in England will bring a box on the ear from the meekest of virgins, to a Spanish girl, she thanks you for the honour you intend her, and replies, « Wait till I am married, and I shall be too happy. » This is literally and strictly true[2]. » Taken by itself, Byron's experience in Seville, if his story be true, certainly explains, if it does not justify, his impression that feminine virtue was at a discount in Spain; but it is hard to believe that any real facts can have given him the right to accept the more extraordinary story which he thus related to his mother the following summer, writing from Athens : « An usual custom here, as at Cadiz, is to part with wives, daughters, etc., for a trifling present of gold or English arms (which the Greeks set a high value upon). The women... are not nearly so amorous as the Spanish belles, whom I have described to you in my former letters[3]. »

We turn tack to *Childe Harold* to record the few lines pertinent to this discussion. The cruelty of the girl of Cadiz at the bull-fight is hinted at in stanza 68 of the first canto;

Nor shrinks the female eye, nor even affects to mourn.

1. Letter 127.
2. Letter 128.
3. Letter 145. For similar comment on Southern women in general, cf. Letter 637 : « Like all the children of the sun, she [Marianna Segati, a Venetian mistress] consults nothing but passion ; » and Letter 734 : « The Passions of a Sunny Soil are paramount to all other considerations. »

Her chastity is more than doubted in 71;

Much is the VIRGIN teased to shrive them free
(Well do I ween the only virgin there)[1].

Charm and amourousness are ascribed to the dames

Skilled in the ogle of a roguish eye,
Yet ever well inclined to heal the wound.

In stanza 81 the freedom of Spanish women is described:

But Jealousy has fled: his bars, his bolts,
His withered Centinel, Duenna sage!
And all whereat the generous soul revolts,
Which the stern dotard deemed he could encage,
Have passed to darkness with the vanished age.
Who late so free as Spanish girls were seen,
(Ere War uprose in his volcanic rage),
With braided tresses bounding o'er the green,
While on the gay dance shone Night's lover-loving Queen?

The eminent Spaniard, Don Emilio Castelar, laments the fact that Byron did not appreciate the virtue of Spanish women, as he did the valor of Spanish men(!)[2]. The passing traveller, he contends, finds vice on the surface and generalizes too easily. Thus he explains the injustice of Byron and the hard words in which he so lightly mentions the women of Cadiz. Nowhere are families so loving, nor a whole life so faithfully consecrated to one love. Spanish passion is intense but pure[3].

1. Cf. p. 155: « I believe their conduct is chaste enough before [marriage]. » This hopeless contradiction is probably due to the temptation to value a striking line above the truth: his real opinion must be that of the letter. For a parallel passage on the virtue of *married* women, cf. *Don Juan*, I, 149:

« Did not the Italian *Musico* Cazzani
Sing at my heart at least six months in vain?
Did not his countryman, Count Corniani,
Call me the only virtuous wife in Spain? »

This seems to be a genuine and consistent opinion. See further *Don Juan*, I, 63:

What men call gallantry, and the gods adultery,
Is much more common where the climate's sultry.

2. Cf. the remark quoted on p. 153 from Letter 127: « The Spaniards are inferior to the English in every quality that dignifies the name of man. »

3. *Life of Lord Byron and other sketches*, by Emilio Castelar; translated by Mrs. Arthur Arnold, Harper's, New York, 1876, pp. 66-67. I regret that I have been compelled to use this mediocre translation.

Spanish beauty and morals are not subjects of such essentially local and temporary interest that the opinions of another traveller, such as Ford, can be quoted in full with the same pertinence as they possibly have had elsewhere. Andalusian women are praised, of course, by the author of the *Handbook,* for their grace, beauty, symmetry of form, passion, and attractive dress. The wives of the lower classes are as chaste, he thinks, as those of any other nation in Europe; he does not discuss the upper classes, whom Byron, of course, knew best. He notes, too, the disappearance of jealousy, except in the lower orders, where the *cortejo* or *cavaliere servente* is not tolerated. While Spanish women can talk well, their literary accomplishments are just about sufficient to enable them to « decipher a billet-doux and scrawl an answer »[1].

It is in *Childe Harold* that we find the most oustpoken indictment of the morals of Cadiz, though, as we have seen, relatively little is here said of women not of the flagrantly immoral type. The very first allusion to the city « rising on the distant coast » is the statement that it

Calls forth a sweeter, though ignoble praise,

given over to the soft « voluptuous ways » of Vice. It rivals the ancient Cyprian temple of Venus :

When Paphos fell by Time — accursed Time!
The Queen who conquers all must yield to thee —
The Pleasures fled, but sought as warm a clime;
And Venus, constant to her native Sea,
To nought else constant, hither deigned to flee,
And fixed her shrine within these walls of white :
Though not to one dome circumscribeth She
Her worship, but, devoted to her rite,
A thousand Altars rise, for ever blazing bright.

From morn till night, from night till startled Morn
Peeps blushing on the Revel's laughing crew,
The Song is heard, the rosy Garland worn;
Devices quaint, and Frolics ever new,

1. *Op. cit.*, 77, 146, 153, 164-5, 187, 199, 211-12. For a similar modern opinion, cf. John Hay, *Castilian Days*, Boston, 1871, pp. 33 sq.

Tread on each other's kibes. A long adieu
He bids to sober joy that here sojourns:
Nought interrupts the riot, though in lieu
Of true devotion monkish incense burns,
And Love and Prayer unite, or rule the hour by turns[1].

This insinuation of hypocrisy in religion is repeated a few stanzas further on, in connection with the bull-fight. On that day,

Soon as the Matin bell proclaimeth nine,
Thy Saint-adorers count the Rosary :
Much is the VIRGIN teased to shrive them free
(Well do I ween the only virgin there)
From crimes as numerous as her beadsmen be[2].

Similar sentiments are expressed here and there in Byron's poetry; but a fuller treatment of them is reserved for a separate study. On the religious question we need not heed the severe judgment of the English Protestant, Richard Ford[3]; but it is highly significant to read words hardly less damning from the Duchess of Abrantès, a French Catholic, « *pieuse* if not *dévote* ». Speaking of Spain as she saw it on her journey from France to Madrid, she writes : « La Vierge est bien plus priée en Espagne que Dieu même ; » and further : « C'était la Vierge qui était la reine de la religion en Espagne. Notre-Seigneur Jésus-Christ, la religion chrétienne avec son admirable morale, ses dogmes vraiment divins, cette religion révélée n'est pas bien connue des Espagnols du monde, et encore moins des Espagnols du peuple. On leur a inculqué des principes faux, d'après lesquels ils prient, raisonnent et croient[4]. »

At Cadiz, as at Seville, Byron is reminded of the city's past. So, as he sings

Adieu, fair Cadiz! yea, a long adieu!

1. *Childe Harold*, I, 66, 67.
2. *Ibid.*, 71.
3. *Op. cit.*, 167 sq.
4. *Op. cit.*, I, 23, 85. In several passages Mme Junot protests against the state of religion in Spain.

he adds

Who may forget how well thy walls have stood?
When all were changing thou alone wert true,
First to be free and last to be subdued :
And if amidst a scene, a shock so rude,
Some native blood was seen thy streets to dye,
A Traitor only fell beneath the feud :
Here all were noble, save Nobility;
None hugged a Conqueror's chain, save fallen Chivalry[1]!

Possibly Cadiz was « first to be free », in Byron's mind, because of its capture from the Moors in 1262 by Alfonso the Learned : this seems to be the view of Mr. Coleridge. But it is also to be noted that the first triumph of the Spanish patriots over the French intruder was the surrender of a squadron of the enemy's in the bay of Cadiz. The editor of *Poetry,* 1899, explains further that the city narrowly escaped a siege in the winter of 1810, and was bombarded by Soult in May, 1812, though this siege was broken August 24th. The above stanza, though not in the original manuscript of *Childe Harold,* was included in the first edition, March 10, 1812, hence this last siege cannot have been in the poet's mind.

1. *Childe Harold,* I, 85. Cf. *The Age of Bronze,* 340 sq. :

The stern or feeble sovereign, one or both
By turns; the haughtiness whose pride was sloth;
The long degenerate noble; the debased
Hidalgo, and the peasant less disgraced
But more degraded.

Espronceda's *Dos de Mayo* recalls these lines :

La corte del monarca disoluta,
Prosternada á las plantas de un privado,
Sobre el seno de impura prostituta
Al trono de los reyes ensalzado.

. . . .

Y vosotros ¿qué hicisteis entre tanto
Los de espíritu flaco y alta cuna?
Derramar como hembras débil llanto
O adular bajamente á la fortuna.

This view of the Spanish upper classes is true to history. When Spanish deputations were organized to congratulate king Joseph, « the Duke of Infantado, at the head of the grandees, told him that the Spaniards looked alone to him for happiness, and the next day representatives of governmental and official classes addressed a communication to their fellow-countrymen at home, calling upon them to lay down their arms and accept with due gratitude and rejoicing the new monarch the Emperor had deigned to send them. » (Martin Hume, *Modern Spain,* p. 142.)

Byron himself explains the allusion to the traitor who « fell beneath the feud » : he is, he says, « alluding to the conduct and death of Solano, the governor of Cadiz, in May, 1808[1]. » The Marquis of Solano was murdered by the populace. The Supreme Junta of Seville had ordered him to attack the French fleet anchored off Cadiz, and Admiral Purvis and General Spencer had offered to coöperate; but Solano was unwilling to take his orders « from a self-constituted authority, and hesitated to commit his country in war with a power whose strength he knew better than the temper of his countrymen ». « His abilities, courage, and unblemished character have never been denied[2]. »

Light is thrown on the line

> None hugged a conquerror's chain save fallen Chivalry!

by the statment of Captain Brenton regarding the departure of Marquis Wellesley from Cadiz, apparently « disgusted with the base intrigues and despicable folly of the upper classes of society in Spain. Cadiz, » adds the Captain, « when he left it, was filled with cowards and traitors... The aristocracy was without courage or virtue[3]. » The lines quoted above on

1. *Poetry*, 1899, II, 93.
2. Napier's *War in the Peninsula*, I, 20, 21 (quoted in *Poetry*, 1899, II, 93). D. Francisco Solano Ortiz de Rozas, Marqués del Socorro y de la Solana, was born in 1768, and studied at the *Seminario de Nobles* of Madrid. After a good military record he rose to the rank of Captain general and was appointed Governor of Cadiz, in which office he displayed judgment and zeal. When the feeling against French domination broke out, he refused to accede wholly to the popular demands and was murdered May 29, 1808. A captain in the English navy, who was in Cadiz the year following, says that when the inhabitants of Cadiz demanded of Solano that he open fire on the French squadron, he replied that, much as he was disposed to prevent the escape of the ships, Spain was in no condition to commence hostilities against the French. The mob surrounded his house; but when it was known that he had somehow been concealed in the house of a Mrs. Strange, an Irish lady living in Cadiz, the populace broke in there and dragged him forth from a closet, Mrs. Strange, who had denied knowlegde of his whereabouts, narrowly escaping with her life. Solano was stabbed under the right shoulder as he was being hurried away to the fish-market : he simply turned and said : « ¡ Es posible ! » The rabble then tore him to pieces. His death ended the war between England and Spain. (*Naval History of Great Britain*, by Edward Pelham Brenton, Captain of Royal Navy, 2 vols. London, 1837, vol. II, pp. 243-4. Cf. also *Guerra de la Independencia*, by José Gomez de Arteche y Moro, Madrid, 1868, I, 415 sq.)
3. *Op. cit.*, II, 317.

Cadiz lead Byron to lament further the strange fate of the sons of Spain :

> They fight for Freedom who were never free,
> A Kingless people for a nerveless state;
> Her vassals combat when their Chieftains flee,
> True to the veriest slaves of Treachery [1].

In March, 1808, Charles IV abdicated in favor of his son, Ferdinand, about whom popular feeling crystalized and whom Napoleon secretly favored. But in the following May both abdicated in Napoleon's favor. Charles then lived in exile, while Ferdinand was a prisoner at Valençay, and Spain remained without her hereditary kings until the return of Ferdinand in 1814.

Some time during his stay in Cadiz Byron dined with Admiral Purvis, who gave him passage to Gibraltar on the frigate *Hyperion*[2]. Similar privileges were enjoyed by him further along his route; he « left Malta in the *Spider*, a brig of war »[3], and « His Majesty's ship *Pylades* » carried the party to Smyrna[4]. In taking the water route Byron chose what Ford suggested to the travellers of a later day as far preferable to that over land : « the passage through the straits, » he writes, « is splendid »[5]. The exact day of Byron's departure from Cadiz is nowhere definitely stated, but it must have been near the end of the week ending August 5th ; for on the 6th (Sunday) he wrote to Francis Hodgson from Gibraltar, « I have just arrived at this place[6]. » So far as *Childe Harold* is concerned, the departure from Cadiz must be taken as the poet's farewell to Spain. Gibraltar — English and uninteresting — is wholly omitted from the poem, as an examination of a few passages will show. After « a long adieu » to Cadiz, the first canto concludes with a lament for Spain's misfortunes and for his friend John Wingfield, who died of

1. *Childe Harold*, I, 86.
2. Letters 127 and 128. The Hobhouse ms. confirms this.
3. Letter 131.
4. Letter 136.
5. *Op. cit.*, 219.
6. Letter 127.

a fever at Coimbra, adding the promise of « some tidings on a future page »,

If he that rhymeth now may scribble moe.

Stanzas 1-15 of the second canto form a sort of prologue to this « fytte » of the *Pilgrimage,* and do not deal with the traveller, who reappears in stanza 16 :

But where is Harold? shall I then forget
To urge the gloomy Wanderer o'er the wave?
Little recked he of all that Men regret;
No loved-one now in feigned lament could rave;
No friend the parting hand extended gave,
Ere the cold Stranger passed to other climes:
Hard is his heart whom charms may not enslave;
But Harold felt not as in other times,
And left without a sigh the land of War and Crimes.

The editor of *Poetry,* 1899, with special reference to the fourth line of this stanza, expresses the opinion that « Byron is speaking of his departure from Spain, but he is thinking of his departure from Malta, and his half-hearted amour with Mrs. Spencer Smith »[1]. If this means that Byron has confused the two farewells, I see no justification for the editor's opinion : the poet simply says that the gloomy wanderer left Spain unregretted and without regret, and that he was cheered neither by the feigned lament of a loved one, nor by the parting hand of a friend, carrying off a hard heart that no charms (not even Spanish loveliness) could melt. Nor is there much point in the note if it means that the farewell from Spain in simply being compared with that from Malta; in reality the mood may just as well be said to recall the lonely departure from Falmouth, if we need to think that the poet has other places than Spain in mind. But two facts prove definitely that Byron thinks of Cadiz rather than of Gibraltar as the place of his farewell to Spain; first, the vessel he describes is a frigate[2] (he left Gibraltar in the Malta packet[3]),

1. *Poetry,* 1899, II, 110, note 2.
2. *Childe Harold,* II, 17.
3. Letter 128.

and secondly the ship passes through the Straits, an impossibility to those sailing east from Gibraltar. Here are some of the lines with their picture of the voyage :

He that has sailed upon the dark blue sea
  Has viewed at times, I ween, a full fair sight,
  When the fresh breeze is fair as breeze may be,
  The white sail set, the gallant Frigate tight —
  Masts, spires, and strand retiring to the right,
  The glorious Main, expanding o'er the bow,
  The Convoy spread like wild swans in their flight,
  The dullest sailor wearing bravely now —
So gaily curl the waves before each dashing prow [1].

Then follow two stanzas picturing the « little warlike world within » the frigate, and the glassy « deck without a stain ». If the next four lines are accurate, —

Blow! swiftly blow, thou keel-compelling gale!
  Till the broad Sun withdraws his lessening ray;
  Then must the Pennant-bearer slacken sail,
  That lagging barks may make their lazy way, —

it is pretty safe to assume that the *Hyperion* spent part of the night of August 5th lying to, bringing Byron to Gibraltar the next day. This is corroborated by a note found in a transcript of the first two cantos in the handwriting of R. C. Dallas : it reads ; « An additional « misery to human life » — lying-to at sunset for a large convoy, till the sternmost pass ahead. Mem. : fine frigate, fair wind likely to change before morning, but enough at present for ten knots [2]! » But Nature's beauties make amends for the delay.

The Moon is up; by Heaven, a lovely eve [3]!
  Long streams of light o'er dancing waves expand;
  Now lads on shore may sigh, and maids believe:
  Such be our fate when we return to land!

1. *Childe Harold*, II, 17. Lines 5 and 6 point to Cadiz rather than Gibraltar.

2. *Poetry*, 1899, II, 112, note 1. At first sight one would suppose these words to have been jotted down on board the ship itself during the idle time. But it will be noted that they come from the Dallas transcript and not from the Byron autograph, and also that « the first canto of *Childe Harold* was begun at Janina, in Albania, October 31, 1809... The dates are duly recorded on the Ms. » (*Poetry*, 1899, II, IX.)

3. On August 5, 1809, the moon rose about midnight, and its latitude at that hour was 3° 37′ 56″. The last quarter began the morning of August 3rd, and the new moon the morning of the 11th. Note how exact are Byrons's details. (*Connaissance des Temps*

Meantime some rude Arion's restless hand
Wakes the brisk harmony that sailors love;
A circle there of merry listeners stand
Or to some well-known measure featly move,
Thoughtless, as if on shore they still were free to rove.

Through Calpe's straits survey the steepy shore;
Europe and Afric on each other gaze!
Lands of the dark-eyed Maid and dusky Moor
Alike beheld beneath pale Hecate's blaze:
How softly on the Spanish shore she plays!
Disclosing rock, and slope, and forest brown,
Distinct, though darkening with her waning phase;
But Mauritania's giant-shadows frown,
From moutain-cliff to coast descending sombre down [1].

The Childe gazes over the ship's rail into the moonlit main, musing on the miseries of life. He has done with « renowned, romantic Spain » forever. A few stanzas further on he will be rhyming of Malta and « fair Florence », and will cease to interest us as a Spanish traveller.

In all this verse, as we have said, there is not a word of Gibraltar [2]. For an account of his sojourn in this English port, we must turn, appropriately perhaps, to the prose of his letters. But first we may quote a remark that looks like a record of personal experience in the Straits. « The Siroc, » we find written in Dallas' transcript of the first and second cantos of *Childe Harold*, « is the violent hot wind that for weeks together blows down the Mediterranean from the Archipelago. Its effects are well known to all who have passed the Straits of Gibraltar [3]. » Whether or not this be a reminiscence of this passage, Byron must have reached his destination safely on or just before Sunday, August 6, 1809. Ford speaks of Gibraltar as a dull place of residence for those who are neither merchants nor miltary [4]; hence

ou des Mouvements Célestes à l'usage des Astronomes et des Navigateurs pour l'an 1809, publiée par le Bureau des longitudes. Paris, 1807.)

1. *Childe Harold*, II, 22, 23. H. F. Tozer (*Childe Harold*, 1885, p. 232) points out that « the moon is in the southern sky as the vessels pass through the Straits, consequently the coast of Spain is in light, that of Africa in shadow ». The editor notes that « brown is Byron's usual epithet for landscape seen in moonlight ».

2. Unless *Childe Harold*, II, 22, quoted above, be so construed.

3. *Poetry*, 1899, II, 48, note 1.

4. *Op. cit.*, 344.

we are not surprised to learn that it is to Byron a « cursed place »[1]. Apparently the fortifications are the only things that impressed him favorably[2]. An English traveller who saw Byron at Gibraltar has written a wonderfully prosaic description of the place, from which it is possible to extract a few facts worth repeating. Its population at that time was ten thousand, exclusive of the garrison, but the great throng in the main streets gave one the impression of being in a much larger city. The inns were mean : the Spanish theater contemptible. Strangers were conducted by the sentinel to the town-major, who issued permits for passing the gates : if properly introduced, one might visit the batteries and excavations[3]. Ford speaks of the appearance of the Rock and its surroundings, lauds its hospitality, order, and discipline : the climate is not bad except during the east winds, when a misty vapor hangs over the rocks. But « Gibraltar is soon seen; nowhere does the idler sooner get bored. There is neither letters nor fine-art, the arts of making money and war excepted »[4]. Byron's opinion of the climate of Gibraltar is frankly expressed in a letter of just about a year later : « Your northern gentry, » he writes, « can have no conception of a Greek summer; which, however, is a perfect frost compared with Malta and Gibraltar, where I reposed myself in the shade last year, after a gentle gallop of four hundred miles, without intermission, through Portugal and Spain[5]. » At this place Byron found the leisure to write his first (preserved) letters since leaving Lisbon. One is to Francis Hodgson with a survey of the trip[6], and the other a long detailed account of his experiences written to his mother on August 11th, 13th, and

1. Letter 128.

2. Cf. Byron's note to *Childe Harold*, III, 58, which runs as follows : « After having seen the fortifications of Gibraltar and Malta, it [Ehrenbreitstein] did not much strike by comparison. »

3. John Galt, *Voyages and Travels*, London, 1812, p. 3 sq.

4. *Op. cit.*, I, 337 sq. For a Spanish picture of this city, with its babel of tongues, its merchants, its English residents, etc., consult further *El Contrabandista* by Juan Juarez, in *Los Españoles pintados por sí mismos*, first published in 1843.

5. Letter 144. In Letter 146 he writes : « The other day in travelling between Athens and Megara, the thermometer was at 125° !!! Yet I feel no inconvenience. » This is a « frost » compared with Gibraltar !

6. Letter 127.

15th[1]. From the latter we can learn how he spent his time in Gibraltar. He planned to run over to Africa, « only six miles from this fortress, » on Saturday, the twelfth; but as the wind was unfavorable, he did not go. On that day he did dine, however, at Algeciras[2] with Lady Westmoreland, where he met « General Castanos [*sic*], the celebrated Spanish leader in the late and present War ». Lady Westmoreland, *née* Jane Saunders, was the second wife of John, tenth Earl of Westmoreland, whom she married in 1800. « El nombre de *Castaños*, » writes Bretón de los Herreros, « representa y simboliza una de las páginas más bellas de nuestra moderna historia. *D. Francisco Javier Castaños* (1758-1852) se llama el benemérito general español que primero humilló las hasta entonces nunca humilladas águilas francesas cuando en los campos de Bailén fueron vencidas y derrotadas por visoños soldados las aguerridas huestas de Dupont[3]. » Mesonero Romanos records that the general was first president of the Ateneo and was present at its reorganization in 1835[4]. Castaños was the first Duque de Bailén. His military career was long and honorable. When the War for Independence broke out, he took the national side and placed himself at the disposition of the Junta. Refusing an offer of assistance from General Spencer, he met and defeated Dupont at Bailén, July 18, 1808. He was affable and disinterested. Byron writes : « Today [Sunday, the 13th] I dine with him. He has offered me letters to Tetuan in Barbary, for the principal Moors, and I am to have the house for a few days of one of the great men, which was intended for Lady W., whose health will not permit her to cross the Straits. » August 15th he adds : « I could not dine with Castanos yesterday [*sic*], but this afternoon I had that honour. He is pleasant and, for aught I know to the contrary, clever. »

Hobhouse's notes confirm Byron's record and add some interesting gossip : « Whilst at Gibraltar, » he writes, « we paid

1. Letter 128.
2. Opposite Gibraltar on the Bay of Algeciras.
3. *Los Españoles pintados por sí mismos*, 1843, I, 29-30.
4. *Memorias de un Setentón*, 1881, I, 264, and II, 161.

a visit to Lady Westmoreland, then living at Algesiras, and on that occasion made acquaintance with two persons each of whom in his way was remarkable, — Sir William Drummond and General Castanos. Sir William was a better writer than talker. He was imprudent, to say the least of it, on topics usually avoided on a first meeting. As we were crossing the bay to Algesiras, the wind rose and the sea became rather more rough than was agreeable to the Diplomatist. There was not the slightest danger and Lord Byron told him so. Sir William would not be comforted and said : « It is well for you who think that if you are drowned you will go to another world, but, I who have no such belief, would rather remain a little longer where I am. » At Lady Westmoreland's Sir William boasted of having, when he was ambassador at Constantinople, refused a very large bribe, and appealed to Castanos in regard to the merit of such forbearance. Now the General had been accused of taking bribes from the French, and was under a cloud on that account. When asked directly by Sir William his opinion, Castanos only smiled and said, « I think you set an example which may embarrass your successor ». After a short stay at Gibraltar, we sailed in a packet for Malta[1]. »

In December, 1812, Byron sent to William Bankes a letter for Gibraltar, which, would, perhaps, put him « on a more intimate footing with a very pleasant family there »[2]. The only other later reminiscences of this port are a reference to the garrison[3] and a note added in 1816 to line 1019 of *English Bards and Scotch Reviewers* : « Calpe is the ancient name of Gibraltar. Saw it August, 1809. »

Before sailing for Malta, Byron sent home two of his servants, Joe Murray and Robert Rushton. To the latter's father he wrote a letter stating that the reason for sending the boy back was the unsafe character of the country through which he was about to travel, testifying to Robert's good

1. Ms. cit., ff. 584-5.
2. Letter 273.
3. Letter 131.

behavior and making an allowance for his education of twenty-five pounds a year for three years[1]. Fletcher continued with the poet[2], but I can recall no further mention of the German servant.

The duration of the stay in Gibraltar has never been clearly stated, but I believe that a little reckoning will determine it closely. On the whole, I feel that a lengthening of Byron's time in the fortress sufficiently for him to accomplish his desire to visit Tetuan and Ceuta, is more in accord with the spirit of his subsequent statement that he had « seen part of Africa and Asia ». Elze[3] says, on what authority I do not know, that the departure was as late as August 19th, since the poet was compelled to wait until that date for the arrival of his baggage from Lisbon[4]. The same biographer adds, « Nach Hobhouse hätten sie sogar drei Wochen in Gibraltar zugebracht[5] ». We are not told whence this statement comes either, but, in his *Journey through Albania,* Hobhouse does say that he and his companion spent three weeks *in Malta,* leaving Tuesday, September 19, 1809[6]. John Galt, who gives a detailed account of his sail with Byron from Gibraltar to Malta, confirms Hobhouse's date for the departure from the latter, in which he, too, says that Byron remained three weeks. And he adds that, though he made no acquaintance with the poet, he was eight days on the ship with him. This plainly puts the arrival at Malta about August 29th, and the departure from Gibraltar about the 21st. This date, which seems based on reliable evidence, would give Byron fifteen days in the English port, and five more after the expected departure of the Malta packet, which, he feared, would prevent him from seeing Africa. If this be true, the

1. Letters 128, 129, 130.

2. Letters 131 and 132. On June 25, 1811 (Letter 153) he wrote : « I have two servants, middle-aged men, and both Greeks... Fletcher is no doubt arrived » [in England].

3. *Lord Byron,* 1886, p. 93, note 1.

4. Cf. Letter 128. However, if this be true, the poet's assertion, on Aug. 15, that he was to sail the next day, was a decided indication of optimism.

5. *Loc. cit.*

6. *Journey through Albania, etc. during the years 1809 and 1810* (London, 1813), p. 1. Byron says in Letter 131 that they left Malta Sept. 21 in the *Spider*, a brig of war.

last half-dozen days in Gibraltar are not represented in the letters [1].

John Galt's account of his meeting with Byron in Gibraltar and of the departure for Malta is worth repeating in his own prolix language : « It was at Gibraltar that I first fell in with Lord Byron. I had arrived there in the packet from England, in indifferent health... The day, I well remember, was exceedingly sultry... I was constrained... to spend the hottest part of the day in the library ; and while sitting there, a young man came in and seated himself opposite to me at the table where I was reading. Something in his appearance attracted my attention. His dress indicated a Londoner of some fashion, partly by its neatness and simplicity, with just so much peculiarity of style as served to show, that although he belonged to the order of metropolitan beaux, he was not altogether a common one... On the following evening I embarked early and soon after the two travellers came on board ; in one of whom I recognized the visitor to the library, and he proved to be Lord Byron [2]. » Admiral Purvis, it will be remembered, gave Byron a passage in a frigate from Cadiz to Gibraltar, but there was no English ship of war destined for Malta at that time. But, writes the poet, « the packets sail fast and have good accommodation. »

A minute study of six brief weeks, even from the life of the most stunning of the English romantics, runs the risk of seeming to some the learned futility of the kind of investigator, who,

... por saber lo que á ninguno importa
anda desempolvando manuscritos,
para luego dejar la gente absorta
con citas y con textos eruditos [3].

1. The last letter from Gibraltar, Aug. 11-15, was evidently sent to England by Joe Murray, whose departure possibly prevented further postscripts, which might have been added if the stay was lengthened as surmised above. The last postcript (Aug. 15) contained these words : « I cannot go to Barbary. The Malta packet sails tomorrow and myself in it. » The assumption that the dates in Byron's letters are scrupulously exact is substantiated by nearly all of the previous cases in which it has been possible to test them; but, even if he went astray in this one, it will be remembered that the facts stated above come from independent evidence.

2. *Life of Lord Byron*, 1836, pp. 65-66.

3. Espronceda.

But those who have been reading Byron during the one hundred years since he made that brief journey across Portugal and Spain will form no such judgment of the story of his experiences. Not only is the interpretation of *Childe Harold* largely dependent on our knowledge of the facts behind the narrative; but those six weeks in the Peninsula begot the first canto of the poem itself, and *Childe Harold's Pilgrimage* is the herald of Byron's greater poetic fame. Could more be said?

« I shall return to Spain before I see England, for I am enamoured of the country, » Byron had writen to Francis Hodgson. It was a vain prophecy[1]. Little did he foresee

1. In this connection must be examined an interesting but more than suspicious-looking work entitled, *The Life, Writings, Opinions and Times of... Byron*, etc., purporting to include « copious recollections of the lately destroyed Ms., called "*Memoirs of my own Life and Times*," « By an English Gentleman... and comrade of his Lordship, Compiled from Authentic Documents and from long personal Acquaintance » (London, 1825). The very protestations on the title-page and in the introduction arouse one's suspicions, and the silent contempt with which the book is treated by scholars can but add thereto. However, I know nothing of its reputation for accuracy and veracity in general : I shall content myself with the examination of some statements concerning Byron's return to England in 1811. (Cf. vol. III, p. 121 sq.) The « *Following Gleanings* », we are told, are given « with a positive assurance of their authenticity » (some of the "parties" now residing in London). After a wild tale about the release of a Georgian slave, we learn (p. 132) that, on his return homeward from his first tour, Byron happened to touch at Malta. Next he went in the Yarmouth brig, commanded by Lieut. Hill, R. N., rented by himself, to Gibraltar, where he stopped for repairs, remaining on board. Byron and Hill, however, swam ashore. Next he went to Lisbon, where he took a handsome cottage between Fort Julian and Belem Castle; the brig, too, was retained. Here he met a Mr. Grenville, author of a poem called *Portugal* which, Byron said, « contained little information » (!). Affairs next called him to Oporto, and also to the headquarters of the British army under Wellesley, occupying the lines of Villa Fiore and keeping the French at bay. Byron, who then passed as Captain Purdon, once ventured out so far as nearly to be caught by the French. He remained five weeks at Villa Fiore and then went back to Belem.

If the author of this valuable and picturesque work could have foreseen in 1825 that twelve hundred of Byron's letters would some day be printed, he might either have left his book unpublished or have brought its statements within hailing distance of the truth. The first questions one asks, on hearing a story like this, are, Why is there no mention of such romantic doings somewhere in Byron's writings? Why in the world should he travel incognito? and, Whence did this ruined lord get money to hire a brig and a handsome cottage? But there is more concrete evidence against the story :

(1) In a note on page 139 of volume III, in discussing the prank of swimming ashore from the brig at Gibraltar, the writer says : « In note 13, on canto 3 of *Childe Harold's Pilgrimage,* Lord Byron takes notice of this visit. Speaking of the fortress of Ehrenbreitstein he says : After having *seen* the fortifications of Gibraltar and Malta, it did not much strike by comparison, but the situation is commanding. » So our author does not know that Byron spent from ten days to two weeks in Gibraltar on his way east. Such ignorance does not inspire confidence in this « authentic » account.

(2) It is said that Byron, on his way home from Malta, spent five weeks at Villa

the life to which he was looking forward that August day as the Malta packet was hurrying him eastward from « renowned, romantic Spain », — fifteen short years crowded with fame and infamy, a luckless marriage followed by the happy amour with La Guiccioli, a life of marvellous poetic productivity suddenly ended by a dramatic death in the cause of Greek liberty.

PHILIP H. CHURCHMAN.

Fiore, not to mention the time passed elsewhere in Portugal and at Gibraltar. Let us consult the letters of the period. On June 28, 1811, Byron writes (Letter 154) from the « *Volage* frigate, at sea ». that his letter « is begun about twenty-three days after our departure from Malta ». Further letters (Nos. 155, 156) show him to have been aboard the *Volage* on June 29, and July 17, while the next (July 23) is dated at London. So, even allowing for the *possibility* that he did not board the *Volage* at Malta but somewhere else on the way home, we have but twenty-three days into which to fit the sail to Gibraltar, the stopping for repairs, the sojourn in Lisbon and in Oporto, plus *five weeks* at Villa Fiore.

(3) He practically states that he went all the way from Malta to England in the *Volage*. Compare first the passage quoted above. Next note the statement in Letter 155 that he is impatient to see England simply because « tired of the long voyage ». Finally he writes on July 17, « off Ushant »: « At present, we are becalmed comfortably, close to Brest Harbour... We left Malta thirty-four days ago, and have had a tedious passage of it. »

ÉTAT ACTUEL DES ÉTUDES

SUR L'HISTOIRE DU DROIT ESPAGNOL ET DE L'ENSEIGNEMENT DE CETTE SCIENCE EN ESPAGNE[1]

Il n'y a rien de plus nuisible au progrès scientifique que la croyance erronée qu'on est arrivé à la possession du vrai et qu'on n'a plus besoin de recherches, au moins dans ce qui concerne les constructions fondamentales d'une science. Dans cette croyance, l'intelligence s'assoupit, se déclare satisfaite avec ce qu'elle a acquis, et construit sans hésitation de larges tableaux de conclusions générales, dépourvues, cela va sans dire, de toute valeur.

C'est la crainte qu'on peut concevoir à propos de l'histoire du Droit espagnol, comme j'ai eu l'occasion de le faire remarquer il y a peu de temps, dans une étude spéciale sur *Les lacunes de l'histoire du droit romain en Espagne*[2]. Les données générales qui y sont exprimées ont besoin de développements, et il m'a semblé que la réunion d'un Congrès international d'historiens offre une occasion propice à ce travail qui, dans ces circonstances, peut aboutir, peut-être, à son maximum d'utilité pratique. Je pense qu'une des conséquences les plus importantes du commerce intellectuel que permettent ces sortes de Congrès, est de fixer le bilan des connaissances acquises dans chacune des branches de la science, et de nous renseigner les uns les autres sur l'état où, dans nos pays respectifs se trouvent les diverses études, au moyen des résumés brefs qui établissent les points de départ

1. Rapport lu au Congrès international des sciences historiques, tenu à Berlin, août 1908. On donne ici le texte complet qui dans la lecture a été très abrégé.
2. *Mélanges Fitting*, vol. I, Montpellier, 1907.

des recherches à faire. C'est cette pensée qui a inspiré le présent rapport.

En ce qui touche particulièrement notre histoire juridique, je crois qu'en déterminer l'état actuel peut rendre aux érudits étrangers deux services qui ont leur importance :

1° Les mettre en garde sur ce qui concerne l'usage de certains livres d'ensemble ou manuels qui donnent l'idée fausse d'une histoire menée jusqu'au bout et capable de généralisations bien fondées. Je vois souvent cités comme sources, dans les écrits étrangers, des ouvrages comme l'*Historia de la legislacion española,* de M. Antequera, l'*Historia,* de titre analogue, de MM. Marichalar et Manrique, et d'autres encore, plus anciennes et vieillies, et même l'*Historia general de España*, de Lafuente, si pleines d'erreurs et surtout de lacunes. Mettre en défiance pour le maniement de ces sources est chose utile pour tous; et si démonstration est faite de ceci, que notre histoire juridique n'a pas encore été écrite, qu'elle ne peut pas l'être pour la plupart de ses chapitres, la valeur scientifique attribuée aux ouvrages cités et d'autres semblables s'évanouira tout de suite.

2° Le second service dont je parlais plus haut est d'exciter les érudits étrangers à nous aider dans la tâche de faire cette histoire qui nous manque. Une telle aide, même si elle n'avait pas de précédents, — et elle en a eu grand nombre — serait, non seulement précieuse, mais tout à fait indispensable bien des fois. L'Espagne est, on le sait bien, à cause de certaines conditions générales de sa vie, un des pays de l'Europe qui a subi le plus de dominations étrangères et qui a été le plus souvent en contact avec d'autres peuples. Par suite, plusieurs des chapitres de son histoire sont en même temps des chapitres de l'histoire étrangère, qui rentrent, plus naturellement encore que dans son cadre, dans celui des histoires d'autres pays. On en aura une preuve éclatante si l'on songe à ce qui concerne l'époque de la domination romaine et celle du royaume visigoth. Les historiens étrangers se trouveront donc bien des fois dans une meilleure position scientifique que les nôtres, pour étudier tel ou tel point de notre histoire juri-

dique, et nous souhaitons que cela arrive souvent. Même en partant de la date qui signale le commencement du mouvement d'où est sortie notre vie nationale (le VIII[e] siècle), cette collaboration dont je parle nous sera très utile, parce que s'il est vrai qu'il ne s'est plus produit chez nous de conquêtes étrangères, on ne peut pas en conclure qu'à partir de ce temps aient cessé les influences du dehors, parfois très intenses au contraire. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que l'Espagne est devenue conquérante et dominatrice dans des contrées étrangères : en Italie, dans le sud de la France, en Amérique, dans les États de la maison de Bourgogne, etc.

C'est dans deux directions que peut s'exercer la collaboration de nos collègues d'autres pays : soit par l'étude directe des points concrets de notre histoire juridique médiévale et moderne, comme l'ont fait Fitting, Ficker, Gaudenzi, Du Boys, Piskorski, Platon, Calmette, Brutails, Barrau-Dihigo et bien d'autres, soit par ces études de droit comparé qui ont jeté déjà de si vives lumières sur l'évolution des institutions européennes, et que j'estime indispensables pour arriver à comprendre quelques-unes des institutions espagnoles (la féodalité, par exemple, dans les régions du Nord ; le régime des communes dans les contrées voisines des Pyrénées, etc.) pour lesquelles on ne possède pas des ressources documentaires aussi abondantes que celles qui leur correspondent dans d'autres nations. Ce qui a été fait dans ce sens chez nous par MM. Hinojosa[1] et Costa[2], prouve assez l'utilité de ces travaux qui actuellement, dans la plupart des cas, peuvent être abordés avec plus de facilité par les historiens étrangers.

Le nombre des hispanistes est grand dans tous les pays. Il est vrai que la plupart d'entre eux s'adonnent aux études d'histoire littéraire; mais il en reste assez qui cultivent l'histoire du Droit (directement ou à propos d'histoire générale) pour qu'il soit permis d'attendre dans l'avenir des résultats supérieurs encore à ceux qui ont été acquis jusqu'ici, surtout

1. *La privación de sepultura de los deudores; La fraternidad artificial en España; El régimen señorial, y la cuestión agraria en Cataluña,* et d'autres monographies.

2. Dans ses différents ouvrages sur le Droit coutumier espagnol; dans son livre, *Colectivismo agrario en España,* etc.

si nous arrivons à établir parmi tous ceux qui s'intéressent à l'histoire juridique de la Péninsule ibérienne, des relations personnelles directes et un commerce intellectuel permanent.

I

Il n'est pas besoin d'accepter la division post-leibnitzienne de l'histoire externe et interne du Droit — sur laquelle j'ai exprimé ailleurs une opinion contraire[1] — pour distinguer deux parties dans l'étude de l'état actuel de nos connaissances en fait d'histoire juridique espagnole : l'une relative à l'état de la publication des sources, l'autre à celui de la connaissance des institutions, de l'évolution législative et du mouvement des idées juridiques dans le peuple espagnol. Il suffit pour cela de ne considérer ce qu'on qualifie de « sources du Droit » que comme des sources de connaissance de l'histoire juridique[2].

En ce qui concerne la première partie (et tout en éliminant les époques romaine et visigothique, dont il ne peut pas être question), on peut résumer l'état actuel dans les termes suivants :

1. — Il nous manque des éditions *historiques* et critiques de nos sources, pour les lois et les coutumes. Les éditions dont on se sert d'ordinaire (*Códigos españoles, Fueros, observancias y actos de Cortes de Aragón*, compilations du droit catalan, etc.) ont été faites en vue d'un but pratique, c'est-à-dire pour le barreau, et non en vue de l'histoire. Elles offrent, par suite, des textes de dates et de provenance diverses, distribués selon les matières d'après les besoins modernes, et en dépit de leur unité ou de leur diversité historique ; elles ont éliminé ceux qui n'étaient plus en vigueur à l'époque de leur publication (XIXe siècle); elles ont négligé les variantes, qui sont souvent

1. *Historia del Derecho español. Cuestiones preliminares.* Madrid, 1903, ch. II.
2. Sur cette question, voyez encore le livre cité dans la note précédente, pp. 38-41.

d'une importance capitale[1]. Il est donc indispensable, avant tout, de publier des éditions critiques des différentes espèces de nos lois et coutumes (chartes communales, codes, *observancias, consuetudines*, etc.) où les textes soient bien établis, où l'on soit fixé sur leur authenticité et leur composition, et où l'on détermine avec précision les vicissitudes et les variantes locales ou successives de chacun d'eux. A défaut de cette base documentaire, toute conclusion générale sera prématurée et fausse, comme le sont beaucoup de celles qu'on lit maintenant dans les manuels et livres d'ensemble. Dans cet ordre de travaux, les spécialistes de l'histoire littéraire sont bien plus avancés que ceux de l'histoire juridique et disposent déjà de très bonnes éditions de leurs textes principaux.

2. — Le défaut des éditions critiques des textes juridiques n'est pas compensé par l'existence de *Collections* plus ou moins bonnes, mais en nombre suffisant, des différentes sources.

La collection de chartes communales (*Fueros y cartas pueblas*) commencée en 1847[2] par Muñoz y Romero attend encore un continuateur qui, en même temps, corrige les erreurs commises par Romero et purge soigneusement les textes. Il est vrai que dans quelques revues érudites, telles que le *Boletín de la Academia de la Historia*, la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, etc., ont été depuis publiés de nouveaux *fueros* en nombre déjà considérable[3]; mais cela ne suffit pas, puique la dispersion des textes rend pénible leur étude et leur enlève tous les avantages de la systématisation et de la classification

1. V. le ch. VI de mon livre cité, où je donne des exemples : *Fuero Juzgo* castillan, *Fuero Real*, etc. Sont aussi des exemples frappants du peu de soin qu'on a eu dans la publication des textes et du besoin où nous sommes d'études critiques : le *Fuero Viejo de Castilla*, compilation privée, qui n'a jamais été code officiel (Muñoz y Romero, *Del estado de las personas en Asturias y León*... dernière note du ch. Ier de la 2e partie); l'*Ordenamiento de Alcalá*, dont quelques uns des éléments doivent être contrôlés soigneusement (note citée de Muñoz; lettre de Berni à MM. Asso et de Manuel, sur leur édition de l'*Ordenamiento*; articles de M. González Llanos sur l'*Espéculo* d'Alphonse X dans l'ancienne *Revue de Madrid*) ; les *Fueros* de Valence (Chabás, *Génesis del Derecho foral de Valencia*) et ceux d'Aragon (Ureña, *Las ediciones de los fueros y observancias*...) Sur le Fuero Juzgo voyez des indications intéressantes dans Ureña, *Una edición inédita de las Leges Gothorum Regum*... Madrid, 1909 (*Disc. leidos ante la R. A. de la Historia*, etc.).

2. Un seul volume, qui comprend 160 documents.

3. C'est pour cela que le *Catálogo de fueros y cartas pueblas de España*, publié en 1852 par l'Académie de l'Histoire, est insuffisant.

offertes par les collections spéciales, et qu'en outre, la plupart du temps les documents sont publiés sèchement, sans appareil de notes et pas toujours avec les précautions critiques nécessaires.

En 1860, Muñoz y Romero exprimait le désir d'une « carte *foral* où soient remarquées les communes qui ont eu le même *fuero* et celles qui en ont eu un spécial ou dont l'usage n'a pas été communiqué à d'autres. De cette manière, on verrait d'un coup quelles populations ont joui des *fueros* de Léon, Sepúlveda, Logroño, Benavente, Cuenca, Jaca, Zaragoza, Teruel, Tafalla, Viana et bien d'autres; quelles autres eurent comme loi municipale le *Fuero Juzgo* et le *Fuero Real*. On pourrait alors étudier par contrées les lois, les coutumes et usages de nos ancêtres, et on ne tomberait pas dans l'erreur des historiens très distingués qui ont estimé comme d'usage général en Castille, en Aragon ou en Navarre, ce qui n'était en vigueur que dans des contrées déterminées, peut-être même dans une seule ville ou dans un lieu obscur [1]. » Personne ne s'est occupé de dresser cette carte, si utile surtout au point de vue didactique et qui ne serait pas chose difficile à faire dans l'état actuel de nos connaissances [2].

Les *éditions isolées* de certains *fueros*, *cartas pueblas* et privilèges communaux, et les études monographiques à ce sujet, sont rares et pas toujours dignes d'être recommandées, parce que leur publication ne s'accommode généralement pas aux règles universellement acceptées par les savants. L'étude, si neuve et si pleine de renseignements de M. López Ferreiro sur les *Fueros* de Compostelle et de son territoire (*Fueros de Santiago y de su tierra*) est un exemple unique. Les éditions, d'ailleurs excellentes, du *fuero* de Brihuega, par M. Catalina y García [3], et celle du *fuero* d'Usagre, par MM. Ureña et

1. *Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia*... Madrid, 1860, p. 55.

2. Les exemples à suivre ne manquent pas. Il suffit de citer les cartes qui accompagnent quelques-uns des Mémoires sur le Droit coutumier espagnol, dont il sera question plus loin, et de se rappeler la carte de la France coutumière, de Klimrath.

3. M. Catalina a écrit aussi une bonne monographie sur l'organisation sociale et juridique de la contrée dite l'Alcarria, dans son Discours d'entrée à l'Académie de l'Histoire.

Bonilla [1], n'offrent que le texte des chartes, et on peut dire de même pour ce qui concerne les *fueros* de Teruel, Madrid et Oviedo. Les deux éditions parues des *fueros* de Salamanque manquent tout à fait de valeur.

Pour la Catalogne, je ne vois guère de bien publié que le Code des coutumes de Tortose, le livre du Consulat maritime (édition Capmany) et les *Usatici Barchinonae*, ceux-ci dans la collection des Cortes dont je parlerai plus loin [2]. Les diverses éditions individuelles des *Fueros* généraux des provinces basques, faites avec une intention politique ou pour la vulgarisation, ne peuvent pas satisfaire la critique historique.

Les documents concernant les conciles civils et les Cortes ont été jusqu'ici plus favorisés. L'Académie de l'Histoire a publié les *Cortes de los antiguos reinos de León y Castilla,* depuis le XI[e] siècle jusqu'en 1559 et de 1576 à 1577 (six volumes). Une deuxième série de *Actas de las Cortes de Castilla,* faite aux soins et à la charge de la Chambre des députés, est en cours de publication. Le premier volume commence avec les documents de 1563 et le vingt-neuvième (dernier paru en 1908) arrive à 1620. Elle doit s'arrêter en 1713 [3]. L'Académie de l'Histoire a commencé une troisième collection des *Cortes de los antiguos reinos de Aragón y de Valencia y del principado de Cataluña*, qui ne comprend jusqu'ici que des documents catalans (12 volumes). Ces trois séries donnent les textes sans aucun commentaire. On ne peut pas, en effet, donner ce nom à la très faible *Introduction*

1. Avec ce volume (1907). MM. Ureña et Bonilla ont inauguré une « Bibliothèque juridique espagnole antérieure au XIX[e] siècle » dans laquelle ils pensent publier quelques *fueros*, formulaires et ouvrages doctrinaux inédits des juristes chrétiens et musulmans du Moyen-Age espagnol.

2. Le livre de MM. Coroleu et Pella sur les *fueros* de Catalogne est une étude générale et non une collection de textes, ni même une série de monographies spéciales. En ce qui concerne les *Usatici*, M. Hinojosa a pu encore écrire, après l'édition de l'Académie, ces mots : « Une étude du développement du texte et une édition définitive des Usatges, après une classification méthodique des mss., se trouvent parmi les *desiderata* de l'histoire du Droit espagnol. » (*El régimen señorial...* p. 3, note 2.) Sur d'autres documents catalans imprimés dans des livres étrangers, voyez le ch. I de ce même ouvrage de M. Hinojosa, qui en publie aussi quelques-uns inédits dans les appendices. — Dans l'ouvrage de M. Pella, *Historia del Ampurdán,* on trouvera des tableaux assez complets et exacts sur l'organisation communale catalane et les *fueros* du Moyen-Age.

3. Les dix-huit premiers volumes ont été publiés directement par la Chambre. Depuis le dix-neuvième, ce soin a été transféré à l'Académie.

aux Cortes (2 volumes) écrite par M. Colmeiro. Les Cortes du XIX[e] siècle ont été publiées en entier [1].

Outre ce qui a été cité, on ne peut signaler comme collection de caractère juridique que celle de Llorente sur les provinces basques [2]; celles de Yanguas touchant la Navarre[3]; les deux de Gonzalez, l'une relative aux pays basque[4], l'autre à la Castille[5]; celle de Branchat sur les biens de la couronne à Valence [6]; les deux collections de documents inédits relatifs à l'Amérique, dont la seconde, en cours de publication, est éditée par l'Académie de l'Histoire[7]; celle de Pons, importante par l'étude du droit privé[8] du Moyen-Age; celle de Vigil, qui renferme toute la législation municipale d'Oviedo [9]; celle de Casañ, composée en entier par des documents de droit international[10], et quelques collections de traités et papiers diplomatiques, comme celles d'Abreu, Cantillo, Olivart, Bergenroth, Gayangos, etc.

Les sources du droit canon espagnol peuvent être maniées

1. Une partie des lois votées par les Cortes d'Aragon, de Catalogne, de Valence, de Majorque et de Navarre, est insérée dans les collections générales de la législation de ces pays. Mais on a dit plus haut combien est défectueuse, au point de vue historique, l'édition de ces textes.

2. *Noticias históricas de las tres provincias Vascongadas* (3 vol., Madrid, 1806-1807). Cf. en opposition avec ce livre, Novia de Salcedo, *Defensa histórica, legislativa y económica del señorio de Vizcaya* (4 vol., Bilbao, 1851-1852).

3. *Diccionario de las antigüedades del reino de Navarra; Diccionarios de los fueros del reino de Navarra y de las leyes vigentes*, 1828; *Diccionario histórico político de Tudela*, 1823; *Adiciones á los Diccionarios de los fueros y leyes del reino de Navarra*, 1829. Les documents que renferment ces livres ne sont pas présentés sous forme de collection, mais ils en font bien l'office.

4. *Colección de cédulas, cartas patentes, provisiones, etc., concernientes á las provincias Vascongadas*, 5 vol., 1829-1830.

5. *Privilegios, franquicias, exenciones y fueros concedidos á varios pueblos y corporaciones de la corona de Castilla*, 2 vol., 1830-1833. M. González composa, en outre, trois volumes de documents concernant les anciennes exploitations métallurgiques de l'Espagne.

6. *Tratado de los derechos y regalias que corresponden al Real patrimonio en el reino de Valencia*, 2 vol.

7. *Documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y colonización de las posesiones españolas en América y Oceania*, 42 vol., Madrid, 1864-1884; et *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas colonias españolas de Ultramar*. Ont paru déjà 13 vol. A proprement parler, ni l'une ni l'autre de ces deux séries ne sont exclusivement juridiques, puisqu'elles contiennent des documents de plusieurs genres, mais la plupart d'entre eux concernent le droit public des colonies.

8. *Escrituras mozárabes toledanas*. Madrid, 1897.

9. *Colección diplomática del Ayuntamiento de Oviedo*. Oviedo, 1889. Plus haut ont été cités les *fueros* de Madrid compris dans la collection des Documents des Archives de la ville de Madrid, réunis par M. D. Palacio. Madrid, 1888-1907, 3 vol.

10. *Colección de documentos inéditos del Archivo general del reino de Valencia*. Tome I (le seul paru). Valencia, 1894.

assez bien dans des recueils généraux qui, dans leur ensemble, suffisent pour les besoins les plus urgents de l'histoire ; mais il en reste d'inédites, et plus encore parmi celles qui concernent les rapports de l'Église et de l'État, si complexes et si intéressants chez nous[1], et les questions juridico-religieuses d'une importance aussi considérable que le schisme d'Occident, par exemple.

Comme il est évident, d'après l'énumération qui vient d'être faite, l'outillage documentaire que nous possédons est encore assez pauvre et montre du premier coup les lacunes très grandes qui existent en fait de diplômes royaux, jurisprudence, documents privés et autres sources juridiques dont l'absence rend impossibles bien des fois les recherches. Il est vrai que les recueils généraux de documents (*Marca hispánica, España sagrada, Documentos inéditos del Archivo de la Corona de Aragón, Documentos inéditos para la historia de España, Memorial histórico español, Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragón, Fuentes para la historia de Castilla, etc.*) et quelques ouvrages riches en pièces justificatives ou doublées d'une collection diplomatique, telles que celles de Salazar y Castro, Loperraez, Berganza, Capmany, Yepes, Sandoval, Pérez y Escalona, Montsalvatje, etc., peuvent combler quelques-unes de ces lacunes; mais, outre que la proportion est toujours faible, ce n'est pas la même chose d'avoir à détacher, de masses parfois considérables de documents, les textes juridiques, que de pouvoir en disposer dans des séries spéciales. D'autre part, il faut remarquer que plusieurs des recueils généraux, dont la publication n'a pas été faite dans l'esprit propre aux historiens du Droit, manquent des conditions qui, pour ceux-ci, sont indispensables[2].

1. R. Hinojosa, *Los despachos de la diplomacia pontificia*. Madrid, 1826. L'Espagne n'a pas encore d'Ecole historique à Rome. (V. mon livre *Cuestiones modernas de Historia*, Madrid, 1903, ch. VIII). Bien entendu, nous manquons d'une histoire de l'Église espagnole. Celle de M. V. de la Fuente est à refaire presque en entier. Sur les rapports de l'Église et l'État au Moyen-Age, il y a des renseignements importants dans le vol. II de l'ouvrage de M. le comte de Torreánaz, *Los Consejos del Rey durante la Edad Media*, Madrid, 1890.

2. V. la bibliographie des recueils généraux dans mon livre *La enseñanza de la Historia*, 2me éd., Madrid, 1895, et dans le IVme volume de mon *Historia de España y de la civilisación española*. La « Collection de documents pour étudier l'histoire d'Aragon »

3. — Nous ne possédons pas non plus de bibliothèques de nos juristes anciens. Outre ceux qui sont encore inédits[1], les éditions de ceux qui furent imprimés aux xvie, xviie et xviiie siècles ne sont pas faciles à trouver aujourd'hui, et parfois demandent une épuration des textes. Il faudrait entreprendre la publication de séries spéciales pour mettre entre les mains des travailleurs les œuvres des juristes ecclésiastiques et laïques du Moyen-Age, du Siècle d'Or et du xviiie siècle, bien corrigées et avec les notes et les pièces justificatives nécessaires pour les bien utiliser[2].

4. — Bien que les sources littéraires espagnoles soient, comme je l'ai dit plus haut, pourvues très fréquemment d'éditions critiques, on ne les a pas mises à profit comme il serait à désirer pour l'étude des institutions juridiques, bien que l'importance de cette étude ait été reconnue depuis longtemps par nos érudits. M. Costa, dans ses monographies sur *El Derecho en la poesía popular española* (1884), *Representación política del Cid en la epopeya española* (1884) et *Programa político del Cid Campeador* (1885)[3], et dans son livre *Poesía popular española y Mitología y literatura celto-hispana* (1881)[4]; M. Hinojosa (E.), dans son étude sur *Le droit dans le poème du Cid*[5]; M. Torres Campos, dans un rapport bibliographique où il démontre la nécessité d'étudier la matière juridique contenue dans le théâtre classique espagnol et présente quelques

publie des volumes spécialement dédiés à des sujets juridiques (*Fuero* de Teruel; Ordonnances de Saragosse du xive siècle). Dans les « Sources pour l'histoire de Castille », on trouvera de nombreux documents privés de matière juridique. Dans la « Collection diplomatique » de l'ouvrage de M. Montsalvatje, *Noticias históricas del condado de Besalú* (15 vol. publiés), il y a des séries considérables touchant le droit privé, la condition et les luttes des paysans asservis *(payeses de remensa)*, etc.

1. V. sur ce point mon étude sur *Les lacunes de l'histoire du Droit romain en Espagne*, et Ureña, *Observaciones acerca del desenvolvimiento de los estudios de Historia del Derecho español* (Discours de rentrée de l'année 1906-1907, à l'Université de Madrid). Madrid, 1906.

2. Des observations à ce sujet se trouvent dans mon discours de rentrée de l'Université d'Oviedo, 1898.

3. Les deux premiers travaux cités se trouvent dans le livre de M. Costa, *Estudios juridicos y politicos*, Madrid, 1884; le troisième dans le *Boletin de la Institución libre de enseñanza*, 1885.

4. M. Costa avait annoncé un *Tratado de política sacado textualmente de los refraneros, romances y gestas de la Peninsula*, mais cet ouvrage n'a pas encore paru.

5. M. E. Hinojosa a traité la thèse générale des rapports du Droit et de la Poésie dans son *Discours* d'entrée à l'Académie espagnole, Madrid, 1874.

exemples de ces recherches[1]; M. Martin Gamero, dans sa *Jurispericia de Cervantes* (1870); M. Rojas de la Vega, dans son *Juicio critico de las obras de Calderón desde el punto de vista jurídico* (1883); M. Villaverde, dans son Discours de réception à l'Académie espagnole[2]; M. Carreras, dans sa *Filosofía del Derecho en el Quijote* (1905), sont les seuls qui, jusqu'à ce jour, aient cultivé d'une façon spéciale ce genre de travaux. La célébration du troisième centenaire de la publication du *Quijote* a donné aussi naissance à quelques recherches — en général assez minces — sur les renseignements d'ordre juridique qu'on peut puiser dans l'ouvrage de Cervantes[3]. On trouve incidemment de nombreuses indications sur des institutions et usages de Droit espagnol dans le livre de Milá, *De la poesía heróico-popular castellana* (Barcelone, 1874), dans celui de Menéndez Pidal sur *La leyenda de los infantes de Lara* (1896) et dans les préfaces de M. Menéndez y Pelayo à divers volumes de l'édition des *Obras de Lope de Vega* éditée par l'Académie espagnole[4]. M. Salillas a aussi utilisé largement la littérature poétique et les romans picaresques pour ses études sur la criminologie et sur le Droit criminel espagnol.

Il n'existe pas de recueil de textes littéraires servant de sources pour l'histoire juridique.

5. — La même chose est à remarquer pour ce qui concerne les proverbes et les légendes populaires juridiques. M. Costa a fait des ébauches de ces deux études dans son livre déjà

1. *Memoria leida en la última Junta general del curso académico de 1873 à 1874* (à l'Acad. de Jurisprudence), Madrid, 1874, pp. 38-47. Des développements de cette même thèse se trouvent dans l'ouvrage de M. Torres Campos, *Estudios de Bibliografía española y extranjera del Derecho y del Notariado*, 1904.

2. La thèse de ce Discours est « la poésie espagnole à sujet politique, didactique ou satirique, dans la Castille au xve siècle » (1902). Le discours de réception de M. Martos (inséré dans le vol. VII des *Mémoires de l'Académie*) rentre aussi dans ce groupe, puisqu'il s'occupe de vérifier l'idée du droit dans les auteurs dramatiques espagnols du xvie et du xviie siècle.

3. Ce qui a été fait à ce point de vue à l'Université d'Oviedo, se trouve dans le IIIe vol. de ses *Anales*. Dans le IVe sont passés en revue d'autres travaux du même genre sur les comédies de Lope, Tirso, Calderón, etc., faits par les élèves du cours d'Histoire du Droit. — V. la bibliographie des publications du Centenaire dans mon Referat du *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, 1905.

4. Quelques auteurs étrangers ont écrit aussi des études de ce genre touchant l'Espagne, par exemple Uzed, *La société espagnole sous Philippe II, d'après les drames de Calderón* (*La Controverse et le Contemporain*, 15 janvier 1886).

cité, *Poesía popular española,* mais jusqu'ici personne n'a marché sur ses traces, même pour la simple collection de textes. Il faut donc aller glaner les proverbes juridiques espagnols dans les recueils généraux de Sbarbi, Haller, Rodriguez Marin, Foulché-Delbosc (proverbes juifs), etc. ; et les légendes, dans les ouvrages folk-loriques, dont la plus importante est la *Biblioteca del Folk-lore* publiée pendant quelques années par M. Machado.

6. — Notre glossaire juridique est encore au berceau. La base en est toujours les ouvrages généraux de Ducange, Santa Rosa de Viterbo, Simonet et Eguilaz, bien qu'au XVIII[e] siècle Velázquez de Avendaño eût déjà commencé la composition d'un glossaire spécial des mots du Droit. L'Académie espagnole en a donné un, pas très abondant, dans son édition du *Fuero Juzgo,* mis à contribution ou simplement reproduit par d'autres auteurs. La plupart de nos éditions des textes juridiques (voyez n° 2) du Moyen-Age, manquent de cet important moyen auxiliaire (celle de *Fuero* de Usagre, déjà citée, est une exception). Le *Boletín* de l'Académie de l'Histoire, a publié (nov. 1907) un petit glossaire juridique catalan du Moyen-Age fait par feu M. Coroleu[1]. Dans l'ouvrage de Balari *Origenes históricos de Cataluña,* on trouvera aussi un glossaire féodal. L'Académie de l'Histoire s'est engagée à illustrer sa collection de *Cortes* d'un grand glossaire qui paraîtra avec le dernier volume.

Il est donc évident que l'œuvre à ce point de vue n'est que commencée, et cette lacune rend maintes fois inutilisable la lecture des documents pour les travailleurs qui ne sont pas des philologues, et même pour ceux qui le sont.

1. Pour ce qui concerne les documents de la Navarre, il y a un petit glossaire de M. Yanguas, *Diccionario de las palabras anticuadas que contienen los documentos,* etc. Pamplona, 1854. D'autres semblables avaient été déjà ajoutés aux œuvres bien connues de Berganza *(Antigüedades de España,* vol. II), Sánchez, *Coleccion de poesías castellanas anteriores al siglo XV)* et Llorente *(Noticias históricas de las tres provincias).*

II

Voyons maintenant l'état actuel des études concernant le développement des institutions, l'évolution législative et le mouvement des idées juridiques du peuple espagnol. Sur ces trois points, une énumération bibliographique détaillée serait chose pénible à faire et plus pénible à lire. Il n'est pas besoin non plus d'épuiser le sujet, en publiant des remarques sur toutes les questions qu'embrasse le champ immense de l'histoire juridique. Il suffit, pour démontrer la thèse de ce Rapport, d'indiquer les lacunes les plus importantes à ces différents points de vue.

1. — Les grands changements subis par le Droit espagnol la portée et les résultats des principales influences qui successivement ou en même temps ont contribué à sa formation et à sa modification, ne nous sont connues qu'en très faible partie. Il est vrai que les auteurs parlent toujours des éléments romain, germanique, canonique, et quelques-uns aussi des éléments sémites (notamment le musulman), français du Moyen-Age, etc. ; mais leurs indications sont la plupart du temps trop générales et vagues, faute d'études particulières sur l'introduction de chacun de ces facteurs dans notre histoire juridique. Ce manque de précision, je l'ai démontré pour l'influence du Droit romain, dans la monographie déjà citée, insérée dans le tome Ier des Mélanges Fitting[1]. Des remarques du même genre, au sujet de l'élément musulman (ou, en général, de l'élément sémite), de l'élément canonique, de l'élément français, etc., se rencontreront dans mon tableau de l'*Origine et développement du Droit civil en Espagne*, qui est sous presse. Je renvoie à ces deux travaux ceux qui voudraient vérifier mon affirmation[2].

1. Dans le tome II, publié un an après (Montpellier, 1908), M. E. de Hinojosa nous a donné un précieux travail sur *La réception du droit romain en Catalogne*, où se trouvent éclairés et précisés beaucoup de renseignements sur le sujet.

2. Pour ce qui concerne les influences arabes et juives, voyez Ribera, *Origen del Justicia Mayor*, et Ureña, *Sumario de las lecciones de historia critica de la literatura juridica*, les seuls auteurs qui aient fait des indications concrètes à ce sujet.

2. Les différentes branches du Droit, ou les différents genres d'institutions juridiques, manquent d'histoires particulières.

a) Il n'y en a pas pour le Droit civil ou privé, bien que, dans nos universités, on y ait rattaché spécialement, jusqu'en 1883, les études d'histoire juridique. Les « civilistes » se sont bornés, presque tous, à esquisser l'histoire dite externe, c'est-à-dire des sources législatives, et à exposer le contenu de celles-ci dans des analyses de détail. Quelques-uns seulement, par exemple D. Benito Gutierrez[1], ont traité en partie le sujet en étudiant les diverses institutions dans leur développement législatif. Les renseignements historiques qui nous sont ainsi fournis, toujours peu nombreux, ne se rattachent pas à un ensemble organique parce que les auteurs n'étaient pas des historiens, mais seulement des professionnels du barreau.

Jusqu'à quel point sont profondes les lacunes de cette histoire particulière et combien sont insuffisantes les monographies publiées jusqu'à ce jour, on peut le vérifier dans mon travail déjà cité.

b) L'histoire du Droit criminel espagnol repose encore, dans son ensemble, sur le livre bien connu de Du Boys, dont l'insuffisance n'est plus à démontrer. Des renseignements partiels y ont été ajoutés sur quelque période (la période primitive ibérienne), sur certaines institutions pénales (l'amende, la *picota* ou poteau, les procès contre les bêtes...), sur les délinquants et la vie dans les prisons, par MM. Dorado, Bernaldo de Quirós et Salillas; mais tous ces renseignements réunis ne suffisent pas du tout pour composer l'ouvrage d'ensemble qui est à désirer. Le résumé sur l'histoire et les sources du Droit criminel en Espagne, écrit par M. Bernaldo de Quirós et publié dans son livre *Alrededor del delito y de la pena* (1904), est très bref et montre bien l'état rudimentaire de ces études[2].

c) Encore moins nous est connue l'histoire de la procédure civile et criminelle[3]. Le profond changement subi par la

1. *Códigos ó Estudios fundamentales sobre el Derecho español.* Madrid, 1862-1863.

2. Dorado prépare depuis longtemps une Histoire générale du Droit pénal espagnol, pour l'achèvement et la publication de laquelle nous faisons des vœux.

3. Cette lacune n'est pas remplie par quelques exposés sommaires tels que celui, très léger et imprécis, qui accompagne le vol. I (Madrid, 1841) de la *Teoría de las insti-*

seconde sous l'influence des idées romanistes et des canonistes, et qui substitua au système d'accusation privée le système d'inquisition par les tribunaux et à la procédure verbale la procédure écrite, n'a pas été étudié dans les différents royaumes espagnols du Moyen-Age, bien que les *fueros* offrent des données abondantes pour préciser l'existence d'institutions telles que l'inquisition ou *pesquisa* depuis les premiers siècles. L'histoire des épreuves n'a été faite qu'en partie, en ce qui concerne les jugements de Dieu *(pruebas vulgares)*, par M. Villaamil[1].

d) A cause de l'intérêt particulièrement porté pendant des siècles à l'histoire politique, et de la surexcitation de cette curiosité par les luttes du XIX[e] siècle, l'histoire de notre Droit politique et administratif est plus avancée et mieux connue que celle des autres branches. Elle offre cependant assez de lacunes (quelques-unes seront indiquées particulièrement un peu plus loin) et elle ne manque pas de légendes, cela va sans dire. Nous avons besoin d'un livre d'ensemble satisfaisant, aussi bien en général pour toute la Péninsule[2], qu'en particulier pour les différents États du Moyen-Age. Ce qui nous est plus solidement connu, c'est le régime communal de la Castille, la monarchie en général et le régime constitutionnel du XIX[e] siècle[3].

luciones judiciales, de M. Seijas Lozano. L'histoire particulière de la procédure dans les différents royaumes ou régions du Moyen-Age ne compte que des études brèves et incomplètes, telles que celle de M. Sangrador, *Historia de la Administración de justicia y del gobierno del antiguo principado de Asturias*, Oviedo, 1865. — Pour la Catalogne, on trouvera des renseignements dans Balari, *Orígines históricos de Cataluña*, Barcelona, 1899. Pour l'Aragon, voyez Ch. de Tourtoulon, *La procédure symbolique en Aragon*, Montpellier, 1868.

1. *Del uso de las pruebas judiciales llamadas vulgares* (Extrait du *Boletín histórico*). Madrid, 1881.

2. L'ouvrage très volumineux de M. Danvila, *El poder civil en España* (6 vol., 1885-1886) prétend combler cette lacune, mais il n'y parvient pas. Il est décousu et peu sûr, comme la plupart des livres de cet auteur. La bibliographie elle-même est maigre et peu sélectionnée. Les deux derniers volumes sont constitués par des pièces justificatives. Sur le droit administratif castillan il a été dit quelque chose par M. Cos Gayon, dans son *Historia de la administración pública en España*, Madrid, 1851. C'est au même but que tend l'excellente histoire des finances espagnoles qui contient le *Tratado de Hacienda pública* de M. Piernas y Hurtado (5[e] édit., 1900); mais rien de tout cela n'est complet ni définitif. Des contributions importantes à l'histoire des institutions financières de l'Espagne ont été faites par M. Espejo dans son article *Sobre organisación de la Hacienda española (Cultura española*, 1907), qui sera suivi d'autres semblables.

3. En ce qui concerne les lacunes de notre histoire contemporaine, voyez mes leçons à l'Ateneo de Madrid : mars-avril et novembre-décembre de 1907. Des extraits dans la revue *La Lectura*, Madrid, 1907.

Il faut s'attendre à ce que la renaissance politique et littéraire qui s'est produite de nos jours en Catalogne, aboutisse à un remaniement complet, sur des bases critiques et rigoureusement historiques, de l'évolution du Droit public catalan.

e) Il nous manque complètement une histoire de notre science juridique. Au point de vue externe, il y a sans doute l'essai bien connu de D. Juan Lucas Cortés (publié au commencement du XVIIIe siècle par le plagiaire Franckenau), qui se réduit à des notices biographiques d'auteurs et à une biographie de leurs œuvres. Mais d'histoire des doctrines, des écoles, des influences diverses, il n'y en a point. On peut faire une exception pour les monographies suivantes : l'étude de M. Cánovas sur les idées politiques des Espagnols au temps des rois autrichiens; celles de M. Hinojosa sur les théories juridiques des philosophes et théologiens espagnols [1] et sur le P. Vitoria et quelques travaux isolés sur différents criminalistes et théoriciens de la politique des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Mettons à part les études bien connues de Nys sur les précurseurs du Droit des gens [2]. Dans la partie externe de l'histoire dont je parle maintenant, M. Ureña a accru notablement notre savoir [3]. L'inventaire bibliographique de la science juridique espagnole est aussi à faire, excepté en ce qui concerne le XIXe siècle [4], et en partie les sujets politiques [5]. Des matériaux se trouvent dans l'ouvrage cité de Cortès; dans la *Ciencia española*, de M. Menéndez y Pelayo ; dans la *Literatura jurídica* de M. Torres Campos et dans les écrits de M. Ureña.

1. *Influencia que tuvieron en el Derecho público de su patria y singularmente en el Derecho penal los filósofos y teólogos españoles*... Madrid, 1890. Cette monographie est un vrai modèle d'histoire des idées juridiques.

2. Cánovas, Hinojosa, etc., ont eu des précurseurs dans Martínez Marina (*Defensa*) et Balmes (*Filosofía fundamental*). V. ma *Psicología del pueblo español*, pp. 102-106.

3. *Sumario de las lecciones de Historia crítica de la Literatura juridica ; Discurso* cité de l'Univ. de Madrid et *Familias de jurisconsultos. Los Benu Majlad de Córdoba* (dans *Estudios de Literatura jurídica*, Madrid, 1906).

4. M. Torres Campos, *Bibliografía española del Derecho y de la Política*. 2 vol., Madrid, 1883. Ses notices peuvent être doublées, cependant.

5. J. Becker, *La tradición política española. Apuntes para una Biblioteca española de políticos y tratadistas de Filosofía política*. Madrid, 1896.

III

Si nous en arrivons maintenant aux institutions particulières, il nous sera aisé de vérifier de plus en plus l'état peu sûr et fragmentaire de notre histoire juridique. Une étude comparative d'ensemble de ce qui était connu à la fin de la première moitié du XIXe siècle et de ce que nous savons aujourd'hui, nous donnerait un résultat qui, pour ce qui concerne le Moyen-Age, pourrait se condenser dans la formule suivante : le cadre des *desiderata* et des lacunes dressé en 1860 par M. Muñoz y Romero dans son Discours de réception à l'Académie de l'Histoire[1] est encore, pour la plupart de ses points, à remplir. La science historique de notre Droit a peu avancé chez nous pendant les quarante-huit ans écoulés depuis lors.

1. — En ce qui concerne l'étude du régime féodal et les problèmes qui en dérivent (surtout celui de son existence dans le Léon et en Castille, et de ses caractères spécifiques dans l'Aragon, la Catalogne et la Navarre), nous en sommes presque aux mêmes doutes et imprécisions qu'en 1860, excepté pour ce qui touche la Catalogne : on verra plus loin qu'un des points de vue selon lesquels on peut l'envisager, a été exposé, de très pénétrante façon, par M. Hinojosa. MM. Villaamil, Gama Barros, Coroleu, Pella, Pérez Pujol, Costa, Balari, Aznar et quelques autres, ont ajouté, à vrai dire, des indications particulières relatives à certains facteurs du problème, tels que le contrat de *feudum,* le sens de ce mot au Moyen-Age, les variations des *mandationes* ou comtés castillans, les attributions dont, dans la pratique, jouissaient les seigneurs, etc.; mais si ces études ont suffi pour illustrer les caractères généraux de la féodalité, en Catalogne surtout (où nous avons la source très importante des *Usajes*), elles n'ont pas réussi à changer

1. Ce discours se rapporte à « l'origine de la population des royaumes chrétiens de la Péninsule, à la condition des terres, à celle des classes sociales inférieures et aux institutions générales et locales ».

les termes du problème pour les autres contrées (en particulier pour celles du royaume de Castille), pour lesquelles on connaît mieux qu'en 1860 les rapports des seigneurs et des vassaux plébéiens (Hinojosa, López Ferreiro, Villaamil...), mais non les autres éléments, surtout ceux d'ordre politique, qui constituent le régime et dont la non-existence démontre qu'il n'y a pas eu proprement de féodalité dans un pays. On peut dire donc, excepté pour la Galice (où le régime féodal semble bien avoir eu des manifestations claires, mais pas toujours développées) que les mêmes questions que se posait M. Muñoz y Romero en 1860 (pp. 12 et 22 de son Discours), se posent également aujourd'hui[1].

2. — La condition juridique des classes sociales inférieures (les serfs) et en général de toutes celles qui vivaient sous la dépendance des riches dans l'Aragon, la Navarre et à Valence, nous est à peine connue par des notices éparses. A ce que Muñoz apporta, M. Hinojosa a ajouté des renseignements généraux sur la servitude en Aragon[2] et sur certaines espèces de serfs et cultivateurs de la terre[3]; mais personne ne s'est voué jusqu'ici à l'étude générale et systématique de cette matière dans les contrées ci-dessus mentionnées. Il est vrai qu'on ne pouvait pas entreprendre cette étude avant de faire de longues recherches dans les archives, puisque les documents publiés sont en petit nombre encore.

Pour ce qui concerne les territoires de Léon et de Castille, nous sommes mieux renseignés, grâce aux travaux de M. Hinojosa, dont le nom se répète forcément dans cet ordre d'études. Il est allé plus avant que ne l'avait fait Muñoz en 1854-1855[4] au sujet des serfs et des nobles. Un de ses disciples, M. Aznar,

1. Voyez *Universidad de Oviedo. Trabajos de investigación en la cátedra y el Seminario de Historia general del Derecho*, 1903-1905. Oviedo, 1905, pp. 9-14.

2. *La servidumbre de la gleba en Aragón* (*La Esp. mod.*, oct. 1904).

3. *Mezquinos y exaricos* (*Homenaje á D. Franc*[co] *Codera, Zaragoza*, 1904).

4. *Observaciones sobre el estado de las personas en los reinos de Asturias y Leon en los primeros siglos posteriores á la invasión de los árabes*. Publiées d'abord dans la *Rev. de ambos mundos* (fin de 1854 et commencements de 1855). Deux réimpressions, l'une en brochure, l'autre dans la *Rev. de Archivos*, première époque. Dans l'ouvrage de M. Lopez Ferreiro sur les *Fueros de Santiago*, il y a aussi des renseignements précieux sur le sujet.

a aussi rectifié quelques affirmations de Muñoz sur les *juniores*, *foreros* et *solariegos*[1]; mais il reste encore assez de points obscurs dans l'histoire des classes inférieures, surtout après le moment de leur affranchissement légal. Il est impossible, avant que ces points soient élucidés, de se faire une idée précise de la condition réelle ou de fait qu'eurent les cultivateurs castillans depuis le XIIIe siècle, condition qui, à en juger d'après les renseignements que nous possédons, n'était pas aussi favorable que les documents légaux semblent l'indiquer.

Au sujet de la Catalogne, le problème a été parfaitement éclairé par le livre de M. Hinojosa sur *Le régime seigneurial et la question agraire en Catalogne pendant le Moyen-Age* (1905), dans lequel se trouvent non seulement une étude approfondie de l'histoire de la servitude dans les pays catalans depuis le VIIIe siècle jusqu'à la fin du XVe, mais aussi des additions et des rectifications importantes concernant l'histoire générale du sujet en Europe.

De Majorque nous ne savons bien que ce qui se refère à la classe des cultivateurs dits *forenses,* étudiés par M. Quadrado[2].

Une histoire de la classe moyenne, de la bourgeoisie, nous manque entièrement.

3. — Grâce à une monographie magistrale de M. Hinojosa[3], qui a rectifié les erreurs d'Herculano et complété les notices de Martínez Marina, nous connaissons bien maintenant l'origine et l'évolution du régime des communes dans le Léon et en Castille; mais il nous manque une étude pareille sur l'Aragon, la Navarre et Majorque, aussi bien que sur les singularités (parfois très intéressantes) des quelques contrées du royaume castillan (les Asturies, Galice, etc.). Pour la Catalogne il y a des études particulières, incomplètes, mais aucun livre d'ensemble[4].

1. Dans la revue *Cultura española*, vol. I et II, 1907.

2. *Forenses y ciudadanos,* 2e édition, Palma, 1895; *Mallorca* (dans la série, *España, sus monumentos*, etc.).

3. *El municipio en León y Castilla* (dans le vol. *Estudios sobre la historia del Derecho español*, Madrid, 1903).

4. Des matériaux documentaires et des rapprochements qui concernent quelques points des institutions communales de l'Aragon ont été publiés dans la *Revista de Aragón* et *Cultura española*.

On peut aussi mettre dans le cadre des *desiderata,* même pour les territoires de la couronne de Castille, l'histoire de la marche suivie par la centralisation et de ses effets sur les libertés communales. A ce sujet, on peut répéter encore les paroles de Muñoz en 1860 : « Le système mis en pratique (par les rois) de restreindre peu à peu la liberté des communes, ne fut et ne pouvait pas être simultané dans tous les lieux. La réaction fut lente et s'introduisit peu à peu dans les villes principales et pas chez toutes de la même manière. Cette importante histoire a besoin d'être étudiée en présence de plusieurs documents qui ne sont pas encore connus et qui existent dans nos archives communales. » La publication de ces documents nous amènera peut-être à rectifier le jugement, très probablement trop sévère, qu'on porte d'ordinaire sur les motifs de la centralisation, en nous faisant voir l'importance considérable qu'eurent dans la conduite des rois les demandes et les besoins particuliers des communes. Quand cette histoire sera écrite, nous saurons aussi jusqu'à quel point subsista, dans la pratique, à partir du XVIe siècle, la législation des chartes communales, qui semblent ne pas avoir été abrogées ni modifiées.

4. — Personne encore n'a étudié l'histoire de la Paix de Dieu et de la Trêve, institutions d'une importance si considérable dans le droit du Moyen-Age. Les renseignements que nous possédons sur leur origine, leur développement et leurs procédés dans les différentes régions de la Péninsule, sont en petit nombre. Il en est de même pour ce qui concerne la transformation du *placitum* (cf. Muñoz, *Discurso,* pp. 36-38), les changements subis par les *mandationes* ou gouvernements des comtés depuis le XIe siècle jusqu'au XIIIe siècle (excepté ce qui a été dit par Gama Barros et des indications éparses dans les écrits de Villaamil), l'origine des « adelantamientos » de Castille et leurs rapports avec les comtés, et d'autres matières d'un intérêt tout particulier pour notre histoire juridique.

5. — Il semble que l'histoire de la propriété — surtout, celle

de la propriété immobilière — et des droits qui en dépendent, soit faite dans le livre de M. Cárdenas[1]; mais, au fond, il n'en est pas ainsi. Plusieurs des chapitres de Cárdenas, écrits en présence de documents insuffisants, parfois d'après les seuls renseignements d'Herculano, sont à refaire aujourd'hui. En ce qui concerne les lacunes de cet ouvrage, ce qui a été révélé par M. Costa au sujet des formes collectives; les renseignements donnés par M. Villaamil et d'autres érudits sur les *foros;* les particularités juridico-économiques que tous les jours découvre l'étude des coutumes locales[2]; les nombreuses indications recueillies par M. Hinojosa sur la Catalogne, etc., montrent très bien combien il est aventureux de se fier au livre de M. Cárdenas, d'ailleurs très estimable au moment de son apparition.

6. — C'est une erreur de croire que si le Moyen-Age ne nous est pas bien connu, nous avons une connaissance suffisante de l'histoire juridique moderne. Ce que nous savons de l'âge moderne, c'est l'histoire externe politique, qui a attiré particulièrement l'attention des travailleurs; mais sur d'autres sujets, notre savoir est encore trop général et vague. Prenons pour exemple trois points :

1° L'extension et l'importance des droits seigneuriaux et de la juridiction de la noblesse et du clergé qui ne furent abolis entièrement qu'en 1811, par les Cortes de Cadix, et qu'il faut étudier particulièrement, seigneurie par seigneurie; 2° la transformation des Conseils royaux au XVIII[e] siècle, et la lente transmission de leurs fonctions aux secrétariats d'État, première forme des ministères modernes : point qui a été seulement signalé par M. Sánchez de Toca dans un passage d'un livre dont le but n'était pas d'étudier ce sujet[3]; 3° l'his-

1. *Ensayo sobre la historia de la propiedad territorial en España*, 2 vol. Madrid, 1873-1875.

2. M. Costa et d'autres auteurs, *Derecho consuetudinario y Economía popular de España*, 2 vol. — Série de rapports couronnés par l'Académie des Sciences morales et politiques sur le Droit coutumier et l'Économie populaire : 11 volumes parus. En dehors de cette série, on trouvera encore d'autres monographies du même genre.

3. *El gobierno en el antiguo régimen y en el parlementarismo,* tome I, le seul paru. Madrid, 1890.

toire vraie et effective de notre régime colonial, qui, nonobstant les études de Roscher, Zimmermann, García, Fabié, Sierra, Macedo, Medina et d'autres encore, et les manuels de Gaylord Bourne, Vander Linden, etc., est encore pleine de légendes et parsemée de lacunes qui, comme l'a dit M. le professeur Shepherd, ne disparaîtront pas jusqu'à ce que soient bien connus les documents des *Archives des Indes* (qui renferment assez de surprises) et terminée la publication de ceux que les gouvernements américains (Mexique, Pérou, Chili, Argentine, Paraguay, etc.) et des érudits de ces pays ont entrepris d'éditer[1].

On pourrait au même titre que ces sujets en indiquer plusieurs autres dont l'étude scientifique est encore à faire.

7. — De l'histoire de notre droit industriel et en particulier de la condition juridique et économique des travailleurs espagnols après le VIIIe siècle, nous ne savons presque que des généralités. Une étude récente, faite dans mon séminaire historique[2], nous a assurés, mes élèves et moi, du fait que, excepté pour ce qui se rapporte aux corporations des offices (question mise en lumière par les recherches de Capmany, Tramoyeres, Lopez Ferreiro, Uña, etc., et encore nous savons à ce sujet bien moins que n'en savent pas sur leurs pays respectifs les érudits français, belges, allemands, etc.), tout est à faire; et que s'il faut s'attendre probablement à des résultats négatifs pour la plupart des questions — à cause de la rareté des documents — il faut entreprendre tout de même cette étude pour sortir des généralités dans lesquelles se berce maintenant notre savoir.

8. — Pour en finir avec cette énumération qui pourrait encore nous retenir longtemps, je dirai que nous ne connaissons point l'histoire de notre droit coutumier, ni la valeur qu'il convient de lui attribuer dans ses diverses époques par

1. Voir mon livre, *España en América*, récemment paru.

2. Universidad de Oviedo. *Trabajos de investigación en la Cátedra y en el Seminario de Historia general del Derecho*, 1903-1905 (Oviedo, 1905), et *Trabajos de investigación en el Seminario de Historia del Derecho*, 1905-1907 (Oviedo, 1907).

rapport aux lois et à la jurisprudence. Nous savons quelque chose à ce sujet, à propos des coutumes germaniques conservées en Espagne[1]; nous connaissons un certain nombre de coutumes locales et générales; nous pouvons affirmer l'importance qu'eut et qu'a encore la coutume dans toutes nos contrées et en particulier dans quelques-unes[2], mais nous sommes loin de pouvoir préciser son évolution, ni même l'histoire des doctrines sur le droit coutumier chez nos juristes et dans nos lois du Moyen-Age.

Après ce qui a été dit, l'exactitude de l'affirmation faite au début de ce Rapport ressort d'elle-même. Les érudits non espagnols peuvent donc désormais se rendre compte combien il est hasardeux d'utiliser, sans des réserves nombreuses, les livres d'ensemble qui prétendent jouer le rôle d'Histoires du Droit espagnol; ils ont vu aussi un tableau, incomplet d'ailleurs, des sujets qui réclament de nouvelles recherches, non seulement pour être définitivement connus, mais même pour être établis dans ses grandes lignes; et avec tout cela ils seront convaincus, je l'espère, de l'incertitude qu'offrent dans bien des cas les renseignements relatifs à l'Espagne pour les études comparées. Ainsi ressort le besoin d'une action commune et concertée de tous les érudits, pour faire avancer la connaissance de notre histoire juridique, dont les progrès et l'exactitude n'intéressent pas seulement les Espagnols, mais le monde savant tout entier.

IV

Pour ce qui concerne l'enseignement de l'histoire juridique chez nous, je ne pourrais ajouter que peu de détails à ceux que j'eus l'honneur de présenter au Congrès de Rome[3].

1. Sur ce point, le travail le plus solide est le Rapport lu par M. Hinojosa au Congrès de Berlin. Il reste inédit.

2. Costa, *Derecho consuetudinario*, t. I; Hinojosa, *Estudios;* Altamira, *La costumbre en la historia del Derecho español* (dans le livre, *Cuestiones preliminares*, déjà cité). A remarquer le récent mémoire de M. Brutails sur *Le Droit andorran* (publié dans les *Actes de l'Académie des Sciences* etc. *de Bordeaux*), qui renferme des observations très suggestives à propos de la coutume andorrane.

3. Ils ont été publiés dans les *Actes* du Congrès et reproduits avec des additions, dans mes livres : *Cuestiones modernas de Historia*, Madrid, 1904, et *Cuestiones preliminares de Historia del Derecho español*.

Cette matière se trouve placée dans les programmes de nos Facultés de Droit (dix pour toute l'Espagne) dans la troisième année du *curriculum*, avec un seul cours qui a lieu tous les jours pendant une heure. Les règlements des Universités exigent que les professeurs embrassent dans leurs conférences (*lecciones)* toutes les années, le sujet en entier; ce qui rend assez difficiles les études monographiques, qu'on peut exécuter cependant, si on en a la volonté[1].

Le fait que cet enseignement est placé presque au commencement du programme général de la Faculté, quand les élèves ne possèdent pas les connaissances juridiques spéciales qui pourraient les guider dans leurs recherches, les jette dans l'impossibilité de produire de bons travaux, étant donnée aussi, d'une part, l'insuffisance de la culture générale des élèves à la sortie des Lycées, d'autre part, leur âge, trop jeune la plupart du temps, pour rendre possibles la naissance et la fixation d'une vocation qui entraîne l'effort individuel intense.

D'ailleurs, toute réforme qu'on pourrait songer à établir pour remédier à ces défauts[2] serait étroitement liée au problème capital de l'organisation des études juridiques, qu'on a tant discuté et que l'on continue à discuter spécialement dans les pays où l'enseignement juridique est organisé d'une façon égale ou analogue au nôtre. Si les Facultés de Droit doivent être des écoles professionnelles consacrées à la formation des étudiants qui se préparent au barreau ou à une carrière analogue, il n'est pas possible d'y accorder à l'histoire la place dont elle a besoin pour être une étude scientifique, ni d'en organiser l'enseignement dans ce but. Il serait en tout cas à peu près impossible de trouver, parmi les élèves, des amateurs qui consentissent à détourner leurs efforts de leur but principal, pour les consacrer à une étude qui forcément serait considérée par eux comme dépourvue de valeur pratique. Mais alors, où

1. Voir dans mes *Cuestiones preliminares*, le chapitre VIIe : « Organisation pratique d'un cours d'histoire du Droit, » et le VIIIe : « La place de l'Histoire du Droit dans les études juridiques. »

2. J'ai développé des idées à ce sujet au point de vue des conditions où nous nous trouvons en Espagne dans *La enseñanza de la Historia* (2e édit. 1895) et dans *Cuestiones preliminares*, de l'histoire du Droit espagnol.

former les futurs historiens du Droit, puisque dans les Facultés des Lettres on se heurtera toujours au manque de connaissances juridiques des élèves? Si au contraire nous considérons les Facultés de Droit comme des centres d'une haute culture scientifique, les étudiants en sortiront moins bien pourvus de la préparation professionnelle que la plupart d'entre eux y vont chercher.

La solution de ces difficultés se trouverait peut-être dans la bifurcation des études ou leur spécialisation après une période commune. Une partie des élèves irait vers les cours, ou les exercices d'un caractère pratique professionnel, et une autre suivrait les cours purement scientifiques du Droit. Parmi ces derniers on recruterait le public spécial de l'enseignement historique et on pourrait constituer un noyau de travailleurs spécialistes.

Je ne prétends pas défendre avec rigueur les termes de cette réforme que je viens d'indiquer; mais je pense que c'est dans ce sens, en stimulant les vocations individuelles et en leur fournissant des moyens de se développer sans préjudice de l'enseignement professionnel, qu'on trouvera la solution sans se heurter à des protestations ou à des résistances passives du côté des purs juristes. Ce dont il n'y a point à douter, en tout cas, c'est que nous ne pouvons pas continuer à confier au hasard de l'autodidactisme la formation d'une spécialité qui ne peut guère exister dans l'organisation actuelle de l'enseignement.

La solution opposée, qui consisterait à incorporer l'enseignement historique du Droit (comme une des matières de l'Histoire) aux Facultés des Lettres, dont les élèves trouvent un milieu favorable à leur éducation technique, entraînerait la nécessité de donner à ces élèves des connaissances juridiques, et l'inconvénient — à mon avis, assez grave — de priver les futurs juristes de tout savoir historique, ce qui diminuerait singulièrement leur science [1]. Beaucoup de ces problèmes ne sont pas particuliers à mon pays, mais communs à bien

1. En Espagne, il est très rare que les cours des différentes branches du Droit soient faits dans un sens historique. Le règlement lui-même des Facultés en enlève

d'autres, et c'est pour cela que j'en parle ici. Pour en préparer la solution, je pense qu'il serait très utile que dans les Congrès internationaux les professeurs d'histoire du Droit (au moins ceux qui se trouvent dans la même situation que nous autres) se fissent part de leur expérience respective, des obstacles et des doutes auxquels ils se sont heurtés, des différents procédés auxquels ils ont eu recours pour y échapper, de l'organisation de leurs chaires, etc. On arriverait ainsi à fixer une doctrine générale, dans la mesure où l'on peut se dégager des particularités nationales. C'est ce que je proposai au Congrès de Rome, lorsque j'eus l'honneur de présider l'une des séances de la Vᵉ section. Il ne fut pas possible d'arriver alors à cette enquête collective, qui n'était pas préparée d'avance. J'insiste aujourd'hui auprès de mes collègues, afin que ma proposition, plus que réalisée ici même, soit mise en œuvre dans un prochain Congrès.

En ce qui me touche, je puis dire que je suis arrivé à résoudre (en partie seulement, cela va sans dire) les difficultés de mon enseignement par les moyens suivants : 1° réduction du cours systématique à un minimum de leçons qui n'empêche pas d'embrasser l'ensemble de l'histoire, sans descendre à des détails encombrants ; 2° je fais manier par mes élèves, dans la proportion la plus large possible, les textes documentaires qui servent de pièces justificatives à mes leçons, au fur et à mesure que celles-ci le demandent; 3° je consacre tous les ans une partie des jours du cours (en général, deux par semaine, depuis le mois de janvier) à l'étude monographique d'un sujet spécial d'histoire juridique, de façon que mes élèves y puissent travailler directement : c'est ainsi que nous avons étudié, depuis six années, les sujets : Origine et caractère du droit coutumier (avec des recherches sur les coutumes vivantes et disparues des Asturies) ; le Droit dans le *Quichotte ;* les doctrines juridiques du catalanisme ; histoire et procédés de l'Inquisition espagnole; le Droit dans notre théâtre classique; 4° établissement

la possibilité, puisqu'il réduit délibérément tout enseignement de ce genre à une seule chaire. Voyez la préface du D. (*Real Decreto*) du 2 sept. 1883 par lequel ont été organisées les Facultés de Droit (*Gaceta de Madrid* du 6 sept. 1883).

d'un séminaire, absolument libre, où les élèves inscrits font un apprentissage historique plus intense, en se livrant à des recherches sur les documents imprimés (leur manque de connaissances paléographiques rend impossible la lecture de manuscrits), et sur la littérature des différents sujets. Depuis que le séminaire existe, nous y avons étudié la Féodalité espagnole, la condition juridique et économique de l'ouvrier espagnol depuis le VIII[e] siècle jusqu'au commencement du XIX[e], les doctrines historiques et sociologiques d'Ibn-Khaldoun et les méthodes d'exposition de l'Histoire du Droit chez les auteurs espagnols, portugais, français, italiens, anglais et allemands[1].

Dans la période du doctorat en Droit (qui n'existe qu'à l'Université de Madrid), il y a trois chaires de caractère historique : celle de Législation comparée, dont le titulaire est M. Azcárate; celle d'histoire du Droit international, professeur M. Fernández Prida, et celle de Littérature juridique, confiée à M. Ureña.

Parmi les procédés historiques de M. Azcárate (dont les cours sont monographiques pour la plupart et ont un caractère nettement historique : évolution du droit de famille, du droit de propriété, du droit privé en général, de l'État, etc.) ont figuré toujours les conférences confiées aux élèves, qui se trouvent ainsi amenés à faire une préparation spéciale du sujet dont l'exposition occupe souvent plusieurs séances, et à manier des livres nombreux. Bien des fois, des thèses doctorales sont sorties de ces travaux. MM. Prida et Ureña ont adopté les mêmes procédés dans leurs cours[2].

Certaines chaires d'Histoire dans les Facultés des Lettres, où les élèves font des travaux personnels (Madrid, Saragosse et peut-être d'autres), prennent parfois des thèmes juridiques. C'est ce que je puis affirmer tout particulièrement de la chaire de M. Hinojosa à l'Université de Madrid.

1. On trouvera des renseignements sur ces travaux dans les volumes I à IV des *Anales de la Universidad de Oviedo*.

2. Voyez pour plus de détails, Ureña, Discours de rentrée à l'Université de Madrid, cité plus haut.

Voilà ce qu'on peut dire sur cet enseignement chez nous. Je sais que c'est bien peu de chose, mais j'espère aussi que votre bienveillance ne fera pas défaut à des débutants entravés par toute sorte d'obstacles qui proviennent, en très grande partie, de l'organisation de nos Universités. Nous ne pouvons nous vanter d'avoir produit chez nous, ni parmi les juristes, ni parmi les historiens, un courant intense favorable à l'étude de l'histoire du Droit, comme il y en a d'autres pour l'histoire littéraire, l'histoire artistique et la bibliographie. Il suffit de comparer, dans la partie espagnole du *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* ou dans les bulletins de la *Revue historique,* les rubriques d'histoire juridique avec n'importe quelle autre, pour voir la proportion défavorable des publications de ce genre. Nos élèves des Facultés de Droit se trouvent attirés surtout par les questions sociales et économiques ou par celles qui s'attachent à la politique du temps présent, et négligent toutes les autres.

Rafael ALTAMIRA.

VARIÉTÉS

« Sangre y Arena, » de V. Blasco Ibáñez.

Depuis la date où nous publiâmes dans le *Bulletin hispanique* (1905, p. 307-309) une note sur *La Bodega,* le fécond romancier de Valence a continué son noble effort vers l'objectivité artistique et avancé de quelques franches enjambées dans sa marche à l'étoile. Si, dans cette note, nous avons pu sembler à M. Blasco Ibáñez injuste, ou simplement partial, il nous aura tenu compte, nous l'espérons, de l'effort que nous fîmes pour propager en Allemagne la connaissance de ses œuvres, par le moyen de conférences, d'abord, à Hambourg — dont nous lui envoyâmes le compte rendu, publié par les *Hamburger Nachrichten* et le *Hamburgischer Korrespondent,* et que M. Araujo a résumées dans sa *Crónica* de *La España Moderna*[1] — et d'interprétation dans nos cours du *Spanisches Praktikum,* dont la direction nous avait été confiée par la *Oberschulbehörde* de cette même cité hanséatique, cours où *La Horda* fut spécialement étudiée durant le semestre d'hiver 1905-1906. En 1905, nous relevions le tangible parallélisme, la manifeste analogie de procédé entre le député républicain aux *Cortes* et le coryphée du naturalisme français. Une telle constatation, pensions-nous, finissait par susciter, en l'âme du lecteur critique, comme une désillusion involontaire. La certitude du « déjà lu » — le pire écueil, en cette sorte de productions — détruisait la curiosité inhérente, dans l'esprit du simple comme dans l'esprit du raffiné (quoique à des degrés si divers), au développement de la fable, et l'intérêt s'émoussait à mesure que s'affermissait la conviction que l'art de l'auteur était, d'une certaine façon, un art insincère. Non pas qu'il nous fût arrivé, alors, de tenir M. Blasco Ibáñez pour ce que l'on est convenu d'appeler un mandarin, une façon d'Anatole France plus fruste, moins, infiniment moins en nuances — et la comparaison ne porte pas, il va sans dire, pleinement, même restreinte comme on entend que nous voulons la restreindre. Déjà, au contraire, nous nourrissions la conviction qu'un jour viendrait où ce talent vigoureux

1. Cf. *Esp. mod.* du 1er déc. 1903, p. 167-172. M. Blasco Ibáñez sait qu'il n'a dépendu de nous que la traduction que nous fîmes de *Cañas y Barro* dans l'été de 1903 ne fût publiée avant celle de M. Bixio, et que seule la fatalité des circonstances, en dehors de nos prévisions, a été cause que nous avons réalisé ce travail en pure perte.

s'apercevrait de son erreur initiale, se refuserait à sacrifier la concentration psychologique, ou, si l'on préfère, la « peinture des caractères » à un pseudo-réalisme de kaléidoscope, à de hâtives synthèses, rappelant le procédé schématique et l'artificielle méthode d'une école aujourd'hui si manifestement inapte à satisfaire nos exigences de vérité — oui, vérité — littéraire.

Quand parut *La Maja desnuda,* nous nous laissâmes séduire à l'appât de ce titre prometteur de truculentes scènes goyesques et de visions « génuinement » espagnoles. Quelle ne fut pas notre désillusion, à constater qu'il n'était qu'un vulgaire trompe-l'œil, et que ce nouveau volume décelait, à chaque page, l'embarras de M. Blasco Ibáñez à résoudre de manière autre que paradoxale, et à force de virtuosité, un problème inventé à plaisir, invraisemblable même dans ce cadre madrilègne où s'était vu contrainte de le placer sa fantaisie tiraillée entre l'impérieux besoin de mener à bonne fin une thèse irréelle et le louable vouloir de composer un roman de mœurs urbaines observé et vécu. A nos yeux, *La Maja desnuda* représentait un recul — une récidive, tout au moins, dans cette fâcheuse manière qui consistait à masquer sous des mosaïques de réalité savamment — quoique, en apparence, spontanément — juxtaposées l'inanité radicale d'une fable non issue de l'ambiance, ne reflétant qu'incidemment, et de temps à autre, des états sociaux, des situations authentiques : pur produit, en un mot, d'un cerveau débordant de vitalité et d'une plume impatiente.

Nous tromperons-nous en affirmant que le voyage en Orient réalisé sur ces entrefaites par notre romancier — et l'on se souviendra que d'un antérieur séjour en Italie, qui avait duré trois mois, il avait tiré quelques belles images, réunies sous le titre : *En el país del arte*, sans oublier son *París*, épuisé dès 1902 — et dont *El Liberal* de Madrid communiqua au public espagnol les impressions successives, ne contribua pas peu à réaliser en cet esprit d'élite ce nécessaire élargissement des critères, condition indispensable de son rajeunissement artistique? Il vit grouiller, exubérante et obsédante, la Vie sous des cieux aussi ardents que le sien et cependant si autres, et, visiblement, s'efforça d'en rendre avec exactitude la divine et changeante nudité. Son livre : *Oriente* [1], si monté en couleurs et d'un style si nerveux en sa savante armature, constitue, estimons-nous, le document irrécusable de la décisive étape de son retour à la formule réaliste, comprise, cette fois, adéquatement, sans les

1. Valencia, 1907, 358 p. de 19×13. — Il y a une intéressante critique de ce livre, bien supérieur au *Constantinople* de feu E. de Amicis, au n° X de *Cultura Española*, p. 414-416, par M. T. LL[orente]. Par contre, ce qu'en dit M. M. Robin au n° du 1er mars 1909 du *Mercure de France*, p. 179-181, est frivole et justifierait presque certaines récriminations du *Liberal* madrilègne.

restrictions naturalistes qui, sous prétexte de la parfaire, l'étriquaient. L'«Orient» que rend Ibáñez, ce n'est point cet Orient revu et augmenté à l'usage des damoiseaux et des damoiselles de notre sentimentale génération de soi-disant blasés, que les romans de Pierre Loti ont mis à la mode; ce n'est pas non plus un prétexte à de massives et puissantes charges, comme en eût brossées Zola, s'il eût eu l'humeur plus voyageuse et si l'hypnose des *Rougon* n'eût, tant d'années, enchaîné ce colosse myope à son cabinet de travail, tuant en son âme l'appétit de courir le monde; ce n'est pas, enfin, la pâle fresque d'un Bourget, aux lignes noyées, aux contours flous, aux tons hésitants, cadre exotique choisi afin de rehausser de pittoresque l'aventure psychologique, pour laquelle seulement il est entendu que l'on se passionne. Ibáñez s'efforce de fixer, d'une touche sobre et énergique, sur le papier l'instantané palpitant de sa claire et nette vision, et, Sorolla au pinceau point toujours impeccable, de nuancer conformément à l'aspect des choses les scènes polychromes que ses réflexes enregistrent au long de sa pérégrination studieuse. Et qui osera prétendre que tel n'est pas l'un des meilleurs aspects de l'art, ou que, des divers procédés pour rendre intéressantes nos impressions de route, celui-ci ne captive davantage la masse des lecteurs?

Sangre y Arena... Sur la couverture d'un gris bleuté, le titre saigne en lettres pourpres, cependant qu'une vignette grossière de F. Viscai, occupant les deux tiers de l'espace, évoque, sur le *redondel* d'une *plaza*, les deux mains hâlées et noueuses d'un valet qui, d'une corbeille d'osier, fait neiger le sable fin sur une flaque de sang frais. Nous avions lu d'abord *Sangre y Arena* dans le feuilleton de l'*Imparcial*. Mais cette lecture, par tranches inconnexes, ne permettait pas d'apprécier un récit nullement adapté aux fins habituelles de la littérature pour rez-de-chaussée de feuilles quotidiennes espagnoles. Il fallait, sous peine de le mal juger, la reprendre en volume. Nous quittions précisément Madrid au lendemain du jour où il paraissait aux étalages des libraires. Quand le «*rápido*» qui part de la *estación del Norte* à 8 h. 43 du matin se fut ébranlé, par une pluvieuse matinée de juin dernier, nous ouvrîmes *Sangre y Arena*, pour ne le fermer, à la dernière page, que passé, vers quatre heures, le triste Pancorbo déjà sombré dans la navrance crépusculaire de sa double barrière de rocs pelés et tragiques. La Compagnie du Nord de l'Espagne nous avait, d'ailleurs, joué le vilain tour de nous amener, par la ligne de Ségovie, à Collado Mediano, extrême limite de la banlieue *veraniega* madrilègne, pour nous y planter, une heure durant, dans la morne désolation d'une station déserte où, seul, un gamin scandait le silence par l'offre nasillarde de *botijos* de *lê-ché de câ-bra*... sous le prétexte qu'une montagne, un peu avant Ségovie, venait de s'écrouler sur la voie! En conséquence, nous fûmes réexpédiés à Villalba, d'où, à une allure

de train omnibus, nous rejoignîmes, par l'Escorial et Ávila, Medina del Campo, puis, mais avec un retard de cinq heures, par les coutumières étapes, Hendaye, non sans manquer, arrivés à cette gare frontière, la correspondance de France... L'on comprendra que Blasco Ibáñez nous ait été un précieux viatique, et qu'oubliant la cuisine du buffet d'Ávila, nous ayons mieux savouré, peut-être, qu'en temps normal l'histoire de Juan Gallardo.

Cette histoire exige, pour être jugée à sa valeur véritable, un assez sérieux effort critique. Écrivant à son propos, dans la *Época* du jeudi 4 juin 1908, un article à la plume intitulé : *Alrededor de « Sangre y Arena »*, M. Francisco F. Villegas — qui signe, comme on sait, *Zeda* — déclare : « O mucho me equivoco, ó pronto hemos de ver por esas calles á las rubias *misses* y espirituales francesas que vienen á visitarnos, con el *Baedeker* en una mano y en la otra un ejemplar de *Sangre y Arena.* » Le chroniqueur du journal aristocratique estime-t-il si haut les « blondes misses » et les « spirituelles Françaises » voyageuses en Espagne qu'il les croie capables de lire dans le texte un roman espagnol ? Et, si cela était, pourrait-il nous expliquer de quel usage leur serait, dans les rues de Madrid, le roman d'Ibáñez ? Mais il nous semble apercevoir ce qu'entendait dire *Zeda :* il voulait insinuer que le gros du public étranger s'engouerait, cette fois encore — et cette fois surtout — du pittoresque matériel de la fable, et, séduit par le clinquant du *traje de luces*, se désintéresserait d'extraire la « substantifique moelle » qu'il recouvre. Elle est, aussi bien, malaisée à dégager. Le fort de l'auteur n'a pas été, jusqu'à présent, redisons-le, le raffinement psychologique. Victime de sa facilité méridionale, il laissait, à peine échafaudé le canevas et ourdie la trame d'une œuvre, courir son imagination en des improvisations où trop souvent la hâte s'affirme par de choquantes répétitions. Et il n'est pas jusqu'à *Sangre y Arena* qui n'ait été écrit en trois mois, de janvier à mars 1908 ! Ici, cependant, par une coïncidence aussi naturelle qu'heureuse, Blasco Ibáñez, ayant entrepris de présenter en une synthèse animée les faces les plus pittoresques de l'existence du *torero,* trouvait le problème psychologique réduit à son minimum de complexité, et pouvait à son gré, sans risquer d'encourir de nouveau le reproche de n'avoir qu'effleuré son sujet, s'étendre en surface, puisque la profondeur faisait défaut et qu'un égorgeur de taureaux à prétentions philosophiques apparaîtrait une monstruosité. Et c'est ainsi qu'en des fresques impérissables il a évoqué tour à tour les aspects divers de cette survivance de l'antique barbarie : *la fiesta de toros,* qui n'est *la fiesta más nacional* que parce que l'européisation n'a, en Espagne, pénétré que dans les hautes classes et dans les intellectuels — sauf, encore, à de certaines heures — et que le peuple, que l'immense masse de la nation continuent à défier notre moderne concept de culture, et

tiennent toujours, par leurs fibres les plus vives, aux séculaires traditions de l'existence péninsulaire, avec passion.

Nous n'avons pas à résumer en cette place la carrière de Juan Gallardo, ce fils d'un savetier de Séville que sa téméraire bravoure hausse avec une rapidité si prodigieuse — car la profession a ses cadres et l'avancement, là aussi, est réglé [1] — à la gloire du *primer espada,* en même temps que pleut l'or sur cette cervelle fruste et que de folles femmes se ruent à l'étreinte de ces bras nerveux, depuis la *manola* sentimentale et niaise, en mantille et en châle à fleurs, jusqu'à cette Doña Sol qu'habille Paquin et qui lit Emerson, peut-être Nietzsche, cette Doña Sol au sang bleu authentique et qui nous semble, à nous qui la voyons, sans doute, de trop loin, un petit pantin grotesque et pour rire [2]. Et toutes ces ivresses, et toutes ces splendeurs, pour, à la fleur de l'âge, tomber misérablement sous la corne sournoise d'un *toro fogueado,* parmi les huées de la populace enfantine, si prompte, sur les gradins d'une *plaza,* à brûler ce qu'elle adorait hier! *Sic transit gloria mundi...* Il faut lire ces pages. Littérairement, elles valent comme témoignage documentaire du si louable effort de l'auteur pour, comme nous le marquions tout à l'heure, s'émanciper du dogme zolesque. Non pas que l'on n'y retrouve, et nombreuses, des traces de la tare originelle. Les expédients anciens sont là en toutes leurs splendeurs usées. La « tranche de vie » qui nous est offerte a été découpée selon un calcul qui, moins encore que savant, se révèle arbitraire. Tels hors-d'œuvre ne sont imaginés que pour corser le menu. Le souci du « pittoresque » nuit souvent à l'objectivité du récit. A maintes reprises, la vraisemblance est absente. L'aventure amoureuse — si l'on peut appeler amour cette prise de corps bestiale — avec Doña Sol, possible à l'origine, est dénaturée, au point d'en

1. Voir, à propos du récent *trust* des *toreros*, l'amusante chronique madrilègne de la *Frankfurter Zeitung*, d'ailleurs bien observée, au n° du samedi 28 novembre 1908, *Abendblatt*. Ces chroniques du grand organe libéral de Francfort constituent pour l'hispanisant non unilatéral — puique nous n'avons rien d'équivalent en France dans la presse quotidienne — une instructive lecture et compensent, en quelque sorte, l'exclusion — si bizarre — de l'Espagne dans les *Lettres Étrangères* de *Das literarische Echo* (Berlin), qui, cependant, avait si bien commencé, avec les *Spanische Briefe* du Dr Hans Parlow (Grenade) — cf., *v. gr.*, au 2me fascicule d'octobre 1902, l'article : *Spanische Provinzlitteratur*, — écrivain dont nous avons lu naguère avec grand plaisir, dans le *Berliner Tageblatt* (1893), l'étude rapide : *Die Spanier und H. Heine*.

2. En ce sens, nous souscrivons à la critique d'un ennemi des « modernistes », M. E. Maestre, au n° XI de *Cultura Española*, dans sa note sur *Sangre y Arena* : « Acaso sea cierto que haya aristócratas que se sientan orgullosos en yantar con los astros coletudos; pero de eso á lo que Blasco Ibáñez nos cuenta de doña Sol, hay una distancia respetable, » p. 708. M. Gómez de Baquero, qui a, en outre, publié dans *El Imparcial,* sa principale tribune littéraire, — il écrit aussi dans *La Época* sous le pseudonyme *Andrenio*, — deux articles sur le roman de M. Blasco Ibáñez et un troisième dans *España Moderna*, a un peu trop légèrement affirmé, dans son étude d'ensemble sur l'œuvre d'Ibáñez au dernier numéro (n° XII) de *Cult. Esp.*, que le thème de *Sangre y Arena* n'était « que un pretexto, un armazón del aparato descriptivo » (p. 949).

devenir caricaturale, par d'extraordinaires superfétations, où — hâtons-nous de préciser ce détail — le romanesque est si adroitement confondu avec le réel qu'il faut être parfaitement familier avec les mœurs andalouses pour fixer le point de départ probable de l'un et de l'autre. Le dîner à la *Rinconada* avec le brigand Plumitas — espèce de *Pernales*, héritier en droite ligne de Diego Corrientes — n'est que du Manuel Fernández y González, et du plus mauvais. La description de la procession de la nuit du Jeudi Saint à Séville, qui remplit trente pages du chapitre VII, exacte et amusante, n'a trouvé place que parce qu'elle offrait à l'auteur une occasion unique de déployer ses talents d'impressionniste, arrangeant la nature, hommes et choses, sans aller jusqu'à les déformer trop lourdement, comme le Maître. Il n'est pas même jusqu'à certains détails d'érudition « *taurina* » dont nous ne nous permettrions de révoquer en doute l'exactitude, et il serait intéressant d'entendre, à ce propos, l'opinion de quelque « docteur ès sciences tauromachiques », un *Achar*, un Carmena, un Goñi, un Millán, *etc.* Nous craignons qu'il ne fût d'avis qu'Ibáñez voit les taureaux en artiste, comme un peintre de bataille la guerre, qu'il saura représenter sans savoir un mot de tactique. Et, tout compte fait, — revenant à l'idée que nous exprimions plus haut à propos de la phrase de *Zeda* — ce n'est point encore ce roman qui contribuera à donner au gros de ses lecteurs étrangers une notion plus exacte des « choses » de l'actuelle Espagne. Choses infiniment plus prosaïques, plus banales, qu'on ne serait enclin à l'admettre, quand on ne les connaît que par les livres. Mais n'en est-il pas toujours ainsi, et pour tous les pays [1] ?

Camille PITOLLET.

1. M. Francisco F. Villegas, qui veut bien admettre que « en España, ser matador de toros vale tanto como en otro tiempo valia ser general victorioso », qui sait que *Lagartijo*, *Frascuelo* et le Guerra ont joui d'un renom supérieur à celui de Prim, qui n'ignore pas qu'à l'heure où agonisait Méndez Núñez, la porte de la maison du *Tato* débordait d'une foule dense, s'étonne que « fuera de nuestro país, particularmente en Francia, España es un pueblo de majos y *toreadores* ». Oublierait-il si vite les Savoyards « joueurs de harpe » et les Hongrois « chaudronniers », *etc.*, *etc* ? *Iliacos intra muros peccatur et extra.* — Notons que M. Blasco Ibáñez annonce deux nouvelles œuvres : *Los muertos mandan* et *La casa de todos*, et que, dès le 5 juin 1908, *El Liberal* de Madrid affirmait la volonté du romancier de quitter la tour d'ivoire où il s'était dédaigneusement retiré, écœuré des agissements de Soriano, qui, dans son *España Nueva*, n'a cessé de couvrir la France de boue. Relativement à certaine œuvre mystérieuse : *La voluntad de vivir*, satire de la haute société hispano-américaine à Paris, imprimée dès 1907 par l'éditeur habituel du romancier, F. Sempere y C^{ia}, à Valence, puis mise sous clef, nous n'osons risquer ici aucun commentaire, ni sur les motifs qui ont déterminé M. Ibáñez à en interdire la publication. Voici, enfin, dans le cas où cette indication pourrait servir à un travail d'ensemble sur l'œuvre déjà parue du romancier valencien, quelques renseignements sur les traductions étrangères facilement accessibles — et sans parler de sept traductions russes, deux portugaises, deux hollandaises, deux bohémiennes, une suédoise, une italienne — et connues de nous : G. Hérelle, *Terres maudites, Fleur de mai, Dans l'ombre de la cathédrale, Arènes sanglantes;* nous croyons nous souvenir d'avoir vu une traduction française de *La maja*

desnuda, mais avons perdu la note y relative ; M. Bixio, *Boue et Roseaux*; G. Ménétrier, *Contes espagnols*; J. Priems, *Die Kathedrale, Flor de Mayo* (publ. à Zurich); W. Thal, *Erdfluch, Schilf und Sehlamm* (publ. à Berlin); J. Brouta, *der Eindringling*. *(id.)* Des sept traductions russes, l'une — celle de la *Bodega* — est par K. G. (Pétersbourg), les six autres pas M. Watson. *(id.)*. La traduction italienne est celle de *La Barraca*, sous le titre : *Ah, il pane!* Elle vient de paraître à Palerme, chez Sandron, où a été publiée, en 1908, une version du *Mayorazgo de Labraz* de M. Pío Baroja. L'auteur, M. F. M. Gelormini, a rendu l'œuvre avec beaucoup de soin et en un style plein de coloris. Nous ne mentionnerons que comme un incident curieux, quoique sans gravité, l'accusation de plagiat dirigée contre l'auteur de *Sangre y Arena* par un obscur romancier, M. M. H. Abreu, dont *El niño bonito* et *El Espada*, ont été, de la sorte, un moment tirés de l'oubli.

— P. S. Le présent article, rédigé en 1908, n'a pu, faute de place, être inséré dans le *Bull. hisp.* à temps voulu, et c'est ainsi que nous sommes obligé de corriger une indication que nous y donnons sur *Los muertos mandan*, roman non plus à paraître, mais paru à Valence, chez Sempere y C[ia], sur 430 p., au prix coutumier de 3 pesetas. Sous cette couverture bigarrée, de nuance un peu triste, M. Blasco Ibáñez nous conte — et nous ne saurions que le féliciter de ce retour à une ambiance presque valencienne — une histoire mallorquine truculente, compliquée seulement en apparence, touffue d'épisodes, surchargée de détails descriptifs, romanesque malgré l'observation réaliste, d'une écriture facile — trop, peut-être — et parfois incorrecte : histoire, en somme, mal composée et invraisemblable, mais qu'on lira avec passion, en Espagne et hors d'Espagne. Les avatars de Jaime Febrer, nous ne pouvons les relater même en un raccourci de quelques lignes, car l'espace, ici, nous manque. Et sa « robinsonade » à « *Can Mallorquí* », et l'étrange idylle avec l'*atlota* d'Ibiza, — sorte de réminiscence des amours du *Mayorazgo labracense* avec *Marina la Goya* dans le roman précité de Baroja —, puis le *festeig* tragique et la « *Nouvelle Vie* » du *mayorazgo butifarra* avec le *Chucta* Pablo Valls, oncle de l'ex-fiancée millionnaire de Febrer : toutes ces *combinazioni*, brillamment développées, par où M. Blasco Ibáñez, de plus en plus maître du développement verbal, donne cours à sa verve toujours jeune et étoffe luxurieusement un schéma psychique enfantin — que nous pourrions définir : la contre-partie des « *Morts qui parlent* », — amuseront les âmes naïves, infiniment, comme une sorte de cantilène épique moderne dans laquelle la vieille fable du *fatum* s'humanise d'une conclusion heureuse, ou, si l'on préfère, nécessaire. Quel dommage que le souci d'une plus stricte concision inquiète de moins en moins ce noble artiste et que son tempérament d'improvisateur ne sache pas concéder à la condensation émotive les droits qu'il octroie à une expansion rhétoricienne où disparaissent, en même temps que l'eurythmie même de son œuvre, ses plus sûrs effets dramatiques !

Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), mars 1909.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Extrait du rapport de M. E. Mérimée, président du jury, sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien, en 1908.

MONSIEUR LE MINISTRE,

...Le nombre des candidats inscrits était de 14 pour l'espagnol, de 11 pour l'italien, mais l'un des espagnols et trois des italiens n'ont fait aucune des épreuves écrites. De plus, deux italiens, sans doute parce qu'ils se sentaient dans l'impossibilité de traiter les sujets proposés, ont renoncé à faire les deux dissertations. De telle sorte que 5 candidats seulement avaient fait toutes les compositions italiennes. Dans ces conditions, le Jury, considérant d'autre part que les épreuves écrites de ces cinq candidats ne s'élevaient point au-dessus du niveau ordinaire, a décidé de ne faire cette année qu'un seul agrégé d'italien au lieu de deux. Trois candidats pour cette langue et cinq pour la langue espagnole furent, avec votre autorisation, déclarés admissibles. Les candidats futurs doivent se bien persuader que, quel que soit leur nombre, le jury est fermement résolu à ne proposer pour le titre d'agrégé que ceux-là seuls qui, par l'ensemble de leurs épreuves, se seront vraiment montrés dignes de ce titre, et même, s'il le faut, à ne point faire d'agrégés au-dessous d'un certain niveau qu'il a à cœur de maintenir très élevé. Nous nous empressons d'ailleurs d'ajouter que, pour l'espagnol, le concours a été, dans l'ensemble, l'un des plus satisfaisants que nous ayons eus jusqu'ici, et nous espérons que la défaillance des italiens n'aura été qu'accidentelle.

Ainsi que l'année précédente, tous les candidats, dans chacune des deux séries, ont eu à faire les mêmes épreuves orales et ce système a fonctionné de nouveau à la satisfaction de tous. En ce qui concerne les deux explications orales, afin d'éviter des hésitations sur la véritable nature de cette épreuve, et pour la rendre en même temps plus complète et plus précise, le Jury désire que l'une d'elles, qu'il se réserve de désigner, ait un caractère plus approfondi, plus érudit, tandis que l'autre, qui serait censée faite devant des élèves, attesterait plutôt les aptitudes pédagogiques du candidat. Nous appliquerons cette mesure dès le prochain concours.

Épreuves écrites. Thème espagnol. — Le texte du thème espagnol, tiré de la célèbre lettre de P.-L Courier, *Pour les Villageois que l'on empêche de danser*, a été généralement rendu d'une façon convenable, bien que des gallicismes et des inexactitudes aient porté tort à quelques copies d'un style par ailleurs facile et même élégant. — Dans l'une d'elles, le mot *coudraie* a été traduit par *árboles* ou même par *sauces : avellaneda* ou *avellanar* (qu'il ne fallait pas confondre, comme l'a fait quelqu'un, avec *avellanero*) est pourtant assez connu en espagnol. Il y a encore des progrès à faire dans la connaissance du vocabulaire. Les notes se sont échelonnées entre 7 1/2 et 3 (sur 10; coefficient 3).

Version. — La version n'a pas été satisfaisante. La meilleure copie a été cotée 5 3/4 ; et la moins bonne 2 1/2. Le texte avait été pris dans le poème de Lope de Vega : *La mañana de San Juan de Madrid;* cette description pittoresque n'était sans doute pas toujours facile à bien rendre ni même à bien comprendre; et certains contresens étaient excusables; mais ce qui ne l'est pas, c'est que l'on ait pris *Bien vestido moro* pour une apostrophe, *Tirsi* et *Lisida* pour des noms de femmes; ou que l'on se soit contenté de traduire littéralement une phrase comme « *y imita con afectos y razones los versos y las cómicas acciones y muestran... Si está más rica ó menos cuerda España* », sans se demander si une telle traduction peut donner un sens en français. Le Jury était bien décidé à l'avance à ne point tenir rigueur à ceux qui ne réussiraient point à trouver un sens acceptable aux *faldas de Venus;* mais bien d'autres passages, dont le sens n'est point douteux, ont été trop inexactement ou trop maladroitement rendus.

Dissertation française. — *Pour quelles raisons le héros de* El Burlador de Sevilla *est-il le seul personnage de la* Comedia *espagnole qui soit véritablement entré dans la littérature européenne?* — Le sujet ne pouvait embarrasser aucun des candidats, et il leur permettait de faire preuve des qualités essentielles de goût, d'ordre et de style. Il fallait choisir, dans l'abondante littérature inspirée par les divers types de Don Juan, ce qui se rapportait directement à la question posée. Quelques-uns se sont laissé entraîner à des développements un peu à côté de cette question; l'un d'entre eux a cru devoir écrire un résumé de l'évolution de la légende de Don Juan; mais la plupart paraissaient au courant des derniers travaux sur ce sujet. *El Burlador de Sevilla* renferme trois éléments principaux: une thèse théologique, la peinture d'un type, et un dénouement fantastique. La thèse théologique avait une valeur spécialement espagnole. Le dénouement fantastique a fait d'abord le succès de la pièce à l'étranger; mais si sa fortune n'a cessé de grandir, c'est que son héros se prêtait avec une merveilleuse souplesse aux variations que lui imposait la diversité des temps et des pays. La copie classée la première avait le mérite de s'en tenir rigoureuse-

ment au sujet et de tirer de *El Burlador* presque tout son développement. La forme de la plupart des dissertations était correcte et parfois facile. Elle manquait un peu de mouvement et de couleur. Dans les deux seules copies où se marquait la recherche de ces deux qualités, elle n'aboutissait parfois qu'à la banalité ou au mauvais goût. Trois dissertations seulement ont atteint ou dépassé la moyenne.

DISSERTATION ESPAGNOLE. — *Varios críticos buscaron fuera de España las causas del Gongorismo, y es fácil encontrar ciertas analogías entre las tentativas caracterizadas por los nombres de Góngora ó sus secuaces y los de otros escritores extranjeros. Pero en la misma poesía española anterior, ¿ no se pueden señalar los antecedentes directos y como los primeros ensayos ó síntomas del cultismo?*

Ce sujet se rattachait à la seconde des *questions* du programme : *Rapports et différences entre le Marinisme italien et le Gongorisme espagnol.* Il supposait une définition exacte du cultisme ou gongorisme, si souvent mal entendu, ainsi qu'une connaissance précise du développement de la poésie lyrique antérieure. Sur ces deux points, un assez grand nombre de candidats avaient des notions très suffisantes, et leurs dissertations montraient que la question avait été consciencieusement étudiée, mais un trop grand nombre d'entre eux n'ont point résisté à la tentation de retracer l'histoire des polémiques littéraires au XVIII[e] siècle ou d'exposer avec complaisance les ravages du mauvais goût dans les diverses littératures européennes. Or ces deux questions restaient manifestement en dehors du vrai sujet nettement formulé dans la dernière phrase du texte : « Les antécédents du cultisme dans la poésie espagnole. » Parmi ces antécédents, presque tous les candidats ont cité les tentatives de Juan de Mena, des poètes courtois des *Cancioneros* et de Fernando de Herrera. Mais bien peu ont montré suffisamment l'influence exercée par les humanistes ou les pétrarquisants, et aucun n'a caractérisé avec la précision nécessaire l'œuvre déjà en grande partie cultiste de Herrera qui a préparé les voies à Góngora. Sur ces deux derniers points on est resté dans des généralités peu instructives. A part ces hésitations dans le plan et ce manque de profondeur et de précision dans des parties essentielles du sujet, la majorité des dissertations a témoigné d'une connaissance de la question et d'une facilité d'expression très estimables. Environ la moitié des compositions ont atteint ou dépassé la moyenne et les deux qui se sont classées en tête ont mérité également la note 27. Nous n'avons rencontré cette année, dans cette épreuve du moins, aucune de ces copies évidemment indignes de candidats à l'agrégation. Celles même dont les auteurs étaient mal préparés à traiter le sujet ont du moins développé dans un style d'une tenue et d'une correction suffisantes les banalités qui courent un peu partout sur la question du Gongorisme.

Épreuves orales. Thème oral. — Le texte était tiré de *l'École des Femmes* (scène III). Les notes ont varié entre 21 et 12 (sur 30). Aucun candidat n'a été arrêté dans la traduction du texte par l'ignorance de certains termes; mais l'expression française n'a trop souvent été rendue que par des à peu près, et chez deux ou trois candidats le vocabulaire a paru vraiment trop pauvre. Insistons une fois de plus sur la nécessité de bien préciser le sens de l'expression française, qui peut varier selon la place qu'elle occupe et selon le contexte. Il est clair, par exemple, que lorsqu'il est fait allusion, par un laquais insolent, à la chasteté des oreilles des précieuses, c'est le mot *orejas* et non *oídos* qui convient. Plusieurs candidats s'y sont cependant trompés.

Explications orales. — Les deux textes proposés pour l'explication orale étaient tirés, l'un de la *Crónica general de España*[1], l'autre des *Cantos del Trovador*[2], de Zorrilla. Tous les candidats ont montré qu'ils s'étaient préparés sérieusement et qu'ils avaient une certaine somme de connaissances philologiques ou littéraires. Mais deux d'entre eux se sont distingués: l'un, par sa méthode, par le choix des explications utiles; l'autre, par la facilité et souvent par la valeur du commentaire. Un troisième s'est montré beaucoup trop avare de remarques, chose fort regrettable, car il aurait certes pu en fournir de lui-même bien davantage. L'excès contraire, le verbiage, eût été certes encore plus fâcheux; rien de plus fastidieux ou même de moins intelligent qu'un commentaire qui ne laisse passer aucun mot sans s'y arrêter; mais il faut aussi savoir découvrir les difficultés à expliquer et les faits intéressants à noter; c'est même la première chose qu'un professeur ait à savoir.

Leçon française. — *Quelles raisons favorisèrent l'introduction en Espagne des idées romantiques françaises, et pour quels motifs cette influence disparut-elle si vite?* — Épreuve, en général, satisfaisante. Deux candidats seulement sont restés au-dessous de la moyenne, avec les notes 16 et 14. Deux autres, qui ont obtenu les notes 29 et 26 avaient fait des recherches personnelles dans les revues et les journaux de l'époque romantique, qui ne sont plus très faciles à trouver. Ils y ont justement relevé la protestation morale qui s'éleva en Espagne contre les excès du romantisme français et qui n'a pas médiocrement contribué à sa rapide décadence. Le défaut de la plupart des leçons était de ne pas s'en tenir assez exclussivement au rôle en Espagne de la forme française du romantisme, et par là-même de se laisser aller à des considérations générales d'une justesse un peu banale. Aucun

1. Chap. 836 (édition Menéndez Pidal), depuis *Empos esto que dicho es,* jusqu'à *que lo dizie muy bien.*

2. Leyenda 2ª, depuis *Tenía aquel castillo,* jusqu'à *en invierno y en verano.*

des candidats ne s'est servi de notes étendues; tous ont parlé, quelques-uns avec quelque gêne encore ou quelque familiarité, d'autres avec une netteté parfois assez facile. Rappelons d'ailleurs, une fois de plus, que le Jury est résolu à ne point accepter une leçon qui dégénérerait trop aisément, si certains candidats n'étaient point avertis, en une simple lecture plus ou moins gauchement déguisée.

Leçon espagnole. — *La introducción de la historia de Ozmín y Daraxa en el Guzmán de Alfarache patentiza el gusto de los españoles por los asuntos moriscos. ¿ Qué importancia y qué significación tiene este gusto morisco en los varios géneros de la literatura amena española, desde los principios hasta nuestros dias?*

La question ainsi posée a été bien comprise par tous les candidats qui ont trouvé, en général, dans les mots *importancia*, *significación* et *varios géneros de literatura* les fondements de leur division de la leçon. Quoique le goût *morisque*, à proprement parler, ne remonte pas au delà du XVIe siècle, il n'eût sans doute pas été inutile de rappeler, au début, ce que la *novelística* espagnole de la période archaïque *(desde los principios)* devait aux Arabes. Deux leçons seulement, plus encore à cause de la médiocrité ou de l'incorrection d'une forme pénible et traînante, que par l'ignorance du sujet, sont restées nettement au-dessous de la moyenne. Celle qui a été cotée la première, avec la note 28, se distinguait par la netteté du plan, la solidité de la doctrine et la correction de l'élocution. Deux autres, avec la note 26, la suivaient d'assez près; l'une, plus riche de détails; l'autre, d'une sobriété élégante à la fois et précise. Cette dernière se fût sans doute classée tout à fait en tête, si elle n'eût paru, sur certains points, un peu courte et sèche. Il lui manquait peu de chose, mais il lui manquait cela, pour satisfaire tout à fait le jury.

Prononciation. — Deux candidats éprouvaient une difficulté trop manifeste à prononcer certains sons de l'alphabet espagnol. Il ne dépendait point tout à fait d'eux d'en triompher. Mais les fautes trop fréquentes d'accentuation devaient être jugées plus sévèrement. Ces fautes se retrouvaient encore, quoique beaucoup plus rares, dans la prononciation de l'un des trois autres candidats. Celui qui fut classé le second pour cette épreuve prononce et accentue correctement; cependant quelques séjours en Espagne ne lui seront pas inutiles. Seul, le premier a paru se rapprocher beaucoup de ce que l'on est en droit d'exiger sous ce rapport.

Version italienne. — Cette épreuve a été satisfaisante et il est à souhaiter qu'elle s'améliore encore, car les candidats à l'agrégation d'espagnol ont intérêt à pouvoir lire non seulement une page de cri-

tique, mais encore un texte de prose ou de vers, emprunté à un écrivain classique. Sur cinq concurrents, deux ont mérité une note au-dessus de la moyenne; deux autres s'en sont rapprochés et le cinquième a été placé légèrement au-dessous. Malgré ce résultat méritoire, il convient de signaler les progrès à réaliser pour l'accentuation et la prononciation, la grammaire et le vocabulaire. Certains candidats ont une tendance trop marquée à faire *piani* les mots *sdruccioli (medico* au lieu de *médico*, *postéri* au lieu de *pósteri)*. D'autres, au contraire, persuadés qu'en italien on recule l'accent le plus loin possible, transforment des mots *piani* en *sdruccioli (cívile* au lieu de *civíle*; *rádice* au lieu de *radíce*; esp. *raíz)*. Pour la prononciation, un candidat donnait volontiers au *c* italien *(tchi)* le son de la même lettre en espagnol; un autre a trop affecté de l'adoucir en *ch* comme les Toscans. La conjugaison ne semble pas bien connue. Aucun candidat n'a su indiquer le participe passé de *vivere* (*vissuto)*. Enfin il y a eu quelques contresens de mots assez graves: *rovina* (ruine) traduit, par exemple, par *fleuve; largamente*, *longuement; colpa*, *coup*. Pour ces deux derniers mots, les candidats ont peut-être été trompés par l'espagnol. Mais il nous paraît que *colpa* devait leur rappeler plutôt *culpa* que *golpe*.

Les Conférences espagnoles à l'Université de Bordeaux.

Grâce à l'Entente universitaire franco-hispanique dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs, Bordeaux a eu le plaisir d'écouter et d'applaudir quelques-uns des maîtres les plus éminents de l'Espagne, M. José Gascón y Marín, M. le Recteur Canella, M. Rafaël Altamira.

M. Gascón, professeur à l'Université de Saragosse, a ouvert la série. Le 19 février 1909, dans le grand amphithéâtre de la Faculté de Droit, sous la présidence de M. le doyen Monnier, il a comparé les doctrines espagnoles, en matière de droit administratif, aux doctrines françaises. Avec un rare talent d'orateur, une flamme chaude et communicative, il a, tantôt en français, tantôt en espagnol, indiqué les affinités et les différences. Le droit administratif espagnol doit beaucoup au nôtre. Mais il s'en distingue sur des points essentiels. Ainsi, tandis qu'en France, contre les abus du pouvoir exécutif, on n'a de recours qu'auprès du Conseil d'État, émanation du pouvoir exécutif, en Espagne, c'est à un organisme indépendant, la Cour de Cassation, le «Tribunal Suprême», que les citoyens s'adressent. Dans quelques mois, le projet de loi de M. Maura sur l'administration locale développera encore les bienfaits de la décentralisation. Il y aura

la municipalité autonome, la province autonome et les « mancomunidades », ensemble de communes confédérées pour un objet spécial d'utilité publique.

La conférence de M. Gascón s'est terminée par une ovation enthousiaste du public et les étudiants lui ont fait les honneurs d'un triple ban.

Quelques jours plus tard (25 février), dans la même salle, devant un auditoire non moins nombreux et non moins vibrant, sous la présidence de M. le recteur Thamin, M. Canella, l'actif et entraînant recteur de l'Université d'Oviedo, a mis éloquemment en lumière la place, jusqu'ici méconnue, que tient l'Espagne dans l'histoire générale de la pédagogie. Avec un accent plein de chaleur, dans une langue admirablement rythmée, il a rappelé les grands services rendus sous ce rapport par son pays.

Ce sont d'abord les premières écoles dont la naissance et les vicissitudes nous sont contées ; puis, les premières Universités se fondent, à Palencia, à Salamanque, où l'on vient de toutes les contrées et particulièrement de la France. Aux nombreuses Universités d'Espagne s'ajoutent les Collèges et les Instituts. Raymond Lulle est le grand représentant de cette période (XIIIe siècle).

Au mouvement de la Renaissance aussi l'Espagne a puissamment contribué, avec des hommes comme Vives. Elle a été une des premières à s'occuper de l'éducation psychologique des enfants anormaux, par exemple des sourds-muets.

Entre la Renaissance et la Révolution, l'Espagne offre de grands noms de réformateurs pédagogiques, comme Jovellanos ; puis, plus près de nous, Amoros, qui fonda et introduisit en France l'éducation physique ; Moyano, à qui l'on doit l'idée des écoles normales. Le progrès continue, et l'on sait à cet égard les efforts victorieux de l'Université d'Oviedo.

Quand l'orateur eut terminé son magnifique exposé de l'œuvre pédagogique de l'Espagne, M. Thamin le loua de son noble optimisme, principe de courage et d'action. Il félicita l'Espagne de posséder des recteurs capables de faire de si vivantes et savantes leçons, péroraison qui fut saluée d'acclamations et de bravos.

Le lendemain, 26 février, M. Altamira, dont il serait superflu de mentionner les travaux et de faire l'éloge, s'est attaché à son tour à détruire les légendes répandues sur l'histoire de l'Espagne et le caractère espagnol. Si l'Espagne a été fanatique avec l'Inquisition, elle a été tolérante à une autre époque en protégeant les juifs. Si son peuple semble parfois indolent et dépourvu d'initiative, il fut un temps où on l'a vu entreprenant et audacieux. S'il s'est montré hostile aux étrangers à un moment de son histoire, à un autre il s'est ouvert avec un sympathique empressement à tous les grands souffles du dehors.

Et alors, où saisir son caractère traditionaliste? Est-il ici ou là? La vérité, c'est que la civilisation d'un peuple est comme ces torrents qui un moment s'engouffrent dans les entrailles de la terre pour reparaître plus loin aussi impétueux et aussi grondants. En tout cas, l'Espagne scientifique actuelle n'a nullement les yeux tournés vers les ténèbres du passé: elle oriente résolument son navire vers les lumières de l'avenir en vue de contribuer autant qu'il est en elle à l'œuvre de la civilisation générale. Tout ce que demande l'Espagne, c'est qu'on lui fasse une place dans les rangs de ceux qui travaillent au progrès humain, et qu'on l'encourage, qu'on la soutienne dans ses travaux.

M. Altamira a soulevé à différentes reprises les applaudissements d'une assistance qui a fort goûté l'esprit foncièrement libéral et indépendant qui a animé sa conférence.

Avant de lever la séance, le Président a donné la parole à M. Canella, qui, dans un discours élevé et vibrant, a rappelé les jours sombres qu'il passa à Bordeaux en 1871, lorsqu'y siégeait l'Assemblée nationale, et a tiré de ses souvenirs une page d'une éloquence chaleureuse. L'assistance lui a fait la plus retentissante ovation dont nous eussions encore été témoins, marquant ainsi qu'elle gardera fidèlement la mémoire des trois savants espagnols qui ont bien voulu prêter à l'Université de Bordeaux le concours de leurs sympathies et de leur talent.

M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, a tenu à exprimer personnellement les sympathies que lui inspire l'« intercambio » franco-espagnol. Il a envoyé un télégramme félicitant l'Université de Bordeaux de son initiative et annonçant la nomination de MM. Canella, Altamira et Gascón comme officiers de l'Instruction publique.

G. R.

BIBLIOGRAPHIE

Die Eroberung von Mexiko. Drei eigenhändige Berichte von **Ferdinand** *(sic)* **Cortez** *(sic) an Kaiser Karl V.* — **Bearbeitet von Dr. E. Schultze.** Mit Bildern und Plänen. II. Tausend. *(Bibliothek wertvoller Memoiren, volume 4, Hambourg, 1907, 642 p.)*

Ce volume est une réimpression de la traduction allemande publiée en 1834 à Berlin par C. W. Koppe, mais à laquelle ne manquent pas maints remaniements nécessaires, ne fût-ce que du point de vue linguistique. Nous n'eussions pas jugé à propos de la signaler à cette place, si elle n'était apte, grâce à son ample commentaire historico-géographique ainsi qu'à d'excellents croquis et plans, à rendre aux hispanisants français d'utiles services. On sait assez que les documents historiques n'abondent guère touchant la conquête du royaume des Aztèques par les aventuriers d'Espagne. La *Verdadera Historia de los sucesos de la conquista de la Nueva España,* de Bernal Díaz del Castillo, l'un des membres de l'expédition, est postérieure d'un demi-siècle aux faits qu'elle relate, et n'a, au surplus, été publiée qu'en 1632[1]. Ceux qui l'ont lue ne taxeront pas d'outrance l'affirmation qu'elle fatigue promptement l'esprit par l'amoncellement de vétilles superflues et la préoccupation constante de l'auteur de réfuter le panégyrique de Gómara. Nous ne voulons pas dire, pour autant, que l'honnête et vaillant capitaine dont M. L. González Obregón a esquissé la carrière dans une étude publiée à Madrid en 1894, n'ait pas mérité l'honneur que lui ménagea naguère J. M. de Heredia en traduisant son récit en quatre volumes d'élégante prose française (Paris, 1877-1887). Quant à la *Conquista de México* du chapelain de Hernando Cortés, Francisco López de Gómara, cette œuvre tendancieuse, parue en 1553, demande à être examinée avec assez de sens critique, sans qu'elle perde, de ce fait, rien de sa valeur, extrême, de relation documentaire et de « Chronique de la Nouvelle-Espagne ». Mais, et le

1. Par le chroniqueur général de l'Ordre de la Merci, Fray Alonso Remón. On sait que l'édition qu'en a donnée de nos jours M. Genaro García a rendu superflu le texte au t. XXVI de la *B. A. E.*

point nous semble incontestable, ce sont les rapports officiels du *Conquistador* qui méritent l'attention première et capitale de l'érudit désireux d'acquérir de la civilisation espagnole, sous toutes ses faces, à l'époque de son apogée, une notion véritablement adéquate. Le style de ces rapports mériterait, d'ailleurs, à lui seul, croyons-nous, une telle préférence.

Expression immédiate et comme spontanée des événements, ils représentent à nos yeux, si on les compare à la « vraie Histoire » du héros des cent dix-neuf engagements, les instantanés de la quatrième croisade alertement brochés par un Geoffroi de Villehardouin par rapport aux délicieux bavardages d'un Sire de Joinville. Le subjectivisme même qui en émane constitue pour nous un attrait de plus, car il nous aide à comprendre l'état d'âme castillan lorsqu'il s'affirmait avec une vigueur à jamais mémorable. Oui, c'est bien dans ces pages débordantes d'énergie physique et de barbare volonté de puissance qu'il convient de se documenter sur la psychologie du « *getreuen Dieners seines Herrn* », aussi fermement convaincu de la mission divine de son pays qu'il était dévoué, corps et âme, à la personne de son *Emperador*.

Les rapports de Cortés, au nombre de cinq, ont été, comme nul n'ignore, réimprimés au t. XXII de la *B. A. E.*[1] et traduits en notre langue, en 1896, par D. Charnay. L'éditeur allemand n'a pas cru, cependant, devoir publier le premier, ni le cinquième — qui traite de l'expédition aux *Honduras* — sous prétexte qu'ils étaient dénués d'intérêt. Le point pourrait être discuté, encore qu'il soit certain que la matière historique la plus importante est contenue dans les deuxième — marche sur Mexico, déroute des Espagnols, nouveaux préparatifs d'attaque — troisième — nouvelle marche sur la capitale, siège et assaut — et quatrième — colonisation sous Cortés.

L'effort, tout à fait louable, du Dr E. Schultze, dont l'entreprise éditoriale a été si favorablement accueillie en Allemagne, consiste à avoir tenté de projeter quelque lumière documentaire sur des événements si obscurs, et à jamais, par la pénurie des sources originales. En systématisant en une sélection bien ordonnée les données historiques éparses dans les deux narrateurs susmentionnés — dont le premier, répétons-le, constitue pour tout ce qui concerne la conduite de Cortés, plus spécialement à l'égard de l'infortuné Motezuma, une mine précieuse de renseignements, en sa partialité même — il a assuré à sa publication une valeur de durée supérieure à celle réservée

1. Ainsi que par P. de Gayangos (Paris, 1866), dont l'étude préliminaire ne se lira pas sans profit. Trois d'entre eux avaient déjà été publiés de 1522 à 1526, et M. G. Cirot a noté, dans *Mariana historien* (Bordeaux-Paris, 1905), p. 313, n. 2, que Barrantes a reproduit en l'enrichissant de remarques, p. 397-401 du t. II de son *Aparato bibliográfico para la Historia de Extremadura,* paru à Madrid en trois tomes in-8°, de 1875 à 1879, la notice de Vedia dans la *B. A. E.*

coutumièrement aux simples traductions soigneuses d'Œuvres de consultation intermittente. Il ne manque, pour rendre complètement maniable le volume, qu'un *Index* raisonné des matières[1].

CAMILLE PITOLLET.

Marcelino Menéndez y Pelayo, *Juan Boscán*, 1 vol. 488 pages. Madrid, Perlado, Páez y C^a^, 1908 [*Biblioteca Clásica*, tomo CCXX; *Antología de poetas líricos castellanos*, tomo XIII].

En arrivant à la poésie lyrique au XVIe siècle, M. Menéndez y Pelayo a voulu consacrer un volume entier à celui qui, s'il n'en fut pas le représentant le plus génial, en renouvela du moins l'inspiration et en enrichit la forme par l'importation des mètres italiens. Alors même que Boscán n'aurait pas eu d'autres mérites, ce dernier, à lui seul, suffirait en effet à lui assurer une place à part parmi les lyriques. Sans exagérer sa valeur, bien inférieure à celle de Garcilaso, l'auteur s'applique à mettre en lumière les qualités réelles du prosateur et du poète; elles justifient la place qu'il occupa dès l'abord, et qu'il a gardée depuis, dans l'histoire littéraire. Innovations de Boscán dans la métrique, sa valeur comme poète, sa place dans la littérature, tel est le sujet des trois derniers chapitres.

Le premier (pages 5-160) est consacré à la biographie de Boscán. Il débute par un aperçu de l'état des lettres à Barcelone à la fin du XVe siècle et au début du XVIe. Ce fut dans ce milieu, médiocrement propice, semble-t-il, à l'éclosion des poètes, que naquit « Joan Boscá Almugaver ». La date n'a pu encore être précisée. Il naquit « vers l'année 1500 », disent la plupart des historiens. On serait tenté de reculer quelque peu cette date dans le XVe siècle, si l'on songe que le poète fut choisi comme précepteur du jeune duc d'Albe (né en 1507), et que le « Bachiller de Arcadia » déclare qu'il mourut (en 1542) « *cargado de años* ».

On possède peu de renseignements sur sa jeunesse. L'on sait, par la correspondance de l'humaniste Lucio Marineo Siculo, son maître, qu'il était attaché au service de la maison royale (*criado de la real casa*) dès l'époque des Rois Catholiques, et qu'il conservait encore ce titre

1. L'éditeur allemand est excusable de n'avoir pas eu connaissance d'une publication non mise dans le commerce, mais cependant du plus haut intérêt : HERNÁN CORTÉS. *Copias de documentos existentes en el Archivo de Indias y en su palacio de Castilleja de la Cuesta sobre la conquista de Méjico* (Sevilla, *Imprenta del Cuerpo de Ingenieros*, 1889, 522 pp. in-fol.), par le *teniente general* C. de Polavieja. Ces 53 documents, dont S. nous apprend un peu tardivement, dans la *Revista de Archivos* de septembre-octobre 1908, p. 274, que seuls quelques exemplaires en furent offerts par M. de Polavieja à des amis — procédé déplorable. — eussent mérité une très libérale diffusion au profit de l'Histoire.

en 1533. Des « nombreux voyages » que lui attribue la tradition on ne sait qu'une chose, c'est qu'il prit part à l'expédition envoyée, en 1522, au secours de l'île de Rhodes, assiégée par les Turcs de Soliman le Magnifique. Gouverneur (*ayo*) du jeune duc d'Albe, D. Fernando, il connut alors le bénédictin[1], maître de latinité de ce dernier, Fray Severo, qui joue un rôle si singulier d'enchanteur et de magicien dans la deuxième églogue de Garcilaso. Mr M. P., rapprochant de ces passages les chapitres VIII et IX de l'*Arcadia* de Sannazar, nous montre comment cet épisode fantastique n'est en somme qu'une simple imitation du roman italien. L'amitié de Boscán et de Garcilaso est bien connue. Mais faut-il voir, dans le premier, le *Nemoroso*, et dans le second, le *Salicio* de la première églogue de Garcilaso, ou bien ce dernier, pour chanter ses amours, a-t-il voulu se dissimuler à la fois sous ce double pseudonyme, comme le pense, après Faria y Souza et Francisco Sa de Miranda, Mme Carolina Michaëlis de Vasconcellos? Mr M. P. se rangerait volontiers à cette dernière opinion, car il paraît impossible, dit-il, « que la divine lamentation de Nemoroso, qui renferme les vers les plus tendres et les plus passionnés sortis de la plume de Garcilaso, ne soit que l'écho ou le reflet d'une passion étrangère ». Peut-être, mais, alors même que l'on n'attacherait aucune importance à l'ancienne tradition, admise par les contemporains, recueillie par le commentateur Sánchez (El Brocense) et par Cervantes, ce fait de dédoublement psychologique n'en reste pas moins assez singulier et, en somme, quelque obscurité persiste dans cette question. A partir de ce moment, les faits les plus importants de la biographie de Boscán sont d'ordre purement littéraire; ils sont résumés par les deux noms des italiens Andrea Navagiero et Baldessar Castiglione, tous les deux chargés, en 1525, d'une mission diplomatique en Espagne. On sait l'importance qu'a pour l'histoire de la prose castillane la traduction, publiée en 1539, du *Cortegiano*, qui avait paru à Venise onze ans auparavant. En lisant aujourd'hui cette traduction, dont Mr M. P. apprécie avec justesse les mérites, nous ne comprenons guère les réserves que Fernando de Herrera et quelques autres firent contre le *casticisme* de Boscán, ce « *forastero en la lengua* ». Mais Herrera lui-même, en sa qualité d'andalou, n'était-il pas, à son tour, suspect aux yeux des Castillans, de même que Nebrija, le législateur de la langue, l'était déjà aux yeux de Juan de Valdés? Quant à l'influence de Navagiero sur la carrière poétique de Boscán, elle fut capitale, et la preuve détaillée en sera donnée amplement dans le chapitre deuxième. Le mariage de Boscán avec Da Ana Giron de Rebolledo, de Valence, ses relations et ses amitiés (avec Duralt, Jerónimo Agustin, Monleón, Gualbes, Gutierre de Cetina, Diego de Mendoza, et surtout Garcilaso),

1. Et non dominicain : voir Morel-Fatio, *Bull. hisp.*, t. IV, p. 281.

sa mort, en 1542, la publication de ses diverses œuvres, terminent ce premier chapitre.

Le second (p. 161-240) est entièrement consacré à la métrique, qui a ici, au point de vue de l'histoire de la poésie espagnole, une importance de premier ordre. La révolution, dont Boscán fut l'instrument et l'initiateur, doit être étudiée dans son esprit ou sa portée littéraire, en même temps que dans ses procédés techniques et les formes métriques empruntés à la lyrique italienne. C'est à définir et à préciser ces emprunts que Mr M. P. s'attache tout d'abord. Le plus important peut-être est l'hendécasyllabe, dont les origines lointaines remontent jusqu'au vers saphique et au senaire iambique de la basse latinité, mais dont les relations avec le décasyllabe épique français (4 + 6 ou 6 + 4), l'hendécasyllabe provençal ou catalan, enfin avec le souple hendécasyllabe italien forment une étude aussi instructive que délicate. Si Mr M. P. ne croit guère à l'influence du décasyllabe français sur la primitive métrique castillane, il met en lumière celle de l'hendécasyllabe provençal sur la métrique catalane (d'Ausías March par ex.), et antérieurement sur la galicienne-portugaise (d'Alfonso X et du roi Dionis), et ses analogies avec certaines formes du vers d'*arte mayor*. « La parenté entre le dodécasyllabe (ou vers d'*arte mayor*) et l'hendécasyllabe anapestique (ou *de gaita gallega*) est aussi évidente que celle qu'ils ont l'un et l'autre avec la décasyllabe des hymnes (ennéasyllabe français). » L'hendécasyllabe de Santillana se rapprochait déjà beaucoup du type italien; il en différait cependant par l'irrégularité de l'accentuation, qui le fait ressembler parfois au vers galicien ou au vers catalan. Ce fut donc bien Boscán qui introduisit en Espagne le véritable hendécasyllabe italien avec ses accents sur les 2e et 6e, ou sur les 2e, 4e et 8e syllabes, en dehors de l'accent obligatoire sur la dixième. Mais il se servit parfois maladroitement de cet outil nouveau, ainsi que Mr M. P. le constate, tout en plaidant les circonstances atténuantes pour quelques-unes de ces maladresses, peut-être intentionnelles d'ailleurs (par exemple, l'hendécasyllabe aigu).

Sans entrer dans des détails inopportuns, nous rappellerons ici les autres emprunts que fit Boscán à l'Italie : la *Canción,* le tercet, l'octave, le vers *suelto,* et même le sonnet, malgré la tentative, à peu près oubliée au début du XVIe siècle, de Santillana.

Après la forme, le critique étudie, dans le chapitre IIIe (p. 161-240) la valeur littéraire des poésies de Boscán. Ces poésies, contenues dans l'édition de 1544, témoignent, comme l'on sait, d'une double inspiration, nationale d'abord, italienne ensuite. Les *coplas* et *canciones españolas,* que renferme le premier livre du recueil de 1544, si elles prêtent, quant au fond des idées, aux mêmes critiques que toute la poésie courtoise de l'époque précédente, montrent cependant çà et là une facilité, une grâce relative, que l'on trouvera rarement dans ses

œuvres de la seconde époque. Au surplus, la séparation entre celles-là et celles-ci n'est pas et ne pouvait être absolue, et Mr M. P. montre bien que si Boscán s'efforça d'abord de rivaliser avec les poètes de Cour et particulièrement avec Jorge Manrique, le meilleur peut-être, il était déjà, dès cette époque, tout imprégné, si l'on peut dire, de la poésie de Pétrarque et du plus pétrarquiste de tous les espagnols, Ausías March. Dans une éloquente digression, qui, d'ailleurs, en un pareil sujet, mérite à peine ce nom, il caractérise, en quelques pages brillantes (p. 267-79), le génie de Pétrarque et montre, comme l'a fait de son côté A. Farinelli, son influence sur les Espagnols du xve siècle et sur Boscán en particulier. Les imitations de détail, soigneusement notées, ne laissent aucun doute sur ce point. Le portrait littéraire d'Ausías March (p. 290-305) fait pendant à celui de Pétrarque. Le poète valencien fut, lui aussi, quoique avec moins d'éclat, un inspirateur et un modèle, « poète incomplet, mais grand poète », dont la gloire mériterait de dépasser le cercle un peu étroit de ses compatriotes ou des érudits. — La fin de ce chapitre est consacrée aux sonnets de Boscán, à ses *Capítulos*, qui renferment quelques-uns de ses meilleurs vers, à l'Épître à D. Diego de Mendoza, aux octaves (les premières écrites en espagnol), paraphrasées de celles de Bembo et de Politien, et enfin (p. 334-78) à l'ennuyeuse *Histoire de Léandro et Hero,* en vers *sueltos,* dont les sources diverses sont copieusement exposées. Suit, en note, la bibliographie espagnole de la légende de Léandro et Hero, qui ne comprend pas moins de 63 numéros.

Le quatrième et dernier chapitre expose « la fortune posthume » de Boscán. L'étude de ses commentateurs et de ses critiques n'est certes point dépourvue d'intérêt, non plus que la façon dont il a lui-même réagi sur la littérature catalane. On trouvera sur ce point des détails nouveaux ou peu connus. Mais ils s'adressent à un cercle plus restreint de lecteurs.

Le jugement général par lequel débute ce chapitre montre que l'auteur n'a point cédé au sentiment d'involontaire partialité qu'éprouve parfois pour son héros le biographe. Que si quelque admirateur de Boscán estimait qu'il y a même un peu trop résisté, il se consolera en songeant que cette monographie est la plus complète et la plus solide consacrée jusqu'ici à un écrivain dont le rôle historique est généralement plus célèbre que son œuvre n'est lue. Ceux qui connaissent cette dernière acquiesceront, je crois, au jugement suivant, où les qualités comme les limites du talent de Boscán sont définies sans préventions dans un sens ou dans l'autre : « Boscán fut un génie moyen, prosateur excellent quand il traduisait, poète d'un vol inégal et court, au style dur, à la versification pénible, sauf de rares, mais brillantes exceptions. Il n'a, je le reconnais, ni le mérite de l'invention ni celui de la perfection dans la forme. La majeure partie de son œuvre poé-

tique ne peut désormais intéresser que le philologue, et je ne conseillerai à personne d'en entreprendre la lecture pour se distraire. Mais, tout médiocre qu'il paraisse, c'est un personnage d'importance capitale dans l'histoire des lettres : ni son nom ni ses œuvres ne sauraient être oubliés. Ces dernières occupent un rang modeste, sans doute, mais elles se dressent à l'entrée même du temple de notre poésie. Son destin fut heureux et rare ; il vint juste à temps ; il entra en contact avec l'Italie ; il comprit mieux que personne la nécessité d'une rénovation littéraire. Il rencontra un collaborateur de génie, et non seulement il triompha avec lui, mais il partagea, dans une certaine mesure, la gloire de ce dernier. » — C'est à Garcilaso, disciple qui devait éclipser le maître, que Mr M. P. nous promet, en finissant, de consacrer le volume suivant de l'Anthologie. Aucun de ses lecteurs, assurément, ne songera à se plaindre des proportions inattendues que prend cette précieuse collection. Il souhaitera seulement que l'auteur, pour notre profit, ait la force et le temps de la mener à bien, jusqu'à son complet achèvement.

E. M.

The Life and Works of Christóbal Suárez de Figueroa, by **J.-P. Wickersham Crawford**. Philadelphia, 1907 ; in-8°, 159 pages.

Cette étude, présentée par M. Wickersham Crawford à l'Université de Pensylvanie, pour l'obtention du grade de docteur en philosophie, est une utile contribution à l'histoire de la littérature espagnole : il manquait, en effet, jusqu'ici un travail d'ensemble sur Christóbal Suárez de Figueroa, dont l'existence agitée et malheureuse, le caractère énergique et malveillant, font une physionomie curieuse.

Né à Valladolid vers 1571, de famille noble, fils d'un homme de loi qui lui enseigna les rudiments de la jurisprudence, il quitte à dix-sept ans sa famille, mortifié qu'il était des attentions particulières que ses parents réservaient à son frère infirme. Il part pour l'Italie, se rend à Milan, puis sans doute à Pavie, où, après deux années d'études (1588-1589), il se fait recevoir docteur *in utroque jure*. En 1591, on le trouve *Auditor* des troupes espagnoles mises à la disposition du duc de Savoie contre la France, et, comme tel, il assiste à la prise du château de Cavour, qui marque la fin des hostilités (1595). Il remplit ensuite tour à tour les fonctions d'*Abogado Fiscal* dans la province de Martesana, de *Contrascritor* de Blados, près de Milan, de juge de Teramo, dans le royaume de Naples, et de *Comisario* du *Collaterale* de Naples.

La nouvelle de la mort de ses parents et de son frère le détermine à revenir à Valladolid (1604) où, en fait d'héritage, il ne trouve que des

dettes. C'est là que, dans une discussion futile, s'emportant contre son contradicteur, il le blesse d'un coup d'épée; croyant l'avoir tué, il prend la fuite et ne revient à Madrid qu'en apprenant la guérison de son adversaire. Il n'y éprouve que des déboires et se fait une foule d'ennemis par ses propos acrimonieux; à bout de ressources, il doit accepter d'entrer au service de D. Juan Hurtado de Mendoza, qui vivait à Barajas, petite ville de la province de Cuenca. Il avait alors déjà beaucoup écrit : en 1609 avait paru à Naples sa traduction du *Pastor Fido* de Guarini, où il faisait preuve d'un réel talent. La même année, il publiait à Valence sa *Constante Amarilis,* pastorale à clef où il célèbre le mariage de son Mécène, D. Juan Hurtado de Mendoza *(Menandro)*, avec sa troisième femme Doña Maria de Cárdenas *(Amarilis);* il y paraît lui-même sous le nom de *Damon*. Il dédie encore à son protecteur son *España defendida*, imitation du Tasse (Madrid, 1612; Naples, 1644); puis, au duc de Lerme, ses *Hechos de Don Gracia Hurtado de Mendoza*, père de Don Juan (Madrid, 1613; 2e édit., dédiée à D. Juan, Madrid, 1616.) En 1615, paraît sa *Plaza Universal de todas ciencias y artes* (réimpressions : Perpignan, 1630; Madrid, 1733), sur le modèle de l'ouvrage du même nom de Tomaso Garzoni. Il publie enfin son œuvre la plus importante, le *Passagero* (Madrid, 1617; Barcelone, 1618), récit des conversations par lesquelles quatre voyageurs, qui se rendent en Italie : un théologien, un poète, un orfèvre et un docteur, qui n'est autre que Figueroa lui-même, trompent la longueur de la route. En 1621, il donne encore à Madrid ses *Varias Noticias importantes á la humana comunicacion*, dans lesquelles il moralise d'une façon fatigante.

Il quémandait toujours un emploi lorsqu'enfin, en 1623, grâce à ses relations de famille avec le duc d'Albe, nouveau vice-roi de Naples, il fut nommé *Auditor* de la ville de Lecce, près de Naples, où régnait alors la plus grande anarchie; par sa vigoureuse administration, en six mois il rétablit l'ordre et reçut, à cette occasion, les félicitations du vice-roi. Mais le 8 août 1623 il était brusquement révoqué, par suite d'un malentendu. Rentré en grâce en décembre 1627, il devenait *Auditor della Regia Udienza* de Catanzaro. C'est à ce titre qu'il fut le héros et la victime d'un conflit entre l'Inquisition et le vice-roi : chargé par l'*Udienza* de faire remettre en liberté un collecteur de taxes, emprisonné à Nicotera par le Saint-Office, pour avoir voulu percevoir certains droits sur des biens ecclésiastiques, il obéit et fut excommunié. Sommé par l'Inquisiteur de se rendre à Rome pour y être jugé par le Saint-Office, il fut arrêté en plein jour à Naples par les ministres de l'Inquisition, remis en liberté par les gens du vice-roi, et finalement livré au Saint-Office qui le condamna et l'emprisonna (1631). Il ne recouvra sa liberté qu'à l'arrivée d'une lettre de Philippe IV, approuvant sa conduite et

défendant désormais aux officiers de l'Inquisition d'exécuter aucune sentence dans le royaume de Naples sans avoir obtenu l'*exequatur* royal.

Enfin, le 3 janvier 1633, il fut nommé *Abogado Fiscal* de l'Audiencia de Trani. On ignore la date de sa mort, bien qu'il vécût encore sans doute en 1644, où parut une nouvelle édition de son *España defendida*. Au milieu de tous les tracas de son procès il avait, en 1629, publié à Naples un ouvrage assez faible intitulé *El Pusilippo*.

Si la partie biographique du travail de M. Wickersham Crawford est satisfaisante, il n'en est pas de même de la partie littéraire. Les goûts, les préférences, les mérites et les défauts de Figueroa ne sont notés que d'un trait généralement insuffisant. M. Wickersham Crawford signale bien son antipathie pour Cervantes, son hostilité pour Alarcón, son opposition aux réformes apportées par Lope de Vega, son admiration pour Garcilaso, Camoens et Góngora; mais d'une étude plus approfondie d'un livre aussi « subjectif », comme il le dit lui-même, que le *Passagero,* il y aurait, à coup sûr, davantage à tirer. Souhaitons que M. Wickersham Crawford nous donne une édition de ce livre où trouveront place les développements que nous regrettons de ne pas trouver dans son travail, et sachons-lui gré, en attendant, d'avoir, dans un appendice considérable (p. 99-155), donné les pièces du procès de Figueroa qu'il a pu retrouver soit à Naples, soit à Rome, et qui fournissent sur les rapports de l'Église et de l'État au XVIIe siècle dans le royaume de Naples et sur la nature du *Collaterale* de Naples, des renseignements intéressants.

Adolphe COSTER.

REVUE DES REVUES

Revues diverses

Annales de géographie, 15 mars et 15 mai 1907 : F. Maurette, *Les Philippines d'après le recensement de 1903.* — Dans la *Bibliographie générale annuelle*, 1906, L. Raveneau signale des ouvrages sur l'Espagne et le Portugal (p. 171-174) et sur l'Amérique latine (p. 298-309) ; — 15 janvier 1908 : J.-B. Vaudry, Dans l'Orient Bolivien, Notes sur les provinces de Chiquitos et de Velasco ; — 15 juillet : P. Denis, L'État de Saint-Paul ; — M. Zimmermann, L'émigration dans la République Argentine ; — Dans la *Bibl. géogr. annuelle*, 1907, L. Raveneau signale des ouvrages sur l'Espagne et le Portugal (p. 172-176) et sur l'Amérique latine (p. 299-311).

L'Anthropologie, 1905 : J. Dechelette, Les petits bronzes ibériques ; — H. Beuchat, c. r. de *Histoyre du Mechique*, éditée par E. de Jonghe, et de *A penitential rite of the ancient Mexicans*, par Z. Nuttall ; — 1906 : Rivet, Le christianisme et les Indiens de la République de l'Équateur ; — Breuil, Nouvelles découvertes dans les cavernes de la province de Santander ; — 1907 : Rivet, Les Indiens Jibaros (finit en 1908) ; — H. Beuchat, c. r. de *A comparative study of the Mayas and the Lacandones*, par A. M. Tozzer ; — Rivet, c. r. de *Hampa afro-cubana. Los Negros brujos*, par F. Ortiz ; — 1908 : L. Siret, Les Cassitérides et l'empire colonial des Phéniciens.

Bulletin français de la S. I. M. (Société internationale de Musique), 15 mars et 15 septembre 1908 : Henri Collet, La musique espagnole moderne.

Études, 20 mai 1904 : J. Boubée, La poésie mariale. Gonzalo de Berceo ; — 5 octobre 1905 : P. Suau, Saint François de Borgia (continue dans les numéros des 20 oct., 5 nov., 20 déc. 1904, 20 janv., 20 fév., 5 juin 1905), — 5 mars 1901 ; P. Suau, La mécanique des *Exercices spirituels* de Saint Ignace de Loyola, d'après M. Dauphin Meunier [cf. *la Quinzaine* du 1er févr. 1905] ; — 25 mai 1906 : J. Boubée, Sur les traces du Don Quichotte [à propos du livre *Buscando las huellas de Don Quijote*, par la princesse Da Paz de Borbón] ; — 20 mars et 5 août : L. Méchineau, c. r. de la réimpression de l'*Historia Aethiopiæ* de Pedro Paez, dans les *Rerum Aethiopicarum Scriptores occidentales* (cf. 5 oct. 1908) ; — 20 mars 1907 : J. Boubée, Questions de langue et de littérature catalane [à propos du Congrès

de la langue catalane tenu en 1906]; — 15 avril : A. Boissel, La question religieuse en Espagne; — 20 juin 1908 : L.-J.-M. Cros, Saint Ignace et la communion quotidienne; — 20 août : P. Debuchy, Une édition phototypique des Exercices de Saint Ignace [Il s'agit du manuscrit espagnol des Exercices appelé l'« Autographe » bien qu'il ne soit qu'une mise au net avec des corrections dues à la main de Saint Ignace]; — 5 et 20 sept. : A. Boissel, La semaine sociale de Valence et le mouvement social en Espagne; — 20 oct. : A. Brou, Voyages de missionnaires de Lisbonne à Goa au XVIe siècle.

La Revue, 1904, I : Dr Latouche-Tréville, Les vrais découvreurs de l'Amérique; — X. Duroc, Le paradis des forçats, La vie dans un bagne espagnol; — II : Dr Latouche-Tréville, Les révélations de l'archéologie péruvienne; — V : E. de Bray, Le parlement espagnol; — 1905, I : M. Ugarte, L'âme espagnole; — 1906, I : J. Causse, Le théâtre populaire en Espagne : Le « genero chico »; — IV : Emilia Pardo Bazan, Les poètes espagnols du XXe siècle; — 1907, III : M. Ugarte, La littérature espagnole moderne; — IV : J. Causse, Le banditisme andalous; — V : M. Ugarte, La littérature sud-américaine; — VI : M. Ugarte, Le mouvement littéraire en Espagne; — A. Marvaud, Le nationalisme basque.

Revue archéologique, nov. 1907 : L. Siret, Essai sur la chronologie proto-historique de l'Espagne.

Revue critique, 15 janv. 1906 : Fb., c. r. de *Les occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit,* par J. Lameire; — 16 avril : P. Paris, c. r. de *Las esculturas del Cerro de los Santos, Cuestión de autenticidad,* par J. R. Mélida; — 7 mai : S. Reinach, c. r. de *A History of the Inquisition of Spain,* par H. Ch. Lea (cf. numéros des 18 mars, 21 oct. 1907, 3 fév. 1908); — 6 août : H. Léonardon, c. r. de *Comedia famosa del « Esclavo del Demonio » compuesta por el Dr Mira de Mesqua,* réimprimée par A. Buchanan; — 20 août : E. Bourciez, c. r. du *De latinitate libelli qui inscriptus est Peregrinatio ad loca sancta,* par J. Anglade; — 1er octobre : A. C., c. r. de *Correspondance du comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne,* 1803-1813, publié par G. de Grandmaison; — 22 oct. : H. L. signale la 2e éd. des *Études sur l'Espagne (Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIIIe siècle),* par A. Morel-Fatio; — 25 mars 1907 : E. Bourciez, c. r. de *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions,* par A. Carnoy (2e éd.); — 6 mai : M. G.-D., c. r. de *Homenaje a D. Francisco Codera;* — 27 mai : H. Léonardon, c. r. de *Geschichte der Spanischen Literatur,* par Ph.-A. Becker; — 5 août : A. Biovès, c. r. de *Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens, Portugal et Espagne,* par Ch. de Lannoy et H. Van der Linden; — 2 sept. : A. C., c. r. de *Un voyage d'affaires en Espagne en 1718,* par R. Reuss; — 18 nov. : F. Balden-

SPERGER, c. r. de *La Légende de Don Juan*, par G. Gendarme de Bévotte; — 9 déc. : A. WADDINGTON, c. r. de *Espagnols et Flamands au XVIe siècle* (t. II), par L. Gossart (cf. le n° du 16 sept.); — 23 déc. : J. VINSON, c. r. du *Diccionario vasco-español-francés*, de R. M. de Azkue; — 6 janvier 1908 : c. r. de *Vita e avventure di Lazzarino da Tormes*, trad. par F. Carlesi; — 10 fév. : A.-C., c. r. de *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne*, par Balagny; 17 fév. : H. de C., c. r. de *Murillo*, par P. Lafond; — 27 fév. : A. BIOVÈS, c. r. de *La légion étrangère en Espagne;* — 12 mars : H. LÉONARDON, c. r. de *Molière et l'Espagne*, par G. Huszár; — 30 avril : A. WADDINGTON, c. r. de *Les Pays-Bas espagnols et la République des Provinces-Unies depuis la paix de Munster jusqu'au traité d'Utrecht*, par E. Hubert; — H. LÉONARDON, c. r. de *Règne de Charles III d'Espagne*, par Fr. Rousseau; — 2 juillet : E. BOURCIEZ, c. r. de *Camões do Berço*, par J. Leite de Vasconcellos.

Revue d'histoire diplomatique, 1908, n° 3 : L. ADAM, c. r. de *Récits d'Afrique, La légion étrangère en Espagne*, par Paul Azan; — A. P., c. r. de *Les Renonciations des Bourbons à la succession d'Espagne*, par E. Kirckpatrick de Closeburn; — n° 4 : Ch. de LA RONCIÈRE, *Le secret de la reine et la succession du Portugal;* — A. LEROY, c. r. de *Le Pérou contemporain*, par G. Calderon; — L. PINGAUD, c. r. de *L'Espagne et Napoléon*, par G. de Grandmaison.

Revue d'histoire archéologique de Louvain, 1907 : J. de GUIBERT, c. r. de *L'Espagne chrétienne*, de Dom Leclercq; C. ISTURIZ, c. r. de *Mariana historien*, par G. Cirot; — janv. 1908 : Th. HEITZ, Les sources de deux lettres attribuées à Saint Ignace de Loyola (cf. le n° de juillet); — L. VAN DER ESSEN, c. r. de *Espagnols et Flamands au XVIe siècle*, par E. Gossart; — octobre : P. L. GOLDARACENA, c. r. de *Labor evangélica de los obreros de la Compañía de Jesús en las Islas Filipinas*, du P. Fr. Colin, réimprimé par le P. Pastells.

Revue d'histoire littéraire de la France, janvier 1908 : J. HARASZTI, c. r. de *Molière et l'Espagne*, par G. Huszár; — avril : F. VÉZINET, Moratin et Molière (suite et fin; voir le n° d'avril 1907); — juillet : E. MARTINENCHE, Molière jugé par un Hongrois [à propos de *Molière et l'Espagne*, par G. Huszár].

Revue d'histoire moderne et contemporaine, 1906 : P. MURET, c. r. de *Correspondance du comte de La Forest*, par G. de Grandmaison; — mars 1907 : V.-L. BOURRILLY, c. r. de *Les Français hispanisants au XVIe siècle*, par E. Picot; — P. MURET, c. r. de *Le duc de Choiseul et l'alliance espagnole*, par A. Bourguet; — janvier 1908 : J. E. DRIAULT, c. r. de *La fin du régime espagnol aux Pays-Bas;* — février 1908 : P. CARON, c. r. de *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne* (1808-1809), par le c^t Balagny; — juin-juillet 1908 : P. MURET, c. r. de *Règne de Charles III d'Espagne*, par Fr. Rousseau.

CHRONIQUE

~~~ Conde de Cedillo, *Un monumento desconocido. Santa María de Melque* (Provincia de Toledo). Extrait de *Cultura española* (1908). 1 broch., 30 p. — L'*Ermita* de Santa María de Melque est une ruine perdue en pleine campagne déserte, à six lieues au sud-ouest de Tolède (partido judicial de Navahermosa, término de San Martín de Montalbán).

De plan très simple — une croix grecque dont les branches, couvertes en voûte, supportent à leur intersection une tour carrée qui renferme une coupole, dont la construction est d'appareil assez primitif, sans ciment — l'église a surtout ceci d'original que la coupole est soutenue par huit demi-colonnes groupées deux à deux, et que l'on y voit de nombreux arcs en fer à cheval. M. le comte de Cedillo, par une série de comparaisons très précises avec les rares monuments analogues, Santa Comba de Baude, près de Celanova (Orense), Santa María de Naranco, San Miguel de Lino et Santa Cristina de Lena (Asturies), Santa María de Lebeña, San Cebrián de Mazote, etc., arrive à établir que l'église est un monument mozarabe qui date du IXe au Xe siècle. Elle a du reste subi divers remaniements, et la destruction en a commencé lorsqu'elle cessa d'être entretenue par les Templiers.

P. P.

~~~ M. Henri Collet, licencié ès lettres, étudiant près la Faculté des lettres de Bordeaux, a présenté à cette Faculté, en juin 1908, en vue d'obtenir le diplôme d'études supérieures pour l'agrégation d'espagnol, un mémoire ayant pour titre : *La valeur expressive de la musique religieuse espagnole au XVIe siècle.*

Musicien distingué en même temps qu'hispanisant, M. Collet a cherché à associer dans ce travail ses compétences variées, et fait œuvre, tout à la fois, d'historien, d'artiste et de musicien. Les origines du mouvement musical tant en Espagne qu'en Europe au XVIe siècle, la protection accordée aux artistes par les souverains Charles-Quint, Philippe II et Philippe III, les ordres religieux musiciens et les écoles de musique religieuse, la vie des artistes et la bibliographie de leurs œuvres, sont étudiés, dans ce mémoire, avec érudition et méthode. La technique des musiciens espagnols, ses antécédents au Moyen-Age,

ses rapports avec la technique des contrapontistes, les flamands et italiens du XVI[e] siècle, son influence possible sur Jean-Sébastien Bach et la musique allemande moderne, le sont également avec, à l'appui, un certain nombre de citations notées, dont plusieurs inédites.

Enfin, à l'étude historique et technique des compositeurs, M. Collet a essayé de joindre la critique « interprétative » de leurs œuvres, et tenté de déterminer, à l'aide de considérations morales, sociales, philosophiques, théologiques, les traits distinctifs de chaque artiste, de chaque école régionale, de l'École espagnole en général, dans le mouvement musical de la Renaissance. Cette partie du travail, d'ordre plus conjectural, prêtait à discussion, et a fourni au candidat matière à des développements oraux qui ont montré la solidité de ses connaissances et confirmé l'impression favorable produite sur le jury par la lecture du mémoire.

Le jury était composé de MM. Mérimée, doyen de la Faculté des lettres de Toulouse, Cirot, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, et Bouvy, chargé de cours à la même Faculté.

E. B.

~~~ Dans *Le Gaulois* du 26 mars 1909, M[me] Juliette Adam a publié, sur la comtesse de Pardo Bazán, un article où sont justement vantés le talent et l'influence de l'éminente femme de lettres.

~~~ Les publications de M. Federico Hanssen sont estimées des philologues et malheureusement assez difficiles à se procurer. Parmi les plus récentes, nous signalerons : *De los adverbios mucho, mui i much* (*Anales de la Universidad de Chile*, janv.-fév. 1905); *El Arte mayor de Juan de Mena* (*ibid.*, 1906); *Notas á la vida de Santo Domingo de Silos* (1907, à propos de l'édition critique de M. Fitz-Gérald); *Dos problemas de sintaxis* (*An. de la Univ. de Chile*, octobre 1907 : I, La colocación del verbo auxiliar en antiguo castellano; II, Suplemento al artículo sobre mucho, mui i much); *Sobre un compendio de Gramática castellana anteclásica* (*An. de la U. de Chile*, mai-juin 1908 : c. r. de la 2[e] édit. du *Manual elemental de gramática histórica española* de M. Menéndez Pidal). De tous ces articles il a été fait des tirés à part.

---

15 mai 1909.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

V

A Adolf Schulten.

NUMANCE.

Le coche banal rampe au pas lourd de ses trois haridelles au flanc de la route montante. Le pays trop nu étale au loin les ondulations de ses coteaux monotones. Mai radieux, par bonheur, jette au matin la joie vermeille de son printemps; le ciel de fin azur égaie la terre grise, et sur les choses toutes proches comme sur les lointains pâles des horizons s'est répandu le charme de la lumière pure.

Et voici qu'au sommet d'une côte lentement gravie un panorama plus vaste peu à peu se découvre. C'est une plaine étendue, au loin encerclée de sierras pelées, plus près de nous moutonnant en collines basses. Une longue éminence détache la ligne mollement convexe de sa croupe, qui se coupe brusquement à gauche; un cap de rocher tranché droit bute contre un lit de petit fleuve qu'il domine. Au point culminant, sur le ciel, se profile une maison claire; un marbre blanc dressé en obélisque silhouette sa forme sèche... Là-bas gît l'héroïque Numance.

Épopée glorieuse et sombre drame! Ici, soixante mille hommes, la force disciplinée des légions de Rome, le nombre de ses alliés ibères, le génie tenace et rude du vainqueur de Carthage; là, huit mille barbares dont quatre mille au plus en armes, resserrés dans une étroite bourgade, l'indomptable amour de la liberté, l'obstination sublime d'obscurs guerilleros.

Huit ans les Arévaques ont tenu Rome en échec, fomentant les révoltes, imposant ou subissant des pactes bientôt rompus,

vainqueurs ou vaincus en batailles rangées, en traîtreuses embuscades, jamais domptés.

En 601 de Rome, Ambon et Leucon, à trois milles de Numance assiégée, ont massacré mille hommes de Fulvius Nobilior, et tué trois des éléphants envoyés par Masinissa; les coups des Arévaques, plus encore que le froid, ont décimé l'armée romaine.

Après Nobilior, Claudius Marcellus; ses huit mille fantassins et ses cinq cents cavaliers soutenant sa diplomatie cauteleuse, il obtient malgré Rome, devant Numance, une paix honorable avec les Belles, les Tithes, les Arévaques. Mais Viriathe apparaît, entraînant, audace et ruse, semant la haine des envahisseurs : Belles, Tithes, Arévaques de nouveau se rebellent, font cause commune avec le héros. La guerre définitive, la guerre de Numance, est allumée.

Cecilius Metellus vient de Rome avec des troupes nombreuses; il ravage et conquiert le pays. Seules, assiégées, Termance et Numance résistent, Numance surtout dont deux fleuves, les escarpements de sa colline, la ceinture de ses épaisses forêts rendent l'abord difficile : de l'acropole à la plaine une seule voie descendante, mais obstruée de fossés et de barricades; dans la ville en tout huit mille hommes, mais fantassins et cavaliers d'élite.

L'hiver se passe. Metellus impuissant cède à Quintus Pompeius Aulus une armée forte et disciplinée, trente mille soldats à pied, deux mille à cheval. Quelques engagements heureux d'abord, mais vite les surprises, les embuscades, tout l'incertain des inlassables guérillas la pillent, la déciment, la démoralisent. Le général se tourne vers une proie plus facile, Termance : il n'y trouve qu'un échec misérable. Derechef, il cherche un succès plus aisé : Malia, que maintenait dans la révolte une garnison numantine, la massacre et se livre. Alors Pompeius s'acquiert un semblant de gloire en poursuivant quelques chefs de partisans. Ces brigands, dit Appien, ces héros, disons-nous, ne peuvent supporter l'esclavage; les uns se suicident, les autres assassinent leurs acheteurs, d'autres percent et coulent les vaisseaux qui les emportent.

Enhardi, Pompeius revient à Numance; il veut détourner le fleuve et prendre la ville par la famine; mais les Numantins, par des assauts incessants, refoulent les travailleurs, et à leur tour enferment les Romains dans leur camp. Le général impuissant, des conscrits substitués à ses vétérans, ronge son frein une partie de l'hiver; mais le climat nouveau, les nuits sous le ciel glacé, l'eau inaccoutumée qui engendre les dysenteries, les attaques harcelantes, les escarmouches accablent des troupes novices. Le Romain cède et se retire, pour la fin de l'hiver, dans des garnisons fidèles; il attend son successeur.

Cependant, la mauvaise fortune ne l'a pas abattu; il négocie avec ses vainqueurs, épuisés par leurs succès mêmes, une soumission inespérée. Il reçoit des otages, des captifs et ses transfuges, plus une rançon de guerre.

Mais son successeur, Popilius Lenas, arrive; rassuré sur l'issue de la guerre, mais craignant la colère de Rome pour une paix ignominieuse, quoique favorable, et conclue sans ordres, Pompeius nie hypocritement ses traités, malgré toute évidence. Popilius l'envoie à Rome se débattre devant le Sénat avec les délégués de Numance. Il plut au Sénat de continuer la guerre.

C'est Hostilius Mancinus qui la recommence. Défaite sur défaite devant la ville, siège de son camp, honteuse fuite nocturne vers les retranchements de Nobilior, traité à peine équitable sous la menace des armes numantines, tel est le bilan de cette triste campagne.

Rome indignée envoie en Espagne un de ses consuls, Æmilius Lepidus. Celui-ci fait une heureuse diversion contre les Vaccéens, qu'il accuse d'avoir favorisé Numance; il ravage leur territoire, il assiège Pallantia. Le siège traînait; les Romains souffraient de la famine, toutes les bêtes étaient mortes, des soldats déjà succombaient. Le Consul, avec son lieutenant Brutus, à son tour se décourage. Il tente, une nuit, d'évacuer son camp, laissant à l'abandon les blessés et les malades qui gémissent. Les Pallantins, dignes de ceux de Numance, avertis, surviennent et massacrent. Un dieu, dit-on, sauva les restes de l'armée qui, sans défense, jonchaient le sol.

Heureusement Rome, loin de ces désastres, reste ferme en ses desseins et sa conduite. Lepidus est rappelé, frappé d'amende, dégradé, bien qu'il rejette sur son prédécesseur Mancinus la responsabilité de ses revers. Et Mancinus, « auteur d'une paix honteuse conclue sans l'aveu du Sénat, » est ramené par Furius en Espagne pour être livré nu aux Numantins, qui du reste le refusent, comme autrefois les vingt généraux furent livrés aux Samnites.

Les hostilités sont reprises par Calpurnius Piso, qui n'ose pourtant attaquer Numance, et content d'avoir sommairement razzié le territoire de Pallantia, prend en Carpétanie ses quartiers d'hiver.

Enfin Scipion entre en scène.

Le peuple romain est las de cette guerre ; il nomme pour la seconde fois consul, bien qu'il n'ait pas encore l'âge consulaire, le vainqueur de Carthage, car lui seul pourra vaincre Numance.

Le glorieux Africain se hâte vers l'Espagne, suivi de quatre mille volontaires dont cinq cents sont de ses clients et de ses amis. Il y trouve une armée en proie à la lâcheté, à la discorde et au luxe, qu'il faut d'abord sauver d'elle-même. Il l'épure des mercantis, des courtisanes, des devins, des sacrificateurs qui la débauchent et l'abrutissent. Il fait vendre chariots, bêtes de somme, bagages inutiles. Chaque soldat n'a droit qu'à une broche, une marmite et un verre ; pour nourriture rien que des viandes bouillies ou rôties; plus de lits, et lui-même couche à la dure; plus de montures pour la route; plus de serviteurs pour laver, pour oindre les soldats au bain. Ainsi bientôt la discipline renaît avec la tempérance.

Mais Scipion n'a point hâte de heurter son armée si nouvellement régénérée contre les Arévaques si redoutables. De deux routes il prend la plus longue pour amener ses troupes au contact des Numantins. Un long détour à travers un pays malaisé les entraîne et les aguerrit ; des haltes bien employées les forment aux durs travaux de terrassement et de siège. Partout d'ailleurs, du matin au soir, il se montre et surveille, organise, corrige et encourage. Quand l'armée se présente

sous Numance, elle peut tout donner à son général, qui peut tout demander à son courage comme à sa constance. Elle est digne des héros qu'elle vient acculer et murer dans leur repaire.

*
* *

Aujourd'hui le visiteur de ces campagnes illustres éprouve quelque déception. A la fureur de la lutte, qu'amplifie encore le souvenir, il imaginait un site d'horreur en rude nature barbare : sur un roc sourcilleux une aire inaccessible d'aigles et de vautours ; des torrents sauvages roulant des flots tumultueux ; autour du mont tragique d'épaisses forêts secouées d'un vent de gloire. Mais une plus humble réalité le déconcerte. Au lieu des antiques forêts impénétrables, partout des champs fertiles où verdissent les céréales, où brunissent les jachères ; au lieu de torrents redoutables, des fleuves lents qui serpentent par la plaine au long de berges paisibles, et le Merdancho, ruisseau modeste, coulant à travers un marais une onde impure comme son nom ; au lieu d'une forteresse aérienne dressant sa crête sublime, un coteau bas et long qui s'élève sans poésie dans un paysage sans grandeur. Au pied de la colline, Garray, médiocre village, groupe bourgeoisement ses maisons et ses jardins sans caractère au bord de la route très moderne. C'est le calme tableau d'une terre heureuse, où l'homme cultive en paix les champs héréditaires.

Pourtant, en ce décor tranquille, il y a plus de deux mille ans, s'écrivit une page d'histoire sublime. Sur la basse colline huit mille hommes luttèrent contre soixante mille, et moururent d'épuisement et de faim pour la liberté.

Mais si la gloire de Numance vivait éternelle, de longs siècles semblaient avoir effacé jusqu'aux moindres traces du drame ; l'emplacement de la ville héroïque restait inconnu.

C'est l'honneur de D. Eduardo Saavedra, l'illustre vétéran de l'archéologie espagnole, d'avoir le premier, en 1853, retrouvé les cendres numantines sous les blés du Cerro de la Muela, et dit : C'est ici !

En 1860 et 1861, sous les auspices de l'Académie de l'His-

toire, commençaient des fouilles plus précises; Saavedra mettait au jour des ruines de maisons bordant des rues; il en relevait le plan. Ce n'était qu'un coin de bourgade romaine construite sur les débris de la bourgade arévaque.

L'effort aussitôt se ralentissait, et mourait pour renaître plus de quarante années après seulement sous l'énergie d'Adolf Schulten.

Hardi et passionné, le jeune et brillant professeur de l'Université de Göttingen[1] obtenait un subside impérial; nouveau Scipion, il établissait solidement son prætorium en face de Numance, bien décidé à ne point lever le siège avant que fût définitive la conquête. Tout le printemps, tout l'automne de 1905, avec son lieutenant Könen, du musée de Bonn, il creusait le Cerro de la Muela jusqu'en ses couches profondes. Sous des maisons d'époque romaine se découvraient des murailles et des maisons celtibériques.

Une auguste présence consacrait ce beau succès. Le 5 août 1905, Sa Majesté Alphonse XIII, accompagnée du Ministre de l'Instruction publique, D. Andrés Mellado, parcourait les ruines, et inaugurait le petit musée de Garray. M. le vicomte d'Eza faisait à l'État le don gracieux des lieux où fut Numance; un blanc obélisque, construit aux frais d'un riche patriote, D. Ramón Benito Aceña, consacrait, avec la gloire des héros Arévaques — et la libéralité du donateur — l'honneur de la royale visite.

Désormais, l'entreprise des fouilles est assurée. Tout ce qui reste de la ville immortelle sortira du linceul de terre et de cendre qui l'a cachée durant tant de siècles. Les travaux ne seront pas interrompus; mais c'est le cas de dire : « *Sic vos non vobis* » ; sur l'acropole devenue propriété nationale Adolf Schulten n'interrogera plus le sol au nom de l'Empereur d'Allemagne. Un crédit de quinze mille pesetas annuelles sera consacré par l'Espagne au déblaiement intégral de Numance. Une commission présidée, comme il convient, par D. Eduardo Saavedra, dont José Ramón Mélida est l'âme, et

1. M. Schulten est passé depuis à l'Université d'Erlangen.

qui s'honore des noms de J. Catalina García, Manuel Annibal Alvarez, Teodoro Ramires, Mariano Granados, Juan José García, a la charge de l'œuvre patriotique.

*
* *

Une émotion étreint le cœur à parcourir le cerro désolé, dont les quelques ruines jusqu'à présent mises au jour attristent encore la solitude dénudée. Quoi! C'est sur cette petite éminence, si mal défendue par la nature, si peu défendue par le travail des hommes, que luttèrent et que moururent ces vaincus de la faim, non de la force romaine! C'est dans ces pauvres cases de village, faites de pierres mal taillées et de boue, que s'exalta jusqu'au sublime le courage de quelques barbares paysans! C'est pour défendre ce rude et simple abri de leur liberté violée qu'une poignée de misérables souffrit toutes les tortures, et s'imposa l'horreur de vivre en bêtes traquées avant de périr en héros!

Certes l'idée fut belle, et D. Ramón Benito Aceña mérite tout éloge pour avoir glorifié le plus tragique épisode de l'épopée nationale. Mais la tache du monument commémoratif est trop grêle, la pointe de l'aiguille blanche est trop fine sur le ciel immense; c'est peu de marbre, et de trop mince éloquence, pour célébrer le fanatisme sublime de ceux qui là se mangèrent et se tuèrent plutôt que de se rendre.

J'ai rêvé sur le cerro désert, grandiose piédestal, un groupe colossal, où le ciseau d'un sculpteur de génie dresserait les spectres horrifiques des derniers Numantins; je les ai vus hâves, décharnés, souillés, terribles, tels que les a décrits Appien :

... Bientôt les vivres manquent : plus de blé, plus un mouton, plus d'herbe. D'abord, comme il est arrivé plus d'une fois à la guerre, ils firent bouillir des peaux et les mangèrent. Les peaux épuisées, ils firent cuire de la chair humaine pour s'en repaître, et d'abord les cadavres des morts coupés en petit morceaux ; puis ils dédaignèrent les malades, et les plus forts se mirent à massacrer les plus faibles. Aucun des maux ne leur fut épargné : le cœur affolé par cette horrible nourriture, le corps rongé par la famine et la peste, hirsutes, sordides, tels des bêtes sauvages, ils se rendent à Scipion.

Mais ils ne se rendent pas tous. Au moment suprême, une honte sublime soulève leur grand cœur :

... La reddition conclue, beaucoup se tuent, chacun choisissant son genre de mort. Les autres sortent, le troisième jour, et se rendent au lieu marqué. Spectacle lamentable! leurs corps étaient immondes, leurs cheveux, leurs ongles sordides; ils répandaient une odeur infecte; leurs vêtements étaient pourris et puants. Ainsi parurent-ils aux vainqueurs bien dignes de pitié, mais la terreur jaillissait pourtant de leurs regards, fous de colère et de douleur au souvenir de leurs maux et des repas où ils mangeaient leurs frères...

Et sur le socle du monument farouche, je graverais les nobles prières d'Avarus demandant à Scipion en termes magnifiques non la pitié pour ses compagnons affamés, mais les honneurs de la guerre, ou la mort en un combat désespéré :

... Les Numantins n'ont commis aucun crime, puisque c'est en luttant pour leurs enfants, pour leurs femmes et pour la liberté de la patrie qu'ils en sont venus à cette extrémité de maux. Aussi est-il digne de toi, Scipion, toi dont la vertu est si haute, d'épargner un peuple généreux et vaillant, et, traitant notre malheur avec humanité, de nous faire des conditions telles que nous, habitués aux vicissitudes de la fortune, nous puissions les accepter. Nous ne sommes plus les maîtres : il dépend de toi seul ou que notre ville se rende, si tes volontés sont modérées, ou qu'elle périsse toute en combattant.

Mais le vainqueur aussi a droit à l'admiration de l'histoire. Pour réduire les compagnons d'un Ambon ou d'un Leucon, d'un Rhétogénès ou d'un Avarus, ces forcenés d'héroïsme, il fallait Scipion.

* * *

Scipion doit détruire Numance dont les révoltes incessantes, dont les succès et même les redditions successives sont des échecs à Rome. Froidement obstiné, il marche au but; il y va comme il a résolu; rien ne l'arrête, rien ne l'émeut. Il ne veut point de bataille, où la fureur de ces hordes déchaînées briserait ses légions et la foule peu sûre des auxiliaires espagnols; il a décidé le blocus de la bourgade, qu'il prendra par la faim : le blocus s'établit total, absolu, sans une brèche, les eaux mêmes du fleuve barrées de herses de fer hérissées

de pointes et de crocs. Sourd à toutes les provocations, il assiste sans pitié à l'agonie des emmurés. Sa cruauté même s'exalte de leur résistance. Rhétogénès, surnommé l'Éclair, le plus brave des Numantins, a pu, par un effort de ruse, s'échapper dans une nuit de brouillard; il va pour soulever les villes sœurs des Arévaques : la jeunesse de Loutia s'émeut et prête l'oreille; il suffit : Scipion fond sur la ville, à trois stades de Numance, et cruel, coupe les mains à quatre cents misérables. Et quand enfin Numance se débat dans les convulsions suprêmes, au discours si fièrement apitoyant d'Avarus il répond, impassible : Rendez-vous avec vos armes! Enfin il a vaincu; quelques bêtes forcées râlent pantelantes sous son talon : il va jusqu'au bout de sa vengeance; Numance est rasée au niveau du sol. Mais tous les Numantins sont morts; le Consul ne triomphera que d'un nom.

Pour cette exécution sans pitié, où Scipion s'acharne comme à une implacable vengeance, quelle obstination d'effort! Appien a raconté l'investissement de la colline par une puissante circonvallation continue, et la garde sans cesse éveillée tout le long de l'enceinte formidable. Sept camps sont établis autour de Numance; le Consul y distribue ses soldats, auxquels il mélange habilement les indigènes; les sept camps sont reliés par un fossé que domine un talus. Le retranchement est commencé de tous les côtés à la fois par des équipes de sapeurs que protègent des combattants. Si les assiégés font mine d'attaquer les travailleurs, de jour un drapeau rouge s'agite, de nuit un feu s'allume, et Scipion avec son frère Maximus accourt à l'aide.

Numance ainsi rapidement enclose, — soixante mille hommes menaient l'ouvrage — un second fossé, planté de palissades, vient doubler le premier; un mur large de huit pieds, haut de dix sans les créneaux, protège le terrassement; de cent vingt en cent vingt pieds des tours se dressent. Le Duero, nous l'avons dit, alors plus large sans doute qu'aujourd'hui, se coupe de herses dentées; une digue, haute et large comme la muraille, barre les marais.

En même temps sur les tours sont disposées les balistes, les

catapultes, toutes les machines de guerre; toute la défense est approvisionnée de pierres, de flèches, de javelots; partout des archers et des frondeurs; partout des sentinelles et des guetteurs, tout un système de signaux pour appeler des renforts aux points où peut se produire une attaque. Des soixante mille hommes, trente mille sont occupés à la garde de la muraille, vingt mille sont toujours prêts à se porter aux endroits menacés par une sortie des ennemis, les dix mille autres sont en réserve pour les renforts. Scipion lui-même visite ses lignes chaque jour et chaque nuit.

Ainsi un anneau de pierres et de guerriers, long de cinquante stades, étreignait les Numantins dont l'assaut furieux se brisait contre l'obstacle inébranlable.

Appien n'a rien dit qui ne fût rigoureusement exact; ses témoins d'ailleurs ne sont-ils pas Polybe, qui fit le siège aux côtés de Scipion, et Rutilius Rufus, tribun militaire, qui certainement y prit part et en écrivit l'histoire.

Rendons maintenant hommage à A. Schulten qui nous a donné l'éloquent commentaire inattendu des textes.

Obligé d'abandonner la ville même de Numance aux recherches de la Commission nationale, il a du moins voulu savoir si les travaux gigantesques des Romains avaient laissé quelques traces, et la fortune des fouilles une fois de plus lui a souri. Il a su remettre au jour presque tous les camps de Scipion; il a pu suivre tout entière et retrouver par tronçons la circonvallation qui les liait.



Nous connaissons exactement aujourd'hui l'emplacement des sept camps qui furent les sept maillons de résistance de l'immense chaîne. C'est au nord Castillejo, à l'est las Travesadas, Valdevorrón, au sud-est Peña Redonda, au sud Molino, au sud-ouest Alto Dehesilla, à l'ouest Alto Real. Quelques redoutes, plus importantes que les tours de ceinture, sont signalées à Peñas Altas, peut-être à la Vega; du camp de Castillejo à celui de Travesadas, du camp de Molino à celui de

Dehesilla sont les ruines les plus importantes de la circonvallation.

Du haut de Numance on peut juger avec quel soin habile Scipion traça l'enceinte et fixa l'assiette des camps. Peña Redonda, le camp du sud, domine presque le Cerro de la Muela; on pouvait de là-haut épier les assiégés; la distance d'ailleurs est courte d'un sommet à l'autre, cinq cents mètres à peine à vol d'oiseau. La nature a bien fortifié ce promontoire qui se coupe à pic du côté de Numance, contre laquelle il fait pointe. Le Merdancho coule au pied de Peña Redonda qui défend deux passages, la vallée du ruisseau au nord, le barranco del Hierro au sud-ouest.

Castillejo, le camp du nord, est à mille mètres de Numance; la colline où il se développait à son aise n'est point très élevée; son flanc le plus raide, encore est-il bien accessible, regarde la ville. Le rio Tera la protège à l'ouest; elle domine très suffisamment la plaine et peut surveiller tout le théâtre du siège, même communiquer par signaux avec les autres camps, sauf celui de Molino que lui cache l'acropole. La distance d'ailleurs qui la sépare de la ville la protégeait à elle seule contre les surprises. C'est de toute la campagne la position la plus favorable à une grande agglomération de soldats.

Alto Dehesilla, Alto Real d'une part, Valdevorrón et Peñas Altas de l'autre sont les points culminants sur les deux rives du Duero; ils gardent tous les défilés. Ils s'imposaient à la stratégie romaine pour surveiller, avec Peña Redonda et Castillejo, tous les chemins. Ils auraient suffi; mais d'Alto Dehesilla à Peña Redonda, de Valdevorrón à Castillejo la distance est longue : Scipion n'a pas hésité à s'établir dans la plaine. Le camp de Molino au sud obstrue l'étroite vallée du Duero, le camp de las Travesadas barre les passages par lesquels on pouvait s'échapper vers l'est; les restes en ont été trouvés, à cheval sur les routes modernes de Garray à Buitrago et à Renieblas. Las Travesadas, Valdevorrón, Molino, Alto Real furent des camps de peu d'étendue; le plus gros des troupes fut massé à Castillejo et à Peña Redonda, dont

les constructions occupaient chacune cinq hectares, à l'Alto Dehesilla, dont le plateau s'étale sur seize hectares.

Mais à Dehesilla les cultures ont détruit presque tous les travaux des Romains; il ne reste que des traces des remparts et des lignes assez confuses de murailles qui signalent l'emplacement des casernes; le sol, pour toute richesse antique, est semé de tessons d'amphores et de poteries de style ibérique.

Heureusement la petite charrue des laboureurs de Garray, restés fidèles aux primitifs outils millénaires, a été moins cruelle à Castillejo et à Peña Redonda; elle n'a fait qu'effleurer les ruines que recouvrait une mince couche d'humus, et ces ruines sont mieux conservées et plus lisibles que n'eussent pu le penser les plus légitimes espérances.

Avec une complaisance qui n'a d'égale que sa science, Adolf Schulten nous a promené sur les fortifications des camps, à travers leurs rues et leurs places, dans les casernes et les magasins où la foule grouillante des Romains et de leurs auxiliaires préparèrent et attendirent sans danger l'agonie de quelques braves.

Le siège dura huit mois; ce fut court, si l'on considère les travaux que fit exécuter Scipion à son armée. On dirait que le Consul prévoyait une résistance plus longue encore et la nécessité de plusieurs hivernages. Ou plutôt il pensa qu'une fois Numance prise et détruite, il faudrait encore occuper solidement, avec des forces bien protégées, un pays où des peuplades si guerrières sont si promptes aux révoltes désespérées. C'est pour cela sans doute qu'à la grande surprise des archéologues les camps autour de Numance furent construits comme de véritables villes destinées à une longue existence. On s'attendait, si même la fortune des fouilles se montrait le plus favorable, à des traces de constructions rapides, à des enceintes fortes sans doute, mais où la terre et le bois auraient joué le premier rôle, à des baraquements sommaires de planches et de pisé, enfin aux restes d'un camp hâtif et passager, tels qu'en formaient les légions en campagne, selon les lois des opérations militaires. Mais Scipion voulut davantage; il s'établit dans de vraies maisons,

derrière de vrais remparts de pierres, comme plus tard s'établirent les armées impériales au cœur des lointains pays conquis. Les camps de Numance ne sont pas des camps volants, comme ceux de César à Alesia, mais des camps à demeure, comme ceux de Carnuntum, de Novaesium ou de Lambessa.

Certes il ne faut pas chercher ici tout le soin d'un architecte et d'un entrepreneur qui prennent leur temps et leurs aises. Des assises de murs, quels qu'ils soient, que la pioche a découvertes et suivies en si grand nombre, il en est bien peu qui soient alignées correctement au cordeau, et se recoupent à angles nets. Le plan des constructions est clairement tracé, et à peu près conforme, comme nous le verrons, aux règles officielles de la castramétation; mais on sent à l'œuvre la main d'ouvriers improvisés, travaillant avec des matériaux de hasard.

A Peña Redonda, dit Schulten, « comme matériaux à bâtir on a employé le calcaire qui se trouve sur place, et, comme moyen d'assemblage, la boue. Les murs, formés par deux rangées de pierres qui sont taillées seulement à l'extérieur, ont une largeur de 40 à 60 centimètres ». A Castillejo et aussi à las Travesadas, les murs des baraques sont bâtis avec des gros et des petits galets diluviaux, dont la plaine est couverte. On a posé deux rangées de cailloux l'une près de l'autre, et rempli l'intervalle avec de petites pierres.

Sur ces fondations aux lignes sinueuses, qui actuellement ne dépassent pas la surface du sol de plus de cinquante centimètres, s'élevaient des parois de boue clayonnée de poutres, dont la chute a comblé l'intérieur des bâtiments. Il est rare que ces cloisons sommaires aient été posées directement sur le roc. Les toitures étaient probablement en bois, et généralement il était fait un grand usage du bois, que les forêts du pays, si dénudé aujourd'hui, donnaient alors en abondance.

L'enceinte des camps, comme il convient, était plus soignée. A Peña Redonda, partout où la coupure de la colline formait une défense naturelle, l'ingénieur s'est

contenté d'un parapet en pierres ou en bois. Seulement, par intervalles, s'avancent des fortifications en forme de terrasses ; ce sont des bastions qui brisaient la ligne et l'élan des ennemis à l'assaut. De gros blocs de pierres entassées en formaient le soutènement. Ailleurs ont été ménagés artificiellement des redents, pour allonger le front du rempart et attirer l'assaillant entre des jets croisés de projectiles. Partout où le rempart devait seul former obstacle, il se composait de « deux murs frontaux en pierres calcaires et d'un remplissage en terre. Sa largeur atteint quatre mètres. Il tombe encore aujourd'hui passablement à pic vers l'extérieur; il avait à l'origine une escarpe verticale revêtue d'un mur frontal. » En un endroit on a constaté l'existence d'un fossé très plat d'environ dix mètres de largeur. « A Castillejo, le rempart n'est pas moins fort. Sur le côté postérieur, non fortifié par la nature du lieu, la fortification se compose d'un large rempart de 5^{m} 50, qui a deux murs frontaux de 1 mètre de large et un vaste remplissage de 3^{m}50 fait avec de petits galets. Devant le rempart court un fossé plat, d'environ 10^{m}50 de large, dont le fond se trouve à 1 mètre de distance au-dessous du couronnement actuel du rempart. Sur les côtés est et sud, la fortification consiste en une muraille de 1^{m}50 à 2 mètres de large en pierre calcaire, dans laquelle la quantité de grosses pierres bien taillées est surprenante. » Il faut ajouter à ce robuste ensemble « une très remarquable construction adossée au sud, contre le mur frontal. Elle consiste en deux tours d'environ 4 mètres, reliées par une construction intermédiaire, tours dont les murs sont encore conservés en partie, à une hauteur de 0^{m} 80. La construction entière est large d'environ 23 mètres. Ici encore de bonnes pierres de taille ont été employées à la construction. Dans la tour occidentale ont été trouvés des boulets de baliste. De même que dans le camp de Peña Redonda, le côté le plus exposé à l'assaut était muni d'artillerie. Sur le cap méridional de Peñas Altas, il reste encore une tour aussi vigoureusement construite avec de puissants blocs, et d'où l'on pouvait bombarder Numance, car Saledilla, faubourg avancé de la ville, n'en était éloigné

que de 150 mètres. Cette tour semble avoir été isolée sur sa pointe rocheuse.

Quant à la circonvallation, elle n'affecte pas toujours d'un camp à l'autre la même disposition. Sans parler de la digue qu'Appien dit avoir été levée pour intercepter un passage à travers un marais, et que l'on croit avoir retrouvée dans les environs de las Travesadas, au lieu que les indigènes nomment aujourd'hui *las Lagunas,* Schulten a déterminé l'enceinte murée de Castillejo à Travesadas sur une longueur de 350 mètres.

Dans la plaine, la muraille était construite en petites pierres, sur une largeur de 3 mètres; sur le flanc de la colline, elle était en gros blocs de formation neptunienne, et n'avait plus qu'un mètre à un mètre cinquante de large. Les fondations de deux des tours qui, selon Appien, flanquaient le mur tous les cent pieds, ont été relevées à la distance précise qu'indique l'historien.

Un autre tronçon, qui descend d'Alto Dehesilla jusqu'au Duero, est une épaisse muraille bâtie en gros blocs de formation neptunienne. Large de quatre mètres au flanc de la colline, de 2^{m}60 seulement dans la vallée, elle est vraiment construite, dit notre guide, à la façon cyclopéenne, et bon nombre de ses pierres mesurent un mètre cube. Trois lignes parallèles de ces murs énormes la composent, les intervalles étant remplis de pierres plus petites. Tout de même était construite la muraille qui reliait le camp de Peñas Altas à celui de Peña Redonda.

Plus intéressante encore est l'étude des camps eux-mêmes. Elle nous apprend d'abord qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que les textes anciens nous enseignent sur la castramétation romaine. Il faut nettement distinguer la théorie de la pratique, et admettre que les généraux établissaient et construisaient leurs camps en dépit des formules classiques, selon les nécessités des lieux ou de la tactique.

On sait que Polybe a décrit en quinze chapitres de son sixième livre la disposition officielle d'un camp à son époque. Comme l'historien fut le compagnon de Scipion devant

Numance, on pouvait, l'on devait même s'attendre à ce que les camps des troupes romaines fussent particulièrement conformes aux règles qu'il expose avec soin. Il n'en est rien. Par exemple, ni le camp de Castillejo ni celui de Peña Redonda n'ont la forme carrée. Le premier est un quadrilatère très irrégulier, le second affecte la forme même, très peu géométrique, du plateau où il fut placé. D'autre part Polybe indique pour l'enceinte la superficie de quatre plèthres (3,481 mètres carrés); les deux camps en question de Numance couvrent l'un et l'autre cinq hectares. Le camp d'Alto Dehesilla, dont nous ignorons la forme, était sans doute beaucoup plus grand et pouvait s'étendre sur seize hectares.

D'autre part, si le chemin de ronde qui suivait l'intérieur de l'enceinte *(intervallum)*, si la rue décumane avec la porte décumane et la porte prétorienne, si la rue prétorienne et la rue *sagularis* ont pu en général être déterminées, d'après les données de Polybe, on hésite à fixer dans l'un ou l'autre camp l'emplacement du *prætorium*.

Il semble bien, à Castillejo, qu'un bâtiment de forme et de construction plus soignée, découvert dans la campagne de fouilles de 1907, ait pu servir de demeure à un chef important. Il se distingue par l'ampleur des salles, dont la principale comporte des colonnes ou plutôt des piliers de bois dressés sur des socles cubiques en pierre. A Peña Redonda, dans des ensembles de constructions mieux conservées, les plus curieuses sont des casernes d'officiers, l'une surtout, presque carrée, ayant 28 mètres d'un côté et 10 de l'autre. Elle se divise en trois appartements groupés autour d'une cour centrale. Dans l'une des pièces on croit avoir retrouvé la substruction d'un triclinium. Mais pas plus le soi-disant prétoire de Scipion à Castillejo que la caserne de Peña Redonda n'occupent la place presque centrale qui est marquée au *prætorium* dans le camp idéal de Polybe, aussi bien que dans le camp de l'époque de Trajan dont Hygin a décrit le plan. Il est possible d'ailleurs que le prétoire de Scipion ait été situé dans le camp d'Alto Dehesilla, qui dut être le plus important, sinon le mieux défendu de tous.

Les portes ne sont pas moins irrégulièrement situées. A Peña Redonda on a reconnu la porte prétorienne et la porte décumane, l'une dans le mur du nord, l'autre dans le mur du sud. La seconde est une simple brèche de 5 mètres ouverte dans le rempart; la première est de la même largeur, mais elle est serrée entre deux tours qui élargissent à droite et à gauche le mur d'enceinte. A Travesadas la porte prétorienne était de même flanquée de deux tours. A Castillejo la porte décumane est beaucoup plus compliquée : « Les deux extrémités des remparts sont, en arrière, reliées par une large sole, sur laquelle reposait la porte même. L'espace antérieur, profond de 3 mètres, est divisé par un mur mitoyen en deux moitiés d'environ 4 mètres, comme cela se trouve dans les portes des camps ultérieurs (Novaesium, Bonn). La largeur de la porte dépasse donc 8 mètres. Toutes les fondations de cette même porte consistent en grosses pierres soigneusement taillées. »

Quant aux rues, elles sont de largeur très variable, et de direction sinueuse. Le chemin de ronde à Peña Redonda n'a jamais moins de 3 mètres; les rues qui séparent les casernes en mesurent de 7 à 8. La *via sagularis* de Castillejo est large par endroits de 5 mètres; elle est pavée de cailloux. La chaussée de la *via prætoria* a 6 mètres; elle est également pavée de cailloux et, de plus, bordée de blocs de grès grossier, ainsi que quelques rues qui la coupent à angles droits.

En revanche la disposition des casernes des soldats semble assez correcte : « A Peña Redonda, écrit Schulten, nous sommes en présence d'un camp à manipules, c'est-à-dire d'un camp d'infanterie de ligne romaine, de légionnaires... L'intérieur du camp est occupé par des bandes de casernes d'environ 15 mètres de large et de 60 à 90 mètres de longueur. Ces bandes, en courant dans la direction transversale, représentent des *scamna*. Les locaux des casernes sont aménagés de telle sorte que deux rangées de chambres se trouvent placées l'une derrière l'autre de chaque côté d'un mur mitoyen divisant les *scamna*. On reconnaît tout de suite le mode d'installation des camps signalés par Polybe et par Hygin, conservé dans les camps de Novaesium et de Carnuntum. Les murailles longues tra-

versant les bâtiments séparent les unités de troupes, *manipules* ou *turmae*. Les deux parties dont elles se composent *(centuries)* se trouvent placées des deux côtés de la rue. Ainsi les deux moitiés de l'unité *(centuries)* se trouvaient front à front, et les unités *(manipules)* dos à dos. La rangée postérieure des locaux représente les dortoirs *(papilio)*, la rangée antérieure les locaux destinés aux armes *(arma)*; les bêtes de somme *(jumenta)* étaient logées dans des hangars en bois construits sur la rue et ouverts par devant... Ces trois locaux situés l'un derrière l'autre forment le *contubernium*, ou baraquement pour 8 à 10 hommes. A l'extrémité postérieure des casernes se trouvaient des locaux réservés aux centurions. »

Si ces dispositions s'accordent avec celles que recommande Polybe, les dimensions des casernes sont différentes. Polybe indique pour les casernes de manipules 30 mètres de large, soit des files de constructions de 20 mètres de large et une rue de 10 mètres; ce sont les mesures adoptées pour le camp de Novaesium. A Peña Redonda « la largeur des *scamna*, sans les écuries, est d'environ 15 mètres, celle des rues de 7 à 8 mètres, celle des casernes des manipules, dont chacune se compose de deux demi-bandes (deux centuries) et d'une rue, de 22 à 23 mètres. » Dans ce camp bon nombre de casernes atteignent environ 90 mètres. A Castillejo, voici l'un des groupes de baraques les mieux lisibles, à l'ouest de la rue prétorienne : « On a d'abord dégagé au sud une caserne de manipule allongée du nord au sud, constituant par conséquent une *striga* (c'est le nom qu'Hygin donne au campement de deux centuries adossées l'une à l'autre), dont l'*hemistrigium* de gauche est très bien conservé. La longueur de cette *striga* est de 30 mètres (comme dans Polybe), sa largeur de 24 mètres, dont 2 mètres $\times$ 6^m 50 $=$ 13 mètres pour les chambrées *(contubernia)*, 11 mètres pour les salles antérieures et la rue. Le nombre des chambrées est de huit. »

Les chambrées sont à Numance très petites; ce sont des salles carrées de 3 mètres de côté; il y en a même de plus petites n'ayant que 6 mètres carrés. Les soldats de Scipion étaient fort à l'étroit. Une caserne à manipule comportait de

16 à 24 chambres, et comme le manipule comptait 120 hommes en ce temps-là, c'étaient de 5 à 7 hommes qui devaient trouver place dans cet espace si réduit. A Novaesium, à Carnuntum, les salles étaient de 16 à 17 mètres carrés, et bien que le manipule n'en occupât que 12, les compagnons étaient bien mieux lotis. Ces chiffres permettent de calculer presque à coup sûr que le camp de Peña Redonda et celui de Castillejo pouvaient donner asile chacun à une légion. Pour les autres, dont l'enceinte ne peut pas être exactement déterminée, dont l'un au moins, celui de Molino, était restreint, dont un autre, Dehesilla, était certainement très vaste, le calcul est impossible.

Mais de toute façon il est évident qu'aux 60,000 assiégeants ne purent suffire les sept camps fortifiés. Le reste des troupes occupa probablement les redoutes, ou campa légèrement en arrière du retranchement qu'elles gardaient. Il est même admissible que les légionnaires seuls aient habité les camps, tandis que les auxiliaires furent plus sommairement installés.

Cependant, à n'en pas douter, ce furent les indigènes qui furent surtout occupés à la construction des camps, car les soubassements des baraques tout au moins sont bâtis à la mode du pays, et tels on voit les murs des maisons ibériennes à Numance, tels aussi voit-on ceux des casernes romaines. Il était naturel que les Romains se déchargeassent de ces corvées sur des peuples bien plutôt sujets qu'auxiliaires.

Scipion ne faisait d'ailleurs que suivre l'exemple des généraux qui le précédèrent au pays des Arévaques. Schulten en a eu la preuve très claire. A Castillejo une caserne de manipule située au sud est coupée transversalement par un long mur assez épais. La construction n'en diffère pas essentiellement de celle des autres murs, et les matériaux en sont identiques et assemblés de même; mais tout dénote qu'elle est antérieure, surtout ce fait, que les murs des chambres régulières viennent buter sans liaison contre celui-là. Il y a du reste en d'autres endroits d'autres tronçons de murs qui viennent recouper les constructions normales et sont aussi les vestiges d'un camp

plus ancien. C'est sans doute le camp que Marcellus établit l'année précédente, en 152, à cinq stades de Numance, nous dit Appien.

La récolte d'objets trouvés dans les fouilles n'a pas été fort importante, si l'on songe à la masse des terres remuées. C'est que probablement les Romains évacuèrent à loisir leurs positions, emportant tout le matériel que la sévère discipline de Scipion avait d'ailleurs strictement réduit.

Dans un angle de chambrée il n'est pas rare de retrouver la place d'un foyer, sous forme d'une maçonnerie carrée ou d'une cavité dans le sol, qu'entourent des débris de repas avec des tessons de poterie ayant servi à la cuisine. « Les plaintes des soldats, dit Schulten, relatives à l'excès inaccoutumé de nourriture carnée, rendent compte de la quantité prodigieuse d'ossements d'animaux domestiques et de gibier (surtout de cerfs et de sangliers). Les coquilles d'escargots et de moules, trouvées en très grand nombre, nous apprennent à connaître les hors-d'œuvre favoris des soldats. Dans les angles des bâtiments du camp se trouvent des amphores et des *dolia* servant à conserver les liquides et les grains. Dans une caserne on déblaya une petite pièce pleine d'amphores : c'était une chambre à provisions. »

Quant aux poteries, outre les amphores, c'étaient des vases de fabrication romaine, et surtout des jarres et cruches, des récipients de toute sorte décorés au pinceau de motifs ibériques, dont les Romains, comme les auxiliaires, se fournissaient dans le pays, et tout pareils à ceux de Numance même.

Chose étrange, les trouvailles d'armes sont fort rares dans les camps de Scipion. On cite avant tout un *pilum*, parfaitement conservé, long de 70 centimètres. « Il a une longue pointe ronde à demi intacte, qui n'a plus aujourd'hui que 3 centimètres et demi, mais, qui, auparavant, avait certainement 7 centimètres; la hampe, de 67 centimètres de longueur, est composée, pour un tiers, d'une partie supérieure mince (7 millimètres) et, pour les deux autres tiers, d'une partie inférieure grosse (12 millimètres), de section quadrangulaire. Le fer se termine en bas par une langue pointue, aplatie à la

forge, de 7 centimètres de long sur 2 de large; on y reconnaît des trous destinés aux clous qui servaient à fixer cette langue au bois de la hampe. Le poids atteint 360 grammes. Ce pilum représente le plus ancien exemplaire connu jusqu'à présent de ces célèbres armes de jet, et comme tel, et aussi à cause de la description du pilum du temps de Scipion donnée par Polybe, il est d'une importance capitale. »

Avec ce pilum on a signalé seulement quelques pointes de flèches, quelques pointes et talons de lances, des balles de fronde en argile, quelques boulets de balistes dont l'un pèse 5 kilogrammes. Tout cela provient de Peña Redonda. De las Travesadas proviennent un trait de catapulte en bon état, une lame de poignard et des flèches; de Castillejo deux balles de fronde en plomb, sans inscription, et une en argile, de même forme d'olive.

Comment expliquer cette pénurie de matériel de guerre sur le théâtre de pareils combats? On sait pourtant avec quelle fureur les Numantins se heurtaient contre les remparts ennemis pour forcer l'impitoyable blocus. Appien nous a laissé le témoignage de leurs provocations à Scipion insensible et de leurs attaques multipliées; on connaît le récit de Florus et d'Orose, récit de cet effort héroïque où les Numantins gorgés de viande demi-crue, ivres de *caelia,* leur boisson nationale, se ruèrent pour mourir en une bataille suprême, « bataille longue et atroce qui mit presque les Romains en danger, où les Romains eurent montré une seconde fois par leur fuite qu'ils combattaient contre les Numantins, s'ils n'avaient combattu sous Scipion. » Que sont devenues les armes romaines ou arévaques qui durent alors semer la plaine ou le flanc des coteaux? Serait-ce qu'au long cours des âges les laboureurs, fragment par fragment, ont ramassé à fleur de terre, puis détruit ou dispersé les restes de ces luttes épiques?

Les objets de toute sorte que purent briser et rejeter ou bien perdre soixante mille hommes agglomérés sur un espace aussi restreint ne sont pas beaucoup plus abondants, ni de beaucoup plus grande importance. Si l'on met à part la céramique, de valeur exceptionnelle comme on le verra, que

nous cite Schulten en ses rapports, que remarquons-nous au musée de Soria[1]? Quelques éperons de bronze, des mors de bride, des écailles de cuirasse, des agrafes de ceinturons, des fibules, une cuiller en bronze, des outils, des chaînes, de menus objets de fer, des monnaies ibériques ou romaines, quelques lampes, des pierres à aiguiser, des moulins à main, sans compter quelques outils néolithiques. Tout cela est fort peu de chose, et bien peu instructif.

Pour modestes que soient ces trouvailles, elles sont néanmoins d'autant plus précieuses qu'elles resteront peut-être les seuls témoins des investigations de Schulten. Cette circonvallation, ces camps, ces ouvrages divers qu'il a retrouvés avec tant d'ingéniosité savante, n'ont reparu au jour que pour disparaître à nouveau, et périr sans doute d'une mort définitive. Peut-être les constructions de Peña Redonda, qui occupent un sol rocailleux et aride, pourront-elles se conserver quelque temps à découvert, et ne pas trop souffrir du vandalisme inconscient des bergers. Mais les camps de las Travesadas, de Molino, de Castillejo même, dont la ruine apparaît aujourd'hui si imposante, devront céder aux exigences de la culture, à nouveau se remblayer et se couvrir de blés; la charrue, dans son inlassable va-et-vient, complétera son œuvre de lente désagrégation certaine. Le nom de Schulten n'en restera pas moins célèbre, indissolublement attaché au nom de Scipion.

*
* *

Heureusement Numance, dont les ruines avec le temps se dévoileront tout entières, bravera encore les siècles, comme la gloire de ses défenseurs, et, comme devant l'histoire, toute brûlée, saccagée, rasée, telle qu'elle apparaît lambeau par lambeau à la patriotique piété de ceux qui la ressuscitent, elle triomphera de ses vainqueurs.

Que les camps de Scipion se détruisent, c'est une perte que

1. Depuis notre excursion aux ruines de Numance, le petit musée de Garray a été transporté à Soria.

les archéologues surtout déploreront, et les curieux; l'érudition seule se plaindra, qui peut et doit se complaire dans ces casernes, au milieu de ces murailles où se révèle le génie patient et dur de Scipion le Numantin. A Numance la science parle aussi, mais elle parle bien bas; le cœur frémit d'un indicible émoi parmi ces ruines misérables où s'inscrivirent à jamais en lettres de feu et de sang les mots saints : Patrie et Liberté !

Que la charrue sillonne et nivelle tous les baraquements, toutes les rues, toutes les murailles des camps, pourvu que demeurent les pauvres maisons de Numance! Tout humbles et barbares au sommet de la triste colline, elles brillent comme des temples de marbre sur une cime divine d'acropole; plus elles paraissent aux yeux petites et misérables, plus grandit en nos cœurs l'image de ceux qui moururent pour elles.

Laissons Numance romaine, que découvre d'abord la pioche, à 30 ou 40 centimètres du sol; ce fut un village quelconque, fondé par Scipion sur le cadavre de la ville arévaque. Il disparut avec les invasions barbares; les Visigoths ni les Arabes n'y laissèrent aucune trace, mais en revanche la poterie sagontine y abonde, avec quelques fibules, des styles en os, des monnaies romaines.

Creusons plus bas, jusqu'au sol vierge : nous y trouvons au plus profond les vestiges d'une Numance préhistorique : « instruments de pierre, couteaux, polissoirs et pointes de flèches en silex, finement taillés, haches de pierre polie, puis céramique grossière, d'argile noirâtre, de pâte mal travaillée, faite à la main, dont la décoration rudimentaire consiste en traits gravés à coups d'ongles. » Une pièce rare se détache du lot : un petit récipient en forme de boule aplatie aux deux pôles, avec un bec saillant, et qui ressemble à certaines théières japonaises, ainsi que l'a fort justement noté M. Mélida. Il est fait à la main, en terre noire peu fine. Sur le fond, à l'extérieur, est tracée une croix; la panse est gravée de chevrons et imprimée de petits triangles creux, et, détail bien inattendu, six tétons de cuivre plantés dans l'argile font saillie en couronne, à la hauteur du bec. Ce frère curieux des vases de Ciempozuelos et des Alcores est l'ornement du musée de Soria.

Entre la couche préhistorique et la couche romaine dort ensevelie dans ses cendres la Numance des Arévaques.

Appien ne parle pas de l'incendie de la ville; Florus, que suit Orose, est au contraire très affirmatif : avant de se rendre ou de mourir, les derniers Numantins mirent le feu à leurs demeures. Et telle est bien la véritable histoire. Partout dans les décombres subsistent les traces d'un feu violent. Ceux qui dirigèrent et suivirent de près les fouilles ont partout retrouvé la catastrophe. Ils ont noté «la chape de terre rouge», de terre brûlée qui enveloppe la cité celtibérique, les briques crues décomposées par la chaleur, les cendres, les charbons de bois de chêne et de bois de pin qui se rencontrent à foison. Ils ont insisté sur ce fait que «tout dans la ville apparaît bouleversé, disjoint et dispersé, formant un véritable conglomérat historique qu'il est impossible de contempler et de fouiller sans émotion». Et ailleurs : «En quelque point que l'on fouille, dit M. Mélida, au niveau des ruines numantines, il y a quelque chose que l'on ne peut manquer de rencontrer à plus ou moins de profondeur, c'est la trace de l'incendie terrible qui détruisit la ville celtibérique. Les cendres, les charbons et la terre brûlée forment une couche d'un mètre et demi... On y trouve des pierres détachées des constructions et noircies par les flammes, des briques crues que le feu convertit en vraies briques, que l'effondrement des toits brisa et pulvérisa, des tronçons de poutres carbonisées provenant des toits de chêne et de pin. Ces cendres, ces débris et décombres, étendus et nivelés pour éviter des frais d'extraction, servirent de fondements à la cité romaine. »

Dans ces décombres les os des animaux qui nourrirent les Numantins sont enfouis par milliers, os de cerfs, de vaches, de cochons, lièvres, chiens, chevaux ou poules; et parmi eux, reliques vénérables, se trouvent quelquefois des ossements humains que le feu a consacrés.

A une pareille catastrophe les modestes masures n'ont que trop rarement résisté. Le plan de quelques-unes se retrouve cependant sans trop de peine. C'étaient des cases rectangulaires, dont les murs étaient construits avec des moellons

assez petits assemblés par un mortier de terre, voilà pour les soubassements, et pour le reste avec de grosses briques crues. La surface de ces murs était revêtue d'un enduit formé de boue et de feuilles, que souvent le feu a noirci. Le sol était de terre battue, et parfois dallé de grandes pierres.

Suivant les accidents du terrain, souvent les salles d'une même maison n'étaient pas au même niveau; on passait de l'une à l'autre soit en descendant une rampe douce en guise d'escalier, soit en sautant sur une pierre haute disposée à cet effet. Sous beaucoup de maisons se creusaient des caves en forme de silos, et les puits et les citernes ne manquaient pas.

Ces maisons bordaient des rues larges de 3 à 5 mètres, pavées de petits cailloux, et le long desquelles s'alignaient de grandes pierres disposées en trottoirs élevés. Pour passer de l'un à l'autre côté, en évitant la boue, on sautait comme à Pompéi sur des pierres transversales, à moins que ces bases ne servissent à jeter un pont volant.

Ainsi jusqu'au bord de la pente raide qui regarde Garray et le Duero, et d'autre part jusqu'au bord de la pente plus douce qui reliait le cerro à la plaine orientale, jusqu'au faubourg dont Schulten a retrouvé quelques constructions sur le promontoire de Saledilla, devait s'étendre la ville, sans luxe de maisons, et sans doute sans édifices civils ou religieux élevés à grands frais.

Était-ce même une forteresse, ceinturée de solides murailles? Appien ne nous renseigne pas; Florus affirme que Numance était *sans murs, sans tours;* Orose, au contraire, parle du mur long de trois mille pas qui embrassait la ville, et de ses deux portes. Les fouilles donnent raison à Orose. Au sud Saavedra, à l'est Schulten ont découvert sur plus de cent mètres des tronçons de murs « dont l'appareil est formé de grandes pierres, de blocs erratiques ronds pour la plupart, liés avec de la boue. Ce massif a près de 3 mètres de large à certaines explanades de plan quadrangulaire, qui paraissent des fondations de tours, et qui en certains points révèlent une reconstruction romaine. Il forme une espèce de terrasse sur laquelle devait sans doute s'élever un parement en briques crues». Mais est-ce là à proprement parler un rem-

part, ou n'était-ce pas plutôt un mur destiné à soutenir les terres? Cette explication, à laquelle songe Melida, mettrait d'accord Florus avec Orose.

Dans l'incendie, l'écroulement et la destruction de Numance, il serait surprenant qu'un grand nombre d'objets divers ne fussent pas restés enterrés sous les ruines. La moisson en remplit promptement la petite chambre qui servit de musée à Garray.

Sans revenir sur les trouvailles préhistoriques, sans s'arrêter à celles de la couche romaine, «fibules de bronze, anneaux, pendants d'oreilles, épingles à parer la chevelure des femmes, *barro saguntino*, flacons, pots et amphores de verre,» il faut aller droit à la collection ibérique. Elle est abondante et d'intérêt très vif, puisque jusqu'au moindre débris sert à proclamer la gloire des héros.

Il suffira de signaler en passant les armes de fer, du reste en petit nombre, les balles de frondes en argile, rondes ou semblables aux *glands* de plomb classiques, surtout une boule de pierre, de 35 centimètres de circonférence, lancée sans doute par une baliste de Scipion; plus les ordinaires ustensiles, pierres à aiguiser, moulins à main de forme archaïque, pesons de terre de toute sorte. Comme il n'a pas encore été dressé de catalogue, il faut se contenter de cette énumération sommaire.

De beaucoup toutefois l'emporte la valeur de la céramique numantine. Elle se rattache étroitement à celle dont l'étude devient maintenant à la mode depuis que j'en ai souligné l'intérêt, et que j'ai dénommée ibérique parce que je la crois fabriquée en Espagne et qu'elle se distingue de toutes les autres par l'originalité de sa décoration peinte.

Il en reste au musée de Soria un amoncellement considérable; quelques spécimens, et des meilleurs, ont été envoyés par Schulten au Musée archéologique national de Madrid. M. Mélida en a fait connaître un certain nombre; le Dr Hofmann en prépare une publication qui sera digne du sujet.

Mais déjà l'on peut dire que les ateliers où se fournissait Numance, où se fournirent aussi les Romains et leurs auxi-

liaires au moment du siège, se classent au premier rang à côté des ateliers d'Elche ou d'Archena.

D'où que proviennent en réalité les poteries à décor géométrique, les plus anciennes de toutes, qu'elles fassent remonter jusqu'à l'industrie mycénienne leur plus antique origine, ou seulement jusqu'à la carthaginoise, qu'elles soient véritablement indigènes ou d'importation punique, il n'en est pas moins très notable qu'elles abondaient dans cette région perdue. Les grandes jarres divisées par des zones ornées de combinaisons et de suites de cercles ou demi-cercles concentriques se sont retrouvées en foule, absolument semblables aux principaux exemplaires d'Orihuela ou d'Almedinilla, de toutes les stations de l'Espagne du sud-est, et c'est bien une preuve essentielle de la diffusion générale de ces thèmes décoratifs à peu près immuables, pendant une très longue période de temps, à travers toute la Péninsule. Ces grandes jarres constituaient la poterie courante, les récipients d'eau, de vin, d'huile, dont l'usage était partout répandu, et que fabriquaient partout les ateliers, selon une formule banale. Leurs grandes dimensions les rendaient fragiles; aussi, sauf de rares exceptions, ne nous sont-elles parvenues qu'en miettes.

Des vases plus précieux reçurent une décoration plus fine, plus riche, et, ce qui vaut mieux, plus originale. Ce n'est pas sans surprise que l'on admire les formes très nouvelles affectées à des pièces de facture particulièrement soignée. Ce sont de hautes coupes à pied élancé rappelant à la fois des coupes troyennes et des coupes préhistoriques du sud de l'Espagne; des pichets élevés en forme de chopes allemandes; des pots à bec qui rappellent nos cafetières; des œnochoés trapues à grande embouchure trilobée.

Quant au décor au pinceau, quelquefois il est tout à fait inédit, comme celui d'une petite cruche basse dont le col et la panse sont ornés de poissons peints en blanc sur l'argile claire, comme ces fragments où l'on voit aussi se découper en taches blanches, cernées et sillonnées de traits bruns, des têtes d'animaux étrangement conventionnels, stylisés avec le plus naïf dédain de la vérité.

Mais d'ordinaire les dessins ne diffèrent ni pour la technique ni pour l'aspect de ceux que nous avons appris à connaître ailleurs. Les traits de pinceau se détachent en brun sur la terre plus ou moins jaune ou rouge, tracés avec une sûreté libre et rapide. Le plus souvent les motifs peints sont ceux que nous trouvons communément ailleurs, zigzags, lignes d'S, postes, croix, crosses ou swasticas. Mais il faut bien remarquer que tous ces motifs restent linéaires, pour ne pas dire géométriques. Le décor végétal ou floral est absent, croyons-nous, jusqu'à présent, de même que l'on n'a pas noté la moindre représentation du visage ou du corps de l'homme.

L'animal au contraire apparaît fréquemment à la surface des vases, mais en images très singulières, dont les similaires n'ont encore paru nulle part. Sur deux fonds de coupes, par exemple, on voit deux grands oiseaux dont l'espèce est impossible à définir. Ce qui les rend remarquables, c'est que leur corps, leur cou, leurs ailes, au lieu de traits imitant plus ou moins bien les plumes, comme on en voit sur les tessons d'Elche, sont agrémentés de motifs géométriques: ici le ventre est vraiment divisé en zones, avec des métopes, là il est orné d'une croix entre les branches de laquelle s'encastrent des triangles. Seul l'art chypriote pourrait fournir quelques éléments de comparaison, mais assez lointains toutefois.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un procédé ornemental timide et enfantin en face de la stylisation audacieuse que les peintres ont infligée, inconsciemment sans doute, au cou et à la tête du cheval. Le motif qui semble le plus aimé de nos céramistes est en effet celui d'un buste de cheval, tellement transformé qu'il faut une grande bonne volonté pour y reconnaître la plus noble conquête de l'homme. Encore n'y parviendrait-on pas toujours si l'on ne pouvait suivre depuis l'origine l'évolution de ce dessin. Le cou encapuchonné est devenu une crosse couverte d'un quadrillage, mais où subsiste la crinière en brosse; la tête n'est plus qu'une boule où s'adapte, en guise de naseaux, un appendice évasé en gueule de tromblon. Plus d'yeux, plus de bouche, et deux longs traits à la place

des oreilles. On n'ose dire si l'ouvrier a vraiment su lui-même ce que traçait sans trembler son pinceau routinier.

C'est d'un réel intérêt, et c'est un véritable plaisir de voir comment ces potiers, travaillant sur les mêmes données primitives que leurs émules d'Elche, par exemple, sont arrivés par la même voie de stylisation à des styles à la fois si proches et si distincts. La comparaison des vases et des tessons numantins, quand ils seront tous publiés, avec les tessons illicitans du Musée de l'Université de Bordeaux, ne manquera pas d'être aussi curieuse que pleine d'enseignements.

Pour le moment il faut se contenter d'observer que, malgré l'abus de la convention qui la rend un peu ridicule, la céramique de Numance ne manque pas d'agrément. Même il s'en dégage une impression favorable d'habileté et de finesse. A côté des monstres, de conception si bizarre, il y a plus d'un dessin linéaire qui a de la pureté et de la grâce; certains débris, où sont lancés des rinceaux de vrilles et des crosses par un pinceau hardi et sûr, ont une élégance tout hellénique. Même les oiseaux et les chevaux, si un goût raffiné les condamne au nom de la raison, par cela seul qu'ils n'ont rien de banal, et que l'assemblage de leurs lignes est rare et pittoresque, se font regarder avec plaisir. Il y a pour tout dire, parmi les vases de Madrid et de Soria, de véritables notes d'art.

* * *

Et il nous plaît, au terme de cette excursion numantine, de voir l'héroïque cité s'éclairer d'un rayon d'art. Quoi! Ces bêtes fauves, que Scipion vit sordides à l'heure de l'agonie, furent sensibles à la beauté d'une ligne pure sur un vase ingénieusement galbé! Ils servirent leurs derniers repas de cannibales héroïques dans une vaisselle peinte de pittoresques oiseaux chimériques! Ils s'enivrèrent de caelia, pour le combat suprême, dans des coupes de fine argile précieusement enluminées! Les compagnons de l'éloquent Avarus n'étaient barbares que pour mieux mourir.

Ce luxe inattendu de la céramique numantine jette un

sourire sur l'austérité du champ de fouilles. Mais invinciblement l'esprit revient de ces images aimables à la sanglante tragédie de l'acropole. Aussitôt ce qui charmait les yeux, ce qui séduisait la curiosité savante s'efface et disparaît; invinciblement l'attention émue se redonne toute aux plus humbles débris de la ville détruite.

Le roi Alphonse XIII, qui se connaît en courage, comme on l'invitait à choisir au musée de Garray un souvenir de Numance, prit un petit morceau de charbon...

Pierre PARIS.

UNE CHRONIQUE LÉONAISE INÉDITE

Dans un article publié par la *Revista de Archivos* (mars 1908) et intitulé *Pelayo de Oviedo y el Silense,* M. Antonio Blázquez a attiré l'attention sur une chronique inédite contenue dans le manuscrit de la *Real Academia de la Historia* A-189, lequel renferme en outre l'Histoire de Wamba par Julien de Tolède, que Flórez a donnée dans le tome VI de l'*España sagrada* d'après le manuscrit qui avait servi à Duchesne et un manuscrit de Juan Bautista Pérez; la chronique latine du Cid éditée par Risco en 1792; enfin le *De preconiis ciuitatis Numantine* de Juan Gil de Zamora, publié par le P. Fita dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* en 1884 (septembre)[1].

Amador de los Ríos[2] qui, à bon droit sans doute, fait remonter ce précieux manuscrit au XIIe siècle, ne paraît pas s'être rendu compte de ce qu'était la chronique dont parle M. Blázquez; il y voit : 1° l'*Historia a B. Isidoro Iuniore Hispalensi edita;* 2° un *Prologus Isidori ex libris cronicis breviter adnotatis*.

J'ai moi-même signalé cette chronique dans mon travail sur

1. Le manuscrit A-189 est matériellement formé de deux manuscrits distincts. Les folios 99-136, qui contiennent le *De preconiis,* sont plus petits que les précédents, et la lettre en est plus haute que large. Les 98 premiers folios ($0^m225 \times 0^m160$) sont d'une autre écriture, lettre très régulière, aussi large que haute. Les initiales sont en bleu gris ou en rouge; les *incipit* et *explicit* en rouge. De temps en temps un début de phrase est indiqué par un ¶ en rouge. Notre chronique y occupe les 64 premiers feuillets. Viennent ensuite *In nomine dñi incipit lib' de hystoria gallie que temporibus diue memorie principis bambe a dño iuliano toletane sedis epo edita est* (f° 64), puis *hic incipit gesta de Ruderici campi docti* (f° 75), enfin, sans titre, une généalogie qui commence « Eneco cognomento arista genuit garsiam eneconis ⁊ dñam assonam que fuit uxor de dño muza qui tenuit borca ⁊ terretro ⁊ dñam que fuit uxor de garsia malo Garsias eneconis genuit fortunium garsiez et sanctium Garsiez » et qui termine par les mots « ... andregodo, domina accitella » (f° 98). Le tout en écriture française.

2. T. II, note 2 de la page 174. Voir le fac-similé qu'il donne du début de la Chr. lat. du Cid dans la planche annexée au même volume.

Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II (p. 9), où je la décrivais ainsi : «... une compilation qui comprend la Chronique d'Isidore, la *Continuatio Isidoriana byzantia arabica* éditée par Mommsen (*Monumenta Germaniæ, Auctor. Antiquiss.*, t. XI, p. 334-59), les Histoires des Vandales, Suèves et Goths d'Isidore; elle va jusqu'à la mort d'Alphonse VI, comme la chronique de Pélage. Pour les rois asturo-léonais, elle a des parties communes avec cette dernière chronique, et plus encore avec la Chronique de Silos... » J'en avais copié la partie qui va des premiers rois d'Oviedo jusqu'à la fin, me réservant de la publier un jour ou l'autre.

Comme le marque M. Antonio Blázquez, la date la plus récente qu'on y trouve consignée est l'*era* 1192 (année 1154), à savoir dans une incidente ajoutée au texte à peine altéré de Pélage d'Oviedo (§ 14) relatif aux femmes d'Alphonse VI : « Secundam Constantiam ex qua genuit Urracam uxorem comitis Raimundi. De qua ipse comes genuit sanciā *que obiit era MCXCII kl' Marcii* ». Mais le copiste a dû oublier un V, car il faut lire *era MCXCVII* (1159), d'après l'inscription que reproduit M. Fernández de Béthencourt (*Historia genealógica y heráldica de la monarquía española,* t. I, p. 547).

Pélage était mort en 1153, si l'on en croit l'inscription moderne mise au-dessous de sa pierre tombale dans le cloître de la cathédrale d'Oviedo, plutôt que les déductions de Flórez (*Esp. sagr.*, t. IV, p. 207-9 de la 3e édition), qui ne le fait vivre que jusqu'en 1143. Cette inscription (SEPULCRO DEL OBISPO D. PELAYO ERA MCXCI) paraît du reste avoir été inspirée par le *Chronicon* dont parle Risco au t. XXXVIII de l'*Esp. sagrada* (p. 109).

La parenté avec les chroniques de Pélage d'Oviedo et du moine de Silos se constate non seulement dans ce qui concerne les rois asturo-léonais, mais aussi dans les règnes de Ferdinand I, de Sanche II et d'Alphonse VI. Quelquefois c'est un mélange de ces deux chroniques. D'autres fois, le texte se retrouve à peu près intégralement dans l'une des deux : ainsi pour la partie du règne de Ferdinand I qui correspond aux paragraphes 81-106 du *Silense,* il n'y a à signaler par rapport

à ce dernier que de rares variantes. Il y a par ailleurs des emprunts à d'autres chroniques : par exemple à celle d'Albelda (§ 64-75), pour le règne d'Alphonse III.

Il ne me paraît pas douteux que cette chronique ait été rédigée à Léon ainsi que le pense M. Antonio Blázquez. En fait de preuves, en voici une qui semblera décisive. Au paragraphe 96 du *Silense* on lit : « Rex Fernandus convocat ad se Alvitum *hujuscemodi* Regiæ urbis venerabilem Episcopum, Ordonium Astoricensem reverendum Antistitem... » *Hujuscemodi* implique évidemment que l'auteur écrivait dans la ville de Léon, dont Alvitus avait été évêque (cf. *Pélage*, § 8 : « per manus Pontificum Alviti *Legionensis* & Ordonii Astoricensis »); ce n'est pas le cas du moine de Silos. Dans notre texte, il y a *huiusce,* que, là, on s'explique fort bien. Le manuscrit provenant de San Isidoro de Léon, il est tout naturel d'admettre que l'auteur était bien quelque clerc de Léon, et que le moine de Silos l'a pillé sans même prendre la peine de corriger un mot qui décelait son plagiat (il lui eût peut-être été difficile, du reste, de dire de quelle ville Alvitus avait été évêque).

L'auteur n'est pourtant pas le « Don Pedro, Obispo de Leon, en tiempo de Don Alonso el Sexto, autor mas cierto y grave, que largo en su historia », que Sandoval allègue en maint endroit de ses *Cinco Reyes* (règnes de Sanche II et d'Alphonse VI), et dont il dit qu'il écrivit une partie de l'Histoire d'Alphonse VI (t. I, p. 291 de l'édition Cano, Madrid, 1792)[1]. Un grand nombre d'assertions qu'il lui emprunte seraient en effet cherchées en vain dans notre texte, par exemple ce qu'il dit de la lutte entre Alphonse VI et son frère Garsias (p. 75), du serment prêté par Alphonse entre les mains de douze chevaliers castillans parmi lesquels le Cid (p. 125); de l'aide que Diego Alvarez de Asturias et son gendre le comte Lope de Vizcaya prêtèrent à Alphonse dans une campagne en territoire navarrais en 1077 (p. 169), etc. Il est donc permis encore de se demander si ce Pierre de Léon est plus authentique que le « Juliano Arcipreste de Santa Justa en aquellos tiempos, y criado del Arzobispo

1. Il ne paraît du reste pas l'avoir eue entière, car il déclare *(ibid.)* « lo que hube della puse aqui ».

Don Bernardo » dont Sandoval (p. 220 et 231) eut la joie d'offrir les prémices à ses lecteurs.

Puisque aussi bien M. Blázquez s'intéresse à la partie qui concerne les rois asturo-léonais, je lui laisse sa tâche, s'il veut la continuer, et je ne publierai ici, au moins pour le moment, que les dernières pages, consacrées aux fils de Ferdinand I.

Pour le règne de Ferdinand lui-même, avec lequel commence le livre III, tout le début, qui n'est ni dans Pélage, ni dans le *Silense,* serait à publier également, mais cette partie se rattache étroitement aux événements antérieurs, tandis que les règnes de Sanche II et d'Alphonse VI forment un ensemble aisé à détacher.

Je publie le texte en question de telle manière qu'il sera facile de voir les passages qu'on retrouve soit dans Pélage, soit dans le *Silense,* et de distinguer ceux qui ne s'y retrouvent point. Je fais de même pour un passage qui se lit à peu près pareil dans l'*Epitome Vitæ s. Hugonis ab Ezelone atque Gilone monachis Cluniacensibus proxime ab obitu Sancti* (1109) *scriptæ per anonymum excerpta*[1].

J'ai divisé les paragraphes de la façon qui m'a paru la plus

1. Je garde la ponctuation du manuscrit sauf en quelques endroits où j'ai mis une virgule ou un point entre parenthèses; et je reproduis les abréviations telles quelles, sauf celle de *pro,* mais en les simplifiant : un trait pour les tildes, une' pour 9 *(= us)* ou pour la barre d'une *l.* Le texte le plus gros est réservé aux passages qui ne sont ni dans l'une ni dans l'autre de ces chroniques; le plus petit aux passages qui s'y retrouvent au moins quant au fond; l'italique, aux passages qui s'y retrouvent littéralement. Pour les chroniques de Pélage et de Silos, je me réfère à la 2ᵉ édition des tomes XIV et XVII de l'*España sagrada;* pour l'*Epitome Vitæ s. Hugonis*, à la Patr. lat. de Migne, t. CLIX, col. 912.

Quant aux Chroniques et Annales que je cite dans les notes, je rappellerai ici, avec l'édition à laquelle je renvoie, l'année où s'arrêtent ces différents textes :

Chronicon Complutense	(1093)	*Esp. sagrada*,	t. XXIII,	2ᵉ édition.
— *Compostellanum*	(1126)	—	—	—
Annales Complutenses	(1126)	—	—	—
Chronicon Conimbricense I	(1168)	—	—	—
— *Lusitanum*	(1184)	—	t. XIV	—
— *Burgense*	(1212)	—	t. XXIII	—
Anales Toledanos I	(1219)	—	—	—
Annales Compostellani	(1248)	—	—	—

Liber Regum (av. 1223), dans Flórez, *Memorias de las Reynas Cathólicas,* t. I, p. 492, 3ᵉ édition.

Cronicon de Cardeña (1327), *Esp. sagr.*, t. XXIII, 2ᵉ édition.

La Chronique latine du Cid, publiée par Risco *(La Castilla y el mas famoso Castellano)*, en 1792, a été réimprimée par Manuel Malo de Molina dans *Rodrigo Campeador*, Madrid, 1857.

Pour Luc de Tuy, il n'y a qu'une édition, celle de Mariana, dans le t. IV de

naturelle, et j'indique en note quels rapprochements on peut faire avec d'autres chroniques ou annales.

On remarquera des traces de versification, et même des hexamètres ou des pentamètres entiers, léonins ou non. Le rédacteur de cette chronique a dû avoir sous les yeux quelque poème dans le genre de celui qui est consacré à la prise d'Almería. On pourrait penser que ce sont des lambeaux empruntés à quelque cahier d'expressions comme on pouvait en avoir dans les écoles du temps, comme on en a encore aujourd'hui. Mais les vers en question sont trop adaptés au sujet pour ne pas provenir d'un poème latin où le même sujet était traité, un de ces poèmes auxquels il est fait allusion, aussi bien peut-être qu'aux *cantares* en langue vulgaire, précisément dans le poème sur la prise d'Almería,

Ipse Rodericus, mio Cidi saepe vocatus,
De quo cantatur quod ab hostibus haud superatur...

et dont le *Cantar* édité par du Méril (cf. Amador, t. II, p. 343) est le seul spécimen connu. On trouve également un hexamètre, mais non léonin, dans la Chronique de Silos [1].

Dans un autre article intitulé *El reinado de Bermudo II en los manuscritos de la Cronica del Obispo de Oviedo D. Pelayo 1132-1142,* et publiée par la *Cultura española* (août 1908), M. Blázquez a montré qu'il existe deux rédactions différentes, au moins pour le règne de Bermudo II, de la chronique de Pélage : l'une, que fournit le manuscrit 1513 de la Biblioteca nacional (XIIIe siècle); l'autre, que l'on trouve dans le manuscrit 1358, daté de 1142 [2]. Pour le règne de Bermudo II en effet, la rédac-

l'*Hisp. illustrata* de Schott; je marque les variantes des mss. II h. 98 de la Biblioteca nacional (B) et 2. c. 5 de la Biblioteca Real (C).

Pour Rodrigue de Tolède, on peut recourir aux éditions de Beale (1579), Schott (1603) ou Lorenzana (1795). Le *De preconiis ciuitatis Numantine* de Gil de Zamora a été publié par le P. Fita dans le *Boletin de la R. Academia de la Historia* (sept. 1884). Pour la Chronique générale, je renvoie à l'édition Menéndez Pidal; et pour la *Cronica del famoso cauallero Cid Ruy Diez Campeador* (ou Chronique du Cid) comme pour la *Cronica del muy esforçado z inuencible cauallero el Cid Ruy Diaz Campeador de las Españas* (ou Chronique abrégée du Cid), aux luxueuses reproductions de M. Huntington.

1. Voir p. 275, note 2.

2. J'ai signalé ces manuscrits (anciennes cotes F. 134 et F. 86) dans mon travail sur *Les Histoires générales*, p. 117, avec le détail et l'identification du contenu, que M. Blázquez n'indique peut-être pas toujours d'une façon suffisamment reconnaissable. Amador de los Rios avait déjà donné une liste des textes du F. 134 (*Hist. crit. de la lit. esp.*, t. II, p. 157, note 1.)

tion de 1132 contient des passages qui manquent dans celle de 1142. M. Blázquez en conclut que Pélage aurait honnêtement supprimé en 1142 des assertions erronées qu'il avait émises de bonne foi dix ans plus tôt. Je ne suis pas tout à fait convaincu. D'abord la date 1142 figure, non dans le corps même de la chronique attribuée à Pélage, mais dans un petit traité à part, à savoir l'espèce d'historique que cet auteur a tracé des villes de Tolède, Saragosse, Léon et Oviedo, et que Risco a publié au t. XXXVIII de l'*Esp. sagr.* (p. 372-376). Et rien ne prouve que ce recueil[1], qui contient entre autres choses le *Chronicon Complutense*, le *Chronicon Albeldense* et le *Chronicon Iriense* (c'est entre les deux premiers qu'est placée la notice en question), ait été formé par Pélage lui-même[2]. Bien plus, rien n'y indiquerait que Pélage fût pour quelque chose dans la composition de la chronique qu'on lui attribue, si à l'endroit où commence le règne de Bermudo II on ne trouvait écrit en marge, de la main de Morales : « Ex vetustissimo codice apparet quod sequitur jam esse Pelagii Ouetensis epi, » et en bas, d'une main différente, écriture penchée et appliquée : « Hucusque Sampirus episcopus Austuricensis Pelagius Ouetensis eps prosequitur. » Si bien qu'on peut se demander si cette soi-disant chronique de Pélage, qui n'est pas entièrement la même que la Chronique de Pélage contenue dans le manuscrit 1513[3], est bien de Pélage. Il est vrai que, dans le manus-

1. Il n'est autre que le « libro antiguo de la libreria de Alcala de Henares », d'où ont été tirés les textes qui figurent aux folios 96-111 du manuscrit 1346 de la Bibl. nacional, recueil formé par Morales.

2. Pélage, probablement, et ses scribes sûrement, employaient encore l'écriture gothique. L'*Ovetensis* d'où Morales a tiré les textes qui se trouvent aux folios 1-95 du recueil constitué par lui et conservé à la Biblioteca nacional sous la cote 1346 (ancienne cote F. 58), commençait par une image de la Croix des Anges d'Oviedo et par quatre généalogies précédées de la mention « Pelagius etsi indignus Episcopus propria manu scripsit haec genealogia » (voir fol. 3 du 1346, et Morales, *Coronica*, l. XII, c. 29) Or Morales nous dit (fol. 112 du ms. 1346) que cet *Ovetensis* était un « libro antiquissimo de letra gotica que fue menester aprender de espacio a leerla ». Il déclare bien, dans sa *Coronica (loc. cit.)*, en parlant de ces généalogies, que « la letra es diferente de toda la que hay en el libro », mais il veut dire seulement, sans doute, que la main n'est pas la même, non que l'écriture ici employée est la française. Quoi qu'il en soit, voilà un recueil formé sans doute par l'ordre de Pélage, et il est en gothique; il est peu probable que le manuscrit 1358 qui est en française, soit bien de la date 1142, marquée dans le texte de Pélage qu'on y voit inséré.

3. C'est le « libro antiguo de Batres », d'où ont été tirés les textes copiés aux folios 113-114 et 117-180 du ms. 1346. Sur ce ms., le *Complutensis* mentionné plus haut, et l'*Ovetensis*, cf. Risco, *Esp. sagrada*, t. XXXVIII, p. 110 et suiv.

crit 1513, c'est aussi une main relativement récente qui, à l'endroit où commence le règne de Bermudo II, a mis « Pelagio obispo de Oviedo ». Mais ce recueil a une physionomie tout autre; et qu'il soit la copie d'un recueil remontant à Pélage, c'est ce qui me paraît ressortir : 1° de l'introduction « Pelagius Ouetensis episcopus », publiée par Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 371), d'après le manuscrit 1346, constitué par Morales, qui a eu le manuscrit 1513 sous les yeux; 2° du folio 3, sur lequel on voit une rose des vents, avec cette mention au centre « Pelagius me fecit »; 3° du folio 4, qui commence ainsi : « Incip Liber cronico | rū ab exordio mūdi usq. | era MCLXX | Kmi frs si cronicā.,. »; suit la préface de Pélage qu'ont publiée successivement Nicolas Antonio, Flórez (*Esp. sagr.*, t. IV, p. 200), Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 370), ces deux derniers d'après le manuscrit 1346, Tailhan et enfin Mommsen (*Mon. Germaniae Auctor. antiquiss.*, t. XI, p. 262); 4° d'un grand nombre de documents copiés vers la fin du recueil et adressés « Pelagio Ouetensi episcopo ». De là il résulte que si la continuation du *Chronicon* de Sampiro, telle qu'elle est dans le manuscrit 1513, peut être attribuée sans risque à Pélage, celle qu'on trouve dans le manuscrit 1358 paraît loin de pouvoir l'être avec la même assurance.

Quoi qu'il en soit, je m'en tiens au texte édité par Flórez (*Esp. sagr.*, t. XIV, p. 480), par rapport auquel les manuscrits 1513 et 1538 ne présentent que des variantes sans importance[1].

1. Voici les variantes que le ms. 1513 présente par rapport à l'édition de Flórez pour la partie de la chronique de Pélage qui est consacrée aux rois Sanche II et Alphonse VI :

(9) *aduersus* frem — uictus *fuit* — in golpel*le*ra — *z* ductus burg*is* — in T*h*olelo — exil*i*atus — galleciā *scilic*; *z* portugalē — a*r*iulfi prodicionē — onia — (10) Aldebrandum cognomenti — ideo fecit — itaque *ipa* cardinalem — ma*r*siliensem in Hispania — era MCX*I*IIII — Talauera (tous les noms en *a* au nominatif) — Argenza, Ma*i*erit — Casatalifa *salamātica* *V*lzeda, Guedalfa*g*ara — Cuon*k*a — Alaet Val*enc*ia — Oli*x*bona — *E*intria *sce herene* — *S*trematurā castellas *z* ciuitates sal*a*mantica Ab*e*lam *Q*uokā — Secobicā — Collar — (12) Post hec *etiam* tantis — uocantur — in Spania — abenabet misit — multa contumelia — *h*abeis — *fa*it litem — *que* nunquam auderent parere — *in* nobiles — pace — *ut* non inueniret — quislibet *q̄* — ob*u*lum auferre*t* — a locronio — (13) aliqu*i*d — in lapid*e*s — īnobilibus — Pelagi*o* — Petro leg*ro*n — cere*i*s — Illa u° — lutus — (14) *h*elisabet — *c*icilie — henric*t*i — Adefōs*um* — *ce*idam — au*e*nabeth — *he*lisabet — Sanccium — *o*cles — (15) Iulii *in* Tolet*o* — X˘ pour XL) — inuadent *eni eum* — mali*u*oli — rup*l*e faci*es* — duxerunt — Amen

On notera encore que, dans la partie que je reproduis ici, la chronique léonaise n'offre avec celle de Silos que des analogies de fond ; à peine y a-t-il deux mots communs aux deux textes (§ 11). Au contraire, la ressemblance entre notre chronique et celle de Pélage y est souvent littérale. Cette constatation faite, je m'abstiendrai d'en tirer aucune conclusion touchant les rapports de ces trois chroniques entre elles. Avant d'en arriver là, il conviendrait de publier celle-ci intégralement, à partir du premier roi asturien. Toutefois, à s'en tenir à ce morceau, il semble bien que le chroniqueur léonais a eu sous les yeux le texte de Pélage, et qu'il se soit en outre inspiré d'un texte également connu du chroniqueur de Silos, — peut-être le texte en vers dont il a été question, comme semblerait l'indiquer ce fait qu'on trouve dans les deux chroniques des traces de vers, avec un ton assez remonté et même épique. Enfin, de ce qui a été dit plus haut (p. 261), il résulterait que le chroniqueur de Silos a d'ailleurs connu notre texte.

Explicit istoria ex p̄dictis regibus gotoꝝ (au-dessous d'une écriture plus récente : *Sanciꝰ regnauit an̄n XI ⁊ mortuus ē*) (folio 69 v°.).

Voici maintenant celles du manuscrit 1358 par rapport au même passage : (9) locū in — inuicem. *Et* quisquis — victus *fuit* — legion*i* — Adefonsus *rex* — el ductus Burgos — *in* Toleto — Almemone — exil*i*atus — regis sanccii — strenu*us* — galleciā *scilicet* ⁊ portugalē — *ce*mor*e* — ar*i*ulfi p prodicionē — onia — (10) sanguine*m* el mortuus ē — pace am̄ — Aldebrandum cognoment*o* — m*in*isterium — masiliensē — transmisit — regis adefonsi. — Era mil. C. X*I*III — (11) p̄dauit — castella similiter Era M. C. XX. Cepit Tholetum. Talauera (les noms en a au nominatif) — Ma*c*heda — Argenza — V*l*zeda — Guadalfa*g*ara — Mora. Alue*r*de — *O*cles — Conca. Alarcon. Alm*o*douar. — Val*entia* — Oli*x*bona S*in*tria Scē *herene* — *S*trematurā. castell*o*s. et ciuitate*s* — Abel*a* Quokā — Colar — (12) Hispania — abenabet misit — M.C.XXIII f*u*it (correction de *fiat*) litem — in campo *de* sacralias — incepit. *cum quibus praelia multa fecit, et multas contumelias, dum uixit, accepit ab eis* (phrase hors de place). Iste Adefonsus — *que* nunquam auderent parere ante conspectum eius — Tanta pace — al*o*cronio — (13) qui erat *dies* dominica — cere*i*s — *P*acto sermone ab epo predicto ouetensi et p*er*acta missa — portendit — (14) Hic *rex* — sanciam comitis r*u*derici coniugem — *c*icilie — qu*o* mortuo eo — Munion*em* — Adefons*um* — *ce*idam — vo*c*itata — *o*cles ⁊ (15) vixit LXX *VII* annis. XLIII et VI*I* mensibus — kl'as — *in* t*h*oleto — inuadent eū *enī* sarraceni — mal*i*uoli — sci*s*sis — rupt*e* faci*es* — asper*s*o —

Les variantes du manuscrit 1358 ont été relevées par MM. Henri Collet et René Costes, étudiants d'agrégation à l'Université de Bordeaux, à qui je dois également la correction des épreuves du texte léonais en présence du manuscrit de l'Académie. La réimpression du tome XIV de l'*Esp. sagr.*, faite en 1905 d'après l'édition de 1758, fournit absolument le même texte que la 2e éd. (1786) pour la Chronique de Pélage, sauf une insignifiante variante, « depr*æ*davit » (§ 11), et deux corrections d'errata : « agentib*u*s » § 12, et « oriu*n*dam » (§ 14).

1. (Fol. 59) <Post mortem igitur diue memorie domni fernandi regis regnauerunt filii eius sicut ipse jusserat ⁊ regna ill' diuiserat. Primo genitus [Sñci' in castella alf'] medius in [legione]* garsias minimus in portugalle**. Urrace infantisse ded^t cemorã medietatem illius terre***.

2. Rex vero santius cum esset magnanimus fortis uiribus acer ingenio quoꝝdam suggestione instigatus qui eum in regni particione et forte minoratum et deterioratum asserebant ⁊ delusum se arbitrans non potuit animo sustinere.

3. Sed post mortem matris santie regine que obiit VII idus nouembris Era MCV[1] ⁊ sepulta iacet in legione statim armatis trecentis electis militibus de castellanis ad limina sci jacobi cã**** orationis se simulat proficisci, quem fratres (f^d 59 v°) honorifice susceperunt et transitum eidem liberum concesserunt. Sed cũ garsias illi apud scm̃ yreneum doli nescius et obsequiosus occurreret, mox captus et uinculis mancipatus castellam p extra caminum ducitur ⁊ in graui custodia per XXIIII annos usque ad obitum detinetur[2].

* Les mots entre [] sont sur un grattage et postérieurs. Au mot *legione* il y a un renvoi à la marge où, de la même main que les mots sur grattage, on lit « asturia ». — ** Au-dessus de *in portugalle*, « gallecia ». — *** En marge, même main que les mots sur grattage : « quo cata(?) infantadgo(.) Eluira sorori sue dedit tuarum *(Taurum)* cum alia medietate de infantadgo ». — **** *causa*.

1. MCVIIII, d'après l'inscription reproduite par Sandoval (*Hist. de los Reyes de Castilla y Leon*, t. I, p. 61 de l'édition Cano), et Fernández de Béthencourt (*Hist. genealóg.*, t. I, p. 486). Mais Luc (p. 97, l. 40 de l'édition Schott) est d'accord avec notre texte, puisqu'il dit : « Regina autem Sancia duobus annis superuixit (Ferdinando) », et qu'il dit que Ferdinand mourut « era MCIII ». Cf. Flórez (*Memorias de las Reynas cathólicas*, p. 154), qui fait remarquer que Luc est d'accord avec les *Anales Toledanos* et *Complutenses* et avec la Chronique de Burgos. M. Fernández de Béthencourt s'en tient du reste à l'année 1067 (t. I, p. 483). Le mois et le quantième indiqués ici ne concordent pas non plus avec ceux que marque la même épitaphe, *III Ns. M.*, que Sandoval et Béthencourt lisent *III Nonas Maias*, ou *Martias*. Comme le suppose Flórez *(ibid.)*, l'inscription pourrait bien être erronée.

2. Ce n'est qu'implicitement que Pélage donne à entendre que Sanche fit la guerre à Garsias : « Perlustravit vero Asturias, Gallæciam, sed & Portucalem » (§ 9). Il expose au contraire qu'Alphonse a fait la guerre à Garsias, l'a vaincu et laissé mourir en prison : « Post non mullos vero dies (après son avènement) voluit capere Regnum fratris sui Garseani, & per ingenium grave sine pugna captus est Garseanus Rex, & missus in vinculis per XX annos & amplius, & ibi in illa captione voluit minuere se sanguine, & postquam sanguinem minuit, decidit in lecto, & mortuus est, & sepultus in Legione. Requiescat in pace » (§ 10). Même version dans le *Silense*, qui cependant n'attribue pas la mort à une saignée et qui ajoute que c'est sur le conseil de sa sœur Urraca qu'Alphonse emprisonna son frère ; enfin qui insiste sur les pompeuses obsèques qui furent faites à celui-ci : « Hujus (Urracae) itaque Aldefonsus accepto consilio, hac scilicet necessitudine anxius, ne rursus vel sua dolosè, vel fratris morte Regnum corrumperetur, Garsiam minimum fratrem cepit, cui in vinculis præstò posito præter licentiam imperitandi omnis Regius honor exhibebatur. Considerabat namque Aldefonsus, hunc interim salva pace post regnaturum. Sed imperatrix natura, quæ homini inevitabilem mortis metam infixit, interveniens, sub eadem custodia, multo post febre correptus, obiit. Cujus funeri ambæ sorores Urraca scilicet, & Gelvira, more Regio occurentes Rainerio Romanæ Ecclesiæ Legato, qui postea effectus Papa, tunc forte Synodale Concilium Legione regebat cum Bernardo Toletano Archiepiscopo, aliisque Comprovincialibus Episcopis

4. Deinde sub era MCVI tam gravis inter regem aldefonsum et regem santium est orta dissessio quod coadunatis uterque suis exerci-

& Abatibus, pro anima ejus salutarem hostiam Deo offerentibus, corpus in eadem urbe cum patribus suis sepulturæ tradiderunt» (§ 13). — Le *Chronicon Compostellanum* dit la même chose, implicitement au moins en ce qui concerne la présence du légat aux obsèques, et spécifie que Garsias, exilé à Séville par Sanche, était accouru à la nouvelle de l'avènement d'Alphonse : « Sancius primogenitus frater cum duobus fratribus singulis vicibus pugnavit : & bello captos, alterum scilicet Adefonsum Toletum, alterum verò, scil. Garseam, Hispalim cum omnibus suis militibus, in exilium abire permisit... Eo mortuo Adefonsus ejus frater... fere totum Regnum Patris sui sua strenuitate acquisivit. Quo audito frater ejus Garsea, qui in exilium Hispalim abierat, ad fratrem suum Adefonsum, qui (ut dictum est) Regnum acquisiverat, cum magna festinatione infortunatè remeavit. Ipse enim Adefonsus suae sororis Urracæ consilio eum captum Feria quarta Idibus Februarii Era MCXI in carcere trusit, & usque ad mortem eum tenuit. Est autem mortuus ille Garsea die sexta Feria XI. Kal. Aprilis Era MCXXVIII. Ad cujus sepulturam fere omnes Hispaniæ Episcopi, & Abbates, Legionem convenerunt, & eum honorifice regio more sepelierunt. Cardinalis S. R. E. Renerius, qui postea in Papatum promotus fuit, Concilium ibidem celebraverat. Cui Rex Adefonsus cum Comitibus & Principibus Hispaniæ, & (ut supra dictum est) cum Episcopis, & Abbatibus, interfuerat. » Ce *Chronicon*, qui donne des dates si précises, et qui s'arrête avec l'année 1126, pourrait bien être la source la plus sûre touchant ces faits et paraît avoir inspiré le *Silense*. Lafuente en a tenu compte. Pélage n'apporte rien d'opposé, et la saignée dont il parle peut être exacte aussi. — Le *Liber Regum*, au contraire, présente une version qui cadre avec notre texte : « El rey D. Sancho, è el Rey D. Garcia ambos ermanos lidiaron en Sant aren en Portugal : è prisó el Rey D. Sancho al Rey D. Garcia, et metiolo en prision en Luna, è alli murió en los fierros, è con los fierros se fizo soterrar, et con los fierros yace soterrado en San Isidro de Leon » (p. 494). Dans la notice réservée au Cid (p. 504, et Risco, *La Castilla*, p. v) on lit : « et quando lidió el Rey D. Sancho con el Rey D. Garcia su ermano en Santarem, non hi ouo mejor caballero que Roy Diaz, et segudio su Señor, que llevaban preso, et prisieron el Rey Don Garcia Roy Diaz et sus compañeros. » Cette chronique, rédigée après l'avènement de Ferdinand III (1217) et du temps de Philippe-Auguste (p. 503), par conséquent avant 1223, précise, comme on voit, le nom de la bataille livrée par Sanche à Garsias et le lieu où fut emprisonné celui-ci. Il faut remarquer que les vingt-quatre années de prison subies par ce dernier, d'après notre chronique, s'accordent parfaitement avec les dates qui y sont marquées : c'est après la mort de sa mère (era MV, année 1067), que Sanche s'empare de Garsias, et celui-ci meurt en 1091 (era MCXXVIIII) (cf. plus loin); cela fait bien vingt-quatre ans. Au contraire, les *XX annos & amplius* de Pélage, ne peuvent cadrer avec la date de l'avènement d'Alphonse et aucune de celles qui sont proposées pour la mort de Garsias (la plus récente est celle que marque notre chronique). Pélage a donc connu les deux versions et les a arrangées sans discernement, sans voir qu'il se trahissait par une faute d'arithmétique.

Que nous disent maintenant Luc, Rodrigue et Gil? Luc amalgame le texte de Pélage et du *Silense*, en apportant, sur les circonstances de la capture de Garsias, des précisions qui peuvent, du reste, parfaitement s'accorder avec celles que fournit le *Chron. Compost.* : « Rex etiam Sancius fratrem suum Garsiam iuniorem cepit, & vt sibi esset subditus acceptis obsidibus, & sacramentis (BC sacramento) dimisit... (p. 98, l. 20)... Legionenses autem Gallæci, & Astures audientes Regis Adefonsi aduentum, ei cum magna lætitia Zemoram occurrere, sibi eum Regem ac dominum acclamantes. Rex vero Garsias frater Regis (BC eius) vt vidit sui regni Gallæcos ad Regem Adefonsum properare, iratus est valde : & cœpit bellum inferre Regi Adefonso fratri suo. Rex autem Adefonsus habito consilio sororis Vrracæ & Petri Ansuri, misit ad fratrem suum Regem Garsiam, vt cum eo tractarent de pace; Garseanus autem vt nuncios fratris vidit (& erat simplicis ingenii) venit ad Regem Adefonsum nulla fide de securitate accepta ab eo. Rex vero Adefonsus Regem cepit Garsiam fratrem, & in vinculis posuit, cui præter licentiam imperandi omnis regius honor exhibebatur. Considerabat namque Adefonsus hunc post se regnaturum...

tibus statuto die in locum qui plantata dicitur conueniunt ad pugnandum. ubi acriter pugnantibus ⁊ mutua cede vastantibus tandem aldefonsus rex relionen̄ * a rege santio superatus fugam iniit et euasit.

* *Legionensis?*

(p. 99, l. 54)... Rex autem suprafatus Garsias frater regis Adefonsi cum esset in vinculis ægrotavit, & minuit se sanguine. Sed cum nunciatum fuisset Regi Adefonso fratrem suum granitor ægrotare, doluit valde, & iussit eum extrahere à vinculis, & ducere Legionem. Per viginti annos tentus fuit Rex Garsias in vinculis, & cum Rex Adefonsus non haberet filium qui sibi succederet, ad hoc seruabat Regem Garsiam, vt regnaret post ipsum. Timebat tamen à vinculis eum extrahere, ne pararet rebellionem, & turbaretur regnum. Rex autem Garsias, cum veniret Legionem in itinere mortuus est: cuius funeri... (= *Silense*) sepulturae honorifice tradiderunt era MCXXIX. » Avec Rodrigue (l. VI, c. 18 et 30), nous revenons à la version du *Liber Regum*, plus ceci d'inédit que Garsias ayant mécontenté ses vassaux par les préférences suspectes qu'il avait pour certain favori (*vernula*, mot que Lafuente et M. Fernández de Béthencourt, t. I, p. 186, prennent pour un nom propre), ne put résister à Sanche et s'en alla demander du secours aux Arabes sans pouvoir l'obtenir; c'est alors qu'il aurait été vaincu à Santarem, et enfermé à Luna. Le rôle d'Alphonse est présenté comme dans notre texte, en ce sens qu'Alphonse n'est pour rien dans la capture de Garsias. Pour le reste, nous retrouvons l'amalgame de Pélage et du *Silense* opéré par Luc. Gil copie Rodrigue à la lettre, sauf variantes insignifiantes ou erreurs de transcription (*visus* est suadere), jusqu'à *custodie mancipatur*, après quoi il continue : « ubi habuit metam vite. Et fuit ad ipsius peticionem apud Legionem cum suis vinculis tumulatus, sub era M° C° XVI°, presente Regnerio cardinali legato romane curie... » (IV, 4).

Enfin, la Chronique générale développe les faits conformément aux données du *Liber Regum* et de Rodrigue, en y ajoutant des détails que nous ne trouvons pas ailleurs : Garsias prend à Urraca la moitié de son héritage. Sanche y trouve un prétexte pour lui chercher querelle et assemble ses vassaux. Le comte D. García et le Cid lui déconseillent de revenir sur le serment que Ferdinand a demandé à ses fils au moment du partage. Comme il persiste, le Cid l'engage à demander passage à Alphonse. Sanche obtient, en effet, de celui-ci, une entrevue à Sahagun, et le passage demandé; il envoie défier Garsias par Alvar Fañez (c. 817 et 818). Rien de tout cela dans Rodrigue. Il semble qu'on retrouve là, très déformé, quelque chose de ce qui est dans notre texte; il semble aussi qu'en relatant ensuite ce que dit l'archevêque du favori de Garsias et de l'irritation dont il fut cause (c. 819), l'auteur de la rédaction alphonsine ait été assez gêné pour le mettre d'accord avec la fidélité dont font preuve, d'après cette rédaction, les Galiciens comme les Portugais (c. 821 et 822); il l'est encore plus pour placer le voyage de Garsias chez les Maures (c. 821). Inédites sont encore les péripéties de la bataille de Santarem, telles que la capture de Sanche par Garsias, et sa délivrance par Alvar Fañez (c. 822) ou le Cid (car la Chronique reproduit les deux versions). La capture de Garsias par le Cid est déjà mentionnée dans le *Liber Regum* (cf. plus haut). La lutte se termina par l'emprisonnement de Garsias à Luna « e alli yogo en aquelle castiello XIX annos » (c. 823). Pour la mort de Garsias, elle est relatée d'après Rodrigue.

Sandoval (*Hist. de los Reyes de Castilla*, p. 74), ayant relevé, sur une donation datée de l'*Era* 1109 (1071), la mention d'Alphonse régnant en Léon et en Galice, en conclut que c'est Alphonse, et non Sanche, qui enleva la Galice à Garsias; et la preuve encore, c'est que Sanche fut enfermé à Luna, dans les montagnes de Léon. Il cite là-dessus Pierre de Léon : « Confirma esto el Obispo Don Pedro que lo vió, y dice, que en el año segundo que Don Alonso regnó en Leon, tuvo desabrimientos con su hermano Don García, dando Don García la ocasion; y finalmente rompiéron y se pasaron muchos caballeros Gallegos al servicio de Don Alonso. » Il est vrai que Sandoval trouve ensuite (p. 86) une solution élégante : c'est que Sanche aurait laissé à Alphonse les dépouilles (du moins en partie) en même temps que la garde du vaincu. En tout cas, l'accord dura peu, puisqu'un document cité par Sandoval (p. 90), et daté du 10 août de l'*Era* 1109, porte que Sanche régnait sur Léon.

5. Inter hoc santius rex desponsauerat sibi filiam regine steph'ie. Que cum ad ipsum duceretur, infans domnus santius quem rex garsias pampilon̄ ex concubina habuerat saltum in uiam dedit q̄ nuntii amoris celo truciabantur[1]. Rapuit eam et cum ipsa ad regem maurorum cesaraugustanum se contulit. ⁊ ad patruum suum regem ranimirum. qui eum pro sua probitate et armorum nobilitate quasi filium diligebat. Quod rex santius ulcisci desiderans cesaraugustam cum suo perrexit exercitu .Cui ranimirus rex cum suis in loco qui gradus dicitur occurrens ab eo in bello interfectus est. Era MCVIII. Regnauerat annos XXXV. Requiescit cum uxore sua apud scm̄ petrum de turricilla[2].

1. Je pense que l'auteur a voulu dire *quia nuntii amoris zelo trucidabant eum.*

2. *Anales Toledanos I* : « Murió el Rey D. Ramiro en Grados, Era MCI. » C'est tout ce qu'on trouve sur ce Ramire dans les chroniques éditées par Flórez au t. XXIII de l'*Esp. sagr.* Rien sur lui ni sur une marche de Sanche contre Saragosse dans Pélage et dans la *Silense,* non plus que dans Luc, ni dans le *De reb. Hispaniæ* de Rodrigue.

La Chronique latine du Cid donne ceci : « Quandoquidem Sanctius Rex ad Cæsaraugustam perrexit & cum Rege Ranimiro Aragonensi in Grados pugnavit ibique eum devicit, atque occidit, tunc Rodericum Didaci Sanctius Rex secum duxit, illumque in exercitu suo, & in suo triumpho præsentem habuit. Post habitum vero hujusmodi triumphum Sanctius Rex reversus est ad Castellam » (p. XVII). Le *Liber Regum :* « Este rey Don Ramiro lidió muchas veces con Moros, et venciólos. Despues en la postremeria vino sobre [él] el Rey Don Sancho de Castiella con gran poder de Moros, et con tod el poder de Zaragoza, que era de Moros, et de toda la tierra, et vinieron á él á Sobrarbe, et degastaronle toda la tierra, et vino lidiar con ellos, et mataronlo hi en Grados » (p. 500). « ... prisó el Rey Don Sancho de Castiella a Roy Diaz et crióIo, et fizolo Caballero, et fue con el en Saragoza ; et quando lidió el Rey Don Sancho con el Rey Don Ramiro en Grados, non hi ovo mejor Caballero que Roy Diaz. Dallí tornose el Rey Don Sancho a Castiella » (p. 504, et Risco, *La Castilla,* p. v). L'addition de *él,* ci-dessus, paraît s'imposer.

La Chronique générale expose les faits d'une façon tout autre que notre texte (c. 815 et 816). Si Sanche assiège Saragosse (au roi de laquelle il impose un tribut), c'est parce que c'est le seul pays maure qui reste à rendre tributaire après les exploits de Ferdinand ; et si Ramire vient l'attaquer lui-même (car les choses sont ainsi présentées), c'est parce que le roi d'Aragon a vu d'un œil jaloux cette excursion sur un territoire limitrophe de son propre royaume. Ramire vaincu (la *Cronica del famoso Cavallero Cid Ruy Diaz Campeador,* c. 38, insiste davantage sur la bataille), les deux rois finissent d'ailleurs par s'arranger. Zurita (I, 18) reproduit, en l'abrégeant, le récit de la Chronique générale, mais il ajoute que le grief de Sanche contre Ramire était que celui-ci aidait les Navarrais ; que Sanche l'attaqua au moment où il assiégeait le château de Graus, au pouvoir des Maures, et amena avec lui le Cid ; que Ramire, pris entre Sanche et les Maures, fut tué, le 8 mai 1063, et enterré à San Juan de la Peña ; enfin, que Sanche « lleuaua consigo segun algunos escriuen, a Rodrigo de Biuar, que dixeron el Cid », ce qui semblerait emprunté soit au *Liber Regum,* soit à la Chronique latine du Cid, qu'on ne cite pas parmi les textes qu'il a connus (cf. *Progresos de la Hist. en Aragón,* III, 4). Il ajoute (c. 19) que Sancho Ramírez pour venger son père et secourir son cousin Sanche de Navarre, qui était dépouillé de la plus grande partie de ses États, attaqua Sanche de Castille qui fut défait honteusement à Viana. Lafuente se conforme à Zurita pour ce qui est de la guerre des trois Sanchos (t. II, p. 394) ; mais non pour ce qui est de la guerre de Sanche de Castille avec Ramire, dont il place la mort en 1063 (ainsi, d'ailleurs, que Zurita, qui n'a pas pris garde à la contradiction des dates) conformément aux *Anales toledanos,* I, et à l'opinion de Dozy (*Recherches,* t. II, p. 244, 3ᵉ édition).

Il faut pourtant remarquer que la Chronique latine du Cid, le *Liber Regum* et notre texte sont d'accord sur le fait de la lutte entre Ramire et Sanche, et que les détails qu'ils fournissent repectivement ne sont pas contradictoires, et qu'enfin

6. Inde rex santius cum uictoria reuersus est castellam. Rex autem Aldephonsus se uictum dolens nimium maiore priori exercitu rursum congregans contra regem .S. properat pugnaturus. Quo audito rex .S. cum esset impaciens animi nimium inflamatus in iram magno de castellanis adunato exercitu in loco qui uulpellera dicitur occurrit.

7. In ipsa autem nocte que diē belli precedebat q? iuxta quandam* sapientem nox h't** consilium(.) Rex santius conuocata magnatorum suorum parte que sanioris uidebatur esse consilii habuit cum eis consilium et colloquium. p̄scire uolens cuius regis exercitus alt'ius

* *quendam.* — ** *habet.*

le récit, pourtant divergent, de la Chronique générale témoigne plutôt en faveur de ces trois textes. Dozy se trompe donc lorsqu'il avance que « d'ailleurs il n'est question de cette guerre que dans des chroniques relativement modernes, telles que la *Crónica general* et l'histoire du moine de Saint-Jean de Peña » (p. 145). Quant au récit qu'il a tiré du *Siradj al-molouc*, dont l'auteur naquit en 1059, et d'après lequel Ramire aurait été, sinon tué, du moins blessé par un musulman déguisé (*ibid.*, p. 242), Dozy suppose, mais ne peut affirmer, qu'il a trait à la bataille de Grados, et il n'admet pas que Ramire ait été tué dans cette bataille. Pourtant les fragments qu'il cite du cartulaire d'Alaon et d'un nécrologe, d'après l'*Esp. sagr.* (t. XLVI, p. 327 et 344), sont formels : « Qui cum nobiliter regeret terram, occisus est a Mauris in bello apud Gradus » (Alaon); « Dum strenue regeret regnum suum, interfectus est a Mauris in obsidione Gradus » (nécrologe); ce qui est d'accord avec le *Liber Regum*, qui présente Sanche comme allié des Maures. Notre texte semble bien dire que Sanche marcha d'abord contre Saragosse; mais la Chronique générale nous indique peut-être la solution : les Maures se seraient soumis; ils se seraient ensuite unis à Sanche pour combattre le roi d'Aragon, ce qu'omet de dire la même Chronique. Sanche a pu s'attribuer, ou les chroniques castillanes ont pu lui attribuer la victoire due aux Maures.

Sandoval tire de Pierre de Léon l'exposé que voici : « Luego que murió el Rey Don Fernando, quiso el Rey Don Sancho de Navarra cobrar las tierras de Bureva y Castilla vieja hasta Laredo, que habia perdido de su Reyno, quando fué vencido y muerto su padre Don Garcia en Atapuerca de Montes de Oka, y pidió favor á su tio Don Ramiro, Rey de Aragon, y así juntos Navarros y Aragoneses entraron en Castilla. El Rey Don Sancho salió contra ellos, dando el oficio de Alferez y General de su campo á Rodrigo Diaz el Cid, y diéronse tan buena maña, que el Navarro quedó contento con gozar en paz de la Rioja, dexando la pretension de la Bureva. Pero el Rey Don Sancho de Castilla quedó tan indignado contra el de Aragon, que no quiso paz con él tratando de hacerle guerra, como luego la movió contra el Rey Moro de Zaragoza » (p. 67).

Notre texte indique une raison inédite à la guerre de Sanche contre Ramire d'Aragon. L'existence d'un bâtard de Garsias de Navarre, appelé Sanche comme son frère légitime, est attestée par le *Liber Regum* : « Este Rey Don Garcia (de Nagera) dexó dos fillos, al Rey Don Sancho, que mataron en Peñalen, et el Infant D. Sancho » (p. 499). Le premier était, comme la fiancée de Sanche de Castille, fils de la reine Stéphanie : « Era MCXIIII. Interfectus est Rex Sancius filius Regis Garsiæ, & Reginæ Stephaniæ in Pinalem » *(Ann. Compost.)*. L'autre aurait donc été amoureux de sa demi-sœur et l'aurait ravie au moment où on la conduisait au roi de Castille. Ce n'est pas le seul inceste dont parlent les histoires du temps. Si notre texte est muet sur les rapports d'Alphonse VI avec sa sœur Urraca, d'autres en parlent ouvertement. Mais de laquelle des quatre filles de Garsias VI et de Stéphanie est-il question dans notre chronique? Serait-ce Ximena, dont on ne sait si elle se maria (Béthencourt, t. I, p. 384), ou Ermesenda, qui fut mêlée au fratricide de Peñalén (*id.*, p. 383 et 389). Il est curieux, en tout cas, que l'on ait dit de son frère et complice Ramón, qu'il trouva un refuge auprès du roi maure de Saragosse, ce qui est dit précisément ici de Sanche, ravisseur de sa demi-sœur.

exercitum (fol. 60) ui et numero superaret. Sed cum legionenses multo plures eē probarentur quam castellani rex .S'. hortatus suos sic ait Si illi numerosiores, nos meliores et forciores. Quin immo lanceā meam mille militibus lanceam uero Roderici campi docti centum militibus comparo. ad h'c Rodericus cum uno tm̄ milite cum dei adiutorio se pugnaturum ⁊ quod deus disponeret facturum asserebat. Et contra cum rex iterum atque iterum Rodericum secure cum L vel cū XL vel cum XXX deinde cum XX uel ad minus cum X posse pugnare contenderet nunquam tamen aliud verbum ab ore roderici potuit extorquere nisi quod cum uno se cum dei adjutorio pugnaturum. ⁊ quod deus permitteret facturum. cunctis uicibus respondebat. hec secum[1].

8. Mane itaque facto utrumque parantur acies acre bellum conferitur utrobique prosternitur. Utrobique ceditur (.) tandem paucis castellanis campum obtinentibus addefonsus rex legioneñ a castellanis ⁊ rex .S'. castelle a legionensibus uice mutua capiuntur. Era MCIX id' julii in uulpeiara[2] circa carrionem.

9. Rodericus uero campi doctus circumquaque prospitiens ⁊ dum suum regem .S. nusquam uidens p' XIIII legionenses qui regem .S. captū ducebant instanter properat ⁊ eos a longe sic affatur. Quo miseri fugitis? uel que uictoria uobis si regem nrm̄ fertis ⁊ uestro rege caretis. Nrm̄ reddatis ut urm̄ p' * habeatis. Illi regem suum captum esse nescientes ⁊ id nequaquam fieri potuisse credentes uerba roderici contemptui habentes dixerunt. Stulte quid insequeris capti uestigia regis. Tu solus eū de manibus nostris liberare confidis? Quibus R' ait si lancea sola daretur cum d'i adiutorio in breui meam uobis patefacerem uoluntatem. At illi fixa in campo lancea processerunt. Qua R' arrepta equum calcaribus urgens[3] primo impetu unum prostrauit in redituali um deiecit ⁊ sic in eos sepius feriendo ⁊ ad terram prosternendo regem eripuit equum et arma exhibuit sicque ambobus preliantibus factum est (fol. 60 v°) ut de ill' XIIII ñ euaderet nisi unus grauissime saciatus **[4].

* *principem*. — ** *sauciatus*.

1. Je ne vois pas qu'aucune chronique relate cet incident, qui paraît avoir été inspiré par quelque romance, et présente quelque rapport avec l'épisode de la délivrance de Sanche par le Cid lors de la même bataille de Golpejar.

2. « ... Volpellera, que agora dicen que se llama Valpellage, cerca de una granja que se dice Villaverde, que es del Monasterio de San Zoil, y está como una legua del soto de Mazintos y vega del rio Carrion, y tres leguas deste lugar » (Sandoval, p. 92).

3. Quo miseri fugitis? vel que uictoria nobis...
Stulte quid insequeris capti uestigia regis?...
. . . . equum calcaribus urgens.

Deux vers hexamètres léonins comme on en faisait volontiers alors (cf. Amador de los Ríos, *Hist. crít. de la lit. esp.*, t. II, Ilustración 1ª), et une fin de vers.

4. C'est lors du siège de Zamora que la Chronique latine du Cid place cet incident : « Cum vero Rex Sanctius Zamoram obsederit, tunc fortunæ casu Rodericus Didaci solus pugnavit cum XV. militibus ex adversa parte contra eum pugnantibus;

Ad campum itaque denuo uenientes arma ꝛ spolia acceperunt ꝛ coadunatis suis omnibus ad eos qui regem ald' captum ducebant accesserunt et castellam cum uictoria s reuersi.

10. Quid plura? Rex S' fratrem suum uinculis positum per singulas ciuitates et oppida ducens omne sibi regnum uendicauit nec tamen eum a uinculis soluit immo regno et publica luce priuatum districtiori custodie mancipauit. Cum autem episcoporum et uirorum religiosorum atque procerum suorum monitis et precibus ꝛ etiam confirmandis per sacramentum conditionibus quod .A' nullomodo unquam regnu repeteret rex .S'. sepius temptaretur(,) nunquam illi saltim abeundi licentiam uoluit indulgere. Aldefonsus autem cluniam cum misit rogans et exorans btm hugonem abbatem eiusque sanctissimum conuentum quatinus ob recordationem mutui amoris quam cum patre ipsius rege .f.* habuerant pro eius liberatione dei misericordiam inuocarent.> (Epitome Vitae S. Hugonis, ab Ezelone atque Gilone, § 5) Quibus assidue *orationi pro eo incum*bentibus ecce quadam nocte clauiger celi bts petrus apostolus *per q̄ndam ep̄m* aldephonso *innotuit qualiter instantia* precum sc̄i *hugonis suorum*que *pulsatus* in *breui ip̄m proprie* redderet *potestati* ꝛ in regnum paternum nich'ominus sublimaret. Transactis itaque paucis diebus rursus idem *celi clauiger* regi *.S. noctu terribiliter appar*uit ꝛ *mortem* illi grauissimam *nisi fratrem dimitteret intemptauit. Surgens* ergo *ocius* vehementer *exturbatus* uocatis satellitibus ad fr̄em uadit a uinculis illum soluit. quo illum libeat ire mandat ꝛ sic lectum petit denuo dormitur[1].

* *Ferdinando.*

VII. autem ex his erant loricati, quorum unum interfecit : duos vero vulneravit, & in terram prostravit : omnesque alios robustos animo fugavit » (*Hist. Roderici*, p. XVII). — Le rôle de Rodrigo Díaz et les péripéties de la bataille de Vulpellera (Golpejar) sont exposés tout différemment dans Luc (p. 98) et dans Rodrigue de Tolède (VI, 16), que copie Gil (IV, 2). Ni chez eux, ni dans les chroniques éditées par Flórez, on ne trouve trace de cet épisode, qui est relaté dans la Chronique générale (c. 825) à la suite du récit de Luc et Rodrigue. La *Cronica del fam. cauallero Cid* s'écarte davantage de notre texte. Tandis que la Chronique générale termine ainsi : « todos los mato, sinon uno solo que finco y canssado, et a aquel non le quiso ya matar Roy Diaz mio Çid », la *Cronica del fam. cau.*, qui ne compte que treize cavalliers, conclut : « mato dellos onze : ꝛ vencio los dos y desta guisa cobro a su señor mio Cid » (c. 44), ce qui rappelle assez la Chronique latine. Le même épisode a pris place dans le romance 38 de la *Primavera y flor de romances*. Dozy (t. II, p. 106), qui s'en tient aux récits de Luc et de Rodrigue, a beau jeu pour condamner le rôle du Cid : mais on voit que notre texte ne dit pas un mot du conseil donné, suivant ces deux auteurs, par le héros à son maître.

1. Cf. *Vita S. Hugonis auct. Hildeberto* (c. II, § 9, *Patr. lat.*, t. 159, col. 866), avec laquelle notre texte et l'*Epitome* tiré d'Ezelon et Gilon (§ 5, *ibid.*, col. 912) n'ont de commun que le sens général, et encore faut-il excepter la fin. Hildebert semble croire, en effet, que Sanche rendit à son frère sa dignité royale. Dans l'*Epitome*, comme ici, il n'est question que de mise en liberté. D'autre part, le passage de l'*Epitome* « et eo a vinculis mancipato, cubitum rediit », dont notre texte offre l'équivalent, n'a pas d'analogue dans Hildebert. Voir Sandoval, p. 98-100. Il n'y a pas un mot de cette histoire dans Pélage, le *Silense* et Luc. Le *Liber Regum* dit seulement : « Et prisó el Rey Don Sancho al Rey Don Alfonso, et tovolo gran

11. <Facto autem die expergefactus de lecto surrexit frēm suum iubet ad se uelociter accersiri ꝛ nisi a regno discedat maturius grauiorib; illum retrudendum uinculis minitatur quod ille metuens toletum fugiit uno tm̄ milite .s. petro ausurez eius nutricis comitatus[1].> (SILOS. § 9) Ubi ab almemone toletano rege gratanter susceptus IX apud eum *mensi*bus honorifice commoratus. Sed dum ipām* urbem quasi *spatiando* per (fol. 61) lustrat quomodo eam deo iuuante posset capere corde sollicito ore tacito meditatur.

12. <Interea rex .S'. legatos sorori sue dn̄e urrace infantisse dirigit qui eam ut semuram reddat ꝛ pro zemura concambiū in planis accipiat alloquuntur. que cum multimode pro aliqua facienda conditione temptaretur et nullomodo consentiret tale fertur dedisse responsum. Quid mihi faceret extraneus in planis cum hic mihi frater uterinus faciat in arduis et munitis[2].

13. Quod cum per nuntios regi .S°. relatum fuisset magnam succensus iram coadunatis sub mira sceleritate magnis hostium cuneis semuram properat et circumdat quam cum diutius expugnatam assiduis urgeret assultibus, ad tantam eos qui intus erant redegit angustiam quod utrum resisterent utrum se dederent nesciebant.

14. Quod cum urraca persensisset obortis lacrimis ait si quis me ab hac obsidione et angustia utrumque liberaret me et mea omnia illi darem. Tunc quidam filius perditionis bellidus ataulfus nomine qui eam super omnia rupid' affectabat accedens ad eam dixit si de promisso me certificas facio quod exoptas. Certus ergo de promisso habens cum quibusdam consilium portas fecit aperiri ꝛ se quasi fugientem insequi et ut reuertenti portas aperiant mandat uigilanti oculo prospectare. Ad regem dolose ueniens graue conqueritur quod uix eorum manibus emersisse pro eo .s.** quod dixerat eis. Multo melius est nos regi tradere quam esse sub femine potestate. que nec suos nec se siue pace siue bello poterit aut nouerit gubernare. Quin

* *ipsam.* — ** *scilicet.*

---

tiempo priso, è despues soltolo que se saliese de toda su tierra, et fizolo asi, et fuese para Toledo... » (p. 495). Rodrigue, que suivent Gil (V, 2) et la Chronique générale, dit qu'Alphonse, par l'entremise d'Urraca et de Pedro Ansurez obtint son élargissement, mais à condition de prendre l'habit au monastère de Sahagun, et qu'il s'échappa ensuite une nuit avec l'aide du même Pedro Ansurez. Lafuente s'en tient à ce récit. La *Cronica del famoso cauallero Cid* (c. 45) et la *Cronica del muy esforçado ꝛ invencible cauallero el Cid* (c. 8) nous montrent Urraca demandant à Sanche la grâce d'Alphonse, scène qu'a dramatisée le romance *Rey don Sancho, Rey don Sancho, cuando en Castilla reynó* (n° 39 de la *Primavera*), et font intervenir le Cid, qui conseille au roi d'accorder la grâce moyennant l'entrée au couvent.

1. Pedro Ansurez est nommé aussi dans Luc et Rodrigue, qui ajoutent Gonzalvo Ansurez et Fernan Ansurez; mais il ne figure ni dans Pélage ni dans le *Silense*.

2. Cf. Gil, IV, § 7, où c'est, comme dans la Chronique générale, par l'entremise de Rodrigo Díaz, *regis vexillarius*, que Sanche pose ses conditions à Urraca. La réponse est la même, quant au sens. Ni Luc ni Rodrigue ne disent rien de ces pourparlers.

etiam dñi nostri filius iure nobis potius debet quam filia dominari. Credulus his uerbis rex .S'. intĩm eum carum ⁊ familiarem habuit. Quod cum a suo latere nunquam discederet sustineret ⁊ relictis aliis huius solius consilio frueretur. Qui cum quadam die dominica nonas octob' regē extra castra iusta muros q^ui* ad explorandum urbis introitum deduxisset........ ....[1]. ipse s^up** altum equum residens emisso eum uenablo (fol. 61 v°) interfecit era MCX. Mox ũsis*** abenis q^ui nichil mali aut proditionis egisset(,) paulatim per castra reddiens cum ante tentorium R^i transiret interrogatus ab eo q^idnã rex faceret nich' respondit sed citato fortius equo intra urbem recipi quanto plus poterat festinabat. Sed .R'. quod factum fuerat animo suspicatus mox nudo insiliens equo quem forte tunc ei scutigeri detergebant arrepta lancea illum insequitur inter portas semiclausas lancea proditoris equum percutit fugientis. Sicque per castra rediens R' abruptis crinibus captus**** pugnis percutiens magnis clamoribus intermixtis singultibus mortem sui deflet dñi furibundus>[2].

* *quasi*. — ** *super*. — *** *uersis*. — **** Lire *caput*.

1. Une ligne grattée qui contenait peut-être le détail naturaliste que relate la Chronique générale « et el rey apartosse a fazer aquello que la natura pide et que ell omne non lo puede escusar » (c. 836), ainsi que les romances (n° 44 & 46, de la *Primavera*). On ne le retrouve ni dans Gil, ni dans Rodrigue, ni dans Luc, et pas davantage dans les chroniques de Silos ni de Pelayo.

2. Le *Cronicon Compostellanum* présente les choses d'une façon assez différente. Urraca, secondée par Pedro Ansurez et d'autres seigneurs, résiste à son frère, mais on ne dit pas qu'elle intervienne dans la trahison d'une façon aussi directe : « Urraca sua germana magni consilii femina, cum quodam Comite, nomine Petro Ansuriz, & cum aliis suis Proceribus in Zamorensi Civitate ei rebellauit. Hoc audito Sancius Rex totius Regni posse congregato Zamoram inauspicato obsedit. Dum enim ille in Castris suis moraretur, quidam miles Zamorensium civium consilio & machinatione urbe exivit, & cum in Era MCX. dia Sabbati, proh dolor! proditoriè interfecit. Regnavit autem menses octo & viginti quinque dies » (p. 328). Beaucoup plus sobre de détails est Pelayo : « ... interfectus est extra muros Zamoræ, quam obsederat, ab uno milite nomine Velliti Ayulphi per proditionem » (§ 9). La trahison est racontée dans la Chronique de Silos (§ 10), mais très succinctement; le traître n'est même pas nommé; il n'est pas question d'Urraca ni de sa proposition, non plus que du Cid : « Qui profecto Semurenses Aldefonsi Regis præsidio muniti repulsam domini sui non ferentes, misso magnæ audaciæ milite, dum circumsederet eos, Sancium Regem dolo interfecerunt. Qui nimirum ab eo lancea inopinate ex adverso

perfosus, vitam pariter cum sanguine fudit *(un vers, cf. Eneide, II, 532).*

Idem vero qui eum tam audaciter percussit, siculi consilium fuerat, cursu rapidissimi equi, apertis portis, ab oppidanis incolumis receptus est. » Le rôle de l'infante est indiqué et le traître nommé dans le *Liber Regum :* « D. Sancho cercó a su ermana la Infant Dona Urraca en Zamora, è ella fabló con un su cavallero, et fizo matar á su ermano el Rey D. Sancho : et matólo Bellit Adolfes en traycion » (p. 495); et la notice qui y est consacrée au Cid parle de la poursuite qu'il donna au meurtrier : « Et quando cercó el Rey Don Sancho à su hermana en Zamora, alli se combatió mucho Roy Diaz, et desvarató grand compañia de caballeros, et prisó muchos dellos (cf. Chronique latine du Cid), et quando mató al Rey Don Sancho Bellit Adolfes, corrió tras él Roy Diaz, hata que lo metió por la puerta de la Cibdat de Zamora, et dióle una lanzada. » — A part le *Chr. Compos-*

15. (Silos, § 10) Nec mora fit clamor tolluntur ad ethera uoces. Turba ruunt turbat eos regis mors inopina sui [1] undique concurrunt regem requirunt. mortuum reperiunt et dispersis fere omnibus ⁊ ad sua fugientibus per pauci remanent qui corpus rapiunt ⁊ ad monasterium sc̄i saluatoris onnie defertur tumulandum [2]. <Era MCX.> (Pelayo, § 9) *Regnauil annos VII.*

16. <Interfecto rege santio urraca consilii prouida fr̄i suo Aldefonso mortem regis .S. per nuntios innotescit ut zemuram festinus ueniat regni gubernacula sine obstaculo suscepturus. Quo audito A'. effectus hylaris uenire disponit. Sed mauris pro signo quod uiderant eum obseruantibus non ualebat. Cum enim quadam die circa regem consist'ent adstante maxima senum ⁊ sapientū multitudine crinis uerticis capitis ipsius unius hore spatio uisus est ab omnibus per se mirabiliter eleuari. Propter quod eum suspectui habentes ⁊ regem toleti fore perspicientes regi suo ut eum occidi preciperet suggesserunt. Quibus ille Salua inquit fide suscepi illum quomodo fidem meam potero uiolare. Tunc rex Almemon clam uocato aldefons' totum denudat consilium ⁊ nullomodo id uelle* facere affirmans pacem et amicicias para cum eo quandiu ambo uixerint obseruare> [3].

17. (Fol. 62) (Silos § 11) Interq; Alfonsus mortem santii formidans detegi regem almemonem callidus sic affatur. Dn̄e mi rex si uobis placet statum nr̄e terre fr̄isque mei qui se erga me in tantis malum exhibuit per meos et per me potius uellem modis omnibus explorare et me si deus meus concederet de tantis illatis iniuriis uindicare. Adᵗ quod ille. Jam inquid manus eius semel euasisti quomodo in easdem rursus incidere non horroscis. Cuius rei penes me indigens hinc discedis? Et quamuis ista ore promerent corde tamen longe aliter sentiebant. Iste detineri ille uero uerbis se decipi formidabant. Cumque sic inter se sermocinarentur tandem almemon uerum suspicatus

* Le premier *e* au-dessus d'un *a* biffé.

tellanum, les petites chroniques éditées au t. XXIII de l'*Esp. sagr.* ne donnent que la date, partout pareille, sauf pour le quantième : « Era MCX die Dominico Nonis octobris occiderunt Regem Sancium in Zamora » *(Ann. Compl.)* : « Era MCX. Sancius Rex interfectus est ex Zamora » *(Chr. Burg.)*; « Mataron al Rey D. Sancho en Zamora, Era MCX » *(Ann. Toled. I)*; « Era MCX. Interfectus est Rex Sancius in Zamora IIII. Non. octobr. » *(Ann. Compost.)*; « Era de MCX. años... mataron al Rey D. Sancho en Zamora » *(Chr. de Cardeña)*. Cette dernière Chronique ajoute (p. 379) : « e despues en la cerca de Zamora matol Vellido, que era su vasallo : è yace enterrado en el Monasterio de Oña. » Sur la date, cf. Sandoval, p. 111.

Luc (p. 98-99) et Rodrigue (l. VI, c. 19) donnent le nom du traître. Rodrigue, seul, parle de la poursuite du Cid : « et fere in ipsa urbis ianua interfecit. » — Gil (IV, § 6-11) donne un récit analogue à celui de notre chronique, mais beaucoup plus circonstancié et dramatisé.

1. Hexamètre : Nec mora, fit clamor, tolluntur ad æthera voces *(cf. Eneide, VIII, 70)*.
   Turba ruunt...
   Pentamètre : Turbat eos regis mors inopina sui.

2. La Chronique de Silos a ici un développement assez analogue, d'un style également remonté, mais différent quant à la lettre.

3. Cette histoire se retrouve dans Luc (p. 98, l. 38) et Rodrigue (VI, 17), avec ce détail en plus : Almemon veut, de la main, ramener les cheveux d'Alphonse à leur position naturelle, et ils se hérissent encore davantage. Gil n'en dit rien.

uir'* quod in corde sibi serpebat aperiens mortem regis santii sciscitatus sed nichil certitudinis ab ald' potuit extorquere cū *uterque uno morderetur*. Ab illo die ergo occasionem qua eum *capere* debeat querit almemon sollicitus et dolosus. Qd' ille presentiens clam suos uocat ꝛ rem ordine pandit ꝛ sub uenandi specie toleto furtim eggressus non cessat nocte dieque peruolans donec semuram ingreditur letabundus [1].

18. (Pelayo § 10) Prefatus itaque rex aldefonsus postquam regnorum suscepit regimina *nuntios romam misit ad papam aldebrandum* qui *cognominatus* est *gregorius septimus* ut *romanum ministerium in omni regno suo* constitueret celebrandum. *Memoratus itaque papa cardinalem suum ricardum abbatem massiliensem in hyspaniam misit. Qui apud burgensem* ciuitatem nobile et generale *concilium celebrans* diuinum officium iuxta romanam consuetudinem *in omni regno* predicti *regis* hr̄i** mandauit.

19. <Era MCXV in dominica de ramis palmarum apud burgis*** pugnauerunt duo milites unus regis aldephonsi pro lege romana et alter castellanus .s.**** lupus martinez de matanza pro lege toletana. et uictus ē miles regis super quo ill' adhuc contendentibus accenso magno igne in platee medio missi sunt in eum duo libri, unus romanus officium continens alter uero officium continens toletanum sub tali conditione ut cuius modi liber ignem illesus euaderet eius officium teneretur. Sed cum toletanus magnum extra ignem (fol. 62 v°) saltum dedisset mox rex iratus illum in ignem pede reiciens dixit ad libitum regum flectat cornua legum [2].

20. Iste aldefonsus sub era MCXVII dedit monasterium naiaꝫ*****

* *uirus.* — ** *haberi.* — *** *Burgis* paraît avoir été écrit après coup dans un blanc. — **** *scilicet.* — ***** *Naiarense.*

1. Le récit de Luc (p. 99) est assez semblable à celui de notre texte et du *Silense*, en ce qui concerne l'entretien d'Alphonse et du roi maure; Luc et le *Silense*, qui se rapprochent davantage, n'emploient pas ici le discours direct. Quant à Rodrigue, il présente la scène tout autrement; Gil (V, 1), qui le copie, reproduit aussi, en la résumant, la version de Luc (V, 2). — Notre chronique, non plus que celle de Silos, ne fait aucune allusion au rôle de Pero Ansurez en cette circonstance, rôle que Luc, Rodrigue et Gil exposent d'une façon à peu près identique.

2. « Era MCXV... in ipso anno pugnaverunt duo milites pro lege Romana, & Toletana in die Ramis Palmarum, & unus eorum erat Castellanus, & alius Toletanus, & victus est Toletanus à Castellano » *(Chr. Burgense).* Era MCXV... in ipso anno pugnaverunt duo milites pro lege Romana, & Toletana in die Ramis palmarum : unus eorum erat Castellanus, alter Regis Aldefonsi » *(Ann. Compost.).* La date Era MCXXIII marquée dans le texte de Pélage d'après Flórez (§ 10) est marquée MCXIIII dans les mss. 1513 et 1358 (voir plus haut, p. 265, n. 1). Cette dernière est celle que donne Mariana (cf. Flórez, *Esp. sagr.*, t. III, p. 321).

Luc (p. 101, l. 20) se contente d'une allusion au changement de rite. Rodrigue (l. VI, c. 26) reproduit l'histoire du duel et nomme même le champion du rite tolédan : « fuit de domo Matantiæ prope Pisoricam, cuius hodie genus extat. » Il raconte aussi l'épreuve du feu, mais sans parler du coup de pied du roi. Il cite le proverbe : « Quo volunt Reges, vadunt leges, » qui rappelle le mot que notre chronique prête à Alphonse. De plus, il attribue l'opiniâtreté de celui-ci à l'insistance de Constance, sa femme.

Il faut évidemment corriger *flectat* en *flectantur*, et nous avons encore un hexamètre léonin :

Ad libitum regum flectantur cornua legum.

cluñ* monachis & sub era MCXIX infans ramirus dedit illi uillam auream ⁊ c**>[1].

21. (Pelayo § 11) *Et cum preditus rex multa agmina haberet militum* <sub era MCXVII ad partes toletanas accedens usque ad VI annos continuos unoquoque anno panem sarracenis auferens ⁊ ab obsidione non recedens cepit toletum Era MCXXIII[2].>

22. (Pelayo § 11) Deinde *perlustrans ciuitates* multas ⁊ oppida *sarracenorum predauit uastauit depopulauit obsedit* et *cepit*. Hec sunt *Talauera Sancta Eulalia, Maqueda, Alfamin Argenza, Magderit Olmos, Canales, Talamanca, Uzeda, Guadalfaira valuerde consogra vcles Fita Rippas* Bannos *Caracol Mora Massatrigo Conca Alarcon almodouar alahet Valentia. Ex alia parte cauria olixbona sintria Sc̄s aren***. Populauit etiam* per *totam extremaduram castella ⁊ ciuitates salamanticam abulam cocam areualum Vlme*tum *Metinam Secouiam Yscar Collar*[3].

23. <Inter hec era MCXXI missi sunt ab eo ad recipiendam rodam quam rex ei dandam promiserat in dolo infans ranimirus aldefonsi regis consanguineus germanus garsie pampiloñ regis filius ⁊ comes gundissaluus ⁊ multi alii de nobilioribus castelle. Qui fraude parata cum diuisim unus post alium introirent omnes fere ibidem interfecti sunt. Inde ducti ranimirus in ecclesia sce marie naiareñ quam pater eius rex garsias edificauerat ⁊ ipse infans magnis ditauerat honoribus iuxta patrem a dextero latere requiescit. Comes uero Gundissaluus et alii apud oniam sunt sepulti>[4].

* *Cluniacensibus.* — ** *et cetera.* — *** *Santarem.*

---

1. Garibay (*Compendio*, l. XXII, c. 1, t. III, p. 128) cite une donation de l'infant Ramire, fils de Garsias de Navarre, au monastère de Nagera, en date de 1081 (*Era* 1119); parmi les villes données, il nomme Villoria (voir plus loin, § 23).

2. « Era ꝉCXX̃III mense Majo Civitas Toletum à Rege Adefonso capta est » *(Chr. Complut.)*; « A captione Jerusalem Era MCXXXVII. & quotum XV Kal. Julii. Civitas Toletana capta est ab Adefonso Rege » *(Ann. Complut.)*; « In Era MCXXII. pressa fuit civitas Toleto mense Julio à Rege Ildefonso filio Fernandi Regis » (*Chr. Conimbr. I*); « Era 1123. Octavo Calend. Junii Rex Donnus Alfonsus cepit civitatem Toletum » *(Chr. Lusitanum)*; « Era MCXXIII. Accepit Alphonsus Rex Toletum » *(Chr. Burg.)*; « Prisó el Rey d. Alfonso à Toledo de Moros en XXV dias andados de Mayo en dia de Domingo dia de S. Urban, Era MCXXIII » (*Ann. Toled.*, I); « Era MCXXIII. Accepit Rex Aldef. Toletum » *(Ann. Compost.)*. La date marquée par les *Ann. Toled.* concorde avec celle qui est indiquée implicitement dans le document de Sahagun, signalé par Sandoval (p. 230). Les six années de guerre continue que notre texte compte à partir de l'Era 1117 sont attestées par le privilège que Sandoval traduit p. 247.

3. Des villes énumérées par Pelayo, il ne manque ici que *Casatalifa*; il y a en plus, *Bannos*. De fortes variantes dans les noms : *Valverde*, au lieu de *Alvende*; *Caracol* au lieu de *Caraquei*; *Valencia* au lieu de *Veranica*. Le *Chronicum Lusitanum* signale (*Era* 1115, 1123 et 1131) la prise de quelques-unes de ces villes: *Cauria, Talavira,* Santarem, *Ulixbona, Sintria.* Le *Chr. Conimbricense* mentionne celle de Santarem, avec la date et l'heure.

4. « Iste (Garsias Pampilonensis, *el de Nagera*) ædificavit Ecclesiam Sanctæ Mariæ de Nagera » *(Annales Compost.)*. Cf. Béthencourt, t. I, p. 380. On voit que, d'après notre texte, le Ramire tué à Rueda est bien fils de Garsias VI et frère de Sancho IV, *el de Peñalén*, contrairement à ce qui est dit dans le *Liber Regum* (p. 499) : « El Rey Don Sancho, el que mataron en Pennalen, ovo fillo al Infant Don Ramiro,

24. (Pelayo, § 12) Supradictusque rex aldefonsus sub *era MCXXIIII* pugnauit *cum iuceph in campo de sacralias* <eodem anno fuit illa facienda de badajoz[22]. Inde era MCXXVI perrexit ad alageth oppidum a sarracenis obsessum cuius adventū ualde perterriti fugierunt[23].

25. In huius tempore era MCXXVIIII XI Kl's aprilis obiit (fol. 63) rex garsias quem rex .S'. in uinculis miserat qui morti proximus se

el que mataron en Rueda a trayzon. El Infant Don Sancho, fillo del Rey Don Garcia de Nagera, ovo fillo al Infant Don Ramiro. Este Infant Don Ramiro tomó por mujer la filla del mio Cid Campiador. » Cf. Béthencourt (t. I, p. 392 et 396), qui établit, en effet, la filiation ainsi : le Ramire, tué à Rueda, est fils de Garsias *el de Nagera* et père du Ramire qui épousa la fille du Cid.

« Era MCXXII. Fuit illa arrancada de Roda super Christianos » *(Ann. Compl.)*; « Fue la arrancada de Rueda sobre los Christianos. Era MCXXIV » (*Ann. Toled*, I); « Era MCXXI. Fuit interfectio apud Rodam : ubi & Gundisalvus Comes interfectus » *(Ann. Compostel.)*; « Et finito bello in loco, qui Roda dicitur, cesserunt bello Christiani, & multi ibi perierunt ex nostris » (Luc, p. 102, l. 49). Cf. la Chronique latine du Cid (p. XXII-XXIII), où cet épisode est raconté plus en détail, et que la Chronique générale (c. 864), la *Cronica del famoso cauall. Cid* (c. 109) et la *Cronica del muy esforçado ɛ invencible cauall. el Cid* (c. 27), suivent de près, si ce n'est que ces deux dernières remplacent le comte González par le Comte Don García de Cabra, et qu'aucune des trois ne parle de la sépulture de Ramire ni de celle du comte González.

Garibay (*Compendio*, l. XXIII, c. 1, t. III, p. 127-128) dit que ce prince fit du monastère de Santa María de Nágera son légataire universel et qu'il y est enterré. Quant au fait même de la bataille de Rueda, Zurita (I, 27) et Garibay *(ibid.)* s'en réfèrent, sans doute, aux annales citées ci-dessus; et le premier ajoute qu'il a trouvé « en ciertas memorias » que les Maures furent favorisés dans cette trahison par Alphonse VI et que l'infant D. Ramire, fils du roi D. Sanche de Navarre y mourut. Garibay reproduit cette version et y trouve des difficultés qui tombent d'elles-mêmes si l'on s'en tient à notre texte et à celui de la Chronique latine du Cid.

Quant au comte Gonzalo, Sandoval reproduit son épitaphe (p. 223); la date de 1074 qui y est marquée pour l'affaire de Rueda lui paraît naturellement erronée. Il ne décide pas entre les dates que donnent le *Tumbo negro de Santiago* (= *Ann. Compost.*), Era 1121, et Pierre de Léon (Era 1127). Il cite le testament de don Gonzalo, qui demande à être enterré au monastère d'Oña.

22. Le *Chronicon Lusitanum* (p. 48) s'étend longuement sur la bataille de *Sagalias*; les autres chroniques ne font que la mentionner « Era ⊤CXXV mense Octobris in Sacralias bellum magnum fuit » *(Chr. Compl.)*; « In Era MCXXIV. Die sexta feria, scil. X kal. Novembris, die Sanctorum. Servandi & Germani fuit illa arrancada in Badalozio. id est sacralias, & fuit raptus Rex Domnus Aldefonsus » *(Ann. Compl,)*; « In Era MCXXV mense Octobris in loco qui dicitur Sagralias lis magna fuit inter Christianos & Paganos, supradicto Rege Ildefonso Preside, & ex parte Paganorum Rege lucifi » (*Chr. Conimbr. I)*; « Arrancaron Moros al Rey D. Alfonso en Zogalla, Era MCXXIV » (*Anales Toled. I)*; « Era MCXXIIII. Fuit illa de Badajoz » *(Ann. Compost.)*. « Post Miramamolinus congregata nimia Maurorum multitudine fines Christianorum intrauit. Occurrit autem ei Rex Adefonsus cum exercitu suo in loco, qui dicitur Barduzo, id est Sacralias, commisso prælio innumerabilis multitudo de nostris corruit » (Luc, p. 101, l. 50). Notre texte est le seul à distinguer ici (est-ce à tort?) deux batailles, Zalaca et Badajoz. Cf. *Primera Crónica general*, § 887 : « en un lugar cerca de Badaioz a que dizien en arabigo Zallaque, et en el lenguage de Castilla dizen le Sacralias. » Voir *Cultura española*, 1908, p. 930, compte rendu de A. B [lásquez?] sur *Die geographische Lage von Zallaca-Sacralias* par C. F. Seybold.

23. Il s'agit, sans doute, de la forteresse d'Aledo ou Alaedo, assiégée par les Maures, et au secours de laquelle Alphonse marcha en effet, mais pour la faire démanteler après avoir dispersé les ennemis.

de uinculis extrahi nullo modo consentiens cum eis apud legionem est sepultus>[1].

26. (Pelayo, § 14) Rex autem iste *quinque uxores legitimas* noscitur *habuisse*[2]. *prima agnetē* <que obiit era MCXXXVI[3]>. *Secundam constantiam ex qua genuit urracam* uxorem *comitis raimundi. De qua ipse* comes *genuit sanciā.* <Que obiit era MCXCII Kl' marcii[4]> ⁊ *aldefonsum* qui postea yspaniarum extitit imperator. *Terciam beatam* tuscia ariundam**. Quartam helysabeth ex qua genuit santiam* uxorem *comitis roderici ⁊ geluiram quam duxit rotgerius dux Sicilie*[5]. *Quinta beatricem que eo mortuo* ad propria *repedauit* (.)

27. *Habuit ⁊ duas concubinas tamen nobilissimas* (') Prima fuit *xemena munioz ex qua genuit geloyrā uxorem comitis raimundi tolosā* <qui cognominatus est caput Stupe> qui ex ea genuit *aldefons*um *iordanis* (,) ⁊ *tarasiam uxorem comitis henrici.* Qui ex ea genuit *urracā* <que obiit era MCXXXIX XI° kls octob. ⁊> *geloyrā* <que obiit era MCXXXVII XVII° kal' septemb'[6]> ⁊ *aldefons*um <qui postea rex extitit in portugale[7]>. *Posterior* fuit *nomine seida filia auenabeth regis hyspalensis que baptizata helysabeth fuit uocata ex* qua *genuit santium qui* occisus est *in lite de ocles* <Era MCXLVI VIII° kl' iulii in die natiuitatis sci ioh'is bb'e***[8]. Ubi

* Pelayo : *Bertam.* — ** *oriundam.* — *** *Baptiste.*

1. « Obiit Garsias Rex Era MCXXII » *(Ann. Compl.)*; « Era MCXX » (*An. Toled. I)*; « Era MCXXIX. Garsias Rex, XI kal. April. » *(Ann. Compost.)*. Sandoval (p. 87), et Fernández de Béthencourt (t. I, p. 488) donnent son épitaphe, « Era M. C. XXVIII. XI kal. Aprilis. »

2. Notre texte n'apportant guère sur les femmes et les concubines d'Alphonse VI que ce qui est déjà dans Pélage, je me contente de renvoyer, sur cette question embrouillée, à Flórez, *Memorias de las Reynas cathólicas*, t. I, p. 163-229, et à Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica de la monarquía española*, t. I, p. 512-522.

3. « Era MCXXXVI. Regina Agnes, VIII. Idus Julii » *(Ann. Compost.)*. Cf. Flórez (*Reynas cathólicas*, p. 167), qui s'en tient à la date du 6 juin *era* 1116, donnée par la *Tambo negro* de Santiago. La date indiquée par notre texte forcerait à admettre que c'est bien cette Inès qui dut divorcer d'avec Alphonse par ordre du pape en 1079.

4. L'épitaphe de cette reine, telle que la reproduit Flórez (*Reynas*, p. 277, note), porte « Virgo obiit Era M. C. LXXXXVII. pridie kal. Martii » (1159).

5. Sancha épousa Rodrigo González de Lara; et Elvira, Roger I, roi de Sicile (Flórez, *Reynas*, t. I, 180; Béthencourt, t. I, p. 523 et 526).

6. Le mariage de Thérèse, fille d'Alphonse VI et de Ximena Muñoz, avec le comte Henri de Portugal eut lieu en 1095; leur fille Urraca fut mariée et eut des enfants (cf. Béthencourt, t. I, p. 560); elle n'est donc pas morte en 1101. Peut-être y a-t-il là une confusion avec la sœur d'Alphonse VI, Urraca, qui mourut, en effet, en 1101 (*Ann. Toled.*, I). Il est vrai que celle-ci mourut le 6 mars et non le 21 septembre (Béthencourt, p. 480). Peut-être, aussi, la date *era* MCXXXIX a-t-elle été mal copiée, ou s'agit-il d'une autre fille d'Henri et de Thérèse qui aurait porté aussi le nom d'Urraca, et morte très jeune : cf. Béthencourt (p. 560), qui signale, sans les nommer, deux filles du comte Henri et de Thérèse, mortes en bas âge et enterrées à Braga; Geloyra, qu'il ne nomme pas, pourrait être la seconde.

7. Roi en 1139, mort en 1185.

8. Notre texte rectifie la date donnée par les *Ann. Compost.* : « Era MCXVI. Obiit Sancius Rex, filius Alf. Regis, II kal. Junii. » Sandoval (p. 213) et Flórez (*Reynas*, t. I, p. 212) corrigeaient, du reste, en *MCX°VI*, date de la bataille d'Uclés; mais on voit que le quantième et le mois diffèrent aussi. Cf. *Chron. Burgense*: « Era MCXLVI. Fuit la de Uclés »; « Arrancada de Uclés sobre los Christianos en el mes de Mayo,

occisus est comes garsias de grann'one cognomento crispus[1] ⁊ sex alii comites cum eo. Unde promontorium illud ubi occisi sunt propter VII comites ibi interfectos septem comitum nominatur>.

28. (Pelayo, § 12) *Tantum fuit terribilis* quod nullus malefactor se *auderet eius conspectui* presentare. <Nullus princeps nullus miles, nullus maiorinus nullus iudex> nullus *diues* nullus *pauper* de *regno* eius *aude*bat *in* proximum *litem* aut rixam *mouere* aut in aliquo inquietare sed *tanta pax fuit in diebus* eius quod quelibet *mulier*cula sola *portar*et *aurum uel argentum per omnem terram* regni eius ita quod *non inueniret qui eam tangeret* inuitam aut *aliquid* dampni uel molestie illi auderet *facere. Negociatores* (fol. 63 v°) *et peregrini* per totum eius regnum euntes *nich'* sibi uel suis rebus timebant. *Ne* autem *ullo tempore a bonis uaccaret operibus omnes pontes qui s̄* de *lucronio usque* in *scm̄ iacobum* ipse de suo fecit[2]. (Pelayo, § 12) *Pater* <pauperum> *ecclesiarum defensor* extitit et patronus. <Maurorum strenuissimus expugnator quamuis multas ab eis contumelias passus est et incursus tamen dum uixit per annos singulos ab ill' accepit tributa munera et constituta>.

29. (Pelayo, § 15) *Vixit gloriosus* LXXVII[3] *annis.* Regnauit *ann XLIII mensibus VII* (Pelayo, § 13) *Cum* autem *tempus mortis eius immineret in* lectum *decidit ⁊ permansit in infirmitate anno uno ⁊ mensi*bus *VII ⁊ quamuis esset infirmus omni die* tamen omni *iussu medicorum aliquantulum equitabat ut aliquod leuamen corporis* possit *habere.*

Era MCLXVI. Mataron el Infant D. Sancho, è al Conde D. Garcia cerca de Uclés, III. dia kal. de Junio, Era MCXLVI » (*Ann. Toled. I*). Le III a pu être mis pour VIII. Les *Annales Complutenses* donnent donc une date erronée : Era MCXXXIV & illum de Ocles fuit factum ».

Le *Chronicon Uclense* que Benito Cano a édité d'après une copie fournie par un archiviste d'Uclés (*Noticias históricas sacadas del Archivo de Uclès*, Madrid, 1793), et qui fut écrit en 1346, donne ceci : « Era de mil é ciento y seis años mató Aben Alfagé siete Condes en el rio de Riansares, cerca de Uclés » (p. 39). Mais le même *Chronicon* fait mourir Alphonse VI l'année même de la prise de Tolède, et le Cid en 1200 (Era de mil é docientos é treinta é ocho años) !

1. La Chronique générale (c. 884) met en scène deux Garsias qui moururent à la bataille d'Uclés, « el conde Garcia de Cabra », gouverneur (*ayo*) du jeune prince Don Sancho, et « el conde don Garçi Fernandez al que dixeron el Crespo de Grannon ». Le premier, voyant l'infant tomber de cheval, lui fit un rempart de son corps, jusqu'à ce que, ayant un jambe coupée, « dexosse caer sobrel ninno por que muriesse el ante que el ninno. » Le second fut tué, après la mêlée, hors du champ de bataille, « en un lugar a que agora dizen Siete Condes » (même récit dans la *Chronica del fam. caual. Cid* (c. 144). Il est emprunté à Rodrigue de Tolède (VI, 33), qui toutefois ne donne pas le surnom de Garci Fernández et l'appelle simplement « Comes Garsias Fernandi ». Luc (p. 102) ne nomme que ce dernier « Ibi de nostris occubuit Sancius Regis filius & Comes Garsias Fernandi & comes domnus Martinus & alii plures » ; encore les mots *Comes Garsias Fernandi* manquent-ils dans les mss. Hh 98 de la Biblioteca nacional et 2. c. 5 de la Biblioteca Real (quant au comte Martin, il figure aussi dans Rodrigue et la Chronique générale). En fait, le García de Cabra et le García de Grañón (El Crespo), tués à Uclés, ne feraient qu'un seul personnage, fils d'un autre García, aux surnoms identiques, et d'Elvire, sœur d'Alphonse VI, d'après Béthencourt, t. I, p. 491 et 492. Notre texte n'y contredit point. Mais comment se fait-il que le García tué à Uclés ait porté, suivant d'autres textes, le patronymique *Fernández* (ou *Fernandi*), s'il est fils d'un García ?

2. Ce passage se retrouve aussi dans Luc (p. 100, l. 17).

3. Pélage : *LXXIX*.

30. *Octauo* autem ante mortem eius *die natiuitate sci iohannis bb'e apud legionē in ecclesia sci ysidori magnum fecit* miraculum *deus* omnipotens. Nam *in lapidibus qui sunt ante altare santi ysidori* in quibus *sacerdos missam celebrans pedes tenet non per iuneturas sed per medium petraꝝ cepit manare aqua* <continue ab nona VI ipsius diei cotidie usque in eam horam dominice diei> *uidentibus* ⁊ presentibus *petro legionensi* ⁊ *pelagio ouetensi ep'is una cum* clero ⁊ populo ⁊ maxima *nobili*um multitudine circumstante *Quarta autem die .s. dominica predicti* ep̄i pontificalibus *indu*ti uestibus una cū clero ⁊ populo sc̄a *processione* accensis *cere*is de *ecclesia sc̄e marie usque ad altare sc̄i ysidori* uenerunt *vocem dantes cum lacrimis*, dei *mirabilia* col*laudantes, Peracto sermone ab ep̄o ouet* ⁊ *peracta missa acce*dentes *predicti episcopi ad aqua*m illam ⁊ *ex ea biberunt* ⁊ *ali*is ut biberent dederunt. ⁊ quod erat residuum aque *in uase uitreo posuerunt* per *mult*um *tempor*is *in testimonium* reseruandum. *hoc signum nichil aliud* portendebat *nisi luctus* ⁊ *tribulationes que* yspanie *post* eius obitum *euenerunt. Ideo*que *plorauerunt lapides* ut ad fletum homines commouerent [1].

31. (Pelayo, § 15) *Obiit* itaque prefatus rex aldefonsus (fol. 64) gloriose fine apud *tole*tum *V. feria illuscescente kl's iulii.* Era MCVII* ⁊ *post XX dies in territorium ceye* ab *archiep*is epis comitibus militibus deductus in *ecclesia scoꝝ facundi* ⁊ *primitiui* honorifice est *sep*ultus.

Georges CIROT.

*Lire *MCXLVII.*

1. Ce miracle est raconté par Luc (p. 102, l. 30), à peu près dans les mêmes termes, mais avec des détails en plus; il dit, par exemple, que la messe fut célébrée par Pierre de Léon, ce que ne disent ni Pélage ni notre Chronique. Rodrigue (VI, 35) n'ajoute rien, mais transforme la lettre.

ALGUNAS ANTIGUALLAS DEL HABLA HISPANO-AMERICANA[1]

III. Anguilla.

Así como las voces latinas *valla* (plur.), *bellus, villa, olla, cuculla* son hoy en castellano *valla, bello, villa, olla, cogulla*, así también *anguilla* debía ser *anguilla*.

Fuelo por largo tiempo, y en esta forma ocurre en muchos libros; pero como pudiera alguno sospechar que ahí no hay sino puro latinismo ortográfico, cumple ante todo desvanecer cualquiera duda acudiendo á las consonancias :

Vnas luas bien garridas
hechas de cueros *danguillas*
amarillas
Con vna soga cosidas.

(*Cancionero general de Castillo*, Valencia, 1514, fol. CCIX; Toledo, 1517 y 1527, fol. CCI, v°.)

Trobar redonda mesilla
trobar olla que no quiebre
trobar nunca con *anguilla*
ni mucho menos con liebre.

(*Ib.*, ff. CCV v° y CXCVIII de las mismas ediciones.)

Esto nos autoriza para creer que también con *elle* ha de pronunciarse en este otro lugar del mismo Cancionero :

De natura de lobas son
ciertamente en escoger
danguillas en retener
en contrastar de arizon.

(*Ib.*, ff. LXXII y LXX de las mismas ediciones; igual grafía en el *Cancionero de Estúñiga*, p. 396.)

La misma inferencia es natural con respecto á escritos anteriores en que aparece la misma escritura; v. gr. :

« Salmones, sollos, panpanos, *anguillas*. » (Villena, *Arte cisoria*, p. 43, Madrid, 1879.)

1. Véase *Bull. hisp.*, 1909, p. 25.

«Et otros hay que se crian á las vegadas en la mar et á las vegadas en las aguas dulces, así como almires, licas (liças?), et *anguillas.* » (D. Juan Manuel, *Bibl. de Riv.*, LI, p. 251 b.)

« A lo que le contrallauan sabie dar atales difiniduras con sotilezas de palabras que semejaua al *anguilla* que refuye reboluiendose entre las manos de los pescadores. » (*Crón gen.*, fol. 223 v°, Zamora, 1541 : en Men. Pidal, p. 191, 4, *anguiella*, forma que prueba que en esa época se decía *Castiella* y *Castilla*, *manziella* y *manzilla*, *chiquiello* y *chiquillo*, *poquiello* y *poquillo*, etc.)

Por lo que hace al espacio que corre de la publicación del *Cancionero general* hasta fines del siglo XVI, tenemos el testimonio de Rengifo (1592), que en su silva de consonantes pone *anguilla* junto con *Sevilla, morcilla*, etc.[1]. De manera que hemos de admitir que así pronunciaban el vocablo Nebrija, Alcalá, Casas, que en sus diccionarios consignaron con esta forma el vocablo[2], y otros escritores de la misma época, v. gr. :

«Como es rio estrecho y cenagoso (el Çapardiel), proueenos de muchas *anguillas.* » (Guevara, *Epíst.* I, para el Marqués de los Vélez : fol. 29, Zaragoza, 1543; lo mismo en la edición de Amberes, Martín Nucio, s. a., fol. 60.)

Todavía en la primera mitad del siglo XVII no dan otra forma Covarrubias (1611 y 1674), Minsheu (1623), Franciosini (1638), y así también se lee en ediciones coetáneas y aun posteriores; v. gr. :

« Al comitre (le sirven) por temor del arco de pipa, o *anguilla* de

1. Por escribirse en italiano *anguilla,* no será ocioso advertir que carece de fundamento la razón con que pretende Hartzenbusch (*Mem. Acad. Esp.*, III, p. 569) minorar la autoridad de Rengifo en punto de acentuación, alegando que éste « formó su libro teniendo á la vista otro de la misma materia que publicó en idioma toscano Antonio de Tempo; » y « que el buen padre atendió demasiado á la prosodia italiana, conforme las más veces con la latina ». Lo cierto es que Rengifo no se sirvió del autor italiano, como él lo advierte, sino para la doctrina; ni pudo servirse para los consonantes por la razón sencillísima de que la obra de aquél no tiene *rimario.* De los que se publicaron en Italia antes de Rengifo, el mejor es el que puso Ruscelli en su *Trattato del modo di comporre in versi nella lingua italiana;* pero es mucho menos copioso que la *Silva* del español, y en él no se halla ninguno de los nombres propios aducidos por Hartzenbusch. Rengifo (con tal cual error) tomó por norma la prosodia latina para la acentuación de los nombres clásicos, como lo hacían los poetas de entonces, hasta donde alcanzaba su conocimiento de las humanidades; las divergencias se han ido aumentando á medida que tal conocimiento ha ido mermando : hoy tenemos quien diga *Friné!*

2. Añadiré Hadriano Junio, *Nomenclator, omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans* (Amberes, 1577, p. 51; lo mismo Francfort, 1620, p. 63).

cabo. » (Alemán, *Guzmán, pte. II, lib.* III, *cap.* VIII : p. 728, Lisboa, 1605; p. 522, Milán, 1615; por manera que el *anglla* de Barcelona, 1605, fol. 250, ha de leerse *anguilla.*)

« *Anguilla* empanada, y lamprea escabechada. » (El Comendador Griego, *Refranes*, fol. 10 v°, Madrid, 1619.)

« También en el rio Ganges ay *anguillas* de treinta pies. » (Huerta, *Hist. nat. de C. Plinio segundo,* I, p. 525 b, Madrid, 1624; y otras veces : I, 585-7; 556; pero en el índice de este tomo *anguila.*)

« Tomas la *anguilla* por la cola » (dividido *angui-lla* : I. Habrecht, *Janua linguarum silinguis,* p. 42, Estrasburgo, 1630).

« Era este mas resvaladizo que *anguilla.* » (Quevedo, *La Fortuna con seso,* p. 4, Zaragoza, 1650; p. 5, *ib.* 1651; cp. Bibl. de Rivad., XXIII, p. 384 b.)

« Platicose sobre que se venden las truchas, y *anguillas,* y peces sin peso, y que vale muy caro : mandaron pregonar, que se venda todo por peso, las truchas, y *anguillas,* el arrelde à quarenta marauedis... » (*Ordenanças de Granada*, fol. 84 v°; item, fol. 250 : Granada, 1672.)

Así pronunciaban, sin duda, los españoles primeros que fueron á América, como se ve, por ejemplo, en Fernández de Oviedo :

« Son tan deleznables é de tan inconstante pressa como las *anguillas* » (*Hist. gen. y nat.*, III, p. 620; Madrid, 1851-5)[1].

Y así lo consignaron Molina en su *Vocabulario en lengua castellana y mexicana* (México, 1571), Ruiz de Montoya en su *Bocabulario de la lengua guaraní* (Madrid, 1640), y años adelante Ruiz Blanco en el vocabulario castellano-cumanagoto (1690) y Febrés en su vocabulario hispano-chileno (Lima, 1765).

Esta antigua pronunciación se conserva hoy en Venezuela, en Nicaragua, en Honduras, en Costa Rica y en Chile[2].

1. En la *Historia de las Indias* de Fr. B. de las Casas (Madrid, 1875-6) se lee *anguilla* en la acepción metafórica de rebenque (III, 73), y *anguila* en la propia (V, 279, 302). No tengo modo de averiguar lo cierto; pero advertiré que los editores con frecuencia han modernizado esta palabra : hácenlo (acaso siguiendo ediciones anteriores) la Biblioteca de Rivadeneira (XIII, p. 98a) en el pasaje de Guevara arriba copiado, y la edición de Sancha (V, p. 403) en el de Quevedo.

2. Medrano, *Apuntaciones para la crítica sobre el lenguaje maracaibero*, p. 102, Maracaibo, 1886; — Barreto, *Vicios de nuestro lenguaje,* p. 25, León de Nicaragua, 1893; *Ejercicios ortográficos,* ahí mismo, 1901; — Membreño, *Hondureñismos*², p. 11, Tegucigalpa, 1897; — Gagini, *Diccionario de barbarismos y provincialismos de Costa Rica,* p. 49, San José, 1892; — Echeverría y Reyes, *Voces usadas en Chile,* p. 50, Santiago, 1900.

Los ejemplos más antiguos, hasta mediado el siglo XVII, que de *anguila* tengo apuntados, son los siguientes :

De natura de lobas son
Certamente en descoger
Danguilas en retener
En contractar dariçon.

(Facsímile de un cancionero inédito del siglo XV copiado á ojos vistas por un catalán : *Revue hispanique*, X, p. 326 [1].)

« Toman grandissimas *anguilas*, o congrios, que se suben de noche a las barcas. » (López de Gómara, *Primera y segunda parte de la Historia general de las Indias*, fol. 45 v°, *Medina del Campo*, 1552.)

« Es la *anguila* un pescado largo, y tan resbaladizo que apenas uiuo le podeys detener en la mano. » (Palmireno, *Vocabulario del hümanista*, Valencia, 1569; Barcelona, 1575; muchas veces.)

« Se me desliza de entre las manos como *anguila*. » (Cervantes, *Quijote*, II, 18; Madrid, 1615.)

« Para esto pintan vnos pescadores pescando *anguilas*. » (Diego López, *Declaracion magistral sobre las Emblemas de Andrés Alciato*, fol. 233, v°; Nájera, 1615.)

« Al Comitre (le sirven) por temor del arco de pipa, o anguila de cabo. » (Alemán, *Guzmán*, l. c., fol. 152, Burgos, 1619.)

« Vosotros comeis la *anguila*, que se estima en poco respecto de la murena que come el señor. » (Diego López, *Declaracion magistral sobre las Satiras de Juvenal*, p. 150; Madrid, 1642.)

Oudin (1607) trae *anguila ó anguilla*, lo que resume en cierto modo la documentación precedente. Por esa época se decía de uno y otro modo : el uso de *anguilla* había menguado, el de *anguila* había crecido. De la misma documentación se colige que la forma con *elle* era la más antigua, y la otra más moderna; pero falta hallar la explicación de su coexistencia en el suelo castellano. Sabido es que para el latín está comprobada la doble ortografía *anguilla* y *anguila*, y que aun se tiene

1. Es, como se ve, el mismo pasaje citado arriba; en el Cancionero de Herberay, se lee de igual manera, según lo copia Gallardo (*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, I, 550), y el original, en su concepto, se escribió en Navarra, corriendo el siglo XV; de igual manera en el *Cancionero de Gómez Manrique*, I, p. 79 (Madrid, 1885), y en la reimpresión del *Cancionero general* de Valencia, 1511, hecha por los Bibliófilos Españoles, I, p. 381 (Madrid, 1882); es posible que aquí la ortografía esté modernizada, pues no se cita la variante de las ediciones de 1517, 1527. — Adrede he dejado de citar el *anguila* de Berceo, *S. Millán*, 145, por el recelo de que no sea auténtico.

por probable que el último sea anterior; de ahí en las lenguas romances formas que continúan al uno ó al otro[1]. En la península ibérica el castellano *anguilla* representa á *anguilla;* el catalán *anguila* y el portugués *anguia, enguia* á *anguila.* Si nuestro *anguila* es en realidad menos antiguo que *anguilla,* hemos de admitir que nos vino de las comarcas vecinas, y más bien del oriente que del poniente; en apoyo de lo cual podría alegarse que dos de los ejemplos más antiguos (el del Cancionero inédito y el de Palmireno) proceden de esa región.

IV. Dita.

Esta palabra se toma por *deuda* en Guatemala[2], en Chile[3] y también en el Perú (á lo que se entiende de unos versos que cita Juan de Arona en su *Diccionario de Peruanismos,* p. 125); de aquí el verbo *enditarse*[3], cargarse de deudas. Averigüemos qué significaba aquélla en España y si de ahí pudo pasar á América la acepción dicha.

Como se colige de los ejemplos que aduciré en el discurso de esta nota, la palabra no es anterior en España al siglo XVI. A todas luces nos vino de Italia, aunque en este punto se me ofrecen dificultades. Los diccionarios de la lengua clásica, el de la Crusca, por ejemplo, traen la voz *detta* en dos acepciones fundamentales, la una que corresponde al latín *dicta,* lo dicho, el dicho (*a detta di alcuno,* según lo que él dice; *starsene a detta,* atenerse al dicho de otros); y la otra que corresponde

1. Pueden verse las formas romances en Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*[3], n° 647; la explicación de la diferencia dala Meyer-Lübke en el *Grundriss der romanischen Philologie,* I[2], p. 476, § 43. Sobre las formas latinas véase Stolz en la *Historische Grammatik der lateinischen Sprache,* I, p. 582 (Leipzig, 1894-5), y el *Thesaurus linguae latinae editus auctoritate et consilio Academiarum quinque germanicarum Berolinensis Gottingensis Lipsiensis Monacensis Vindobonensis,* II, col. 50. — Otro ejemplo catalán que en apariencia guarda analogía con *anguila,* es *argila* (rimado con *vila* en Jaume Roig, *Libre de consells,* fol. 97, Valencia, 1531), una vez que el *Thesaurus* da las dos formas latinas *argilla* y *argila;* pero acaso no sea aquél sino caso de disimilación en que la palatal *g* elimina en la *ll* el elemento análogo ¿Y *vila* < *villa?* ¿será que en *vilatge* hubo una disimilación parecida, y de ahí pasó la *l* á *vila, vilá?* Cp. castellano *cañuto : cañutillo : canutillo : canuto.*

2. Batres Jáuregui, *Vicios del lenguaje y provincialismos de Guatemala,* p. 253; Guatemala, 1892.

3. Rodríguez, *Diccionario de chilenismos,* p. 194; Santiago, 1875.

allatín *debita,* lo debido, deuda (*comprare una detta,* comprar una deuda; *star della detta,* salir fiador por la deuda; *buona o cattiva detta* [buena ó mala deuda, que puede cobrarse y hacerse efectiva ó no], buen ó mal deudor ó pagador). Hase dicho también *ditta, dita,* particularmente en la Italia setentrional (*a dita,* según el dicho: Génova, Milán, Turín; *bona o cativa dita :* Venecia); pero falta saber si en *buona o cattiva detta* el sustantivo corresponde realmente á *debita.* En aquellos dialectos para expresar la deuda se emplean términos diferentes, de modo que el *dita* de Venecia es posible que no haya significado tal cosa, sino que originariamente se refiriera al *dicho* como cuando *palabra* se toma como signo de la promesa ú ofrecimiento. Pero también es posible que en fuerza del paralelismo del italiano del centro, ó por la conexión semasiológica que existe entre la deuda y el dicho ó promesa, abarcase *dita* los dos sentidos que allí *detta;* no de otra suerte que en provenzal moderno se usa *bono dito, marrido dito* lo mismo que *marrit deute, meichant deute,* aunque aquel sustantivo corresponde á *dicta* y éste á *debitum*[1]. Dejo á los conocedores de aquellos dialectos en la forma que tenían en los siglos XVI y XVII el averiguar hasta qué punto existía por entonces tal confusión. En la lengua corriente de hoy no se usa *detta* sino en la frase *a detta di qualcuno,* y *ditta* como término de comercio, para indicar el título ó nombre de una casa ó empresa[2]; en este caso puede ser aplicación venida del norte, según lo conjetura Meyer-Lübke[3].

Covarrubias (1611) no registra el vocablo, y de los demás diccionarios que he podido consultar es el de Oudin el que primero lo trae : « Dita, dita buena o mala, *bonne ou mauuaise partie. Ce mot vient de dire & bailler parole d'estre soluable : & selon aucuns c'est vne lettre de change* » (*Tesoro de las dos lenguas*

1. Mistral, *Lo Tresor dóu Felibrige.* Sobre la significación de las voces correspondientes en provenzal antiguo, véase Levy, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch,* II, p. 237.

2. *Novo vocabolario della lingua italiana,* Florencia, 1877-1891; Zambaldi, etc. — Tommaseo y Bellini dicen : *Buona o cattiva detta,* nel senso del moderno *Ditta,* dicesi di Chi è buono o cattivo debitore. Lo mismo interpreta Boerio el veneciano *dita* (*Dizionario del dialetto veneziano;* Venecia, 1856).

3. En el *Grundriss* de Gröber, I², p. 651, § 16.

francesa y española, París, 1616; no está en la 1ª ed. de 1607). Victor en la parte italiana de su *Tesoro de las tres lenguas española, francesa, y ytaliana* (*mihi* Ginebra, 1637[1]) nos da : « Detta, la sorte principale del debito, *debte,* dita, deuda, dicesi buona, ò gattiua *(sic)* detta di chi è buono, ò mal pagatore : esser in detta (propriamente di giuoco) esser in buona fortuna, starsene à detta, quietarsi al detto d'altri. » Franciosini en el *Vocabulario italiano e spagnuolo* (Roma, 1638) : « Detta, si dice di chi è buono, o cattiuo creditore [buena, o mala dita]. » Las definiciones ó correspondencias de Oudin y de Victor dejan ver claramente las diferentes interpretaciones que cabía dar á *detta* y á *dita :* aquél parte del concepto de dar palabra, *dicta;* éste del de deuda, *debita.* Los españoles que oyeron en Italia la palabra, la interpretaron vagamente, y con la misma vaguedad la usaron los que la oyeron ya en España, conforme vamos á verlo[2].

De ser *buona* ó *cattiva detta (dita)* se dio al último la significación que tiene hoy *firma* en *ser buena* ó *mala firma,* para significar el crédito comercial de alguno, su solvencia ó insolvencia, y en consecuencia, la confianza ó desconfianza que en este concepto inspira.

« El mancebo [un batihoja] quando vio la hermosura y compostura de la donzella, su habla, su honestidad y verguença, de tal manera quedo enamorado : que lo menos que le diera fuera todo su caudal, pues en aquel mismo punto le auia entregado el alma. Y sintiendole

1. La primera edición es de 1609; el nombre italiano del autor era Girolamo Vittori (Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar ou L'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII,* p. 111 ; París, 1900).

2. Arias Montano se complace en retratar á los jovencitos que, deseando ver mundo, corrían á Italia, y apenas habían pisado las costas de *Liguria,* cuando anhelaban por volver á la patria y á sus hogares,

Iamque nimis docti iuuenes rerumque periti
Nil nisi inauditas voces, noua nomina rerum
Italico accentu crepitant, damnantque paternos
Sermones, & verborum formamque struemque
Nostrorum, inuidiamque mouent, cum cætera turba,
Turba puellarum & iuuenum mirata loquentes,
Succinit, & tales iam concrepat anxia voces.

(*Rhetoric. lib.* III : *Benedicti Ariæ Montani hispalensis Poemata in quatuor tomos distincta,* III, p. 286; Amberes, 1589.)

que dexaua de comprar con su gusto por falta de dineros... dixo : Señoras, si el oro es tal, que haze a proposito para lo que se busca, escoja y lleue su md. lo que vuiere menester, y no le de cuydado pagarlo luego, que por la misericordia de Dios, animo tengo, y caudal no me falta para poder fiar aun otras partidas mas importantes, y no a tan buena *dita.* » (Alemán, *Guzmán de Alfarache,* II, 2, 9 : fol. 146, Barcelona, 1605.)

¿Quiere jugar conmigo vuestra Alteza?
— ¿Quién os ayudará? — Tansilo puede.
— Ayúdeme Silverio y jugaremos...
— Atravesad, pues que la *dita* es buena.
— De que habéis de perder, perded la pena.

(Lope, *El hombre de bien,* II, 15.)

Miren si la *dita* es boba :
Así un millón me debiera.

(Hoz y Mota, *El castigo de la miseria,* I.)

La belleza no me tulle
Ni la hermosura me lisia,
I es que como ya se paga
Del dinero toda linda,
Por lo roto de mi loba
Se les trasluce la *dita.*

(Anastasio Pantaleón, *Obras, rom.* IX : fol. 42 v°, Zaragoza, 1640.)

De la confusión de la deuda con la promesa de pagarla debió de nacer el que *dita* se tomase por la seguridad que se da del pago, el pagaré, y también por la deuda misma. Fr. Luis de León expresa en los términos siguientes lo que Horacio dice del usurero Alfio, que á mitad del mes recogió el dinero que tenía dado á logro, y lo volvió á colocar á principios del mes siguiente :

Ayer puso en sus *ditas* todas cobro,
Mas hoy ya torna al logro.

(Trad. del *Beatus ille.*)

Según esto, *dita quebrada* es deuda ó pagaré fallido, como era en italiano *detta spallata,* hoy en Venecia *ditta spallala* (que Boerio interpreta aplicándolo á la firma ó casa de comercio); *asegurar la dita* es cobrar la deuda, pagarse.

Sobre palabra se juega;
El crédito tengo rico;

Ganancioso te levantas,
Cuando cédulas te libro;
Que no son *ditas* quebradas,
Pues paga á plazo cumplido
El que es noble, cuando pierde,
Por palabra ó por escrito.

(Tirso, *La Huerta de Juan Fernández*, I, 2.)

Dos empleos habéis hecho,
Don Guillén, tan de importancia,
Que os han de hacer caudaloso
Hasta dar asombro á España.
El primero es del amor;
Que si con *ditas* quebradas
De desdenes ó de olvido
A sus acreedores paga;
Solo abonado con vos
En el diamante de un alma,
Firme siempre, en oro puro
Desempeña sus libranzas.

(Id., *El amor y el amistad*, I, 6.)

Y si amor la ocasión goza,
Asegura aquesta *dita:*
Mientras que vuelvo, desquita
Lo que te debe esta moza.

(Id., *Palabras y Plumas*, II, 6.)

La acepción de letra de cambio que apunta Oudin puede haber nacido de la de pagaré, y aparece en estos lugares :

Si dineros me libran, cuando llego,
Hallo que este don Gil cobró la *dita*.

(Tirso, *D. Gil de las calzas verdes*, III, 18.)

(Agudo, leyendo un papel)
Soneto á doña Violante...
(Leyendo otro papel)
Memoria de cien ducados
Que he de pagar en Madrid
A Andrés de Valladolid
Por otros tantos prestados
Aquí en Amberes. — ¡Por Dios
Que son buenas hipotecas
De las maletas que truecas!
— Como haya otras tres, ó dos
De estas *ditas*, ¡bien desquito
Veinte mil y más ducados!

(Id., *La villana de Vallecas*, I, 10.)

En sentido todavía más distante de su origen emplea Venegas el vocablo para significar cada asiento ó partida de una cuenta :

« Y con gastar seys o siete reales que de Aue Marias los lleuan en el sermon, piensan que tienen buen titulo de tornar a los tratos de su sant Simon que professan, y a los cambalaches de la señora su sancta Mamona... Especialmente, que piensan de componerse con la Cruzada, aunque sus deudas sean muy liquidas y conoscidas. Porque ya que se disponen a engañar a sus pueblos, no piensan que sera muy gran cargo si con sus ordinarias mentiras quisieren tambien engañar a los commissarios, y dezir que son deudas inciertas los engaños occultos con que defraudaron a los compradores senzillos; demas de la difficultad que dizen, que tendrian en buscar las personas particulares. Porque despues de pagada la sal y pimienta, chancellaron los cartapacios en que estaban las *ditas,* y passaron los nombres de las personas salpimentadas a ser capelladas de los chapines. » (Venegas, *Agonia del transito de la muerte,* III, 11 ; fol. 106, Valladolid, 1583.)

Los pasajes más modernos en que recuerdo haber encontrado el vocablo, son los siguientes, que parece representan un uso andaluz ; ignoro su significación precisa, pero la frase *á ditas* tiene trazas de ser formada á semejanza de *á plazos,* y acaso indica la obligación de pagar ciertas cantidades en determinados días :

« En Sevilla, por ejemplo, todo el pueblo compra al fiado, y á pagar *á ditas.* Esto quiere decir que compra á precios altísimos, ya porque en estas ventas no hay regateo y la boca del mercader es la regla del precio, y ya porque es necesario, y aun justo, que en el valor del género vendido se recargue el interés correspondiente á los plazos señalados para la paga. » (Jovellanos, *Carta á Campomanes,* 6 de Agosto de 1777 : *Bibl. de Rivad.,* L, p. 141.)

¿Que te parece la alhaja?
— Que pueda honrar una percha
En la callejuela de Soto:
Sobre que está casi nueva.
— Como que aun estoy pagando
La *dita :* dos años lleva,
Y me faltan diez semanas.

(Castillo, *La feria del puerto.* Isla de León, 1812.)

En el Diccionario llamado de Autoridades se explicó así la Academia: « Persona ó efecto que se señala para pagar lo que se debe, ó para asegurar la satisfaccion de lo que se compra ó toma prestado. Latin : *Nomen, inis, Certum æs alienum.* » La parte castellana se conservó sin variación hasta la 11ª edición del Diccionario vulgar (1869), en que se definió : « Persona ó efecto que se señala como fianza de un pago ; » la correspondencia latina ha pasado por mayores alteraciones : *Persona, vel res certa, designata* (3ª y 4ª edics.); *Vas, vadimonium, pignus* (5ª, 6ª); y finalmente, *Vas, pignus.* Como se ve, hay notable diferencia en la 1ª edición entre la definición y la correspondencia latina : según la primera, *dita* vale fiador ó prenda; según la otra, deuda, deuda afianzada ó segura. En mi concepto depende esto de que los autores de una y otra interpretaron de diverso modo los pasajes que se citaron ; copiaré con mayor extensión el primero[1] :

« Teniamos por costumbre, valernos de vn ardid sutilissimo, para que no se nos escapase alguno por los ayres, alegando hidalguia o alguna otra ecepcion que le valiesse, o de que se pudiesse aprovechar. Quando auiamos de dar vna partida, reconociamos la *dita;* siendo persona de quien sabiamos que tenia de que pagar y que la tomaua por socorrer de presente alguna necessidad, se la dauamos llanamente, aunque algunas vezes aconteció faltarnos destas *ditas* algunas que teniamos por las mejores y mas bien saneadas. Y quando no era bien conocida, ni para nosotros a proposito, pediamosle fiador, con hipoteca especial de alguna possession. » (Alemán, *Guzmán,* II, 3, 3; fol. 183, Barcelona, 1605.)

Si no me engaño, *dita* indica aquí la persona con relación á las circunstancias que dejan conocer su crédito ó solvencia, como en otros pasajes copiados arriba, sin sugerir para nada la idea de fiador ó prenda, pues claramente se dice que si aquellas circunstancias eran favorables, no se pedía ni lo uno ni lo otro.

En las ediciones posteriores, sin examinar de nuevo las autoridades, solo se pensó en poner de acuerdo el latín con la definición.

1. El otro es el de Anastasio Pantaleón, copiado arriba, y en el cual solo se trata de la responsabilidad del mismo que habla.

La Academia siempre ha dado por usual esta palabra : si lo es en efecto con la significación que ella le da, nada hay que objetar. Si esta significación se funda en la interpretación discutible, y en un principio varia en el seno mismo de la Academia, de dos pasajes antiguos, es lícito pedir revisión y nuevo examen del punto. Para mi propósito baste asentar que una de esas interpretaciones cuadra con el uso americano, y que en realidad éste no es contrario al de los mejores tiempos de nuestra lengua.

R. J. CUERVO.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ÉDOUARD FAVRE

La collection de documents espagnols dont nous allons publier l'inventaire sommaire a été donnée à la Bibliothèque publique et universitaire de la Ville de Genève par M. Édouard Favre, au mois de février 1907; suivant le désir exprimé par le généreux donateur, elle a reçu le nom de « Collection Édouard Favre ».

M. Favre l'acquit, à Genève, en 1896, de l'hoirie de M. Paul Chapuy; les circonstances grâce auxquelles ce dernier était entré en possession de ces documents ne nous sont pas connues : il les rapporta d'Espagne où il avait passé de nombreuses années et occupé, de 1861 à 1877, le poste de consul général suisse à Madrid; en même temps, il avait été au service du comte d'Altamira en qualité d'intendant.

Héritiers des ducs de Sessa[1], des marquis d'Astorga et de Velada[2] et des marquis de Leganés, les comtes d'Altamira possédaient des archives considérables; ces archives ont été dispersées au milieu du XIXe siècle et la plupart des manuscrits du British Museum cotés Add. Mss. 28333-28509 en proviennent; ils ont été acquis en 1870 par l'intermédiaire de M. F. Disdier[3]. Les documents rapportés d'Espagne par M. Chapuy ont la même origine; ils complètent, d'une façon souvent remar-

1. Dª Ventura-Francisca Fernández de Córdova Folch de Cardona, héritière unique dès 1750 du titre de Sessa, avait épousé en premières noces, le 10 décembre 1731, D. Buenaventura-Antonio Osorio de Moscoso Felípez de Guzman, IXᵉ comte d'Altamira et marquis de Leganés (D. Francisco Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía Española*, t. VII, p. 146).

2. Par le mariage de D. Antonio Osorio de Moscoso y Aragón, VIIIᵉ comte d'Altamira, avec Dª Ana-Nicolasa-Margarita-Maria de Guzman Dávila y Osorio, XIIIᵉ marquise d'Astorga, VIIᵉ marquise de Velada *(Ibidem)*.

3. Renseignement communiqué par M. George F. Warner, conservateur des manuscrits du British Museum.

quable, les manuscrits du British Museum[1], et, comme eux, représentent quelques fragments des archives de la famille des comtes d'Altamira.

Avant de devenir la propriété de M. Édouard Favre, ils avaient été offerts, par M. Chapuy, au duc d'Aumale; mais ce dernier renonça à en faire l'acquisition, estimant qu'ils n'avaient pas leur place à Chantilly et qu'ils ne pouvaient lui être d'aucune utilité pour ses travaux sur les Condé[2].

Les quelque dix mille documents qui forment la collection Édouard Favre, pour la plupart des correspondances officielles ou privées, embrassent une période très étendue : les plus anciens remontent à la première moitié du xv[e] siècle (1435) et les plus récents datent de la fin du xviii[e] siècle; mais c'est pour le règne de Philippe II, et plus particulièrement pour la seconde moitié de ce règne, qu'ils sont surtout nombreux. On a cherché à les grouper, autant que possible, autour des personnages dont ils proviennent ou qu'ils concernent, et l'on a formé ainsi un assez grand nombre de dossiers présentant une certaine unité.

Le tiers environ des volumes (vol. II à XXVII) a été constitué par un important fragment de la correspondance de D. Juan de Zúñiga, prince de Pietraperzia; la carrière de ce dernier est connue grâce aux nombreux documents qui, depuis quelques années, ont été publiés sur son compte[3]. Après avoir rempli plusieurs fois, par intérim, le poste d'ambassadeur à Rome pendant que son frère, D. Luis de Requesens en était le titulaire[4], D. Juan de Zúñiga fut officiellement nommé par Philippe II lorsque Requesens fut appelé au

1. Comp. par exemple les volumes Add. mss. n[os] 28411, 28412, 28413, 28414 (D. Pascuál de Gayangos, *Catalogue of the manuscripts in the spanish language in the British Museum*, vol. III, p. 570-598) avec les volumes XXIV à XXVII de la collection Éd. Favre.

2. Renseignement communiqué par M. Macon, bibliothécaire du Musée Condé.

3. Lettres de D. Luís de Requesens et de D. Juan de Zúñiga, son frère, des années 1566, 1568, 1573 et 1574 dans *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. XCVII et CII, et *Nueva Colección de documentos inéditos para la historia de España y de sus Indias*, t. I à V; — *Cartas y avisos dirigidos á Don Juan de Zúñiga, virey de Nápoles en 1581*, dans *Colección de libros españoles raros ó curiosos*, t. XVIII, Madrid, 1887.

4. *La vie de D. Luís de Requesens y Zúñiga, grand commandeur de Castille, relation inédite publiée avec une introduction et des notes* par Alfred Morel-Fatio (Extrait du *Bulletin hispanique* de 1904-1905), p. 92, 93, 94, etc.

gouvernement du Milanais, en 1572; il apporta à l'accomplissement de sa tâche des qualités « de prudence, d'intégrité et d'impartialité »[1] qui le firent apprécier du Roi et, en récompense de ses services, il reçut, à la mort de son jeune neveu, D. Juan de Zúñiga[2], en 1577, la grande commanderie de Castille[3]. Deux ans plus tard, au mois de novembre 1579, il succéda au marquis de Mondéjar[4] comme vice-roi de Naples[5] et, en 1582, Philippe II l'appela à siéger au Conseil d'État[6]; il mourut le 17 novembre 1586, après avoir rempli, pendant les deux dernières années de sa vie, les fonctions d'*ayo* et de *mayordomo mayor* du prince héritier.

Le fragment de sa correspondance conservé dans la collection Édouard Favre se rapporte presque exclusivement aux années 1577-1582, soit aux années que Zúñiga passa en Italie comme ambassadeur à Rome et comme vice-roi de Naples. Les lettres reçues de Philippe II, au nombre de trois cents environ, contiennent, à côté d'instructions diverses, beaucoup de renseignements sur les événements du jour, notamment sur la conquête du Portugal. Les correspondants les plus fidèles de Zúñiga, ou du moins ceux dont on trouve le plus de lettres à Genève, sont : D. Juan de Borja, ambassadeur d'Espagne auprès de l'empereur (vol. XIV), Marc-Antoine Colonna, vice-roi de Sicile (vol. XV), Alexandre Farnèse, gouverneur des Pays-Bas, et Marguerite de Parme (vol. XVIII), Pedro Fernandez Temiño, inquisiteur de Calahorra, et Pedro de Solchaga (vol. XVI); ce dernier semble avoir été le représentant de Zúñiga à Madrid, il s'occupait de ses affaires, défendait ses intérêts et le tenait régulièrement au courant des événements mondains de la société espagnole[7]; ses lettres, toutes datées de Madrid,

1. Herrera, *Historia general del mundo*, part III, liv. II, ch. XII.
2. Fils unique de D. Luís de Requesens y Zúñiga (*La vie de D. Luís de Requesens*, déjà citée, p. 38 et 39).
3. Voir à ce sujet une lettre de Philippe II à D. Juan de Zúñiga, du 25 décembre 1577, dans la coll. Éd. Favre, vol. IV, fol. 267.
4. D. Iñigo Lopez de Mendoça, III[e] marquis de Mondéjar.
5. Sur l'administration de Naples par D. Juan de Zúñiga, voir Pierre Giannone, *Histoire civile du royaume de Naples, trad. de l'italien*, t. IV, p. 350-368.
6. Gachard, *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, p. LXXIV et LXXV.
7. Voir sa lettre du 4 décembre 1578 (vol. XVI, fol. 108).

relatent, d'ailleurs sans grands commentaires, une foule de faits tels que naissances, mariages, visites de grands personnages, etc. Il serait facile d'allonger la liste des correspondants : les quelques noms cités suffisent à donner une idée de la variété des renseignements que peuvent fournir ces recueils de lettres, soit sur les rapports de la Cour d'Espagne et du Saint-Siège, soit sur l'administration des provinces espagnoles de l'Italie, soit sur les événements des Pays-Bas et du Portugal.

Dans la collection Édouard Favre on trouve aussi des lettres, en beaucoup moins grand nombre il est vrai, adressées au frère de D. Juan de Zúñiga, D. Luís de Requesens, ou écrites par lui; ces lettres ne forment qu'un volume (vol. XXX), et, à part une ou deux exceptions, elles sont des années 1572 à 1576; on a vu tout à l'heure qu'en 1572 Requesens fut nommé gouverneur du Milanais; l'annnée suivante, Philippe II le désigna pour prendre, à la place du duc d'Albe, la direction des affaires des Pays-Bas où il passa les trois dernières années de sa vie.

Parmi les secrétaires de Philippe II, il en est peu qui aient su acquérir la confiance de leur maître au même point que Mateo Vasquez[1]; toutes les affaires importantes passaient entre ses mains. La collection Édouard Favre contient un assez grand nombre de lettres et de pièces diverses qui lui sont adressées et qui ont été réunies en quatre volumes (vol. XXXI à XXXIV); les lettres sont datées de 1578 à 1588; la plupart émanent de solliciteurs. Quant aux pièces diverses, ce sont des mémoires sur des questions administratives ou financières et des consultes de différents Conseils, surtout du Conseil d'Italie. Ces consultes offrent un témoignage du travail prodigieux auquel s'astreignait Philippe II; un grand nombre d'entre elles, relatives souvent à des objets de minime importance, sont longuement apostillées de sa propre main.

Un groupe plus considérable de documents est formé par des lettres et des pièces diverses (mémoires, relations, ins-

1. Gachard, *op. cit.*, t. I, p. LXXII et XCII.

tructions, etc.) provenant des IIe, IIIe et IVe marquis de Velada; il comprend dix-huit volumes dont trois sont consacrés au IIe marquis de Velada (vol. XXXV à XXXVII), quatre à son fils (vol. XXXVIII à XLI) et onze au IVe marquis de Velada, qui était aussi Xe marquis d'Astorga et qui est plus connu que les deux précédents (vol. XLII à LII).

Le IIe marquis de Velada, D. Gomez Dávila, membre du Conseil d'État depuis 1593[1], remplit les fonctions d'*ayo* et de *mayordomo mayor* de Philippe III, alors que ce dernier n'était qu'héritier présomptif de la couronne; parmi ses papiers, nous pouvons signaler, à côté de lettres assez nombreuses, plusieurs relations ou consultes relatives à ses fonctions, dans lesquelles il est question soit de l'éducation du prince, soit du service intérieur de la maison royale.

Le IIIe marquis de Velada, D. Antonio Sancho Dávila y Toledo, fut mêlé, beaucoup plus que son père, aux événements extérieurs et ses papiers offrent peut-être plus d'intérêt pour l'histoire générale. Après avoir exercé pendant plusieurs années la charge de gouverneur et de capitaine général des places d'Oran et de Mazalquibir[2], il fut envoyé par Philippe IV à l'armée des Pays-Bas, où il exerça, de 1636 à 1643, différents commandements, et où il joua un rôle important puisque, en 1641, à la mort du cardinal-infant, D. Fernando, et en attendant la nomination d'un gouverneur, il fut chargé de pourvoir au gouvernement des Pays-Bas avec Francisco de Melo, le comte de Fontaine, D. Andrea Cantelmo et l'archevêque de Malines[3]. Dans le courant de l'année 1643, peu après la bataille de Rocroy, le marquis de Velada quitta les Pays-Bas pour se rendre dans le Milanais dont il venait d'être nommé gouverneur; à partir de ce moment il s'occupa des affaires d'Italie, et, en 1655, il fut appelé à remplir les fonctions de président du Conseil d'Italie à la place du comte Castrillo[4]. Dans les papiers qui proviennent de ce personnage,

1. D. Francisco Xavier de Garma y Duran, *Theatro universal de España*, t. IV, p. 64.
2. Voir son brevet du 6 février 1624 dans le volume XXXVIII de la coll. Éd. Favre, fol. 3.
3. *Ibidem*, fol. 88.
4. *Ibidem*, fol. 110, et D. Francisco Xavier de Garma y Duran, *op. cit.*, t. IV, p. 395.

nous signalerons, entre autres, de nombreux documents relatifs aux affaires des Pays-Bas de 1636 à 1643 et à une mission diplomatique remplie par le marquis de Velada en Angleterre en 1640-1641, puis quelques documents relatifs au Milanais.

Onze volumes de lettres, de dépêches et de pièces diverses concernent D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo, IVe marquis de Velada, qui porta, jusqu'à la mort de son père, le titre de marquis de San Roman[1], et qui hérita, en 1665, de tous les biens, titres et qualités de son oncle[2], D. Alvaro Perez Osorio, IXe marquis d'Astorga, décédé sans enfants[3]. A partir de ce moment, il est presque toujours désigné sous le titre de marquis d'Astorga[4]. Les nombreuses pièces qui le concernent permettent de le suivre dans les diverses charges qu'il remplit comme vice-roi de Navarre (1661-1663), de Valence (1663-1666), comme ambassadeur d'Espagne à Rome (1667-1671), comme vice-roi de Naples (1671-1675), comme *mayordomo mayor* de la reine Marie-Louise, l'épouse malheureuse de Charles II (1679), enfin comme capitaine général de l'artillerie espagnole (1680-1687). La belle collection de dépêches originales qui lui furent adressées par la reine régente Marie-Anne pendant qu'il était à Rome et à Naples (vol. XLIII, XLIV, XLVI et XLVII) et surtout les minutes de ses réponses (vol. XLV, XLVIII et XLIX), source importante pour l'histoire de la révolution de Messine de 1674[5], les nombreux documents relatifs à l'administration du royaume de Naples pendant sa vice-royauté (vol. L et LI), enfin les minutes des lettres qu'il écrivit à la cour d'Espagne en automne 1679 lorsqu'il alla recevoir la

1. *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, t. XI (*Espagne*, par A. Morel-Fatio et H. Léonardon, t. I, 1894), p. 230 et 295.

2. Sa mère, Doña Constanza Osorio, était la sœur du IXe marquis d'Astorga.

3. D'après Imhof (*Recherches historiques et généalogiques des Grands d'Espagne*, p. 125), le IXe marquis d'Astorga mourut le 21 novembre 1659; mais ce ne fut que par une sentence du Conseil du 28 novembre 1665 que ses biens passèrent à son neveu (voir à ce sujet une lettre de la reine Marie-Anne du 7 janvier 1666 dans la coll. Éd. Favre, vol. XLII, fol. 246).

4. Au moment du mariage de Doña Constanza Osorio et du IIIe marquis de Velada (1613), il avait été convenu que si, dans l'avenir, les maisons de Velada et d'Astorga devaient s'unir par l'extinction de l'une d'elles, le titre de Astorga serait porté en premier lieu (coll. Éd. Favre, vol. XXXVII, fol. 209).

5. Giannone, *op. cit*, t. IV, p. 608 et suiv.

jeune Marie-Louise à la frontière française[1] (vol. LII, fol. 121-133) sont les parties les plus importantes de ses papiers.

Des pièces, malheureusement en petit nombre, proviennent des Ier, IIe et IIIe marquis de Leganés; un volume est consacré à chacun d'eux (vol. LVI à LVIII). Le premier est relatif aux événements qui se déroulèrent en Savoie et dans le Piémont pendant la minorité du duc Charles-Emmanuel et la rivalité de sa mère, la reine Christine, et de ses oncles, le cardinal Maurice et le prince Thomas de Savoie. Le marquis de Leganés, Diego Felipe Mesía de Guzman, comme gouverneur du Milanais, prit une part active à ces événements et le petit fragment de sa correspondance conservé à Genève s'y rapporte presque exclusivement.

Les documents qui proviennent du IIe marquis de Leganés, D. Gaspar Felipez de Guzman, sont relatifs au gouvernement des places d'Oran et de Mazalquibir, de 1665 à 1666, et sont par conséquent d'un intérêt plus spécial.

Gouverneur du Milanais, comme son ancêtre, D. Diego Felipez de Guzman, IIIe marquis de Leganés, signa, le 7 octobre 1696, au nom de Charles II, avec les représentants de l'Empereur et du duc de Savoie, le traité de Vigevano par lequel les signataires s'engageaient à suspendre les hostilités contre les Français; les quelques pièces de la collection Édouard Favre qui proviennent du IIIe marquis de Leganés sont presque toutes relatives aux négociations qui précédèrent ce traité.

Pour terminer l'énumération des principaux personnages dont les papiers se trouvent en partie à Genève, il nous reste à signaler trois membres de la famille des Fernández de Córdova, Gonzalo, IIIe duc de Sessa, Antonio, Ve duc de Sessa, et Felix, IXe duc de Sessa[2]; les pièces qui proviennent de ces

1. Comp. ces lettres avec la *Relation du voyage fait en 1679 au-devant et à la suite de la reine Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II*, publiée par H. Léonardon dans le *Bulletin hispanique* de 1902.

2. Nous rappelons que le titre de duc de Sessa avait été accordé par Ferdinand le Catholique au grand capitaine Gonzalve de Cordoue, et qu'il fut porté par ses descendants et héritiers. Pour la généalogie des ducs de Sessa et pour la biographie de chacun d'eux, nous renvoyons à D. Francisco Fernández de Béthencourt, *op. cit.*, t. VI, p. 315 suiv., et t. VII, p. 4 suiv. et 105 suiv.

personnages sont peu nombreuses : quelques lettres adressées au III[e] duc de Sessa, grand amiral de Naples, par Philippe II, de 1569 à 1578, relatives, pour la plupart, aux affaires de l'armée et de la flotte espagnoles d'Italie (vol. XXVIII); un fragment de la correspondance du V[e] duc de Sessa (1590-1605), ambassadeur d'Espagne à Rome, dans lequel il est surtout question de la succession du duché de Ferrare à la mort d'Alphonse X (vol. LIII); enfin, deux fragments de la correspondance du IX[e] duc de Sessa, grand amiral de Naples, l'un contenant des lettres du mois d'août 1690, l'autre du mois de mai 1692.

A côté des groupes de documents que nous venons de passer rapidement en revue, la collection Édouard Favre comprend un certain nombre de recueils de pièces diverses réunies par sujets : pièces relatives aux affaires des Pays-Bas, du Milanais, des royaumes de Naples et de Sicile, du Portugal, de Turquie, lettres et pièces diverses relatives à l'ordre de Saint-Jean de Malte, à la réformation des Franciscains d'Andalousie, à différentes affaires religieuses ou ecclésiastiques des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, à l'administration et aux finances, à l'armée et à la flotte du royaume, etc.; ces pièces se rapportent presque toutes au dernier quart du XVI[e] siècle.

Ces quelques aperçus du contenu de la collection Édouard Favre donneront une idée de sa richesse, mais aussi de son caractère essentiellement fragmentaire; on dirait qu'elle a été formée par des dossiers ou même par des pièces isolées retirées au hasard des différents fonds des archives des comtes d'Altamira. Sous cette forme, elle n'en constitue pas moins une source d'une réelle valeur soit pour l'histoire générale de l'Espagne aux XVI[e] et XVII[e] siècles, soit pour l'histoire particulière de telle province ou de tel personnage espagnol; sur bien des points elle permettra de contrôler ou de compléter les renseignements fournis par d'autres sources, et en la mettant si libéralement à la disposition des travailleurs, M. Édouard Favre s'est acquis des droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Espagne.

Qu'il me soit permis, en terminant cette introduction, d'exprimer à M. Alfred Morel-Fatio ma vive gratitude; ses conseils, auxquels j'ai eu maintes fois recours et qu'il m'a toujours donnés avec une complaisance inlassable, m'ont été très précieux.

Léopold MICHELI.

N. B. — Dans le présent inventaire, les notices ont été rédigées de trois manières différentes :

1° On s'est contenté d'un résumé très sommaire, lorsqu'il s'agit de lettres d'un personnage à un autre ou d'un ensemble de pièces se rapportant à un sujet bien déterminé.

2° Pour les recueils de lettres ou de pièces diverses, le titre général est suivi de l'énumération des pièces.

3° Pour les recueils de lettres d'un même personnage à divers ou de lettres de divers à un même personnage, le titre général est suivi de la liste alphabétique des correspondants, et l'on s'est borné à indiquer le nom de chaque correspondant et les dates extrêmes de ses lettres. Les renvois aux feuillets se trouvant dans les tables à la fin des volumes, il a paru inutile de les reproduire dans l'inventaire.

Dans les listes alphabétiques, les personnages titrés ont été désignés par leur titre; c'est par leur titre, en effet, qu'ils signent presque toujours, et l'identification des noms n'a pas pu être faite pour tous. Les dignitaires ecclésiastiques, cardinaux, archevêques et évêques, ont été, au contraire, classés d'après leur nom, plus facile à retrouver : de cette façon les lettres des personnages qui ont occupé successivement plusieurs sièges sont groupées sous la même rubrique. — Le *ç* a été maintenu, mais avec la valeur alphabétique du *z*.

Vol. I.

Recueil de pièces diverses relatives à l'histoire d'Espagne, XVe-XVIe siècles.

Fol. 1. Deux lettres du roi Alphonse d'Aragon aux députés de Catalogne; Milan, 26 et 30 octobre, 1435. — Orig.

Fol. 3. « Cedula del Rey Don Juan [Jean II de Castille] en que manda que el s[r] Diego Fernandez de Cordova, mariscal de Castilla, entregue la fortaleza y encomienda de Stepa a Alfonso de Ayora » ; 5 juillet 1445. — Orig.

Fol. 4. Copie d'une lettre sans date ni signature adressée au roi de Castille Henri IV.

Fol. 5. Lettre de la ville d'Alcalá à [Diego Fernández de Cordóva, I[er]] comte de Cabra; Alcalá, 19 juin 1463. — Orig., avec de nombreuses signatures.

Fol. 6. Lettre adressée au roi Henri IV, par le marquis de Vyllena, le comte de Plasençia et le comte de Benavente; Plasençia, 10 mai 1465. — Copie.

Fol. 9. Copie d'une lettre adressée aux habitants de la ville de Séville par D. Alfonso de Carrillo, archevêque de Tolède, D. Fadrique [Enriquez], amiral de Castille, D. Iñigo Manrique [de Lara], évêque de Coria et D. Rodrigo Manrique, comte de Paredes; [1465].

Fol. 11. Enquête faite sur l'ordre de D. Gonzalo Fernández de Córdova, relative aux biens que Juan Pineda a retirés du château d'Almodovar pendant qu'il était « alcayde » de cette place; 10 mars 1467.

Fol. 13. Acte constatant la levée de l'excommunication portée contre Gonzalo de Godoy, « alguazil mayor » de Cordoue; Cordoue, 19 juin 1467.

Fol. 15. « Las cosas que los señores arçobispo de Toledo [Alfonso de Carrillo] y marques de Santillana damandavan al rey, [D. Enrique] » ; s. d.

Fol. 16. Deux lettres du prince [Ferdinand] au comte de Cabra, [Diego Fernández de Córdova]; Dueñas et Sepuluega (Sepulveda?), 22 septembre 1471 et 3 mars 1472. — Orig.

Fol. 18. « Relaçion de las pagas que se an fecho en Illora a los peons desde primo dia de enero del año 1488 hasta... veynte dias de março 1492. »

Fol. 22. Fragment de compte relatif à l'année 1495.

Fol. 25. Deux lettres de [Miguel Perez] d'Almazan au Grand Capitaine Gonzalo Fernández de Córdova; Grenade, 7 août 1500, et Medina del Campo, 15 mars. — Orig.

Fol. 27. Trois relations et deux pièces diverses relatives à la solde de l'armée et de la flotte d'Espagne pendant les mois de juillet, août et septembre 1500.

Fol. 36. Relation du baptême du prince Charles, célébré à Gand, en l'église de Saint-Jean, le 7 mars 1500. — Copie.

Fol. 38. « Los ynconvenientes... de hazer los nuevamente convertidos deste reyno de Granada sus procuradores y solicitadores al marques D. Iñigo Lopez de Mendoça y a D. Luys de Mendoça, su hijo... » ; s. d.

Fol. 40. « Pareçer del marques de Mondéjar [D. Iñigo Lopez de Mendoça, Ier] sobre el daño del reyno de Granada » ; s. d. — Copie.

Fol. 44. Requête adressée au Roi catholique par les habitants de la ville de Grenade, relative aux nouveaux convertis ; s. d. — Copie.

Fol. 46. « Parezer de [D. Francisco de Los] Cobos acerca de la guarda de la costa del reyno de Granada » ; s. d. — Copie.

Fol. 50. Instructions de Ferdinand le Catholique pour la garde de la côte et des chemins du royaume de Grenade ; s. d. — Copies. Deux pièces.

Fol. 59. Lettre des Rois catholiques à D. [Luys?] de Requesens pour lui recommander d'ajouter foi à ce que lui dira ou écrira Gonzalo Fernández de Córdova ; Grenade, 15 juin 1501. — Orig.

Fol. 60. Lettre des mêmes à Gonzalo Fernández de Córdova, relative à la trêve conclue avec la France le 20 juin ; Saragosse, 16 août 1502. — Orig. chiffré et transcription.

Fol. 64. Lettre de Ferdinand le Catholique à Rodrigo de Santagadea par laquelle il accepte ses offres de service ; Saragosse, 27 août 1502. — Orig.

Fol. 65. Trois instructions remises par les Rois catholiques à D. Luys de Portocarrero, membre du Conseil et capitaine de la place de Palma, en vue de l'expédition de Calabre ; Madrid, 17 décembre 1502 et s. l. n. d. — Copies.

Fol. 73. Lettres de Juan Claver (?) aux Rois catholiques (Barleta, 26 février 1503) ; — à Miguel Perez d'Almaçan (Barleta, 24 février 1503), et à Luís (?) Claver (même date). — Orig.

Fol. 76. Lettre de Calcena (?) à Gonzalo Fernández de Córdova ; Medina del Campo, 29 février 1504. — Orig. avec trois pièces annexes : 1° « Traslado de una carta del Xeque de Tripol de Berberia y de los rigidores principales de la ciudat » ; — 2° « lo que daran Mongaraf, el xeque y los principales de Tripol a Su Alteza » ; — 3° copie d'une lettre de Martin de Mendoça, prisonnier à Tripoli.

Fol. 81. Acte par lequel la ville de Pise se place sous la protection de l'Espagne ; Pise, 27 juillet 1504 (st. pisan). — Copie, en latin.

Fol. 85. Lettre de Ferdinand le Catholique à Gonzalo Fernández de Córdova ; Toro, 24 avril 1505. — Orig. chiffré.

Fol. 87. Lettre du même au même relative à un payement de 500 ducats à faire à Domingo Martinez de Gorostraga ; Ségovie, 31 mai 1505. — Orig.

Fol. 88. Lettre du même au même ; Ségovie, 15 juin 1505. — Orig. incomplet, chiffré.

Fol. 89. Lettre de Prospero Colonna au même ; Rome, 24 juillet 1506. — Orig.

Fol. 90. Lettre de Ferdinand le Catholique à un membre du Conseil

(le nom manque), relative aux titres de Gonzalo Fernández de Córdova; Gaete, 6 juin 1507. — Orig.

Fol. 91. Lettre de Fernando de Alarcon à Ferdinand le Catholique, relative au traitement qui lui est dû; Naples, 11 mars 1508. — Orig.

Fol. 92. Copie des instructions remises par les «Anziani» d'une ville d'Italie à un ambassadeur envoyé au Roi Catholique pour demander des secours en hommes et en approvisionnements; Pise, 25 octobre 1509. — En italien.

Fol. 94. Lettre de Ferdinand le Catholique à «la ynfanta Doña Mencía de la Vega, su parienta», relative à ses rapports avec son mari; Madrid, 22 mars 1510. — Orig.

Fol. 95. Lettre du même «al duque de Sessa y de Terranova» [Gonzalo Fernández de Córdova] relative à l'état de santé de ce dernier; Ventosilla, 11 octobre 1511. — Orig.

Fol. 96. Copie de deux lettres de Marguerite d'Autriche à Diego Hernandez de Avila y Quiñones «dandole el pesame de la muerte de Hernan Gomez, su hermano»; Boludine, 11 novembre 1511 et Malines, 28 novembre 1512 (1511).

Fol. 98. «Memorial de lo que me a requirido el capitan general para su informaçion y serviçio de Su Alteza en las cosas desta camara reginal...» Signé: Marguerite [d'Autriche]; s. l., 1er février.

Fol. 100. Lettre de Marguerite [d'Autriche], à [Gonzalo Fernández de Córdova]; Saragosse, 24 février. — Orig.

Fol. 102. Instructions de Ferdinand le Catholique à Jacobo Miliatio et à J. de Casanova, pour ratifier la vente de biens faite par Gonzalo Fernández de Córdova à Angeolus Galeotus; Vallis Oleti, 1er octobre 1513. — Orig., en latin.

Fol. 102. Lettre de D. Ramon de Cardona à Ferdinand le Catholique «sobre la rota de los Venecianos»; Vicence, 10 octobre 1513. — Orig.; avec une pièce annexe.

Fol. 108. Lettre de Ferdinand le Catholique à D. Ramon de [Cardona], vice-roi de Naples; Madrid, 20 mars 1514. — Orig.

Fol. 109. «Las patentes que se dieron al señor gran capitan [Gonzalo Fernández de Córdova] para hazer la gente d'armas»; s. d. — Copie.

Fol. 111. Lettre de «P. episcopus Cordubii (?)» [Pedro de Córdova, évêque de Cordoue?] à Gonzalo Fernández de Córdova, frère du 1er comte de Cabra; 6 mai. — Orig.

Fol. 112. Lettre de Pedro de Córdova à Gonzalo Fernández de Córdova; San Francisco del Alhanbra; s. d. — Orig.

Fol. 113. Lettre de légitimation accordée par Jeanne [La Folle] et son fils Charles à Annibal Ramirez, fils de Pierre Ramirez; s. d. — Copie.

Fol. 115. «Los maravedis y pan que valieron los partidos del maestradgo de Santiago donde los años de 1507 hasta el año de 1515.»

Fol. 117. Copie d'une lettre de la reine Jeanne [La Folle] au

comte de Cabra [D. Diego Fernández de Córdova, III[e]] mandant à ce dernier de prêter main-forte à l'alcaide Petro Villafana, en cas de besoin; Madrid, 16 février 1516.

Fol. 119. Copie de trois lettres de Charles-Quint à la duchesse [D[a] Maria Manrique, veuve du Grand Capitaine] et à sa fille [D[a] Elvira], relatives au mariage de cette dernière avec D. Luís Fernández de Córdova; avril 1518.

Fol. 120. Acte par lequel D. Luís Fernández de Córdova et D[a] Elvira de Córdova, [II[e]] duc et duchesse de Sessa, reconnaissent à Alfonso Gallego le droit de désigner un de ses fils pour lui succéder dans le fief de Salpe qui lui a été concédé par le Grand Capitaine; Grenade, 4 juillet 1518. — Orig.; parch.

Fol. 121. Acte par lequel D[a] Maria Manrique, duchesse de Terranova, veuve du Grand Capitaine, et sa fille D[a] Elvira, vendent à Dominico de Bacio la terre de Carisii et le casal de S. Nicolas; Naples, 6 sept. 1518. — Copie, incomplète de la fin; en latin.

Fol. 128. Commission donnée par D. Ramon de Cardona, vice-roi de Naples, au chancelier du roi d'Espagne pour examiner les témoins cités par les duchesses de Terranova dans leur procès au sujet de la terre de «Joye» (Calabre); Naples, 18 septembre 1519. — Orig. en latin.

Fol. 129. Mémoire d'Alfonso de Ledesma sur ce qui lui est dû par Gonzalo Fernández de Córdova; 1519.

Fol. 131. Lettre de Charles-Quint au marquis d'Astorga; Burgos, 4 octobre 1521. — Orig.

Fol. 132. Lettre de Marguerite d'Autriche au «duc de Cèze [Luis Fernández de Córdova], ambassadeur de l'empereur par devers nostre Saint Père»; Lyère, 20 mars 1523. — Orig. en franç.

Fol. 133. Reconnaissance d'une somme de 1,500 ducats remise de la part du pape Adrien par le duc de Sessa à Luis Martinez, représentant de l'empereur, et destinée à l'entretien de l'armée de la Ligue; Rome, 18 septembre 1523.

Fol. 135. Privilège accordé par l'empereur Charles-Quint à D. Luís [Fernández] de Córdova, duc de Sessa et de Terranova, de pouvoir conférer le titre de noble; Pampelune, 12 novembre 1523. — Pièce impr. en latin.

Fol. 139. Lettre du Lic[do] Como au duc de Sessa; Naples, 24 novembre 1523. — Copie.

Fol. 141. Copie de lettres de la duchesse de Terranova [D[a] Maria Manrique], 1523-1524.

Fol. 153. «Relaçion de lo que montan las rentas hordinarias del reyno deste año de 1523.»

Fol. 163. «Relaçion de lo que monta la gente de guardas y ynfanteria y lo que se les devera hasta en fin de henero de 1523.»

Fol. 167. Lettre de Soria au duc de Sessa y Terranova, membre du Conseil, ambassadeur d'Espagne à Rome; Burgos, 10 avril 1524 — Copie, avec une pièce annexe chiffrée et transcrite.

Fol. 172. Lettre du duc de Sessa au clergé et au chapitre de l'Église d'Andria, relative à la célébration de l'anniversaire du Grand Capitaine; Rome, 24 août 1525. — Copie.

Fol. 174. Lettre de Charles-Quint « al duque de Sessa y conde de Cabra » (Gonzalo Fernández de Córdova); Madrid, avril 1528. — Orig.

Fol. 175. Lettre de l'impératrice [Isabelle] au chapitre de l'Église de Cuenca; 24 juillet 1529. — Orig.

Fol. 176. Lettre de [Charles-Quint] à Juan Lopez de la Quadra, de l'ordre de Santiago « para que se reçiba la proffession expressa de Çipion de Genaro, cavallero della orden de Santiago »; « en la nostra galera », 16 août 1535. — Orig.

Fol. 177. « Proposiçion fecha en la congregaçion d'Aragon por el virrey de aquel reyno representandoles de parte del imperador muchas cossas de inconvenientias y sobre las conquistas de Tunes y Argel »; 5 mars [1536].

Fol. 183. « Ynstruçion secreta para Joan de Criales [secretario del duque de Sessa] en 31 de enero 1538, para la jornada que le mando hazer a Napoles. » — Orig.

Fol. 185. Lettre de Charles-Quint au président du Conseil de Castille [Juan Tavera]; Barcelone, 6 mars 1538. — Orig.

Fol. 186. Lettre de Leonardo Lomelin au duc de Sessa [D. Gonzalo Fernández de Córdova]; Madrid, 1er juin 1546. — Orig.

Fol. 190. Lettre de Ferdinand, roi de Hongrie, au Licdo Villagomez « oydor de la chancilleria real de Valladolid »; Augusta, 27 septembre 1550. — Orig.

Fol. 191. Deux pièces relatives à un prêt de 50,000 ducats fait par l'empereur au pape Jules III, 1551. — Copies.

Fol. 194. « Copia de la horden que V. Sa. dio el año de 1553 y los criados que fuera della quedaren. »

Fol. 200. Pièce relative au partage des biens de D. Garcia Lopez del Rincon et à la part échue à Da Marina, sa fille; s. d.

Fol. 202. « Traslado de quatro cartas que Luys Mendez de Sotomayor envio al mariscal Diego Fernández » [de Córdova ?]; s. d.

Fol. 204. Lettre du Licdo de Puebla, sans adresse et s. d., relative au procès du duc de Terranova et de Sessa contre D. Juan de Córdova. — Orig.

Fol. 206. Lettre de (signature illisible) au maréchal D. Diego Fernández de Córdova; s. d. — Orig.

(Papier et parch.; 208 feuillets; 330 sur 230 millimètres.)

Vol. II à VII.

Lettres adressées par le roi d'Espagne, Philippe II, à D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis (1579) vice-roi de Naples, 1568-1583.

Vol. II. Vingt-deux lettres, de 1568 à 1572, relatives au procès de Bartholomé Carranza, archevêque de Tolède.

(35 feuillets; 350 sur 235 millimètres.)

Vol. III. Cinquante lettres du 25 décembre 1576 au 15 juillet 1577.

(122 feuillets; 320 sur 265 millimètres.)

Vol. IV. Trente-sept lettres du 15 juillet 1577 au 25 décembre 1577.

(145 feuillets; 330 sur 260 millimètres.)

Vol. V. Quatre-vingt-deux lettres du 20 janvier 1578 au 30 décembre 1579.

(226 feuillets; 315 sur 255 millimètres.)

Vol. VI. Quarante-neuf lettres du 3 janvier 1580 au 4 décembre 1580.

(172 feuillets; 325 sur 255 millimètres.)

Vol. VII. Quarante-trois lettres du 30 avril 1581 au 24 janvier 1583.

(120 feuillets; 320 sur 235 millimètres.)

Ces lettres sont pour la plupart des originaux (souvent en double ou en triple exemplaire) avec signature, souscription et parfois post-scriptum autographes; les lettres chiffrées sont presque toujours accompagnées de leur transcription.

Vol. VIII à XIII.

Lettres adressées au roi d'Espagne, Philippe II, par D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis (1579) vice-roi de Naples, 1566-1580. — Minutes.

Vol. VIII. Deux cent vingt-quatre lettres de 1566 à 1577 (1 lettre de 1566, 4 lettres de 1573 et 219 lettres de 1577).

(III-426 feuillets; 285 sur 230 millimètres.)

Vol. IX. Cent vingt-cinq lettres de janvier à juillet 1578. (Aux fol. 46 et 48, deux copies de lettres de Juan de Zúñiga au pape.)

(274 feuillets; 285 sur 240 millimètres.)

Vol. X. Soixante-quinze lettres de juillet à décembre 1578.

(204 feuillets; 290 sur 230 millimètres.)

Vol. XI. Cinquante-deux lettres de 1579. (Au fol. 71, une copie de lettre de Juan de Zúñiga au pape.)

(198 feuillets; 300 sur 230 millimètres.)

Vol. XII. Cent vingt-cinq lettres de janvier à juin 1580.

(301 feuillets; 277 sur 223 millimètres.)

Vol. XIII. Cent trente-sept lettres de juillet à décembre 1580.
(383 feuillets; 275 sur 225 millimètres.)

Vol. XIV.

Recueil de 86 lettres adressées à D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis (1579) vice-roi de Naples, par D. Juan de Borja, ambassadeur d'Espagne auprès de l'empereur, 1577-1580. — Originaux.

(224 feuillets; 328 sur 252 millimètres.)

Vol. XV.

Recueil de 180 lettres adressées à D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis (1579) vice-roi de Naples, par Marc-Antoine Colonna, vice-roi de Sicile, 1578-1582. — Originaux.

(379 feuillets; 328 sur 252 millimètres.)

Vol. XVI.

Recueil de lettres adressées à D. Juan de Zúñiga par Pedro de Solchaga, 1578-1580 (63 lettres, la plupart en double exemplaire, fol. 1-183) et [D. Pedro Fernández] Temiño, inquisiteur de Calahorra, 1576-1580 (80 lettres quelques-unes en double exemplaire, fol. 184-365). — Originaux.

(365 feuillets; 320 sur 240 millimètres.)

Vol. XVII.

Recueil de lettres adressées par D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis (1579) vice-roi de Naples, à Marc-Antoine Colonna, vice-roi de Sicile, 1577-1583 (48 lettres, fol. 1-91); — Juan de Borja, ambassadeur d'Espagne auprès de l'empereur, 1577-1579 (58 lettres, fol. 92-227); — [D. Pedro Fernández] Temiño, inquisiteur de Calahorra, 1577-1580 (11 lettres, fol. 228-240). — Minutes ou copies.

(240 feuillets; 290 sur 235 millimètres.)

Vol. XVIII.

Correspondance de D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis (1579) vice-roi de Naples, avec Alexandre Farnèse, gouverneur des Pays-Bas, et Marguerite de Parme, 1587-1583 :

Fol. 1-73. Vingt-neuf lettres d'Alexandre Farnèse à D. Juan de Zúñiga; Mastricht, Mons, Arlon, Tournay, Roubaix, etc., 31 janvier 1580 — 7 novembre 1582. — Originaux.

Fol. 74-111. Vingt lettres de D. Juan de Zúñiga à Alexandre Farnèse; 27 novembre 1577 — 19 février 1579. — Minutes.

Fol. 113-156. Vingt-deux lettres de Marguerite de Parme à D. Juan de Zúñiga; Aquila, Salins, Besançon, Luxembourg, Namur, etc., 19 juin 1578 — 8 septembre 1582. — Originaux; en italien.

Fol. 158-239. Quarante-neuf lettres de D. Juan de Zúñiga à Marguerite de Parme; 11 mars 1577 — 3 mai 1583. — Minutes.

(239 feuillets; 340 sur 252 millimètres.)

Vol. XIX à XXIII.

Recueils de lettres originales, en espagnol, en italien ou en latin, adressées à D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis vice-roi de Naples, de 1570 à 1578 (vol. XIX), en 1579 (vol. XX), en 1580 (vol. XXI), de janvier 1581 à mai 1582 (vol. XXII) et de juin 1582 à juin 1586 (vol. XXIII), par les personnages dont les noms suivent :

Adonçe (Fr. Nicolas de), 1586, vol. XXIII; — Aerola (duc de), 1583, vol. XXIII; — Affaitadi d'Arco (Octavio), 1579, vol. XX; — Agullana y de Calders (Francisco de), 2 l., 1580, vol. XXI; — Alba ([Fernando Alvarez de Toledo, IIIe] duc d'), 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Albert d'Autriche, cardinal, 1577, vol. XIX; — Albert de Bavière (duc), 4 l., 1570-1578, vol. XIX; — Alcañizas (Alvaro de Borja, [IVe] marquis d'), 4 l., 1578, vol. XIX; — Alderete (J.), 1580, vol. XXI; — Alentorn (Miguel de), 3 l., 1579-1583, vol. XX et XXIII; — Almazan (Francisco Hurtado [de Mendoça, Ier] marquis de), 20 l., 1574-1579, vol. XIX et XX; — Altaemps (Marco-Sitico), cardinal, 2 l., 1582, vol. XXIII; — Alvarez de Ribera (Francisco), 1583, vol. XXIII; — [Alvarez de Toledo] (Prior D. Hernando), 16 l., 1578-1582, vol. XIX à XXII; — Ananjino (?), 1578, vol. XIX; — Ancora (Juan-Antonio de), 2 l., 1580, vol. XXI; — Andrada (comte de), 1580, vol. XXI; — Angles (Fr. Joseph), 2 l., 1579-1580, vol. XX et XXI; — Anna, reine de Pologne, 2 l., 1580, vol. XXI; — Anniquin (Giovanni), 1579, vol. XX; — Ansi (marquis d'), 1583, vol. XXIII; — Aponte (Diego de), 10 l., 1579, vol. XX; — Aponte de Quiñones, 1580, vol. XXI; — Aquaviva (Claude), général de la Compagnie de Jésus, 1582, vol. XXIII; — Aragall (Hieronimo de), 2 l., 1580, vol. XXI; — Arias Dávila (Pedro), 1580, vol. XXI; — Arme (Francisco dalle), 1579, vol. XX; — [Avalos de] Aragón (Iñigo), cardinal, 2 l., 1580, vol. XXI; — Avellaneda (Lope de), 1580, vol. XXI; — Avila (Alonso de), 1583, vol. XXIII; — Ayamonte ([Antonio de Guzman y Zúñiga, IVe] marquis de), 2 l., 1573, vol. XIX; — Ayamonte ([Anna de Córdova], marquise de), 1582, vol. XXII; — Aytona ([Francisco de Moncada,] comte de), 1580,

vol. XXI; — Aytona ([Lucrèce Gralla,] comtesse de), 1580, vol. XXI.

Balbani (Mateo), 11 l., 1580-1582, vol. XXI et XXIII; — Barba de Herrera (Juan de), 1580, vol. XXI; — Barcelona (Los consellers de), 1578, vol. XIX; — [Barnaba (Sebastian.),] évêque de Potenza, 1583, vol. XXIII; — Barrientos (Luys de), 4 l., 1579-1580, vol. XX et XXI; — Beaumont (Pedrola de), 3 l., 1580, vol. XXI; — Bejar ([Francisco Diego Lopez de Zúñiga y Sotomayor, Ve] duc de), 7 l., 1580-1582, vol. XXI à XXIII; — Benavides (Da Juana), 1583, vol. XXIII; — Berlaymont (Charles de), 1577, vol. XIX; — Berlaymont (Louis de), archevêque de Cambrai, 1580, vol. XXI; — Bianchetti (Lodovico), 2 l., 1583, vol. XXIII; — Bisignano (princesse de), 1580, vol XXI; — Blasco (Don), 1580, vol. XXI; — [Boncompani (Filippo),] cardinal S. Sisto, 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXIII; — [Bonelli (Michele),] cardinal Alessandrino, 10 l., 1582-1583, vol. XXII et XXIII; — Bonfiolo, tesorero, 1583, vol. XXIII; — Boni (Giacomo), 3 l., 1582-1583, vol. XXII et XXIII; — Bonvisi (Benedetto et Bernardo), 4 l., 1579, vol. XX; — Borghesi (Benedetto), 1583, vol. XXIII; — [Borromeo (Carlo),] cardinal di Santa Prasside, 2 l., 1578-1582, vol. XIX et XXIII; — Bosio, comendador, 1578, vol. XIX; — Bourgogne (Les gens des Trois Etats du comté de), 1579, vol. XX; — Bovinode (Iñigo de Guevara, duc de), 1583, vol. XXIII; — Boxados (Juan de), 3 l., 1579, vol. XX; — Bravo de Sotomayor (Gregorio), 2 l., 1583, vol. XXIII; — Brezeño (l'abbé), 42 l., 1577-1582, vol. XIX, XXII et XXIII; — Briatico (Juan Alonso Ysbal, comte de), 3 l., 1580-1583, vol. XXI et XXIII; — Brizeño de Valderravano (Christoval), 12 l., 1585-1586, vol. XXIII; — Brunswick (Dorothée, duchesse de), 2 l., 1586, vol. XXIII; — Busto (Garcia de), 1582, vol. XXII.

Caetano (Honorato), 2 l., 1582, vol. XXIII; — Caetano (Pietro), 1582, vol. XXIII; — Caller (Los del Cabildo de), 1580, vol. XXI; — Caller (Los consellers de), 1578, vol. XIX; — Camos (Antonio de), 1579, vol. XX; — Campo (Francisco de), 1580, vol. XXI; — Campo (Lope de), 1581, vol. XXII; — Caracciolo (Alfonso), 1583, vol. XXIII; — Caracciolo (Scipione), 1583, vol. XXIII; — Carafa (Antonio), cardinal, 1580, vol. XXI; — Cárdenas (Iñigo de), 1579, vol. XX; — Cardona (Juan de), 5 l., 1577-1580, vol. XIX et XXI; — Cardona (Da Margarita de), 1580, vol. XXI; — Carvajal (Pedro de), 1582, vol. XXII; — Carvajal, doctor, 1580, vol. XXI; — [Casali (Alessandro),] évêque de Vigevano, 2 l., 1578-1580, vol. XIX et XXI; — [Castagno] (J.-B.), archevêque de Rossano, cardinal, 4 l., 1582-1586, vol. XXIII; — Castelar ([Da Anna de Zúñiga,] comtesse de), 2 l., 1579-1580, vol. XX et XXI; — Castellet (Pedro de), 6 l., 1581-1582, vol. XXII et XXIII; — Castellón (marquis de), 1578, vol. XIX; — Castilla (El adelantado de), 1579, vol. XX; — Castilla (El almirante de), 1580, vol. XXI; — Charles, archiduc d'Autriche, 1579, vol. XX; — Cifonte Barbarà (Da Melchiora), 1580, vol. XXI; —

Colonna (Felice), 1582, vol. XXII; — Colonna (Marco-Antonio), cardinal, 7 l., 1580-1583, vol XXI à XXIII; — [Colonna] (Marco-Antonio), archevêque de Salerne, 2 l., 1583, vol. XXIII; — Colonna (Pompeo), 2 l., 1580, vol. XXI; — Contreras (Dª Maria de), 1582, vol. XXII; — Coponez (Luís de), 1579, vol. XX; — [Cordero (Pedro),] archevêque d'Otrante, 1583, vol. XXIII; — Córdova (Diego de), 2 l., 1580, vol. XXI; — Coruña ([Laurencio Suarez de Mendoça], comte de), 1581, vol. XXII; — Covarruvias, Licᵈᵒ, 1579, vol. XX; — Crotta (Carlo), 4 l., 1582, vol. XXIII; — Cruylles (Miguel de), 1580, vol. XXI.

Deleguiçano (Juan), 1579, vol. XX; — Delgadillo (Fernando), 1579, vol. XX; — Denia ([Francisco Gomez de Sandoval y Rojas, Vᵉ] marquis de), 1582, vol. XXII; — Desglesies (Los consellers de la çiudad de), 1578, vol. XIX; — Dessi (Francisco), 1578, vol. XIX; — Deça (Pedro), cardinal, 3 l., 1579-1583, vol. XX, XXII et XXIII; — Dimas Lloris (J.), évêque de Barcelone, 4 l., 1578-1579, vol. XIX et XX; — Doria (Juan-Andrea), 11 l., 1578-1582, vol. XIX, XXII et XXIII.

Escovedo (Juan de), 2 l., 1577, vol. XIX; — Escovedo Riba de Neyra (Juan de), 1582, vol. XXII; — Estalric (Dª Gerónima d'), 4 l., 1578, vol. XIX; — Eudemonojani (Antonio), 4 l., 1579-1580, vol. XX et XXI.

Fajardo (Pedro), 1578, vol. XIX; — Farnèse (Alexandre), cardinal, 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXIII; — Farnèse (Octave), 1580, vol. XXI; — Ferdinand, archiduc d'Autriche, 1580, vol. XXI; — Fontedueña (El ayuntamiento de la villa de), 1579, vol. XX; — [Frangipani (Fabius Mirtus),] archevêque de Nazareth, 1580, vol. XXI.

[Gallio (Ptolemeo),] cardinal di Como, 3 l., 1581-1582, vol, XXII et XXIII; — Gambara (J.-F.), cardinal, 1580, vol. XXI; — Gante (Martin de), 1580, vol. XXI; — Garnica (Francisco de), 4 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Garnier (Flaminio), 6 l., 1577, vol. XIX; — Gassol (Hieronimo), 3 l., 1580-1582, vol. XXI et XXIII; — Gaztelu (Martin), 3 l., 1577-1580, vol. XIX et XXI; — Gebara y Padilla (Sancho), 3 l., 1583, vol. XXIII; — Gibraleon (marquis de), 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Giginta (Miguel de), 1852, vol. XXII; — Giron de Rebolledo (Francisco), 1580, vol. XXI; — Gonzaga (Glaudio), 1581, vol. XXII; — Gonzaga (J.-Vincente), cardinal, 2 l., 1578-1582, vol. XIX et XXIII; — Grégoire XIII, 1580, vol. XXI; — Guzman (Dª Brianda de), 1583, vol. XXIII; — Guzman (Dª Eufrasia), 2 l., 1580, vol. XXI; — Guzman (Luys de), 4 l., 1579, vol. XX; — Guzman de Silva, 1577, vol. XIX; — Haedo, Licᵈᵒ, 3 l., 1578-1582, vol. XIX et XXIII; — Haro (comte de), 1583, vol. XXIII.

Icart (Luys), 1579, vol. XX; — Idiaquez (Francisco de), 7 l., 1580-1582, vol. XXI à XXIII; — Idiaquez (Juan de), 1578, vol. XIX; — « Ysabel » (Elizabeth), « Royne et douairière de France », 1582,

vol. XXII; — Jean III, Roi de Suède, 2 l., 1580, vol. XXI; — Juan d'Autriche, 5 l., 1570-1578, vol. XIX.

Lamar (Francisco), 1580, vol. XXI; — La Marra (Cesar de), 23 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — La Rocca (Pietro de), 1581, vol. XXII; — La Tripalda (duc de), 1583, vol. XXIII; — La Valle (marquis de), 1583, vol. XXIII; — Lamberti (Michele), 2 l., 1581-1583, vol. XXII et XXIII; — [Lando (Marcus),] évêque d'Ascoli [in Apulia], 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXIII; — Las Navas (marquise de), 3 l., 1578-1580, vol. XIX à XXI; — Lasagni (G. Bernardo), 1579, vol. XX; — Leon (Pedro de), 2 l., 1580, vol. XXI; — Liparulo, abad, 2 l., 1582, vol. XXII; — Lopez de Montoya (Pero), 1580, vol. XXI; — Los Angeles (La priora y convento de), 1580, vol. XXI; — Los Velez ([Dª Mencía de Requesens,] marquise de), 1580, vol. XXI; — Los Velez (Los testamentarios de [Pedro Fajardo, IIIᵉ] marquis de), 1579, vol. XX; — Luca (La Señoria de), 1579, vol. XX; — Lunato (Pedro Antonio), 1580, vol. XXI; — Luzon (Alonso de), 1583, vol. XXIII.

Madrid (El ospital de la nacion italiana de), 1580, vol. XXI; — Madruzzo (Giovanni), 1581, vol. XXII; — Madruzzo (Ludovico), cardinal, 4 l., 1580-1583, vol. XXI et XXIII; — Maffeo (Marco-Antonio), cardinal, 1580, vol. XXI; — Malaspina (Germanico), 1580, vol. XXI; — Maldonado (Diego), 3 l., 1577-1580, vol. XIX et XXI; — Malvezzi (Perro), 1578, vol. XIX; — Manrrique (Jorge), 1582, vol. XXIII; — Mantoue (Princesse Leonora de), 1579, vol. XX; — Manuel (Rº), 1580, vol. XXI; — Margliani (Giovanni), 3 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Maria, Impératrice, 4 l., 1578-1580, vol. XIX à XXI; — Maria (Gaspar), 1583, vol. XXIII; — Mariconda (Giulio-Cesare), 1582, vol. XXII; — Martinez (Pedro), doctor, 2 l., 1582, vol. XXII; — Massaini (Celso), 3 l., 1581-1583, vol. XXII et XXIII; — Médicis (Ferdinand), cardinal, 3 l., 1581-1583, vol. XXII et XXIII; — Medina Sidonia ([Alfonso Perez de Guzman, VIIᵉ] duc de), 3 l., 1580-1582, vol. XXI et XXIII; — Mendoça (Alvaro de), 1579, vol. XX; — Mendoça (Antonio de), 1577, vol. XIX; — Mendoça (Gaspar de), 4 l., 1578-1579, vol. XIX et XX; — Mendoça (Enrrique de), 1580, vol. XXI; — Mendoça (Pedro de), 48 l., 1578-1582, vol. XIX, XX, XXII et XXIII; — Mendoça y de La Çerda (Iñigo), 3 l., 1580, vol. XXI; — Mercado (Alonso de), 2 l., 1579, vol. XX; — Milan (Pedro), 1580, vol. XXI; — Militello (marquise de), 1582, vol. XXII; — Mylio (Juan), 3 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Moncada (Gaston de), 1577, vol. XIX; — Moncada (Miguel de), 4 l., 1578-1580, vol. XIX et XXI; — Mondéjar ([Iñigo Lopez de Mendoça, IIIᵉ] marquis de), 9 l., 1577, vol. XIX; — Mondéjar ([Luís Hurtado de Mendoça, IVᵉ] marquis de), 1580, vol. XXI; — Montalto ([Antonio de Aragón y Cardona, IVᵉ] duc de), 2 l., 1582-1583, vol. XXIII; — Montaner (Joseph), 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXIII; — Monterrey (comtesse de), 1580,

vol. XXI; — Morales (Pedro de), 1580, vol. XXI; — Moya (Rodrigo de), 1579, vol. XX; — Mugnos (Pietro), 1578, vol. XIX; — Mynes (Gines), 1579, vol. XX.

Nadal (Gaspar), 1583, vol. XXIII; — Navas de Puebla, Lic[do], 3 l., 1580, vol. XXI; — Nocera (duchesse de), 3 l., 1583, vol. XXIII; — [Novella (Gaspard-Vincent),] évêque d'A[m]purias, puis archevêque de Caller, 2 l., 1578-1580, vol. XIX et XXI; — Onetti (Matteo), 1583, vol. XXIII; — Oviedo (Miguel de), 3 l., 1579-1580, vol. XX et XXI.

Padilla (Pedro de), 2 l., 1579-1580, vol. XX et XXI; — Padilla y de Meneses (Antonio), presidente de Indias, 1580, vol. XXI; — Paleotti, cardinal, 1577, vol. XIX; — Paredes ([Agnes Manrique de Lara, VI[e]] comtesse de), 1579, vol. XX; — Pastor (Font), 2 l., 1580, vol. XXI; — Paz (Pedro de), 6 l., 1582-1583, vol. XXII et XXIII; — Pazos (Antonio-Mauricio de), presidente de Consejo real, 5 l., 1579-1582, vol. XX à XXIII; — Pequera (D[a] Anna), 1579, vol. XX; — [Peretti (Felix),] cardinal de Montalto, 1582, vol. XXIII; — Perez (Antonio), 11 l., 1577, vol. XIX; — [Perrenot (Antoine),] cardinal de Granvelle, 3 l., 1573, vol. XIX; — [Pesaro (C.),] évêque élu de Torcello, 1579, vol. XX; — Pescioni (Mario), 1578, vol. XIX; — [Petrignano (Fantinus),] archevêque de Cosenza, 1580, vol. XXI; — Pisano (Francisco de), 2 l., 1578, vol. XIX; — Plaça (Gabriel), curé de Almedina, 2 l., 1579, vol. XX; — Ponce de Leon y Córdova (Pedro), 7 l., 1582-1586, vol. XXII et XXIII; — Portugal (Eliseo de), 1580, vol. XXI; — Possevino (Antonio), 2 l., 1580, vol. XXI; — Prada (Andres de), 1579, vol. XX; — Priuli (Matheo), évêque de Vicenza, 1579, vol. XX; — Quesada (Bartolomé de), 2 l., 1582, vol. XXII et XXIII; — [Quiroga (Gaspar de),] évêque de Cuenca, puis archevêque de Tolède, 11 l., 1573-1580, vol. XIX et XXI.

Radzivil (duc Albert), 1578, vol. XIX; — Ramondetta (Ramondo), 5 l., 1579-1582. vol. XX à XXIII; — Rangoni (marquis), 1586, vol. XXIII; — Requesens (D[a] Anna de), 1579, vol. XX; — Requesens (Francisco de), 1581, vol. XXII; — Revenga (Alfonso de), dean de Sevilla, 5 l., 1578 à 1580, vol. XIX à XXI; — Ricardi (Giacomo), 1586, vol. XXIII; — Robuster (El auditor), 1583, vol. XXIII; — Rocafill (Juan de), 1580, vol. XXI; — Rodolphe, Empereur, 1579, vol. XX; — Ruiz de Liori (Gil), évêque de Segorbe, 3 l., 1578-1580, vol. XIX à XXI; — Ruiz de Velasco (Juan), 1579, vol. XX; — [Rusticis (Hieronimo de),] évêque de Tropea, 1582, vol. XXIII.

Salas (Juan de), 1579, vol. XX; — Salazar (Christobal), 18 l., 1579-1583, vol. XX et XXIII; — Salazar (Francisco), 1579, vol. XX; — San Clemente (Guillen de), 1580, vol. XXI; — San Giorgio, cardinal, 3 l., 1582-1583, vol. XXIII; — San Vitale (Paolo), 1583, vol. XXIII; — Sanchez de Figueroa (Juan), 1579, vol. XX; — [Sanctorius (Giulio Antonio),] cardinal di Santa Severina, 5 l., 1582-1583, vol.

XXIII; — Santa Agata (duc de), 1583, vol. XXIII; — [Santa Cruz] (Dª Maria Manuel [de Benavides], marquise de), 1580, vol. XXI; — Santoyo (Sebastiano de), 3 l., 1579-1580, vol. XX et XXI; — Sarno (comte de), 1583, vol. XXIII; — Sarracco (El governador), 1582, vol. XXIII; — Savello (Jacomo), cardinal, 3 l., 1580-1582, vol. XXI à XXIII; — Savoie ([Emmanuel]-Philibert, duc de), 1580, vol. XXI; — Scoto (Franciso-M.), 1580, vol. XXI; — [Sega (Phil.),] évêque de Piacenza, 2 l., 1580, vol XXI; — Segui (Julio-Cesare), 1580, vol. XXI; — Seminara (duc de), 1583, vol. XXIII; — Sermoneta, cardinal, 1583, vol. XXIII; — Severino (Nicolo), 1577, vol. XIX; — Sevilla (La ciudad de), 1578, vol. XIX; — Sfondorato (baron), 1582, vol. XXII; — Sforza. cardinal, 1581, vol. XXII; — Sforza (Paulo), 2 l., 1583, vol. XXIII; — Sicilia (Los de la Inquisicion de), 1582, vol. XXIII; — Sirleto (Guillelmo), cardinal, 1582, vol. XXIII; — Siruela ([Gabriel de Velasco y de La Cueva, Vᵉ] comte de), 1580, vol. XXI; — Soma ([Antonio Fernández de Córdova y Cardona, IIIᵉ] duc de), 5 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Sorris (Dª Jana de Cardona, comtesse de), 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Spannochi (Hieronimo), 1581, vol. XXII; — Spinola (Juan Battista), 2 l., 1582, vol. XXIII; — Suero de Quiñones, 1582, vol. XXII.

[Taberna (Lod.),] évêque de Lodi, 1583, vol. XXIII; — Tassis (Juan de), 10 l., 1580-1582, vol. XXI-XXII; — Tassis (Juan Battista de) 18 l., 1581-1582, vol. XXII et XXIII; — Terranova ([Carlos de Aragón, 1ᵉʳ] duc de), 41 l., 1579-1582, vol. XX à XXIII; — Terré (Juan), 1579, vol. XX; — Toledo (D.), 1580, vol. XXI; — Toledo (Hernando de), 1580, vol. XXI; — Toledo (Pedro de), 2 l., 1580-1582, vol. XXI et XXII; — Toledo (Rodrigo de), 1582, vol. XXII; — Torrellas (Alexandro), 1579, vol. XX; — Torres (Hernando de), 36 l., 1581-1583, vol. XXII et XXIII; — [Torres (Luis de),] archevêque de Monreale, 8 l., 1578, vol. XIX; — Toscane ([F.-M. de Médicis,] grand-duc de), 5 l., 1578-1580, vol. XIX et XXI; — Urbino (duc d'), 4 l., 1580, vol. XXI; — Ursino (Latino), 1583, vol. XXIII; — Ursino (Paulo-Jordan), 2 l., 1582, vol. XXIII; — Vargas Mexia (Juan de), 7 l., 1579-1580, vol. XX et XXI; — Vasquez (Mateo), 8 l., 1578-1580, vol. XIX à XXI; — Vasquez de Acuña (Juan), 1583, vol. XXIII; — Vasquez de Salazar (Juan), 1580, vol. XXI; — Vasto (marquis del), 1583, vol. XXIII; — Veancos (Alvaro de), 1578, vol. XIX; — Vega (Hernando de), 1580, vol. XXI; — [Vela (Christ.),] évêque des Canaries, 1580, vol. XXI; — Velarde (Pedro de), Licᵈᵒ, 1579, vol. XX; — Velasco (Diego de), 1583, vol. XXIII; — Velasco (Luís de), 1580, vol. XXI; — Veles (El prior de), 2 l., 1579, vol. XX; — Veles (El prior y capitulo de), 1579, vol. XX; — Velez (Christobal), 5 l., 1578-1579, vol. XIX et XX; — Venataes (El consejo de), 1579, vol. XX; — Vera y Aragón (Francisco de), 1582, vol. XXII; — Villadamor (Antonio), 1580, vol. XXI;

— Villasorris (Comtesse de), 2 l., 1580, vol. XXI; — Visconti (Gaspar), archevêque de Milan, 1586, vol. XXIII; — Vitello (Cesare), 1583, vol. XXIII; — Vitely (marquis de), 1583, vol. XXIII; — Vivaldo (Julio), 1579, vol. XX.

Çanoguera (Alonso), 1582, vol. XXII; — Çapata de Cárdenas, 1579, vol. XX; — Çavala (Domingo de), 9 l., 1580, vol. XXI; — Çayas (Gabriel de), 1582, vol. XXII; — Çornoça (Juan de), 2 l., 1578-1579, vol. XIX et XX; — Çorita, doctor, 1578, vol. XIX; — Çuaçola (Juan), 1582, vol. XXII; — Zúñiga (Dª Catalina de), 1579, vol. XX; — Zúñiga (Francisco de), 1580, vol. XXI; — Zúñiga y Avellaneda (Pedro de), 1580, vol. XXI.

(Papier; vol. XIX: 431 feuillets, 340 sur 245 millim.; vol. XX: 411 feuillets, 350 sur 245 millim.; vol. XXI: 439 feuillets, 350 sur 250 millim.; vol. XXII: 300 feuillets, 340 sur 252 millim.; vol. XXIII: 457 feuillets, 340 sur 250 millim.).

Vol. XXIV à XXVII.

Recueils de minutes ou de copies de lettres adressées par D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, puis vice-roi de Naples, de 1569 à 1577 (vol. XXIV), du 3 janvier au 31 août 1578 (vol. XXV), du 9 septembre 1578 au 22 juillet 1579 (vol. XXVI), du 30 juillet 1579 au 15 septembre 1583 et s. d. (vol. XXVII), aux personnages dont les noms suivent:

Aguilar (comte et comtesse de), 1583, vol. XXVII; — Agullana, (Enrrique), 12 l., 1577-1583, vol. XXIV à XXVII; — Agullana (Francisco), 1583, vol. XXVII; — Agullana (Dª Leonor), 1580, vol. XXVII; — Alba ([Fernando Alvarez de Toledo, IIIᵉ] duc d'), 5 l., 1569 et s. d., vol. XXIV et XXVII; — Albano, cardinal, 1583, vol. XXVII; — Albert [d'Autriche], cardinal, 1577, vol. XXIV; — Alcala ([Perafán Enriquez de Ribera,] duc de), 1569, vol. XXIV; — Alcañizas ([Alvaro de Borja, IVᵉ] marquis d'), 2 l., 1578, vol. XXVI; — Alentorn (Miguel de), 1579, vol. XXVI; — Almaçan ([Francisco Hurtado de Mendoca, 1ᵉʳ] marquis de), 12 l., 1577-1583, vol. XXIV, XXVI et XXVII; — Almaçan ([Maria de Cárdenas?] marquise de), 2 l., 1577-1583, vol. XXIV et XXVII; — Altaemps (Marco-Sitico), cardinal, 1578, vol. XXVI; — Alva (comte de), 1583, vol. XXVII; — [Alvarez de Toledo] (Prior D. Hernando), 22 l., 1577-1579, vol. XXIV à XXVII; — Andrea (Juan), 2 l., 1579, vol. XXVI; — [Anne-Marie], Reine d'Espagne, 1577, vol. XXIV; — Aponte (Diego de), 1578, vol. XXVI; — Aquilafuente (marquis d'), 4 l., 1583, vol. XXVII; — Aragall (Hieronimo de), 1578, vol. XXV; — Aragón (Almirante de), 4 l., 1583, vol. XXVII; — Aragón (vice-canciller de), 1577, vol. XXIV; — Arcos (duc de), 2 l., 1583, vol. XXVII; — [Avalos] de Aragón (Iñigo), cardinal, 2 l., 1583,

vol. XXVII; — Avellaneda (Bernardino), 1578, vol. XXV; — Avellaneda (Pedro), 2 l., 1577-1578, vol. XXIV et XXV; — Ayamonte ([Antonio de Guzman y Zúñiga, IVe] marquis de), 61 l., 1577-1579, vol. XXIV à XXVII; — Aytona ([Francisco de Moncada,] comte de), 1583, vol. XXVII; — Aytona ([Lucrèce Gralla,] comtesse de), 1583, vol. XXVII.

Balbani (Mateo), 2 l., 1578-1579, vol. XXV et XXVI; — Baçán (Dª Mariana), 2 l., 1583, vol. XXVII; — Bejar ([Francisco-Diego Lopez de Zúñiga y Sotomayor, V^{e}] duc de), 1583, vol. XXVII; — Benavides (Dª Juana de), 1583, vol. XXVII; — Bologna (Rector y collegiales de), 1578, vol. XXV; — Boncompaño (Jacobo), 3 l., 1577-1583, vol. XXIV, XXV et XXVII; — Bosio, comendador, 1578, vol. XXV; — Boxados (Juan de), 1580, vol. XXVII; — Busto de Villegas, Lic^{do}, 4 l., 1577-1578, vol. XXIV à XXVI; — Butera (Prince de), 4 l., 1578-1583, vol XXV à XXVII; — Butera (Princesse de), 1583, vol. XXVII.

Cárdenas (Iñigo de), 3 l., 1583, vol. XXVII; — Cardona (Enrrique de), 1583, vol. XXVII; — Cardona (Jayme de), 1583, vol. XXVII; — Cardona (Juan de), 8 l., 1577-1583, vol. XXIV à XXVII; — Cardona (Dª Margarita de), 1577, vol. XXIV; — Cardona (Dª Maria de), 2 l., 1578-1583, vol. XXV et XXVII; — Cardona (Pedro de), 1583, vol. XXVII; — Carrasco (Alonso), 1583, vol. XXVII; — Carvajal, regente, 1583, vol. XXVII; — [Castagno (J.-B.),] archevêque de Rossano, 2 l., 1577-1583, vol. XXIV et XXVII; — Castelar (comte de), 1583, vol. XXVII; — Castelar (comtesse de), 1583, vol. XXVII; — Castro, alferez, 1583, vol. XXVII; — Chinchon ([Diego de Cabrera y Bobadilla, IIIe] comte de), 4 l., 1583, vol. XXVII; — Colonna (Marco-Antonio), cardinal, 1583, vol. XXVII; — Conca (Prince de), 1583, vol. XXVII; — Consejo de camara de S. Mag^{d} (Los del), 1576, vol. XXIV; — Córdova (Francisco de), 1583, vol. XXVII; — [Covarruvias y Leiva (Diego),] évêque de Ségovie, 1577, vol. XXIV.

Daroca, regente, 2 l., 1583, vol. XXVII; — Deleguiçano (Juan), 1578, vol. XXV; — Denia ([Francisco Gomez de Sandoval y Rojas, V^{e}] marquis de), 1583, vol. XXVII; — Doria (Juan-Andrea), 14 l., 1577-1579, vol. XXIV et XXVI; — Durango, Lic^{do}, 1583, vol. XXVII; — Enrriquez (Mendo), 1583, vol. XXVII; — Escovedo (Juan de), 5 l., 1577-1578, vol. XXIV et XXV; — Escudero, Lic^{do}, 2 l., 1583, vol. XXVII; — Espejo (Marquis de), 1583, vol. XXVII; — Espinosa (Diego), 1583, vol. XXVII; — Espinosa (Francisco), 1583, vol. XXVII.

Farnèse (Octave), 2 l., 1578-1579, vol. XXVI et XXVII; — Font (Gabriel), 1580, vol. XXVII; — Fontana (Roberto), 1583, vol. XXVII; — Franciscos (General y commissario general de los), 1583, vol. XXVII; — Fromista (marquis et marquise de), 1583, vol. XXVII; — Fuenmayor, Lic^{do}, 1583, vol. XXVII.

Galendon (Padre Francisco), 1579, vol. XXVII; — [Gallio (Pto-

lemeo),] cardinal di Como, 6 l., 1578-1583, vol. XXV à XXVII; — Gandia [(Carlos de Borja, V[e] duc de),] 1583, vol. XXVII; — Gargallo (Thomas), 2 l., 1578, vol. XXV; — Gargallo, doctor, 2 l., 1577, vol. XXIV; — Garnica, contador, 1583, vol. XXVII; — Garnier (Flaminio), 14 l., 1577-1578, vol. XXIV et XXV; — Gassol (Hieronimo), 10 l., 1575-1583, vol. XXIV à XXVII; — Gasto (marquis del), 1583, vol. XXVII; — Gaytan, 2 l., 1577, vol. XXIV; — Gaztelu (Martin), 37 l., 1577-1579, vol. XXIV à XXVII; — Girgos, 1578, vol. XXV; — Gomez (Francisco), 1583, vol. XXVII; — Gomez (Juan), 1583, vol. XXVII; — Gomez (Ruy), s. d., vol. XXVII; — Gomez de Silvera (R°), 1577, vol. XXIV; — Gort (?), 1577, vol. XXIV; — [Gralla] (D[a] Gerónima), 5 l., 1577-1578, vol. XXIV à XXVI; — Grégoire XIII, 14 l., 1578-1583, vol. XXV et XXVII; — Grotula (marquis de), 10 l., 1583, vol. XXVII; — Gualves (Francisco), 1583, vol. XXVII; — Guzman (D[a] Brianda de), 1583, vol. XXVII; — Guzman (Luys de), 1583, vol. XXVII; — Guzman de Silva (Diego), 33 l., 1572-1578 et s. d., vol. XXIV, XXV et XXVII; — Hernandez (Francisco), 3 l., 1577-1579, vol. XXIV et XXVI; — Hernandez de Lievana (Francisco), 1579, vol. XXVI; — Hernando (?), cardinal, 1578, vol. XXV.

Idiaquez (Francisco de), 1579, XXVI; — Idiaquez (Juan de), 111 l., 1577-1579 et s. d., vol. XXIV à XXVII; — Infantazgo ([Iñigo Lopez de Mendoça, V[e]] duc de), 1583, vol. XXVII; — Jesualdo, cardinal, 1583, vol. XXVII; — Juan d'Autriche, 30 l., 1577-1579 et s. d., vol. XXIV à XXVII.

La Cerda (Francisco de), 1583, vol. XXVII; — La Cerda (D[a] Luisa de), 3 l., 1583, vol. XXVII; — La Corna (marquis de), 1583, vol. XXVII; — La Tripalda (duc de), 1583, vol. XXVII; — Ledesma (Juan de), 3 l., 1578-1579, vol. XXVI; — [Levesque de La Cassière (Jean),] grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Malte, 7 l., 1577-1578, vol. XXIV et XXV; — Lopez (Baltazar), 9 l., 1577-1579, vol. XXIV, XXVI et XXVII; — Los Velez ([D[a] Mencía de Requesens, III[e]] marquise de), 1588, vol. XXVII.

Maldonado (Diego), 3 l., 1577-1578, vol. XXIV et XXV; — Manrrique (Jorge), 1583, vol. XXVII; — Manuel (Pedro), 3 l., 1577, vol. XXIV; — Manuel (Rodrigo), 2 l., 1578 1579, vol. XXV et XXVI; — Margarita (Madama?), s. d., vol. XXVII; — Margliani (Giovanni), 1583, vol. XXVII; — [Maria], Impératrice, 2 l., 1577-1578, vol. XXIV et XXV; — Martinez (Pedro), doctor, 2 l., 1583, vol. XXVII; — Maurutio (comte Baldo), 1578, vol. XXV; — Maymon (Hernando), 1583, vol. XXVII; — Mayorga (Hernando de), 1583, vol. XXVII; — Medinaceli (duc de), 1583, vol. XXVII; — Mendoça (Antonio de), 3 l., 1577, vol. XXIV; — Mendoça (Bernardino de), 6 l., 1578-1579, vol. XXV et XXVI; — Mendoça (Francisco de), 1578, vol. XXV; — Mendoça (Pedro de), 122 l., 1577-1583, vol. XXIV à XXVII; — Menegat (Hieronimo), 4 l., 1583,

vol. XXVII; — Mesa (Andres de), 1578, vol. XXV; — Milan (el gran canciller de), 1578, vol. XXV; — Miranda ([Juan de Zúñiga y Avellaneda, VIe] comte de), 24 l., 1577-1583, vol. XXIV, XXV et XXVII; — Moncada (Gaston de), 1583, vol. XXVII; — Moncada (Miguel de), 2 l., 1579-1583, vol. XXVI et XXVII; — Mondéjar ([Iñigo Lopez de Mendoça, IIIe] marquis de), 92 l., 1577-1579, vol. XXIV-XXVI; — Mondéjar ([Luís Hurtado de Mendoça, IVe] marquis de), 1583, vol. XXVII; — Montagudo ([Francisco Hurtado de Mendoça, IVe] comte de), 4 l., 1576 et s. d., vol. XXIV et XXVII; — Montalto (duc de), 1583, vol. XXVII; — Montan (Francisco), regente, s. d., vol. XXVII; — Mora (Christoval de), 5 l., 1577-1583, vol. XXIV, XXV et XXVII; — [Moya de Contreras (Pedro),] archevêque de Mexico, 1579, vol. XXVI.

Olivares ([Enrrique de Guzman, IIe] comte d'), 13 l., 1583, vol. XXVII; — Orefice (Antonio), 1583, vol. XXVII; — Ortiz (Ximenez de), Licdo, 1583, vol. XXVII; — Osorio (Luís), 2 l., 1583, vol. XXVII; — Osorno (Da Maria de Velasco, comtesse de), 1583, vol. XXVII; — Oviedo (Pedro de), 1583, vol. XXVII; — Padilla (Sancho), 3 l., s. d., vol. XXVII; — Pallas (Jayme), 1583, vol. XXVII; — Paterno (Padre Francisco), 1583, vol. XXVII; — [Pazos (Antonio-Mauricio de),] évêque de Avila, président du Conseil, 11 l., 1578-1583, vol. XXV à XXVII; — Perez (Antonio), 119 l., 1576-1579 et s. d., vol. XXIV à XXVII; — [Perrenot (Antoine),] cardinal de Granvelle, 14 l., 1577-1583 et s. d., vol. XXIV et XXVII; — Pescara ([Francisco-Fernando de Avalos,] marquis de), 1569, vol. XXIV; — Pignatelo (Mario), 1583, vol. XXVII.

Queralt (Luís de), 1583, vol. XXVII; — [Quiroga (Gaspar de),] inquisiteur général, archevêque de Tolède, 15 l. 1577-1578, vol. XXIV à XXVI.

Recalde (Francisco de), 1578, vol. XXV; — Requesens y Zúñiga (Luís de), 4 l., s. d., vol. XXVII; — Ricardi (Jacobo), 1583, vol. XXVII; — Rocaberti (vicomte de), 1583, vol. XXVII; — [Rodolphe II], Empereur, 1577, vol. XXIV; — Ruiz, doctor, 1583, vol. XXVII.

Sagante, 3 l., 1578-1579, vol. XXV et XXVII; — Salazar (Christobal), 50 l., 1577-1580, vol. XXIV à XXVII; — San Clemente (Guillen de), 5 l., 1577-1583, vol. XXIV et XXVII; — San Juan (Los ocho vaylios conventuales de la religion de), 1577, vol. XXIV; — [Sanctorius (Giulio Antonio),] cardinal di Santa Severina, 1583, vol. XXVII; — Santa Cruz ([Alvaro de Bazán,] marquis de), 2 l., 1583, vol. XXVII; — Santa Cruz ([Da Maria Manuel de Benavides,] marquise de), 3 l., 1577-1579, vol. XXIV et XXVI; — [Santos Quintana (Andres),] archevêque de Saragosse, 4 l., 1577-1583, vol. XXIV et XXVII; — Santoyo (Sebastiano), 1583, vol. XXVII; — Sarno (comte de), 1583, vol. XXVII; — Sastago ([Artal de Alagon,] comte de), 7 l., 1577-1583, vol. XXIV à XXVII; — Sero (?), 1583, vol. XXVII; — Sessa ([Gonzalo Fernández

de Córdova, IIIe] duc de), 14 l., 1577, vol. XXIV ; — Sfondorato (baron), 5 l., 1583, vol. XXVII ; — Sforza, cardinal, 1578, vol. XXV ; — [Simancas (Diego),] évêque de Zamora, 1583, vol. XXVII ; — Siruela (comte de), 1583, vol. XXVII ; — Solchaga (Pedro de), 2 l., 1578, vol. XXVI ; — Soma ([Antonio Fernández de Córdova y Cardona, IIIe] duc de), 2 l., 1577-1579, vol. XXIV et XXVI ; — Spina (Francisco), 1578, vol. XXV ; — Spinola (Juan Antonio), 4 l., 1577-1578, vol. XXIV et XXV ; — Spinola (Juan Battista), 1583, vol. XXVII ; — Suarez de Caravajal (Garci), 1583, vol. XXVI ; — Suarez de Caravajal (Juan), 1583, vol. XXVII ; — Suarez de Mendoça (Bernardino), 4 l., 1583, vol. XXVII.

Talayro, 9 l., 1575-1578, vol. XXIV et XXV ; — [Tello de Sandoval (Francisco),] évêque de Placentia, 1578, vol XXVI ; — Temiño (Pedro Fernández), 1578, vol. XXVI ; — Terranova ([Carlos de Aragón, Ier] duc de), 17 l., 1577-1583 et s. d., vol. XXIV, XXVI et XXVII ; — Terza (M.), 1583, vol. XXVII ; — Toledo (Gobernador de), 1574, vol. XXIV ; — Tolosa (Prior de), 1578, vol. XXV ; — Tomas (Juan), Licdo, 1583, vol. XXVII ; — Torres (Hernando de), 2 l., 1583, vol. XXVII — Torres (Luis de), archevêque de Monreale, 2 l., 1578-1583, vol. XXV et XXVII ; — Toscane ([Fr.-M. de Médicis,] grand-duc de), 2 l., 1577-1579, vol. XXIV et XXVII.

Urbino (duc d'), 1583, vol. XXVII ; — Urrias (Ugo de), 1583, vol. XXVII ; — Ursino (Latino), 1583, vol. XXVII ; — Ursino, cardinal, 1577, vol. XXIV.

Vaca de Castro (Petro), presidente de Valladolid, 1583, vol. XXVII ; — Valladolid (Los Oydores de), 1583, vol. XXVII ; — Vargas (?), s. d., vol. XXVII ; — Vargas Mexia (Juan de), 22 l., 1578-1579, vol. XXV à XXVII ; — Vasquez (Juan), 1579, vol. XXVI ; — Vasquez (Mateo), 23 l., 1577-1579, vol. XXIV à XXVII ; — Velada ([Gomez Dávila, IIe] marquis de), 1577, vol. XXIV ; — Velarde (Pedro de), 1577, vol. XXIV ; — Velasquez (Juan), 1583, vol. XXVII ; — Veles (El prior de), 1578, vol. XXVI ; — Velez (Christobal), 3 l., 1578-1583, vol. XXVI et XXVII ; — Vera (Francisco de), 1583, vol. XXVII ; — Villadamor (Antonio), 1583, vol. XXVII.

Çapata de Cárdenas, 1583, vol. XXVII ; — Çavala (Domingo de), 22 l., 1577-1580, vol. XXIV à XXVII ; — Çayas (Gabriel de), 22 l., 1577-1579, vol. XXIV à XXVII ; — Çornoça (Juan de), 1578, vol. XXV ; — Çúñiga (Diego de), 5 l., 1577, vol. XXIV ; — Zúñiga (Francisco de), 1583, vol. XXVII ; — Zúñiga (Hernando Nino de), 2 l., 1583, vol. XXVII ; — Zúñiga (Iñes de), 1583, vol. XXVII ; — Zúñiga y Avellaneda (Pedro de), 1583, vol. XXVII.

Lettres dont l'adresse manque : 19 l., 1577-1579, vol. XXIV à XXVII.

Ces minutes de lettres sont accompagnées des pièces suivantes :

Vol. XXIV, fol. 34-37. « Copia de la instruçion que se dio à Diego de Salas para la jornada de Malta, en 10 de março 1577. »

Vol. XXIV, fol. 64-65. « Las condiciones conque pareçe que se podia tomar la casa de S. Apostol. »

— fol. 186-189. « Lo que se ofreçe que responder à D. Juan de Çúñiga al advertimiento que hizo Domingo de Çavala à D. Enrrique Agullana en Anticoli, 2 de junio 1577. »

— fol. 244-248. « Diversos advertimientos en lo que toca a los gentiles hombres y a los pajes », juin 1577.

Vol. XXV, fol. 125-126. « Memoria de lo que Diego de Salas ha de hazer en Malta, hebrero 1578. »

— fol. 238. « Memoria que se dio a D. Juan Deleguiçano en 29 de março de 1578. »

Vol. XXVII, fol. 136-137. « Relaçion sobre lo que se ha de suplicar a su S[d] que conceda breve para... renovar las constituciones de la yglessia de N. S[a] de Palavi de Barcelona... »; hebrero 1580.

— fol. 174-183. « La ynstruçion que se dio a Martin Ortiz de Matienço, en 6 de agosto 1580. »

— fol. 190-193. « Advertimiento de lo que se ha de capitular en el matrimonio de la marquesa [de Los Velez] con el [VIII[e]] conde de Benavente, agosto 1580. »

— fol. 194-199. « Los capitulos que se proponen para el matrimonio de la marquesa [de Los Velez] con el conde de Benavente, agosto 1580. »

— fol. 316-317. « Copia del memorial que D. F[co] de Requesens dio a su Mag[d], en 25 de mayo 1583. »

— fol. 320-323. « Las preguntas que se avian de hazer a algunas de las criadas de la Princesa, mayo 1583. »

— fol. 349-350. « La memoria que se dio a Martin Ortiz de Matienço en 4 de julio 1583. »

— fol. 371-374. « La instruçion que se dio a Francisco de Tapia (?) en 11 de julio 1583. »

— fol. 375-378. « La instruçion que se dio a Gaspar de Pons en 12 de julio 1583. »

— fol. 402-403. « La memoria que se embio a Lauro Dublinl sobre lo de la escomunion en 16 de julio 1583. »

— fol. 435-436. « Sobre lo del arcedianazgo de la Tabla de Pamplona », 1 agosto 1583.

— fol. 471-472. « El memorial del varon Esfondorato para dar a Su Mag[d] », 4 agosto 1583.

— fol. 534. « El memorial que se dio a Su Mag[d] por Don Juan de Cardona en 14 septiembre 1583. »

(Papier; — vol. XXIV : 542 feuillets, 285 sur 230 millimètres; — vol. XXV : 517 feuillets, 288 sur 232 millimètres; — vol. XXVI : 512 feuillets, 285 sur 235 millimètres; — vol. XXVII : 610 feuillets, 300 sur 238 millimètres.)

(A suivre.)

VARIÉTÉS

A propos de la bibliographie de Góngora.

M. R. Foulché-Delbosc a publié récemment, dans la *Revue hispanique*, t. XVIII, n° 53, 1908, p. 73-161, une *Bibliographie de Góngora* dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir[1].

Quoique M. Foulché-Delbosc ne tienne compte que des œuvres imprimées et néglige les polémiques du gongorisme, il ne décrit pas moins de 191 ouvrages, depuis les éditions complètes du fameux écrivain, jusqu'à celles d'autres auteurs ne contenant qu'une ode, un sonnet, quelques dizains du maître.

La liste des poésies, publiées dans ces dernières conditions, a été dressée chaque fois que l'exemplaire en question a pu être consulté. C'est un excellent appoint pour la chronologie des œuvres de Don Luis, particulièrement pour celles qui sont antérieures ou contemporaines des *Flores de Espinosa* (terminées fin 1603, publiées au printemps de 1605).

Les titres, dates des approbations, privilèges, le contenu des feuillets préliminaires et du texte, la foliation, les cotes des bibliothèques, etc., sont généralement donnés de façon très complète et avec une grande précision.

Il va de soi, cependant, que l'étude de M. Foulché-Delbosc pourrait encore être revisée sur plus d'un point; je me contenterai de présenter ici les quelques additions que je me crois à même d'y apporter.

Sous le numéro 63, M. Foulché-Delbosc donne le titre et décrit partiellement les feuillets préliminaires des *Lecciones solemnes* de Pellicer (1630), mais il néglige absolument de nous renseigner sur le contenu du texte, alors qu'il le fait avec beaucoup de soin pour les éditions de Lopez de Vicuña (1627) et de Hoces (1633). Pellicer offre cependant, en dépit de toutes ses erreurs, des leçons très intéressantes et incontestablement de beaucoup supérieures, en général, à celles des éditions très incorrectes de Vicuña et de Hoces.

Voici le contenu des *Lecciones solemnes*, texte et commentaire :

Col. 1-350 : *Polifemo*.

1. L'auteur nous fait savoir que M. A. Caillens a collaboré pendant quelques mois à ses longues recherches.

Col. 352-612 : *Lecciones solenes* (sic) *a las Soledades de don Lvis de Gongora.*

Col. 613-775 : *Lecciones s. de D. I. P. de S. y Tobar al Panegirico escrito al Dvque de Lerma* (imprimé pour la première fois, comme le dit Pellicer, col. 612). Le commentateur complète et termine le récit des événements historiques retracés dans ce panégyrique en reproduisant, par la même occasion, quelques autres productions de la Muse de Góngora, soit :

Col. 741 : Cancion : *Abra, dorada llaue* (celle-ci antérieure au *Panégyrique*).

Col. 742-743 : Epigramma : *El Quarto Enrico, yace mal herido.*

Col. 743-745 : Cancion : *En roscas de christal serpiente breve* (A la toma de Larache).

Col. 746-747 : *A la Mamora, militares cruzes.*

Col. 749-775 : Panegirico *Al Illustrissimo don Henrique de Guzman y Haro Cardenal de la santa Iglesia de Roma, en su Creacion.*

Viennent ensuite :

Col. 76-836 : *Lecciones de don J. Pellicer a la Tisbe de don Luis de Gongora.*

J'ajouterai également que dans l'exemplaire de la *Bibliothèque Mazarine*, de Paris (11070 F), le portrait de Góngora et l'inscription : « Vida y escritos de don Luis de Gongora... » se trouvent au folio 4, recto et verso, et non au folio 23 *id.*, comme dans les exemplaires cités par M. Foulché-Delbosc.

Sous les numéros 65 et 66, M. Foulché-Delbosc cite deux éditions des œuvres de Góngora, par Hoces, toutes deux de 1633 ; il ne possédait, pour celle du numéro 66, qu'un exemplaire incomplet du *British Museum* (11451. d. 14) à frontispice raccommodé et ne contenant, outre les préliminaires, que les 188 premiers feuillets. Voici comment il la décrit :

« 66. — *La partie du titre transcrite ici entre* [ ] *est refaite à la plume dans l'exemplaire du British Museum.* [Las obras de Dⁿ Luis de Gongora; en varios poemas. Recogidos por Dⁿ Gonzalo de Hoces y Cordova, natural de la Ciudad de Cordova : Dirigidas a Dⁿ Francisco Antonio Fernandez de Cordova, Marques de Guadalcazar.] En Madrid en la Imprenta del Reyno. Año 1633. || A costa de Alonso Perez, Librero de su Magestad. *in-4, 12 ff. n, ch. — ??? ff* — British Museum 11451. d. 14 (incomplet). La première des deux lignes conservées du titre se différencie aisément de la ligne correspondante dans l'édition précédemment décrite (65) : Imprenta au lieu de Emprenta, et Reyno au lieu de Reino. »

Je puis rectifier la description de cette dernière édition (qui est, somme toute, la plus importante, puisqu'elle contient la biographie de Góngora qui manque dans l'autre) grâce au volume n° 11070 A de la *Bibliothèque Mazarine.* L'examen attentif du titre, aussi bien que

des préliminaires, prouve que celui-ci est bien le même que l'exemplaire incomplet du *British Museum*.

Celui de la *Mazarine* est en bon état et contient 234 feuillets :

Todas | las Obras | de | Don Lvis de Gongora | en varios poemas. | Recogidos por Don Gonzalo | de Hozes y Cordoua, natural de la | ciudad de Cordoua. | Dirigidas a Don Francisco | Antonio Fernandez de | Cordova, Marqves de | Guadalcazar, &c | 62 | . Con privilegio. | En Madrid en la Imprenta del Reyno. Año 1633. | A costa de Alonso Perez, Librero de su Magestad. | *in 4°, 12 fos prélim.* + *234 fos.* — Sur le dernier v°, le "colofon" : En Madrid | En la Imprenta del Reyno. | Año de M.DC.XXXIII.

Je crois utile d'ajouter que la *Vida y escritos de Don Lvis de Gongora* (f°s 3 v°-6 r° prélim.) se termine par ces mots : A. A. L. S. M. P. Anonymus, Amicus, Lubens, Scripsit, Moerens, Posuit.

Sous le numéro 67, M. Foulché-Delbosc cite une édition de Hoces de 1634, au chiffre 60, et contenant 14 feuillets préliminaires, plus 232 feuillets. Il en existe une seconde de la même année que j'ai trouvée à la *Bibliothèque Royale* de Bruxelles (V. 6558); son titre ne diffère que par de menus détails : il porte « D. Lvis » au lieu de « Don Lvis », ajoute, après « Guadalcazar, &c. », les mots « Corregido y enmendado en esta vltima impression », et porte le chiffre 62. Les préliminaires sont de 16 feuillets au lieu de 12; le contenu est le même, dans un ordre un peu différent. Le texte contient le même nombre de feuillets, mais l'impression ne marche pas rigoureusement de pair de part et d'autre.

Dans l'*Ilvstracion y Defensa de la Fabvla de Piramo y Tisbe* de Salazar Mardones, Madrid, 1636, que M. Foulché-Delbosc mentionne uniquement (n° 71) pour la fable principale, on trouve cités par Salazar, outre quelques poésies complètes de Góngora, de nombreux passages de ses œuvres. Le commentateur, qui avait été l'ami de Góngora, prétend tenir de lui plus d'une leçon originale. Les principaux extraits se trouvent aux folios suivants :

31 r°, 74 r°, 76 v°, 107 r°, 114 v°, 130 v°, 134 v°,-135 r°, 140 v°, 143 r°, 144 r°, 146 r°-v°, 159 v°, 164 v°, 177 r°, 184 v°-185 r° : *Soledades.*

31 r°, 107 r°, 110 v°, 177 v° : *Polifemo.*

56 v°, 90 v° : *Comedia del doctor Carlino.*

160 r°, 162 r° : *Comedia de las firmezas de Isabela.*

135 r°, 150 r°, 179 r° : *Panegirico.*

8 v° : le premier dizain de : *Musa que sopla, y no inspira.*

82 r° : quatre strophes du romance *A la Beatificacion de santa Teressa de Iesus* (De la semilla caida).

135 r° : cinq strophes du romance *Castillo de San Cervantes.*

143 r° : deux strophes du romance *Aue del plumage negro.*

159 v° : le dizain unique *Cristales el Pò desata.*

58 r°, 91 v°, 107 r°, 113 v°, 160 v°, 187 r°, quelques lignes provenant de divers romances, etc.

En d'autres endroits, Salazar discute les leçons qu'il préconise, et celles-ci ne sont pas toujours à dédaigner. Je ne puis reprocher à M. Foulché-Delbosc de n'avoir point cité les passages ci-dessus, mais je regrette qu'il ne fasse aucune mention des textes intéressants de Faria y Sousa. Au lieu d'où j'écris, il me serait actuellement impossible de combler cette lacune.

M. Foulché-Delbosc prétend, page 114, que « Gallardo (IV, col. 403), se trompe doublement : les œuvres de Góngora commentées par Salcedo Coronel forment non pas quatre volumes mais trois (les *Soledades* et le *Polifemo* constituant un seul volume), dont le dernier parut en 1648 et non en 1646 ». Aussi, M. Foulché-Delbosc ne fait-il qu'une rubrique pour le commentaire des *Solitudes* publiée par Salcedo Coronel en 1636 et la réimpression à la même date du commentaire du *Polyphème* par le même auteur.

A part la date, M. Foulché-Delbosc se trompe sans doute : chacun de ces deux ouvrages de 1636 possède son frontispice, ses privilèges, approbations, « tassas, » et ses feuillets préliminaires et finaux distincts. Je possède un exemplaire des *Solitudes* seules; un autre se trouve à la *Bibliothèque Mazarine* (11070 C), séparé de la réimpression du *Polyphème* (11070 F). Ce qui a induit M. Foulché-Delbosc en erreur, c'est que le volume de sonnets commentés, publié par Salcedo Coronel en 1644-1645, porte le titre de « Tomo segvndo ». L'énigme s'éclaircit par la lecture du titre du commentaire des Odes, etc., de 1648 qui se donne encore comme « Tomo segvndo » sur le frontispice gravé, et comme « Segvnda parte del tomo segvndo » sur le titre imprimé.

Il faut donc bien reconnaître que Salcedo Coronel considérait son œuvre comme comprenant deux « tomos » se subdivisant chacun en deux « partes » éditées séparément. Il intervertissait donc le sens habituel de ces deux mots. D'après cela, on doit classer comme suit les volumes : *Tomo I :* les grands poèmes, se subdivisant en deux « partes » indépendantes : l'une, le *Polyphème* (1629, puis 1636); l'autre, les *Solitudes* (1636). *Tomo II :* les petits poèmes, se divisant également en deux parties indépendantes : les sonnets d'une part (1644-1645); les odes, madrigaux, etc., de l'autre (1648).

Les leçons offertes par les textes de Salcedo Coronel comptent parmi les meilleures; elles sont comparables à celles de Pellicer et souvent même préférables.

Pour ce qui concerne l'*Egloga fvnebre a don Lvys de Gongora de versos entre-sacados de sus obras.* Por don Martin de Angvlo y Pulgar, citée (n° 77) d'après Salvá, 435, Heredia, 1990, et le *British Museum* 011451. ee. 15, je crois bon de dire quelques mots encore de ce livre rare. L'approbation est du 5 juillet 1638. L'*Egloga fvnebre* s'étend des

feuillets 1 à 17. Suivent : *Argumentos de cada estanza :* folios 18-20. Les vers de Góngora sont assez fidèlement reproduits dans l'églogue avec quelques modifications inévitables ; le sens y est quelque peu plus clair que chez don Luis. Il existe un exemplaire de cet ouvrage à la *Biblioteca Nacional* de Madrid, mais on ne le trouvera pas facilement si l'on ignore qu'il se trouve relié avec le *manuscrit 3906*.

Dans le titre de l'édition de Góngora de 1667 (M. Foulché-Delbosc, n° 113), il faut intercaler, après « Gongora », les mots : « primera parte » (d'après l'exemplaire de la *Bibliothèque Nationale de Paris,* Yg 2542).

Sous le numéro 148, M. Foulché-Delbosc cite deux poésies de Góngora, publiées avec leurs traductions en vers dans le tome I de l'*Espagne Poétique* de Maury, édition de 1826-1827. J'ajouterai que le tome II du même ouvrage contient également trois romances de Góngora, précédées de leurs traductions en vers : *Servia en Orán al Rey — Entre los sueltos caballos — Amarrado al duro banco* (p. 127-144).

L'*Espagne Poétique* a paru également en 1832, à Paris.

L'édition des *Poesias escogidas de D. Luis de Góngora y Argote*, par D. Luis María Ramirez y las Casas Deza, Córdoba, 1841, n'est pas la première : il en existe une datée de 1811.

Telles sont les quelques rectifications que je puis apporter actuellement à la *Bibliographie de Góngora*. Après avoir dit combien de patientes recherches et de méticuleuses notations exigeait l'utile étude de M. Foulché-Delbosc, pourrai-je encore lui reprocher de ne porter aucun jugement sur la valeur comparative des textes les plus intéressants ? Même, sans se livrer à aucune discussion, il aurait pu, par exemple, opposer au prologue de Lopez de Vicuña au lecteur, qu'il donne page 101, certains passages de la Dédicace et du discours *a los ingenios doctissimos de España* qui se trouvent aux feuillets préliminaires des *Lecciones solemnes* de Pellicer ; ce dernier y dénonce, non sans quelque raison, mais avec une violence évidemment injuste, les défauts de l'édition de 1627. J'ai reproduit ces attaques à la page 135, n. 1, de mon étude sur *Le Lyrisme et la Préciosité cultistes en Espagne,* première partie, Paris-Halle, 1909, qui aura vu le jour au moment où paraîtront ces lignes. On trouvera également dans cet essai, qui s'attache, entre autres, à retracer les querelles du cultisme, les principaux éléments d'une bibliographie des livres et manuscrits qui approuvent ou combattent les doctrines du fameux poète de Cordoue. Mais ces indications ne sont évidemment pas rédigées avec l'abondance de détails que requiert un travail bibliographique.

Une étude raisonnée des manuscrits des œuvres mêmes de l'auteur serait également très désirable.

LUCIEN-PAUL THOMAS.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

ÉCOLE DE HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES A MADRID

(Espagne et Portugal).

(Fondation de l'Université de Bordeaux)

Rapport présenté à M. le Ministre de l'Instruction publique par M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux.

Bordeaux, le 6 mai 1909.

Monsieur le Ministre,

Je vous ai fait part de l'accueil flatteur qu'a reçu, dans les Universités espagnoles qu'elle a visitées, la mission de professeurs envoyée par l'Université de Bordeaux, et des sympathies qu'à Madrid même, présentée par l'éminent ambassadeur de la République Française, les plus hautes personnalités lui ont témoignées. De quelque façon que se poursuive cet échange de conférences et de professeurs inauguré par nous, il n'est pas douteux qu'il contribue à rendre plus étroites les relations intellectuelles des deux pays voisins et que, par là déjà, nous ayons fait œuvre utile.

Mais l'occasion s'est présentée à nous de laisser de notre voyage une trace plus durable, et de donner une forme concrète à la fois aux sympathies que nous avons rencontrées et à celles que nous éprouvions nous-mêmes depuis longtemps, et qui nous avaient conduits en Espagne. L'Espagne est étudiée chez nous dans son passé et dans son présent. Elle ne l'est pas comme elle devrait l'être. Les études hispaniques sont représentées dans la science française par des individualités de premier ordre, mais non par une armée disciplinée, comme les études qui ont l'Italie ou la Grèce pour objet. Or, au dire de ceux d'entre les savants français que l'Espagne a déjà attirés, il y a dans les archives, dans l'art de ce pays un champ d'exploration aussi riche que celui qu'ont offert les deux autres presqu'îles de l'Europe méridionale. Les écoles françaises d'Athènes et de Rome ont joué un rôle décisif dans l'orientation de la science

française et ont déterminé des vocations. Pourquoi n'existe-t-il pas une École française de Madrid?

Or il y a à Madrid un collège français, établissement d'enseignement secondaire très prospère, qui est justement en voie de reconstruction. L'idée nous vint de demander à ce collège l'hospitalité pour une École de hautes études hispaniques et de solliciter de la Société française, qui a le collège à sa charge, la location d'une aile, ou d'un étage qu'elle construirait exprès pour nous. C'était l'occasion unique, à ne pas laisser échapper, de créer, relativement à peu de frais, une œuvre de première importance. A Athènes, on vient d'ouvrir une école primaire annexée à l'illustre École française. C'était l'opération inverse qu'il s'agissait de tenter. Mais, à Madrid comme à Athènes, trouveraient place côte à côte, dans le même immeuble, l'enseignement élémentaire et les plus hautes recherches scientifiques. M. l'Ambassadeur de France voulut bien faire sienne une idée que sa bonne volonté seule pouvait aider à se réaliser. Les membres de la Société française auxquels nous eûmes l'honneur de l'exposer, lors de notre visite au collège français, s'y rallièrent également. Les professeurs espagnols qui reçurent nos confidences nous encouragèrent. Le Conseil de l'Université de Bordeaux, qui avait à prendre la responsabilité morale et financière de l'entreprise, n'hésita pas et, par une délibération votée à l'unanimité, il autorisa son président à faire, moyennant 5,000 francs, une promesse de location de neuf années entre les mains de l'ambassadeur de France, représentant la Société française de Madrid, qui lui-même accepta cette promesse devant vous. Et vous avez bien voulu, Monsieur le Ministre, joindre vos félicitations officielles à l'approbation de cette délibération. Nous ne doutons pas, d'autre part, que le gouvernement espagnol déjà pressenti par notre ambassadeur, et dont la bienveillance à notre égard fut la véritable inspiratrice de notre initiative, n'accueille, avec la même bienveillance, une fondation où il verra un lien de plus entre nos deux pays.

Ainsi une Université française aura pu créer, plus modestement sans doute, mais avec plus de facilité et de rapidité, ce qu'il eût appartenu à l'État seul de créer, avant la loi qui conféra aux Universités leur autonomie; et vous voudrez bien penser que l'action des Universités françaises à l'étranger, quoiqu'elle n'ait pas été parmi les effets annoncés de cette loi, n'en est pas un des moins heureux. Pour ne parler que de l'Espagne, un an avant l'initiative de Bordeaux, Toulouse avait fondé l'œuvre très originale et très utile connue sous le nom d'« Union des Étudiants français en Espagne », œuvre que d'autres Universités, dont Bordeaux, aident par leurs subventions Toulouse à faire vivre. L'Université de Toulouse a établi ainsi sa tutelle sur ceux qui vont étudier l'espagnol en Espagne pour l'ensei-

gner ensuite en France. Ces œuvres parallèles et fraternelles de Toulouse et de Bordeaux sont jusqu'ici les deux manifestations capitales, elles ne seront pas les seules de l'activité des Universités françaises en Espagne. Les Universités du Sud-Ouest comptent symboliser leur collaboration par la création d'un Institut français d'Espagne où toutes leurs initiatives viendraient s'encadrer. C'est vous dire, et vous allez vous en rendre de mieux en mieux compte, que nous éviterons tout ce qui pourrait ressembler à du particularisme universitaire. Notre École, si elle a son point d'attache à Bordeaux, si elle est Bordelaise au point de vue légal, par son état civil et par son budget, sera à Madrid une École simplement française. L'Université de Bordeaux se tiendra pour satisfaite si, désignée par les circonstances, elle a pu accomplir une œuvre utile à tous, en même temps que de haute portée scientifique et nationale.

Il me reste à vous exposer le détail de l'organisation projetée. Le local que nous occuperons au collège français comprendra cinq chambres de travailleurs, une bibliothèque servant de salle de réunion, et un appartement de directeur. Il n'y aura rien là qui ressemble à la Villa Médicis ou au Palais Farnèse. Nous croyons cependant que les travailleurs de tout ordre aimeront, quand ils séjourneront à Madrid, avoir une maison commune; que, si modeste qu'elle soit, elle aura son esprit, son rayonnement; que, par son existence seule, elle exercera un attrait, et que, grâce à elle, quelques-uns viendront chercher en Espagne des sujets d'études, qui n'y seraient pas venus. Elle sera ouverte aux boursiers que votre Direction de l'Enseignement supérieur, si sympathique à notre tentative, a déjà promis de nous envoyer. Et notre rêve serait, sans leur faire le traitement des Athéniens et des Romains, d'augmenter cependant, sur le modeste budget de notre École, le taux de leur bourse. Notre *Bulletin hispanique,* déjà existant, leur servira d'organe. Nous espérons y ajouter une Bibliothèque hispanique. Notre école sera également ouverte aux boursiers que toutes les Universités, que tous les groupements scientifiques voudront bien nous adresser, aux jeunes artistes, qui fraterniseront, à Madrid comme à Rome, avec les historiens et les philologues. Elle sera ouverte — et ceci la distingue des Écoles de Rome et d'Athènes auxquelles nous avions l'orgueil de la comparer — à une catégorie de travailleurs qui trouvera en Espagne un accueil particulièrement chaud et qui y trouvera peut-être aussi des surprises, je veux dire à ceux qui viendront étudier non seulement le passé, mais le présent de ce pays, questions ouvrières, économiques, réformes sociales. Nous avons déjà demandé au Musée social, qui nous en a promis, des missionnaires. Nous comptons même sur des missionnaires commerciaux des différentes Chambres de commerce, et en particulier, bien entendu, de celle de Bordeaux. Et nous croyons que le rapprochement de ces activités

tournées vers la vie présente et vers l'avenir avec des amateurs d'art et d'histoire sera vraiment représentatif de notre vie intellectuelle moderne. Nous avons constaté sur place que les hommes les plus cultivés de l'Espagne contemporaine éprouvent comme l'oppression d'un passé trop lourd de gloire, et un certain agacement de ne voir étudier et vanter à l'étranger que l'Espagne du passé. Notre jeune École ne commettra pas cette faute — C'est peu de cinq chambres pour des travailleurs d'ordre si varié. Mais ils ne seront pas tous à la fois à Madrid ; puis notre maison pourra s'agrandir. En attendant même qu'elle soit construite et pour amorcer l'œuvre, nous avons l'intention d'envoyer dès cette année en Espagne les boursiers d'études qu'on a bien voulu nous promettre et qui y seront comme des précurseurs.

Nous avons prévu un directeur. Nous n'aurons pas, au début tout au moins, le moyen d'en payer un à demeure. Nous tenons cependant à avoir un directeur qui sera l'âme, présente ou absente, mais toujours agissante de la maison. Il sera à Madrid au début de chaque année, présentera au monde officiel et au monde savant les nouveaux pensionnaires, dirigera leurs premiers pas dans un pays inconnu d'eux, donnera à tous les conseils de son expérience, inspirera des sujets de travaux à ceux qui n'en auraient pas de préconçus, puis reviendra dans le courant de l'année voir où tout en est, et ne cessera de correspondre enfin avec chacun. Il faut pour cette fonction un homme de science et d'action, d'activité même, dirai-je. Ce directeur sera nécessairement nommé dans les conditions qui président à la nomination de tout fonctionnaire d'Université. Mais nous avons l'intention de faire intervenir, ce qui est légalement possible, dans le choix à faire de lui, l'avis d'un Comité de patronage de notre École, que nous composerions de tous les hispanisants de marque dont s'honore la science française, et dont nous avons tout lieu d'espérer que M. Morel-Fatio acceptera la présidence. Ce directeur pourra, bien entendu, être un professeur de Bordeaux ; mais il ne sera pas nécessairement un professeur de Bordeaux : cela a été convenu expressément entre les membres de notre Conseil d'Université. Le même comité de patronage dont j'ai parlé sera en outre, nous l'espérons, un organe des plus utiles pour le recrutement des pensionnaires.

J'arrive enfin au budget de la fondation. Vous avez bien voulu me promettre de demander une subvention aux Chambres et, en attendant, de collaborer, par tous les moyens dont vous disposez, à notre entreprise. Je vous remercie, au nom de l'Université de Bordeaux, de cette double promesse. Après m'être adressé à vous, j'ai, comme je vous en avais annoncé l'intention, frappé aux portes dont la clef est à Bordeaux. C'est une ressource pour les fondations d'Université d'intéresser les pouvoirs locaux, et d'attirer les subventions qui n'iraient pas à une fondation d'État. M. le Sénateur Monis, président

du Conseil général de la Gironde, m'a promis d'appuyer la demande que j'adresserais au Conseil général. M. le Maire de Bordeaux m'a promis d'appuyer celle que j'adresserais au Conseil municipal. Il y a là deux importantes subventions à prévoir. M. le Président de la Chambre de commerce m'a opposé un refus dû à des circonstances particulières que traverse la Chambre, mais il m'a amicalement conseillé de repasser l'an prochain. L'Institut ne dispose d'aucuns fonds pour une subvention annuelle. Mais M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales appuiera une demande de subvention importante prise sur le fonds Debrousse pour notre premier établissement, comme il en a été accordé une au jeune et brillant Institut de Florence. M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions nous laisse espérer des subventions pour les recherches individuelles, prises sur le fonds Piot. Qu'ils soient tous remerciés. L'Université de Paris a à sa tête un homme qui, en présence d'une initiative prise par une Université provinciale, éprouve la joie de quiconque voit l'arbre planté par ses soins porter des fruits. Pour cette raison et pour d'autres, nous comptons sur une subvention de l'Université de Paris. Nous comptons de même, pour des raisons diverses que nous ferons valoir près de chacune d'elles, sur les subventions d'un grand nombre d'Universités françaises. Tout cela constitue sans doute un budget fait surtout d'espérances, mais d'espérances bien fondées. Si quelques-unes sont déçues, l'Université de Bordeaux comblera le déficit. Nous administrerons assez sagement pour qu'il ne dépasse pas ses ressources.

Tout ce qui est sous forme d'espérances et au futur dans ce rapport, Monsieur le Ministre, est cependant tout près de se réaliser, par notre volonté et par votre concours. Permettez-moi, en terminant, d'émettre un vœu dont la réalisation ne dépend pas de nous, mais serait le complément heureux de notre fondation : c'est de voir se créer une École espagnole à Paris, en même temps que l'École française de Madrid, école où les jeunes savants espagnols viendraient étudier et aimer notre pays, comme nous irons chez eux étudier et aimer le leur.

R. THAMIN.

L'École française de hautes Études hispaniques (Espagne et Portugal), dont le rapport qui précède annonce la fondation, existe en fait dès aujourd'hui et fonctionnera dès le mois d'octobre 1909.

Nous sommes heureux d'annoncer que le premier « membre de l'École » est déjà désigné. C'est M. Eugène Albertini, agrégé des Lettres, ancien élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome. M. Albertini est connu des lecteurs du *Bulletin hispanique* par le mémoire important qu'il a publié sur les fouilles d'Elche en 1905. Il se propose de commencer une vaste

enquête sur les monuments d'architecture et de sculpture de l'Espagne romaine.

Il est très important de noter que les fonds de la pension de M. Albertini sont mis à la disposition de l'Université de Bordeaux par l'Université de Paris. Ainsi s'affirme dès le premier jour le caractère de l'œuvre bordelaise, conçue comme une œuvre de large association inter-universitaire, et ainsi l'Université de Paris a montré par son vote très libéral quel intérêt scientifique s'attache dès sa naissance à la jeune sœur modeste des Écoles d'Athènes, de Rome et du Caire.

D'autres boursiers d'études, non moins qualifiés que M. Albertini, seront envoyés en Espagne au mois d'octobre; le prochain numéro du *Bulletin* fera connaître leurs noms, leurs titres et l'objet de leurs missions.

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

L'Union des Étudiants français et espagnols.

Nos lecteurs connaissent déjà l'*Union des Étudiants français en Espagne,* institution de l'Université de Toulouse. Elle a inauguré le 13 avril 1909 la seconde année de ses travaux. Comme en 1908, les cours de 1909 ont été répartis en deux séries : l'une a été donnée à Madrid pendant les mois d'avril et de mai, l'autre sera donnée à Burgos du 5 août au 15 septembre. Chacune de ces séries (et ceci constitue une innovation considérable) comporte deux sections : l'une, qui existait dès l'origine, est une section d'espagnol à l'usage des Français, l'autre, récemment créée, est une section de français à l'usage des Espagnols. Ce double enseignement vient de fonctionner régulièrement à Madrid pendant près de deux mois. D'une part les étudiants de nos Universités françaises ont entendu avec autant de plaisir que de profit les profondes études de M. Menéndez Pidal sur le *Libre de Apolonio,* les solides commentaires de M. Álvarez de la Villa au *Memorial* de Diego de Valera et les ingénieuses dissertations caldéroniennes de M. Américo Castro, lequel a dirigé en outre de nombreux exercices pratiques. D'autre part, dans les locaux et sous le patronage de l'Université centrale, un professeur français a expliqué trois fois par semaine des poésies lyriques françaises à l'usage d'un auditoire espagnol, qui a montré un empressement, une sympathie et une curiosité d'esprit très supérieures à ce que les prévisions les plus optimistes avaient escompté. Le professeur, chargé à Madrid de l'enseignement du français, était cette année M. Henri Mérimée, maître de conférences à l'Université de Montpellier. A la fin de sa dernière leçon,

à laquelle assistaient M. l'Ambassadeur de France, M. le Recteur de l'Université de Madrid et plusieurs professeurs des diverses Facultés, il a essayé de résumer l'histoire de notre œuvre pendant les semaines laborieuses qui venaient de s'écouler. Voici, à peu près telle qu'elle a été prononcée, cette partie de la leçon :

« Nous voilà arrivés, Mesdames et Messieurs, au terme de notre collaboration. Je ne veux point prendre congé de vous sans revenir en quelques mots sur les travaux qui ont occupé pendant six semaines notre activité. Dociles aux conseils de vos mystiques, examinons notre conscience en toute sincérité.

» Il y aura bientôt deux mois un groupe de Français arrivait à Madrid : un même désir les animait, celui de travailler de tout leur zèle, de toute leur intelligence à mieux connaître l'Espagne, à mieux faire connaître la France. Il y avait dans ce groupe seize ou dix-sept étudiants et un professeur, celui qui a l'honneur de vous parler.

» A peine arrivés, ils se mirent les uns et les autres à la besogne. Les étudiants, qui sont les maîtres de demain et auxquels reviendra dans quelques mois l'honneur de communiquer aux lycéens français la connaissance de l'Espagne, de sa langue et de ses mœurs, trouvèrent des bonnes volontés nombreuses pour guider leurs pas encore incertains. Grâce à une fondation que l'Université de Toulouse a inaugurée l'année dernière, et qui a pour objet de rendre plus fructueux par une direction experte le séjour en Espagne de tous les hispanisants encore novices, nos étudiants furent accueillis, guidés, choyés de mille façons par trois jeunes Espagnols, qui leur prodiguèrent des leçons solides, des conseils avisés et, mieux encore, la cordialité d'une amitié toujours ouverte. MM. Alfredo Álvarez de la Villa, Domingo Barnés et Américo Castro, en permettant à nos étudiants de recourir si largement à leur science et à leur bienveillance, nous ont donné un exemple parfait d'une fraternité intellectuelle, qui n'était pas seulement franco-espagnole, mais internationale, puisqu'un hispanisant, venu des États-Unis d'Amérique, s'est associé aux travaux de notre groupe.

» Vous savez qu'une bonne fortune ne va jamais seule : il est donc arrivé à nos étudiants que deux maîtres très éminents de cette Université se sont intéressés activement à eux. L'un[1] qui a étendu sa curiosité méthodique à toutes les branches de l'histoire et qui en dégage des conclusions sur la constitution des sociétés, a interrompu pour eux ses méditations, et il les a conduits, hors de Madrid, à l'impériale Tolède, pour leur rendre sensibles au cours d'une excursion qui fut une fête incessante pour les yeux et pour l'intelligence, toutes les splendeurs encore vivantes dont votre passé s'est

1. D. Manuel Sales y Ferré.

paré. L'autre[1], à peine revenu d'un voyage durant lequel il avait représenté avec une égale dignité son pays et la science, a consenti à ouvrir pour eux tous les trésors d'une érudition, dont on ne sait s'il faut admirer le plus la richesse, la solidité ou la modestie, — et qui a fait de lui depuis longtemps, depuis l'âge même où d'autres sont encore sur les bancs de l'École, le maître universellement admiré de la philologie romane.

» Et nous, Messieurs, nous autres Français, qui recevions tous ces bienfaits, qu'allions-nous vous offrir en retour? Nous n'avons pas su trouver autre chose que ce cours de langue et de littérature françaises, et vous jugerez sans doute que le payement est médiocre. Laissez-moi du moins vous dire que vous pouvez espérer mieux pour plus tard : M. le Ministre de l'Instruction publique de ce royaume, M. le Recteur de l'Université de Madrid ont bien voulu m'exprimer le désir que cet enseignement de la langue et de la littérature françaises se reproduisît et se développât l'année prochaine. Ce désir nous honore trop, il correspond trop bien aux tendances qui animent l'Université de Toulouse pour que celle-ci ne réponde pas à cette flatteuse invitation. Elle a voulu constituer un ensemble de cours, avec deux sections symétriques : l'une de français pour les Espagnols, l'autre d'espagnol pour les Français. Elle a la satisfaction de constater que l'œuvre est désormais créée, qu'elle vit d'une vie propre, qu'elle a reçu de vous approbations et encouragements : c'est plus qu'il n'en faut pour que cette fondation, qui date d'un an déjà, ne continue ses progrès, et ne parvienne à des résultats décisifs et à des œuvres durables.

» A moi, Messieurs, il restera, à défaut d'autre mérite, l'honneur d'avoir été l'un des premiers ouvriers d'une grande pensée. A l'organisation de cette œuvre, qui se développera, j'en ai la certitude, et répondra à la confiance qu'on a mise en lui, j'ai donné tout ce que j'ai pu trouver en moi d'ardeur au travail et d'enthousiasme pour le bien. Sans doute mes forces m'auraient trahi dans cet effort si je n'avais rencontré en vous le plus cordial, le plus efficace des appuis. Dans mon retour vers la France, j'emporterai le chaud souvenir de tant d'heures vraiment heureuses, où nous avons collaboré sans autre désir que d'apaiser cette soif de savoir, qui est l'honneur de l'humanité. Je sens profondément que dans cette carrière du professorat où je m'avance d'un pas encore inexpérimenté, je ne retrouverai peut-être jamais des auditeurs aussi attentifs à répondre aux suggestions du professeur, aussi prêts à entrer avec lui en communion spirituelle. Je sens qu'entre vous et moi, en cette minute, il y a quelque chose qui va non pas se briser, mais au moins se détendre : un lien déjà solide de confiance et — permettez-moi de le dire — d'affection qui

1. D. Ramón Menéndez Pidal.

s'était formé avec une rapide spontanéité. La mélancolie que j'en éprouve est le seul et maladroit remerciement dont je me sente capable. Laissez-moi croire du moins que j'aurais tort de m'abandonner à cette tristesse, et que votre sympathie me restera fidèle. Laissez-moi espérer de l'avenir que je retrouverai un jour, bientôt peut-être, tant de mains qui se sont tendues vers moi, et souffrez que je termine non par un *adios* qui me briserait le cœur, mais par un réconfortant *¡hasta luego!* »

Programme des Cours de Vacances de Burgos pour l'enseignement de l'espagnol aux Français. [5 août-15 septembre 1909.]

I. Cours. — *Supérieur,* tous les jours : Exercices de traduction commentée, improvisation, composition, conversation. — *Élémentaire,* tous les jours : Exercices de prononciation, lecture, vocabulaire, grammaire, traduction.

Livre de traduction pour les deux cours : Molière, *Le Malade imaginaire*, *Les Fourberies de Scapin* (*Bibl. univ.*, à 0 fr. 25, 1 vol.).

Chaque jour, *tertulias* au *Salón de Recreo* et au *Círculo de la Unión.*

Professeurs : D. Rodrigo de Sebastián, D. Vicente García de Diego, D. José Sarmiento.

Cours d'Histoire de la Civilisation espagnole, par D. Eloy García de Quevedo y Concellón.

Cours d'Histoire de l'Art espagnol, par D. Luciano Huidobro.

II. Conférences. — D. Isidro Gil : *Santo Domingo de Silos;* D. Vicente Lampérez : *Estilos de la arquitectura española explicados sobre los monumentos de Burgos* (2 conf.); D. Anselmo Salvá : *El músico Burgalés Francisco de Salinas;* D. V. García de Diego : *Renovación latina del Castellano;* D. Martin D. Berrueta : *Rincones de España, Candelario* (autres conférences en préparation).

III. Excursions. — S. Pedro de Cardeña; Hospital del Rey; Las Huelgas; Carrières d'Ontoria; Saldañuela; S. Quirce; Fresdelval; Grotte d'Atapuerca; Miraflores; Silos; Les Pinèdes de la Sierra et le Lac Noir.

Tous les cours sont gratuits pour les Français. Pour les inscriptions s'adresser à M. E. Mérimée, Université de Toulouse; pour les renseignements sur l'installation, les logements, etc., à D. Fernando Diez Severini, *Instituto de Burgos.*

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

Les langues romanes à l'Université de Montpellier.

L'Université de Montpellier avait organisé, pour la première fois cette année, des cours à l'usage des étudiants étrangers. Ces cours se distinguaient de ceux qui ont été créés ailleurs pour le même public, en ce qu'ils donnaient une place prépondérante à l'étude des langues romanes. Sans doute, c'est la France, sa langue, sa littérature, sa civilisation, qui tenaient la plus grande place dans le programme des cours; car, si des étrangers quittent leur pays pour le nôtre, c'est évidemment la France qu'ils viennent étudier, et il serait déraisonnable de leur offrir autre chose. Mais, à côté de la France, n'ont-il pas aussi intérêt à connaître, au moins sommairement, les nations sœurs? Ne pourront-ils pas de la sorte instituer des comparaisons instructives? C'est ce qu'avait pensé M. le professeur Coulet, initiateur de ces cours, et l'expérience a montré qu'il avait vu juste. A côté du français, on enseigne donc aux étrangers de Montpellier le catalan, l'espagnol, l'italien, le provençal et le roumain : entre toutes ces langues, chacun choisit librement selon ses aptitudes et selon ses goûts.

Ces cours, qui commencent le 3 novembre et finissent, à la suite d'examens, vers le 25 mars, ont obtenu dès la première année de leur fondation un succès plein de promesses. A cause de la réputation de son antique Université, à cause de la douceur de son climat hivernal, Montpellier a toujours recruté à l'étranger une bonne partie de sa population scolaire (292 étudiants étrangers en 1907-1908). La création de cours spéciaux pour étrangers va donner à cette immigration temporaire une force nouvelle.

A ce propos, dans ce *Bulletin,* qui est spécialement consacré à l'Espagne, ne nous sera-t-il point permis de faire une constatation? C'est que les étudiants espagnols, que quelques heures de chemin de fer à peine séparent de Montpellier, sont les seuls qui ne s'y montrent jamais. On trouve à Montpellier des étudiants de presque toutes les nationalités : Russes (204), Bulgares (27), Turcs (18), Égyptiens (11), Roumains (4), Anglais (2), Grecs (5), Brésilien (1), Suédois (1), Autrichien (1), Allemands (5), Serbes (4), Suisses (5), Italien (1), etc.; mais, dans cette énumération, où sont les Espagnols? Aux cours d'étrangers de cette année il y avait, à vrai dire, un étudiant de langue espagnole : c'était un Chilien, qui n'avait pas craint de passer l'Atlantique. Quand donc ses frères de la métropole passeront-ils les Pyrénées? Qu'ils sachent bien qu'on leur ménage un accueil particulièrement cordial. Tout est prêt pour les recevoir : des cours spéciaux leur seront réservés, consacrés à des exercices de traduction de l'espagnol en français. Montpellier ne désespère pas encore de recevoir leur visite.

H. MÉRIMÉE.

BIBLIOGRAPHIE

Catálech de la Biblioteca musical de la Diputació de Barcelona ab notes históriques, biográfiques y crítiques, transcripcions en notació moderna dels principals motius musicals y facsímils dels documents més importants pera la bibliografía espanyola, per **En Felip Pedrell**, vol. I, Barcelona, Palau de la Díputació, MCMVIII, 330 pages in-4°.

La transcription intégrale du titre donnera une idée de ce qu'est ce catalogue, dressé par l'érudit le plus au courant de l'histoire de la musique espagnole, imprimé avec un soin remarquable par l'imprimeur Oliva, de Villanueva y Geltrú, et illustré de nombreux fac-similés (en rouge et noir), dont quatre hors texte. M. Pedrell a adopté une classification sous sept chefs dont les quatre premiers occupent le présent volume : *Esencia de l'art, Historia, Teoría, Práctica, Poligrafía, Literatura musical, Bibliografía.* Il y a des notices très détaillées sur un grand nombre d'ouvrages, par exemple, la *Respuesta del Licenciado* Francisco Valls... *á la censura de D. Joachin Martinez,* 1716; la *Carta de gracias que da* D. Gregorio Santisso Bermúdez... *al sr D. Roque de Lázaro y Santistevan,* 1719, deux documents d'une curieuse polémique; B. Ferriol y Boxeraus, *Reglas utiles para los aficionados á danzar*, 1745; Joan Carles Amat, *Guitarra española y Vandola de cinco ordenes,* s. d.; l'*Ordinarium Urgellinum* de 1548, etc. Ce premier tome comprend 652 numéros, d'auteurs de tous pays, mais principalement catalans ou castillans. G. C.

Correspondance du **comte de La Forest**, *ambassadeur de France en Espagne, publiée par* **M. Geoffroy de Grandmaison** *pour la Société d'Histoire contemporaine,* t. II (janv.-sept. 1809). Paris, Picard, 1908.

Le tome II de la correspondance du comte de La Forest dépasse peut-être encore en intérêt le premier, précédemment signalé aux lecteurs du *Bulletin hispanique* (1906, p. 321). Il concerne la période critique (mais, en réalité, le règne criminel de Joseph en Espagne en a-t-il jamais connu d'autres ?) allant de la rentrée de Joseph à Madrid (22 janvier 1809) à la paix de Vienne, qui semblait devoir enlever à

la résistance nationale une espérance tenace, et rendre à Napoléon le temps et les moyens de réduire définitivement l'Espagne, et qui n'eut en définitive aucune de ces conséquences. On s'étonne moins que jamais de cette impuissance du « roi intrus » lorsqu'on voit dans la correspondance de l'ambassadeur de France ses embarras toujours renaissants, sa pénurie, les trahisons dont il est entouré, l'impossibilité où il est de se concilier l'affection de ses prétendus sujets. Les nouvelles favorables, même vraies, ne trouvent aucune créance; les nouvelles défavorables, fussent-elles les plus invraisemblables, sont avidement accueillies. La rigueur irrite, la clémence est impuissante, non sans quelque nuance de ridicule. Les efforts du roi pour se constituer une force armée indigène n'aboutissent qu'à armer et équiper autant de recrues pour les armées ennemies. La Forest en est réduit à compter sur les moqueries et les insultes que le peuple prodigue aux *afrancesados* et aux *josefinos* pour maintenir dans le devoir un régiment espagnol levé par le roi. Les gazettes officielles sur lesquelles on compte pour regagner l'opinion sont interceptées par les agents des postes, La junte insurrectionnelle se fait facilement obéir partout, même dans les provinces qui passent officiellement pour soumises, le gouvernement joséphiste nulle part. On a peur de l'une, on se rit de l'autre, et on ne lui envoie des députations, on ne lui témoigne une soumission apparente, que pour solliciter des soulagements, jamais pour offrir des secours. Il règne partout un déplorable esprit de défiance en l'issue des événements.

Malgré tous ces symptômes désespérants, le comte de La Forest ne croit pas la partie nécessairement perdue : mais, fidèle représentant de la pensée du gouvernement français, il ne voit de chance de succès que dans l'adoption d'une politique nettement vigoureuse et dégagée des hésitations et des atténuations qui se manifestent constamment dans le langage et la conduite du roi, et surtout de quelques-uns de ses ministres. Cabarrus surtout, le ministre des finances, est l'objet de sa défiance : ses mesures sont maladroites, ou il fausse dans l'exécution celles qui seraient bonnes. « L'action constante du gouvernement devrait être dirigée sur ce principe vrai que la force seule amènera la soumission et que le bienfait des institutions nouvelles fera le reste petit à petit. » Cette phrase de l'importante lettre du 18 août 1809 résume à merveille le point de vue du comte de La Forest sur la situation des affaires du roi Joseph. Ce qu'il ne voit pas, ou ce qu'il ne juge pas à propos de dire, c'est que cette politique était aussi condamnée à l'impuissance que les ménagements désirés par le roi. Peut-être cependant l'aurait-elle été moins, et divers symptômes témoignent que la force aurait eu, si le succès avait été possible, plus de chance de réussir.

M. MARION.

CHRONIQUE

~~ D. Angel M. de Barcia, conservateur du Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale de Madrid, vient de publier, dans le numéro de janvier-février 1909 de la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, un intéressant article sur le seul portrait authentique de sainte Thérèse, peint par Fr. Jean de la Misère en 1576. Son étude porte essentiellement sur l'exemplaire du Carmel de Séville, dont il donne une reproduction phototypique, exemplaire qu'au surplus nous connaissions déjà par l'héliogravure de Dujardin du tome Ier des *Œuvres complètes de sainte Térèse* des Carmélites du premier monastère de Paris (Paris, V. Retaux, 1907); mais la reproduction de M. Barcia (retouchée?) fait mieux ressortir l'inscription ANNO SVÆ ÆTATIS 61 1576 DIE SECVDO MESIS IVNII. M. Barcia, se fondant sur cette inscription en même temps que sur deux passages du *Libro de las fundaciones* de la sainte et de la *Peregrinación de Anastasio* du P. Gracián, estime que le portrait fut exécuté le 2 juin 1576, en une seule séance qui, vu les devoirs monastiques de Thérèse, ne dut pas dépasser une heure et demie ou deux heures, et c'est pourquoi Jean de la Misère n'aurait pu peindre qu'un portrait à mi-corps et sans mains. Je dois dire que l'interprétation que M. Barcia a donnée aux textes qu'il cite semble contestable; en tout cas, si Gracián avait voulu dire que Thérèse ne posa qu'une fois, il n'aurait pas écrit de Jean de la Misère : « la *hacía* estar sin menearse la cabeza, » etc., mais plutôt : « la *hizo* estar. » D'autre part, M. Barcia — et en cela consiste principalement l'intérêt de son travail — prouve que l'exemplaire de Séville porte la trace de plusieurs repeints : les mains, une grande partie du fond, la colombe et la banderole avec les mots *Misericordias Domini in eternum cantabo*. Plusieurs de ces repeints avaient été signalés par Antonio Alonso Morgado, auteur d'un très médiocre dessin à la plume qui orne (?) la reproduction autographiée du manuscrit des *Moradas* (Séville, 1882), mais Morgado ne parlait pas des mains. Voici ce que disent les experts chargés par M. Barcia de l'examen du portrait : « Está repintada la mayor parte del fondo; la paloma, la filacteria y el resplandor que hay alrededor de la cabeza son bastante posteriores, y seguramente no de Juan de la Miseria. La cabeza está intacta y es del natural; la ropa puede serlo también. Las manos están pintadas después, de color obscuro sobre

el hábito y claro sobre la capa; pueden ser del mismo autor del rostro, segun la opinión de Bilbao, pero no copiadas del natural. » Pour restituer donc le portrait tel qu'il sortit pour la première fois du pinceau de Fr. Jean, M. Barcia nous donne une seconde phototypie où ont été effacées les parties ajoutées : malheureusement la figure de Thérèse a souffert de la manipulation du cliché. A propos de cette célèbre peinture, l'auteur se demande ce qu'est devenu l'original. Doit-on le reconnaître dans l'exemplaire du Carmel de Séville ou bien dans celui que possédait le P. Gracián, qui est mentionné dans une lettre de ce religieux, datée de Rome, 1597, et dans une sorte de déclaration testamentaire du même, non datée, pièces dont M. Barcia a vu les originaux autographes? Si le portrait de Séville est l'original, celui de Gracián est une réplique, ou inversement. Quant aux autres exemplaires, dispersés dans les Carmels d'Espagne, ce sont tous des copies, car tous contiennent des détails qui ne sont pas de la main de Jean de la Misère. Ce que dit donc D. Francisco Herrero Bayona dans sa reproduction photolithographique du *Camino de perfección* (1883), pour prouver l'« originalité » de l'exemplaire de Valladolid est sans portée, puisque cet exemplaire, dont nous ne pouvons juger d'ailleurs que par une eau-forte de Maura, offre tous les repeints. L'exemplaire de Carderera, décrit à la page 17 de la *Collection Carderera* (Madrid, s. d.) et qui a passé on ne sait où, était aussi une copie ancienne. En somme, nous possédons incontestablement dans le portrait de Séville — et nous posséderions aussi dans celui de Gracián s'il n'était pas égaré ou détruit — une représentation qu'on a toute raison de croire assez exacte des traits du visage de la sainte, qui se retrouvent également, mais déjà atténués, dans les copies mentionnées. Tout ce qui ne dérive pas du portrait d'après nature de Jean de la Misère est pure fantaisie. A. M.-F.

〰 *Le Touriste français en Espagne et dans les pays de langue espagnole,* publié chez Delagrave par J. Laborde est ce qu'on appelait jadis un « Manuel de conversation », mais tout y est compris et présenté d'une façon moderne et pratique. Un précis de grammaire (avec index); une liste des abréviations espagnoles; formules de conversation, mots usuels, phrases courtes, renseignements pour le voyage, tarifs des chemins de fer et des paquebots, les spectacles, les sports, les monnaies, les journaux, les jeux *(toros, pelota),* la loterie, etc.; un petit dictionnaire commercial; enfin des notions de correspondance : le tout, en 326 pages de très petit format, constitue un petit volume peu encombrant et à coup sûr précieux, même pour qui sait déjà l'espagnol, à cause des renseignements contenus. On appréciera particulièrement le lexique de la bicyclette et de l'automobile, et le vocabulaire tauromachique.

~~~ Les *Lectures espagnoles* publiées par E. Laget, chez Larousse, comprennent une partie assez neuve, fort attrayante pour les élèves, et qui pourrait être développée : la description des mœurs espagnoles et de plusieurs villes d'Espagne par différents écrivains espagnols. Que d'emprunts on pourrait faire à Valera, Pereda, Blasco Ibáñez, Pardo Bazán, etc. ! Et quelle jolie géographie on formerait ainsi !

~~~ Sous le titre de *Vita e avventure di Lazzarino da Tormes*, M. Ferdinando Carlesi a publié en 1907, à Florence, chez Lumachi, une traduction italienne de Lazarillo, précédée d'une introduction qui avait paru dans la *Rassegna nazionale* (oct. 1906) sous le titre de *Politica e verismo in una novella spagnola del XVI secolo*. Dans cette introduction, l'auteur reprend la question de l'attribution à Mendoza et oppose quelques objections intéressantes aux conclusions de M. Morel-Fatio (*Études sur l'Espagne*, 1re série, 1888 ; 2e éd., 1895), mais sans arriver à se convaincre lui-même. De bonnes observations sur le caractère et l'originalité du fameux petit roman. Quant à la traduction, M. Carlesi a pris pour système de donner aux idiotismes des équivalents italiens : « Por no echar la soga tras el caldero » devient « Per non avere il male, il malanno e l'uscio addosso » ; il a dû sacrifier certaines plaisanteries bien difficiles à conserver : « sobre el acostumbrado centenario » devient « sotto pena di cento colpi di frusta ordinari » ; le sel n'y est plus, mais le sens s'y trouve, c'est l'essentiel. C'est très bien de traduire « Madre, coco ! » par « Mamma, il bau bau ! », mais pourquoi supprimer la réflexion du dit *coco* : « respondio el riendo, hi deputa ! » « Hallose en frio con el frio nabo » est-il bien heureusement rendu par « sentendo invece quel cibo da buoi » ? Il est vrai que ce n'est pas facile à rendre, du moins en français.

~~~ Le *Manuale di litteratura spagnuola* de B. Sanvisenti (Milan, Hoepli, 1907, 202 pages petit in-8°, y compris l'index et la bibliographie) n'a sûrement pas d'autre prétention que d'offrir un très bref résumé, trop bref tout de même, ce qui condamne l'auteur à des assertions contestables ou à des inexactitudes, faute de pouvoir expliquer en trois lignes ce qu'il avance en trois mots. Ex. : « Il Cantare del Cid composto circa il 1140 da un valligiano d'Arbuyelo (p. 10). » Que l'auteur soit originaire de la vallée d'Arbujuelo, c'est ce qu'énonce comme une supposition vraisemblable M. Fitzmaurice-Kelly (p. 48 de sa *Littérature espagnole*) et cette supposition est acceptée comme telle par M. Menéndez Pidal (*Cantar de mio Cid*, p. 73). M. Sanvisenti est peut-être un peu trop affirmatif. — La strophe monorime de la *Vida de Santo Domingo* et de l'*Apollonio* est-elle bien définie « a 4 versi di 14 sillabe l'uno, ognuna (*cuaderna via*) » ? — Le *Diálogo de la lengua* est-il si sûrement de J. de Valdés ? — Florián de Ocampo n'est pas l'auteur du *Libro de grandezas y cosas memorables de España*. Cet ouvrage est dû à Pedro
~~~

de Medina, qui s'est inspiré de la *Coronica general* de Beuter, lequel a pillé la *Coronica general* d'Ocampo. M. Sanvisenti connaît-il un exemplaire de ce *Libro de grandezas* portant le nom d'Ocampo, ou plutôt ne s'est-il pas contenté de transcrire ce que dit M. Fitzmaurice-Kelly, p. 167? — L'historien Francisco de Mello est-il affecté seulement de cultéranisme (p. 96), ou de conceptisme aussi, comme le veut M. F.-K. (p. 348), ou seulement de conceptisme? — M. Pitollet (*La querelle Caldéronienne*, p. XLVIII) n'est pas satisfait de ce qui est dit de Böhl de Faber et de l'introduction du romantisme en Espagne (p. 145) : que M. Sanvisenti lise donc le livre de M. Pitollet! — Quelques remarques encore. P. 84, lire *Gil Blas de Santillane* et non *de la* Santillane. — P. 41, M. Sanvisenti dit que l'archiprêtre de Talavera « risente l'influsso di Juan Ruiz e di Jean Gerson ». A-t-il identifié le traité *del amor de Dios e de reprobacion del amor mundano de las mujeres* que, dans le manuscrit de l'Escorial et l'édition de 1498, l'auteur du *Corbacho* attribue à un *Juan de Ausim*, remplacé dans l'édition de 1500 par *Juan Gerçon?* Est-ce le *Contemptus mundi* (n°s 2326-7 de Gallardo)? — Cervantes n'avait pas « perdu » la main gauche à Lépante et n'avait pas absolument le droit de se dire « manchot » (p. 87). Son italianisme, M. Sanvisenti aurait pu le dire, s'est manifesté autrement que par le *Viaje del Parnaso* (p. 89). — La littérature des *autos* est bien brièvement caractérisée par la note de la page 123. — Mais, somme toute, ce très petit manuel n'est pas mal venu et l'on peut savoir gré à l'auteur de n'avoir pas bronché plus souvent. Pour le chapitre II, *Gli influssi italiani in Ispagna e i primordî del Rinascimento*, il était plus particulièrement compétent (voir *Bull. hisp.*, 1904, p. 356), malgré les critiques auxquelles il a pu donner prise. Quant au reste, il a fait effort pour se montrer au courant, et son travail, qu'une seconde édition mettra au point, ne fera pas regretter le manuel de Cappelletti, qu'il est destiné à remplacer dans la collection Hoepli. G. C.

〰 Le mercredi 16 juin, M. Camille Pitollet, agrégé d'Espagnol, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Toulouse ses thèses de doctorat ès lettres. La thèse principale a pour sujet l'*Étude de l'Hispanisme de G. E. Lessing* (342 p.). L'auteur y prouve : 1° que Lessing n'avait qu'une connaissance très superficielle de la langue espagnole; 2° qu'il ne connaissait le plus souvent les auteurs espagnols qu'indirectement et par ce que les critiques (particulièrement les auteurs français) ont pu en dire. Cette démonstration a été jugée définitive et sans réplique. — La thèse complémentaire (LV-272 p.) est intitulée : *La querelle Caldéronienne de J.-N. Böhl von Faber et J. J. de Mora, reconstituée d'après les documents originaux*. Ces documents sont d'abord la volumineuse correspondance de Böhl avec Julius,

découverte par M. Pitollet, à la bibliothèque de Hambourg, ensuite les nombreux articles ou brochures qu'inspira cette polémique et que l'auteur est parvenu à retrouver et à réunir. Ce travail permet de compléter et de rectifier les renseignements vagues ou erronés fournis jusqu'ici sur ce chapitre curieux et mal connu de l'histoire littéraire de l'Espagne à la veille du romantisme. Tous les membres du jury ont été unanimes à reconnaître le mérite de ces travaux, qui feront honneur à l'érudition de leur auteur, et qui lui ont valu le titre de docteur ès lettres avec la mention *honorable*.

---

15 juillet 1909.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XI. Octobre-Décembre 1909 N° 4.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

VI

A MM. Cartailhac et Breuil.

La Grotte préhistorique d'Altamira.

Où les modernes Asturiens et Cantabres luttent avec le plus d'âpreté pour la fortune, fouillent le sol riche en fer, en cuivre, en manganèse, dressent au ciel les cheminées empanachées de leurs usines, là leurs plus lointains aïeux se sont éveillés aux premières émotions de l'art.

De même qu'à Bilbao ou bien Santander l'ami de l'Espagne renaissante à l'industrie va voir à l'œuvre les plus vaillants ouvriers de la prospérité nationale, comme à Covadonga le pèlerin va s'incliner au berceau glorieux de l'indépendance, ainsi dans les ténèbres de la grotte d'Altamira l'archéologue et l'artiste pénètrent au mystérieux sanctuaire de la préhistoire ibérique.

Altamira, nom sonore et soudainement illustre! Tout attire vers la caverne profonde, le charme pittoresque du voyage, l'inattendue beauté des œuvres millénaires, l'énigme troublante d'ethnologie et d'histoire, de religion et d'art. Quelle peuplade, délogeant l'ours horrible des cavernes, abrita dans ces ombres lourdes ses mœurs et ses croyances naïves? Quels ouvriers, sous l'émoi d'une inspiration sacrée, assouplirent leurs rudes doigts aux élégances des gravures et des fresques qui décorent les plafonds rugueux et les parois tortueuses? Quels furent ces troglodytes qui, rongeant des os ou humant des coquillages, chassant les bêtes fauves à coups de silex taillés durement, vécurent leur vie farouche dans les halliers, et pourtant, subtils observateurs des mouvements et des formes

vivantes, manieurs agiles de burins et de pinceaux, s'élevèrent d'un effort simple à la beauté? Quel âge les vit paraître? D'où venaient-ils, où allaient-ils ces barbares éclairés d'une aurore de génie? Quelle houle de migration les emporta au bout du monde occidental? Quel choc, d'un arrêt brusque, les fixa dans les antres de cette côte sauvage? Quel flot aussi d'invasion ou quel cataclysme de nature ou d'histoire les entraîna, les détruisit peut-être? La critique agitera longtemps ces problèmes en des controverses passionnées sans en dissiper l'ombre confuse. Mais cette obscurité même donne au souvenir de ces hommes, à leurs habitats sauvages, à leurs armes, à leurs outils rudimentaires et puissants, aux œuvres surtout de leur art savant et ingénu un attrait que rien n'égale.

Dans les grandes découvertes archéologiques comme dans toutes les autres, le hasard joue souvent le grand rôle. Il eut pour instruments, à Altamira, un chasseur et un enfant.

A parcourir les collines herbeuses ondulant au sud de Santillane, qui se fût douté qu'une grotte profonde se creusait en un repli de coteau, cachant sous un court taillis de broussailles le trou de son entrée basse? Ni les cultivateurs des fermes proches, ni les petits bergers fureteurs n'avaient découvert l'accès du repaire inattendu. Et comment les curieux d'objets préhistoriques, les *aficionados,* comme il en était certainement à Santillane ou dans la cité voisine, plus grande, de Torrelavega, auraient-ils soupçonné au flanc de ces pâturages, contre toute apparence, la station d'une riche tribu du plus vieil âge de la pierre?

C'est dans les pays tourmentés de montagnes, de vallées profondes et de forêts, sous les roches surplombant en abris cyclopéens, dans les falaises abruptes creusées d'antres formidables, au bord des rivières ou près des sources abondantes, que les chasseurs des temps paléolithiques établirent les retraites de leur vie périlleuse. Les grottes andalouses, celle de la *Pointe d'Europe* à Gibraltar, la *Cueva de la Mujer* près d'Alhama de Grenade, la *Cueva de los Letreros,* entre Velez-Malaga et Velez-Rubio, celle *del Tesoro,* près de Baza, les plus connues des grottes préhistoriques de Portugal, la grotte de

Furninha, dans la presqu'île de Peniche, au nord de Lisbonne, la *Casa da Moura,* dans la même région, celles de la *Serra de Monte Junto,* de la *Serra de Molianos,* de *Serinya,* de *Cascaes,* la plus connue de toutes, n'échappent pas à la règle, non plus que nos grottes françaises des Pyrénées ou des bords de la Vézère et des Beunes affluentes, non plus que *Gargas*, la *Mouthe* ou *Font de Gaume.*

Mais Altamira s'écarte exceptionnellement de la loi commune. Rien, semble-t-il, ne désignait la grotte au choix de ceux qui l'occupèrent, ni la sécurité d'un site escarpé, facile à défendre, à l'abri des surprises, ni la proximité d'une fraîche fontaine. Sans doute, sur la croupe des collines aujourd'hui dénudées et sans ombre foisonnait jadis la forêt touffue et giboyeuse; sans doute que le rivage prochain de la mer nourricière, que la caverne étranglée en son accès, puis élargie en vastes vestibules, étirée en couloirs sinueux, cachant sous des halliers impénétrables un repaire propice, fixa l'émigration d'une tribu lassée au passage des Pyrénées redoutables.

Quoi qu'il en soit, si par une heureuse journée de l'an 1876 un brave chasseur n'avait pas suivi son chien qui, poursuivant une proie, s'était évanoui parmi des buissons embrouillés au creux d'une gorge, Altamira, dont le vrai nom est *Cueva de Juan Mortero,* encore inconnue peut-être, ne partagerait pas l'illustration de ses sœurs périgourdines.

L'honneur d'en avoir reconnu, d'en avoir montré l'importance revient à D. Marcelino de Sautuola; mais cet honneur même D. Marcelino le partage avec sa jeune fille qui, la première, de ses yeux éveillés d'enfant, aperçut au plafond d'une grande salle d'étranges formes peintes d'animaux.

M. de Sautuola, intimidé quelque peu par une révélation si imprévue, tarda quatre ans à faire connaître Altamira et quelques-unes de ses figures gravées ou peintes dans un mémoire au titre peu prometteur : *Courtes notes sur quelques objets préhistoriques de la province de Santander,* 1880. Tant de modestie ne lui profita guère, non plus que le concours très actif que lui porta le plus autorisé des préhistoriens espagnols, le célèbre D. Juan Vilanova y Piera, professeur à l'Université de

Madrid. Les archéologues, troublés par le fait nouveau, selon leur coutume, furent sceptiques ou dédaigneux. Les dessins, tout modernes pensèrent-ils, n'étaient que l'œuvre de bergers naïfs, du moins ceux qui se réduisaient à de primitifs croquis, ou d'habiles mystificateurs lorsqu'ils témoignaient d'un art consommé. Il paraissait en effet invraisemblable que de barbares troglodytes aient pu travailler dans ces ténèbres profondes sans que leurs torches ou leurs lampes enfantines aient laissé sur le roc la moindre trace de fumée et de suie, et que, d'autre part, dans des conditions si malaisées, des hommes de civilisation si rudimentaire aient produit des œuvres parfois si admirables, presque des chefs-d'œuvre d'art précis et sincère. La même suspicion qui si longtemps tint en défaveur les sculptures ibériques du Cerro de los Santos, relégua hors et loin de la science les peintures d'Altamira. En vain Sautuola, Vilanova venant à la rescousse, donna ses preuves : pas mieux que Léopold Chiron, défendant en 1878 les gravures de la grotte Chabot, dans le Gard, il ne réussit à convaincre les savants les plus autorisés de France ou d'ailleurs, consultés isolément ou réunis en congrès.

Mais voici que M. Émile Rivière, en 1895, met hors de doute l'existence de gravures et de peintures de l'époque quaternaire sur les parois de la grotte de *la Mouthe,* près des Eyzies; coup sur coup les relevés de François Daleau dans la grotte de *Pair non Pair*, en Gironde, en 1895; du Dr Capitan, à la grotte *Chabot* en 1900; du Dr Capitan, de l'abbé Breuil et de Peyrony aux grottes des *Combarelles* en 1901, et de *Font de Gaume* en 1902, ont chassé toutes les hésitations. Alors M. Cartailhac, ce vétéran si jeune de la préhistoire d'Espagne et de France, fait le voyage de Santillane avec l'abbé Breuil, compare Altamira avec *Marsoulas*, qu'il vient de revoir, et avec les grottes du Sarladais, et, donnant une preuve de loyauté scientifique qu'il ne voudrait pas qu'on louât, rétracte ses précédentes dénégations. Par un juste retour, Altamira conquiert enfin une renommée légitime. C'est maintenant la reine des grottes illustrées, dominant de haut, malgré leur mérite, les sœurs récemment découvertes qui l'entourent,

Castillo, Hornos de la Peña, Covalanas, la Haza, San Isabel, la Venta de la Perra, d'autres encore, bien plus, distançant ses rivales françaises, même les plus nobles et les plus riches, *Font de Gaume, les Combarelles* et *Niaux*. Elle a tous les honneurs; MM. Cartailhac et Breuil préludent en maintes brochures à la monographie magistrale qu'une auguste libéralité leur a permis d'éditer princièrement; D. Hermilio Alcade del Rio, investigateur sagace et dessinateur adroit, lui consacre une étude précise et documentée abondamment, car il a l'heureuse fortune, vivant près d'Altamira, appliquant à l'explorer son talent et sa curiosité, d'en avoir scruté et d'en connaître les plus mystérieux replis.

Que le touriste, séduit par l'enthousiasme des antiquaires, ne se figure pas une grotte de rêve où la nature se complaise en jeux féeriques. L'Espagne a ses merveilles souterraines, ses palais de stalactites qui égalent en splendeurs ceux de la Belgique ou de la Carniole; Arta et Monacor, aux rives bleues de Majorque, luttent sans défaite avec Han et Rochefort ou Adelsberg.

C'est un éblouissement de s'égarer, aux lueurs douteuses des torches, sous les voûtes fantastiques, parmi le dédale scintillant des piliers et des colonnes, tout au long des lacs incorruptibles où l'eau profonde, si pure et limpide qu'elle semble irréelle, d'une immobilité silencieuse de néant, dort un sommeil éternel. Au-dessus du miroir aux longues irradiations métalliques qui les reflète en pluie d'argent et d'or, scintillent par milliers les aiguilles pendantes des plafonds aux somptuosités féeriques d'Alhambra. Altamira n'a pas cet attrait prestigieux de décor oriental; ce n'est pas une caverne des mille et une nuits enchantées; elle garde en ses plus étroites galeries comme en ses salles larges l'austérité qui convient à la science et vraiment une gravité religieuse. Qui pénètre au cœur du sanctuaire et cherche dans l'ombre l'empreinte des civilisations éteintes gravée sur l'œuvre de la nature, ne s'émeut que du mystère des âges et des êtres disparus.

Ici le premier habitant, l'ours énorme des cavernes,

aiguisait ses griffes puissantes sur le rocher ou les imprimait sur l'argile molle. Le rocher porte encore, en stries profondes, le sillon des ongles raclants, et sur les cascades d'argile spathique, à peine desséchée et durcie après des siècles, en des recoins peu accessibles. se voit la trace nette non seulement de la corne, mais des phalanges et de la plante des pieds.

C'est miracle que l'homme, expulsant le fauve, n'ait pas détruit, en les piétinant, les vestiges de son dangereux prédécesseur. Du moins à Altamira n'a pas été constaté un fait plus étrange encore. Ici l'ours ne s'essaya pas ou ne réussit pas à reconquérir pour un temps son antre, tandis que dans une grotte voisine, à Castillo, M. Alcalde del Rio et l'abbé Breuil « ont noté avec curiosité le fait que, dans la galerie profonde, des disques et des dessins linéaires très anciens sont nettement entamés par les griffes de l'ours, recouvertes elles-mêmes par les peintures des disques alignés. L'ours est donc revenu dans la caverne entre deux occupations humaines. » A Altamira, son colossal ennemi chassé, l'homme occupa définitivement le repaire conquis.

Tout le vestibule et la partie contiguë de la plus grande salle ont livré aux difficiles et patientes fouilles de M. Alcalde del Rio, sous l'effondrement de gros blocs de la voûte stratifiée, les débris de l'outillage et les résidus de l'occupation d'une tribu paléolithique. L'explorateur attentif et ses brillants collaborateurs, MM. Cartailhac et Breuil, ont reconnu deux couches, souvent confondues d'ailleurs; le niveau inférieur, sur le sol vierge, épais de 40 à 80 centimètres, est argileux et pétri de fragments calcaires; il contient peu de coquillages, mais des os et des bois de cerf assez entiers, avec d'abondants et beaux instruments de pierre, lames d'ophite et de silex, burins et grattoirs, pointes et pointes à cran, où dominent les formes solutréennes. C'est une industrie primitive qui contraste avec l'art de quelques os gravés de figures assez fines et naturelles. M. Alcalde del Rio possède deux omoplates ornées chacune d'une tête de biche tracée en hachures délicates, dont la forme est juste et la silhouette presque élégante. Ce sont deux pièces de choix

qui se distinguent au milieu de pièces nombreuses décorées seulement de traits sommaires.

Le niveau supérieur, moins épais, abonde en coquillages comestibles, patelles et littorines, mélangés aux cendres et aux menus charbons. On y marche vraiment sur un lit de coquilles où se mêlent les os cassés menu, les instruments de pierre de travail peu soigné, les os et les bois de cerf travaillés, ornés de hachures, de figures sommaires et presque toujours peu artistiques, de dents de chevaux et de bœufs percées pour servir de pendeloques, ainsi que des os d'oiseaux. C'est ici, dans son ensemble, l'industrie magdalénienne.

Ces constatations sont importantes pour les spécialistes de la préhistoire qu'elles guident dans leurs recherches chronologiques. Ils peuvent, grâce à ces données, tenter d'établir le synchronisme entre l'établissement des troglodytes dans la grotte, et la suite des figures qui la décorent.

Mais ces figures surtout nous attirent et nous attachent pour ce qu'elles cachent de problèmes, pour ce qu'elles révèlent d'art inespéré.

Qu'un ouvrier, préoccupé d'abord de donner à son outil la forme utile, se plaise ensuite à l'agrémenter d'ornements superflus; qu'un chasseur, assuré d'abord des qualités meurtrières de son arme, l'enjolive par surcroît de l'image des bêtes abattues ou domestiquées, c'est le simple effet, disent les uns, d'un instinct qui ne manqua jamais même à l'homme le plus sauvage, même peut-être au rudimentaire chelléen. C'est, disent les autres, le souci tout utilitaire et prosaïque d'accroître par un charme magique la force de l'outil ou de l'arme. Et c'est ou le même goût inné de luxe et de beauté, ou le même espoir de mystérieux secours qui porte l'homme et la femme à la coquetterie des vêtements, de la parure et des bijoux, à l'orgueil du riche mobilier, au plaisir de la demeure décorée. Mais ces instincts, ces idées ou ces croyances peuvent-ils vraisemblablement expliquer les peintures et les gravures répandues en si grande abondance sur les parois des grottes? Avant d'aborder cette question si difficile et si intéressante, il faut d'abord connaître les images, et cela ne serait pas, à

Altamira du moins, chose facile, si l'on n'avait ces guides incomparables, Alcalde del Rio, Cartailhac ou Breuil. Car les feux de l'acétylène dissipent mal les ténèbres opaques qui, dès l'entrée presque, ont envahi les salles irrégulières, les couloirs aux coudes anguleux; la lumière se répand mal sur les plafonds bossués, pénètre mal dans les trous d'ombre des rochers, se glisse avec peine dans les percées en zig-zag des étroites galeries basses et dans les fissures des murailles. L'œil s'accoutume malaisément à discerner le trait patiné d'une gravure, la tache noire ou rouge d'une peinture inégalement étendue et trop souvent effacée par places. Il faut une attention plus qu'éveillée pour découvrir parmi les lignes naturelles de la roche les lignes artificielles d'une figure; une longue expérience est nécessaire, avec une ingénieuse activité d'examen.

J'ai vu dans les grottes des Combarelles ou de Font de Gaume des visiteurs rester sceptiques aux affirmations des guides qui voulaient leur faire suivre du doigt ou de l'œil des images, certaines pourtant, qu'avait discernées parmi les accidents naturels de la surface le regard subtil de Capitan ou de Breuil. C'est miracle d'ailleurs comme les grottes de France et d'Espagne ont trouvé leurs explorateurs idéaux. Jamais, par exemple, fut-il savant mieux adapté que l'abbé Breuil à la science qu'il s'est choisie? Chacun, certes, serait ravi de posséder au même degré supérieur l'ardeur à la découverte, la précision dans l'étude, la force dans la pensée, la hardiesse raisonnée dans l'hypothèse, le brillant dans l'exposition, avec, au cours des discussions, l'entrain victorieux dans la riposte comme dans l'attaque. J'ajoute qu'il est un dessinateur très alerte, et qu'il manie le crayon et le pinceau comme la plume, ce qui n'est pas un médiocre avantage. Mais la nature a fait mieux encore, et dans le professeur, resté français en Suisse, de l'Université de Fribourg, dans l'intellectuel raffiné, comme j'aime à retrouver après tant de siècles l'incarnation inattendue du parfait troglodyte! Il faut voir Breuil, allongé, mince et souple en sa vieille soutane collante, toute mouchetée de bougie, coiffé de l'indispensable calotte protectrice de cuir, se glisser

à quatre pattes dans une bouche de grotte. Il faut avoir la bonne fortune de suivre ce furet aux yeux vifs, au nez pointu, dans ces repaires où semble s'aviver l'acuité de ses sens et s'aiguiser la finesse de son esprit; il faut s'être maladroitement évertué, visitant avec lui un de ces domaines souterrains, à se couler comme lui, ramper, virer, sur le dos, sur le ventre, sur les genoux, sur les mains, à l'imiter dans ses mouvements et ses attitudes serpentines tout en regardant ce qu'il montre, en écoutant ce qu'il explique ; il faut avoir admiré Breuil dans une grotte, préparant sur le terrain l'œuvre du livre : on comprend alors quelle place il a su se faire à côté des maîtres les plus renommés de la science préhistorique qui sont fiers de l'avoir formé, et s'honorent aujourd'hui de sa précieuse collaboration. N'est-ce pas une heureuse chance qu'il se soit attaché de toute son ardeur inlassable à faire revivre avec M. Cartailhac, en un livre définitif, la merveilleuse Altamira?

On s'est maintes fois demandé, sans que la réponse soit certaine, comment les décorateurs préhistoriques, déjà mal servis par des instruments primitifs, à la trouble lueur d'un lampion rudimentaire, les mouvements gênés et les attitudes pénibles, ont pu tracer si franchement sur des surfaces raboteuses, et jusque dans des recoins et des fentes où la main passe à peine, tant et tant de figures dont beaucoup sont admirables. On se demande aussi par quel effort d'attention et de vision divinatrice on a pu retrouver dans ces cavernes ténébreuses ces centaines d'images dont si peu sont évidentes, en démêler les lignes et les couleurs superposées, entrecroisées, contrariées à l'infini par des générations successives; barrées même et dégradées en trop d'endroits par les noms des sots qui, suivant le dicton, profanent toutes les murailles.

Car ce n'est pas une des moindres surprises du visiteur de constater que les grottes ornées sont de véritables palimpsestes, que les gravures ou les fresques se recouvrent, se recoupent ou s'effacent l'une l'autre, les artistes, dans la suite des ans, n'ayant eu aucun respect des œuvres de leurs devanciers. L'archéologue y trouve son compte, car il peut ainsi suivre à travers les âges le développement et le progrès d'un art

obscur; mais il lui faut d'abord, et c'est une tâche ardue, reconnaître et préciser la superposition et la succession exacte des images.

A Altamira, comme dans les grottes françaises, la situation paraît nette maintenant, et il semble bien que l'on puisse distinguer d'abord une période en quelque sorte archaïque, où les images ne sont qu'une simple silhouette cernée d'un trait profond. C'est la technique des plus anciennes cavernes, comme celle de *Pair non Pair* en Gironde, ou de *la Grèze* en Sarladais. Altamira nous a livré de ce style quelques animaux de forme lourde et maladroite, en sommaire profil absolu, un bison, des chevaux.

Puis la peinture succède à la gravure. La silhouette gravée, déjà plus étudiée et plus juste, se colore d'une teinte noire. Plus tard le décorateur revient à la gravure; mais les contours et les traits qu'il burine sont plus délicats, plus fins et plus purs, s'attachant à faire valoir des détails de structure ou de forme, en des figures plus petites qui parfois semblent se cacher sur des surfaces malaisément accessibles.

Enfin l'art s'épanouit; il devient classique d'abord dans la fresque rouge, ensuite dans la fresque polychrome, rouge et noire, savamment dessinée et modelée au moyen de teintes nuancées et de raclages. Désormais, l'artiste, de goût et d'esprit plus délié, maître d'une technique plus savante, emploie concurremment le burin, le pinceau et le grattoir pour obtenir des traits plus ou moins élargis, des couleurs unies ou dégradées. Il ne lui reste plus de progrès à faire.

Même parfois sa maîtrise l'entraîne à des hardiesses inattendues de fantaisie. Lorsqu'il se laisse tenter par quelque jeu naturel de la surface rocheuse, sa peinture peut devenir une sorte de sculpture enluminée. Ainsi telle protubérance de roc a pu servir à figurer le relief d'un corps ou d'une tête d'animal, tel agencement fortuit de creux et de bosses déterminer naturellement une attitude, un mouvement imprévus; et il se trouve que les images ainsi obtenues sont parmi les plus originales, sinon les plus belles.

Surtout le plafond de la grande salle, du salon, d'Altamira,

« voûte légèrement ondulée et comme moutonnée par endroits, » apparaît comme un vaste et mystérieux manuscrit surchargé d'écritures : gravures au trait appuyé et large, gravures au trait menu, peintures noires, peintures rouges, peintures rouges et noires, figures de toute taille, de toute technique, de tout style, s'y mêlent, s'y confondent dans tous les sens, s'y effacent et s'y recouvrent sans aucun plan, sans aucune ordonnance, sans aucun souci des droits des premiers occupants.

Comment s'explique ou s'excuse un tel dédain de l'œuvre antérieure? Comment concilier aussi avec le vif sentiment d'art que je louerai tout à l'heure, la négligence de l'imagier qui n'efface rien, ne badigeonne rien, ne gratte rien pour établir une figure nouvelle en belle place bien nette, mais recouvre simplement au petit bonheur tout ou partie de la figure ancienne qui subsiste? Peut-être la raison de cette incurie étrange est-elle dans l'origine même et la destination des images, et il faudra revenir sur ce point quand nous les aurons mieux fait connaître. Ce n'est pas un ennui de les énumérer et de les décrire.

Nombre d'entre elles, pour être les plus simples, n'en sont pas moins les plus obscures. La critique tâtonne encore dans l'interprétation des signes divers qui sont semés comme au hasard parmi les images ou sur les images mêmes des êtres vivants. Sans parler d'une main au moins, une petite main rouge de femme ou d'enfant, et de quelques images en forme de râteau à cinq dents qui ne sont peut-être que des mains stylisées, ce sont des groupements variés de traits, de points noirs ou rouges. Ici l'on croit pouvoir désigner une chaîne serpentant le long d'un mur, mais sans doute est-il plus prudent de parler sans plus de signes *scaliformes;* là cet assemblage tant de fois répété de lignes verticales ou obliques dans une figure en losange est peut-être une représentation concise ou symbolique d'une cabane : appelons-le un signe *tectiforme*. Ces menues gravures, rayonnant d'un même point, peuvent passer pour l'image simplifiée d'une hutte au toit de chaume. Ailleurs, voici en grand nombre des signes en forme stylisée

de bateau, des signes *naviformes;* et ces autres signes d'apparence cabalistique ne seraient-ils pas de véritables hiéroglyphes, ou les caractères encore secrets d'une écriture magdalénienne? La plus grande réserve d'affirmation est ici nécessaire.

Quant à toutes les autres images, fresques et gravures, si l'interprétation n'en est pas beaucoup plus aisée, du moins sont-elles de lecture facile, une fois déchiffrées et séparées par la perspicacité des spécialistes.

Celles qui sont de beaucoup les plus fréquentes représentent des animaux, toute une ménagerie très variée. Nous y trouvons en nombre les chevaux, toujours figurés au repos, comme des bêtes paisibles, quoique non domestiquées sans doute. Si très peu semblent porter le licol ou le chevêtre, contrairement à leurs congénères de France, tous du moins sont d'allure docile. Leurs corps sont lourds, leurs cous peu allongés, leurs têtes empâtées; ce ne sont point, à les voir, des coursiers de chasse ou de guerre, mais peut-être simplement un bétail nourricier, comme les bœufs, plus rares, avec lesquels ils voisinent. Près d'eux la venaison abonde : voici la harde timide des cerfs, des biches et des capridés divers, à côté des farouches sangliers. Voici surtout le troupeau des bisons, qui foisonnent. Aucun d'eux ne nous est ici montré comme à Niaux, par exemple, le corps criblé de flèches; mais il paraît bien que ces proies énormes, ces masses de chair, ces gros os pleins de moelle, ces poils longs, touffus et laineux, tentaient surtout les chasseurs dont ils garnissaient le garde-manger de viandes abondantes et la garde-robe de toisons chaudes. Sans doute, aux périodes les plus anciennes le mammouth colossal s'abattit sous les massues, les sagaies et les flèches, et le renne lui-même qui, nous le savons maintenant, vécut au delà comme en deçà des Pyrénées, quoique en troupes plus rares; mais je ne crois pas que dans les grottes cantabriques, du moins à Altamira, l'on ait retrouvé une seule image de l'un ou de l'autre animal. En revanche, les oiseaux y paraissent et, chose notable, en groupe de deux, l'un plus petit posé sur le dos de l'autre.

Le cheval semble toujours représenté avec une certaine hésitation, si bien que les spécialistes n'osent pas toujours prononcer son nom, et emploient de préférence le terme d'*équidé*. Les plus nettement dessinés ou peints n'ont pas cette franchise pittoresque qui rend si original tel petit poney de la grotte de Niaux, par exemple, curieux animal, bas sur jambes, trapu, rond et poilu. Mais les cervidés ont bien inspiré les animaliers d'Altamira. L'une des plus heureuses peintures n'est-elle pas cette biche rouge, la plus grande de toutes les fresques, puisqu'elle atteint la longueur de 2m20? Si la croupe était un peu moins haute, si le ventre était un peu moins gros, ce serait la perfection de la forme; mais, malgré ces fautes, l'artiste s'y découvre comme singulièrement habile à observer et traduire les signes propres de la race, et sur ses hautes pattes minces, qui semblent à peine peser sur le sol, tendant sa fine tête peureuse, la gracieuse bête nous apparaît en toute sa réelle timidité native. Un cerf, non plus peint, mais gravé, de date sans doute un peu antérieure à la biche rouge, est d'un art plus achevé peut-être. Si l'on ne connaissait le cerf admirable de Niaux, de silhouette si vraie, d'attitude si vivante, sa tête dressée, tout son corps en arrêt dans un mouvement superbe de défense ou d'amoureuse conquête, le cerf d'Altamira serait le chef-d'œuvre du genre. L'artiste l'a gravé en minces traits légers et sûrs dans l'attitude du repos; il vaut moins que son congénère de France par l'allure et la vie, mais il vaut autant, plus peut-être, par la pureté des formes et le dessin.

L'animal qui surtout a bien inspiré les peintres préhistoriques est le bison. C'est à tracer la silhouette irrégulière de son corps massif, mal équilibré, de bête hirsute, sa tête farouche à l'œil méchant, au court mufle soufflant, aux cornes vives, c'est à fixer ses attitude lourdes de repos, ses mouvements tempétueux d'attaque ou de fuite que les artistes d'Altamira ont montré des dons singuliers d'observation pénétrante, non moins qu'une incroyable maîtrise d'expression. Ces bisons, debout ou en arrêt, ou couchés et bondissants, sont d'une surprenante vérité de forme et de vie. Nos anima-

liers les plus habiles pourraient aisément, en des images analogues, se montrer anatomistes plus précis, dessinateurs plus exacts et coloristes plus brillants, mais je doute qu'aucun nous puisse donner, d'un crayon ou d'un pinceau plus alerte, une impression plus forte de vérité. Seuls les Japonais, ces impressionnistes de génie, ont cette vue rapide de la nature et cette prestigieuse facture de dessin savant et simplifié. Ce n'est pas un bison, c'est dix qu'il faudrait décrire pour donner au lecteur quelque idée de cet art à la fois primitif et raffiné, qui semble vraiment nous transporter des lointains âges fabuleux aux âges d'or de la plastique.

Je me contenterai de signaler ce mâle et cette femelle peints à fresque polychrome sur le plafond du grand salon, et que MM. Cartailhac et Breuil appellent des bisons *ramassés*. En les désignant ainsi, ils ont surtout voulu marquer que les peintres ont profité le plus complètement qu'ils ont pu de bosses naturelles du roc, et obtenu par ces bosses une concentration absolue, et singulièrement originale et heureuse du corps des animaux. Tout d'abord d'ailleurs il paraît bien que leurs corps roulés en boule, les pattes repliées, soient posés sur le sol; mais je propose une autre interprétation de l'attitude; elle a reçu l'approbation de plus d'un Espagnol, bons juges en matière de *toros*. Les bisons ne sont pas couchés, comme il peut sembler à première vue; ils bondissent des quatre pieds, tête basse, cornes obliques, contre l'ennemi, le chasseur. La preuve en est dans la position de la tête torve, qu'un ruminant au repos ne tourne sur le côté ni ne baisse ainsi, les cornes menaçantes, dans la queue qui bat l'air, dans le reploiement sous le ventre des quatre sabots rapprochés. Tout ici démontre l'effort prodigieux de la lourde bête agile qui s'enlève, et, par un miracle d'attention alerte, les imagiers primitifs ont eu, il y a tant de siècles, l'intuition exacte du galop furieux qu'a révélé récemment à nos modernes l'éclair de la photographie instantanée.

Altamira donc, plus encore que nos grottes françaises, a dans ces figures exceptionnelles ses chefs-d'œuvre ou pour mieux dire des chefs-d'œuvre. Les Magdaléniens y apparaissent

à nos regards étonnés comme de merveilleux copistes fidèles et à la fois des interprètes inspirés de la faune quaternaire. Mais par un phénomène bien difficile à expliquer, ces animaliers incomparables se montrèrent, semble-t-il, incapables de figurer en beauté, que dis-je, en simple réalité le corps et le visage de l'homme. Sur ce point encore Altamira ne diffère pas des *Combarelles* ou de *Marsoulas*.

C'est une loi commune, je le sais bien, que la représentation de l'homme est plus difficile pour un dessinateur ou pour un sculpteur primitif que celle des bêtes, et l'explication souvent donnée du fait semble juste, à savoir que les bêtes, de structure moins compliquée et plus uniforme, dans une même race, que l'homme, s'offrent aussi plus faciles aux regards encore peu exercés, dans la simplicité de leurs mouvements et de leur vie. Combien des pieds, combien des mains sont-ils plus malaisés à dessiner que des sabots, des mufles de bisons, toujours identiques, que des visages de femmes! Combien les êtres humains sont-ils plus variés dans les attitudes, les mouvements et les gestes de leurs quatre membres indépendants et comme détachés du corps, que tous les animaux quels qu'ils soient! Et le visage, qu'il est dangereux pour un dessinateur novice, avec l'expression à chaque seconde diverse de ses sensations et de ses sentiments! Seulement, aux époques classiques, l'art ayant conquis tous les secrets de réalisme ou d'idéal, peut triompher de la plastique rebelle de l'homme; l'homme devient le thème parfait où s'exerce sans trop de peine son effort.

Mais ce principe suffit-il à expliquer pourquoi les rares figures humaines sculptées ou gravées de l'âge du renne que nous connaissons, la *Femme au renne* de Laugerie-Basse, par exemple, ou l'*Homme à l'ours* du Mas-d'Azil, sont de si misérables, même de si répugnantes ébauches? Encore n'y a-t-il pas à hésiter, et ce sont là vraiment des homme et des femmes. Mais sur les parois des grottes, on se demande s'il y a positivement des images humaines. A Marsoulas, deux profils, une face, sont ou des visages de singes ou de hideuses caricatures. Aux Combarelles, les indications pourtant si autorisées de

MM. Capitan et Breuil n'ont pu me faire admettre absolument encore que quelques dessins trop vagues représentent des hommes. Quant à Altamira, M. Alcalde del Rio a publié un grand profil où il a reconnu, sans trop d'hésitation, un profil de vieillard au vaste front saillant, au nez aquilin, à la barbe longue, et que dépare seulement un tout petit œil rond. Le trait en est assez difficile à retrouver sur le plafond de la grande salle; mais je suis heureux de m'être trouvé d'accord, lors de ma visite à la grotte, avec MM. Cartailhac et Breuil, qui n'y voient que le profil d'une tête de bison dont les cornes sont effacées ou peu visibles, tracées d'un seul trait, suivant une stylisation courante.

Outre cette gravure, les explorateurs signalent deux silhouettes d'êtres étranges : les corps seraient des corps humains, comme en témoignent les bras et les mains, ou ce qui semble en tenir lieu, tendus dans un geste de prière; mais à ces corps seraient ajustées des têtes d'oiseaux. Pour ma part, je serais assez tenté de ne voir là que des oiseaux dont les prétendues mains seraient tout bonnement les pattes; cependant, il est plusieurs autres figures silhouettées dans la même attitude, dont les têtes sont à peu de chose près semblables, mais dont les corps, à des signes trop évidents, ne peuvent être que des corps d'hommes. Il n'y a d'hésitation possible, et encore, que pour le monstre levé non sur des jambes humaines, mais sur de larges pattes d'ours.

Ces monstres, puisque monstres il y a, ne sont pas du reste pour embarrasser aujourd'hui les exégètes de la préhistoire. Car ils n'ignorent pas que les mœurs des troglodytes de l'âge du renne peuvent souvent s'expliquer par celles des non civilisés de nos jours, et maintes peuplades sauvages, de notre temps encore, ont des coutumes qui peuvent très bien donner la raison de quelques coutumes des tribus chasseresses éteintes depuis tant de mille ans. Ne peut-on admettre tout simplement que nos rusés coureurs des bois préhistoriques, à la manière des Africains du Cap ou des Australiens du Queensland, s'affublaient, pour les mieux approcher et surprendre, des dépouilles des grands oiseaux qu'ils poursuivaient, et que nous avons tout

simplement sous les yeux l'image de chasseurs en costume de chasse au milieu de leur gibier?

En poursuivant des analogies de ce genre, et tenant un grand compte des superstitions et des pratiques de la magie si chère aux peuples sauvages, on peut supposer avec vraisemblance que ces représentations de nos cavernes étaient destinées à favoriser la multiplication et assurer la capture des animaux nécessaires à la vie, et peut-être ces dessins sont-ils aussi le témoignage de véritables croyances et pratiques totémiques.

S'il en était ainsi, et si l'on tient compte aussi de l'attitude des mains qui semblent levées pour l'adoration ou pour la prière, on est tout naturellement porté à croire que les monstres d'Altamira, de Marsoulas, des Combarelles, ont caché leurs têtes sous des masques d'animaux pour célébrer quelque cérémonie, pour se livrer aux ébats d'une danse magique. On sait que non seulement nombre de peuplades modernes des pays non civilisés ont encore de ces mascarades rituelles, mais qu'il en est même des exemples chez certains peuples de l'antiquité classique, et il suffit de rappeler le vase mycénien où des hommes à tête d'âne tirent sur l'épaule un gros câble; on n'a pas hésité à dire que c'est là sans doute un souvenir rituel d'un totémisme ancestral.

Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir que dans la région de Santander il existe encore une fête où les paysans s'affublent de têtes d'animaux. M. Alcalde del Rio la décrit de façon si curieuse que j'ai plaisir à le citer :

« Dans le dernier jour de l'année se célèbre en quelques hameaux une fête appelée de la *Vijanera* ou *Viejanera*, consistant en certaines danses que nous pouvons appeler sauvages. Au lever du jour, les hommes qui prennent une part active au festival, ce sont principalement des pasteurs, se lancent dans la rue, couverts des pieds à la tête de peaux d'animaux et portant, pendus à la ceinture, d'innombrables grelots de cuivre. Sous ce déguisement original et sauvage ils courent, sautent et s'agitent comme possédés de folie furieuse, faisant sur leur passage un vacarme de braille-

ments insupportables. Ils passent le jour à ce violent exercice, et le héros de la fête sera celui qui aura montré le plus d'énergie et d'agilité dans ses mouvements et sera le dernier à se rendre de fatigue. Sur le soir, ils se réunissent à la frontière du hameau voisin, sans franchir la limite qui les sépare, et là ils attendent les danseurs de ce hameau, si ceux-ci célèbrent une fête semblable. Quand ils sont en présence, les deux troupes se demandent à haute voix : Que voulez-vous, la paix ou la guerre? Si ceux que l'on interroge répondent : La paix ! les uns et les autres s'avancent, s'unissent en des embrassades mutuelles et se livrent tout de suite à la danse finale. Au contraire, si la réponse est : La guerre ! les deux troupes s'assaillent et se criblent de coups, jusqu'à ce que les corps, déjà lassés et épuisés par les exercices de la journée, tombent à terre, si bien roués et maltraités qu'il faut l'aide des gens restés pacifiques pour les ramener à leurs foyers... »

Est-ce là une tradition plusieurs fois millénaire de danses en masques, auxquelles les artistes d'Altamira auraient fait allusion?

Cette question des représentations humaines est toute particulière, et, comme on le voit, fort difficile à élucider. Elle rentre d'ailleurs dans un problème plus général que je dois poser, sinon résoudre. Quel est le sens de toute cette décoration des grottes, et que prétendaient les graveurs et les peintres en multipliant ainsi les images variées qui nous étonnent?

Il semble bien qu'il faille écarter la première idée qui ne peut manquer de venir à l'esprit; les artistes n'ont pas travaillé pour le simple plaisir des yeux; ils n'ont pas pu n'avoir d'autre intention que de décorer, pour les rendre plus riches et plus agréables, les demeures des tribus. La preuve, c'est d'abord que si beaucoup d'images sont situées, comme c'est le cas pour Altamira, presqu'à l'entrée des grottes, dans des salles qui furent certainement fréquentées, sans doute même habitées, un très grand nombre sont reléguées dans des couloirs ou des diverticules reculés et presque inaccessibles, où jamais personne n'a établi sa demeure, et parfois

même logées dans des anfractuosités où c'est miracle qu'on ait pu les retrouver. Une autre preuve plus significative encore, c'est que partout, et sur les surfaces même les plus apparentes, les peintures et les gravures se superposent et s'entrelacent dans le plus invraisemblable désordre. Cela seul démontre abondamment que nul souci d'ornementation ne préoccupait les artistes. Peu leur importait de recouvrir complètement, je l'ai dit, des œuvres antérieures, de telle façon que non seulement celles-ci étaient ruinées, mais que leurs propres œuvres, dans ce fouillis de lignes et de couleurs, perdaient beaucoup de leur mérite. Il est bien simple assurément, si l'on veut remplacer un décor par un autre, d'effacer par un raclage des surfaces les images qui gênent, et de préparer ainsi un champ où les figures se détachent en bonne valeur; et de fait les artistes ont quelquefois raclé ou lavé la surface, et effacé ainsi la trace de quelques parties des anciens dessins avant de peindre les nouveaux. Mais cette opération est restée rare, et pour les gravures, il n'en est pas, jusqu'à présent, un seul exemple.

La superposition des images gravées n'est pas, d'ailleurs, spéciale à l'art pariétal des grottes; on la retrouve sur un grand nombre de galets, de plaques de schiste ou d'os gravés de ce même âge magdalénien, et pour ne citer qu'un exemple célèbre, sur la plaque de Laugerie-Basse injustement dénommée : *combat de rennes*, où l'on voit en vérité un renne mâle suivant sa femelle, la gravure principale est entremêlée à plusieurs autres gravures qui la rendent peu distincte, ce qui est très fâcheux, car elle est fort belle. On a pu prétendre avec quelque vraisemblance que c'étaient là des exercices d'écoliers ou des essais, des ébauches d'artistes, mais cette explication ne peut valoir lorsqu'il s'agit en particulier du grand plafond d'Altamira.

Pour toutes ces mêmes raisons, ou des raisons analogues, il faut aussi renoncer à reconnaître dans ces innombrables images le passe-temps où s'amusaient quelques oisifs. Ce n'était pas une tâche aisée que de graver ou peindre dans les conditions matérielles que l'on a si souvent signalées, en

pleines ténèbres, au fond de couloirs étroits et bas, où les mouvements sont gênés, où l'on ne peut pénétrer qu'en rampant, où les parois décorées sont loin de tous les regards; et vraiment toute œuvre reléguée dans ce mystère était d'avance perdue pour le public. Le troglodyte eût été assurément trop naïf, qui aurait tant peiné pour le seul amour de l'art.

Il faut donc chercher une autre hypothèse, et je ne le ferai ici, pour ma part, qu'en suivant avec une extrême prudence les préhistoriens les plus autorisés. Il ne semble pas douteux que les primitifs des monts Cantabres, comme ceux de la Vézère, leurs très proches cousins, sinon leurs frères, comme tous les non-civilisés dont on étudie maintenant les mœurs barbares, ont été religieux. Que religion pour eux fût synonyme de superstition, que culte égalât magie, peu importe. Ils ont cru à des puissances occultes qui les environnaient, tantôt pour leur nuire, tantôt pour les protéger. Les grottes, dont ils n'habitèrent que les abords et les entrées, furent dans leurs profondeurs ténébreuses les sanctuaires de ces génies malveillants ou propices : c'est avec eux, selon toute apparence, qu'étaient en corrélation les images qui nous intriguent.

Une idée simple s'offre à l'esprit : si la caverne est un temple, le temple d'une tribu de chasseurs, tous ces animaux ne sont-ils pas, sans chercher plus loin, des images votives, des victimes figurées offertes à la divinité de la chasse? L'ex-voto est une forme naturelle et naïve de la prière, et l'offrande de substitution qu'est une gravure est moins coûteuse à la fois et plus durable que l'offrande d'une bête réelle sacrifiée. Si les chevaux et les biches, les sangliers et les bisons représentés en peinture sont des hommages d'invocation ou de reconnaissance, tout s'explique, et l'abondance des figures, et leur relégation dans les recoins où le Génie règne en un plus ténébreux mystère, et le désordre des images que les artistes successifs enchevêtrent et superposent; tout s'explique, sauf peut-être quelques figures plus rares dont le sens doit être cherché ailleurs, comme les mains, les hommes masqués, les signes divers où l'on ne peut reconnaître que des symboles obscurs, et les représentations simplifiées comme celle de la maison et de la hutte.

Aussi croit-on devoir pénétrer plus loin dans l'intimité de la croyance préhistorique, et chercher une interprétation plus probable, en tout cas plus à la mode, dans les pratiques de la magie, et les croyances du totémisme.

Les mains empreintes ou dessinées au patron qui se trouvent en si grand nombre à Gargas, par exemple, et dont un spécimen au moins a été relevé à Altamira sont un signe de prophylaxie magique, dont l'usage ne s'est pas encore perdu, contre on ne sait quel mauvais œil.

Quant aux images d'animaux : « L'image d'un être ou d'un objet, » a écrit M. Salomon Reinach, « donne une prise sur cet objet ou sur cet être ; l'auteur ou le possesseur d'une image peut *influencer* ce qu'elle représente. Il s'agit, bien entendu, d'une *prise* ou d'une *influence* d'ordre magique... » Ainsi les hommes de l'âge du renne auront représenté sur les parois de leurs grottes comme sur leurs outils ou sur leurs armes, sur cent objets divers, les bêtes qu'ils chassaient, afin de s'assurer ces proies; ils auront multiplié ces images afin d'obtenir par cette opération magique la multiplication de leur gibier. Ces images auront partout leur place légitime et nécessaire, et particulièrement en quelques endroits *tabous*, c'est-à-dire interdits aux profanes, comme le fond des galeries tortueuses, les diverticules ou les recoins mal accessibles. De même le signe plus ou moins simplifié de la hutte, le signe tectiforme, devait assurer à celui qui le figurait la libre possession de sa demeure, le signe naviforme (s'il est bien interprété, car on songe maintenant qu'il pourrait représenter une arme, quelque chose comme l'arme australienne qui précéda le Boomerang), l'heureuse possession de son bateau.

Il y a plus : n'ont-ils pas une valeur magique ces harpons et ces flèches que plus d'une fois on voit fichés aux flancs des bisons de la grotte de Niaux, en Ariège, témoignages d'une sorte d'envoûtement par lequel le chasseur tuait par avance la proie dont il perçait l'image?

Veut-on maintenant l'explication des dessins qui représentent des hommes à masques ou peaux de bêtes? « Les Australiens, » dit encore M. Salomon Reinach, « ont un grand nombre

de danses mimiques dites danses d'animaux, dont la plus connue est celle du Kangurou ; les danseurs imitent, avec une habileté singulière, les mouvements de cet animal... Le but de la danse du kangurou est de conférer aux danseurs un pouvoir magique sur le gibier dont ils imitent les mouvements. » Peut-être donc avons-nous, sur les parois d'Altamira, la danse de l'oiseau et la danse de l'ours; nous aurions attendu plutôt, avouons-le, la danse du bison. Ici, d'ailleurs, on peut préférer une interprétation tirée d'une croyance totémique, celle que M. Reinach a formulée en ces termes : « Les hommes revêtent la peau de certains animaux, en particulier dans les cérémonies religieuses; là où le totémisme existe, ces animaux sont des totems. » Cette pratique, qui explique tant de représentations figurées de l'Égypte, de la Crète et de Mycènes ou de la Grèce, et tant de détails obscurs de la mythologie comme des rites religieux, n'explique-t-elle pas avec la même netteté les monstres semi-humains d'Altamira?

Une telle exégèse a aussi l'avantage de laisser comprendre comment toutes les peintures et les gravures non seulement ont pu se perdre dans l'ombre épaisse des cavernes, si loin de la présence habituelle des hommes, mais comment elles se sont superposées et brouillées au hasard. Puisque la préoccupation d'art n'entrait absolument pour rien dans l'exécution de l'œuvre, que les images n'avaient que des intentions utilitaires et ne valaient que par leur caractère et leur puissance magiques, qu'importait qu'elles fussent rangées et présentées en bel ordre, et que leur beauté, que l'on ne prisait guère, fût endommagée par des surcharges et des embrouillements de lignes et de couleurs? L'essentiel était qu'elles fussent nombreuses, et sur les surfaces déjà choisies comme propices rien ne s'opposait, au contraire, à ce qu'on en superposât à l'infini. Que si, malgré des conditions si peu favorables à l'éclosion d'un art de beauté et à ses progrès, beaucoup d'œuvres sont pourtant belles, même très belles, c'est assurément qu'une nécessité s'imposait de représenter les animaux le plus exactement possible, de leur donner par le dessin et la couleur le plus de réalisme, le plus de vie

possible, pour que leur force magique fût la plus grande. N'est-ce pas, d'ailleurs, par une conséquence naturelle que les plus admirables images valent surtout par la vérité et la vie?

Quelque solution que l'on adopte, jusqu'à plus ample informé, de ces problèmes, l'intéressant est qu'ils soient posés. On a longtemps admis que l'homme quaternaire. ébauche à peine dégrossie de l'homme actuel, n'avait aucun sentiment religieux : les préhistoriens faisaient injure à ces lointains ancêtres, qui ne furent pas, on le voit, si barbares. Les chasseurs de rennes eurent leurs sanctuaires, et, comme dit excellemment M. Déchelette, « la découverte de ces mystérieuses galeries, démontrant la vaste dispersion, sinon l'universalité, de certaines croyances de l'humanité primitive, comptera parmi les plus belles découvertes de la préhistoire. »

Parmi ces sanctuaires, la cueva d'Altamira est jusqu'à présent le plus riche en images d'art magique, d'un seul mot, en œuvres d'art. Mais qui sait si elle gardera longtemps cet avantage? Il faut compter avec l'infatigable activité chercheuse d'un Alcalde del Rio ou d'un Breuil. Je l'ai dit, Altamira n'est plus isolée, seule de son espèce au penchant de sa colline verte.

La cueva de *Covalanas*, située entre la ville de Ramales et le bourg de Lanestosa, sur les confins des provinces de Santander et de Biscaye, celle d'*Hornos de la Peña*, sur le flanc d'une montagne au sud du petit village de Mata (commune de San Felices de Baelna), celle de *Castillo* surtout, près de Puente Viesgo (Santander) ont attiré déjà l'attention des savants par la présence de peintures et de gravures fort originales.

Covalanas a ses bœufs, ses chevaux et ses biches au corps cerné d'un gros trait rouge ou d'une ligne de points, dessins d'un archaïsme déjà observateur et savant; *Hornos de la Peña* se distingue par ses figures gravées d'un burin léger; *Castillo* se rapproche d'Altamira, l'égale presque, par la variété des styles successifs et l'abondance des sigles et des symboles incompris. On nous promet des merveilles de la *Haza*, de *San Isabel* et de la *Venta de la Perra*, encore inédites... Quelles surprises doit nous ménager encore, dans le domaine préhis-

torique, cette péninsule inépuisable! Déjà n'avons-nous pas appris que sur un roc perdu au Sud des Pyrénées, à un demi kilomètre de Cogul, petit village situé dans la juridiction de Lerida, ont apparu des peintures plus étranges et plus inattendues encore que celles des cavernes magdaléniennes? On connaît maintenant ces prodigieuses fresques peintes à l'air libre, chasse au cerf, troupeaux de cerfs et de bœufs, danses de femmes autour d'un homme nu, que signala le premier D. Ramón Huguet, curé de Cogul, qu'étudia d'abord M. Ceferi Rocafort, que l'abbé Breuil a relevées et dessinées en 1908, et presque aussitôt publiées comme il sait faire, non sans avoir retrouvé quelques figures inaperçues jusqu'à lui. On connaît aussi les rochers peints de Calapata, à Cretas, au sud de Calaceite, dans le Bas-Aragon, la *Roca de los Moros,* que D. Juan Cabre Aguila découvrit en 1903, dont M. Santiago Vidiella, en 1907, et l'abbé Breuil, en 1909, ont publié les belles images d'animaux. M. Breuil, du reste, visitant Cretas, n'a pas manqué d'apercevoir des figures que nul encore n'avait remarquées. N'a-t-il pas, à l'approche des peintures préhistoriques, l'instinct divinatoire qui illustre les Schliemanns? Et n'allons-nous pas le trouver, comme toujours, à l'avant-garde, pour l'étude des dix localités « avec peintures ou gravures à l'air libre », toutes situées dans la même région, que M. J. Cabré vient de lui signaler? N'est-ce pas lui qui nous montrera, en une série de publications brillantes, que si l'art quaternaire de l'Espagne tend par-dessus les Pyrénées une main à l'art des vallées de la Garonne et de la Vézère, il tend l'autre « par-dessus Gibraltar aux peintures et gravures rupestres de l'Afrique septentrionale »?

Mais quoi qu'il en soit de l'avenir, Altamira gardera sa gloire. Comme le Cerro de los Santos attirera toujours en pèlerinage, même depuis qu'Elche s'est illustrée, les historiens de l'art ibérique, de même Altamira restera désormais le lieu saint de la préhistoire espagnole.

Il faut choisir pour se rendre à la grotte une belle matinée d'automne. L'ascension est douce à travers les pâturages riants; attiré par le mystère des chefs-d'œuvre promis, le visiteur se

hâte sans se retourner vers le taillis où s'abrite l'entrée de la merveille. Mais au sortir des ténèbres où peu à peu l'esprit s'est ému d'un frisson divin et comme effrayé d'apparitions surnaturelles, c'est un apaisement, c'est une joie de promener les regards sur l'ondulation molle des collines qui s'abaissent vers la mer devinée à l'horizon dans un éclaircissement rayonnant du ciel bleu. La fine lumière très pure s'étale sur le tapis infini des prés de velours, à peine accrochée çà et là par un mur de ferme blanche, à peine tachée par la silhouette noire d'un arbre seul.

Cependant à nos pieds, au fond d'une dépression aux pentes douces, se dessine Santillana del Mar. Ville étrange, en cette région renaissante, par l'antiquité noble de ses palais, par la vétusté pauvre de ses masures! Gardée par des sentinelles centenaires, les arbres géants d'un bosquet sombre, Santillane ne s'éveille pas encore d'un profond sommeil qui l'endormit voici très longtemps. A peine de place en place une modeste maison neuve et blanche ose rompre l'harmonie grise des rues d'autrefois. Et quand une porte de riche demeure, dans un cintre puissant et lourdement appareillé de granit, s'ouvre sur un vestibule sévère, quand un huis de logis humble éclaire une chambre de paysan ou d'ouvrier, des murs, des meubles, des choses et des hommes entrevus s'évapore une poésie très savoureuse de temps passé. Qu'elle est bonne, au sortir des villes neuves, des villes d'industrie et de progrès, l'impression de très vieille Espagne qui repose et ravit ici les yeux artistes! Et que Santillane est bien la capitale rêvée d'une province préhistorique !

Pierre PARIS.

LA « CHRONIQUE SCANDALEUSE »

D'UN BOUFFON DU TEMPS DE CHARLES-QUINT

Quoique certainement très lue par les contemporains du grand Empereur et souvent transcrite à la demande d'amateurs curieux de détails piquants sur sa cour et son entourage, cette « chronique scandaleuse » d'une partie du règne de Charles-Quint n'a pas été et n'est pas encore appréciée à son juste prix. Il semble que les historiens du xviie siècle à nos jours l'aient dédaignée comme une œuvre dénuée de valeur historique, la pasquinade d'un bouffon qui ne mérite aucun crédit. Le fait est que depuis Sandoval jusqu'à Haebler aucun de ces historiens n'a voulu ou n'a osé s'en servir, et, dans le nombre, il s'en trouve certainement qui l'ont connue. Ferdinand Wolf, à qui nous devons d'en avoir commencé l'étude critique, la rabaisse singulièrement en épousant l'appréciation qui en avait été portée par Ranke[1], et s'il juge à propos de s'en occuper, c'est bien plutôt parce qu'il y voit un recueil d'anecdotes facétieuses dans le goût de tant d'autres collections de bons mots, de brocards et de drôleries telles que la *Floresta española* de Melchor de Santa Cruz de Dueñas, ou les *Seiscientas apotegmas* de Juan Rufo. Aucun érudit, pas même celui qui, il y a plus de cinquante ans, en a donné la première édition, — déplorablement insuffisante, il est vrai, — n'a tenté de l'envisager comme document

1. *Ueber den Hofnarren Kaiser Karl's V, genannt El Conde don Frances de Zúñiga und seine Chronik,* dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der K. Akademie d. Wissenschaften*, de Vienne, t. V (1850), p. 21-63. Ranke, même après la publication de la chronique de Don Francés, ne modifia pas son opinion. Autant il souhaitait que l'historien de Charles-Quint pût tirer parti des histoires de Pedro Mexia et d'Alonso de Santa Cruz et du Journal de Vandenesse, autant il faisait peu de cas de l'œuvre du bouffon : « Eine andere Historie *(del Conde Don Frances)*, die sich ebenfalls in Wien findet, würde ich weniger für geeignet gehalten haben, da sie mehr Scherz als Ernst darbietet. Gerade diese aber ist gedruckt worden » (*Chronisten Karls V*, dans *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, t. II, p. 384. Éd. des *Sämmtliche Werke* qui porte la date de 1881).

historique ni de faire le départ, dans les récits qu'elle contient, de ce qui y est purement fictif et de ce qu'on y rencontre de très certainement avéré. Or, des sondages pratiqués à diverses reprises dans cette chronique nous ont convaincu qu'elle renferme une part beaucoup plus considérable qu'on n'était porté à le croire de vérité historique, qu'on y peut trouver sur bien des personnages marquants de l'Espagne du premier tiers du XVI[e] siècle des renseignements exacts et qui n'existent que là, et qu'en somme l'œuvre du bouffon est même la seule de l'historiographie espagnole de l'époque qui fasse revivre, en une certaine mesure au moins, l'aspect de la cour impériale, les gestes et les sentiments de beaucoup de ceux qui la hantaient. Mais pour passer au crible le « sottisier » de Don Francés et en retenir les morceaux dont l'historien fera son profit, deux tâches s'imposent. D'abord, l'établissement d'un texte correct nous représentant autant que possible l'ouvrage tel qu'il sortit des mains de son auteur, et non pas tel que l'ont, volontairement ou involontairement, travesti des scribes peu scrupuleux ou ignorants. Secondement, la vérification minutieuse des faits énoncés par le narrateur, l'identification des personnages qu'il nous montre agissant ou auxquels il décoche çà et là des traits satiriques. Ces deux tâches présentent l'une et l'autre de sérieuses difficultés. La seconde même n'est devenue réalisable que depuis peu, grâce à la publication de documents sur l'époque de Charles-Quint, comme la *Collection des Voyages des souverains des Pays-Bas* de Gachard, l'*Historia crítica y documentada de las Comunidades de Castilla* de D. Manuel Danvila, ou les lettres de D. Martín de Salinas, agent en Espagne de l'infant Don Fernando, frère de Charles-Quint, en grande partie résumées en anglais par Bergenroth et Gayangos, dans les *Calendars of state Papers (Spain)*, puis éditées *in extenso* par D. Antonio Rodríguez Villa, qui abondent en précieuses données biographiques, que d'autres documents inédits, facilement accessibles dans les bibliothèques et les archives de Paris et de Lille, permettront de compléter. Quant à l'établissement d'un texte satisfaisant de la chronique, il s'agit là d'un travail très délicat et de longue haleine. Nous ne saurions encore nous

flatter d'avoir découvert le moyen de dégager sûrement l'œuvre primitive des surcharges et des retouches qui l'obstruent et la déparent; toutefois nous indiquerons tout à l'heure les résultats que l'examen sommaire d'un certain nombre de manuscrits nous a permis d'atteindre et qui laissent entrevoir un classement rationnel des diverses copies aujourd'hui subsistantes. Nous tenons à dire tout de suite que ce double labeur d'édition et de commentaire nous a paru longtemps au-dessus de nos forces; nous pensions même y renoncer, lorsque la donation de la marquise Arconati Visconti au Collège de France est venue très à propos aplanir certaines difficultés auxquelles nous nous étions heurté, en nous fournissant l'aide matérielle qui facilitera beaucoup, nous y comptons, la réalisation de notre projet. Que la généreuse donatrice soit ici remerciée d'avoir rendu possible cette étude sur une époque qui l'intéresse très particulièrement et qu'elle connaît si bien.

Pour l'instant, il nous appartient seulement de présenter au lecteur un aperçu de l'histoire de la chronique et du peu que nous savons de son auteur.

Nous nommons cet auteur, provisoirement et pour ne pas nous compromettre, *Don Francés*. Ce nom, ou le diminutif *Francesillo*, *Francesejo*, lui est donné dans tous les manuscrits, et certaines copies ajoutent : *de Zúñiga*. Si, comme on peut l'inférer de divers passages de son livre, Don Francés tenait de près à la maison des ducs de Béjar[1] qui sont Zúñiga, ce dernier nom pourrait en effet avoir été porté par lui. Une autre dénomination de notre bouffon apparaît chez un célèbre érudit du XVIIIe siècle, D. Gregorio Mayans, qui, amené dans

1. Dans la lettre à l'Amiral de Castille, incluse dans la chronique (p. 49 b de l'édition Rivadeneyra) et dans deux lettres au marquis de Pescaire dans l'*Epistolario* (*ibid.*, p. 56 b et 57 b), Don Francés écrit expressément : *el duque de Béjar, mi amo*. Il est à noter au surplus que Don Francés n'accompagne jamais Charles-Quint hors d'Espagne, et même, l'Empereur étant en Espagne, nous voyons à deux reprises Don Francés, au lieu de suivre la cour, accompagner le duc de Béjar, d'abord lors de la conduite en Portugal de l'infante Dª Catalina, ensuite pour aller au-devant de l'Impératrice Isabelle. De même Don Francés a suivi de très près la guerre des Comunidades, durant laquelle l'Empereur était absent, mais où le duc de Béjar joua un grand rôle, et il note très exactement le prêt de 10,000 ducats (chiffre donné par les mss. et mal lu par l'éditeur de la chronique) fait par le duc aux Gouverneurs (p. 16 a), de même que l'intervention du duc en Navarre avec 600 hommes d'armes à sa solde, deux détails que confirment des documents publiés par Danvila (*Hist. de las Comunidades de Castilla*, t. II, p. 580, 628-629, etc., et t. IV, p. 205).

son Traité de rhétorique à parler des bouffonneries, écrit ceci : « *Bufonada* es el dicho del Bufon o Juglar, que de todo se chancea, i con todos, como el celebre Don Frances de Navarra en tiempo de Carlos Quinto[1]. » Cette appellation *de Navarre* ne tire pas à conséquence, croyons-nous ; elle paraît seulement indiquer que Mayans admettait l'origine navarraise de Don Francés ; or, les Zúñiga sont originaires de Navarre. En revanche, une troisième dénomination qui se lit dans l'intitulé de deux manuscrits (Bibl. Impériale de Vienne, n° 5941, et Bibl. du baron de Tettau), c'est-à-dire *Don Francesejo de Viamonte*[2], doit être erronée et repose probablement sur une confusion de notre Don Francés avec un Don Francés de Viamonte, de la grande famille des Beaumont de Navarre, capitaine de la garde de Charles-Quint, dont il est précisément parlé dans le chapitre II de la chronique.

Les seuls documents contemporains qui fassent mention de notre auteur sont jusqu'ici les lettres de D. Martín de Salinas ; nous en reparlerons plus bas. Chez les chroniqueurs du XVIe siècle, silence absolu : aucun ne cite Don Francés ni ne paraît avoir mis à contribution son journal. Mais dès le milieu du siècle, on commence à recueillir ses bons mots et à les produire comme spécimens de l'esprit *truanesque*. C'est ainsi que Gaspar de Tejeda insère dans son *Memorial de criança y Vanquete virtuoso para criar hijos de grandes y otras cosas*, publié à Saragosse en 1548, des *Dichos y Avisos de un Sabio truhan llamado Don Francesillo*, dont Gallardo dit que c'est le morceau le plus fade et le plus insignifiant du livre[3]. Quelque vingt ans plus tard, la *Floresta española* de Santa Cruz de Dueñas, qui

1. *Rhetorica de Don Gregorio Mayáns i Siscár*, Valence, 1757, livre V, ch. IV, n° 19.

2. Le manuscrit 5941 de la Bibliothèque de Vienne a été décrit par Adolf Mussafia, *Ueber eine spanische Handschrift der Wiener Hofbibliothek*, Vienne, 1867 (extrait des *Sitzungsberichte*, t. LVI). Dans ce mémoire Mussafia transcrit le titre de la chronique : « Historia imperial del emperador Carlos Quinto por su famoso y faceto coronista Don Francesco de Viamonte. » *Francesco* est une mauvaise lecture, c'est *Francesejo* que porte l'exemplaire viennois. — Les deux manuscrits en question, celui de Vienne 5941 et celui du baron de Tettau, contiennent un sonnet de Luis Hurtado de Toledo à l'auteur où se lit ce tercet : « Del conde Don Frances de Viamonte — Muestre el saber, astucia, gracia y arte — Con que deleyta y quenta vera ystoria ». Si ce Luis Hurtado de Toledo est l'auteur de la *Tragedia Policiana*, il n'a pas pu connaître Don Francés et ce qu'il en dit dans ce sonnet, d'ailleurs obscur, manque d'autorité.

3. *Ensayo de una biblioteca española*, t. IV, col. 705 et 711.

fut traduite chez nous sous le titre de *Plaisant bocage contenant plusieurs comptes, gosseries, brocards, cassades et graves sentences de personnes de tous estats*. enregistre dans deux de ses chapitres[1] diverses historiettes relatives à Don Francés et où sont rapportés plusieurs de ses bons mots. Les voici :

Estaua el Emperador Carlo V vn dia retirado, y Don Frances Truhan con el. Tocò à la puerta vn Señor deste Reyno que tiene poca tierra cerca de la raya de Portugal. Mandò su M. al truhan que viesse quien era. Dixo al Emperador como estaua alli don N. Replicò su M. : « Anda, dexale agora. » Respondio Don Frances : « Conuiene que V. M. me de licencia que le abra, porque no se enoje y tome toda su tierra en vna esportilla, y se passe à Portugal. »

Este Truhan estaua sentado en vna silla, en casa de vn grande. Dixole vn page que se leuantasse para que se asentasse vn Cauallero. Respondio Don Frances : « Desensilla vno de vosotros, que yo aun todavia estoy sudando. »

Viendo correr toros vn dia de S. Iuan el Emperador en Toledo, tenia a par de si à este truhan, quando entraron los del juego de cañas. Entrando los primeros dos Caualleros, preguntole el Emperador : « Que te parece destos dos ? » Respondio que « han de caer juntos como san Felipe y S.-Iago »[2]. Sucedio que antes que acabassen de passar la carrera rodaron por Çocodouer.

La librea deste juego de cañas era de terciopelo leonado y encima tafetan blanco muy acuchillado. Preguntò el Emperador à Don Frances : « Que te parece de aquella librea ? » Respondio : « Assadura con redaño[3]. »

Vn Conde deste reyno entraua a besar las manos al Emperador, y porque era hombre que guardaua mucho, dixo Don Frances : « Este es Conde, este es Conde[4]. »

Quando le hirieron de las heridas que murio, como le traxeron à su casa, venia con el mucha gente. Assomose su muger a los corredores, preguntando que ruydo era aquel. Respondio Don Frances : « No es nada, Señora, sino que han muerto à vuestro marido. »

1. D'après Brunet et P. Salvá, la plus ancienne édition de la *Floresta* serait celle de Tolède, Francisco de Guzman, 1574, in-8°. D. Cristóbal Pérez Pastor, *La Imprenta en Toledo*, Madrid, 1887. n° 338, ne la cite que d'après Brunet. F. Wolf s'est servi d'une édition de Huesca, 1618, qui contiendrait des anecdotes relatives à Don Francés dans les chapitres *De truhanes*, *De apodos* et *De apodos de algunos pueblos*. L'édition d'Anvers 1614 que nous avons consultée contient sept historiettes dans le chapitre *De truhanes* et une dans le chapitre *De apodos ;* l'autre chapitre mentionné par Wolf n'en contient pas.

2. On célèbre la fête des apôtres saint Philippe et saint Jacques le 1er mai.

3. Grand repli du péritoine qui flotte sur la surface des intestins.

4. *Es conde = esconde.*

En vn juego de cañas que se hizo en Valladolid salio vn cauallero muy cano, vestido de verde, y al passar de la carrera cayòsele la mascara y quedò la calua de fuera. Preguntò el Emperador al truhan Don Frances : « Que te parece de aquel cauallero? » Respondio que « no he visto en mi vida puerro que tan bien aya passado la carrera ».

Vinole a ver Perico de Ayala, truhan del marques de Villena. Viendo que se queria morir, dixole : « Hermano Don Frances, ruegote por la grande amistad que siempre hemos tenido que quando estes en el cielo, lo qual yo creo sera assi, segun ha sido tu buena vida, ruegues à Dios que aya merced de mi anima. » Respondio : « Atame vn hilo à este dedo menique, no se me oluide. » Y esta fue la postrera palabra, y luego murio.

La plus intéressante de ces anecdotes est celle qui mentionne la mort violente du bouffon due aux blessures graves qu'il avait reçues nous ne savons pas en quelle circonstance : peut-être sa mauvaise langue et ses propos mordants lui avaient-ils valu des ennemis irréconciliables.

D. Luis Zapata, l'auteur du *Carlo famoso,* reproduit dans sa *Miscelanea,* qui date de la fin XVI[e] siècle, la sixième anecdote de Santa Cruz et en ajoute deux autres dépourvues de sel[1]. De ces citations il n'y a à retenir que la qualification qui accompagne le nom du *truhan :* « Don Frances, un hombre muy gracioso, vecino de Béjar. »

La septième anecdote de Santa Cruz se retrouve dans les *Cuentos de Garibay,* autre recueil du XVI[e] siècle[2], et, parmi les bons mots collectionnés par le poète sévillan D. Juan de Arguijo, figure ce brocard que Don Francés lança à propos de l'hospice construit à Séville par le cardinal Tavera.

El Cardenal Tavera labró un hospital muy suntuoso en Toledo, en la misma sazón que el Rey había pedido al reino un donativo.

Dijo D. Francés que entre el Rey y el Cardenal se juntaba todo el hospital, porque el Cardenal labraba la casa y el Rey hacía los pobres[3].

1. *Memorial histórico español,* Madrid, 1859, t. XI, p. 371.
2. Voyez les *Sales españolas,* de D. Antonio Paz y Mélia, 2[e] série, Madrid, 1902, p. 42.
3. *Ibid.,* p. 104.

Dès le milieu environ du XVIe siècle, les collectionneurs espagnols de manuscrits historiques ne manquèrent pas de se procurer des copies de la chronique de Don Francés, et si les catalogues de leurs « librairies » nous étaient tous accessibles, nous pourrions sans doute noter, presque dans chacune, la présence d'un ou de plusieurs exemplaires de cet ouvrage. Sans avoir épuisé toutes les sources d'information à ce sujet, voici en tout cas le relevé de quelques exemplaires que nous trouvons décrits, soit dans des inventaires de collections privées, soit dans des catalogues de vente ou de libraire.

En premier lieu, l'inventaire, dressé au commencement du XVIIe siècle, des livres du poète et publiciste madrilègne Gabriel Laso de la Vega, nous fournit l'article suivant : « Otro [libro] intitulado la coronica del Francesillo[1]. »

Il était à présumer que la splendide collection de manuscrits historiques ou autres du marquis de Montealegre, comte de Villaumbrosa, dont le catalogue fut publié à Madrid en 1677, en un volume in-folio, sous le titre de *Museo o Biblioteca selecta de el Excmo Señor Don Pedro Nuñez de Guzman, marques de Montealegre y de Quintana, conde de Villaumbrosa y de Castronuevo,... de los Consejos de Estado y Guerra y Presidente del Supremo de Castilla, escrita por el licenciado Don Joseph Maldonado y Pardo, abogado de los Reales Consejos,* compterait plusieurs copies de la chronique de D. Francés, et, en effet, au folio 112 v° de ce volume on lit :

Cronica burlesca de el Emperador Carlos Quinto por Don Francés de Zuñiga, truhan de aquel tiempo, en el año de 1529, 4. M.S.

Otra cronica burlesca de Carlos Quinto, que parece la misma que la antecedente, en 4. M. S.

Historia burlesca del Emperador Carlos Quinto, escrita por D. Francés de Zuñiga, truhan de aquel tiempo, con unas cartas burlescas del señor infante D. Fernando á las damas de palacio y otras personas. Tiene al fin una relacion diaria de los sucessos de Toledo, desde el año de 1560 hasta el de 1585, en 4. M. S.

1. « Inventario de los bienes de Gabriel Laso de la Vega, hecho á petición de Da Jerónima Laso de la Vega, hija y heredera del mismo ; » voyez D. Cristóbal Pérez Pastor, *Bibliografía madrileña, 3a parte*, Madrid, 1907, p. 404.

Parmi les amateurs de livres qui ont possédé notre chronique, il faut aussi citer Nicolas Antonio qui, dans sa *Bibliotheca hispana nova*, a consacré une notice à Don Francés, où il mentionne une copie, à lui appartenant, de l'ouvrage qu'à l'exemple de tous les érudits de son temps il considérait comme un recueil de facéties :

D. Franciscus (vulgari usu ab aliquibus usurpato Frances) de Zuñiga, nescio quis, in seriis ludere volens, *Historiam* (ita vocant) scripsit Cæsaris Caroli ridiculam et salibus urbanis conditam. Inscribit sese operi cum Hispano titulo :

Historia de D. Frances de Zuñiga Criado muy privado y bienquisto, Predicador y Historiador del Emperador Carlos V. Habemus nos M. S. in 4. cujus et alterum vidimus in bibliotheca Urbinatensi, jam hodie Vaticanæ adjuncta, codice 711.

On est, d'autre part, un peu surpris de ne pas rencontrer notre D. Francés dans les copieux extraits publiés par Gallardo[1] de l'inventaire des manuscrits du comte duc d'Olivares dont un si grand nombre sont historiques; mais peut-être Gallardo a-t-il par inadvertance omis de relever ce nom. Il faudrait consulter l'inventaire dont un exemplaire existe dans la bibliothèque privée du Roi à Madrid, sous la cote VIII-J-2.

Au XIXe siècle, le Catalogue des livres et des manuscrits de L. J. Gohier, qui se vendirent à Paris en mars 1831[2], contient un article ainsi conçu :

2459. Coronyca e ystoria de Dom Frances de Zuniga, desde del anno de 1504, hasta el de 1527; El Epistolario del mismo. Petit in-4, parch.

Ms. de la fin du XVIe siècle. Ouvrage inédit cité par Nic. Antonio, *Bibliotheca nova*, t. I, p. 501.

Du titre que porte cet exemplaire, il résulte clairement qu'il fut acheté au libraire Vicente Salvá, qui, dans son *Catalogue of spanish and portuguese books*, Londres, 1826, enregistre,

1. *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, t. IV, col. 1479 à 1527.
2. *Catalogue de livres grecs, latins, arabes, espagnols, etc., ... composant la bibliothèque de feu M. L. J. Gohier, ancien membre du Directoire exécutif*. Paris, 1831.

sous le n° 2308, une copie de la chronique dont l'intitulé répond bien à celui de Gohier :

Zuñiga (Don Frances de). Coronyca e ystoria de Don Frances desde el año de D e iiij asta el año de xxvij dirixida al emperador Don Carlos V. Iten el epistolario del mismo Don Frances a dibersas ylls. personas Año Mdlxxij Años. A MS. in small 4to. of the end of the xvith century, and perhaps of the precise date found in the title, 1572. This work is the same as the preceding one[1], though with many variations and a different arrangement of its parts.

Dans ce même catalogue Salvá de 1826 figure, sous le n° 2307, une autre copie qui présente cette particularité d'être accompagnée d'une série de nouvelles : *Novela de la Tinta; Novela de las flores; Novela de los Bandos; Novela del licenciado Tamariz; Novela del Portazgo del licenciado Tamariz; Novela del licenciado Tamariz del ahorcado*[2].

Zuñiga (Chronica de Don Frances de) criado privado bien quisto y predicador del Emperador Carlos quinto dirigida a Su Magestad por el mismo D. Frances. *A MS. in small 4to. of the earlier half of the xviith century.*

M. Gachard, dans son ouvrage sur *Les Bibliothèques de Madrid et de l'Escurial,* publié à Bruxelles en 1875, a cité et décrit sommairement deux des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Madrid (n^os^ T. 203 et V. 63).

Enfin, il y a une vingtaine d'années, le baron W. von Tettau a décrit et analysé, dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences d'utilité publique d'Erfurt[3], un manuscrit en sa possession de la chronique de D. Francés, qui fut acquis en Espagne vers 1820 par le libraire berlinois Fineke. Cette copie portant les deux dates de 1530 et de 1664, on doit

1. L'autre exemplaire décrit sous le n° 2307 et dont il va être parlé.

2. Cet exemplaire de Salvá ou un autre, portant exactement le même titre et suivi aussi des six nouvelles énumérées ci-dessus, a été cité par D. Adolfo de Castro dans les notes du soi-disant *Buscapié* de Cervantes, 3e édition, s. l. n. d. Gaspar y Roig, editores, p. 30.

3. *Ueber des Grafen Don Frances von Viamonte handschriftliche Chronik von Spanien von 1516 bis 1528. Vortrag gehalten in der Sitzung der Königl. Akademie gemeinnützigger Wissenschaften den 22 mai 1889 von W. Frhrn. v. Tettau.* Tirage à part des *Jahrbücher* de l'Académie, in-8° de 52 pages. Erfurt, 1890.

supposer que la seconde date se rapporte au temps où elle fut exécutée. L'écriture paraît, en effet, d'après l'auteur de la dissertation, appartenir au xviie siècle. Le manuscrit du baron W. von Tettau a 190 feuillets in-4°.

Au commencement se trouve une table des pièces contenues dans le volume dont le premier article est ainsi conçu : « Prologo del Conde Don Francesejo de Viamonte en esta historia. » Après la table a été inséré le sonnet de Luis Hurtado de Toledo, qui, comme il a été dit, figure aussi dans le manuscrit de Vienne 5941. A la suite de la chronique, qui compte cinquante chapitres, sans parler de quatre lettres intercalées dans le texte et des *Nuevas de Italia*, le scribe a transcrit quelques pièces du genre satirique ou burlesque : « La Carta del mostruo satirico de la lengua española[1] ; » — « Carta sobre lo que passan los catariberas y otras personas pretendientes offizios en la corte[2] ; » — un Traité burlesque de fauconnerie, qui est évidemment le *Libro de cetrería* de Evangelista[3] ; — puis la lettre du Bachelier d'Arcadie au capitaine Salazar et la réponse de celui-ci[4]. En somme, ce manuscrit, autant qu'on peut en juger, soit d'après le nombre et la numérotation de ses chapitres, soit d'après la traduction allemande, par M. de Tettau, de dix-neuf d'entre eux, semble le double du manuscrit de Vienne 5941 décrit par Mussafia, lequel contient aussi, après le Don Francés, les pièces dont nous venons de parler. M. de Tettau, — qui croit la chronique de Don Francés inédite et inconnue, qui discute la question de savoir si les autres pièces de son manuscrit, qu'il ignore avoir été depuis longtemps publiées, sont ou non de l'auteur

1. Enfilade d'équivoques publiée dans les *Sales españolas* de Paz y Mélia, 1re série, Madrid, 1890, p. 247, et dont il existe plusieurs variantes dans la *Miscelanea* de Zapata, p. 178, dans les *Diálogos de apacible entretenimiento* de Gaspar Lucas Hidalgo, p. 291 des *Curiosidades bibliográficas* de la Bibl. Rivadeneyra, et dans *El Entretenido* de Antonio Sanchez Tórtoles, éd. de 1723, p. 122. Cf. aussi *El Caballero invisible*, novela compuesta en equívocos burlescos (*Novelistas post. á Cervantes* de la Bibl. Rivadeneyra, t. II, p. 375).

2. C'est une des épitres facétieuses d'Eugenio de Salazar publiées par D. Pascual de Gayangos pour la Société des bibliophiles espagnols : *Cartas de Eugenio de Salazar*, Madrid, 1866 (réimprimées dans le tome II de l'*Epistolario español* de la Bibl. Rivadeneyra).

3. Publié par D. Antonio Paz y Mélia, *Sales españolas*, 1re série, p. 3.

4. Publiées plusieurs fois et en dernier lieu dans les *Sales españolas* de Paz y Mélia, 1re série, p. 63.

de la chronique, — n'était pas en mesure de disserter utilement sur le texte qui nous occupe. Le seul intérêt de son mémoire est de nous faire connaître l'existence d'un nouveau manuscrit étroitement apparenté à l'un des manuscrits de Vienne. Une particularité de l'exemplaire de M. de Tettau est à noter. Il a été dit plus haut que la chronique y est attribuée au « comte Don Francesejo de Viamonte », et cependant au folio 48, on lit : « Dixo este autor Don Frances de Zúñiga. » M. de Tettau en a conclu que l'auteur appartenait effectivement à la famille des Zúñiga et que Viamonte était un des titres de ladite famille[1]. Mais il n'a jamais existé en Espagne de comte de Viamonte; ce Viamonte est la transcription espagnole du nom de famille navarrais qu'en France nous appelons Beaumont[2], et nous avons montré tout à l'heure comment il fallait vraisemblablement expliquer l'accouplement de ce nom à celui de Don Francés. Quant à la forme diminutive *Francesejo* que nous offre l'exemplaire de M. de Tettau, il semble qu'elle n'apparaisse que là et dans le manuscrit de Vienne 5941.

Nous ignorons ce que sont devenus la plupart des manuscrits dont nous venons de relever les mentions dispersées çà et là. Le manuscrit signalé au Vatican par Nicolas Antonio y existe toujours. Peut-être le manuscrit de la bibliothèque du marquis de Montealegre, avec ses lettres burlesques et ses relations de Tolède, est-il le même que le manuscrit, présentant les mêmes particularités, qui maintenant se trouve à la bibliothèque de Santa Cruz de Valladolid. Pour les autres, leur sort actuel nous échappe, soit qu'ils aient disparu, soit qu'ils soient encore dans des collections privées, et, de toute façon, ils se dérobent à notre examen.

En revanche, les bibliothèques publiques renferment de

1. L'appellation « conde Don Francés » que se donne souvent l'auteur et qui se trouve dans tous les manuscrits ne paraît pas devoir être prise au sérieux. C'est aussi l'opinion de F. Wolf : « Der Beiname « Conde » den er sich gibt, ist wohl wie die anderen : « Doctor, Predicador, Historiador, Cronista », etc. nur ironisch zu nehmen. »

2. Aujourd'hui, les généalogistes espagnols de Navarre ont adopté la forme *Beaumont*, voy. le *Nobiliario y Armería general de Nabarra* de J. Argamasilla de La Cerda y Bayona, Madrid, 1899-1906.

nombreuses copies de la chronique de Don Francés : vingt-deux à notre connaissance. Ces manuscrits se répartissent de la façon suivante :

A Madrid : *Biblioteca Nacional*, département des manuscrits, n°s 1723 (ancien G, 190)[1] ; — 1838 (anc. G, 276)[2] ; — 2638 (anc. G, 458)[3] ; — 6020 (anc. Q, 229)[4] ; — 6193 (anc. R, 2)[5] ; — 7392 (anc. T, 203)[6] ; — 7468 (anc. T, 290)[7] ; — 7972 (anc. X, 11)[8] ; — 10425 (anc. Jj, 121)[9] ; — 13486 (anc. Pp, 211)[10] ; — et n°s 18064[11] et 18269[12], ces deux derniers provenant de la collection de feu D. Pascual de Gayangos.

Bibliothèque de l'Académie royale de l'Histoire, sous la cote : $\frac{12\text{-}3\text{-}5}{G.\ 44}$[13].

1. *Historia del noble señor esforzado cavallero don Francisco de Zuñiga, criado y muy pribado y bien quisto historiador del Emperador y Rey N. S. dirigida a su sacra Mag^d^.* — Petit in-4° de 82 ff., écriture courante pouvant dater de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe siècle. Corrections indiquant une revision partielle.

2. *Cronica de mano del donosisimo don Francesillo, agudo decidor de el Emperador Carlos quinto, en la qual escribe muchas cosas suyas y algunas acaezidas en España y en las Comunidades. Contiene graciosos y subtiles dichos y apodos a grandes, a prelados y señores particulares. Es lection exquisita y gustosa y de apacibles ratos.* — Petit in-4° de 88 ff., écriture du XVIIe siècle. Sur la couverture en parchemin on a écrit : *Insignamente necio.* C'est, en effet, un texte très remanié.

3. *Coronyca del muy nombrado don Frances de Çuñiga.* — Ms. de très petit format, de 196 ff., d'une écriture du XVIe siècle.

4. *Historia del Emperador don Carlos quinto por don Francesillo su truhan.* — In-4°, contenant diverses autres pièces, d'une écriture courante du XVIIe siècle. La chronique a 1 f. de titre, 1 f. de *prohemio* et 110 ff. de texte.

5. Sans titre. In-fol., ff. 1-27, écriture du XVIe siècle. Relié avec la *Visita de Carcel de amor*.

6. *Hisoria* (sic) *del muy noble y esforçado cavallero el conde don Frances de Çuñiga criado y muy bien quisto predicador del rrey nuestro señor dirigida a su Cesaria Magestad.* — In-fol. 45 ff., écriture du XVIe siècle.

7. Petit in-4°, 81 ff., écriture du XVIIe siècle.

8. Identique au manuscrit n° 1838. — In-fol. de 81 ff., écriture du XVIIe siècle. — Ce manuscrit contient l'*Epistolario* imprimé dans la collection Rivadeneyra, sauf la lettre XII.

9. *Chronica del Emperador Carlos V, escrita por D. Frances de Zuñiga, truhan de este gloriosissimo Emperador. Restituida y emendada de muchos errores, teniendo presentes dos exemplares antiguos, por D. Francisco Xavier de Santiago Palomares.* — In-fol., 163 ff., autographe de Palomares (XVIIIe siècle).

10. *Historia del conde don Frances.* — *Comienza la chronica del muy noble esforzado cavallero don Franzes de Zuñiga, criado pribado vien quisto y predicador del Emperador y Rey nuestro señor Carlos Quinto, dirigida a su Mag^d^ Cesarea por el mismo don Franzes.* Petit in-4°, 129 ff. Écriture du commencement du XVIIe siècle.

11. Reproduction identique du manuscrit de Palomares (n° 10,425), également de la main de Palomares.

12. *Chronica del Emperador Carlos V por don Frances de Zuñiga, truhan del mismo Emperador.* — *Comiença la coronica de don Frances de Zuñiga, muy noble y muy esforzado cavallero, criado y bien quisto predicador e historiador del Emperador y Rey nuestro señor Carlos V, dirigida a su Mag^d^.* — Petit in-4°, 81 ff. Plusieurs écritures différentes, de la fin du XVIe siècle environ, avec corrections et additions.

13. *Comiença la coronica de don Frances de Zuñiga, muy noble y muy esforçado cavallero,*

Bibliothèque particulière du Roi : ms. 2-F-4, portant au dos le titre : « *Memorial sobre el condado de Palma*[1]. »

A Valladolid : *Bibliothèque de Santa Cruz*, n° 24[2].

A Paris : *Bibliothèque Mazarine*, manuscrit n° 1905 (ancien H. 2818)[3].

A Rome : *Bibliothèque vaticane*, manuscrit Urb. lat. 897 et Urb. lat. 902[4].

A Londres : *British Museum*, manuscrit Eg. 1880[5].

A Vienne : *Hofbibliothek*, manuscrits 5941[6] et 5945[7].

criado privado y bien quisto, predicador et ystoriador del emperador y rrey nuestro señor Charlos Quinto dirigida a su Magestad. — In-fol. La chronique est incomplète (ff. 1 à 22 recto) et reliée à la suite d'une chronique des rois de Portugal. Écriture fin XVI° ou commencement XVII° siècle.

1. Même titre et même texte que le manuscrit de l'Académie de l'Histoire, mais complet. — In-fol., 63 ff. Écriture du XVII° siècle ou même plus récente.

2. *Historia burlesca del señor Emperador Carlos 5. escrita por D. Frances de Zuñiga, truan, con unas cartas burlescas al señor infante don Fernando, a las damas de Palacio y otras personas.* — Sur la couverture figure cet autre titre : *Don Frances de Viamonte. Historia de Carlos 5° y diario de las cosas de Toledo.* — In-4°. La chronique est d'une écriture du XVI° siècle, différente de l'écriture des lettres burlesques et des nouvelles de Tolède de 1560 à 1585 réunies sous la même reliure. (D'après une note obligeamment communiquée par D. Juan Menéndez Pidal.)

3. *Cronica del Emperador don Carlos V. deste nombre, compuesta por Don Frances, alegre Cronista de su C. R. M. en el año de 1525 años.* — Puis en tête du texte : *Historia del s^or y esforzado cavallero Don Françes de Çuñiga, criado y muy servidor y bien quisto predicador, historiador del Rey nuestro señor, dirigida a su C. C. M.* 1 + 84 ff., plus 3 ff. de table. — Le feuillet de titre porte, lisible sous les ratures, ces mots : *Ex catalogo ffrũ discalc. S^ti Augustini conventus parisiensis.* Écriture du XVI° siècle.

4. *Historia del noble y esforçado cavallero don Frances de Çuñiga, criado y muy privado y vien quisto predicador y historiador del Emperador Rey nuestro señor, dirigida a su cessarea Mag^d.* — Les deux manuscrits sont identiques ; le n° 902 paraît du XVI° siècle, le 897 du XVII°.

5. Le titre réel de l'écriture du manuscrit, au fol. 3, est : *Historia de don Francesillo.* Au fol. 2 : *Historia de D^n Francisco de Zuñiga (vulgo D^n Frances o D^n Francesillo), criado muy privado y bienquisto predicador e historiador del muy Magnifico Emperador Carlos V.* Et au-dessous : *De este* raro manuscrito *trata D^n Nicolas Antonio en su Bibliotheca Nova,* tomo 3°, p^a 501. — Au fol. 1 : *Purch^d of H. Baillière, 14 apr. 1860.* — Petit in-4°, 204/145 mm. ; texte des fol. 3 à 82. Les fol. 77 à 82 sont d'une écriture courante relativement récente (XVIII° siècle), et ne sont pas teintés de rouge sur les tranches comme les précédents. En somme, ce manuscrit, représentant une version médiocre, est incomplet de la fin, et les derniers feuillets rajoutés ne nous offrent qu'un texte écourté, avec des interversions, et confus jusqu'à devenir par places incompréhensible.

6. *Historia imperial del emperador Carlos Quinto, por su famoso y faceto coronista Don Francesejo de Viamonte, año de MDXXV.* — In-4°, 185 ff., écriture du XVI° siècle. La chronique occupe les 133 premiers feuillets. Au fol. 5 v° figure un sonnet de Luis Hurtado de Toledo, très fautif, à la louange *del conde Don Françes de Viamonte,* auquel est attribuée la chronique. A la suite de la chronique viennent le *Libro de Cetreria* de Evangelista, la *Carta del mostruo satirico de la lengua española,* la lettre du capitaine Salazar au bachelier d'Arcadie et la réponse, et la *Carta de los catarriberas.* — Sur le feuillet de titre figure cette mention : *Franciscus Eusebius S. R. I. Com. de Poeting, 1664.*

7. *Historia del conde Don Frances.* — *Comiença la chronica del muy noble y esforçado. cavallero Don Frances de Çuniga, criado privado bien quisto, predicador del Emperador y*

A MUNICH : *Bibliothèque royale,* cod. 569 (Hisp. 7)[1].

Le texte de la chronique de don Francés n'est pas inédit. Il a été inséré par Adolfo de Castro, en 1855, dans les *Curiosidades bibliográficas,* t. XXXVI de la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra, et établi, en vue de cette publication, par D. Pascual de Gayangos, d'après des manuscrits existant à Madrid[2]. Une note dans les *Apuntes biográficos*[3] cite seulement les titres de « quelques-uns » de ces manuscrits, sans mention de bibliothèques et sans cotes. Autant qu'on peut le conjecturer, les quatre manuscrits indiqués seraient : le premier, le manuscrit 2638 de la *Biblioteca Nacional* de Madrid ; le second, un manuscrit qui a fait partie de la bibliothèque particulière de Gayangos lui-même, actuellement le n° 18269 de la *Biblioteca Nacional;* le troisième, le manuscrit 1838 ou le 7972 de cette même bibliothèque, probablement le 7972, réplique du 1838, mais qui seul contient les onze premières lettres de l'*Epistolario* publié à la suite de la chronique; enfin le quatrième serait le manuscrit 7392, de la *Biblioteca Nacional* également.

A en juger, d'après la Préface et les Notices biographiques placées en tête de l'édition Rivadeneyra, on pourrait être tenté de supposer que le texte donné par Gayangos est un texte composite établi d'après trois manuscrits qu'il désigne par A, B, C, lorsqu'il juge à propos de noter quelques variantes. En fait, Gayangos a dû recourir à un autre manuscrit, qu'il ne

Rey nuestro señor Carlos Quinto, dirigida a su Magestad Cœsarea por el mismo Don Frances. — 147 ff. de plusieurs écritures courantes, fin XVIe ou commencement du XVIIe siècle. Ce manuscrit provient de la bibliothèque du marquis de Cábrega.

1. *Historia del muy noble y esforçado cavallero el conde Don Frances de Çuñiga, criado y muy bien quisto predicador del Rey nuestro señor, dirigida a su Çesaria Mgd.* — In-fol., 38 ff.; écriture du XVIe siècle, très soignée. Sur la couverture, en parchemin souple, on lit, sauf quelques mots effacés, la note suivante : *El dia................ el señor xpofal fuente* (?) *par...ad.. y den dali ara su determinaçio a donde dios quisiere y yo Gil Garcia le prometo de yr a besar le las manos con mi muger margari*[*ta*?] *d.. criados del comendador mayor de Leon y de su muger Donya Maria de Mendosa mi señora.* Ce grand commandeur de León est Francisco de los Cobos, marié à la fin de 1522 à Doña Maria de Mendoza, VIe comtesse de Ribadavia, et mort le 10 mai 1547. Cette inscription, ajoutée sur la couverture du manuscrit, indique cette copie comme antérieure à cette date de 1547 et par conséquent comme exécutée dans les vingt ans qui ont suivi la rédaction du texte.

2. « Mi amigo, el erudito orientalista don Pascual de Gayangos, ha hecho un minucioso cotejo de las [copias] que existen en la corte, del cual ha resultado el texto que ha servido para la primera edición que hoy se hace. » — *Prólogo*, p. VIII.

3. P. XIII.

mentionne aucunement, mais qui fit partie de sa propre collection et qui porte aujourd'hui le n° 18064 à la *Biblioteca Nacional :* nous voulons dire une copie, déjà arrangée d'après deux manuscrits anciens, « restituida y emendada de muchos errores, teniendo presentes dos exemplares antiguos, » par le célèbre calligraphe D. Francisco Xavier de Santiago Palomares[1].

Comme dans aucun des quatre manuscrits qui semblent correspondre aux titres cités par Gayangos, celui-ci n'aurait trouvé les chapitres qui, dans le texte imprimé par lui, terminent la chronique; comme la division en chapitres d'aucun des manuscrits de nous connus ne correspond d'aussi près, d'une manière générale, au texte imprimé que la division en chapitres du manuscrit copié et arrangé par Palomares, nous nous semblons en droit de conclure que Gayangos s'est servi principalement de ce manuscrit de Palomares, possédé par lui, pour établir son texte, en se contentant de noter quelques trop rares variantes d'après les manuscrits qu'il désigne par A, B, C. Mais la copie calligraphiée de Palomares nous est suspecte, non seulement parce que nous ne savons rien de l'autorité des manuscrits sur lesquels elle repose, sinon qu'ils étaient *antiguos*, mais parce que, d'après le titre même placé en tête, elle comporte des reconstitutions et des corrections, opérées par un homme d'une compétence douteuse et non accompagnées d'une justification contrôlable. C'est donc un texte bâtard et vicieux que Gayangos a pris comme fond de sa propre édition, et celle-ci, dépourvue d'annotation critique, s'est même trouvée dénuée de la valeur documentaire qu'aurait présentée la reproduction toute simple, mais précise et sans remaniement moderne, d'un des manuscrits anciens.

Si nous revenons maintenant aux manuscrits, conservés dans les bibliothèques publiques, dont nous avons plus haut donné la liste, nous constatons que ces manuscrits présentent des variantes nombreuses, les unes variantes de détail, portant sur des mots ou sur des phrases, les autres, beaucoup plus

1. La *Biblioteca Nacional* possède, comme nous l'avons indiqué dans les notes précédentes, un second manuscrit de la main de Palomares, le n° 10425.

considérables, s'étendant à des chapitres entiers ajoutés ou supprimés.

De ces manuscrits nous avons déjà collationné ou examiné de près ceux de Paris, de Madrid et de Londres; nous avons entre les mains une reproduction photographique du manuscrit de Munich[1] et du n° 5941 de Vienne; dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Vienne, de 1850, se trouve, sur l'autre manuscrit de Vienne, le n° 5945, un long article de F. Wolf, nous donnant tous les numéros et titres de chapitres, plus divers extraits; enfin pour les deux manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, notre confrère, M. Robert Michel, a eu l'obligeance de relever les numéros, titres, *incipit* et *explicit* des chapitres, et, sur nos indications, a contrôlé certains détails où se notent, entre les manuscrits, des divergences caractéristiques.

Nous pouvons donc, dès maintenant, et sous réserve de ce que pourra nous apporter l'examen du manuscrit de Valladolid, essayer d'indiquer ici à quel résultat nous sommes arrivés.

Pour plus de commodité et provisoirement, nous avons pris comme terme de comparaison le texte imprimé de la *Biblioteca* de Rivadeneyra, quelle qu'en soit la défectuosité, et nous nous servirons de la numérotation de ses chapitres pour marquer, *grosso modo*, les concordances et discordances des manuscrits, sans nous arrêter pour l'instant aux lacunes ou interpolations de faible étendue[2].

1. Nous remercions ici très vivement la direction de la Bibliothèque de Munich qui a bien voulu envoyer ce manuscrit en communication à la bibliothèque de l'École des Chartes.

2. Nous nous en tenons bien entendu, dans la présente notice, au texte de la *Chronique*, y compris les lettres qui y sont intercalées. Quant aux lettres de l'*Epistolario*, elles ne figurent que dans le seul manuscrit : Madrid. Bibl. Nac. 7972. Encore la douzième y fait-elle défaut et le manuscrit d'où elle est censée provenir ne se retrouve pas sous la cote indiquée à la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire. D. Juan Menéndez Pidal, qui a retrouvé de nouvelles lettres dans le manuscrit de Valladolid, prépare une étude sur Don Francés qui doit accompagner la publication de ces lettres inédites. Nous nous empressons de le remercier ici très sincèrement d'avoir bien voulu nous donner, à Madrid, diverses indications qui nous ont été précieuses et qui nous ont permis de profiter, pour notre propre travail, de l'expérience déjà acquise par lui au cours de ses recherches sur cet *Epistolario*. — Quant à l'écriture des manuscrits, elle ne nous a pas paru pouvoir donner des indications de date assez précises pour en tenir un compte prépondérant dans notre appréciation de la valeur des différents textes. — *P. S.* L'étude de D. Juan Menéndez Pidal a paru depuis. Voir le post-scriptum à notre article.

De prime abord on note entre les divers manuscrits de considérables différences dans l'agencement des chapitres, division et numérotation. Mais la particularité la plus importante à relever avant toutes autres est l'inégale étendue des manuscrits dans la partie terminale.

Ainsi, deux des manuscrits les plus anciens (Madrid, Bibl. Nac. 2638, et Mazarine, 1905), s'achèvent avec le chapitre 68 du texte imprimé, dont les dix-huit derniers chapitres ne se trouvent ici aucunement représentés.

Si nous suivons ce que nous pourrions appeler la croissance du texte, après ces deux manuscrits, nous en trouvons quatre: Madrid, Bibl. Nac. 7468, 6020, 7392 et le manuscrit de Munich qui, tous quatre, ajoutent un même nombre de chapitres nouveaux, les n°s 69-73 du texte imprimé, plus un chapitre final débutant par la mention de l'envoi à Rome de M. de Veyre[1].

Les deux manuscrits Madrid, Bibl. Nac. 1838 et 7972, complètement indentiques l'un à l'autre, et n'offrant d'ailleurs qu'une version infidèle, extrêmement remaniée, par une recherche de prétendue élégance, présentent les mêmes additions que les trois précédents, plus la lettre à l'amiral de Castille (chap. 76 du texte imprimé). C'est à peu près le cas des deux manuscrits de la bibliothèque Vaticane.

Le manuscrit Madrid, Bibl. Nac., 18269, comporte les mêmes additions que les précédentes, mais, avant la lettre à l'amiral de Castille, il est enjolivé d'un morceau de rhétorique burlesque, le *Conjuro*, les adjurations de l'auteur à la galère qui portait Charles-Quint de Barcelone en Italie.

Ce *Conjuro*, nous le retrouvons, avec les additions déjà indiquées, dans tous les autres manuscrits qui nous restent à citer, avec de nouvelles adjonctions : ainsi le manuscrit Vienne 5945, après le *Conjuro*, donne le texte du chapitre imprimé n° 85. Enfin les manuscrits Vienne 5941, Madrid, Bibl. Nac. 1723 et 6193, le manuscrit Madrid, Bibl. du Roi[2], et

1. M. de Veyre est appelé M. de Millau dans le texte imprimé, chap. 74.

2. Le ms. de Madrid, Académie de l'Histoire, n'entre pas ici en ligne de compte Présentant un texte tout semblable à celui de la Bibliothèque particulière du Roi, il s'arrête au commencement du chap. 36 (imprimé), au bas du *recto* d'une page, ce qui indique qu'il n'a pas été mutilé, mais que le copiste a cessé là son travail, pour un motif ignoré.

le manuscrit de Londres[1] contiennent, plus ou moins complet, le texte additionnel équivalent aux chapitres 77 à 86 de la chronique imprimée. Mais il n'y a que le manuscrit Madrid, Bibl. Nac. 13486, et, d'après lui peut-être, les deux copies de Palomares (n°s 10425 et 18064) qui présentent au complet le texte imprimé par Gayangos.

Après avoir indiqué cette espèce de développement progressif de la partie terminale de la chronique dans les divers manuscrits, il nous faut signaler un autre point, par où ils varient encore.

Il y a, intercalées dans la chronique, plusieurs lettres, fantaisistes bien entendu. Au chapitre 27, figure une première lettre soi-disant adressée au Pape Clément VII par Don Francés : elle manque dans les manuscrits de Madrid, Bibl. Nac. 1723, 6193, 1838, 7972, dans ceux de l'Académie de l'Histoire et de la Bibliothèque particulière du Roy, enfin dans ceux du Vatican.

Plus loin le texte imprimé (chap. 64-67) nous donne quatre lettres censées écrites après la victoire des Turcs en Hongrie, adressées au Pape, au roi de Hongrie, au Grand Turc, à l'Impératrice, femme de Charles-Quint[2]. Tous les manuscrits reproduisent à cette même place la lettre au Pape, et tous, sauf les deux versions remaniées, Madrid, Bibl. Nac. 1838 et 7972, présentent également à cet endroit la lettre au Grand Turc. Mais la lettre au roi de Hongrie manque dans les manuscrits Mazarine 1905, Madrid, Bibl. Nac. 2638, 7468, 6020, 1838, 7972, 18269, 7392, Munich et Londres, et elle est rejetée à la fin de la chronique, dans les manuscrits Vienne 5941, Madrid, Bibl. Nac. 1723 et 6193, dans celui de la Bibliothèque du Roi et dans les deux de la Vaticane. Il n'y a donc que les manuscrits Vienne, 5945, Madrid, Bibl. Nac.

1. Le ms. du British Museum, copie assez négligée, est proche parent du ms. de Madrid, Bibl. Nac. 1723 et de celui de la Bibl. du Roi. Il serait hasardeux d'en faire ici trop état, car le changement de copiste vers la fin du chapitre 36 (milieu du chap. 72 du texte imprimé), la confusion et le désordre de ses derniers chapitres ne peuvent le laisser considérer comme présentant un texte homogène.

2. Nous aurons à revenir plus tard sur ces lettres au point de vue critique et quant aux dates à leur assigner. Nous ne nous préoccupons ici que du fait de leur présence ou de leur absence dans les manuscrits.

13486, et les deux copies de Palomares qui la placent à l'endroit où elle figure dans le texte imprimé.

Quant à la lettre à l'Impératrice, elle se trouve bien à cette place dans le manuscrit de Madrid, Bibl. Nac. 2638, lequel s'arrête là, et dans le manuscrit de la Mazarine[1], qui se termine aussitôt après par un bref chapitre final. Elle manque dans les manuscrits de Madrid, Bibl. Nac. 7392, 18269, 7468, 6020, 1838, 7972, ainsi que dans ceux de Munich et de Londres. Dans tous les autres elle est rejetée vers la fin du manuscrit, soit avant, soit après le *Conjuro* à la Galère de Charles-Quint.

Il y aurait encore quelques lacunes d'une certaine étendue à signaler dans plusieurs manuscrits, mais les particularités ci-dessus marquent entre eux les plus importantes différences. Nous ne nous arrêterons pas non plus à certaines *Nuevas de Italia*, données par trois manuscrits et qui sont, par le style et par la date de 1536, qu'on doit leur assigner, trop visiblement étrangères à la chronique même, dont aucun détail n'est postérieur à 1529.

Si dans un tableau d'ensemble[2] on marque ces différentes observations, c'est-à-dire l'endroit où s'arrêtent les manuscrits, la présence ou l'absence de certains passages caractéristiques, et notamment des lettres dont il vient d'être parlé, si l'on tient compte en même temps des divisions en chapitres des divers manuscrits, on arrive à cette conclusion que le manuscrit de Madrid, Bibl. Nac. 2638, et celui de la Mazarine représentent un premier type, le plus bref; qu'ensuite les manuscrits de Madrid, Bibl. Nac. 7392, 7468 et 6020 et celui de Munich forment un second groupe, le plus homogène, auquel peut se joindre le n° 18269 de la Bibl. Nac. de Madrid, qui leur est analogue et qui se différencie seulement par des additions *in fine*.

On constatera encore d'autres groupements, soit entre manuscrits identiques, Madrid, Bibl. Nac. 1838 et 7972, soit entre manuscrits plus ou moins comparables : Madrid, Bibl. Nac. 1723, manuscrit du British Museum et manuscrits de

1. Dans ce ms. la fin de cette lettre a subi des altérations.

2. Voir le tableau ci-contre dressé d'après les caractéristiques essentielles des divers manuscrits.

CARACTÉRISTIQUES DES DIVERS MANUSCRITS d'après leur contenu comparé au texte imprimé.	Madrid, B. N. 2638	Mazarine, 1905	Madrid, B. N. 7392	Madrid, B. N. 7468	Madrid, B. N. 6020	Munich, hisp. 7	Madrid, B. N. 18269	Madrid, B. N. 1838	Madrid, B. N. 7972	Vaticane, 902	Vaticane, 897	British Museum, Eg. 1880	Madrid, B. N. 1723	Madrid, B. N. 6193	Madrid, Acad. de l'Hist.	Madrid, Bibl. du Roi	Vienne, 5941	Vienne, 5945	Madrid, B. N. 13486	Mss. de Palomares: Madrid, B. N. 10425	Mss. de Palomares: Madrid, B. N. 18064
Lettre à Clément VII (chap. 27)	»	»	»	»	»	»	»	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	»	»	»	»
Lettre au Pape (chap. 64)	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Ce manuscrit s'arrête au chap. 29. — Il est identique comme texte à celui de la Bibliothèque du Roi.	»	»	»	»	»	»
Lettre au roi de Hongrie (chap. 65)	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	rejetée à la fin	rejetée à la fin	[vignette]	rejetée à la fin	rejetée à la fin		rejetée à la fin	rejetée à la fin	»	»	»	»
Lettre au Grand Turc (chap. 66)	»	»	»	»	»	»	»	[vignette]	[vignette]	»	»	»	»	»		»	»	»	»	»	»
Lettre à l'Impératrice (chap. 67)	»	»	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	rejetée à la fin	rejetée à la fin	[vignette]	rejetée à la fin	rejetée à la fin		rejetée à la fin	rejetée à la fin	rejetée à la fin	rejetée à la fin	rejetée à la fin	rejetée à la fin
Texte s'arrêtant au chap. 68	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»		»	»	»	»	»	»
Texte prolongé jusqu'aux chap. 74-75	[vignette]	[vignette]	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»		»	»	»	»	»	»
Texte prolongé jusqu'au ch. 76 : Lettre à l'amiral de Castille.	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	»	»	»	»	»	»	»		»	»	»	»	»	»
Texte prolongé jusqu'au ch. 77 ou avec les ch. 77-85 très incomplets.	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	»	»	»	»		»	»	»	»	»	»
Texte complet jusqu'au chap. 85	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»		»	»	»	[vignette]	»	»
Conjuro (chap. 86)	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	»	»		»	»	»	»	»	»
Nouvelles d'Italie	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	»		[vignette]	»	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]
Epistolario	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	»	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]		[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]	[vignette]

Les vignettes [vignette] marquent les parties manquantes.

la Vaticane; — Madrid, Bibl. Nac. 6193, manuscrits de l'Académie de l'Histoire, de la Bibliothèque du Roi, et n° 5941 de Vienne; – Madrid, Bibl. Nac. 13486, les deux manuscrits de Palomares (10425 et 18064) et n° 5945 de Vienne.

Tout compte fait, nous restons encore en présence de plusieurs groupes de manuscrits, manifestant des différences notables.

On pourrait être tenté de donner la préférence aux manuscrits les plus complets et à ne voir dans les autres que des versions mutilées. Nous estimons au contraire que le texte primitif est représenté par les copies les plus brèves. D'abord, il est à noter que les manuscrits qui sont dépourvus des chapitres terminaux ne sont pas simplement tronqués de ces chapitres, comme ils auraient pu l'être du fait d'un copiste lassé et peu consciencieux. Dans le corps même de la chronique, des passages entiers, des alinéas, des fragments de phrase font défaut; et, de ces deux faits rapprochés, il est naturel de conclure à un texte primitif, relativement court, allongé et interpolé par la suite, plutôt qu'à un texte primitif plus étendu, ayant subi des coupures et privé de ses derniers chapitres.

En second lieu, cette manière de voir se trouve corroborée par un détail important. A la fin du manuscrit de Madrid, Bibl. Nac. 2638, du type le plus bref, s'arrêtant au chap. 68 (du texte imprimé), figure cet *explicit :* « *La Coronica Ystoria del señor don Frances de Zuñiga dirigida a Su Sacra Magestad, escripta en la muy noble y christianisima ciudad de Bejar, acabada a postrero de hebrero, año de 1529 años.* » De plus, trois autres manuscrits d'un même groupe, Madrid, Bibl. Nac. 7468, 6020 et 18269, dont le texte est plus étendu que celui du manuscrit en question, portent cependant, intercalé à l'endroit même où figure cet *explicit,* c'est-à-dire après le passage équivalent au chapitre 68 du texte imprimé, chacun un *explicit*. Ces *explicit* indiquent que la chronique a été achevée à Valladolid, à la date du 1er décembre, sans date d'année pour le dernier de ces trois manuscrits, en 1539 d'après les deux autres.

Ces *explicit* marquent à notre avis l'endroit où s'arrêtait la rédaction primitive de la chronique, et il n'y a à en attendre nul autre renseignement. D'abord, ils sont contradictoires entre eux comme lieux et dates. De plus, le premier, celui qui porte : Béjar, dernier de février 1529, est infirmé quant à sa date par la présence, avant le dernier chapitre, de la lettre à l'Impératrice, non datée, mais qui, d'après plusieurs données coïncidentes, ne peut être antérieure au départ de Charles-Quint pour l'Italie, le 27 juillet 1529. Donc, ou il y a erreur dans la date d'année de l'*explicit*, ou cet *explicit* se trouvait sur un autre manuscrit ne contenant pas cette lettre à l'Impératrice, qu'un copiste postérieur aurait intercalée, tout en maintenant l'*explicit*, sans se douter de la contradiction dans les dates qu'il introduisait dans sa copie.

Cette lettre, non datée, nous le répétons, a été introduite, avec la même inadvertance dans le manuscrit de la Mazarine, agrémentée d'une fin bizarrement composée d'éléments étrangers, et, immédiatement après elle, décelant l'interpolation, se trouvent, comme une sorte d'appendice à la chronique et pour ainsi dire en « nouvelles de la dernière heure », quelques lignes rapportant brièvement la captivité de François I[er] en Espagne et son élargissement (lequel date du 17 mars 1526), et se terminant par ces mots : *con esto se acavo la Ystoria fecha por el buen conde don Franzes, rogando a Dios por la vida y estado del buen Emperador Carlos e que le dexe bivir y acavar en su santo servicio.*

Mais si incertains comme dates que soient ces divers *explicit*, nous nous trouvons cependant autorisés à conclure de leur situation au même endroit, — en cinq manuscrits différents, deux s'arrêtant à cet endroit même, les autres additionnés, au delà, de quelques chapitres, — qu'ils marquent la terminaison du texte primitif de la chronique. Ce texte s'achève avec le chapitre 68 du texte imprimé et les événements rapportés, ou bien auxquels il est fait allusion, ne dépassent pas la fin de 1526.

Nous arrivons ainsi à une conclusion qui se trouve en exacte coïncidence avec un renseignement très précieux qui nous

est donné par la correspondance de D. Martín de Salinas, chargé d'affaires de l'infant Ferdinand auprès de Charles-Quint[1]. La lettre n° 154, de Valladolid, 19 août 1527, renferme ce passage (p. 369) : « *Don Francés quisiera mucho las martas de que V. A. le hace merced, y no ha quedado hombre en esta Corte á quien no haya mostrado la letra que sobre ello me escribió, y la Corónica quisiera detener en prendas hasta ver sus martas. Ella se trasladará y se enviará con el primero que fuere.* »

D'après le début de la lettre citée, on voit que D. Martín de Salinas répond à deux lettres de l'infant Ferdinand du 15 mars et du 9 mai (1527). Donc, au début de mai, au plus tard, Ferdinand connaît l'existence de la chronique de don Francés et en désire une copie. Étant donnée la lenteur des communications à cette époque entre Ferdinand et la cour d'Espagne — des nouvelles importantes mettent deux mois à parvenir, — le texte de la chronique dont on commence à parler, qui a été signalé à l'Infant, ne peut être qu'un texte existant dès le début de 1527. Ce texte, ne contenant pas de faits postérieurs à l'année 1526, c'est celui, abstraction faite de la lettre à l'Impératrice, du manuscrit de Madrid, Bibl. Nac. 2638 et du manuscrit de la Mazarine; c'est celui qui, dans les trois autres manuscrits ci-dessus cités, est séparé par les *explicit* des premières additions; c'est précisément celui que nous avions conclu devoir représenter la rédaction première de la chronique.

Une autre lettre de Salinas, postérieure de quelques mois, datée de Burgos, 23 novembre 1527 (n° 163), annonce l'envoi de la chronique à l'Infant Ferdinand :

« *Yo envié la Corónica de D. Francés como V. A. la envió á demandar, y diómela, con que le respondí por las martas de que V. A. le hizo merced. Cada día me mata y tiene más cuenta que yo con los mensageros que vienen. El suplica á V. A. no le ponga en olvido.* »

Qu'est devenue la copie envoyée à Ferdinand? Nous l'igno-

1. Cette correspondance a été publiée d'abord dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, puis en volume sous le titre de : *El Emperador Carlos V y su corte* (Madrid, 1905) par l'érudit bibliothécaire et membre de l'Académie de l'Histoire, D. Antonio Rodríguez Villa.

rons. Aucun des deux manuscrits actuellement conservés à Vienne ne saurait la représenter, car tous deux font allusion, dans leurs derniers chapitres, à des faits postérieurs à 1527. Nous ne pouvons même savoir au juste si ce fut la copie du seul texte primitif, s'arrêtant fin 1526, qui fut *envoyée*. Lorsque l'Infant *demanda* la chronique, ce texte primitif pouvait seul exister, mais lorsque s'exécuta, après le 19 août 1527, la copie qui lui fut destinée, peut-être don Francés avait-il déjà rajouté à son œuvre, — ou peut-être le fit-il à l'intention de l'Infant et flatté de sa curiosité — les chapitres supplémentaires (69-74) que nous présentent le manuscrit de Munich et les trois manuscrits de Madrid, Bibl. Nac. 7392, 7468, 6020, chapitres où sont rapportés les événements des premiers mois de 1527 tels que la naissance de Philippe II et le sac de Rome, et, dans le dernier, l'envoi à Rome de M. de Veyre, du 25 juillet. Cette hypothèse nous semble très admissible, et nous considérons le groupe très homogène de ces quatre manuscrits comme représentant la seconde rédaction de la chronique avec ses premières additions, rédaction qui pourrait très bien s'être effectuée entre les dates d'août et de novembre 1527, correspondant aux lettres de Salinas[1].

Au delà de cette seconde rédaction, représentée par un groupe de bons manuscrits, et bien délimitée, nous tombons dans l'incertitude. Sur les adjonctions qui suivent, sur les interpolations glissées dans divers chapitres, nous ne trouvons plus de renseignements que dans le texte même. Ces adjonctions sont-elles de D. Francés? Sauf les *Nuevas de Italia* des manuscrits de Madrid, Bibl. Nac. 6193 et 1723 et du nº 5941 de Vienne, il est assez plausible de les lui attribuer. Non seulement elles sont assez dans sa manière, mais encore elles cessent vraiment de représenter une chronique de la cour au moment même où, par une coïncidence à relever, Charles-Quint se mit en route pour son voyage d'Italie, partant de

1. Il est en effet à remarquer, à l'appui de cette opinion, qu'en annonçant le départ de M. de Veyre à Rome, l'auteur remet à plus tard de raconter le résultat de sa mission, ce qui semble bien supposer qu'il ne le pouvait connaître au moment où il écrivait. D'ailleurs, ni lui ni ceux qui peuvent avoir contribué à la rédaction des chapitres suivants de la chronique, n'ont songé à reparler de cette mission.

Tolède le 9 mars 1529, et où, d'autre part, le duc de Béjar est signalé par Salinas, dans une lettre du 3 avril de cette même année, comme étant retourné dans ses terres pour y restaurer un peu sa fortune compromise par des emprunts. D. Francés, qui appelle à plusieurs reprises le duc : *mi amo*, dut le suivre dans sa retraite, mais de ce jour il cessa d'être au courant des nouvelles et anecdotes qui pouvaient alimenter sa chronique et en effet celle-ci s'arrête à ce point précis. Le *conjuro*, sans doute de juillet 1529, n'est plus qu'un morceau de rhétorique burlesque qu'il put écrire loin de la cour, et la pièce la dernière en date, la lettre à l'Impératrice, qui doit être de la fin de cette année, lettre ironiquement datée par D. Francés de *sa ville* de Navarredondo, fait justement allusion à cette retraite où se morfondaient le duc et le bouffon.

Nous admettrons donc volontiers, comme de D. Francés, même les chapitres derniers de la chronique. Quant aux interpolations longues ou brèves, dont s'émaille le texte que nous considérons comme primitif, rien ne nous permet de les attribuer à un auteur quelconque. Sans doute certaines, qui font surcharge, redoublent ou alourdissent le trait, ne semblent pas pouvoir être imputées à D. Francés lui-même. Le texte, avec ses énumérations de personnages, avec ses brocards plaqués sans grand artifice, se prêtait aussi facilement aux retouches de l'auteur qu'aux fantaisies des copistes; de ceux-ci plus d'un, pour satisfaire des vanités ou des rancunes, ici intercala un nom, là insinua une épigramme dans cette prose facile à pasticher. Trop souvent nous nous trouverons sans doute embarrassés pour décider si telle ou telle de ces adjonctions est le fait d'un scribe indélicat ou si elle est due à la plume de D. Francés lui-même, lorsque dans la retraite où il suivit le duc son maître, il eut le loisir de reviser et de compléter sa chronique, écrite d'abord presque au jour le jour, au milieu des agitations d'une cour à demi nomade. Au surplus ce sont là des questions de détail qui ne sauraient être traitées ici et qui se trouveront mieux à leur place dans les notes qui accompagneront la publication du texte.

A. MOREL-FATIO ET H. LÉONARDON.

Post-scriptum. — Cet article était déjà écrit lorsque nous est parvenu le numéro de mars-avril 1909 de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* dans lequel a paru une étude de D. Juan Menéndez Pidal : « Don Francesillo de Zúñiga, bufón de Carlos V, » précédant la publication, dans un numéro à venir, de cinq lettres inédites de Don Francés, extraites du manuscrit de Valladolid. Nous savions cette étude en préparation, comme nous l'indiquions dans une note, et nous en attendions l'apparition avec le plus vif intérêt, connaissant la compétence de son auteur. Elle témoigne à la fois des plus patientes recherches et de beaucoup d'ingéniosité dans la mise en œuvre des documents que l'on possède sur D. Francés, documents rares, de valeur incertaine et parfois difficiles à concilier entre eux. D. Juan Menéndez Pidal estime, comme nous le pensions de notre côté, que D. Francés est d'origine navarraise. Il croit qu'il aurait appartenu à une famille de juifs convertis. Malgré les arguments à l'appui, ce point nous paraît sujet à quelques réserves, et la *herida en el prepucio* n'aurait peut-être pas été de ces choses dont notre auteur eût volontiers plaisanté, si peu de temps après la grande expulsion des Juifs d'Espagne, si elle eût été réellement, en ce qui le concernait, une marque confessionnelle, constituant aux yeux de ses contemporains une tare originelle.

Aux éléments biographiques extraits de la chronique et des lettres mêmes du bouffon, aux anecdotes de la *Floresta* de Santa Cruz, D. Juan Menéndez Pidal a ajouté une indication fort intéressante. Il a découvert dans un livre rare, le *Libro primero del Espejo del Príncipe Christiano* du docteur Francisco de Monzón, un passage concernant D. Francés et d'où il résulterait, entre autres détails, que ce serait au lendemain d'une disgrâce que le bouffon, de son premier état tailleur-ravaudeur, aurait quitté la cour au moment où l'Empereur se disposait à partir pour l'Italie. Nous devons donc à D. Juan Menéndez Pidal de pouvoir ajouter à la courte liste des ouvrages mentionnant D. Francés ce livre du Dr Francisco de Monzón, dont il indique un manuscrit à Madrid (Biblioteca

Nacional, ms. 8547) et deux éditions imprimées à Lisbonne en 1544 et 1571.

En dehors de ses recherches pour recueillir des renseignements biographiques, D. Juan Menéndez Pidal ne s'est occupé qu'incidemment de la Chronique. Cependant, dans une note de son article, il exprime, au sujet des diverses rédactions de cette Chronique, l'opinion qu'on peut les diviser en deux familles, l'une correspondant aux manuscrits que nous avons jugé représenter la rédaction primitive, l'autre comprenant les manuscrits prolongés jusqu'au départ de Charles-Quint pour l'Italie, en 1529. Nous avons admis, comme on l'a vu ci-dessus, une rédaction intermédiaire, la seconde pour nous, représentée par un groupe très important de manuscrits où le récit, d'ailleurs fort étroitement apparenté à la version première, a été poussé un peu au delà du milieu de l'année 1527. D. Juan Menéndez Pidal, sans s'attacher, autant que nous l'avons dû faire, à une comparaison minutieuse des manuscrits, a donc bien vu qu'il y avait à établir entre eux des distinctions importantes, et nous sommes heureux de nous trouver d'accord avec lui sur ce point.

A. M.-F. ET H. L.

EL AYO DE SU HIJO

COMEDIA DE

DON GUILLEN DE CASTRO[1]

[fol. 35 r.] 3ª JORNADA DEL AYO DE SU HIJO.

[ESCENA I.]

[fol. 55 r.] *Salen el Marques y Layn.*

Mar. Reconoziste esa esquina?
Layn. Y por la espalda desierta
de tu casa, solo abierta
canpaña a cilencio ynclina.
Mar. Viose mayor desuario
de mi fortuna? pues pasa
a que yo en mi propia casa
tenga mi bien sin ser mio.
Tan del todo escrupuloso
guarda mi padre a Mencia,
que lo mas claro del dia
es nuue a su sol hermoso;
y assi mi deseo alcança
cassi ascuras de mi estrella
esta esperança de vella,
y aun es dudosa esperança,
si sabe ya que la espero
y tarda, quando mi vida
parece que esta corrida
de que me mata y no muero.

1. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 335.

1829. L'indication *3ª Jornada del Ayo de su Hijo* se trouve en marge du ms. et de la même écriture que celle du premier acte. — J'imprime les vers 1829-2007 à la place qui est évidemment la leur, mais ils sont écrits dans le ms. sur quatre feuillets séparés, qui ont été rejetés à la fin de la comedia. Ce rejet provient-il d'une négligence du relieur? Ou a-t-il été voulu? Cette seconde hypothèse semble plus probable si l'on considère qu'au début de ce fragment, comme au début de chaque acte, le copiste a tracé une croix, qui indiquait pour lui le commencement d'un travail nouveau et indépendant.

Layn. mi desasosiego
a bozes dice el rigor.
[fol. 55 v.] con que en mi pecho mi amor
arde nieue, yela fuego.
Creyeras tu que en la fria
sombra de mi oluido hallara
rayos con que me abrasara
la belleza de Mencia?
La raçon tengo perdida.
Layn. Adoraste la?
Mar. Es verdad.
Layn. Y mayor enfermedad
suele ser la recaida;
pero, pues tu no supiste
estimar la fe valiente
de su amor y facilmente
la oluidaste y la perdiste,
que es tu castigo notorio
esto de aquello pondera;
sufre, abrasate y espera
como alma de purgatorio.
Mar. Loco estoy: diuierte en mi
esta esperança, que obligo
a ser larga siendo mia.
Mal aya mi poco auiso!
En la corte que se dice?
que ay de nueuo?
Layn. Que yo escriuo
[fol. 56 r.] vna comedia.
Mar. O que bien
preciaraste de atreuido!
Por mar donde tantos hombres
vagando yngenios diuinos
en estrechos o en escollos
recelan tantos peligros,
quieres nauegar, Layn?
Layn. Si. Señor, porque ymagino
que es ya mas dicha que ingenio:
a las obras me remito,
pues vi muchas parecer
mal y ser buenas, y he visto
en ynfinitas muy malas
andar como vn rayo el vitor;
pienso que es segun le viene
al auditorio el capricho
de bueno u de mal vmor,
o estar bien quisto o mal quisto
el poeta, pues si esta
sin mosqueteros amigos
o sin damas obligadas,
llueue a su comedia siluos.

Salga al fin como saliera,
yo, Señor, me determino
[fol. 56 v.] a escriuir la tal comedia.
Mar. Tienes buen sujeto?
Layn. Lindo.
Mar. Di.
Layn. Ya digo.
Mar. Yntitulasla?
Layn. *El amante*
bachiller, y es porque quiso
fauores sin dar dineros;
notable mentecatismo!
Mar. Estas de que as de acertalla
satisfecho.
Layn. Y presumido.
Todo poeta nouato
tiene ardor luciferino.
Yo pienso que si a las veras
les errase el punto fixo,
me a de valer de las burlas
el ordinario camino.
Dire que vn sastre es poeta,
con que es seguro y preciso
ver abriendo tantas bocas
arrojar la rissa a gritos;
[fol. 57 r.] dire que es loco vn poeta,
y sucedera lo mismo.
Mar. Ese es grande desacuerdo,
pues no se con que juicios
oprobios a la poessia
hagan los poetas mismos,
siendo vna cosa tan alta,
y mas en tienpo que an sido
señores tan eminentes
adornos de sus estilos.
Layn. Bueno es eso, mal lo entiendes,
ay poeta pantomimio
que, porque ria la gente,
pondra vn ojo en vn espino,
y aduierte que en algun puso
tan graue que sea preciso.
Me e dentrar la tierra a dentro,
aunque le pese al juicio,
y hazer vn soneto, el qual
les diga a los entendidos:

1900. Entre les v. 1900 et 1901 le ms. porte le vers suivant, qui est évidemment interpolé :

Mar. O si saliese Mencia!
Layn. Buenas noches.

1919. *Ms.*: Ese grande.
1936. *Ms.*: los entendido.

este que escriuio chacotas,
pudo veras y no quiso.
Mar. Ay! Mencia.
Layn. Pienso hazer
[fol. 57 v.] mi comedia.
Mar. He, he, que as dicho?
He, que has de hazer?
Layn. Yr me al rollo.
Hable vn hombre del poetismo
a vena rota y he, he,
o señores divertidos,
quien sufre vuestras preguntas,
sufrira por Jesu Cristo
en vn remiche turquesco,
en rebenque beruerisco.
Mar. Quien viene?
Layn. Dos hombres son.
Mar. Ya con celos me retiro.

[Escena II.]

Salen el Ynfante y el Conde.

Inf. Auremos tardado, Conde?
Con. A tienpo, Señor, venimos.

Hazen vna seña.

Layn. Oyste la misma seña
que tu hazes?
Mar. Y el sentido
se a rendido al sentimiento :
sin mi estoy, sin alma biuo.

[fol. 58 r.] *Sale a la ventana Mencia.*

Men. Es el Ynfante.
Ynf. Si es.
Men. Traspon la esquina.
Mar. Perdido
estoy.
Men. A esotro balcon
llega.
Ynf. Otro cielo conquisto.
Layn. Que hazes, Señor?
Men. Ay de mi!
Ynf. Dos hombres son.

1937. *Ms.* : escriuo.
1945. *Ms.* : quien su fe.
1951. *Ms.* : Aurenos.

Con. Ymagino
que es su ermano; tratar puedes
deslunbrando los caminos
de disimular con el.
Inf. Ansi lo hare, bien as dicho.

Vanse.

[Escena III.]

Men. A quien puede suceder
esto sino a mi?
Mar. Ya e visto
tu maldad : espera, escucha.
Men. Despues te hablare, pues sigo
otro norte con que escuso
su desdicha y su peligro.
[fol. 58 v.] *Mar.* « Despues te hablare » : es Mencia.
O que demonio a finxido
su sonbra y su boz! a cielos!
« Despues te hablare »; bien dixo :
despues que aya muerto yo
al Ynfante. Base : listos
son mis ojos, quando fuera
lo que en mi acero, vidro.
Layn. Señor, no ves que te pierdes?
mira.
Mar. Mis ofensas miro.
Layn. No diran que fue en tu casa
mas criminal el delito,
si debajo sus balcones
hazes tales desatinos.
Reportate.
Mar. Ya lo hago :
bien as dicho, bien as dicho.
Pero que hare quando muero?
que he de hazer quando resisto
en la confussion ramosa
de yntricados lauerintos
tan descomedidos celos,
tan desatinados brios.
[f° 58 v., 2e col.] No ay respeto, no ay lealtad.
Biuen los cielos diuinos,
que vn ynfante y mil ynfantes
he de matar.

1968. *Ms.* : sno.
1972. Le feuillet ayant été trop rogné, le vers 1971, qui se trouve au bas de la page, a en partie disparu. On peut cependant, grâce aux jambages supérieurs et à quelques lettres qui subsistent, le reconstituer de façon certaine tel qu'il est dans notre texte.

Layn. Ya se an ydo.
Abonare su raçon;
pues escuse su peligro.
Ea, muera todo el mundo.
Mar. Para que veas cunplidos
deseos tuyos, Mencia,
si a manos de mi enemigo
no muero agora, despues
a tus ojos me remito :
brauamente reñire,
si a los vientos, a cuchillo.

[Escena IV.]

[fol. 35 r.] *Salen el Duque, don Geronimo de Ouando.*

Duq. Pusiste esa cantidad
de plata donde mejor
la vea el Duque?
Oua. Es, Señor,
el vella temeridad,
porque veynte mil ducados
en plata vn monte parecen
de lo mismo.
Duq. Desuanecen
ya mi edad estos cuydados;
con todo el lograllos bien
fue cierto, que a no auer sido
viera en mi casa perdido
el ser della.
Oua. Dices bien.
Duq. Fue ynportante mi consejo
en mi hijo?
Oua. No ay dudar.
Duq. Como le va de gastar?
Oua. Gasta con gentil despejo.
[f° 35 v.] *Duq.* En vn señor linda cosa
es esa.
Oua. Que es mucha aduierto.
Duq. El prodigo desconcierto
sienpre es virtud generosa.
Oua. Hazienda de gran valor
deue ya.
Duq. No aura ynportado,
que es vn señor no enpeñado
mas mercader que señor;
tiene buenas elecciones?

2005. *Ms. :* no muero.
2008. Ici se termine le fragment rejeté à la fin du 3ᵉ acte dans le ms., et ici commence le 3ᵉ acte tel que le donne l'original.

enplea bien lo que da?
Oua. Señor...
Duq. Dudas?
Oua. Si, tendra.
Duq. Duda en la respuesta pones?
no deue equiuocamente
vn buen criado responder.
Oua. Eso es, si lo quiere ser,
para vn dia solamente,
pues en tratando verdad
con quien lisonja esperaua,
le amarga al gusto, y se acaba
la priuança y la amistad.
[fº 36 r.] *Duq.* Medrosas ciuilidades
pone en nobles confianças
quien teme que las priuanças
se pierden por las verdades.
Vete, que entendido estas.

[Escena V.]

Vase Ouando y sale Layn.

Que ay, Layn?
Oua. El gusto es vario.
Layn. Lo auil en lo ordinario
cada dia vn dia mas.
Duq. Y sobre los muchos mil
es vno. Mas, eso a parte,
que ay del Duque?
Layn. Que reparte
al tienpo en flores su abril,
puesto que algunos cuydados
le congoxan.
Duq. Celos ya.
Trata bien su casa? Esta
liberal con sus criados?
Layn. A vezes.
[fol. 36 v.] *Duq.* No los socorre?
Layn. Si, Señor, segun el viento
da en la veleta.
Duq. Eso siento.
Y agora que viento corre?
Layn. Malo.
Duq. Di verdad.
Layn. Pues no?
Buenos disparates fueran,
pues mis tripas la dixeran
aunque la negara yo.

Duq. Que dices?
Layn. Esso se funda
en que anda desterrada
la racion, por desdichada,
ya que no por vagamunda;
dos meses a que la espera
desde el cauallo al rocin.
Duq. Es eso verdad, Layn?
Layn. Oxala que yo mintiera!
Duq. Puede ser?
Lain. Y en este plazo
tanto la hambre fatiga
[fol. 37 r.] que ay dueña que la barriga
comunica al espinazo.

[Escena VI.]

Sale el Marques.

Mar. Quien este dinero os dio?
para que aqui le pusistes?
Duq. Es, Duque, el que vos perdistes,
que quiero pagalle yo.
Supe que jugado aueys,
hijo, veynte mil ducados,
y como en vellos pagados
os va el ser que me deueys,
de los que guardado auia
para en estas ocassiones,
dar quise a las dilaciones
menos termino que al dia;
y demas desto e querido,
para si otra vez jugays,
que, antes que pagueys, veays,
Duque, lo que aueys perdido,
pues ansi el mirar os toca
quanto mas acreditados
estan veynte mil ducados
[fol. 37 v.] en la lista que en la boca.
Layn. La traça a sido sutil,
mas mi amo es singular
y diera, por no pagar
vn ducado, veynte mil.
Duq. Y si os es posible, os ruego
que no jugueys, pues pendientes
de otros mil ynconuenientes
que son viles, en el juego
ay dos, el vno mas graue
es la ynfame abilidad

del tahur, siendo verdad
que pierde el que no la sabe,
o el que la sabe y la ve,
aunque diga que la escusa,
tal vez picado la vsa.
Layn. Si, juro a Dios, yo lo se
Duq. El otro es con la passion
picarse, perder, faltar
su palabra y acabar
su credito y su opinion,
de forma que el tal tirano
de su aluedrio diuierte
[fol. 38 r.] en las manos de la suerte
el honor que esta en su mano,
sin ver que haziendo ninguna
su raçon el mismo alienta
el dalle para su afrenta
dos ruedas a su fortuna.
Layn. Y aun de molino, por Dios,
pues porque mas desconsuelen
en vn desdichado muelen
con agua de ciento dos.
Mar. Vencere esa ynclinacion
como es justo.
Duq. Solo quiero
que auentureys el dinero,
mas no la reputacion.
Jugad sienpre de contado,
pues es mas facil buscar
lo que quisiereys jugar
que no lo que ayays jugado.
Mar. Sera ansi.
Duq. Ay mas cierta cosa,
— perdonad, que e de decilla, —
[fol. 38 v.] que me ofende y marauilla,
cruel en vos, en mi piadosa :
e visto por esas salas
aparadores, y estan
con tanta plata que dan
a las ambiciones alas;
e visto por los rincones,
alacenas o agujeros,
perderse los candeleros
y oluidarse los blandones,
Duque, y tras esto e sabido
que falta a vuestros criados
la racion.
Mar. Varios cuydados
me an turbado y me an perdido.
Duq. Deue ser este el mayor.
Layn. Es sumiller de raciones.

Mar. Esotras ostentaciones
son muy propias de vn señor.
Duq. Con harta mas propiedad,
con harta mas gentileza,
deue ostentar la grandeza,
esparciendo la piedad;
[fol. 39 r.] esa que en los ojos pasa
solo al adorno el enpeño,
suele llamarla su dueño
obras muertas de su casa,
pero sus criados son
biuos edificios della
cuya diuisa : querella,
es alma de su opinion;
y assi no tanta le dan
sus aparadores, siendo
vnos montes que vertiendo
cristales y plata estan,
como le quita de fama
a su exenplo y a su estado
la hanbre que en vn criado,
quando perseuera, clama;
y assi el gran señor que trata
bien la ponpa que desea,
quando enpeñado se vea,
coma en barro y pague en plata.
Layn. Eso si, y vera quien son
criados, que bien los pagan
[fol. 39 v.] quando por seruillo hagan
de las tripas coraçon.
Marq. Yo estimo tus documentos,
pero siento, aunque perdones,
el ver sin execuciones,
señor, otros pensamientos :
a de salirte el Ynfante
con enpleos en tu casa?
su atreuimiento que pasa
tan por puntos adelante,
que es ya?
Duq. Como cada dia
nos da el Rey cierta esperança
de que vendra, su tardança
es disculpa de la mia,
pues en mi lealtad fundada
no llega en mi a ser delito.
Marq. Esto en mi, pues no remito *(A parte.)*
esa prudencia desta espada.
Loco estoy.
Duq. Con todo espero

2185. *Ms.* : sor.

[fol. 40 v.] que nueuas resoluciones
abreuien las dilaciones
del Rey; escreuille quiero.

Vase.

Mar. Di tu a mi hermana que yo
la espero.
Lain Voy.

Vase.

[Escena VII.]

Sale Doña Mencia.

Men. Ya perdida [*A parte.*]
quiero auenturar mi vida,
pero mi credito, no.
Oye, para que siga
con valor desconpuesto
mi desdicha.
Mar. Que es esto?
tu osas verme, enemiga;
como en ti se an juntado
al peso de la ofenssa el desenfado?
Men. Como, si mi esperança
mi ygnociencia publica,
no preuiene, no aplica
mi amor, tu confiança
mi poca culpa?
Mar. Es mucha
[fol. 40 v.] tu engañosa crueldad. Dexame.
Men. Escucha
anoche...
Mar. Te perjura.
Men. Anoche...
Mar. Exceso estraño!
Si fue para mi daño
tan clara y tan oscura
que hizo rayos las sombras,
para que, pues la temo, me la nombras?
Men. Por dalles luz bastante
a tus ciegos antojos.
Mar. Lo que vieron mis ojos,
me niegas? el Ynfante
no te hablo? No te hiziste
mudar puesto y dexandome te fuiste?
Men. Si, mas oye.

Mar. Esa duda
de tu engaño es efeto.
Men. Fiaron me vn secreto,
tiene mi lengua muda;
mas oye, pues arguyo
que deuio a mi decoro mas que al suyo
tu hermana.
Mar. Acaba.
[fol. 41 r.] *Men.* Espera.
Me mando que esperara
y al Ynfante enbiara
donde hablalle pudiera;
puse lo yo en efeto
mezclando el amistad con el respeto,
pues como el amor suyo
ser tan casto ymagino,
con lo qual me preuino
no ser agrauio tuyo,
crei que virtud fuera
en mi fauor seruille de tercera.
Si esto...
Mar. Cierra los labios,
cuyas falsas raçones
de las satisfaciones
hazen tanbien agrauios,
quiriendo en todo esenta
por entranbos caminos ser mi afrenta.
Quitate de mis ojos,
vete de mis cuydados,
en mi fuego abrasados,
ciegos en mis enojos,
pero con tantos brios
que no seran de oy mas agrauios mios.
[fol. 41. v.] *Men.* Señor, escucha.
Mar. Dexa.
Men. No me dexes muriendo,
mas esto ya te entiendo;
no es en ti propia quexa,
si no achaque finxido,
que preuiene disculpas a tu oluido.
Ay Dios! que cruel eres!
Oye.

[Escena VIII.]

Sale a la puerta don Henrrique.

Hen. Que miro? Ay cielo!
Men. Si todo tu desuelo
es que dexarme quieres,

sigue tus desatinos,
mas no pierdas mi honor por dos caminos.
Como tanto te atreues
que tanto me lastimas,
con finxir que me estimas
paga lo que me deues,
pues en esto...
Hen. Que escucho!
Men. Quien tanto te fio, no pide mucho;
quando en mis soledades
entre soles y vientos
vencia pensamientos,
[fol. 42 v.] lograua ociocidades,
y exercia virtudes,
dando a mis esperanças mis quietudes,
tu a pesar de mis años
sus yncendios no fuiste,
y para serlo hiziste
medios de tus engaños
y de tu amor centellas
de dia al sol, de noche a las estrellas.
Como agora, ay! cuytado,
no conseruas mi vida,
ya que no entretenida,
al menos engañado
obliga a graues daños
quien si quiera por premios pide engaños;
mas tu no solo yntentas
con barbaros rigores
desconponer onores,
sino aumentar afrentas;
pero saldran te vanas,
pues tengo vn padre yo.
Hen. Ynfelices canas!
Men. Que a costa de tu vida,
[fol. 42 v.] si mi agrauio le fio,
por ver en fauor mio
tu palabra cunplida
y su honrra quieta,
hara de cada cana vna saeta.

[Escena IX.]

Sale Layn.

Mar. Que en esto aya cautela!
Hen. Como a mi me resisto! [*A parte.*]

2292. *Ms.* : no fuis.
2315. *Ms.* : catela.

Layn. Que es esto?
Hen. Ya me an visto.
Layn. Que brauamente buela [*A parte.*]
mira, señor.
Mar. Que a sido?
Hen. De puro auergonçado voy corrido, [*A parte.*]
pero vera mi suerte
quien soy yo.

Vase.

Men. Ay desdichada!
Voy tan ciega y turbada
que me alcança la muerte.
Mar. O ciegos desuarios
de amor, quanto lo soys en siendo mios!
ve a verlo que sucede.
Layn. Tu hermana viene.

[Escena VII.]

[fol. 43 r.] *Sale Dona Eluira.*

Elu. Estrella
infeliz.
Mar. Solo ella
gozar agora puede
lo que a mi enojo deuo.
Trae de escreuir recado.
Layn. Plumas lleuo.

Vase.

Elu. Que mandas, señor?
Mar. Querria
tratarte con mas crueldad,
pero anoche de verdad
siruiote en algo Mencia?
Elu. Si, señor. pero...
Mar. Y as hecho
lo que deues?
Elu. Ay, hermano!

Saca Layn recado de escreuir.

Mar. Pon en la pluma la mano,
o espera la daga al pecho.
Escriue lo que bien sabes,
que esta noche venga a verte
el Ynfante.

Elu. Triste suerte!
[fol. 43 r.] *Mar.* Tu, Layn...
Layn. Soy muchas llaues.
Elu. Mira, hermano.
Mar. Acaba.
Elu. Mira.
Mar. Di ai que tu camarera
para guialle lo espera.
Elu. Eso es gran rigor.
Marq. Eluira,
calla, escriue, si ya agora
no quieres...
Elu. Fuerça sera,
ya esta escrito.
Mar. Bien esta.
Vete paso y quedo llora.
Elu. Que hare, ay Dios?
Mar. Cosa ynportante
es esta.

Vase.

Elu. El llanto me ciega.
Mar. Obligarasme si llega
esto a manos del Ynfante.
Haz, pues eres bien nacido,
co[sa] tal...
Layn. As lo pensado?
[fol. 44 r.] *Mar.* Si...
Layn. Pues queda descuydado,
aunque yo vaya perdido.

[Escena XI.]

Vase Layn y sale el Duque.

Duq. Ya al Rey escreui.
Mar. Sin el
pienso quedar satisfecho.
Duq. Que aueys hecho?
Mar. Ya esta hecho.
Eluira escriuio vn papel
al Ynfante, que le haga
venir esta noche donde
veremos, segun responde,
lo que deue y lo que paga.
Duq. Que mocedad tan violenta!
Mar. Di la honrrada mocedad.

2358. Après *co*, une ou deux lettres manquent. Je conjecture *cosa*.

Duq. Quando pasa a deslealtad,
todo valor es afrenta.
Mar. Enfin yo erre?
Duq. Es mas que cierto,
pero vna cosa e pensado
que haga ese yerro acertado
y sabio ese desconcierto.
[fol. 44 v.] Vamos, y os yre diciendo
lo que agora ymagine.
Mar. Pues tu lo mandas, yre
callando y obedeciendo.

[Escena XII.]

Vanse y sale Doña Eluira.

Elu. Que me sucede? En que calma
flutuo mares en fuego?
Que pensamiento tan ciego
me tiene sin vida el alma?
Que no supe resistir
aquella fuerça en mi hermano!
Para escreuir tuue mano
y no amor para morir!
Al acero penetrante
deuiera dar pecho fuerte
por no auenturar la muerte
de mi vida que es mi amante.
Poco valor e mostrado:
ya culpo con mengua mia
tanto mas mi couardia
quanto es mayor mi cuydado.
Que hare? pues yo soy perdida.
Como le podre auisar?
pues solo para llorar
[fol. 45 r.] tengo con alma la vida.
Ay! Ynfante, quien te adora
te destruye.

[Escena XIII.]

Sale Doña Ynes.

Ynes, que tienes,
que tan sin aliento vienes?
Ynes. Gran desdicha.
Elu. Di.
Ynes. Señora,

dando el ruego a la amenaza
tu padre quiere en tu daño
que yo disponga el engaño
que contra el Ynfante traza.
A que yo por esa puerta
lo entre en tu quarto, me obliga,
donde recelo...
Elu. Ay! amiga,
si le matan, yo soy muerta.
Ynes. Comun sera de los dos
vna muerte en vuestras vidas,
porque e visto preuenidas
cautelas y armas.
Elu. Ay, Dios!
[fol. 45 v.] En desdicha semejante
que hare?
Ynes. Trance es riguroso
el de la muerte.
Elu. Y piadoso
es mi amor.
Ynes. Oye.
Elu. Ay, Ynfante!
Ynes. Si es tu padre, ve, recela.
Elu. Bate en tan triste ocassion
mil alas mi coraçon,
pero con ninguna buela.

Vase.

Ynes. Todo es obediencia el miedo.
Que e de hazer? no puedo mas.

[Escena XIV.]

Sale el Duque.

Duq. Ya, Ynes, preuenida estas.
Ynes. Ya te siruo en quanto puedo:
mas cerca de la ventana,
pues ya es ora, esperare;
voy, Señor.
Duq. Bien hazes, ve.
El honor montes allana.

[fol. 46 r.] *Sale el Marques.*

Ya hize la diligencia
y a lo demas os obligo
aduertir.
Mar. En todo sigo
tu consejo y tu obediencia,

Duq. Mirad que el perfeto onor,
la seuera valentia,
si de la passion se fia,
haze yndiscreto el valor,
yrritando las lealtades
malquista las yntenciones,
y da a las mormuraciones
lo que deue a las piedades.
Si salgo deste cuydado
como espero que si hare,
vereys, vereys quanto fue
mi parecer acertado;
y que aueys de ver colixo
tan bien en mi prouidencia
quanto inporta la exsperiencia
de vn buen padre en vn buen hijo.
Mar. Mil vezes he conozido
lo que deuo a tu cuydado.
[f° 46 v.] *Duq.* El sosiego o el estado
alguna vuierays perdido
a no ser yo. Mas que escucho?
pasos parece que son.
Retiraos.
Mar. Con la ocassion
y con la obediencia lucho.

Vase.

[Escena XV.]

Duq. A mi yntencion, que es buena, me encomiendo.
El honor de mi casa
acredito y defiendo.
Mi constante lealtad fornida basa
es del yntento sabio
con que procuro tolerar mi agrauio.

Salen Ynes con vn candelero y vna vela y el Ynfante, y retirase el Duque [a] la puer[ta], y a de aber quedado otra vela sobre vn bufete.

Ynes. Asigura las plantas.
Inf. Soy de pluma.
Ynes. Tenblando voy: recelo
que mi engaño presuma.
Inf. Como si fuera al cielo,
aliento el gusto y facilito el buelo.
[fol. 47 r.] *Ynes.* Entra por esa puerta
Inf. Dichoso amante soy.
Ynes. Yo quedo muerta.

A la que va a entrar, sale el Duque con vna espada en la mano como que se lo defiende.

Inf. Que es esto? Estraño caso!
No me turba el valor ni para el paso
el ver lucir su acero,
pero en su lengua muda considero
que por su aspecto graue respetadas
cada cana es mil flechas, mil espadas;
geroglifico es con que me dice
que a tu honor contradice
en mi esta enpresa; es cuerdo, es valeroso,
mas corrido me enbio que medroso;
notable exenplo su balor me ha dado;
saldreme declarando que deseo
satisfacelle.

Al salir por la puerta por donde entro, alla al Marques a ella, como el Duque en la otra.

Ynes. Ay, Dios!
Inf. Pero que veo?
[fol. 47 v.] Esto ya obliga a enojo y a cuydado.
Ynes. Sus ynstruciones sigo.
Ynfante, lee, mira
este papel.
Inf. Que aduierto? en este obligo
yo palabra de esposo a doña Eluira?
Esto queda entendido,
y, supuesto que a sido
honrra, pretencion, valor discreto,
pasa, pues fue perdiendo me el respeto,
a ser traycion pensada;
pero, pues tengo brios en la espada,
saldre haziendo pedaços
quanto fuere encontrando con los braços.
Duq. Reportate, Señor, tente y escucha
hasta ver que te vence
mi raçon, si por mucha
recelando no estas que te auerguence.
Ynfante, aunque es verdad que representa
tu persona en Castilla
la de su Rey, entiendese en la silla
de su trono sentada, mas no esenta
en mi casa y a costa de mi afrenta,
[fol. 48 r.] y supuesto que entrara
el mismo Rey en ella y me obligara
a lo que tu me obligas, bien pudiera
defendelle mi honor, y assi lo hiziera:
que vn vasallo leal su hazienda y vida
deue dar a su rey, mas si atreuida

2497. *Ms. :* con los braços. La correction *con la espada* est indiquée par le ms. en caractères à peine visibles.
2510. *Ms. :* y ne.
2514. *Ms. :* atreuda.

mano pone en su honrra, y se preuiene
mayor juridicion de la que tiene,
con fe segura y sin lealtad manchada
defendersela puedo con la espada.
Esto hize y contigo esta querella
en mi casa esforce quando querias
entrar, Ynfante.
Mar. Y yo quando salias,
quise saber lo que lleuauas della.
Duq. Demas desto tanbien quise alunbrarte
a que bieras, señor, pues eres sabio,
que esa promesa en quien fundo mi agrauio
tu libre paso a mi vengança parte
pudiera ser, y solo me contento
con poder castigar tu atreuimiento
y dexallo de hazer, pues quando dexa
[fol. 48 v.] la vengança el valor haziendo alarde
de que es justo el respeto y no couarde,
mas la alabança obliga que la quexa.
Agora que yo hize, Ynfante mio,
lo que en mi honor tocaua al aluedrio
de mi espada y mi boca,
tu hazer podras tanbien lo que te toca,
pues yo de tu valor fio y entiendo
que sabras si te obligo o si te ofendo.
Y agora ven, señor, y desta suerte
de mi casa saldras con buena estrella,
mas alunbrado que veniste a ella.
Inf. No quiero responderos, porque quiero
daros buena respuesta y considero,
Duque, aduirtiendo bien lo que me pasa,
que no lo puede ser en vuestra casa.
Quedaos. quedaos, con menos luzes veo
mas bien mi obligacion.
Duq. Causa forçosa
sera el obedecerte.
Inf. Estraña cosa
sucediendo me esta, y aun no la creo.

Vase.

[Escena XVI.]

[f° 49 r.] *Duq.* Hijo, bien se a logrado
nuestro yntento.

2516. *Ms.* : juricion.
2534. *Ms.* : tocacaua.
2541. Il manque probablement un vers terminé en *-erte*.
2548. Le ms. met : « sera el obedecerte » dans la bouche du marquis.

Mar. Que esperas
de lo que a sucedido?
Duq. Aver tratado
ocassion tan estraña
con tanta biçarria es corta hazaña,
quanto mas que confio,
porque conozco del Ynfante el brio,
que e de lograr en el mis esperanças,
viendo satisfaciones sin venganças.
Ydos a descansar, que yo querria,
pues ya da el sol crepusculos al dia,
a cierta diligencia
aplicar el cuydado.
Mar. En cierta cosa
me ynportara primero tu exsperiencia,
porque en mi esta dudosa
la obligacion. Este papel me han dado:
duda me ofrece, pero no cuydado.

« A la entrada del parque espero a V. Exª, donde repartira entre los dos las armas [fol. 49 v.] que fuere seruido, y vera que mi calidad no es yndigna desta accion, supuesto que el callar mi nombre tiene por cierta causa justo ynpedimento. »

Duq. Nunca estas cosas trateys
con los hombres hechos tierra,
demas de que ya las yerra
quien las duda, no lo veys?
Que consejo os asegura,
que biçarria os preuiene
para este efeto quien tiene
ya el vn pie en la sepultura?
Por carta demas no ay quien
pierda en esto, pero ay, Dios!
yo saliera, pero a vos
no os lo aconsejo.
Mar. Esta bien.
Dame la mano.
Duq. Couarde
se haze el dudoso brio.
Mar. Ya te entiendo, padre mio.
Duq. Pues, mi hijo, Dios os guarde.
[fol. 50 r.] O mundo, quien no se aleja
de ti, en peligro se pone!

[Escena XVII.]

Sale Doña Mencia.

Men. Pues tu piedad me propone
mas el fauor que la quexa,

Duque Señor.
Duq. Que aueys, hija?
Men. Preuenir tu fe constante
a que sea otro diamante
mas fino que entre sortixa;
ya, pues corren por tu cuenta
mis cosas, por ellas buelue,
pues tu hijo se resuelue
a mi oluido y a mi afrenta.
y diciendo le mi agrauio
con mis quexas las oyo
mi padre, que pregunto
la causa y la vio en mi labio.
Quiso matarme, hize llanas
mis disculpas, y al oillos,
repartiendo a sus mejillas
lo palido de sus canas,
se fue y me dixo...
[fol. 51 v.] *Duq.* Su brio
conozco; sin duda es el
el que enplaço en vn papel
con el Duque vn desafio.
Vamos que a todo e de dar
remedio para cunplir
lo que os prometi, o morir.
A los dos hare buscar,
y siendo vuestro abogado
esforçare la querella
contra mi hijo y con ella,
viendo mi exenplar cuydado,
le dare vn exenplo fiel
al Ynfante en mi fauor.
Men. El mundo tu gran valor
mire
Duq. Y Dios me saque del!

[Escena XVIII.]

Vanse; y salen Doña Eluira y Doña Ana con sus mantos y vn portero de palacio.

Ana. A de venir por aqui
el Ynfante?
Port° Y viene agora.
[fol. 51 r.] *Elu.* Es sin duda?
Port° Si, señora.

Vase.

Elu. Ay mil vezes! ay de mi!
Ay, hermana! que atreuida
fue mi accion! morir me siento.

Ana. Quanto mas atreuimiento
fuera auenturar tu vida
en tu casa, tan reciente
el enojo y tal la yra.

[Escena XIX.]

Salen el Ynfante y el Conde.

Inf. El peligro en Doña Eluira
siento, Conde, solamente.
Estoy por mostrarle estraño
amor el silencio roto.
Con. Eso con el alboroto
fuera anticipar el daño.
El Duque es cuerdo, y no deues
pensar del que con la muerte
de su hija de a su suerte
lo que a tu palabra deues.
Inf. Mucho a quien es corresponde:
tanto valor me a mostrado
[fol. 51 v.] que estoy mas enamorado
del que de su hija, Conde.
Ana. Llega, pues solos estan.
Elu. Con quanta verguença llego.
Inf. Dos mugeres emboçadas!
que puede ser? Mas, ay cielo!
bien adiuinaua el alma
con los ynpulsos del pecho
que este nublado escondia.
Señora, dos soles vuestros.
Elu. Y no adeuinas tanbien
mi desdicha; si es que puedo
decilla, escuchame, dando
a la lastima el silencio.
Forçada escriui el papel
con que te llame, y temiendo
mas tu muerte que la mia,
esforce mi atreuimiento,
y con tu amor que es mas grande,
auisarte quise, y viendo
dificiles los caminos
ronpi al decoro el respeto:
[fol. 52 r.] de mi casa me sali
y con Doña Ana a quien deuo
confiança, amor, cuydado,
amistad y parentesco,
yo mismo me resolui
de venir a verte, y viendo
que fue tarde, pues faltauas

ya de tu quarto, que estremos
hize temiendo tu ofensa!
y assi me bolui con ellos
a casa Doña Ana, donde
las mismas estrellas vieron
esta noche mis congoxas,
pero no mis sufrimientos;
pues apenas vi del dia
el enlutado lucero
quando me vine, Señor,
a donde tu veas, pues veo
por tu causa mis desdichas,
por mi desdicha mis miedos.
Que quieres hazer de mi,
pues yo quanto quieras quiero.
Si como obligado amante
no quieres tratarme, al menos
[fol. 52 v.] como principe me trata
generoso y justiciero.
Enmienda mi desuentura,
que en el mismo monesterio
donde començo mi daño,
esforçare mi remedio.
Inf. Señora, tan tiernamente
lloran tus hermosos cielos
quando te merecen rayos
las causas de tus excesos.

Sale el portero

Port^o El capitan de la guarda
trae a tu precencia presos
a Don Henrique y al Duque,
que a sido con orden, creo,
de su viejo padre.
Elu. Ay triste!
Inf. Ten animo, ten sosiego.

Otro criado [sale].

Cr. El Duque con mucho priesa
quiere entrar a verte.
Elu. Muerto
[fol. 53 r.] tengo el coraçon.
Inf. Señora,
quitate ese manto presto,
y sientate en esta silla.
Que notable pensamiento!
Entren.

2674. *Ms.* : Mismas mas estrellas.

Elu. Ynfante, no ves...
Inf. Sosiegate, que ya veo
lo que me obliga tu amor,
jamas en mis ojos ciego.

[Escena XX.]

Salen Don Henrrique, el Marques y el Capitan de la guarda.

Cap. Vuececensia me perdone,
porque su padre me ha hecho
mano suya.
Mar. El sabe bien
la ocassion, y yo la entiendo.
Hen. A pobreza mal nacida!
corrido en tus braços vengo.

Salen el Duque, Mencia y Layn.

[fol. 53 v.] *Men.* Mi padre es aquel.
Duq. No temas,
pues yo tus cuydados lleuo.
Layn. Jesus! en que an de parar
tan estraños enbelecos!
Mar. Que he visto?
Duq. Que veo?
Elu. Ay triste!
Mar. Si aqui el juicio no pierdo!
Duq. Si aqui no acabo la vida!
Mar. Ya estoy loco.
Duq. Ya estoy muerto.
Hen. A mi hija estoy mirando.
Men. A mi padre estoy temiendo.
Duq. Para que veas, Ynfante,
bien lo que soy, antes quiero
que tratar de mis agrauios
satisfacer los agenos.
A doña Mencia deue
palabra de casamiento
mi hijo el Duque, y yo por ella
a tu justicia querello,
si la tienes, o si no,
[fol. 54 r.] mezclando con el acero
desta espada que acredito
destas canas que enternezo
la nieue, le desafio,
y que deue vn cauallero
cunplir su palabra o ser
ynfame en el canpo abierto
le prouare, biue Dios!

mano a mano y cuerpo a cuerpo.
Mar. Deso tratare despues,
pero agora ya no puedo
a pesar de mi paciencia
esforçar mi sufrimiento,
quando mis afrentas miro,
quando mis agrauios siento,
hecho vn abismo de enojos,
y vn caos de pesares hecho,
y assi digo...
Inf. Duque!
Duq. Duque,
vuestro padre soy : que es esto?
y al Ynfante se le deuen
mas soberanos respetos.
[f° 54 v.] *Mar.* O lealtad, que fuerça tienes!
Inf. El decoro os agradezco,
Duque, y por satisfacer
vuestra peticion primero
quiero dalle a vuestro hijo
este acreditado exenplo:
ya es mi esposa vuestra hija.
Elu. Tu esclaua soy.
Duq. Tus pies beso.
Mar. Yo, Señor, arepentido
de mi enojo, como puedo
no seguir exenplos tuyos?
y asi, a la razon sugeto,
de Doña Mencia soy
esposo.
Men. Dichoso estremo!
Hen. Hable mi piedad por mi.
Inf. Soys honrrado cauallero,
Don Henrrique.
Hen. Soy tu hechura.
Layn. Los dos quedamos mostrencos.
Ana. Mas bien que todos libramos.
Mar. Y con esto fin podemos
dar al *Ayo de su hijo.*
Perdon merezcan sus yerros!

LAUS DEO.

2770. Vers ajouté en marge.
2772. *Ms.:* Dichos estremo.

Tableau des mètres de EL AYO DE SU HIJO.

Acte premier.

Vers	1- 112.	Redondillas.
—	113- 330.	Romance (assonance *e-a*).
—	331- 486.	Redondillas.
—	487- 590.	Octavas hendécasyllabiques *(ababccdd)*.
—	591- 838.	Redondillas.
—	839- 930.	Romance (assonance *i-o*).

Acte second.

Vers	931-1087.	Romance (assonance *e-e*).
—	1088-1606.	Redondillas.
—	1607-1828.	Romance (assonance *a-a*).

Acte troisième.

Vers	1829-1868.	Redondillas.
—	1869-2008.	Romance (assonance *i-o*).
—	2009-2212.	Redondillas.
—	2213-2332.	Sestillas, le 6e vers hendécasyll. *(abbacc)*.
—	2333-2460.	Redondillas.
—	2461-2566.	Silva de cuartetas y pareados (sauf 2504-08 et 2550-53).
—	2567-2642.	Redondillas.
—	2643-2780.	Romance (assonance *e-o*).

Indication du lieu où se déroule l'action.

Acte premier.

Vers	1- 330.	Dans le palais de l'Infant.
—	331- 930.	Chez le Duc.

Acte second.

Vers	931-1199.	A la campagne, près de la maison de D. Enrique de Guevara.
—	1200-1828.	Chez le Duc.

Acte troisième.

Vers	1829-2007.	Dans la rue, auprès du palais du Duc.
—	2008-2780.	Chez le Duc.

Addenda et corrigenda.

Ayant pu examiner à nouveau le ms. de cette comedia tandis qu'elle était en cours d'impression, j'ai rectifié sur plusieurs points la transcription que j'en avais d'abord faite. On ne s'étonnera donc pas de l'importance de cet erratum et l'on m'excusera de n'avoir pas réussi à le faire plus court.

Liste des personnages. — Remarquer que le personnage de *Ovando* reçoit tantôt le prénom de *Francisco.* (v. 814), tantôt celui de *Jerónimo* (III, IV).

Vers	456.	Supprimer la note.
—	522.	*id.*
—	1080.	Lire : *no quiera.*
—	1081.	La note se rapporte au vers 1080.
—	1219.	La note se rapporte au vers 1218.
—	1290.	Lire : *que a lo sonço es descuydado,* et supprimer les sept premiers mots de la note.
—	1290 (note).	Lire : *cierta señal falta en el,* *entre los dos entendida.*
—	1421.	Le ms. écrit : *sa nececidad.*
—	1440 - 41.	Lire : *a saber con que estrañeza,* *hijo, es cruel la pobreza.*
—	1551.	Le ms. écrit : *reconeze.*

Dans un roman de Castillo Solórzano, intitulé *Tiempo de Regozijo, y Carnestolendas de Madrid*, Madrid, 1627 (*Biblioth. Nat.* de Paris, Y² 76181), se trouve une nouvelle, qui s'étend depuis le fol. 123 v. jusqu'au fol. 162 v. et qui est intitulée *El Hayo* (sic) *de su hijo.* L'intrigue en est fondée sur une substitution d'enfant : un comte italien fait élever comme sien un enfant, dont le père véritable est un cultivateur des environs de Madrid, autrefois écuyer et par conséquent noble. A la suite de divers événements le comte choisit pour précepteur de l'enfant le cultivateur-écuyer, qui devient ainsi *el ayo de su hijo.* Cette nouvelle n'a donc rien de commun avec la comedia de Castro.

H. MÉRIMÉE.

VARIÉTÉS

Les Décades d'Alfonso de Palencia, la Chronique castillane de Henri IV attribuée à Palencia et le « Memorial de diversas hazañas » de Diego de Valera.

En quatre tomes de la *Colección de escritores castellanos,* M. Antonio Paz y Melia vient de publier (1904-1908) une traduction de la chronique de Henri IV écrite en latin par Alfonso de Palencia, et désignée par l'auteur lui-même sous le titre de Décades. « Tres decadas de nuestro tiempo, » c'est en ces termes qu'il y fait allusion dans un passage qui sera cité plus au long tout à l'heure. Il y a, en effet, trente livres, divisés en dizaines, décades, à la façon de l'histoire de Tite-Live. Le récit comprend les années 1440-1477; il commence avec le mariage du prince et de Blanche de Navarre, pour finir avec l'abdication de Jean de Portugal. Un cinquième tome, qui sort de la presse, contient la traduction de neuf livres et du début d'un dixième, consacrés par Palencia à la guerre de Grenade. Un index des noms de personnes citées dans les cinq volumes y est adjoint. Un tome VI nous est promis, qui fournira la biographie de l'auteur, des documents, des notes et un portrait de Henri IV.

Le *Bulletin hispanique* n'a pas attendu l'apparition du dernier tome pour louer l'initiative et le travail de l'auteur (voir t. VII, 1905, p. 74).

M. Paz y Melia a adopté un système de traduction qui n'est ni la traduction libre ni la traduction littérale toujours, mais qui est tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant que l'on a affaire à ces digressions morales dans le goût des historiens du temps, et peu intéressantes pour le lecteur d'aujourd'hui, ou bien à l'exposé des faits, ou encore à des passages d'un certain mérite littéraire, et pour lesquels l'exactitude s'impose. Il fallait pour réussir un travail de ce genre un certain tour de main et beaucoup de conscience. Il suffit que le traducteur se nomme pour qu'on s'incline. On peut donc considérer ces cinq tomes comme nous donnant fidèlement toute la partie narrative des quatre Décades; c'est tout ce qu'il nous faut, ou plutôt, c'est tout ce que nous pouvons demander, puisqu'il y a un sort jeté sur ces malheureuses Décades, dont la publication, en latin, commencée en 1835, fut arrêtée à la page 96, et dont le texte original autrement ne nous est connu que par les extraits donnés en note par Antonio María Fabié

dans son Discours de réception à l'Académie de l'Histoire (Madrid, 1875), les citations de Clemencín dans ses *Ilustraciones sobre vários asuntos del reinado de Doña Isabel la Católica,* t. VI des *Memorias de la R. Acad. de la Historia* (1821), et le texte relatif à l'entrevue de Louis XI et de Henri IV, que M. Calmette a mis en appendice (pièce justificative n° 10) dans son livre sur *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane* (Toulouse, 1902).

Une autre chronique tellement apparentée à celle-là qu'on l'a attribuée au même auteur, et sur laquelle on a jeté aussi un sort probablement, c'est la Chronique de Henri IV, en castillan, dont il existe des manuscrits à l'Escorial et à la Bibliothèque nationale de Madrid comme à celle de Paris. Car non seulement elle est très peu connue, mais il a été imprimé sur son compte quelques erreurs, qui la condamnent à l'oubli si l'on ne prend pas la peine de les rectifier.

Ces erreurs consistent à croire : 1° que la Chronique castillane attribuée à Palencia est identique au *Memorial de diversas hazañas* de Diego de Valera ; 2° que la Chronique castillane ne renferme rien qui ne soit dans les Décades.

Nous allons voir ce qu'il en est. En fait, jusqu'à présent, abstraction des passages qu'en cite Clemencín dans ses *Ilustraciones,* la Chronique castillane attribuée à Palencia n'est connue du public que par quelques extraits, d'abord les quatre imprimés en 1850 par W. L. Holland (*Zur Geschichte Castiliens, Bruchstücke aus der Chronik des Alonso de Palencia,* Tübingen), d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris (nos 154 et 157 du *Catalogue des manuscrits espagnols* de M. Morel-Fatio), et cette publication n'est pas des plus faciles à rencontrer. Ces quatre extraits sont : la déposition de Henri IV à Avila ; la mort de son frère Alphonse ; la mort de Henri IV ; son portrait. D'autre part, Amador de los Ríos cite[1] de la même chronique, trois passages (d'après un manuscrit de l'Escorial, semble-t-il) : un dont nous reparlerons plus loin, et deux autres qui sont précisément deux des quatre reproduits par Holland, les deux premiers, et en partie seulement.

Lorsque Cayetano Rosell, en 1878, dans son *Advertencia* au t. III des *Crónicas de los Reyes de Castilla* (*Bibl. de autores esp.,* t. LXX), nous dit qu'il a eu la curiosité de comparer quelques morceaux du *Memorial de diversas hazañas* avec l'œuvre attribuée à Palencia, lorsqu'il nous déclare que l'identité est complète, les deux seuls passages auxquels il se réfère sont les deux que l'on trouve précisément dans Amador : et l'on peut demander s'il en a connu autre chose.

Or il est faux que l'identité soit complète, même si l'on s'en tient

1. T. VII, p. 143 et 163-164.

au premier des deux morceaux en question. Qu'on en juge. Les mots que je mets entre crochets manquent, et ceux que je mets en italique ne se trouvent que dans le *Memorial*. Le texte est le même dans Amador que dans Holland, sauf variantes orthographiques.

< Loquat leydo > *Las quales cosas ansí leidas*, el Arçobispo de Toledo, D. Alonso Carrillo. subió en el cadahalso, y quitóle la corona de la cabeça *como primado de Castilla*, y el Marques de Villena, D. Juan Pacheco, le < tiró > *quitó* el ceptro Real de la mano. *habiéndolo fecho Marques de Villena, que su padre Diego Telles no tenia mas de á Belmonte, en la mancha de Aragon*, y el Conde de Plasencia, D. Alvaro de Estúñiga, le quitó el espada *como Justicia mayor de Castilla* y el Maestre de Alcántara *Don Gomez de Solis, al qual el Rey fizo maestro de un escudero fijodalgo, natural de Cáceres y el* Conde < s > de Benavente, *Don Rodrigo Pimentel, y el Conde de* Paredes, *Don Rodrigo Manrique,* le quitaron todos los otros ornamentos Reales, y con los piés le derribaron del cadahalso en tierra *y dixeron a tierra, puto* < con muy gran gemido y lloro de los > *y a todo esto gimian y lloraban la gente* que lo veian.

Et si, au lieu de s'en tenir, comme il l'a fait sans doute, au passage reproduit par Amador, Rosell avait eu entre les mains le passage plus long que donne Holland, il aurait vu qu'à la fin de ce récit, aussitôt après ce qu'il y a dans Amador, la chronique attribuée à Palencia ajoute ceci (dans Holland) :

Con todo esto desloaban mucho al Marques de Villena por aver recibido dél tan grandes bienes y averle sido tan gran adversario.

Cette phrase manque dans le *Memorial* qui continue « Al Papa Pablo parescio grave cosa esta depusicion », etc.

Dans le second morceau après le récit de la mort d'Alphonse (...*dió el espiritu al quinto dia del dicho mes y año*), Valera fait allusion aux soupçons d'empoisonnement dans une phrase qui éclaire la politique des partisans du jeune prince :

Lo qual más se cree por yerbas que por otra cosa, porque, aunque era de poca edad. pareciales á los principales que con él estaban que seria más recio en la gobernacion que su hermano, y como personas questaban mostrados á sujuzgar á su hermano, quisieron despachar á estotro por tornarse al otro, el qual dicen que munchas veces se oviera ido á su hermano si no le ovieran puesto guardas.

Cela manque dans le texte de Holland, qui continue avec celui de Valera : « Vivió este Rey... » Du texte d'Amador, écourté ici, Rosell ne pouvait du reste rien conclure.

Le récit de la mort de Henri IV est le même dans les deux chroniques, sauf une variante sans importance (Pal. : « Y como *al médico*

le fuese preguntado » ; Val., « é como *el fisico* fuese preguntado »), et une autre qui en a davantage et qui mérite qu'on s'y arrête. Holland imprime :

...respondió que *Juan Gonzalez* sabia en esto su intencion, que era su capellan, y como aquel religioso, *persuadido por el Cardenal,* le requiriese que abiertamente dixese, qual de las dos Princesas dexaba por heredera destos Reynos, ninguna cosa respondió.

Valera écrit *Alonso Gonzalez de Turuégano* et *presciando al Cardenal.* Cette dernière variante, dépourvue de sens, est évidemment une mauvaise lecture, mais la variante *Alonso Gonzalez de Turuégano* est d'autant plus à noter que les Décades (II, x, ix, t. III, p. 300) sont d'accord avec la Chronique castillane.

Quant au portrait de Henri IV que Rosell n'a trouvé que dans le manuscrit qu'il a suivi *á la letra* (p. 95) et qui, manquant dans d'autres manuscrits, ne lui paraît pas pouvoir être attribué avec certitude à Valera, il présente dans les deux textes des additions et des suppressions. Ainsi, dans Holland, il manque les mots *fuera de los muros, el qual dió á los fraires de observancia de San Francisco — por ser caballeros tan nobles e que tan grandes cosas hicieron — E hizo en este Alcázar un fosado muy fondo, picado en la misma peña.* A partir de *Fué este Rey,* le texte de Holland renferme des détails qui manquent dans le *Memorial :*

Fue este Rey de gran < de estatura, como el Cid, especialmente en el cuerpo y de fuertes miembros; tenia las manos grandes, los dedos largos y rezios, el aspecto feroz, y casi á semejanza de leon, cuyo acatamiento ponia temor a los que le miraban... los ojos garços y los parpados encarniçados, adonde ponia la vista, le duraba mucho el mirar, la cabeça grande y redonda, la frente ancha, las cejas altas la sien tumida, las quixadas luengas y tendidas ácia baxo, los dientes espesos y traspillados... la barba crecida, pocas veces afeytada, la tez del rostro entre roxo y moreno, las carnes muy blancas, las piernas largas y bien entalladas, los pies delicados >.

Tout cela, notons-le, est tiré presque à la lettre de Enríquez del Castillo, chap. I (mais on y lit *las sienes sumidas* et *los dientes traspellados*).

En revanche, le *Memorial* a les mots *bien proporcionado, blanco y colorado mesuradamente,* qui manquent dans l'autre texte. Enfin celui-ci présente deux bourdes qui ne sont pas dans le *Memorial* et qui sont certainement le fait d'un copiste :

Diose demasiadamente al monte y a la musica *oida* de mala voluntad; menospreció siempre su fama; vistióse mal; cantaba y tañia bien... fué siempre regido por su voluntad, *oyendo* de todos sanos consejos.

Il y a dans le *Memorial* :

Diose demasiadamente á la música; cantaba y tañia muy bien... *Oia* de mala voluntad á quien quiera que a él venia. Era mucho apartado. Vestíase mal... Fue siempre regido por su voluntad, *huyendo* de todo sano consejo.

Si maintenant nous recourons à l'un des manuscrits qui ont servi à Holland, à savoir le manuscrit 154 du catalogue Morel-Fatio (Esp. 112, ancien 10223), nous trouvons dès le premier chapitre de notables différences. Je mets encore entre < > les passages qui ne sont pas dans le *Memorial*.

(Titre). *Cronica* | *del Rey D.* | *Enrique el* | *Quarto* | *de Castilla* | *y de Leon* | *compuesta por* | *Alonso de Palencia* | *su Cronista* | *Año MCCCC. LIIII.*

(P. 1 *bis.*) < *Cronica del Rey Don Enrique Quarto deste nombre Rey de Castilla y de Leon. Año primero de su Reynado, que fue el de 1454.*

Capitulo primero del nascimiento y geneologia (sic) *y comienço del Reyno deste Rey Don Enrique.* >

< Nacio este Rey Don Enrique en la ciudad de Valladolid, vierrnes vispera de los Reyes a cinco dias del mes enero del año de nr̃o Redemptor de 1425 y començo a reynar en > martes 23. del mes de Julio del año 1454; < siendo en edad de 29 años > y medio y 18. dias < despues de la muerte del Rey D. Juan su padre de gloriosa memoria q̃ fue segundo deste nombre en estos Reynos; el qual vuo en > la Reyna Dona Maria < su primera muger que fue > hija del Rey Don Fernando de Aragon < y hermana de los Rejes de Aragon y Nauarra D. Alonso y D. Juan, al qual constituyó por vniuersal heredero en todos sus Reynos y señorios, y dexó a la Reyna D. Isabel su segunda muger q̃ fue hija del Infante D. Juan de Portugal la ciudad de Soria, y las villas de Arevalo, y Madrigal en la qual vuo a la Infanta d. Isabel y al Infante D. Alonso : la tutela y curadoria de los quales dexó encomendada, e hizo sus testamentarios : e dio a la Infanta d. Isabel la villa de Cuellar con su tierra, e gran suma de oro, y joyas para su dote, y al Infante D. Alonso dexó en perpetua administracion el Maestrazgo de Santiago por bula y consentimiento del Padre S[to] Nicolao quĩto, | que en este tiempo era sumo Pontifice, y mandó al obispo de Lugo q̃ era hombre muy notable, e gran letrado, e de honesta vida, q̃ de contino estuuiesse en seruicio de la dicha Reyna D Isabel su muger, e de los Infantes sus hijos: e mandó a este Principe D. Enrique su primogenito heredero, q̃ sobpena de su maldicion inuiolablemente guardase la forma de su testamento, e del no menguase cosa alguna. Y estando enfermo este Rey D. Juan en la villa de Valladolid, quatro dias antes q̃ muriesse, y con el la Reyna D. Isabel su muger, e D. Maria su hermana Reyna de Aragon, vino ende este Principe D. Enrique, segun por la obra pareció, más con deseo de la succession de los Reynos, que por el amor deuido de los buenos hijos a los Padres, e luego se apoderó de las puertas de la villa, e de las fuerças della, e mandó llamar cierta gente de armas por se hallar mas poderoso para vsar de su libertad y voluntad..., y > en el mismo dia del fallecimiento del Rey < D. Juan > depositado el cuerpo...

La fin du chapitre se rapproche davantage du texte du *Memorial*

(p. 1), mais encore y a-t-il des variantes. Nous verrons tout à l'heure que les différences entre la Chronique castillane et le *Memorial* ne s'en tiennent pas là, et que des chapitres entiers figurent dans celle-là et non dans celui-ci, cela surtout pour la première moitié des deux ouvrages.

Voilà donc relevée une première erreur, déjà facilement réfutable avec les seuls morceaux imprimés dont Rosell pouvait disposer sans recourir aux manuscrits. Combien d'ailleurs il est étrange que Rosell, éditeur du *Memorial*, n'ait pas eu l'idée de jeter les yeux sur un des manuscrits de la Chronique attribuée à Palencia, chose qui lui était si facile[1], ce serait inutilement épiloguer que de le faire ressortir.

Une autre erreur, non moins extraordinaire et dont je ne rechercherai pas l'auteur responsable, mais dont Muñoz, dans son précieux *Diccionario bibliográfico histórico* (au mot *Castilla* n° 54), s'est fait l'écho, c'est celle qui consiste à croire que « la crónica castellana atribuida à Palencia no era sino un extracto de su obra latina ». On va en juger. Dès les premières pages de la Chronique castillane, nous trouvons des faits importants, des chapitres entiers dont on chercherait en vain même l'équivalent dans la Chronique latine, aussi bien du reste que dans le *Memorial* (ce qui condamne encore plus l'assertion de Rosell).

Telle est cette clause intéressante du traité d'amitié conclu entre Henri IV et le roi de France :

(1454. Cap. 2)... e assi las atianças e confederaciones se affirmaron entre los Reyes de francia e Castilla en la forma siguiente : ¶ E que allende de la amistad e confederaciones de entre estos dos Reyes y Reynos, todos los Castellanos que quisiesen passar a Inglaterra lo pudiesen fazer libremente, auiendo para ello solamēte licencia del Rey de Castilla ; porque antes de entonces, desde el tiempo del Rey don Enrique segundo deste nombre quarto aguelo que fue deste Don Enrique el quarto, de quien la historia habla, estaua capitulado que ningun castellano pudiesse passar a Inglaterra sin licencia de el Rey de francia, lo qual el Rey D. Enrique segundo ouo de otorgar porque ganó estos Reynos con ayuda del Rey de francia, y de los caualleros franceses que passaron con el quando mataron al Rey D. Pedro su hermano y tomó estos Reynos; y que assi mismo no pudiesse passar ningun ingles en Castilla sin auer seguro del Rey de francia, loqual siempre se guardó, asta que estes embaxadores alcançaron que estas condiciones no se deuiesen guardar ; a los quales el Rey de francia, allende desto, otorgó al Rey de Castilla pudiese dar saluo conduto para siempre a veynte naos de Inglaterra que pudiessen venir cargadas de gente y mercaderias y descargar sin auer de dar quenta ni razon dello a ninguna otra persona saluo al Rey de Castilla : y que dende en adelante perpetuamente el Rey de francia, ni su Almirante ni sus capitanes, no pudiesen dar

1. Muñoz dit, en parlant de la Chronique castillane : « Ms. que se halla en casi todas nuestras bibliotecas. » Il y en a eu tout cas plusieurs à la Bibliothèque nationale de Madrid (cf. l'*Indice* de Gallardo).

ni diesen seguro ni saluo conduto a Ingles para venir en francia con gente ni mercaderia. ni a cargar, ni descargar sin para ello auer primero licencia del Rey de Castilla, consintimiento suyo de la persona que para ello diputase; los quales embaxadores luego diputarõ en nombre del Rey de Castilla por el poder general q̃ lleuaron a Iñigo de Arçeo, Castellano Regidor en Burgos, el qual a la sazon era bolsero de España; y quedó afirmado y otorgado por el Rey de francia, que este Iñigo de Arçeo. y los que despues del sucediessen en aquel officio, ouiesen de poner en las espaldas del salboconduto que el Rey de francia. o su Almirante diesen a quales quier Ingleses su consentim^to^ en nombre del Rey de Cast^a^ firmado de su nõbre, e sellado con su sello; e si los saluo conductos del Rey de francia se diesen en otra man^ra^ q̃ no fuesen guardados, ni obiesen ningun vigor.

Il en est de même pour les chapitres V, VII et VIII de la Chronique castillane.

Cap^o^ V. de algunas cosas que ordenó el Rey en la villa de Areualo.

Ruy dias de Mendoça, como dicho es, era mayordomo mayor del Rey D. Juan; en vida del qual, D. Juan pacheco marques de Villena tenia este mismo officio del Principe D. Enrique; y estando en Arevalo, como dicho es, determinó que Ruy diaz dexasse la mayordom^a^ mayor y la ouiesse el Marques de Villena pues la auia tenido en tiempo de Principe : y como en esto ouo muchas opiniones, porque algunos decian q̃ en esto recebia Ruy dias gran agravio : otros querian decir q̃ mayor le recebia el marques siendo el Principe sublimado en la dignidad Real, y el Marques auiendole seruido aquel off^o^ lo vuiesse de perder : y assi vuo el Marques de quedar con el off^o^ y como quiera que el Rey prometió satisfacion a Ruy diaz, no le fue hecha[1]; y la costumbre que antigua^te^ en esto los Reyes de España guardauan fue que quando Rey nueuo auian, los oficiales q̃ en el tiempo de Principe tuuiessen los officios, y los officiales del Rey passado, a los tales los nueuos Reyes hiciesen alguna m^d^ en emienda de los officios que assi les mandauan dexar; tenia entonces el Rey D. Juan dos contadores, vno Al^o^ Alvarez de Toledo, otro Juan de Viuero; y el Principe D. Enrique tenia por su contador mayor a Pedro Arias de Avila, q̃ era conforme a la voluntad suya : y como la costumbre destos Reynos fue auer dos contadores mayores, no màs, al Rey don Enrique plugo que todos tres fuessen contadores mayores : lo q̃ se affirma q̃ hizo porque Al^o^ Alvarez y Juan de Viuero le siruieron con cada quinientos marcos de plata porq̃ los dexase lo off^os^ quanto viuiesse : loque assi se puso por obra vsando de sus officios como de antes lo hacian[2].

Cap^o^ 7. de como la Reyna de Aragon partió de Areualo para se boluer en su Reyno y de la forma q̃ el Rey tuuo con ella en su partida.

Passadas las cosas ya dichas, la Reyna de Aragon que era venida en estos Reynos, por visitar al Rey D. Juã su hermano, y consolarse con el en sus grandes trabajos, q̃ auia largo tiempo q̃ no le auia visto, determinò de boluer

1. Dans les Décades (I, III, IX, t. I, p. 191) il est seulement dit que D. Rodrigo Diaz n'exerça plus sa place de mayordome, sans aucun des détails qui précèdent ici.
2. On trouvera plus loin le chapitre VI.

en su Reyno a facer triste y desconsolada vida por la muerte del Rey su hermano q̄ soberanam^{e} le amaua; y al tiempo de su partida el Rey la consoló quanto pudo, y le confirmó todos los mis̄ [1] q̄ en los libros del Rey D. Juan su padre tenia, y le hizo presente de joyas, oro, plata y moneda, y pieças de seda y mulas; y salió con ella espacio de vna legua; y le dió gente que con ella fuese asta ponerla en su reyno; y assi la Reyna se partió muy contenta del Rey Don Enrique su sobrino, y algo consolada de verle ser obedecido por Rey sin contradicion alguna en estos Reynos; y assi fue en Aragon, y el Rey se boluió a Areualo.

Cap^{o} 8. de como el Rey D. Enrique determinó hazer guerra a los Moros.

Estando el Rey en Areualo assi como dicho es, determinó de hazer guerra a los moros : y como el naturalm^{te} fuese sospechoso, pareciole ser necess̄. q̄ la Reyna su madrastra y los infantes sus hermanos q̄ quedasen en Segouia assi por tener alli muy gran confiança como por ser muy grande la fortaleça, y ser cierto q̄ alli podian estar sin recelo de ningun trato que contra el se hiziesse en el tiempo de su ausencia : para lo q̄ habló con el Arcobispo de Toledo D. Al. carrillo q̄ era hombre muy gracioso, para q̄ atraxese a la Reyna a querer venir en esto; como solam^{te} el Arçobispo, y otras personas de autoridad por mand^{o} del Rey en este caso hablaron a la Reyna, jamas la pudieron vencer, siempre respondió q̄ su determinacion y voluntad era estar en aquella villa de Areualo; q̄ era suya : o en Madrigal; q̄ no entendia mudar proposito por ninguna cosa : y q̄ ella estaua en poder del Rey : y podria hacer della lo q̄ quisiesse : y asi mismo de sus hijos; por q̄ de su voluntad de ella, no saldria de lo q̄ auia dicho; y visto por el Rey como la determinada voluntad de la Reyna era aquella acordó de dexar en guarda los infantes sus hermanos a Pedro de Acuña hijo de Lope vasq^{z} de Acuña señor de buendia y de Açanon, q̄ despues fue Conde de Buendia : y a Pedro Portocarrero señor de moguera, a quien despues hizo Conde de Medillin y a fernando de villa franca, criado de la Reyna Doña Maria de quien ella mucho fiaua, y le auia fecho señalados seruicios, q̄ siendo corrigidor en Jaen en tiempo del Rey Don Juan, y estando la villa de Huelma casi en perdicion por no tener prouision para solos cinco dias, ni esperança donde lo ouiesen, y los moros q̄ estauan para venir sobre ella, la soccorrió este cauallero mucho abundosam^{te} y despues ganó de los moros la fortaleza de Alicum, segun en su lugar mas largo se dirá : y quedaron en seruicio de la Reyna todos los officiales que tenia en vida del Rey D. Juan : principalmente quedó por Aya de la Infanta vna virtuosa dueña Portuguesa llamada Clara hernandez, casada con vn noble cauallero llamado Gonçal Chacon, comend^{or} de Mōtiel natural de Ocaña, q̄ auia sido criado y camarero del Maestro D. Alu^{o} de luna. q despues fue contador mayor de la Infāta y le dió la villa de Casarubios, y otras md^{s} por muchos y señalados seru^{os} q̄ le auia hecho.

Aux deux erreurs qui viennent d'être relevées, on peut joindre comme complément une bévue commise par Amador de los Ríos, qui croyait en relever une. Celui-ci, en effet, fait remarquer que dans la Chronique castillane il y a un chapitre ainsi intitulé : *De la corruption de los romanos Pontifices, mucho dañosa á la cibdad de Sevilla.* Or,

1. *Maravedises.*

dans les Décades, le chapitre correspondant a pour titre : *De corruptione Pontificum Romanorum nocentissima rei hispaniensi.* Le traducteur, nous dit Amador, a confondu *hispaniensi* avec *hispalensi :* « lo qual, ajoute-t-il, no pudiera jamás atribuirse a Palencia sin ofensa del buen sentido[1]. » Mais que trouvons-nous dans la traduction que nous fournit M. Paz y Melia? Précisément ce qu'Amador considérait comme une bévue. Le titre du chapitre en question (II, IV, X) y est en effet ainsi libellé : *Corrupcion de los romanos pontifices causa de graves daños para Sevilla...* Et il n'y a pas de bévue du tout. Si Amador avait lu autre chose que les titres, il aurait vu, en effet, qu'il s'agissait : 1° d'une dispense demandée au pape par D. Pedro Enríquez, *adelantado* d'Andalousie qui voulait épouser sa belle-sœur, dispense que la corruption du Saint-Siège rendait alors possible en dépit des lois canoniques; et 2° d'une autre dispense obtenue par D. Rodrigo Ponce de León pour le mariage qu'il avait promis à Beatriz Marmolejo et dont deux ans de cohabitation rendaient vraisemblable la consommation, dispense demandée à l'effet d'épouser la fille du maître de Santiago. Ces deux dispenses furent l'occasion (on ne nous explique du reste pas en détail comment) des troubles qui agitèrent Séville. On voit que s'il y a eu une erreur commise, elle est et ne peut être que le fait du copiste des Décades, et l'argument d'Amador est réduit à néant. Je n'en conclus rien du reste, mais pour prouver qu'Alfonso de Palencia n'est pour rien dans la Chronique castillane, il faut trouver autre chose. Peut-être sortira-t-il une preuve plus convaincante de la comparaison des récits qui nous sont faits dans les Décades (II, V, IV, t. II, p. 446), la Chronique castillane (año 1471, c. VI) et le *Memorial* (c. LXIV), d'un des épisodes de la guerre que se livrèrent en plein Séville le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Cadix. Dans les Décades, Palencia nous dit ceci : le duc et le marquis s'étant réconciliés, au moins en apparence, le marquis profitant de ce que les gens de son adversaire dormaient tranquillement la sieste, les fit attaquer par les siens. Toute la suite montre bien que, pour Palencia, c'est le duc qui a été pris en traître. Or, d'après la Chronique castillane, c'est tout le contraire qui se serait passé : c'est le duc qui aurait surpris ainsi les gens du marquis ; il est vrai, ajoute l'auteur, d'autres affirment que ce furent les gens du marquis qui commencèrent. Parmi ces autres, est Palencia lui-même. Ce ne peut donc être lui qui a rédigé la Chronique castillane. Voici le texte, qui n'est pas entièrement le même, et est plus explicite que celui du *Memorial* :

...dicen que estando el Marqués durmiendo la siesta muy seguro, segun las cosas entrellos pasadas, que <el Duque con toda la gente que pudo

1. T. VII, p. 159, note 1.

entro > [1] por el barrio del marqués firiendo, matando y robando a los suyos, y otros afirman que la gente del marqués comenzo esta pelea...

Nous avons vu que la Chronique castillane et le *Memorial* étaient loin de ne présenter qu'un seul et même texte. Il faut remarquer de plus que le *Memorial* omet des faits ou des détails qui se trouvent dans les deux Chroniques, entre lesquelles il semble donc qu'il y ait un rapport plus étroit.

Comme la Chronique latine, la Chronique castillane[2] nomme trois ambassadeurs envoyés au roi de France par Henri IV au début de son règne. Le *Memorial* n'en nomme que deux. Les deux Chroniques expliquent que les ambassadeurs n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour conclure une alliance durent revenir en Espagne les chercher. Le *Memorial* ne dit rien de cela.

Pas davantage le *Memorial* ne souffle mot de l'assaut que la veuve de Jean II, belle-mère de Henri IV, eut à subir, avec la connivence de celui-ci, de la part du maître de Calatrava, D. Pedro Girón; la Chronique castillane en parle à peu près comme la latine :

Como el maestre de Calatrava alli viniesse, començó algun deshonesto trato con la Reyna, al qual el Rey daua lugar, e trabajaua quanto podia porque obiesse efeto; y como la Reyna lo sintiese, e fuese muy honesta e verdaderamente buena, y tuuiesse el dolor y tristeza, que deuia al fallecimiento del Rey su marido, estaua muy retirada; y dende en adelante se retruxo tanto mas, que ni al Rey, ni al Maestre, ni a otra persona alguna queria hablar, salvo a pocos de los suyos, de quien confiaua...[3].

Amador[4] cite un passage de la Chronique castillane où est racontée l'aventure du chroniqueur de Henri IV, Diego Enríquez del Castillo, dont les malles furent saisies chez sa maîtresse par les partisans d'Alphonse, et qui passa un mauvais quart d'heure quand on lui fit donner lecture de son récit de la bataille d'Olmedo, puisque pour les mensonges qu'on l'accusait d'y avoir débités, le jeune prince ne parlait de rien moins que de le faire tuer. Cela se lit presque identique quant au sens, dans les Décades (I, x, 1, t. II, p. 92), et manque dans le *Memorial*.

En revanche, le *Memorial* contient des passages qui sont absents des deux Chroniques[5]. Tel, le curieux et scabreux épisode de la nuit

1. A la place de ce qui est entre < > Valera dit : « dos hombres de pié el uno del uno, y el otro del otro, murieron, é comenzaron à llamar apellidos. Juntóse mucha gente de una parte y de otra, de manera que comenzaron à pelear, tanto que entraron, etc. »

2. Chr. lat., t. I, p. 158; Chr. cast., c. II; Valera, c. I (celui qu'il ne nomme pas est Alonso de Paz).

3. Chr. cast., c. V; Chr. lat., t. I, p. 151.

4. T. VII, p. 143.

5. A moins qu'il ne se trouve dans d'autres manuscrits de la Chronique castillane, ce que je n'ai pu vérifier.

de noces de Ferdinand et Isabelle : « Ya estaba á la puerta de la cámara ciertos testigos puestos delante... » (c. LII), usage[1] auquel les Décades font bien allusion, mais dans un autre endroit (I, VII, I, p. 404) et dans d'autres circonstances, en disant que l'on reprochait à Henri IV de l'avoir laissé tomber en désuétude[2].

Dernière constatation, assez déconcertante, celle-là. Au chapitre IV du livre III de la première Décade (t. I, p. 159), Palencia nous parle des abus commis par les *corregidores* créés par Henri IV, et qui, dit-il en jouant sur les mots, méritaient plutôt d'être appelés « corrigibles ». Personne n'osait se plaindre, car les faibles en admettant qu'ils pussent parvenir jusqu'au roi, d'un abord si difficile, risquaient d'essuyer les effets de sa mauvaise humeur ; quant aux puissants, ils ne recevaient que cette réponse, que le roi avait accordé au *corregidor* son emploi comme récompense des services rendus et non pour s'abstenir d'en tirer profit. Et lorsqu'on reprochait à ces *corregidores* de délivrer pour de l'argent des condamnés à mort, ils répondaient : Et comment paierions-nous au Roi le prix de ce poste, comment trouverions-nous la récompense de nos peines, si nous nous contentions de sang humain et de cadavres de justiciés? A tout ce développement en termes généraux et sans aucune spécification, correspond dans la Chronique castillane, et par la place[3] et par le fond, le curieux chapitre que voici :

Capit° VI, de como el Rey antes q̃ partiesse de Areualo determinó embiar corregidores en las demas ciudades y villas destos Reynos.

Estando el Rey en Areualo determinó embiar corrigidores en las mas ciudades e villas. E como por algunos grandes le fue dicho que segun las leyes y ordenamientos destos Reynos no se deuian embiar corrigidores saluo a los lugares q̃ los demãdassen, el queriendo con los corrigidores hacer satisfacion a algunos de que cargo tenia, embió corrigidores tales q̃ los demas se pudieran mejor llamar, robadores e salteadores, q̃ administradores de just[a] a causa de los quales vuo en algunas ciudades grandes bullicios y escandalos, specialmen[te] en la de Cuenca, donde embió por Corrigidor uno q̃ se llamaua Pedro de Sallcedo hombre muy malo y de baxo linaxe,

1. Les Juifs en ont gardé le souvenir comme d'un usage à eux.

2. Au chapitre LXIV, les deux passages que Rosell marque comme n'étant que dans le manuscrit dont il s'est servi pour son édition manquent dans les deux Chroniques. Il est bien question, dans les Décades, de l'incendie de l'église San Marcos (II, V, IV, t. II, p. 448), et de l'attitude louche des habitants de Jerez (II, V, V, t. II, p. 453), mais pas du tout de la même façon. Toutefois il est aussi question de l'incendie de San Marcos dans la Chronique castillane : à l'endroit où le *Memorial* (même chapitre) dit « é puesto fuego en diversas partes », la Chronique met « y puesto fuego [por la parte del marques en la Iglesia de San Marcos, en la qual se quemó todo lo q̃ auia de madera en ella y fue puesto fuego en otras] diuersas... ». Mais ce qui est dit dans le *Memorial* au passage signalé plus haut ne se rencontre pas dans la Chronique.

3. Dans les Décades, le développement en question vient après ce qui est dit de l'ambassade envoyée en France. Dans la Chronique castillane, il n'y a que trois chapitres d'intervalle, lesquels manquent dans les Décades.

nacido en vna aldea de Salamãca llamada Salceda; el qual sin causa justa estando un dia en la casa del ajuntamiento, llamados por su mand° los Regidores de la ciudad de los principales della, tuuo secretamente gente armada, y prendiolos y pusolos en el cast° del qual jamas salieron hasta q̃ pagassen 250. marcos de plata repartidos entre todos segun la hacienda de cada vno : y como esto fuese denunciado al Rey por Mossen Diego de Valera su doncel y vasallo, y vecino de la dicha ciudad, estando el Rey en Madrid, mandó llamar al dicho Pedro de Salcedo, y a Mossen Diego mandó q̃ en presencia suya el caso dixesse en el Cons° de just^a^ para q̃ se remediasse, lo qual Mossen Diego puso por obra estando en el Cons° el obispo de Cartagena, y Al° de Velasco hermano del Conde de Haro, y Pero Gonçalez de Auila señor de Villavox y Nabalmorbende, y los doctores Al° Garcia chirino fiscal del Rey y de su cons°. y el doctor Curbano, y otros caualleros y letrados, al qual Pedro de Salcedo respondió que todo lo que Mossen Diego decia era verdad, y lo auia hecho por mand° del Rey, q̃ auia lleuado de aquella plata los 200. marcos, y los 50. el su Aguasil y sus Alcaldes; de lo qual todos los del cons° se marauillauan : y no queriendo determinar en el caso lo hicieron saber al Rey : y assi la cosa passó dissimulacion, y los querellosos quedaron con su perdida; y no mucho tiempo despues este Pedro de Salcedo, que no solamente era Corrigidor de Cuenca, mas de Moya, y Requena, y Atiença, fue degollado en la ciudad de Ciguenza por sus grandes maldades, y assi la justicia que del el Rey no quiso hacer hiçola Dios a quien nada se esconde, ni dexa los buenos sin galardon, ni los malos sin castigo. En este tiempo uinieron al Rey grandes quexas de Juan de Mello Alcayde de Alcalá la Real, que fue natural de Portugal, y auia sido Mayordomo mayor del Maestre de Santiago Don Aluaro de luna, cauallero muy esforçado; y auia hecho armas fuera destos Reynos dos vezes; la primera con el Señor de Carbi, cauallero Borgoñon; la segunda con Misser Henrique de Remestan, cauallero natural de Polonia, en Alemania, de muchos agrauios q̃ los Regidores de la dicha ciudad, deuian [1] del recibir; como el Rey fauorecia a qualesquier personas a q̃ diesse officios, vuo tan gran enojo de los que uenian querellando de Juan de Melo q̃ los mandó prender; de lo que vuo gran turbacion en la Corte; y parecció a todos muy mal, de manera q̃ vuo de mandar saber la verdad, y sabida mando soltar a los presos, y quitó la alcaydia a Juan de Melo, y diola a Migl lucas, q̃ puso en su lugar su padrasto Al° aluarez de Aranca : de quien pocos menos agrauios recibieron los de la ciudad q̃ auian recebido de Juan de Melo : pero vista la priuança q̃ Miguel lucas tenia con el Rey compertauan [2] sus fatigas lo mejor que podian.

Il serait difficile de ne pas reconnaître que ce que dit Palencia dans les Décades a été inspiré par ce chapitre, et que l'inverse est tout à fait impossible. Mais comment expliquer que ce récit, où Valera joue un rôle à son honneur, et, où les détails, noms, circonstances, sont donnés d'une façon si précise qu'il semble qu'il n'y ait que lui qui ait pu le rédiger, se trouve non pas dans le *Memorial*, mais dans la Chronique castillane? Comment comprendre cet escamotage, qui

1. *Decian* (?).
2. *Comportauan*.

a fait passer dans le second de ces textes et disparaître du premier un morceau qui, selon toute vraisemblance, faisait primitivement partie de celui-ci?

Dans son discours de réception à l'Académie de l'Histoire (p. 60) et dans son *Prólogo* à l'édition des *Dos tratados de Alonso de Palencia* (1876, p. LXXIV), Antonio María Fabié déclarait :

> Mosen Diego de Valera traduce con frecuencia casi literalmente los capítulos de Palencia en su Historia de Enrique IV, no diciendo nunca más que este cronista, y omitiendo de ordinario los acontecimientos de otras naciones, que Palencia narra.

Pas un mot de la Chronique castillane attribuée à Palencia, dans un travail consacré à celui-ci[1]. Peut-être Fabié considérait-il une telle attribution comme ne reposant sur rien; encore eût-il pu le dire. Peut-être plutôt ne voyait-il pas de différence entre les deux textes. En tout cas, pour lui, il n'était pas douteux que le *Memorial* ne fût qu'une traduction incomplète, mais souvent littérale des Décades.

Il est souvent bien difficile de dire lequel des deux textes, le *Memorial* et les Décades, a été inspiré par l'autre. Ainsi pour l'histoire de ce Mofarrax, maure grenadin de la suite du roi, et de ce Rodrigo de Marchena qui, à Séville, enlevèrent chacun la fille de leurs hôtes[2], si le récit est un peu plus développé chez Palencia[3], on n'y trouve aucun détail de plus que chez Valera, si ce n'est une allusion au métier de barbier qu'exerçait le père de Rodrigo; en revanche Valera dit que Diego Sánchez de Orihuela, chez qui logeait Mofarrax, était marchand.

Toutefois, en manière d'épilogue, Valera nous dit que « todos los cortesanos fueron mucho turbados, y decian que cómo se podria consentir quedar tales causas sin punicion, á causa de lo qual al Rey vinieron muy grandes inconvinientes y daños de que adelante se hará mencion ». Or, ici, Palencia met en scène deux grands personnages, D. Juan Ponce de Leon, conde de Arcos, et l'amiral D. Fadrique, qui échangent leurs réflexions à ce propos. Il est certain que c'est Valera qui dépend de Palencia.

L'embarras n'est pas moindre en présence du récit de l'entrevue de Henri IV et de Louis XI, qui est le même de part et d'autre, sauf que Valera nomme en plus, parmi les personnages qui accompagnaient le roi Louis, le duc de Bourbon, l'amiral et le grand

1. De son côté, Clemencín, qui cite à maintes reprises la Chronique castillane, ignore le *Memorial;* et Amador ne parle de celui-ci qu'en note (t. VII, p. 166) et d'après Zurita. Mais inversement, M. Calmette, qui cite à plusieurs reprises le *Memorial,* ne parle pas de la Chronique castillane.

2. *Memorial,* c. VIII; Décades, I, III, X, t. I, p. 197.

3. Dans le *Memorial* c'est *Juan Guzman*, dans les Décades, c'est *Gonzalo de Guzman* qui reprend le roi pour avoir fait appeler le bourreau.

maréchal de France, et que Palencia donne sur le luxe déployé par Beltran de la Cueva des détails qui ne sont pas dans le *Memorial.* A noter que celui-ci ajoute les titres de deux des courtisans : « Juan de Vivero, *que despues fue Vizconde de Altamira* » ; « Juan de Albornoz, *Señor de Torralba y Beteta* ».

Il est clair que le chapitre XXV du *Memorial* où est racontée la mission que Palencia eut à remplir auprès du pape, est un emprunt aux Décades (I, VII, III, t. I, p. 415), dont le texte s'y retrouve, fort reconnaissable malgré les détails supprimés.

J'avoue pourtant que je me représente malaisément Diego de Valera traduisant un livre latin. « Courtisan, ambassadeur, champion de l'honneur castillan, théoricien du droit chevaleresque et du droit royal, moraliste enfin, » je l'ai dit ailleurs[1], et même féministe déjà, puisqu'il a écrit une *Defensa de virtuosas mugeres*[2], Diego de Valera n'avait absolument rien d'un humaniste. Il l'a suffisamment montré dans sa *Cronica abreviada*, dans laquelle tout ce qui concerne l'antiquité est tiré servilement et maladroitement de la chronique Alphonsine. Pour peu qu'il eût su le latin, il lui eût été facile de produire une œuvre plus en rapport avec les progrès de l'érudition, dont témoignent d'une façon si remarquable et Jean de Girone et Alphonse de Palencia lui-même. Notons d'autre part qu'il avait dû suivre d'un œil attentif les événements de ce règne de hontes et de discordes. Comment admettre qu'au lieu d'en raconter ce qu'il savait, il ait réduit son rôle d'historien à la traduction de l'œuvre d'un autre?

Il est vrai que Valera, dans le prologue du *Memorial*, fait allusion à des « Crónicas d'España » où est raconté le règne de Henri IV, et dont il a dû se servir :

> ... determiné en suma escrebir las cosas mas dignas de memoria, no solamente hechas en España, más en otras partes, desde el año de mil é quatrocientos y cinquenta y quatro años en que comenzó á reynar el Serenísimo Príncipe Don Enrique, quarto deste nombre en Castilla y en Leon, hasta el tiempo presente; *las quales como quier que elegantemente están escritas en las Crónicas d'España, estas son tan largas y tan dificiles de haber, que muy pocos las pueden alcanzar ni leer...*

Est-ce aux Décades qu'il fait allusion? C'est très improbable, car en ce cas, au lieu de dire simplement que ces *Crónicas* sont longues et difficiles à trouver, n'aurait-il pas dit que, écrites en latin, elles ne pouvaient avoir qu'un public restreint, ou quelque chose d'analogue?

Peut-être est-ce de la Chronique d'Enríquez del Castillo qu'il veut parler, « élégamment » écrite en effet et sans doute peu aisée à trouver alors (mais celle-ci n'a guère qu'un quart de plus que le *Memo-*

1. *Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II*, p. 41.
2. Cf. Amador, t. VII, p. 298 et 305.

rial); ou de celle de Fray Francisco de la Cruz; ou de celle du favori de Henri IV, Miguel Lucas[1], quelquefois alléguée en note par M. Paz y Melia; ou de quelque chronique officielle aujourd'hui perdue. Mais il paraît difficile d'admettre qu'il s'agisse là des Décades.

Examinons maintenant les conditions dans lesquelles Palencia a rédigé ses Décades. Et d'abord qu'a-t-il voulu faire, et pourquoi a-t-il écrit en latin? Il nous le dit lui-même dans son *Universal Vocabulario en latin y en romance*, écrit en 1488[2] :

Et de nueuo no poco se solicita mi animo : otros tiempos muy empleado enestos tales estudios no solamente ala continuaçion delos anales de la guerra de granada que he acceptado escriuir : despues de tres decas de nuestro tiempo : mas avn de resumir todas tas fazañas delos antiguos principes : que señalada mente preualeçieron recobrando la mayor parte de la españa quelos moros auian ocupado. *Et sacar de la obscuridad vulgar todas aquestas cosas reduziendo las ala luz de la latinidad*[3]...

Tout ce programme d'une histoire moderne (*Reconquista*, Décades consacrées à Henri IV, Guerre de Grenade), faisant suite aux dix livres qu'il avait écrits sur les antiquités espagnoles et aux dix autres qu'il avait consacrés à l'époque romaine et wisigothique[4], avait pour objet de « tirer », comme le dit l'auteur, « de l'obscurité vulgaire toutes ces histoires en les amenant à la lumière de la latinité ». Qu'entend-il par « obscurité vulgaire »? sinon les ouvrages en romance, qu'avec un mépris bien digne d'un humaniste retour d'Italie, et comme le fera plus tard Mariana, il juge incapables d'assurer à l'histoire de son pays la diffusion et la gloire méritées.

Et, en ce qui concerne le règne de Henri IV, quels sont ces ouvrages en romance?

Il y en a d'abord un dont le sien est comme la contre-partie, et contre lequel il nous met en garde dès son prologue, quand il nous parle de ces pervers adulateurs qui s'ingéniaient à exalter dans leurs écrits et à couvrir de voiles hypocrites les plus basses actions, qu'eux-mêmes de vive voix ont reconnues blâmables; de ces fauteurs de mensonges que leurs récits embarrassés feront facilement reconnaître à qui lira telle vie de Henri IV autre que celle-ci[5]... C'est de la Chronique de Diego Enríquez del Castillo qu'il s'agit. On a vu plus haut comment l'auteur faillit payer de la vie les falsifications qu'on l'accusait d'avoir introduit dans le récit de la bataille d'Olmedo, et comment son manuscrit fut remis à Palencia lui-même pour y cor-

1. Cf. Amador, t. VII, p. 169-172. Il ne peut être question de celle de Juan Arias Dávila, « muy breve, » nous dit Muñoz.
2. Fabié, *Discurso*, p. 27.
3. Cité par Amador, t. VII, p. 160, et par Fabié, *Discurso*, p. 72, *Dos tratados*, p. LXXVII.
4. Voir *Les Hist. gén. d'Espagne*, p. 53.
5. T. I, p. 2. Voir aussi t. I, p. 183.

riger les mensonges qui s'y trouvaient. Dans ses Décades, il est vrai, Palencia ajoute qu'il remit la Chronique à l'archevêque de Tolède, mais il ne l'avait pas perdue de vue, et des copies devaient en courir quand il écrivait ses Décades, puisqu'il en parle avec la passion que nous avons vue et veut mettre en garde les lecteurs.

A-t-il eu également en mains le *Memorial?* Chronologiquement ce n'est pas impossible. Nous ne savons à quelle date Valera, né en 1411 ou 1412, termina sa longue carrière. Amador le suit jusqu'en 1486[1]. Il n'a écrit le *Memorial* qu'après 1481, puisque c'est cette année-là qu'il écrivit sa *Coronica de España... abreviada*[2], et que, dans le prologue de son *Memorial*, il renvoie à « la copilacion de las Crónicas de España por mi ordenadas, que Valeriana se llama ».

Quant aux Décades, elles étaient déjà rédigées, et depuis quelque temps sans doute, en 1488, puisque, dans son *Universal Vocabulario*, Palencia déclare, nous l'avons vu, qu'il pense continuer les annales de la guerre de Grenade qu'il a accepté d'écrire après les « Tres decas de nuestro tiempo ». Entre 1481 et 1488, dates extrêmes, il n'y a pas beaucoup de marge pour placer la rédaction du *Memorial* et celle des Décades; c'est un peu juste sans doute, mais ce n'est pas impossible.

Néanmoins les emprunts évidents, directs ou indirects, du *Memorial* aux Décades nous empêchent d'admettre que celles-ci se soient inspirées de celui-là.

Il y a bien une dernière hypothèse, à savoir que Valera aurait tout simplement formé son *Memorial* avec l'espèce de traduction des Décades qu'est la Chronique castillane.

Des additions et des suppressions faites dans la suite par les copistes sur les deux textes castillans auraient achevé de les différencier et d'embrouiller leurs rapports de dépendance. Valera, pour lui, se serait contenté d'apporter des précisions sur les noms, les titres des personnages ou d'autres détails ou gloses, ainsi que nous l'avons vu, et de plus la lettre qu'il reproduit au chapitre XX. Les Décades peuvent avoir été écrites peu après 1477; la Chronique castillane peut avoir été rédigée juste à temps pour que Valera eût la satisfaction, avant de mourir, de mettre son nom sur un nouvel ouvrage, bien qu'il n'en fût pas le père.

Est-ce à cette hypothèse que nous conduira M. Paz y Melia dans le tome complémentaire où il s'occupera de la biographie de Palencia et où tiendront les notes et pièces justificatives? Je suis bien curieux de le savoir, car vraiment le problème est singulièrement délicat.

Et il n'est pas oiseux, puisqu'il s'agit en somme de décider quelle est, de ces trois rédactions de la vie de Henri IV, si apparentées entre elles, la première, et par conséquent la plus autorisée.

1. T. VII, p. 298.
2. Voir *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 41.

Pour plus de complication, nous avons une autre rédaction, mais dont nous connaissons le « retoucheur », c'est celle du Dr Lorenzo Galíndez de Carvajal, sur laquelle on peut voir ce que dit Floranes dans sa *Vida y obras del Dr D. L. G. C.* (tome XX des *Documentos inéditos para la historia de España,* p. 397). Par un morceau que cite Fabié, on pourra juger des transformations qu'a fait subir au texte primitif du *Memorial* et de la Chronique castillane l'éditeur de la Chronique de Jean II[1].

VALERA, CAP. XLIII
(éd. Rosell)

E como Don Juan de Guzman, Duque de Medinosidonia, fuese requerido por el Arçobispo de Toledo que diese consentimiento al casamiento de la señora Princesa doña Isabel con el señor Principe Don Fernando de Aragon, estaba *en ello* dudoso, porque recelaba, si *este*[2] casamiento se cumpliese, seria *dar*[3] gran favor á Don Enrique, Conde de Alba de Liste, con quien se esperaba contender sobre la sucesion suya; e como sobre aquesto tomase consejo con algunos, *entre los quales*[4] habia diversas opiniones, Alonso de Palencia, Coronista, *que era uno de aquellos*, dijo tantas é tales razones, que fizo[5] dexar todas las dudas[6], é concertólo á la voluntad del Arzobispo de Toledo. E como en este tiempo el Duque *Don Juan* falleciese, sucedió[7] *en su lugar* Don Enrique de Guzman, su hijo, el qual siguió el camino comenzado por su padre[8].

GALINDEZ, CAP. CIII
(Fabié, p. 79.)

Y como rrequiriese (el Arzobispo de Toledo) a don Juan de Guzman duque de Medinasidonia, que estoruase el casamiento de la princesa conel Rey don alonso de portugal, porque hera notorio daño y perdimiento destos Reynos vniuersal, y diese consentimiento para quela princesa casase con el principe de aragon. el duque estaua enello dubdoso, y rrecelaua que si este casamiento se effectuase, seria dar gran fauor a don enrrique conde de alua de liste, con quien pensaua contender sobre la subcesion de su ducado. Empero como sobre esto tomase consejo con algunos, entre quien habia diuersas opiniones, Alonso de palencia coronista que hera vno de aquellos, dixo tales y tantas rrazones al duque, que le hizo dexar todas las dubdas que tenia, y venir en voluntad al arçobispo de toledo. y cuanto quiera que luego enestos dias el duque de medina don Juan de Guzman murio, don Enrrique de Guzman, su hijo bastardo, que le subcedio en el señorio, siguio el camino començado por su padre.

1. Voir *Les Histoires générales d'Espagne,* p. 6. Même texte dans la chronique attribuée à Palencia, sauf les variantes indiquées. Les mots en italique sont seulement dans Valera.
2. P. *el.*
3. P. *de.*
4. P. *entre quien.*
5. P. *al Duque que le hizo.*
6. P. *las dudas que tenia.*
7. P. *sucedióle.*
8. P. *q. el començado camino por su padre siguio.*

Les premières lignes de Galíndez rappellent du reste la phrase qui précède le passage de Valera : « Y el Rey con todas sus fuerzas procuraba que la señora Princesa su hermana casase con el Rey Don Alonso de Portugal, en daño universal destos Reynos. »

On voit quel imbroglio aura à débrouiller le savant traducteur des Décades. Nul doute qu'il ne nous apporte beaucoup de lumière, ayant vu enfin par lui-même les textes, les ayant comparés ligne à ligne, et ayant pu se faire une idée précise de leurs rapports. S'il ne résout pas ce problème historiographique, c'est qu'il faut désespérer de le résoudre.

G. CIROT.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

L'Union des Étudiants Français et Espagnols à Burgos.

La seconde campagne de l'*Union des Étudiants*, commencée en avril-mai à Madrid, s'est continuée, en août-septembre, à Burgos, conformément au programme arrêté par l'Université de Toulouse.

Les graves événements qui se produisaient à cette époque soit dans la péninsule, soit sur les côtes du Maroc, à Barcelone et à Melilla, auraient pu, semble-t-il, compromettre le succès de ces cours, et particulièrement retenir en France quelques-uns de ceux ou de celles qui se proposaient d'assister au *Cursillo Burgalés*. Peut-être en réalité en a-t-il été ainsi; cependant le nombre d'assistants français aux cours d'espagnol a été sensiblement plus élevé que l'année précédente, puisqu'il s'est élevé à quatre-vingt-six personnes. Il convient de signaler parmi elles un grand nombre de membres de l'Enseignement primaire, fait qui s'explique par le développement que prend actuellement l'étude des langues vivantes dans les écoles primaires supérieures et les écoles normales. Inutile d'ajouter que le groupe de nos maîtres se distingue par son application et par son habitude des bonnes méthodes pédagogiques. Un second fait qu'il convient de noter, c'est la présence, à côté de nos nationaux, de quelques étrangers, dont le nombre, encore restreint, s'accroîtra, il faut l'espérer. Ils trouvent en effet à Burgos un double profit, ainsi qu'ils le remarquaient eux-mêmes, puisqu'ils y peuvent mener de front l'étude pratique de l'espagnol et celle du français.

Les cours ont été régulièrement faits à l'*Instituto* par les dévoués professeurs de cet établissement associés à notre œuvre, MM. de Sebastián, de Quevedo Concellón, García de Diego, Sarmiento, Huidobro. En dehors des cours ordinaires, des conférences ont été données, auxquelles était conviée la société burgalaise, et qui constituaient un événement littéraire pour la vieille cité castillane. D. Vicente Lampérez, l'habile restaurateur et conservateur de la cathédrale, D. Vicente García de Diego, l'érudit auteur de la *Grammaire historique du galicien,* l'excellent peintre Santamaria, puis, à l'Académie des Sciences sociales, D. Amancio Rodríguez, D. Emilio R. Tarduchy, D. José Sarmiento, enfin, à côté d'eux, l'habile et dévoué Directeur

des cours de français, M. Dibie, entretinrent leur nombreux auditoire de divers sujets d'art, de littérature, d'histoire et de pédagogie. La série des cours et conférences était interrompue, au moins une fois par semaine, par des excursions dans les environs, si pittoresques et si riches en souvenirs historiques et en légendes héroïques.

Les cours de français pour les Espagnols étaient la nouveauté de l'année. Ils ont réussi plus que nous n'osions l'espérer, car, dès le début, ils comptaient trois cents inscriptions. M. Dibie, professeur agrégé d'espagnol au Lycée de Carcassonne, et M. Py, professeur à l'École primaire supérieure de Castres, s'étaient chargés de diriger respectivement le cours supérieur et le cours élémentaire. Mais, malgré leur zèle inlassable, et leur bonne volonté à toute épreuve, la tâche eût dépassé manifestement leurs forces. Il fallut avoir recours au dévouement de quelques-uns de nos maîtres français, qui s'empressèrent de répondre au premier appel, et qui consacrèrent à cet enseignement les moments de loisir que leur laissaient leurs propres études d'espagnol. Les résultats du moins ont répondu à leurs efforts, et les examens, qui avaient été institués cette année même, ont permis de constater les progrès très sérieux réalisés par beaucoup des auditeurs des cours de français.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de l'organisation, parfois délicate, de cette double série de cours. L'expérience de cette année montre de nouveau et avec une ampleur croissante combien la pensée est pratique et utile à la fois aux étudiants français et aux espagnols. La collaboration quotidienne de professeurs des deux pays, unis dans une œuvre commune, est un fait pédagogique intéressant et, à ce que nous croyons, nouveau. La bonne volonté des uns et des autres, qui est assurée pour l'avenir, permettra de donner d'année en année plus d'ampleur à cette œuvre de sage et fécond internationalisme, en y introduisant des améliorations nouvelles et en corrigeant au besoin, à la lumière de l'expérience, ce qui dans l'organisation première aurait besoin d'être retouché. Nous comptons, pour y réussir, sur la sympathie active de tous ceux qui s'intéressent au développement de notre action universitaire à l'étranger.

E. M.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL[1]

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR LES QUESTIONS DU PROGRAMME POUR LE CONCOURS DE 1910

1re QUESTION. — **Le genre pastoral (poésie et prose) aux diverses époques de la Littérature espagnole.**

Textes d'explication : Juan Ruiz, *Cánticas de serrana* (*Antología de poetas líricos castellanos*, t. I, p. 35-42); — *Lope de Rueda, *Las Aceitunas;* — Garcilaso, *Egloga* IIIa; — *Montemayor, *La Diana,* lib. IIIo: — Meléndez Valdés, *La Flor del Zurguen* (Quintana, *Tesoro,* éd. Baudry, p. 483), *Idilios* (*ibid.*, p. 485), *Batilo* (fragments, *ibid.*, p. 493-497).

Le genre pastoral, en Espagne comme ailleurs, a revêtu les formes les plus diverses et parfois même les plus opposées : il n'est guère d'époque où il n'apparaisse, soit dans la prose, soit dans la poésie. C'est cette étude, qui n'a point encore fait l'objet d'un travail d'ensemble, dont on invite les candidats à tracer les lignes principales, en arrêtant de préférence leur attention sur un certain nombre de textes choisis parmi les plus représentatifs des diverses variétés. Il est clair toutefois que ces textes d'explications, qu'il était impossible de trop multiplier, ne constituent point toute la matière de l'étude à faire : ils suffiront cependant à orienter et à diriger les recherches dans la voie indiquée.

Les *Serranillas* de l'archiprêtre de Hita représentent l'une des formes les plus anciennes de poésie pastorale, et peut-être l'une des plus curieuses, dans la littérature espagnole. On en trouvera le texte soit dans l'édition J. Ducamin (*Juan Ruiz*, Toulouse, Privat, 1901 ; *Bibliothèque Méridionale,* tome VI), soit dans l'*Antología de poetas líricos*, de M. Menéndez Pelayo, tome I, pp. 35-42, dont l'introduction est à lire. A ce propos, une comparaison s'impose, d'une part, avec

1. Le programme de certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol (concours de 1910) comprend les auteurs précédés d'un astérisque sur la liste ci-dessous, plus Pereda, *La leva (Escenas Montañesas).* Un tiré à part de cette bibliographie sera envoyé sur demande adressée au secrétaire du *Bulletin hispanique*.

l'ancienne poésie galicienne et portugaise, telle qu'elle nous a été révélée par les *cancioneros* d'Ajuda et de la Vaticane, de l'autre, avec les formes correspondantes de la lyrique provençale et française (Cf. Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France au Moyen Age*, chap. V : *La poésie française en Portugal*). Ce courant lyrique, d'une saveur nationale et populaire, malgré des infiltrations étrangères, peut être suivi encore dans les âges suivants. — Avec Juan del Encina et Lope de Rueda nous voyons le genre rustique monter sur la scène, et c'est là l'un des chapitres les plus intéressants du sujet : aux noms d'Encina et de Rueda, il faudrait, tout au moins, joindre celui de Lucas Fernández [M. Cañete, *Teatro español del siglo XVI*, Madrid 1885], pour en bien apprécier l'importance. — Sur Encina, voir la 3e question. — Sur Rueda, l'édition de MM. Fuensanta del Valle et J. S. Rayón, 1896, [*Libros raros ó curiosos*, t. XXIII et XXIV,] d'ailleurs incomplète, et seulement tirée à 300 exemplaires, a été remplacée par celle de la R. Acad. Española faite par M. Cotarelo (2 vol., Madrid, suc. de Hernando, 1908, avec vocabulaires trop sommaires). Le *paso* VIIe, dit *las Aceitunas*, s'y trouve au tome II, pp. 217-224, reproduit d'après le recueil *El Deleitoso*, de J. Timoneda, 1567. A lire le prologue et l'appendice bibliographique de l'éditeur, qui y a résumé ses articles sur Encina et sur Rueda antérieurement publiés dans ses *Estudios de historia literaria*, Madrid, 1901. Rappelons que six des *Pasos*, parmi lesquels les *Aceitunas*, se trouvent dans Moratin, *Orígenes del teatro español* (Paris, Baudry, 1838), et que ces *Pasos* ont été traduits en français par M. Germond de Lavigne (*La Comédie espagnole*, Paris, Michaud, 1883, que l'on pourra se dispenser de lire). Sur la pastorale au théâtre et aussi dans la poésie et le roman, on trouvera des renseignements abondants dans l'ouvrage de M. Jules Marsan, *La Pastorale dramatique en France* (Paris, Hachette, 1905). Voyez surtout les quatre premiers chapitres (I. *Quelques éléments constitutifs de la pastorale italienne.* — II. *Les transformations de la pastorale italienne.* — III. *La pastorale et le théâtre espagnols.* — IV. *La pastorale dans la poésie et le roman espagnols*).

La pastorale courtoise et lyrique trouve son expression la plus parfaite dans Garcilaso de la Vega, dont la 3e Eglogue figure au programme. La bibliographie de Garcilaso (ainsi d'ailleurs que celle de Lope de Rueda) a déjà été donnée dans le *Bulletin hispanique*, 1905, p. 415, à propos de la 1re Eglogue. On se reportera à cet article, et, en attendant l'étude de M. Menéndez Pelayo sur Garcilaso, on lira son ouvrage sur Juan Boscán [*Antología de poetas líricos*, tome XIII, 1908].

Le plus illustre des romans pastoraux espagnols est sans doute la *Diana*, de Jorge de Montemayor. Le texte a été réédité, en 1907, au tome septième de la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* [*Orígenes*

de la Novela, tome II, pp. 251-336], où il est suivi de la *Diana enamorada*, de Gil Polo, et du *Pastor de Filida*, de Luis Gálvez de Montalvo [Voyez au tome I, p. CDXLIII et suivantes, des *Orígenes*, les passages de l'Introduction où M. Menéndez Pelayo étudie les diverses *Dianas*]. — L'étude de la *Diana* ne peut guère se séparer de celle de l'*Arcadia*, de Sannazar [*Arcadia de S. Secondo i manoscritti e le prime stampe con note ed introduzione* di Michele Scherillo, Torino, Loescher, 1888. — Cf. Torraca, *Gl'imitatori stranieri di Jacopo Sannazaro*, Roma, Loescher, 1882], pas plus que de celle des *Saudades* ou *Menina e Moça*, de Bernaldim Ribeyro [Texte de J. Pesanha : Bernaldim Ribeiro, *Menina e Moça*, Porto, E. Chardron, 1891. — Sur l'ouvrage, voyez *Orígenes de la Novela*, I, p. CDXXXII et suivantes], ni enfin de celle de l'*Astrée*, d'Honoré d'Urfé. On trouvera la bibliographie des traductions et imitations françaises de la *Diana* dans Marsan (*op. cit.*, p. 502, suiv.) On peut toujours consulter avec fruit, sur Montemayor et son roman, l'ouvrage de Georg Schönherr : *Jorge de Montemayor, sein Leben und sein Schäferroman*, Halle, Niemeyer, 1886, qui contient également une bibliographie abondante, pp. 79-88; voir aussi H. Castonnet des Fossés, *La poésie pastorale portugaise*, Angers, 1886. — On trouvera l'occasion et la matière de rapprochements intéressants dans Koerting, *Geschichte des franz. Romans im XVII Jahrhundert*, Oppeln und Leipzig, 1886-87, 2 vol., particulièrement dans le 1er volume, 1re partie, chap. III : *Der Einfluss des span. Romans;* chap. IV : *Die ältere Schäferdichtung und ihr Verhältnis zum franz. Pastoralroman*, et dans la deuxième partie, A : *Der Schäferroman.* — Il faudra lire aussi avec soin l'ouvrage plus récent de M. Gustave Reynier : *Le Roman sentimental* (Paris, Colin, 1908), particulièrement les chap. VI, VII, VIII de la première partie, les chap. XIII et XIV de la seconde, et consulter la Bibliographie (pp. 358-96) et l'index.

La poésie bucolique de Meléndez Valdés, dont quelques échantillons figurent au programme, montre ce que le genre était devenu à la fin du XVIIIe siècle et les tendances nouvelles qui se font jour à cette époque. Les textes sont aisés à trouver; ceux que contient le *Tesoro del Parnaso Español*, de Quintana, peuvent suffire. On trouvera les points de comparaison, ainsi que les renseignements nécessaires, dans la *Historia crítica de la Poesía Castellana en el siglo XVIII*, du Marquis de Valmar (3 vol., 1893, 3e édition), et dans la *Revue hispanique*, I, novembre 1894, p. 217 et suivantes.

E. MÉRIMÉE.

2e Question. — **Sources et Caractères de la littérature morale en Espagne (en dehors des mystiques et des écrivains religieux).**

Textes d'explication : *Antonio de Guevara, *Menosprecio de la Corte y Alabanza de la Aldea*, V-VI-VII ; — Quevedo, *De los remedios de cualquier fortuna;* — Gracián, *El Héroe*, primores I à VIII inclus. — Cf. *El Político* de Azorín.

Même les mystiques et les écrivains religieux mis à part, la liste des moralistes effraierait les candidats les plus intrépides, si on la leur donnait comme programme à étudier de près. Mais il s'agit surtout pour eux de se faire une idée de l'ensemble; et ils pourront se contenter de lire, d'une part, ce qu'en dit Amador de los Ríos (avec les chapitres II et III du t. I de Menéndez Pelayo, *Orígenes de la Novela*), et d'autre part, de parcourir ce qu'ils en pourront trouver d'imprimé. Ce sont d'abord le *Libro de los doce sabios*, éd. Burriel, et les *Flores de Filosofía*, éd. Knust (cf. Amador, t. III, p. 434-442); puis les traductions de *Calila et Dimna* (*B. A. E.*, t. LI) et du *Sendebar* (*Libro de los engannos et asayamientos de las mugeres*, éd. Bonilla), le *Bonium*, éd. Knust, et la *Poridad de Poridades* (cf. Amador, t. III, p. 467-474, 525-549); le *Libro de los castigos e documentos*, *B. A. E.*, t. LI (cf. Amador, t. IV, p. 35-47, 568-580, et *Revue hispanique*, t. XV); les *Proverbios en rimo*, éd. Paz y Melia, et le *Libro de los consejos et consegeros* du cardinal Pedro Gómez Barroso (cf. Amador, t. IV, p. 52-59 et 89-97); le *Libro de Buen Amor* de l'archiprêtre de Hita, éd. Ducamin (cf. *Bull. hisp.*, 1905, p. 413); les œuvres de Juan Manuel, sur lesquelles cf. Amador, t. IV, p. 252-287, 590-619 : *Libro del Caballero et del Escudero*, *B. A. E*, t. LI et éd. Gräfenberg ; *Libro de los estados*, *B. A. E.*, t. LI ; *Libro de Patronio*, *B. A. E*, t. LI, et éditions Knust et Krapf (cf. *Bull. hisp.*, 1902, p. 363); *Libro de los castigos o consejos*, *B. A. E.*, t. LI ; et ensuite le *Libro de los enxemplos* de Clemente Sánchez de Vercial, *B. A. E.*, t. LI, et éd. Morel-Fatio, et le *Libro de los Gatos*, *B. A. E.*, t. LI ; le *Regimiento de los Principes* de Juan García (cf. Amador, t. IV, p. 339-343); les *Proverbios morales* du rabbin Sem Tob, *B. A. E.*, t. LVII (cf. Amador, t. IV, p. 467-484, et Menéndez Pelayo, *Antología de poetas líricos castell.*, t. III, ch. III); le *Rimado de Palacio* de Pedro López de Ayala, *B. A. E.*, t. LVII (cf. Amador, t. V, p. 115-139); les *Proverbios* et le *Diálogo de Bías contra Fortuna*, du marquis de Santillane, éd. Amador de los Ríos, fragm. dans Lemcke, *Handbuch*, t. II, réimpression de l'éd. 1502 par A. Huntington, et le *Corbacho* de l'archiprêtre de Talavera, éd. Pérez Pastor, fr. dans Lemcke ; la *Visión delectable de la Filosofía y artes liberales* d'Alfonso de la Torre, *B. A. E.*, t. XXXVI (cf. Amador, t. VII, p. 45-60); les *Vicios y virtudes*, les *Consejos á Diego Arias Dávila*, le *Regimiento de Principes* (p. 61-89 du

t. III de l'*Antología de poetos líricos castellanos*) de Gómez Manrique (cf. Amador, t. VII, p. 106-113); divers traités de Diego de Valera (cf. Amador, t. VII, p. 298, 305 et 364); le *Valerio de las historias escolásticas de la Sagrada Escritura y de los hechos de España*, de Diego Rodríguez de Almella (cf. Cirot, *les Histoires générales d'Espagne*, p. 17); le *Diálogo de la Dignidad del hombre* de Fernán Pérez de Oliva, *B. A. E.*, t. LXV, et Lemcke, *Handbuch*, t. I, p. 180 (extrait). Voilà pour les écrivains antérieurs à Guevara. Le siècle qui s'écoule entre l'apparition du *Menosprecio* (1539) et la publication du *De los remedios* (1638) ainsi que du *Héroe* (1637), a vu paraître de nombreux écrits où se retrouvent manifestement et explicitement les intentions moralisantes : tels des romans picaresques comme le *Guzmán* et le *Marcos de Obregón*, où le récit est si souvent coupé, et les épisodes si ordinairement amenés par de longues dissertations morales. Mais il faut bien se borner : on ne peut faire entrer ici en ligne de compte le *Pasagero* de Cristóbal Suárez de Figueroa, dont les éditions ne sont guère accessibles, ni des œuvres d'écrivains plutôt politiques[1] comme Mariana (exception faite pour son *Tratado de los juegos públicos)*, Fajardo et Navarrete.

Les ouvrages en latin ne sont pas à négliger. Le grand mérite d'Amador de los Ríos est d'avoir compris qu'on ne pouvait étudier la littérature espagnole en faisant abstraction des latinisants. Il serait bon de connaître, au moins par ce qu'en dit cet érudit, sinon le *De consolatione Rationis* de Pierre de Compostelle, œuvre plutôt religieuse et théologique, au moins la *Disciplina clericalis* de Pedro Alfonso (t. II, p. 220-224; cf. Menéndez Pelayo, *Orig. de la Novela*, p. XXXVII-XL) et l'*Arbor exemplificalis* de Raymond Lull (cf. Amador, t. IV, p. 110).

Ne pas oublier non plus la littérature catalane : le *Libre del orde de Cavayleria* de Lull, imité par Juan Manuel, *Blanquerna* et le *Libre de les Besties*, du même (cf. *Orig. de la Novela*, p. LXXVIII et ss.), la *Disputation d'un asne contre frere Anselme Turmeda*, écrit d'abord en catalan (cf. *ibid.* p. CVI).

Il s'agit surtout de déterminer les sources (orientales ou gréco-latines) et les caractères généraux de toute cette littérature de moralistes. Les auteurs qu'on a mis au programme n'en sont que des spécimens, et non forcément les aboutissants. On pourra, du reste, s'arrêter après Gracián, bien que le programme comporte aussi *El Político* d'Azorín (Madrid, suc. de Hernando, 1908), à cause des rapprochements piquants que l'on peut faire entre ce petit livre d'hier et le *Héroe* ainsi que le *Discreto* de Gracián.

1. C'est aussi à cause de son caractère plutôt politique que nous n'avons pas mentionné ci-dessus le *Libro de los Pensamientos variables* (Amador, t. VII, p. 370-373, 578-589).

Le *Menosprecio de la Corte y Alabanza de la Aldea* parut en 1539 à Valladolid avec d'autres œuvres de Guevara (n° 2273 de Salvá), entre autres l'*Aviso de privados y doctrina de cortesanos*, et les fameuses *Epístolas familiares*. Il a été publié en dernier lieu par D. Julián de San Pelayo (Bilbao, 1893). Il faudra lire dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (t. VII et VIII) l'article de M. Louis Clément sur *Antoine de Guevara, ses lecteurs et ses imitateurs français au XVIe siècle*, où il est question du *Menosprecio* (t. VII, p. 593-602).

On trouvera le traité *De los remedios de cualquier fortuna* dans le tome II des *Obras de Don Francisco de Quevedo Villegas*, publiées par Aureliano Fernández-Guerra y Orbe (*B. A. E.*, t. XLVIII, 1859, p. 369-379). Comme il l'explique lui-même, l'éditeur s'est servi, pour constituer son texte, de plusieurs des nombreuses éditions de l'opuscule, en particulier de celle de 1787, mais non de celle de 1638, la première, qu'il décrit au tome I, page 435, des *Obras completas de Don Francisco de Quevedo*, éditées par M. Menéndez Pelayo (1897). Voir au même tome la description des autres collections qui contiennent aussi le *De los remedios*. L'intérêt de ce petit traité est de montrer le célèbre écrivain, parvenu à l'âge mûr, s'exerçant à une traduction du *De remediis fortuitorum* et à un pastiche de Sénèque sous forme de commentaire. On fera bien de se reporter au texte latin lui-même, dont Quevedo, malgré l'autorité de Juste-Lipse, a eu raison, semble-t-il, de ne pas révoquer en doute l'authenticité, puisque son avis est celui, sauf réserves sur certains points, du dernier éditeur de Sénèque, Frédéric Haase (*Bibl. Teubneriana, L. Annaei Senecae opera... Supplementum*, Leipzig, 1902, p. IV). L'influence et la vogue de Sénèque s'étaient déjà manifestées avec le *Tractado del Amor e del Amicicia* d'Alfonso de Madrigal, la *Vita beata* de Juan de Lucena, la *Floresta de los Philósophos* de Fernán Pérez de Guzmán (cf. Amador, t. VI, p. 291-306). Sur Quevedo, moraliste et admirateur de Sénèque, lire le chapitre IV de la 2e partie de l'*Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo*, par M. E. Mérimée.

G. CIROT.

L'ouvrage du P. Balthasar Gracián intitulé *El Héroe* a été imprimé pour la première fois à Huesca en 1637. Latassa (*Biblioteca nueva de escritores aragoneses*, t. III, art. 198) indique bien une édition de Madrid, 1630 : « *El Heroe*. En Madrid 1630 en 16. En Huesca publicado por Lastanosa en 1637, dedicado al Rey nuestro Señor » ; mais cet auteur est si inexact que son témoignage a peu de prix[1]. D'ailleurs, l'édition de Madrid 1639, que nous allons décrire, se donnant comme « segunda impression » et l'existence de l'édition de 1637 semblant

1. A noter qu'il y a au chapitre X du *Héroe* une allusion à la bataille de Nördlingen ; si ce passage, comme c'est à supposer, figure dans la première édition, celle-ci ne saurait être antérieure au 6 septembre 1634, date de la bataille.

tout à fait avérée, il en résulte que celle-ci doit être tenue, jusqu'à preuve du contraire, pour la première. Aucun bibliographe n'a exactement décrit le *Héroe* de 1637, mais nous le trouvons au moins mentionné dans la description du musée de D. Vincencio Juan de Lastanosa par son fils D. Vincencio Antonio, où ont été énumérées les œuvres de Gracián dont Lastanosa le père s'était fait l'éditeur. Voici ce que D. Vincencio Antonio dit du *Héroe* : « dió á la estampa [mi padre] *El Héroe*, y lo imprimió en Huesca y lo ofreció por rica primacía *(sic)* al Rey Nro Sr el año 1637 » (*Revista de archivos, bibliotecas y museos*, t. VII [1877], p. 30). D. Narciso José de Liñán y Heredia (*Baltasar Gracián*, Madrid, 1902) qui, copiant Latassa, cite la prétendue édition de 1630, ajoute pour celle de 1637 (évidemment d'après la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de Sommervogel) la mention de l'imprimeur : « En Huesca por Juan Nogués 1637, en 8° », tandis que le P. J. Eug. de Uriarte (*Catálogo razonado de obras anónimas y pseudónimas de autores de la Compañía de Jesús*, t. III [Madrid, 1906], p. 170) se borne à reproduire les déclarations de Lastanosa le fils, où il propose toutefois, avec raison, de corriger *primacía* en *primicia*. A défaut de l'édition de 1637, on peut se contenter de celle de Madrid 1639, assez correcte, et dont voici le signalement : *El Heroe de Lorenzo Gracian Infanzon. En esta segunda Impression nueuamente corregido. Con licencia. En Madrid, Por Diego Diaz. Año M. DC. XXXIX;* vol. in-32 de 8 ff. prél., 70 ff. chiffrés et un feuillet pour la marque. Ce petit volume ne semble pas fort rare, puisque le *Boletín* du libraire Murillo de janvier 1909 en annonce un exemplaire au prix de trois pesetas. Le *Héroe* a été souvent réimprimé après 1639, — en 1645 on en comptait déjà six réimpressions, d'après Lastanosa, *Museo de las medallas desconocidas españolas*, Huesca, 1645, p. 77, — soit isolément, soit dans les œuvres de Gracián. L'édition de la *Biblioteca Rivadeneyra* est, comme de juste, fort incorrecte. Voici le relevé des principales fautes, dont quelques-unes vraiment gênantes pour la lecture, que révèle la comparaison avec l'édition de Madrid 1639 : p. 601 [b], l. 3 : *varon cándido de la fama*, lire : *varon candidado;* l. 14, *máquina y política*, lire : *máquina política;* p. 601 [a], l. 13 du bas, *recelando*, lire : *zelando;* l. 11 du bas, *de su real*, lire : *en su real;* l. 3 du bas, *varon, callada*, lire : *varon callado;* p. 602 [a], l. 13 du bas, *arma*, lire : *arman;* p. 602 [b], l. 25 du bas, *alargáronse*, lire : *alargáranse;* p. 603 [a], l. 8 du bas, *el que calzaba*, lire : *al que;* l. 3 du bas, *con llevar*, lire : *con llenar ;* p. 604 [b], l. 10 du bas, *imitar*, lire : *emular:* p. 605 [a], l. 25, *permítese á todos vulgarizarse*, lire : *permítese á todos, vulgarizase;* l. 5 du bas, *piedra remisa*, lire : *piedad remisa;* p. 605 [b], l. 16, *el fénix*, lire : *la fénix:* l. 23 du bas, *no faltan*, lire : *no les faltan;* l. 12 du bas, *alargar*, lire : *halagar*; p. 606 [a], l. 15, *empeñase*, lire : *empeñese;* l. 30, *consulta al arrojarse*, lire : *consulta*

la suerte al a.; l. 15 du bas, *de plomo el disfavor*, lire : *de plomo en el d.*; p. 606 [b], l. 3, *Parte es este,* lire : *Parte es deste;* l. 7, *estuviera en su esfera*, lire : *estuviera el valor en su e.;* p. 607 [a], l. 2, *previénenos*, lire : *previénennos;* l. 7 du bas, *contiguos,* lire : *continuos;* p. 607 [b], l. 9, *que fingieron*, lire : *que se fingieron;* l. 3 du bas, *reconoce la observacion,* lire : *r. á la o.;* p. 608 [a], l. 11, *partea*, lire : *parterea;* p. 608 [b], l. 24, *En que se pierde,* lire : *El q. se p.;* p. 609 [a], l. 24, *entretenimiento,* lire : *entremetimiento;* l. 12 du bas, *altos,* lire : *alto;* p. 609 [b], l. 23, *descaecimiento,* lire : *descaecimientos;* p. 610 [a], l. 7, *no supo disimular*, lire : *no supo d. el disimular;* l. 16, *llámase*, lire : *llámese;* l. 18 du bas, *que puso,* lire ; *que le puso;* l. 7 du bas, *infama,* lire : *infima;* p. 610 [b], l. 15, *recelo*, lire : *zelo;* l. 25, *y en el valor,* lire : *ó en el valor;* p. 611 [b], l. 11, *el fénix,* lire : *la fénix;* l. 18, *la de Cristo, Señor nuestro sacramentado,* lire : *Señor nuestro, sacramentada.* Toutes ces fautes ont naturellement passé dans l'édition de la *Biblioteca de filosofía y sociología* (t. III, Madrid, 1900), où se lit l'excellente étude de M. A. Farinelli, qui, hâtons-nous de le dire, n'est nullement responsable du texte des deux ouvrages de Gracián contenus dans ce volume, *El Héroe* et *El Discreto.*

La plus ancienne traduction française de *El Héroe* remonte à l'année 1645 : *L'Heros de Lavrens Gracian gentil-homme arragonois. Traduit nouuellement en François. Par le Sr Geruaise médecin ordinaire du Roy, estably dans la ville et chasteau de Perpignan. A Paris, chez la veufue Pierre Chevalier, rüe S. Iacques, à l'Image S. Pierre. M.DC. XLV. Auec priuilege du Roy,* vol. in-16 de 8 ff. prél. et 128 pages. Cette version, très littérale et barbare, n'offre guère d'utilité. On consultera avec plus de profit les chapitres ou fragments de chapitres du *Héroe* reproduits par Amelot de la Houssaye dans sa traduction de l'*Oraculo manual,* publiée pour la première fois en 1684 et souvent répétée depuis sous le titre de l'*Homme de cour.* La traduction commentée du P. Courbeville *(Le Héros, traduit de l'espagnol de Baltazar Gracien, avec des remarques, dédié à Monseigneur le Duc de Bourbon. A Paris, chez Noël Pissot... M.DCC.XXV)* est une paraphrase très diluée qui ne rend exactement compte ni du fond ni de la forme des pensées de l'auteur, mais il s'y trouve des rapprochements curieux avec les moralistes français.

Sur Balthasar Gracián moraliste, outre les études déjà citées de Farinelli et de Liñán (cette dernière, superficielle et souvent inexacte, contient quelques documents nouveaux et intéressants), on pourra lire au tome V du *Teatro histórico crítico de la eloquencia española* de Capmany (1794) des jugements motivés et déduits avec assez de précision, mais Capmany exalte trop le *Criticón* aux dépens des autres ouvrages de Gracián. Menéndez y Pelayo, dans son *Historia de las ideas estéticas en España,* 2[e] éd., t. III, p. 520 et suiv., ne s'occupe guère

du jésuite aragonais qu'en tant que théoricien du conceptisme. Quant à la dissertation de K. Borinski (*Baltasar Gracian und die Hoflitteratur in Deutschland*, Halle, 1894), Farinelli, qui la loue avec excès, y a déjà noté de fortes erreurs, provenant d'une ignorance à peu près complète de la littérature espagnole. Les origines de ce que l'auteur appelle la « littérature de cour », et qu'il faut naturellement chercher en Italie, ne sont pas élucidées du tout. Quelques aperçus ingénieux sur le pessimisme de Gracián ne rachètent pas beaucoup d'opinions aventurées, sinon tout à fait fausses, soutenues avec une assurance déconcertante. Les lettres fort importantes de Gracián à Andrés de Uztarroz, publiées dans la *Revista crítica de historia y literatura españolas* de février 1896, sont pleines de lourdes fautes, qu'une collation des originaux, conservés dans la Bibliothèque Nationale de Madrid, permettrait de corriger. Il serait aussi bien désirable qu'on retrouvât, si elles existent encore, les quinze lettres écrites par Gracián à D. Vincencio Juan de Lastanosa de 1640 à 1655, qu'énumère Latassa et dont il avait vu une copie.

Nous ne terminerons pas cette courte notice sans exprimer le vœu qu'un volume de la *Nueva Biblioteca de autores españoles* soit prochainement consacré aux œuvres de Gracián. Il est honteux pour les Espagnols qu'un écrivain de cette valeur et de cette notoriété ne puisse plus être lu que dans des éditions détestables, criblées de coquilles et déparées tant par des mutilations que par de grossières erreurs de ponctuation.

A. M.-F.

3e Question. — **Les genres dramatiques secondaires, leurs formes et les diverses phases de leur développement (Farses, loas, pasos, entremeses, sainetes, etc.).**

Textes d'explication : Juan del Encina, *Aucto del Repelón;* — Quiñones de Benavente, *El Remediador;* — *Ramón de la Cruz, *Manolo;* — *S. y J. Alvarez Quintero, *Mañana de Sol.*

Au moment où s'organise le théâtre espagnol moderne, il est partagé entre deux écoles. La plus importante, qui dérive de sources différentes, parmi lesquelles les plus importantes sont la comédie de Plaute et de Térence, la comédie italienne et la Célestine, atteint avec Lope de Vega le merveilleux développement que l'on sait. A côté d'elle, une autre école, singulièrement féconde au XVIe siècle, et qui fait encore sentir son influence dans le « género chico » d'aujourd'hui, donne naissance à une série de genres secondaires qui, au cours de leur évolution, ont pris des formes et des noms divers, mais dont il est facile de reconnaître les caractères communs. Les sujets

qu'elle traite sont d'abord aussi bien religieux que profanes. Les candidats n'auront à se préoccuper cette année que de ses manifestations laïques. Voici quelques indications sommaires sur les ouvrages qui peuvent être le plus aisément à leur disposition.

Ils pourront consulter des histoires générales, comme celles de Ticknor et de Schack. Ils trouveront une esquisse de l'histoire particulière des genres dramatiques secondaires en Espagne dans les livres suivants :

Moratín. — *Origenes del teatro español* (t. II de la *Biblioteca* Rivadeneyra).

Léo Rouanet. — *Intermèdes espagnols du XVIIe siècle,* Paris, 1897.

Entremeses del siglo XVII atribuidos al maestro Tirso de Molina (dans la collection *Oro Viejo*, Madrid, 1909).

Éditions les plus facilement accessibles des textes d'explication :

Teatro completo de Juan del Encina (Edición de la Real Academia Española, Madrid, 1893).

Aucto del repelón (dans la *Colección de reimpresiones fotolitográficas de 32 raras obras españolas*).

Quiñones de Benavente, dans les *Libros de Antaño*, t. I et II.

Ramón de la Cruz, édition A. Durán, Madrid, 1843.

Serafín y Joaquín Alvarez Quintero, *Mañana de Sol*, Madrid, 1905.

Études particulières :

Fran^co Asenjo Barbieri, Cancionero musical de los siglos XV y XVI, Madrid, 1894.

M. Menéndez y Pelayo, *Antología,* t. VII.

Rafael Mitjana, *Sobre Juan del Enzina, músico y poeta*, Málaga, 1895.

E. Cotarelo y Mori, *Estudios de historia literaria*, Madrid, 1901.

Eloy Díaz Jiménez y Molleda, *Juan del Enzina en León*, Madrid, 1909.

E. Cotarelo y Mori, *Don Ramón de la Cruz y sus obras,* Madrid, 1899.

Renseignements bibliographiques complémentaires dans :

Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesía y poetas españoles* (1776).

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova,* I (1788).

D. Cayetano Alberto de la Barrera, *Catálogo bibliográfico y biográfico del Teatro antiguo español*, Madrid, 1860.

Bartolomé José Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos,* t. II.

Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el Departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional, Madrid, 1899.

Ouvrages où l'on peut puiser des indications intéressantes :

Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua*, édition Böhmer, 1895.

El Viaje entretenido de Agustín de Rojas, édition Bonilla, Madrid, 1901.

Gil González de Avila, *Historia de las antigüedades de la ciudad de Salamanca,* 1606.

Los entremeses de Miguel de Cervantes Saavedra, Madrid, 1868.

Entremeses nuevos de diversos Autores, Zaragoza, 1640.

Flor de entremeses y Sainetes de diferentes autores (1657), *con prólogo* por M. Menéndez y Pelayo, Madrid, 1903.

Migajas del ingenio. Colección rarísima de entremeses, bailes y loas, con prólogo y notas por Emilio Cotarelo y Mori, Madrid, 1908.

Arcadia de entremeses, Madrid, 1723.

Teatro español por Vicente García de la Huerta, *Parte IV, Entremeses,* Madrid, 1785.

Sainetes de D. Juan del Castillo, con un discurso por Adolfo Castro, Cádiz, 1846.

Ajoutons, pour terminer, que le *paso* de Lope de Rueda, qui figure dans la première question, appartient également à la troisième.

Pour ne point étendre outre mesure cette bibliographie, nous n'avons rien dit de ceux qui continuent entre Ramón de la Cruz et les frères Alvarez Quintero la tradition du *sainete* et de la farce espagnole. Il faut aller jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle pour rencontrer des noms qui doivent être retenus, comme ceux de Javier de Burgos et de Ricardo de la Vega.

E. MARTINENCHE.

CHRONIQUE

—— Le libraire-éditeur Max Niemeyer, de Halle, a récemment publié une reproduction phototypique de la fameuse grammaire espagnole d'Antonio de Lebrija (1492). La reproduction a été exécutée d'après les clichés pris par M. E. Walberg, professeur à l'Université de Lund, sur l'exemplaire de la Colombine. Il est surprenant que l'éditeur allemand n'ait pas pris soin de renforcer les clichés qui lui ont été livrés; ne l'ayant pas fait, plusieurs feuillets sont d'une pâleur telle qu'il est difficile de les lire. M. Walberg, dans une très bonne introduction en français, a présenté l'histoire de l'édition princeps de cette grammaire, des exemplaires qui en subsistent et d'une contrefaçon du XVIII[e] siècle due au comte de Saceda. Le petit volume, qui sera fort bien accueilli par tous les hispanisants, porte ce titre: *Antonio de Lebrija. Gramatica castellana. Reproduction phototypique de l'édition princeps (1492). Publiée avec une préface par E. Walberg. Halle a. S. Max Niemeyer, éditeur, 1909.*

—— A la suite des concours de juillet 1909, ont été reçus à l'agrégation d'espagnol : MM. Thomas et Collet; au certificat, MM. Demeaux et Agostino.

—— M. Eugène Albertini, dont le *Bulletin hispanique* a annoncé dans son dernier cahier la désignation comme membre de la nouvelle École française d'Espagne, a été officiellement installé à Barcelone où il commence son enquête sur les monuments romains de la Tarraconaise.

M. Henri Collet, agrégé d'Espagnol, ancien étudiant de la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux, est à son tour nommé membre de l'École française. Il a pour mission de continuer ses recherches et ses études sur le mysticisme artistique espagnol au XVI[e] siècle, en particulier dans le domaine de la musique. M. Collet va s'installer à Madrid.

L'Université de Bordeaux espère, d'ici à peu de temps, voir augmenter le nombre de ses missionnaires, grâce au concours généreux des Universités amies et de l'État. Mais voici déjà en pleine vie l'Institut des Hautes Études hispaniques, auquel le meilleur accueil est fait en Espagne par les pouvoirs publics et les corps savants.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Antiquités. — Promenades archéologiques en Espagne. V. Numance. VI. La grotte préhistorique d'Altamira (**P. Paris**), p. 229-258, 345-369. — Les camps de Scipion à Numance. Deuxième rapport (fouilles de 1907) (**A. Schulten**), p. 1-24.

Histoire. — Une chronique léonaise inédite (**G. Cirot**), p. 259-282. — La « Chronique scandaleuse » d'un bouffon du temps de Charles-Quint (**A. Morel-Fatio** et **H. Léonardon**), p. 370-396.

Droit. — État actuel des études sur l'histoire du Droit espagnol et de l'enseignement de cette science en Espagne (**R. Altamira**), p. 172.

Littérature et histoire littéraire. — El « Ayo de su hijo », comedia de Don Guillen de Castro (suite et fin) (**H. Mérimée**), p. 397-424. — Cienfuegos (**E. Piñeyro**), p. 31-54). — Lord Byron's Experiences in the Spanish Peninsula in 1809 (**Ph.-H. Churchman**), p. 55-95, 125-171.

Langue. — Algunas antiguallas del habla hispano-americana (**R.-J. Cuervo**), p. 25-30, 283-294.

Archives. — Inventaire de la collection Édouard Favre (**L. Micheli**), p. 295-322.

II. Variétés, Notes, Chroniques, etc.

Littérature et histoire littéraire. — Les Décades d'Alfonso de Palencia, la Chronique castillane de Henri IV attribuée à Palencia et le « Memorial de diversas hazañas » de Diego de Valera (**G. Cirot**), p. 425-442. — A propos de la bibliographie de Góngora (**L.-P. Thomas**), p. 323-327. — Acte de décès du poète Cienfuegos (**L. Batcave**), p. 96. — « Sangre y arena » de V. Blasco Ibáñez (**C. Pitollet**), p. 200-206.

Questions d'enseignement. — Extrait du rapport sur les cours institués à Madrid et à Burgos (**E. Mérimée**), p. 97-103. — L'Université d'Oviedo (**E. Mérimée**), p. 103-105. — Les missions universitaires de Bordeaux en Espagne (**P. Paris**-**F. Sauvaire-Jourdan**, **G. Radet**), p. 105-117. — Extraits du rapport de **M. E. Mérimée**, président du jury sur le concours d'agrégation d'espagnol et d'italien en 1908, p. 207-212. — Les conférences espagnoles à l'Université de Bordeaux, p. 212-214. — Université de Bordeaux : École de hautes études hispaniques à Madrid (rapport de M. le recteur **Thamin**), p. 328-333. — Université de

III. Bibliographie.

IV. Dépouillement des Revues.

V. Gravures.

---

10 novembre 1909.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou. rue Guiraude. 9-11.